

L'HISTOIRE

DE

L'AMÉRIQUE.

TOME PREMIER.

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

<http://www.archive.org/details/lhistoiredelamri01robe>

L'HISTOIRE

DE

L'AMÉRIQUE,

PAR M. ROBERTSON, Principal de
l'Université d'Edimbourg, & Historiographe de
Sa Majesté Britannique pour l'Ecosse.

TRADUITE DE L'ANGLAIS.

TOME PREMIER.



A PARIS;

Chez P A N C K O U C K E , Libraire, Hôtel de Thou,
rue des Poitevins.

M. DCC. LXXVIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI,

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

1936

1936

1936

1936

1936

1936

1936

1936

1936

1936

1936

1936

1936

1936

1936



AVERTISSEMENT.

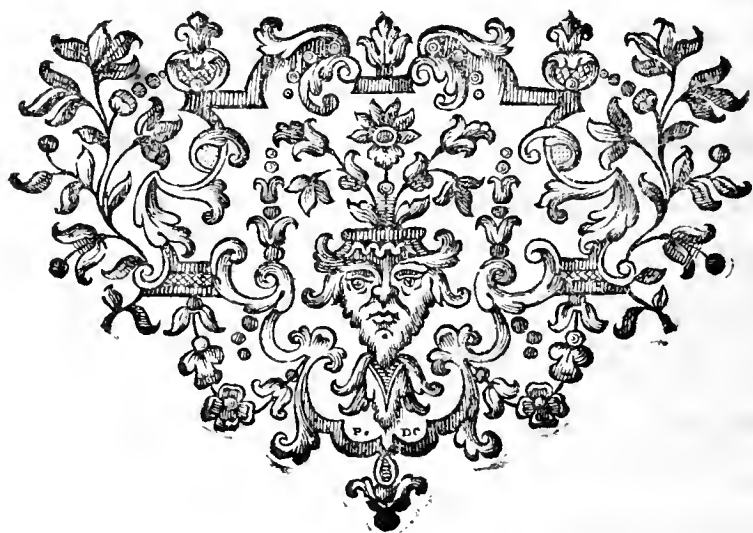
M. ROBERTSON avoit désiré que son Histoire de l'Amérique fût traduite en François par l'Ecrivain qui a traduit son Histoire de Charles-Quint. Le Traducteur ne pouvoit qu'être très-flatté de cette marque de confiance ; mais des raisons particulières ne lui ont pas permis d'entreprendre seul ce travail. Un excellent Ecrivain, très-familiarisé avec la langue Angloise, mais qui a désiré de n'être point nommé, a bien voulu se charger de la moitié de l'entreprise.

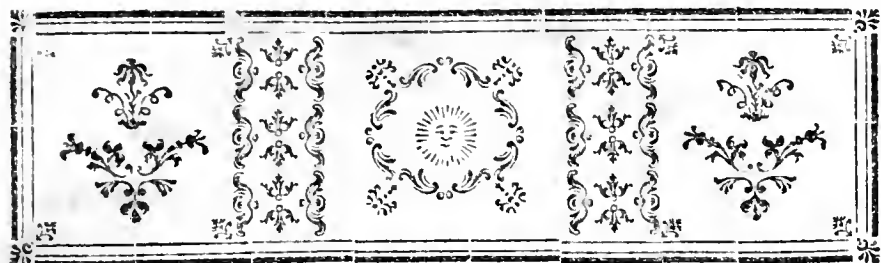
Les deux Traducteurs se sont attachés à faire disparaître, autant qu'il leur a été possible, l'inégalité de ton qui devoit résulter de la différence de style. Ils ne peuvent se dissimuler qu'il s'est glissé dans leur traduction des négligences & des inexactitudes, qu'ils ont reconnues trop tard, en relisant l'Ouvrage imprimé ; mais ils osent du moins se flatter d'avoir en général rendu avec fidélité non-seulement l'esprit & le sens de l'Auteur, mais même le caractère de son style.

Ils se croient dispensés de faire l'éloge de cette
Tome I.

ij *A V E R T I S S E M E N T.*

Histoire de l'Amérique : l'importance du sujet , le nom de l'Auteur , la célébrité de ses premiers Ouvrages , le grand succès que celui-ci a eu en Angleterre , ont prévenu l'empressement du Public , plus efficacement que ne peuvent le faire les louanges toujours suspectes des Traducteurs.





PRÉFACE

DE L'AUTEUR.

EN remplissant l'engagement que j'avois pris avec le Public à l'égard de l'Histoire de l'Amérique, mon intention étoit de n'en rien publier avant que l'Ouvrage entier fût achevé. L'état actuel des colonies Britanniques m'a obligé à changer de dessein. Pendant que ces colonies sont engagées dans une guerre civile avec la Grande Bretagne, des recherches & des spéculations sur d'anciennes formes de gouvernement & de législation qui n'existent plus, ne pourroient être intéressantes. Leur état futur fixe aujourd'hui l'attention du genre humain. De quelque maniere que cette malheureuse querelle se termine, on verra naître dans l'Amérique septentrionale un nouvel ordre de

choses & les affaires prendront une autre face. J'attends avec l'inquiétude d'un bon citoyen que la fermentation s'appaise, & qu'un gouvernement régulier s'établisse : alors je reprendrai cette partie de mon Ouvrage, dans laquelle je suis déjà assez avancé ; & en y joignant l'Histoire des colonies Portugaises à celle des établissemens des autres nations de l'Europe dans les isles d'Amérique, j'aurai complété mon plan.

Les deux Volumes que je publie aujourd'hui contiennent un récit de la découverte du nouveau monde & des progrès que les armes & les colonies Espagnoles y ont faits. Cette partie de l'Histoire d'Amérique en est non-seulement la plus brillante, elle est encore tellement détachée du reste, qu'elle forme par elle-même un tout parfait, remarquable par l'unité du sujet. Comme les principes & les maximes des Espagnols, dans la formation de leurs colonies, principes qui ont été adoptés en quelque sorte par toutes les nations de l'Europe, sont développés dans cette partie de mon Ouvrage, elle servira d'introduction à l'Histoire des autres établissemens Européens en Amérique, & elle répandra sur cet objet intéressant des connoissances que

peut-être on ne trouvera pas moins importantes que curieuses.

En décrivant les exploits & les institutions des Espagnols dans le nouveau monde, je me suis écarté plus d'une fois des relations des Auteurs qui m'ont précédé, & j'ai souvent rapporté des faits qu'ils paroissent avoir ignorés. Je dois au Public d'indiquer les sources d'où j'ai tiré les informations qui m'autorisent ou à placer les événemens dans un jour nouveau ou à former quelque opinion nouvelle sur leurs causes & leurs effets. Je m'acquiesce de ce devoir d'autant plus volontiers, qu'il me fournit l'occasion de témoigner ma reconnoissance à des bienfaiteurs qui m'ont honoré de leur appui & de leurs secours dans mes recherches.

Comme c'étoit de l'Espagne que je devois attendre les éclaircissemens les plus essentiels, à l'égard de cette première partie de mon Ouvrage, j'ai regardé comme une circonstance heureuse pour moi de voir nommer à l'ambassade de Madrid Mylord Grantham : j'avois l'honneur d'être connu personnellement de lui, & je devois tout espérer de son caractère naturellement généreux & obligeant.

Quand je m'adressai à lui, l'accueil que j'en reçus ne me laissa pas douter qu'il ne fît toutes les démarches convenables pour me procurer ce que je desirois; & en effet je suis persuadé que le succès de mes recherches en Espagne doit être attribué principalement à l'intérêt que ce seigneur a paru y prendre.

Mais quand je ne devois au Lord Grantham que d'avoir engagé M. Waddilove, chapelain de son ambassade, à se charger de la conduite de mes affaires en Espagne, je lui aurois toujours une très-grande obligation. Cet ecclésiastique a continué de faire des recherches pour moi pendant cinq ans, avec une activité, une persévérance & une connoissance de la matiere, qui ne m'ont pas moins étonné que satisfait. Il m'a procuré la plus grande partie des livres Espagnols que j'ai consultés; & comme dans ce nombre il y en a plusieurs qui ont été imprimés au commencement du seizieme siecle, & qui sont devenus très-rares, la seule occupation de les recueillir doit lui avoir coûté beaucoup de tems & de peines. C'est à ses soins & à son amitié que je suis redevable des copies de plusieurs manuscrits importans qui contiennent des faits & des détails que j'aurois cherchés en vain dans les

Ouvrages imprimés. Encouragé par les bontés de M. Waddilove , je lui envoyai une liste de questions relatives aux coutumes & à la politique des naturels de l'Amérique & à plusieurs institutions des établissemens Espagnols ; & j'avois eu soin de présenter ces questions de maniere qu'un Espagnol pût y répondre sans divulguer rien qui pût être communiqué à un étranger. Il a traduit mes demandes en Espagnol , & il a obtenu de différentes personnes qui avoient résidé dans la plupart des colonies Espagnoles , des éclaircissemens qui m'ont été du plus grand secours.

Malgré ces avantages singuliers , c'est à regret que je me vois obligé d'ajouter que le succès de mes recherches en Espagne doit être attribué uniquement à la bonté des individus & non à aucune facilité qui m'ait été donnée par autorité publique. Par un arrangement bizarre de Philippe II , tous les registres de la monarchie Espagnole sont déposés dans l'*archivo de Simancas* , près de Valladolid , à la distance de cent vingt milles du siege du gouvernement & des cours suprêmes de justice. Les papiers relatifs à l'Amérique , particulièrement ceux qui attiroient mon attention , parce qu'ils regar-

dent la première époque de l'histoire du nouveau monde, remplissent, dit-on, une des plus grandes chambres de l'*archivo*, & composent huit cens soixante-treize liasses. Comme je crois posséder en partie le degré d'industrie qui convient à un historien, la perspective d'un semblable trésor excita en moi la curiosité la plus ardente; mais je n'ai joui que de la perspective.

L'Espagne, par un excès de précaution, a constamment jetté un voile sur ses opérations en Amérique. Elle les cache aux étrangers sur-tout avec un soin particulier. L'*archivo* de Simancas n'est pas ouvert, même aux nationaux, sans un ordre exprès de la cour; &, après l'avoir obtenu, on ne peut pas copier des papiers sans payer des frais de bureau si exorbitans, que la dépense excède les sacrifices qu'on peut faire à une simple curiosité littéraire. Il faut espérer que les Espagnols sentiront un jour que cet esprit mystérieux est aussi contraire à la bonne politique qu'à la générosité. D'après ce que j'ai appris dans le cours de mes recherches, je suis persuadé que si l'on pouvoit approfondir plus en détail les premières opérations de l'Espagne dans le nouveau monde, quelque repressibles que

pussent paroître les actions des individus, la conduite de la nation se montreroit sous un jour beaucoup plus favorable.

J'ai trouvé dans les autres parties de l'Europe des dispositions bien différentes. Après avoir fait chercher sans succès en Espagne une lettre de Cortès à Charles-Quint, écrite peu de tems après son débarquement dans l'empire du Mexique & qui n'a pas encore été publiée, il me vint dans l'idée que cet empereur étant sur son départ pour l'Allemagne dans le tems que les députés de Cortès arriverent en Europe, il étoit possible que la lettre dont ils étoient chargés se fût conservée dans la bibliothèque impériale de Vienne. Je communiquai cette idée au chevalier Robert Murray Keith (*aujourd'hui ministre d'Angleterre à Vienne*), qui m'honore depuis long-tems de son amitié, & j'eus bientôt le plaisir d'apprendre qu'à sa sollicitation Sa Majesté Impériale avoit bien voulu ordonner qu'on m'envoyât une copie, non-seulement de cette lettre si on la trouvoit, mais aussi de tous les papiers qui pourroient jeter quelque jour sur l'Histoire de l'Amérique. La lettre de Cortès n'est pas dans la bibliothèque impériale, mais on y trouve

une copie authentique & légalisée par un notaire , de celle qui fut écrite par les magistrats de la colonie qu'il avoit établie à la Vera-Cruz : on a eu la bonté de la transcrire & de me l'envoyer. Cette lettre , non moins curieuse & aussi peu connue que celle qui avoit été l'objet de mes recherches , ne m'est parvenue qu'après l'impression de cette partie de mon histoire à laquelle elle se rapporte ; mais j'en ai cité ce qu'elle contient de plus intéressant à la fin des notes du dernier Volume. J'ai reçu en même-tems une lettre de Cortès qui contient une longue relation de son expédition à Honduras , & sur laquelle je n'ai pas jugé qu'il fût nécessaire d'entrer dans aucun détail particulier. On m'a envoyé aussi de Vienne des peintures Mexicaines très-curieuses , dont on trouvera la description à la fin cet Ouvrage.

J'ai trouvé les mêmes facilités & le même succès dans mes recherches à Saint-Petersbourg. Pour examiner quelle étoit la communication la plus voisine de notre continent avec celui de l'Amérique , il m'étoit essentiel d'obtenir des informations authentiques sur les découvertes des Russes , dans leur navigation de Kamchatka vers la côte d'A-

mérique. A l'égard de leur premier voyage , en 1741 , Muller & Gmelin en ont publié une relation très-exacte. Plusieurs auteurs étrangers ont cru que la cour de Russie cachoit soigneusement les progrès qui avoient été faits par les derniers navigateurs , & qu'elle souffroit que le Public fût trompé par de fausses relations sur leur route. Une telle conduite me paroissoit incompatible avec les sentimens généreux , la grandeur d'ame & la protection accordée aux sciences , qui distinguent la Souveraine actuelle de Russie , & je ne pouvois appercevoir aucune raison politique qui pût m'interdire de demander des éclaircissmens sur les dernières tentatives faites par les Russes pour ouvrir une communication entre l'Asie & l'Amérique. Mon savant compatriote , le docteur Rogerson , premier médecin de l'Impératrice , présenta ma requête à Sa Majesté Impériale , & non-seulement elle désavoua toute idée de mystère , mais elle ordonna dans l'instant que le journal du capitaine Krenitzin , qui a dirigé le seul voyage de découvertes qui ait été fait par autorité publique depuis 1741 , fût traduit , & que sa carte originale fût copiée pour mon usage. En les consultant , je suis

parvenu à donner une idée des progrès & de l'étendue des découvertes Russes , plus satisfaisante que ce qu'on a jusqu'ici présenté au Public.

J'ai reçu aussi d'ailleurs des instructions très-utiles & importantes. M. le chevalier de Pinto , ministre de Portugal à la cour Britannique , qui a commandé plusieurs années à Matagrosso , établissement Portugais dans l'intérieur du Brésil , où les Indiens sont en grand nombre & où leurs mœurs primitives ont été peu altérées par leur commerce avec les Européens , a bien voulu m'envoyer des réponses très-satisfaisantes à plusieurs questions sur le caractère & les institutions des naturels de l'Amérique , que j'avois été encouragé à lui adresser par la politesse avec laquelle il avoit reçu une demande qui lui avoit été faite en mon nom. Ses réponses m'ont convaincu qu'il a examiné avec beaucoup d'attention & de discernement les objets curieux que sa position avoit offerts à sa vue ; & je l'ai souvent suivi comme un de mes meilleurs guides.

M. Suard , qui par l'élégante traduction qu'il a publiée de mon *Histoire du regne de Charles-Quint* , a procuré à cet Ouvrage l'accueil favorable qu'il a reçu sur le continent , m'a envoyé des réponses

aux mêmes questions , rédigées par M. de Bougainville , qui a eu occasion d'observer les naturels de l'Amérique septentrionale , & par M. Godin le jeune , qui a résidé pendant quinze ans parmi les Indiens à Quito & vingt ans à Cayenne. Celles-ci sont d'autant plus précieuses , qu'elles ont passé sous les yeux de M. de la Condamine qui , peu de semaines avant sa mort , y fit quelques additions , qu'on peut regarder comme le dernier effort de cet amour pour les sciences qui a rempli l'espace d'une longue vie.

Mes recherches ne se sont pas bornées à une seule région de l'Amérique. Le gouverneur. Hutchinson a pris la peine de recommander mes questions à MM. Hawley & Brainerd, deux missionnaires protestans employés parmi les Indiens des cinq nations. Ils ont eu la bonté de me faire des réponses qui montrent une grande connoissance des peuples dont ils décrivent les usages. J'ai reçu de M. Guillaume Smith, auteur d'une histoire intéressante de la nouvelle Yorck , quelques éclaircissements utiles. En traitant l'Histoire de nos colonies de l'Amérique septentrionale , j'aurai occasion de reconnoître tout ce que je dois à plusieurs habitans de ces colonies.

Dans la collection précieuse de voyages , assemblée par M. Alexandre Dalrymple , dont on connoît le goût pour la navigation & les découvertes , j'ai trouvé quelques livres très-rares , & particulièrement deux grands volumes de mémoires , moitié manuscrits & moitié imprimés , qui ont été présentés à la cour d'Espagne pendant les regnes de Philippe III & de Philippe IV. J'ai puisé dans ces sources plusieurs particularités curieuses sur l'état intérieur des colonies Espagnoles & sur les différens projets pour les améliorer. Comme cette collection de mémoires appartenoit autrefois à la bibliothèque de Colbert , c'est sous cette dénomination que je l'ai citée.

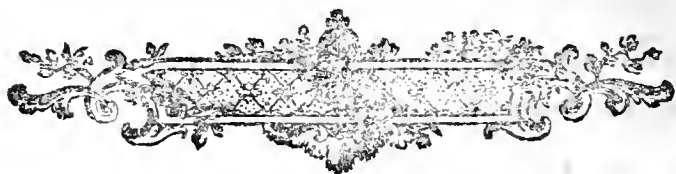
J'ai lu tous ces livres & ces manuscrits avec l'attention qu'exige le respect qu'un auteur doit au Public , & j'ai cherché à constater , par des citations , l'authenticité de tout ce que j'avance. Plus je réfléchis sur la nature des ouvrages historiques , plus je suis convaincu que cette exactitude est nécessaire. L'historien qui narre les événemens de son tems est cru en proportion de l'opinion que le Public a conçue de sa véracité & des moyens qu'il a eus d'être bien instruit. Celui qui décrit les évé-

nemens d'un tems éloigné n'a aucun droit à la confiance du Public, à moins qu'il ne produise des témoignages à l'appui de ses assertions. Sans ces autorités il pourra écrire des récits amusans, mais on ne dira pas qu'il ait fait une histoire authentique. J'ai été confirmé dans ces sentimens par l'opinion d'un auteur à qui ses recherches laborieuses, son érudition & son discernement ont donné avec justice un rang distingué parmi les premiers historiens de ce siècle (1). Encouragé par son autorité, j'ai publié un catalogue des livres Espagnols que j'ai consultés. Cet usage étoit commun dans le dernier siècle, & on le regardoit comme la preuve d'une exactitude louable de la part d'un auteur : aujourd'hui on l'attribuera peut-être à une vaine ostentation ; mais, comme plusieurs de ces livres sont inconnus dans la Grande-Bretagne, les renvois au bas de chaque page auroient occupé trop de place, puisqu'il auroit fallu insérer les titres en entier. Tous ceux qui voudront me suivre dans la même route, trouveront ce catalogue très-utile.

(1) M. Gibbon, auteur d'une excellente *Histoire de la décadence & de la chute de l'empire Romain*, dont il vient de paroître une traduction Française écrite avec beaucoup de fidélité & d'élégance, par M. Leclerc de Septchènes.

xvj *PRÉFACE DE L'AUTEUR.*

Mes Lecteurs observeront qu'en citant des sommes d'argent, j'ai suivi constamment la méthode Espagnole de compter par *pezos*. Le *pezo fuerte* ou *duro*, est le seul qui soit connu en Amérique, & c'est celui qu'on entend toujours quand on parle d'une somme exportée d'Amérique. Le *pezo fort* a varié, ainsi que les autres monnoies, dans sa valeur numéraire; mais on m'a conseillé de ne tenir aucun compte de ces légères variations & de l'évaluer à quatre chelins six sous de notre monnoie (*environ 5 liv. 2 sols tournois*). Il faut cependant se souvenir que dans le seizième siècle, la valeur effective d'un *pezo*, c'est-à-dire, la quantité de travail qu'il représentoit, ou celle des denrées dont il étoit l'équivalent, étoit cinq à six fois aussi considérable qu'elle l'est aujourd'hui.



TABLE

T A B L E

D E S S O M M A I R E S.

L I V R E I.

PROGRÈS de la navigation parmi les anciens. — Leurs découvertes envisagées comme préparatoires à celles des modernes. — Imperfection de la navigation & de la géographie parmi les anciens. — Doctrine des zones. — L'irruption des nations barbares arrête le progrès des nouvelles découvertes. — Connoissance de la géographie conservée en Orient & parmi les Arabes. — Renaissance du commerce & de la navigation en Europe. — Ils sont favorisés par les Croisades. — Etendus par les voyages en Orient. — La navigation perfectionnée par l'invention de la boussole. — Premier plan régulier pour faire des découvertes, formé par les Portugais. — Etat du Portugal. — Projets du prince Henry. — Foiblesse de ses premières tentatives. — Les Portugais s'avancent le long de la côte occidentale de l'Afrique. — Espérance de s'ouvrir une nouvelle route aux Indes orientales. — Tentatives qu'on fait pour y parvenir. — Apparences de quelque succès.

L I V R E II.

Naissance & éducation de Colomb. — Il acquiert des connoissances de la navigation au service des Portugais. — forme le projet de se rendre aux Indes orientales en naviguant à l'ouest. — Son système est fondé sur les idées des anciens & sur la connoissance qu'il a de leur navigation — ainsi que sur les découvertes des Portugais. — Ses négociations avec différentes cours. — Obstacles qu'il rencontre à celle d'Espagne. — Son premier voyage pour faire des découvertes. — Difficultés qu'il rencontre. — Ses succès. — Il retourne en Espagne. — Etonnement que causent ses découvertes. — Les droits de l'Espagne sur le nouveau monde confirmés par le pape. — Second voyage de Colomb. — Il

forme une colonie. — Ses nouvelles découvertes. — Guerre avec les Indiens. — Première taxe qu'on leur impose. — Troisième voyage de Colomb. — Il découvre le continent de l'Amérique. — Etat de la colonie Espagnole. — Fautes commises par les Espagnols dans les établissemens de leur première colonie. — Voyage des Portugais aux Indes orientales par le cap de Bonne-Espérance. — Effets qu'il produit. — Découvertes faites dans le nouveau monde par des particuliers. — Nom d'Amérique donné au nouveau monde. — Intrigues contre Colomb. — Il est disgracié & conduit les fers aux pieds en Espagne. — Quatrième voyage de Colomb. — Ses découvertes. — Ses défaites. — Sa mort.

L I V R E III.

Etat de la colonie d'Hispaniola. — Nouvelle guerre avec les Indiens. — Cruauté des Espagnols. — Mauvais réglemens sur la condition des Indiens. — Dépérissement de ce peuple. — Découvertes & établissemens. — Première colonie établie sur le continent. — Conquête de Cuba. — Découverte de la Floride. — De la mer du sud. — Grandes espérances que l'on forme de ces découvertes. — Causes de leur peu de succès pendant quelque tems. — Discussion sur la manière de traiter les Indiens. — Décisions contraires. — Zele des ecclésiastiques, & particulièrement de Las Casas. — Conduite singulière de Ximenès. — Negres transportés en Amérique. — Idée d'une nouvelle colonie présentée par Las Casas. — On lui permet de la suivre. — Son mauvais succès. — Découvertes qu'on fait vers l'ouest. — Celle de Yucatan. — De Campêche. — De la nouvelle Espagne. — Préparatifs pour envahir cette dernière province.

L I V R E IV.

Tableau de l'Amérique lors de sa première découverte, des mœurs, & de la politique de ses habitans. — Vaste étendue de l'Amérique. — Grandeur des objets qu'elle présente à la vue. — Ses montagnes. — Ses lacs. — Sa forme favorable au commerce. — Sa température. — Le froid y domine. — Quelle en est la cause. — Son défaut de culture. — L'air y est mal-sain. — Ses animaux. — Son sol. — Recherches sur la population de l'Amérique. — Différentes hypothèses sur ce sujet. — Quelle est celle qui paroît la plus probable. — Etat & caractère des Américains. — Ils se trouvoient tous dans un état sauvage, excepté les Mexicains & les Péruviens. — On borne ces recherches aux peuples qui n'étoient point civilisés. — Difficultés qu'on trouve à obtenir des informations à leur égard. — Cau-

ses de ces difficultés. --- Méthode observée dans ces recherches. — I. Constitution physique des Américains. — II. Leurs qualités intellectuelles. — III. Leur état domestique. — IV. Leur état & leurs institutions politiques. — V. Système de guerre & de sûreté publique. — VI. Arts qui leur étoient connus. — VII. Idées & institutions religieuses. — VIII. Usages singuliers qui ne peuvent être rangés sous aucun des articles précédens. --- IX. Idée générale de leurs vertus & de leurs vices.

LIVRE V.

Histoire de la conquête de la nouvelle Espagne par Cortés.

LIVRE VI.

Histoire de la conquête du Pérou par Pizarre — Et des discussions & guerres civiles des Espagnols dans ce pays. — Origine. — Progrès. — Suite de ces discussions.

LIVRE VII.

Tableau des institutions & des mœurs des Mexicains & des Péruviens. — Ces peuples étoient civilisés en comparaison des autres Américains. — Origine récente des Mexicains. — Faits qui prouvent à quel point ils étoient civilisés. — Examen de leur politique dans ses différentes branches. — Faits qui démontrent les foibles progrès de leur civilisation. — Idée qui doit naître de la comparaison de ces faits contradictoires. -- Esprit de leur religion. — L'empire du Pérou est plus ancien que celui du Mexique. — Sa politique étoit fondée sur la religion. — Effets singuliers qui en résultoient. — Etat de la propriété parmi les Péruviens. — Leurs ouvrages publics & leurs arts. — Grands chemins. — Ponts. — Bâtimens. — Esprit peu guerrier. — Tableau des autres possessions Espagnoles en Amérique. — Cinaloa & Sonora. — Californie. — Yucatan & Honduras. — Chili. — Tucuman. — Royaume de Tierra-Firme. — Nouveau royaume de Grenade.

LIVRE VIII.

Tableau du gouvernement intérieur, du commerce, &c. des colonies Espagnoles. — La dépopulation de l'Amérique fut le premier effet de leur établissement. — Elle n'a pas été la suite d'aucun système politique. — Ni de la religion. — Nombre des Indiens qui s'y trouvent actuellement. — Maximes fondamentales

qui ont servi de base au système de l'établissement des colonies Espagnoles. — Condition des différentes especes d'hommes dans ces colonies. — Des Chape-tones. — Des Créoles. — Des Negres. — Des Indiens. — Etat civil & politique du clergé. — Caractere du clergé séculier & régulier. — Foibles progrès du chrif-tianisme parmi les Indiens. — Les mines sont le principal objet de l'attention des Espagnols. — Maniere de les exploiter. — Leur produit. — Effets qui suivent l'encouragement de cette espece d'industrie. — Autres productions de l'Amérique Espagnole. — Premiers effets qui résultent en Espagne de ce nouveau commerce. — Pourquoi les colonies Espagnoles n'ont pas été aussi utiles à leur métropole que celles des autres nations. — Fautes commises par l'Es-pagne dans ses réglemens pour ce commerce, — qui est borné à un seul port ; — & qui ne se fait que par les flottes annuelles. — Commerce de contrebande ; — Dépérissement de la population & de la richesse en Espagne. — Remedes pro-posés. — Sages réglemens des princes de la maison de Bourbon. — On adopte un nouveau système plus sage. — Effets avantageux qui en résultent. — Reve-nus que l'Espagne tire de l'Amérique. — D'où ils proviennent. — A combien ils montent.

Fin de la Table des Sommaires ;



L'HISTOIRE



L'HISTOIRE

DE

L'AMÉRIQUE.



LIVRE PREMIER.

LES hommes ne sont parvenus à découvrir & à peupler les différentes parties de la terre que par des progrès extrêmement lents. Il s'écoula plusieurs siècles avant qu'ils pussent s'éloigner des heureuses & fertiles régions où ils avoient été d'abord placés par le Créateur. On connoît l'occasion de leur première dispersion générale ; mais nous ignorons le cours de leurs émigrations & le tems où ils prirent possession des différentes contrées qu'ils habitent aujourd'hui. Ni l'histoire , ni la tradition ne nous ont laissé , sur ces tems reculés , assez de

La terre se
peuple lente-
ment.

lumières pour nous mettre en état de suivre avec quelque certitude les procédés du genre humain dans l'enfance des sociétés.

Premières
émigrations
par terre.

Nous pouvons conjecturer cependant que les premières émigrations des hommes se firent toutes par terre. L'Océan, qui par-tout environne la terre habitable, & les différens bras de mer qui séparent une région de l'autre, quoique destinés à faciliter la communication entre les pays éloignés, semblent d'abord n'avoir été formés que pour arrêter la marche de l'homme & pour marquer les limites de cette portion du globe où la nature l'avoit renfermé. Nous devons croire que ce ne fut qu'après un long espace de tems que les hommes tenterent de franchir cette formidable barrière, & acquirent assez d'habileté & d'audace pour se livrer à la merci des vents & des vagues, & pour quitter leur pays natal, dans la vue d'aller chercher des régions éloignées & inconnues.

Premiers
essais de na-
vigation.

La navigation & la construction des vaisseaux sont des arts si délicats & si compliqués qu'on a eu besoin de l'industrie & de l'expérience de plusieurs siècles, pour leur donner quelque degré de perfection. Du radeau ou du canot qui le premier servit à faire passer à un Sauvage la rivière qui l'arrêtoit dans sa chasse, jusqu'à la construction d'un vaisseau capable de transporter avec sûreté une foule nombreuse à une côte éloignée, le progrès de l'industrie a dû être prodigieux. Il a fallu faire bien des efforts, tenter bien des expériences, employer beaucoup de travail & d'adresse pour venir à bout de cette grande & difficile entreprise. L'état d'imperfection où se trouve la navigation chez les Peuples qui ne sont pas encore civilisés, justifie l'idée que nous donnons ici de ses progrès, & prouve clairement que dans les premiers tems l'art n'étoit pas assez

avancé pour mettre les hommes en état d'entreprendre de longs voyages ou de tenter au loin des découvertes.

Mais dès que l'art de la navigation fut connu, il s'établit parmi les hommes un nouveau genre de correspondance : voilà l'époque d'où nous devons dater le commencement de cette communication entre les Peuples qui mérite le nom de commerce. La civilisation doit être assez avancée avant que le commerce devienne un objet d'une grande importance ; car les hommes doivent avoir acquis déjà l'idée de propriété & en avoir fixé les principes avec assez de précision pour connoître le plus simple de tous les contrats, celui d'échanger en troc une denrée grossière contre une autre. Mais ce principe important une fois établi, lorsque chaque individu sentit qu'il avoit un droit exclusif à posséder ou aliéner tout ce qu'il avoit acquis par son travail & par son adresse, ses propres besoins & son industrie lui suggérèrent bien-tôt un nouveau moyen d'augmenter ses acquisitions & ses jouissances, en disposant de ce qu'il avoit de superflu pour se procurer ce qui pouvoit lui être agréable ou utile dans le superflu des autres. C'est ainsi que le commerce s'introduisit & s'établit parmi les membres de la même société ; ils découvrirent ensuite par degrés, que des tribus voisines possédoient ce qui leur manquoit, ou jouissoient de quelque commodité qu'ils desiroient de partager. Il se forma alors un commerce avec les autres tribus ou nations, de la même manière & sur les mêmes principes que s'étoit établi le trafic domestique dans l'intérieur de la société. L'intérêt & les besoins mutuels des différentes peuplades, leur rendant également agréable cette communication réciproque, introduisirent insensiblement les maximes & les loix qui en facilitent les progrès & en assurent les opérations. Cependant il ne peut

Introduction
du commerce.

pas s'établir un commerce fort étendu entre des provinces contiguës , dont le sol & le climat étant à peu près les mêmes , ne donnent que des productions du même genre. D'un autre côté des Peuples éloignés ne peuvent porter par terre leurs denrées dans les lieux où la rareté de ces denrées les feroit rechercher & leur donneroit un grand prix. C'est la navigation qui a donné aux hommes le pouvoir de transporter le superflu d'une partie de la terre pour subvenir aux besoins d'une autre : dès-lors , les productions d'un climat particulier ne sont plus bornées à un seul canton ; le commerce en communique la jouissance aux régions les plus lointaines.

La communication entre les Peuples s'étendit à mesure que la connoissance des avantages qu'on retire de la navigation & du commerce continuerent de se répandre. L'ambition des conquêtes & le besoin de se procurer de nouveaux établissemens ne furent plus les seuls motifs des émigrations. Le desir du gain devint un nouvel éguillon pour l'activité : il enfanta des aventuriers qui entreprirent de longs voyages pour chercher des pays , dont les productions ou les besoins pussent augmenter la circulation , qui seule entretient & étend le commerce.

Devenu dès-lors une grande source de découvertes , le commerce s'ouvrit des mers inconnues , pénétra dans des régions nouvelles , & contribua plus qu'aucune autre cause à faire connoître aux hommes la situation , la nature & les productions des différentes parties du globe. Cependant , quoiqu'il y eût un commerce régulier établi dans le monde , quoique la civilisation eût fait de grands progrès , & que les sciences & les arts fussent cultivés avec autant d'ardeur que de succès , la navigation resta si imparfaite qu'à peine peut-on la

regarder comme sortie de l'enfance dans l'ancien monde.

La construction des vaisseaux chez les anciens étoit extrêmement grossière, & la manière de les manœuvrer n'étoit pas moins défectueuse. Ils ignoroient entièrement quelques-uns des grands principes & des opérations principales, qui sont aujourd'hui regardés comme les premiers élémens de la navigation. Ils connoissoient à la vérité cette propriété de l'aimant par laquelle il attire le fer; mais la propriété, plus merveilleuse & plus importante qui le dirige vers le pôle, avoit entièrement échappé à leurs observations. Privés de ce guide fidèle, qui conduit aujourd'hui le pilote avec tant de certitude dans l'immensité des mers, & pendant l'obscurité de la nuit & quand le ciel est obscurci par les nuages, les anciens n'avoient d'autres moyens de régler leur route que l'observation du soleil & des étoiles. Leur navigation étoit par conséquent incertaine & timide; rarement osoient-ils perdre de vue la terre; ils se traînoient le long des côtes, retardés par tous les obstacles, exposés à tous les dangers qu'entraînoit cette manière de naviguer. Il falloit un tems incroyable pour exécuter des voyages qu'on acheve aujourd'hui en quelques semaines: même dans les climats les plus doux & dans les mers les moins orageuses, c'étoit seulement pendant l'été que les anciens se hasardoient à sortir de leurs ports. Le reste de l'année se perdoit dans l'inaction: on auroit regardé comme une imprudence téméraire d'affronter pendant l'hiver la fureur des vents & des vagues (1).

Imperfection de la navigation chez les anciens.

Dans l'état d'imperfection où étoient la science & la pratique de la navigation, c'étoit donc une entreprise aussi difficile

(1) Vegetius, *de Re milit. Lib. IV.*

Navigation
& commerce
des Egyptiens.

que dangereuse , de se porter dans des régions lointaines. L'activité du commerce luttait contre tous ces obstacles ; les Egyptiens , peu de tems après l'établissement de leur monarchie , établirent , dit-on , un trafic entre le golfe arabe ou la mer rouge & la côte occidentale du grand continent de l'Inde. Les marchandises qu'ils tiroient de l'Orient étoient transportées par terre du golfe arabe jusqu'au bord du Nil , & descendoient cette rivière jusqu'à la Méditerranée ; mais l'attention que les Egyptiens donnerent dans les premiers tems au commerce , ne fut pas de longue durée ; la fertilité du sol & la douceur du climat leur fournissoient toutes les choses nécessaires & agréables , avec une profusion qui les rendoit indépendans de tous les autres pays : aussi ce peuple , dont les idées & les institutions diffèrent presque en tout point de celles des autres peuples , eut pour maxime de renoncer à toute communication avec les étrangers ; en conséquence les Egyptiens ne sortirent bien-tôt plus de leur pays ; ils détestèrent tous les navigateurs comme des impies & des profanes ; ils fortifièrent leurs ports & n'y admirent aucun étranger (1) : ce ne fut que lors du déclin de leur puissance qu'ils rouvrirent leurs ports , reprirent & rétablirent quelque communication avec les autres peuples.

Des Phéniciens.

Le caractère & la situation des Phéniciens étoient aussi favorables à l'esprit de commerce & de découverte , que ceux des Egyptiens y étoient contraires : leurs mœurs & leurs institutions n'étoient distinguées par aucune particularité marquée ; ils n'avoient aucune forme de culte , aucune superstition con-

(1) Diod. Sicul. *Lib. I*, pag. 78 , Ed. *Wesselingi*. *Amst.* 1756, Strabo , *Lib. XVII*, pag. 1142 , Ed. *Amst.* 1707.

traire à la sociabilité ; ils pouvoient enfin , sans scrupule & sans répugnance , se mêler avec les autres peuples. Le territoire qu'ils possédoient n'étoit ni grand ni fertile : le commerce étoit donc l'unique source qui pouvoit leur donner la puissance & la richesse ; aussi les Phéniciens de Sidon & de Tyr établirent-ils le commerce le plus étendu & le plus hardi que l'on connoisse chez les anciens. Le génie de ce peuple , la nature de son gouvernement , l'esprit de ses loix , se rapportoient entièrement au même but : c'étoit une nation de marchands , qui prétendit à l'empire de la mer & qui l'obtint. Leurs vaisseaux fréquentèrent tous les ports de la Méditerranée ; ils osèrent même franchir les anciennes limites de la navigation , & passant le détroit de Gadès , ils visitèrent les côtes occidentales de l'Espagne & de l'Afrique.

Dans plusieurs des lieux où ils aborderent , ils établirent des colonies , & communiquèrent aux grossiers habitans du pays quelque connoissance de leurs arts & de leur industrie. Tandis que d'un côté ils pouissoient leurs découvertes au nord & à l'ouest , ils ne négligèrent pas de pénétrer dans les régions plus riches & plus fertiles de l'est & du midi. Après s'être rendus maîtres de plusieurs ports commodes au fond du golfe arabe , ils établirent , à l'exemple des Egyptiens , une correspondance régulière avec l'Arabie & le continent de l'Inde d'une part , & avec la côte orientale d'Afrique de l'autre. Ils tirèrent de ces contrées différentes denrées précieuses , inconnues au reste du monde , & pendant un long période de tems jouirent seuls de cette branche lucrative de commerce(1).

Les richesses immenses que les Phéniciens acquirent par le

Des Juifs.

(1) Voyez la NOTE I, à la fin de ce volume.

commerce exclusif qu'ils avoient établi sur la mer rouge ; exciterent leurs voisins , les Juifs , sous les regnes prosperes de David & de Salomon , à entreprendre d'en partager le bénéfice. Ils y réussirent en partie par la conquête de l'Idumée , qui s'étend le long de la mer rouge , en partie par l'alliance qu'ils contracterent avec Hiram , roi de Tyr. Salomon équippa des flottes qui , sous la conduite des pilotes Phéniciens , naviguerent de la mer rouge à Tarsis & Ophir , qui probablement étoient des ports de l'Inde ou de l'Afrique , fréquentés par leurs conducteurs : ces flottes en revinrent avec des cargaisons si précieuses , qu'elles répandirent tout d'un coup la richesse & la magnificence dans le royaume d'Israël (1). Les institutions singulieres , que le divin Législateur des Juifs avoit établies , dans la vue de préserver ce peuple de la contagion de l'idolatrie en le séparant des autres , lui avoient donné un caractère national , incapable de se prêter à cette communication franche & ouverte avec les étrangers , que le commerce exige. L'esprit infociable des Juifs , joint aux désastres qui tombèrent sur le royaume d'Israël , empêcha les progrès de l'esprit de commerce que leurs rois avoient cherché à introduire parmi eux ; ainsi ce peuple ne peut être compté parmi les nations qui ont contribué à perfectionner la navigation & à étendre les découvertes.

Des Carthaginois.

Si l'instruction & les exemples des Phéniciens ne furent pas assez puissans pour modifier les mœurs & le caractère des Juifs & lutter contre la tendance de leurs loix , il n'en fut pas de même des Carthaginois qui , descendans des Phéniciens , reçurent d'eux l'esprit de commerce , & s'y adonnerent , ainsi

(1) Voyez un Mémoire sur le pays d'Ophir , par M. d'Anville , dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions , tom. XXX , pag. 83.

qu'aux

qu'aux arts de la navigation , avec une ardeur , une industrie & un succès dignes de leurs maîtres. La république de Carthage fut bien-tôt la rivale de Tyr , & la surpassa ensuite en puissance & en richesse ; mais il ne paroît pas qu'elle ait cherché à partager le commerce de l'Inde. Les Phéniciens s'en étoient emparés , & avoient dans la mer rouge une force qui leur assuroit la possession exclusive du commerce. L'activité des Carthaginois se porta d'un autre côté : ne voulant pas disputer à leur métropole le commerce de l'orient , ils étendirent particulièrement leur navigation vers l'occident & le nord. Ils suivirent la route que les Phéniciens s'étoient ouverte : passant le détroit de Gadès & poussant leurs découvertes beaucoup plus loin , ils visiterent non-seulement toutes les côtes d'Espagne , mais encore celles des Gaules , & pénétrèrent à la fin jusqu'en Angleterre. En même-tems qu'ils acquéroient la connoissance de ces contrées nouvelles dans cette partie du globe , ils étendoient par degré leurs recherches vers le midi : ils pénétrèrent très-avant par terre dans les provinces intérieures de l'Afrique , établirent un commerce avec quelques-unes , & en fournirent d'autres à leur empire : ils naviguerent le long de la côte occidentale de ce grand continent , presque jusqu'au tropique du Cancer , & y planterent plusieurs colonies , dans la vue de civiliser les naturels du pays & de les accoutumer au commerce. Ils découvrirent enfin les isles fortunées , connues aujourd'hui sous le nom de *Canaries* , lesquelles formoient la dernière limite de la navigation des anciens dans l'océan occidental (1).

• Les progrès que firent les Phéniciens & les Carthaginois

(1) Plinii *Nat. Hist. Lib. VI, cap. 37, edit. in usum Delph.*
Tome I.

dans la connoissance du globe , ne furent pas uniquement l'effet du desir qu'ils avoient d'étendre leur trafic d'un pays à un autre. Le commerce eut chez ces deux peuples l'influence qu'il a eue par-tout ; il éveilla la curiosité , agrandit les idées & les desirs des hommes , & les excita aux entreprises hardies. On fit des voyages , dont le seul objet étoit de découvrir de nouvelles contrées & de parcourir des mers inconnues : telles furent , pendant la prospérité de la république Carthaginoise , les navigations fameuses de Hannon & de Himilcon. On leur donna des flottes équipées par ordre du Sénat & aux frais du public : Hannon fut chargé de cingler vers le sud , le long des côtes d'Afrique , & semble s'être avancé beaucoup plus près de la ligne équinoxiale qu'aucun navigateur précédent (1). Himilcon eut ordre de naviguer vers le nord , & d'examiner les côtes occidentales du continent d'Europe (2). La navigation extraordinaire des Phéniciens autour de l'Afrique étoit de la même nature. On nous dit qu'une flotte Phénicienne équipée par Necho , roi d'Egypte , partit d'un port de la mer rouge : environ 604 ans avant l'ère chrétienne , doubla le cap méridional d'Afrique , & après un voyage de trois ans , revint par le détroit de Gadès à l'embouchure du Nil (3). On prétend qu'Eudoxe de Syzique a exécuté aussi cette périlleuse navigation en suivant la même route (4).

Si ces expéditions se sont réellement faites de la manière

(1) Plinii *Nat. Hist. Lib. V* , cap. 1. *Hannonis Periplus ap. Geograph. Minores* , edit. Hudsoni , vol. 1 , pag. 1.

(2) Plinii *Nat. Hist. Lib. II* , cap. 67. *Festus Avienus apud Bochart. Geograph. sacr. Lib. I* , cap. 60 , pag. 652. *Oper. vol. III* , L. Bat. 1707.

(3) Herodot. *Lib. IV* , cap. 42.

(4) Plinii *Nat. Hist. Lib. II* , cap. 67.

que je viens d'exposer, on peut avec raison les regarder comme le plus grand effort de la navigation chez les anciens ; & si nous réfléchissons à l'état d'imperfection où l'art étoit alors, il est difficile de juger si nous devons admirer davantage ou la hardiesse & la sagacité du projet, ou la sagesse & le bonheur de l'exécution ; mais malheureusement le tems a détruit toutes les traditions originales & authentiques des voyages que les Phéniciens & les Carthaginois entreprirent, soit par ordre public, soit pour le commerce des particuliers. Ce que nous trouvons sur cet objet dans les auteurs Grecs & Romains, est non-seulement obscur & inexact, mais si nous en exceptons un récit très-court de l'expédition de Hannon, l'authenticité en est même très-suspecte (1). Les Phéniciens & les Carthaginois, animés d'une jalousie mercantile, cachoient avec soin aux autres peuples la connoissance des pays éloignés avec lesquels ils avoient formé des liaisons. Toutes les circonstances de leur navigation étoient non-seulement des mystères de commerce, mais encore des secrets d'état. On raconte des traits extraordinaires des précautions qu'ils prenoient pour empêcher les autres nations de pénétrer ce qu'ils avoient intérêt de leur cacher (2). En effet, la connoissance d'une partie de leurs découvertes semble avoir été renfermée dans l'enceinte de leur territoire. La navigation autour de l'Afrique, en particulier, est citée par les auteurs Grecs & Romains, plutôt comme une histoire amusante & extraordinaire, difficile à comprendre ou à croire, que comme un fait réel, propre à leur donner des idées & des lumières nouvelles (3).

(1) Voyez la NOTE II.

(2) Strabo *Geogr. Lib. III*, pag. 265, *Lib. XVIII*, pag. 1154.

(3) Voyez la NOTE III.

Comme les Phéniciens & les Carthaginois n'ont fait connoître au reste du monde ni le progrès de leurs découvertes, ni l'étendue de leur navigation, toutes les traces de leurs talens & de leurs connoissances dans cet art semblent avoir péri en grande partie, lorsque la puissance maritime des premiers fut anéantie à la conquête de Tyr par Alexandre, & que l'empire des derniers fut détruit par les armes romaines.

Des Grecs.

Il faut donc abandonner à la curiosité & aux conjectures des savans, les récits obscurs & pompeux des expéditions Phéniciennes & Carthaginoises : l'historien doit se contenter de rechercher les progrès de la navigation & les découvertes chez les Grecs & les Romains; la tradition en a moins d'éclat, mais plus de certitude & de lumière. Il est évident que les Phéniciens, qui ont été les maîtres des Grecs dans les arts & les sciences utiles, ne leur ont pas communiqué toutes les connoissances qu'ils avoient acquises dans l'art de la navigation, & les Romains d'un autre côté n'avoient pas adopté cet esprit de commerce & cette ardeur pour les découvertes qui distinguoient les Carthaginois. Quoique la Grece fût presque entièrement environnée de la mer qui formoit sur leurs côtes un grand nombre de baies spacieuses & de havres commodes; quoiqu'elle fût entourée de tous côtés d'îles fertiles, & qu'une situation si favorable dût inviter ses industrieux habitans à s'adonner à la navigation; cependant il s'écoula un long espace de tems avant que cet art y fût porté à un certain degré de perfection. Les premiers voyages des Grecs, dont l'objet étoit la piraterie plutôt que le commerce, furent si peu considérables, que l'expédition des Argonautes, des côtes de Thessalie au Pont-Euxin, fut regardée comme un prodige d'habileté & de courage, qui en fit mettre les chefs

au nombre des demi-dieux , & donna à leur vaisseau un rang parmi les constellations du ciel. En descendant à un période moins reculé , lorsque les Grecs entreprirent le fameux siege de Troye , il ne paroît pas qu'ils eussent fait encore de grands progrès dans la navigation. Selon le récit d'Homère , le seul poète dont l'histoire ose invoquer l'autorité , & qui par son exactitude scrupuleuse à décrire les mœurs & les arts des premiers tems , a mérité cette singuliere distinction , la science de la navigation étoit encore dans son enfance. Les Grecs ignoroient alors l'usage du fer , ce métal le plus utile de tous , & sans lequel on ne peut faire que très-peu de progrès dans les arts mécaniques. Leurs vaisseaux petits , & la plupart sans ponts , n'avoient qu'un seul mât , qu'on élevoit ou qu'on abaissoit à plaisir : ils ne se servoient point d'ancre , & les manœuvres des voiles étoient simples & grossières. Ils n'avoient , pour régler leur route , que l'observation des étoiles , & leur maniere de les observer étoit fautive & trompeuse. Lorsqu'ils avoient achevé un voyage , ils tiroient leurs misérables barques sur le rivage ; comme les Sauvages font aujourd'hui de leurs canots , & les y laissoient jusqu'à la saison de se remettre en mer. Ce n'est donc pas dans les tems héroïques de la Grece que nous devons nous attendre à voir la science de la navigation & l'esprit de découverte faire des progrès sensibles ; dans ce période d'ignorance & de barbarie , mille causes concouroient à resserrer dans des bornes étroites la curiosité & l'activité de l'homme.

Mais les Grecs passerent rapidement à un état de civilisation & de lumieres. Les formes les plus parfaites d'un gouvernement libre s'établirent dans les villes de la Grece : de bonnes loix & une police réguliere s'y introduisirent par degrés ; les

sciences & les arts qui servent à l'utilité ou à l'agrément de la vie y furent portés à une grande perfection, & plusieurs des républiques Greques s'adonnerent au commerce avec tant d'ardeur & de succès, qu'elles furent regardées par les anciens comme des puissances maritimes du premier ordre; cependant les victoires navales des Grecs doivent être attribuées plutôt à l'activité naturelle de ce peuple & au courage qu'inspire la liberté, qu'à son habileté dans l'art de la navigation. Les grandes actions de la guerre de Perse, que l'éloquence de leurs historiens ont rendues immortelles, furent exécutées par des flottes composées principalement de vaisseaux ouverts & sans ponts (1), d'où les équipages s'élançoient avec une valeur impétueuse & sans règle, pour aborder les vaisseaux ennemis. Dans la guerre du Péloponèse, leurs vaisseaux n'étoient encore considérables ni par la grandeur, ni par la force, & l'étendue de leur commerce étoit proportionnée à leur marine. Les états maritimes de la Grece n'envoyoit guere de vaisseaux au-delà de la Méditerranée: leur principale correspondance étoit avec les colonies que leurs compatriotes avoient formées dans l'Asie mineure, dans l'Italie & dans la Sicile. Ils abordoient quelquefois aux ports de l'Egypte, de la Gaule & de la Thrace; ou, traversant l'Helespont, ils trafiquoient avec les peuples établis autour du Pont-Euxin. On trouve des exemples étonnans de leur ignorance sur les pays mêmes situés entre les limites où se renfermoit leur navigation. Lorsque les Grecs eurent rassemblé à Egine la flotte combinée contre Xercès, ils jugerent impraticable de la porter jusqu'à Samos, parce qu'ils crurent que la distance de cette île à Egine étoit

(1) Thucyd. *Lib. I, cap. 14.*

aussi considérable que celle d'Egine aux colonnes d'Hercule (1). Ils ne connoissoient aucune partie du globe au-delà de la Méditerranée ; du moins ce qu'ils en connoissoient étoit uniquement fondé sur des conjectures ou sur les relations de quelques voyageurs qui , guidés par la curiosité & l'amour des sciences , avoient pénétré par terre dans l'Asie supérieure , ou étoient allés par mer en Egypte , contrées qui ont été le berceau de la philosophie & des arts. Malgré les instructions que les Grecs purent tirer de ces sources , ils paroissent avoir ignoré les faits les plus importans sur lesquels doit être fondée une connoissance exacte & méthodique du globe.

L'expédition d'Alexandre dans l'Orient étendit sensiblement chez les Grecs la sphère de la navigation & de la science géographique. Cet homme extraordinaire , malgré les passions violentes qui le portèrent quelquefois à commettre des actions cruelles , & à former des entreprises extravagantes , étoit fait par ses talens non-seulement pour conquérir , mais encore pour gouverner le monde : il étoit capable de concevoir ces plans hardis de politique qui donnent une nouvelle forme aux choses humaines. La révolution qu'il produisit dans le commerce par la force de son génie , n'étoit peut-être pas inférieure à celle qu'il opéra dans l'empire par le succès de ses armes. La résistance & les efforts de la république de Tyr , qui suspendirent si long-tems le cours de ses victoires , lui fournirent probablement une occasion d'observer les grandes ressources d'une puissance maritime , & lui donnerent quelque idée des immenses richesses que les Tyriens tiroient de leur commerce , sur-tout de celui qu'ils faisoient aux Indes orien-

(2) Herodot. *Lib. VIII*, *cap.* 132.

tales. Dès qu'il eut détruit cette république & soumis l'Égypte à sa domination, il forma le plan d'un nouvel empire, qui devoit être le centre du commerce, ainsi que le siège de la puissance : c'est dans cette vue qu'il fonda une grande ville à laquelle il donna son nom, près d'une des embouchures du Nil, afin que par le moyen de la mer Méditerranée & par la proximité du golfe arabe, elle pût commander également le commerce de l'Orient & de l'Occident (1). Cette situation fut si heureusement choisie, qu'Alexandrie devint bien-tôt la principale ville commerçante du monde. Non-seulement pendant la durée de l'empire en Égypte & dans l'Orient, mais même au milieu de toutes les révolutions qui troublèrent successivement ces contrées depuis le tems des Ptolomées jusqu'à la découverte de la navigation par le Cap de Bonne-Espérance, le commerce, particulièrement celui des Indes orientales, continua de couler par le canal que lui avoit marqué la prévoyance & la sagacité d'Alexandre.

Son ambition ne fut pas satisfaite d'avoir ouvert aux Grecs une communication par mer aux Indes; il aspira à la souveraineté de ces régions, qui fournissoient au reste du monde tant de productions précieuses, & il y conduisit son armée par terre : cependant, quelque audacieux qu'il fût, on peut dire qu'il découvrit plutôt qu'il ne conquit cette contrée. Dans sa marche vers l'Orient, il ne s'avança pas au-delà des bords des rivières qui tombent dans l'Indus, & ce fleuve est aujourd'hui la limite occidentale du vaste continent de l'Inde. Au milieu des étranges exploits qui distinguent cette partie de son histoire, il suivit un plan qui

(1) Strabo. *Geograph. Lib. XVII*, pag. 1143, 1149.

prouve la supériorité de son génie aussi bien que la grandeur de ses vues : il avoit pénétré dans l'Inde assez avant pour se confirmer dans l'opinion qu'il avoit de l'importance de cette contrée relativement au commerce , & pour appercevoir quelles immenses richesses on pouvoit tirer d'un pays où les arts du luxe étant déjà cultivés dès long-tems , avoient été portés à un plus haut degré de perfection qu'en aucune autre partie de la terre (1).

Plein de cette idée , il résolut d'examiner le cours de la navigation , depuis l'embouchure de l'Indus jusqu'au fond du golfe persique , & si elle étoit praticable , d'établir une communication régulière entre ces deux points. Pour cet effet , il se proposa de détruire les cataractes dont les Perses , par jalousie & par haine contre les étrangers , avoit embarrassé l'entrée de l'Euphrate (2) , & de faire remonter par cette rivière & par le Tygre qui s'y joint , les marchandises de l'Orient dans les parties intérieures de ses domaines d'Asie ; tandis que , par le moyen du golfe arabe & du Nil , ces mêmes marchandises pourroient être transportées à Alexandrie & distribuées dans le reste du monde. Néarque , officier doué de grands talens , eut le commandement de la flotte destinée à cette expédition , & il acheva heureusement ce voyage , qui fut regardé comme une entreprise aussi périlleuse qu'importante ; Alexandre lui-même en parla comme d'un des événemens les plus extraordinaires qui aient signalé son regne. Quelque facile que fût aujourd'hui une pareille expédition , on ne peut nier qu'elle n'offrît alors des difficultés & des périls , & les

(1) Strab. *Geogr. Lib. XV*, pag. 1036. Q. Curt. *Lib. XVIII*, pag. 9.

(2) Strab. *Geogr. Lib. XVI*, pag. 1075.

circonstances dont elle fut accompagnée, fournissent des exemples frappans du peu de progrès que les Grecs avoient faits dans la science de la navigation (1) : leurs vaisseaux n'avoient jamais franchi les bornes de la Méditerranée où le flux & le reflux sont à peine sensibles ; & lorsqu'ils observerent pour la première fois ce phénomène à l'embouchure de l'Indus, ce fut pour eux un prodige, par lequel les Dieux paroissoient leur annoncer que le ciel désapprouvoit leur entreprise (2). Pendant toute leur route il paroît qu'ils n'avoient jamais perdu de vue la terre, mais qu'ils longoient les côtes de si près, qu'ils ne pouvoient guere profiter de ces vents périodiques qui facilitent la navigation dans l'Océan Indien ; aussi leur fallut-il dix mois entiers (3) pour parcourir un espace qui, de l'embouchure de l'Inde à l'entrée du golfe persique, ne comprend pas plus de vingt degrés. Il est probable qu'au milieu des troubles violens & des révolutions fréquentes que suscitèrent dans l'Orient les querelles des successeurs d'Alexandre, la navigation aux Indes, par la route que Néarque avoit ouverte, fut discontinuée ; mais le commerce des marchandises Indiennes qui s'étoit établi à Alexandrie, non-seulement subsista, mais encore s'étendit sous les rois Grecs qui gouvernerent l'Egypte, & devint une des grandes sources de la richesse qui distingua ce royaume.

Des Ro-
mains.

Les Romains restèrent encore au-dessous des Grecs dans l'art de la navigation ainsi que pour l'esprit de découverte. Le génie du peuple, son éducation militaire, l'esprit de ses loix, concoururent à le détourner des objets de commerce & de

(1) Voyez la NOTE IV.

(2) Voyez la NOTE V.

(3) Plinii *Hist. Nat. Lib. VI, cap. 23*.

marine : ce fut par la nécessité de s'opposer à un rival formidable , non par le desir d'étendre leur commerce , que les Romains aspirèrent à acquérir la puissance maritime. Ils ne tarderent pas à s'appercevoir que pour obtenir la domination universelle , il falloit se rendre maître de la mer ; cependant ils regarderent toujours le service naval comme un état subordonné , réservé à ceux des citoyens qui n'étoient pas d'un rang à être admis dans les légions (1) On trouveroit difficilement dans toute l'histoire romaine un seul événement qui prouvât qu'ils vissent dans la navigation autre chose qu'un instrument de conquête. Lorsque la valeur & la discipline des Romains eurent subjugué toutes les puissances maritimes de l'ancien monde , & que Carthage , la Grece & l'Egypte furent soumises à leur domination , ils ne prirent point l'esprit commerçant des nations qu'ils avoient conquises : ce peuple de soldats auroit regardé comme une dégradation du nom de citoyen Romain de s'adonner au commerce. Ils laissoient les arts mécaniques , le négoce & la navigation aux esclaves , aux affranchis , aux habitans des provinces & aux citoyens de la dernière classe. Lors même qu'après la destruction de la liberté , les mœurs eurent commencé à perdre de leur sévérité & de leur fierté première , le commerce n'acquit pas une grande considération chez les Romains. La Grece , l'Egypte & les autres pays conquis , quoique réduits en provinces romaines , continuerent de faire leur commerce comme auparavant. Rome étant la capitale du monde & le siege du gouvernement , attiroit naturellement à elle toutes les richesses & les productions utiles des provinces. Les Romains , satisfaits de

(1) Polyb. *Lib. V.*

cet avantage, paroïssent souffrir sans peine que le commerce restât presque entièrement entre les mains des habitans de ces diverses contrées.

Cependant l'étendue de la domination romaine qui embrassoit presque tout le monde connu, la vigilance des magistrats & l'esprit du gouvernement qui joignoit l'intelligence à l'activité, avoient donné au commerce une nouvelle vigueur en lui donnant plus de sécurité : jamais il n'y eut entre les nations une communication aussi bien établie, une union aussi parfaite, que celles qui existoient entre les parties de ce vaste empire. Le commerce n'étoit ni arrêté dans ses opérations par la jalousie des états rivaux, ni interrompu par des hostilités fréquentes, ni limité par des restrictions partielles : une Puissance suprême faisoit mouvoir & régloit l'industrie des hommes, en même-tems qu'elle jouissoit des fruits de leurs efforts réunis.

Cette influence se fit sentir à la navigation & servit à la perfectionner. Dès que les Romains eurent pris du goût pour les superfluités de l'Orient, le commerce qui se faisoit dans l'Inde par l'Egypte fut poussé avec plus d'activité, & s'étendit au-delà de ses anciennes limites : en fréquentant le continent Indien, les navigateurs apprirent à connoître le cours périodique des vents, lesquels, dans la mer qui sépare l'Afrique de l'Inde, soufflent avec très-peu de variation de l'est pendant une moitié de l'année, & de l'ouest pendant l'autre moitié. Encouragés par cette observation, ils abandonnerent l'ancienne maniere, aussi lente que dangereuse, de naviguer le long des côtes, & aussi-tôt que la mousson de l'ouest commençoit, ils partoient d'Ocelis à l'embouchure du golfe arabique, & cingloient hardiment à travers l'Océan (1). La di-

(1) Plinii *Nat. Hist.*, *Lib. VI*, *cap.* 23.

rection uniforme du vent , suppléant au défaut de bouffole & rendant l'observation des étoiles moins nécessaire , les conduisoit au port de Mufiris sur la côte occidentale du continent Indien. Là ils prenoient à bord leurs cargaisons , & revenant avec la mousson de l'est , achevoient leur voyage au golfe arabique dans l'espace d'une année. Cette portion de l'Inde , connue aujourd'hui sous le nom de côte de Malabar , paroît avoir été la dernière limite de la navigation des anciens dans cette partie du globe : quant aux pays immenses qui s'étendent au-delà du côté de l'est , ils n'en avoient qu'une connoissance très-imparfaite , fondée sur les relations de quelques voyageurs qui y avoient pénétré par terre. Leurs excursions n'étoient pas fort étendues , & probablement tant que la communication des Romains avec l'Inde subsista , aucun voyageur ne s'avança plus loin que les bords du Gange (1). Les flottes d'Egypte qui trafiquoient à Mufiris , étoient , il est vrai , chargées d'épiceries & d'autres riches marchandises du continent & des îles des parties ultérieures de l'Inde ; mais c'étoit les Indiens eux-mêmes qui venoient dans des canots , faits d'un seul arbre , apporter ces marchandises au port de Mufiris , devenu l'entrepôt de ce commerce (2). Les négocians Egyptiens & Romains , contents de se les procurer de cette manière , ne jugeoient pas à propos d'affronter des mers inconnues & de s'exposer à une navigation périlleuse , pour chercher les pays qui produisoient ces denrées précieuses. Quelque bornées que fussent les découvertes des Romains dans l'Inde , ils y faisoient cependant un commerce qui peut paroître considérable , même aujourd'hui où ce commerce a été porté fort au-delà de ce

(1) Strab. *Geogr. Lib. XV* , pag. 1006 , 1019. Voyez la NOTE VI.

(2) Plinii *Nat. Hist. Lib. VI* , cap. 26.

qu'on a pu faire ou même concevoir dans aucun période antérieur. Nous apprenons d'un auteur célèbre (1) que le commerce de l'Inde faisoit sortir chaque année de l'empire Romain plus de quatre cent mille livres sterling, & nous trouvons dans un autre qu'il partoît annuellement cent vingt vaisseaux du golfe arabe pour l'Inde (2).

Découvertes des anciens par terre.

La découverte de cette nouvelle manière de naviguer aux Indes, est le pas le plus considérable qu'on ait fait dans la navigation pendant toute la durée de la puissance romaine ; mais dans les tems anciens la connoissance des pays étrangers étoit bien plus le fruit des voyages de terre que des expéditions de mer (3) ; & quoique celles-ci offrisent une manière plus prompte & plus facile de faire des découvertes, on peut dire qu'elles ont été absolument négligées des Romains par leur éloignement particulier pour les occupations maritimes ; mais la marche de leurs armées victorieuses contribua beaucoup à étendre les découvertes par terre, & ouvrit même à la navigation des mers nouvelles & inconnues. Avant les conquêtes des Romains, les nations civilisées de l'antiquité n'avoient aucune communication avec les pays qui forment aujourd'hui les royaumes les plus riches & les plus puissans de l'Europe. Les parties intérieures de l'Espagne & des Gaules étoient peu connues ; l'Angleterre, séparée du reste du monde, n'avoit jamais été visitée que par ses voisins les Gaulois & par quelques négocians Carthaginois ; à peine avoit-on entendu parler de la Germanie. Les armes des Romains pénétrèrent dans tous ces pays : ils subjuguèrent entièrement l'Espagne & la Gaule ;

(1) Plinii *Nat. Hist. Lib. VI, cap. 26.*

(2) Strabo *Geograph. Lib. II, pag. 179.*

(3) Voyez la NOTE VII.

ils conquirent la partie la plus considérable & la plus fertile de l'Angleterre ; ils s'avancerent dans la Germanie jusqu'aux bords de l'Elbe. En Afrique ils acquirent une connoissance assez exacte des provinces qui s'étendent le long de la Méditerranée , depuis l'ouest de l'Egypte jusqu'au détroit de Gadès. En Asie, non-seulement ils soumirent à leur domination la plupart des provinces qui composoient les empires de Perse & de Macédoine ; mais même après leurs victoires sur Mithridate & sur Tygrane , ils paroissent avoir observé les pays contigus au Pont-Euxin & à la mer Caspienne , avec plus d'attention qu'ils ne l'avoient fait auparavant & y avoir établi un commerce plus étendu que celui des Grecs , avec les nations riches & commerçantes , situées alors autour du Pont-Euxin.

L'esquisse que je viens de tracer du progrès des découvertes & de la navigation , depuis les premières traditions que nous a laissées l'histoire , jusqu'à l'entier établissement de la puissance romaine , prouve combien il a été lent & timide. Il semble qu'on avoit droit d'attendre de plus grandes choses de l'activité entreprenante de l'esprit humain , & de la puissance des grands empires qui ont successivement gouverné le monde. Si nous rejettons toutes les traditions fabuleuses & obscures , si nous nous attachons uniquement à la lumière & aux faits authentiques de l'histoire , sans y substituer les conjectures de l'imagination ni les rêves des étymologistes ; il faut donc conclure que les anciens n'avoient qu'une connoissance très-bornée du monde habitable. En Europe , ils avoient à peine quelque idée des provinces étendues , situées à l'est de l'Allemagne : ils connoissoient encore moins les vastes pays qui composent aujourd'hui les royaumes de Danemarck , de Suede , de Prusse , de Pologne & l'empire de Russie. Les régions plus

Imperfection des connoissances géographiques chez les anciens.

stériles , situées sous le cercle arctique , n'avoient jamais été visitées. En Afrique , leurs recherches ne s'étendoient guere au-delà des provinces qui bornent la Méditerranée & de celles qui sont situées sur la côte occidentale du golfe arabe. En Asie , ils n'avoient , comme je l'ai déjà observé , aucune connoissance des riches & fertiles contrées qui sont au-delà du Gange & d'où viennent les denrées précieuses , qui dans les tems modernes ont été le grand objet du commerce des Européens dans l'Inde : il ne paroît pas non plus qu'ils aient jamais pénétré dans ces régions immenses , occupées alors par ces tribus errantes , connues sous le nom général de Sarmates ou de Scytes , & possédées aujourd'hui par différentes nations Tartares & par les sujets Asiaticques de la Russie.

Une opinion généralement établie parmi les anciens , nous donne une idée plus frappante du peu de progrès qu'ils avoient fait dans la connoissance du globe habitable , que tout ce qu'on pourroit conclure du détail de leurs découvertes. Ils regardoient la terre comme divisée en cinq régions , auxquelles ils donnoient le nom de zones. Ils appelloient zones glacées celles qui étoient les plus voisines des poles , & croyoient que le froid excessif qui y regnoit continuellement les rendoit inhabitables. Ils appelloient zone torride celle qui est située sous la ligne , & qui s'étend d'un & d'autre côté sous les tropiques , la croyant continuellement embrasée d'une chaleur brûlante qui la rendoit également inhabitée. Ils donnoient le nom de tempérées aux deux autres zones qui occupoient le reste de la terre , & prétendoient que celles-ci , étant les seules régions où les êtres vivans pussent subsister , avoient été destinées pour l'habitation naturelle de l'homme. Cette étrange opinion n'étoit pas un préjugé du vulgaire ignorant

ou

ou une vaine fiction des poètes : c'étoit un système adopté par les philosophes les plus éclairés , les meilleurs historiens & les géographes les plus instruits de la Grece & de Rome. Dans cette hypothèse il y avoit une grande partie de la terre habitée où l'on croyoit que l'espece humaine ne pouvoit pas subsister : on regardoit comme le siege éternel de la stérilité & de la solitude ces rigions fertiles & peuplées de la zone torride , qui non-seulement fournissent à leurs habitans avec la plus grande profusion les choses les plus nécessaires & agréables de la vie , mais encore communiquent au reste de la terre le superflu de leurs richesses. Comme toutes les parties du globe que les anciens avoient découvertes se trouvent dans la zone tempérée septentrionale , s'ils croyoient que la Zone tempérée du sud étoit habitée , c'étoit une opinion fondée sur les raisonnemens & les conjectures , non sur l'observation. Ils regardoient même la chaleur intolérable de la zone torride comme une barriere insurmontable , qui empêcheroit à jamais toute communication entre les habitans respectifs des deux zones tempérées. Cette extravagante théorie prouve non-seulement que les anciens ignoroient le véritable état du globe , mais elle tendoit encore à rendre leur ignorance perpétuelle , en leur représentant comme impraticable toute tentative pour s'ouvrir une route vers les régions éloignées de la terre (1).

Mais quelque bornées & imparfaites que les connoissances géographiques des Grecs & des Romains dussent nous paroître , si nous les comparons à l'état actuel de la géographie , nous ne pouvons pas nous dispenser d'admirer les découvertes

(1) Voyez la NOTE VIII.

qu'ils ont faites & le degré d'étendue auquel ils ont porté la navigation & le commerce, si nous comparons leurs travaux avec l'ignorance des tems anciens. Tant que l'empire romain conserva assez de force pour maintenir son autorité sur les nations conquises & pour les tenir unies, on regarda comme un objet de police publique aussi bien que de curiosité particulière, d'examiner & de décrire les pays divers dont ce grand corps étoit composé. Lors même que les autres sciences commencerent à être négligées, la géographie s'enrichissoit d'observations nouvelles, & s'éclairant par l'expérience de chaque siècle & les observations de chaque voyageur, continuoit de faire des progrès : elle fut portée, par le génie & les soins de Ptolémée, au plus haut point d'exactitude & de perfection qu'elle ait atteint chez les anciens. Ce philosophe fleurissoit dans le second siècle de l'ère chrétienne, & il a publié une description du globe terrestre, plus ample & plus correcte que celles d'aucun de ses prédécesseurs.

Invasion de
l'empire ro-
main par les
Barbares.

Ce fut peu de tems après cette époque que des secousses violentes commencerent à agiter l'Empire romain : la fatale ambition ou le caprice de Constantin, qui voulut changer le siège du gouvernement, diminua sa force en la divisant : les nations barbares, que la providence préparoit comme des instrumens destinés à renverser le grand édifice de la puissance romaine, commencerent à rassembler leur armée sur la frontière : l'Empire fut ébranlé jusqu'en ses fondemens. Dans ce période de la vieillesse & de la décadence des Romains il étoit impossible que les sciences fissent des progrès : les efforts du génie étoient aussi foibles & aussi languissans que ceux du gouvernement. Après Ptolémée il ne se fit aucune découverte en géographie, & il n'y eut aucune révolution impor-

rante en commerce, si ce n'est que Constantinople devint, par les avantages de sa situation & par les encouragemens des Empereurs d'Orient, une ville commerçante du premier ordre.

Les nuages qui se rassemblaient depuis long-tems autour de l'Empire romain annonçaient l'orage qui à la fin éclata. Les Barbares y fondirent avec une impétuosité irrésistible, & dans le naufrage universel causé par l'inondation dont l'Europe fut couverte, les arts, les sciences, les inventions & les découvertes des Romains, périrent & disparurent de la terre (1). Tous les peuples qui conquièrent les différentes provinces de l'Empire romain & s'y établirent, étoient ignorans & grossiers, étrangers aux lettres & aux arts, sans police, sans loix, sans forme régulière de gouvernement. Les mœurs & les institutions de quelques-uns d'entr'eux étoient encore dans un degré de barbarie, à peine compatible avec un état d'union sociale. L'Europe étant occupée par de semblables habitans, revenoit pour ainsi dire à une seconde enfance, & avoit une nouvelle carrière à commencer pour se civiliser, s'éclairer & se polir. Le premier effet de l'établissement de ces conquérans barbares, fut de détruire les liens par lesquels la puissance romaine avoit uni les hommes; ils morcelèrent l'Europe en un grand nombre de petits états, indépendans & différens les uns des autres de mœurs & de langage. Il ne resta aucune communication entre les membres respectifs de ces états divisés: accoutumés à une manière de vivre très-simple, ignorant les arts & craignant le travail, ils n'avoient que peu de besoins à satisfaire & point de superflu à échanger. Les noms d'*étranger* & d'*ennemi* devinrent encore une fois des mots synonymes: il

(1) *Hist. de Charles V. Introd.*

y avoit par-tout des coutumes & même des loix qui expo-
soient à de grands inconvéniens & à des dangers ceux qui
vouloient voyager dans quelques pays étrangers (1). On ne
pouvoit faire de commerce que dans les villes ; & elles étoient
en petit nombre, peu considérables & dépourvues des privi-
leges qui peuvent procurer la sûreté & exciter l'émulation. On
ne cultivoit aucune des sciences sur lesquelles la géographie &
la navigation sont fondées. Les traditions que les auteurs Grecs
& Romains avoient laissées sur les travaux & les découvertes
des anciens, étoient négligées ou mal entendues. La connois-
sance des pays lointains s'étoit perdue ; leur situation , leurs
productions & presque leurs noms étoient oubliés.

Correspon-
dance de
commerce
conservée
dans l'empire
d'Orient.

Il y eut cependant une circonstance qui empêcha la cessa-
tion entière de toute communication de commerce entre les
nations éloignées. Constantinople , quoique souvent menacée
par les brigands féroces qui répandoient la désolation sur le
reste de l'Europe , eut le bonheur d'échapper à leur rage des-
tructive. Ce fut dans cette ville que se conserva la connois-
sance des arts des anciens & de leurs découvertes : le goût du
luxue & de la magnificence y regnoit ; les productions des pays
étrangers y étoient recherchées , & le commerce continuoit
d'y fleurir tandis qu'il étoit éteint par-tout ailleurs. Les habi-
tans de Constantinople ne bornoient pas leur commerce aux
îles de l'Archipel & aux côtes voisines d'Asie ; leur industrie
s'étoit ouvert une carrière plus vaste ; ils suivoient la route
que les anciens leur avoient tracée , & faisoient venir par
Alexandrie les productions des Indes orientales. Quand l'E-
gypte fut séparée de l'Empire romain par les Arabes , les Grecs

(1) *Hist. de Charles V. Introd.*

découvrirent une nouvelle route par laquelle les marchandises de l'Inde pouvoient être amenées à Constantinople , en leur faisant remonter l'Indus jusqu'au point où cette grande rivière cesse d'être navigable ; de-là on les transportoit par terre jusqu'aux bords de la rivière Oxus qui les portoit à la mer Caspienne. Là on les embarquoit sur le Volga , & après avoir remonté ce fleuve on portoit les marchandises par terre jusqu'au Tanaïs qui les conduisoit au Pont-Euxin où des vaisseaux de Constantinople venoient les recevoir (1). Cette longue & pénible route mérite d'être remarquée , non-seulement comme une preuve de la passion violente que les Grecs avoient conçue pour les superfluités de l'Orient , & comme un exemple de l'ardeur & de l'industrie qu'ils portoient dans le commerce ; mais encore parce que ce fait démontre qu'on avoit conservé à Constantinople la connoissance des pays lointains , pendant que le reste de l'Europe étoit plongé dans l'ignorance.

On voit en même-tems quelques rayons de lumière briller sur l'Orient. Les Arabes ayant contracté quelque goût pour les sciences de ce peuple dont ils avoient contribué à renverser l'empire , traduisirent dans leur langue les livres de plusieurs philosophes Grecs. Un des premiers qu'ils s'approprièrent ainsi , fut un ouvrage estimable de Ptolomée dont j'ai déjà parlé. La géographie fut donc de bonne heure un objet d'étude pour les Arabes ; mais ce peuple ingénieux & subtil s'attacha particulièrement aux parties spéculatives de cette science. Voulant déterminer la figure & les dimensions du globe terrestre , ils sçurent appliquer à cet objet les principes de la géométrie ;

Connoissances conservées chez les Arabes.

(1) Ramusio , vol. 1 , pag. 372. E.

ils eurent recours aux observations astronomiques : ils employèrent enfin des expériences & des opérations que les Européens , dans des tems plus éclairés , se font fait honneur d'adopter & d'imiter. Mais à cette première époque les travaux des Arabes ne parvinrent pas en Europe. La connoissance de leurs découvertes étoit réservée à des siècles capables de les comprendre & de les perfectionner.

Renaissance
du commerce & de la
navigation
en Europe.

Cependant les calamités & les ravages que les provinces occidentales de l'Empire romain avoient soufferts par la conquête des Barbares , s'oublierent peu à peu , & se trouverent en partie réparés. Les peuples grossiers qui s'y établirent , ayant acquis par degré quelqu'idée de gouvernement régulier & du goût pour les occupations & les douceurs de la vie civile , l'Europe commença à sortir de son état d'inaction & d'engourdissement. Ce fut en Italie qu'on apperçut les premiers symptômes de cette renaissance. Les tribus septentrionales qui s'emparèrent de ce pays , se civilisèrent plus promptement que les peuplades qui s'étoient établies dans les autres parties de l'Europe. Différentes causes , que le plan de cet ouvrage ne me permet ni d'exposer ni de développer , concoururent à rendre aux villes d'Italie l'indépendance & la liberté (1) : l'acquisition de ces avantages y excita l'industrie , & donna le mouvement & la vigueur à toutes les facultés actives de l'esprit humain. Le commerce étranger se ranima ; on s'appliqua à la navigation & elle se perfectionna. Constantinople devint le marché principal où se rendoient les négocians Italiens ; & non-seulement ils y trouvoient un accueil favorable , mais encore ils y obtenoient des privilèges qui les mettoient en état

(1) *Hist. de Charles V. Introd.*

de faire le commerce avec un plus grand avantage. On leur fournissoit & les denrées précieuses de l'Orient & des productions de manufactures curieuses, restes des arts anciens qui s'étoient conservés chez les Grecs. La peine & la dépense qu'exigeoit le transport des productions de l'Inde jusqu'à Constantinople par la route longue & détournée que j'ai décrite, rendant ces marchandises extrêmement rares & d'un prix excessif, l'industrie des Italiens découvrit bien-tôt d'autres moyens de se les procurer & en plus grande abondance & à un prix plus modéré. Ils en achetoient quelquefois à Alep, à Tripoli, & en d'autres ports de la côte de Syrie, où elles arrivoient par une route qui n'étoit pas inconnue des anciens. On les apportoit de l'Inde par mer jusqu'au golfe persique, & après avoir remonté l'Euphrate & le Tygre jusqu'à Bagdad, on les transportoit par terre à travers les déserts jusqu'à Palmyre, & de là aux villes situées sur la Méditerranée. Mais la longueur du voyage & les périls auxquels les caravanes étoient exposées, rendoient encore cette opération pénible & souvent incertaine. Enfin les Soudans d'Egypte ayant rétabli le commerce de l'Inde par l'ancienne route du golfe arabe, les négocians Italiens, malgré la violente antipathie qui animoit alors les Chrétiens & les Mahométans les uns contre les autres, se rendirent à Alexandrie, & l'amour du gain leur faisant supporter l'insolence & les exactions des Mahométans, ils établirent dans ce port un commerce très-lucratif. A cette époque l'esprit de commerce acquit une activité singulière en Italie. Venise, Gênes, Pise, qui n'étoient que des bourgs peu considérables, devinrent des villes riches & peuplées. Leur puissance maritime s'étendit : leurs vaisseaux fréquenterent tous les ports de la Méditerranée; ils osèrent même quelquefois franchir

le détroit & visiter les places maritimes d'Espagne, de France, des Pays-bas & d'Angleterre ; enfin en distribuant par-tout leurs marchandises, ils donnerent aux différentes nations de l'Europe la connoissance des productions précieuses de l'Orient & quelqu'idée de plusieurs arts & manufactures ignorés jusqu'alors.

Les Croisades favorisent les progrès du commerce & de la navigation.

Tandis que les villes d'Italie étendoient ainsi leur commerce & leur industrie, un des plus extraordinaires événemens que nous offre l'histoire du genre humain concourut à en accélérer les progrès. L'esprit guerrier des Européens, enflammé par un zèle religieux, leur fit prendre la résolution de délivrer la Terre-sainte de la domination des Infideles. De vastes armées, composées de toutes les nations de l'Europe, se rassemblèrent pour cette étrange entreprise & marchèrent vers l'Asie. Les Génois, les Pisans & les Vénitiens fournirent les bâtimens de transport sur lesquels s'embarquerent ces troupes, & les approvisionnerent de vivres & de munitions de guerre. Outre les sommes immenses que ces peuples reçurent pour cet objet, ils obtinrent encore des privileges & des établissemens de commerce de la plus grande importance, soit dans la Palestine, soit dans les autres parties de l'Asie dont les Croisés s'emparèrent. Ce furent des sources de richesses prodigieuses pour les villes commerçantes d'Italie. Elles acquirent en même-tems un égal accroissement de pouvoir ; & à la fin de la guerre sainte, Venise en particulier devint un état maritime, possesseur de vastes territoires & jouissant d'un commerce fort étendu (1). L'Italie ne fut pas le seul pays où les Croisades contribuerent à ranimer & à répandre cet esprit d'activité qui

(1) *Essai sur l'histoire du commerce de Venise*, pag. 52.

préparoit l'Europe à de futures découvertes. Les expéditions en Asie firent connoître aux autres nations Européennes des pays éloignés, qu'elles ne connoissoient auparavant que de nom ou par des relations infidèles de quelques pèlerins ignorans & crédules : elles eurent par-là une occasion d'observer les mœurs, les arts & les usages d'un peuple plus civilisé qu'elles ne l'étoient encore elles-mêmes. Cette communication entre l'orient & l'occident subsista pendant près de deux siècles. Les aventuriers qui revenoient d'Asie, communiquoient à leurs concitoyens les connoissances qu'ils avoient acquises & les habitudes qu'ils avoient contractées dans leur voyage. Les Européens commencèrent à éprouver de nouveaux besoins ; les desirs furent excités par des objets nouveaux, & le goût des commodités & des arts des autres contrées se répandit bien-tôt parmi eux, au point que non-seulement ils encouragerent les étrangers à venir dans leurs ports, mais qu'ils commencèrent à sentir les avantages & la nécessité de s'adonner eux-mêmes au commerce (1).

Cette communication qui s'étoit ouverte entre l'Europe & les Provinces occidentales de l'Asie encouragea différens voyageurs à s'avancer fort au-delà des pays où les Croisés avoient porté leurs armes, & à pénétrer par terre jusques dans les régions les plus éloignées & les plus riches de l'Orient. Le bizarre fanatisme qui dans ce période semble avoir influé sur tous les projets des individus autant que sur les conseils des nations, fut le motif qui fit d'abord entreprendre ces longues & périlleuses expéditions : on les répéta ensuite pour des intérêts de commerce ou par des motifs de pure curiosité. Un

Découvertes des voyageurs par terre.

(1) *Histoire de Charles V. Introd.*

ANNÉE
1160.

1246.

Juif de Tudela dans le royaume de Navarre , nommé Benjamin , plein d'une superstition religieuse pour la loi de Moïse , se proposa d'aller visiter ses freres dans l'Orient où il espéroit les trouver dans un état de crédit & d'opulence qui pourroit relever l'honneur de la feste ; dans ce dessein il partit d'Espagne en 1160 , alla par terre à Constantinople , & traversa les pays qui sont au nord du Pont-Euxin & de la mer Caspienne jusqu'à la Tartarie Chinoise. De-là il prit sa route vers le sud , & après avoir traversé différentes provinces de l'intérieur de l'Inde , il s'embarqua sur l'océan Indien , visita plusieurs des isles qui s'y trouvent , & revint au bout de treize ans par l'Egypte en Europe , avec de grandes connoissances sur une portion considérable du globe , inconnue alors aux peuples Occidentaux (1). Le zele du chef de l'église chrétienne concourut avec la superstition du Juif Benjamin à faire découvrir les provinces intérieures & éloignées de l'Asie. Toute la chrétienté ayant été alarmée des bruits qui se répandoient sur les progrès rapides des armes tartares sous Gengis-Kan , le Pape Innocent IV qui avoit la plus haute idée de la plénitude de son pouvoir & de la soumission due à ses commandemens , envoya le Pere Jean de Plano Carpini à la tête d'une mission de moines Franciscains , & le Pere Ascolino à la tête d'une autre mission de Dominicains , pour exhorter Cayuk-kan , petit-fils de Gengis & qui lui avoit succédé au trône de Tartarie , à embrasser la foi chrétienne & à cesser de désoler la terre par ses armes. Le fier descendant du plus grand conquérant que l'Asie eût jamais vu , étonné d'un message si étrange de la part d'un prêtre Italien dont il ignoroit également & le

(1) Bergeron , *Rec. de voyages* , &c. tom. I , pag. 1.

nom & la puissance, reçut cette injonction avec le mépris qu'elle méritoit ; mais il renvoya les moines qui l'avoient apportée sans leur faire de mal. Comme ces missionnaires étoient arrivés par différentes routes & avoient suivi quelque-tems les camps des Tartares qui étoient toujours en mouvement, ils avoient eu occasion de parcourir une grande partie de l'Asie. Carpini qui avoit pris la route de Pologne & de Russie, traversa les provinces septentrionales de l'Asie jusqu'aux extrémités du Thibet. Ascolino qui paroît avoir débarqué sur la côte de Syrie, s'avança dans les provinces septentrionales jusques dans l'intérieur de la Perse (1).

Peu de tems après cette époque, Louis IX roi de France contribua à étendre les connoissances que les Européens commençoient à acquérir sur ces contrées lointaines. Un imposteur adroit, tirant avantage des notions imparfaites que les Chrétiens s'étoient formées sur l'état & le caractère des nations Asiatiques, lui donna avis qu'un Kan des Tartares très-puissant avoit embrassé la religion chrétienne. Le monarque adopta ce conte avec une pieuse crédulité, & résolut à l'instant d'envoyer des ambassadeurs à cet illustre converti pour l'engager à attaquer leurs ennemis communs les Sarrafins d'un côté, tandis que Louis tomberoit sur eux de l'autre. Comme il n'y avoit que des moines qui eussent les connoissances nécessaires pour exécuter une commission de cette espece, il en chargea un P. André Jacobin, auquel se joignit ensuite le P. Guillaume de Rubruquis, Franciscain. Il n'est resté aucune relation du voyage du premier ; mais on a publié le journal de Rubruquis. Ce moine fut admis à l'audience de

1246.

1253.

(1) Hakluyt, tom. I, pag. 21. Bergeron, tom. I.

1253.

Mangu , le troisieme Kan des Tartares depuis Gengis ; il fit ensuite un long circuit dans les parties intérieures de l'Asie qu'il parcourut avec plus de détail qu'aucun autre Européen n'avoit fait avant lui (1).

1269.

Ces voyageurs qu'un zele religieux avoit conduits en Asie , furent suivis par d'autres , que des intérêts de commerce ou des motifs de pure curiosité engagerent à voyager dans les pays lointains. Le premier & le plus célèbre de ceux-ci fut Marc Paul , noble Vénitien. Engagé dès ses jeunes ans dans le commerce , selon l'usage de son pays , son esprit entreprenant chercha une sphère d'activité plus étendue que celle qui lui étoit offerte par le trafic établi dans les différens ports d'Europe & d'Asie fréquentés par les Vénitiens. Ce motif le détermina à voyager dans les pays inconnus , dans la vue d'y former des relations de commerce plus conformes aux espérances & aux idées hardies d'un jeune aventurier. Comme son pere avoit déjà porté des marchandises d'Europe à la Cour du grand Kan des Tartares & les y avoit vendues avec un bénéfice considérable , Marc Paul s'y rendit. Assuré de la protection de Kublay-kan , le plus puissant de tous les successeurs de Gengis , il continua ses expéditions mercantiles en Asie pendant plus de vingt-six ans ; & dans cette espace de tems il s'avança dans les parties de l'est , fort au-delà des lieux où les autres voyageurs Européens avoient pénétré avant lui. Au lieu de suivre la route de Carpini & de Rubruquis , le long des vastes déserts de la Tartarie , il passa par les principales villes commerçantes des parties les plus cultivées de l'Asie , & arriva à Cambalu ou Pekin , capitale du grand royaume du

(1) Hakluyt , tom. I, pag. 71 , *Rec. de voyages par Bergeron* , tom. I.

Cathay ou de la Chine, soumise alors à la domination des successeurs de Gengis. Il fit plusieurs voyages sur la mer des Indes ; il trafiqua dans plusieurs des îles d'où les Européens recevoient depuis long-tems les épiceries & d'autres denrées dont ils faisoient le plus grand cas, quoiqu'ils ne connussent pas les lieux particuliers où croissoient ces précieuses productions ; il se fit donner des informations sur différens pays qu'il ne put pas visiter lui-même, particulièrement sur l'île de Zipangri, qui est probablement le Japon (1). A son retour il excita l'admiration de ses Contemporains par la description de ces vastes contrées dont le nom étoit ignoré en Europe, & par les récits pompeux qu'il fit de leur fertilité, de leur population, de leur opulence, de leurs diverses manufactures & de l'étendue de leur commerce ; récits qui surpassoient toutes les idées d'un peuple ignorant & grossier.

Environ un demi-siècle après, le Chevalier Jean Mandeville, Anglois, encouragé par l'exemple de Marc Paul, voyagea en Orient, parcourut la plupart des pays que celui-ci avoit décrits, & comme lui publia à son retour la relation de ses voyages. Les récits de ces premiers voyageurs sont pleins de contes absurdes de monstres, de géants & d'enchanteurs ; mais cela même ne les rendoit que plus intéressans pour un siècle ignorant où tout ce qui étoit merveilleux ne pouvoit manquer de plaire. Les choses extraordinaires qu'ils racontaient, vraisemblablement sur de simples oui-dire, frappoient d'admiration le vulgaire, tandis que les faits qu'ils rapportoient d'après leurs propres observations fixoient l'attention des hommes plus éclairés. Les premières circonstances doivent

1269.

1322.

(1) *Viaggi di Marco Polo*, Ramus II, 2. Bergeron, tom. II.

1322.

être regardées comme les fables & les traditions populaires des pays où ils passaient, & elles ont été rejetées à mesure que les lumières se sont répandues en Europe; mais quelque incroyables qu'eussent pu paroître dans le tems plusieurs des faits qu'ils ont rapportés, leurs récits ont été confirmés par l'autorité des voyageurs modernes. Toutes ces relations, vraies ou fabuleuses, ne pouvoient manquer de tourner la curiosité des hommes vers la connoissance des parties éloignées du globe, d'étendre leurs idées sur cet objet, & non-seulement de les disposer insensiblement à tenter de nouvelles découvertes, mais encore de leur donner des lumières & des moyens propres à les diriger dans le choix des routes qu'ils avoient à suivre.

Invention
de la bous-
sole.

Tandis que cet esprit de recherche se développoit en Europe, il se fit une découverte heureuse qui contribua plus que les efforts & l'industrie des siècles précédens à perfectionner & à étendre la navigation. On observa cette merveilleuse propriété de l'aiman, par laquelle il communique à une légère verge de fer ou aiguille la vertu de se diriger constamment vers les poles de la terre. On ne tarda pas à sentir l'usage qu'on pouvoit en faire pour régler la navigation, & l'on construisit cet instrument si utile quoique devenu si commun, qu'on a appelé compas de marine ou boussole. Cette invention donnant aux navigateurs un moyen aussi sûr que facile de reconnoître dans toutes les saisons & dans tous les lieux le nord & le sud, ils ne furent plus réduits à se guider par la lumière des étoiles ou par l'observation des côtes maritimes. Ils abandonnerent par degrés la méthode lente & timide de côtoyer le rivage; ils se lancerent hardiment en pleine mer, & sur la foi de leur nouveau guide, navigerent au milieu de

la nuit la plus sombre & dans le tems le plus nébuleux , avec une sécurité & une précision dont on n'avoit pas encore eu d'idée. On peut dire que la boussole a ouvert à l'homme l'empire de la mer & qu'elle lui assure la possession du globe en le mettant à portée d'en parcourir toutes les parties. Flavio Gioïa , bourgeois d'Amalfi , ville considérable de commerce dans le royaume de Naples, fit cette grande découverte vers l'an 1302. Tel a été trop souvent le destin de ces illustres bienfaiteurs de l'humanité qui ont enrichi la science & perfectionné les arts par leurs inventions, qu'ils ont retiré plus de gloire que d'avantage des heureux efforts de leur génie ; mais le sort de Gioïa a été encore plus cruel ; car l'inattention ou l'ignorance des écrivains contemporains l'a privé même de la célébrité à laquelle il avoit de si justes droits. Ils ne nous ont laissé aucune lumière sur sa profession , sur son caractère , sur le tems précis où il fit cette importante découverte , & sur les hasards ou les observations qui l'y ont conduit. Les annales de l'esprit humain ne nous offrent aucun événement qui ait produit de plus grands effets que cette invention dont la connoissance nous a été cependant transmise sans aucune des circonstances qui peuvent satisfaire la curiosité qu'elle doit naturellement exciter (1). Quoique l'usage de la boussole mît les Italiens en état d'exécuter avec plus de promptitude & de sécurité les petits voyages qu'ils étoient accoutumés de faire ; cependant cette nouveauté n'eut pas une influence assez subite & assez générale pour exciter sur le champ l'esprit de découverte & faire entreprendre des navigations hardies. Plusieurs causes

(1) Collinas & Trombellus de acūs nauticæ inventore. *Instit.* Bonon. tom. II, part. III, pag. 372.

1322.

concoururent à empêcher cette invention utile d'avoir tout son effet. Les hommes n'abandonnent que lentement & avec répugnance les anciennes habitudes : ils craignent les nouvelles tentatives & ne s'y livrent qu'avec timidité. Il est probable aussi que la jalousie de commerce engagea les Italiens à cacher aux autres nations l'heureuse découverte de leur compatriote. On n'acquît que par degré l'art de naviger avec la boussole avec assez d'habileté & de précision pour inspirer une entière confiance dans sa direction. Les marins accoutumés à ne jamais perdre de vue la terre, n'osèrent pas tout d'un coup s'abandonner au milieu des mers inconnues ; ainsi ce ne fut que près de cinquante ans après la découverte de Gioïa que les navigateurs se hasarderent à entrer dans des mers qui n'avoient pas encore été fréquentées.

La navigation prend un caractère plus hardi.

Les voyages des Espagnols aux Isles fortunées ou Canaries, fut la première époque où la navigation prit un effort plus hardi. Les écrivains contemporains ne nous ont point appris quelles furent les circonstances qui préparèrent la découverte de ces petites îles, situées à près de cinq cents milles de la côte d'Espagne, & à plus de cent cinquante milles de celles d'Afrique. Mais on fait que vers le milieu du quatorzième siècle, les habitans des différens royaumes dont l'Espagne étoit composée, étoient dans l'habitude de faire des excursions dans ces îles pour y piller les naturels ou les amener en esclavage. Clément VI, en vertu du droit que le Saint-Siège prétendoit avoir de disposer de tous les pays possédés par les Infidèles, érigea ces îles en royaume dans l'année 1344, & les donna en souveraineté à Louis de la Cerda, descendu de la famille royale de Castille ; mais ce prince infortuné manquant de forces suffisantes pour réaliser ce titre chimérique, n'alla jamais aux Canaries ;

Canaries; & Jean de Bethencourt, Baron Normand, en obtint la concession de Henry III roi de Castille (1). Bethencourt, brave & heureux comme l'étoient alors presque tous les aventuriers de son pays, entreprit la conquête de ces isles & en vint à bout; sa famille en resta quelque-tems en possession, comme d'un fief relevant de la couronne de Castille. On prétend qu'avant cette expédition de Bethencourt, des navigateurs Normands avoient déjà visité la côte d'Afrique & s'étoient avancés fort loin vers le sud des isles Canaries; mais ces voyages ne paroissent pas avoir été entrepris sur un plan régulier & national, ni dans la vue d'étendre la navigation ou de tenter des découvertes. C'étoient ou des excursions suggérées par cet esprit de piraterie que les Normands tenoient de leurs ancêtres, ou des entreprises de quelques négocians pour leur commerce particulier, lesquels attiroient si peu l'attention publique, qu'à peine en trouve-t-on quelques traces dans les écrivains de ce tems-là. Il suffit, pour une esquisse générale du progrès des découvertes, d'indiquer cet événement; en les laissant au rang de ceux dont l'existence est douteuse & l'influence peu importante, nous pouvons conclure que quoique les voyageurs qui ont visité par terre les parties de l'Orient les plus éloignées aient apporté beaucoup de lumière sur cet objet, la navigation, au commencement du quinzième siècle, n'étoit pas plus avancée qu'elle l'avoit été avant la chute de l'Empire romain.

Enfin arriva l'époque fixée par la providence où les hommes devoient franchir les limites dans lesquelles ils avoient été si long-tems renfermés, & s'ouvrir un champ plus vaste

Premier plan régulier de découverte, conçu par les Portugais.

(1) Viera y Clavijo. *Notic. de la Hist. de Canaria*, liv. I; pag. 268, &c. *Glas Hist. chap. 1.*

1365.

pour y déployer leurs talens , leur courage & leur activité. Les premières tentatives importantes qui se firent pour cet objet , ne furent pas l'ouvrage des états les plus puissans de l'Europe ni de ceux qui avoient cultivé la navigation avec le plus de constance & de succès. La gloire de frayer la route dans cette nouvelle carrière étoit réservée au Portugal , l'un des royaumes les moins étendus & les moins considérables de l'Europe. Comme les entreprises des Portugais pour acquérir la connoissance des parties du globe qui étoient alors inconnues à notre hémisphère , ont non-seulement étendu & perfectionné l'art de la navigation , mais ont encore excité un esprit de curiosité & de recherche qui a conduit à la découverte du nouveau monde dont je me propose de décrire l'histoire , il est nécessaire de jeter un coup-d'œil sur la naissance , les progrès & les succès des différentes opérations navales de ce peuple. Ce fut à cette école que se forma l'homme qui découvrit l'Amérique ; & à moins que nous ne suivions tous les pas par lesquels passèrent ses maîtres & ses guides , il sera impossible de comprendre les circonstances qui ont suggéré l'idée ou facilité l'exécution de ce grand dessein.

Différens motifs déterminèrent les Portugais à diriger leur activité vers cette nouvelle route & les mirent en état d'exécuter des entreprises supérieures en apparence à la force naturelle de leur état politique. Les rois de Portugal ayant chassé les Maures de leurs domaines , avoient acquis du pouvoir en même-tems que de la gloire par le succès de leurs armes contre les Infidèles. Leurs victoires avoient étendu l'autorité royale au-delà des bornes étroites où elle étoit auparavant circonscrite en Portugal , ainsi que dans les autres monarchies féodales. Ils dispoisoient de la force nationale qu'ils purent

exercer avec autant d'unité dans les desseins que de vigueur dans l'exécution ; & après l'expulsion des Maures ils firent servir cette force à leurs vues sans craindre d'être troublés par aucun ennemi domestique. Les hostilités continuelles dans lesquelles ils furent engagés pendant plusieurs siècles contre les Mahométans, exalterent & perfectionnerent parmi les Portugais cet esprit militaire & aventurier qui distinguoit toutes les nations d'Europe dans les siècles du moyen âge. Une succession contestée alluma en Portugal, vers la fin du quatorzième siècle, une guerre civile des plus cruelles, qui augmenta l'ardeur guerrière de la nation, & forma ou appella des hommes d'un génie actif, audacieux & propre aux grandes entreprises. La situation du royaume, borné de tous côtés par les états d'un voisin plus puissant, ne laissoit pas aux Portugais la liberté d'exercer leur activité par terre ; car la force de leur monarchie ne pouvoit pas balancer celle du royaume de Castille ; mais le Portugal étant un état maritime qui avoit plusieurs ports très-commodes, les habitans avoient déjà fait quelques progrès dans la science & la pratique de la navigation, & la mer s'offroit à eux comme l'unique carrière où leur ambition pouvoit se signaler.

Telle étoit la situation du Portugal & la disposition du peuple, lorsque Jean I surnommé le bâtard se trouva paisible possesseur de la couronne par la paix conclue avec le roi de Castille en 1411. C'étoit un prince d'un grand mérite, & qui par la supériorité de son courage & de ses talens s'étoit ouvert la route à un trône auquel sa naissance ne lui donnoit aucun droit. Il s'aperçut bien-tôt qu'il lui seroit impossible de maintenir l'ordre public & la tranquillité intérieure s'il ne trouvoit pas un moyen d'occuper au dehors l'activité inquiète de ses

Première
tentative des
Portugais.

1365.

1412.

sujets. Ce fut dans cette vue qu'il équipa à Lisbonne une flotte considérable composée de tous les vaisseaux qu'il put rassembler dans son royaume & d'un grand nombre d'autres qu'il acheta des étrangers. Ce grand armement fut destiné à attaquer les Maures établis sur la côte de Barbarie. Pendant qu'on faisoit ces préparatifs on détacha quelques vaisseaux chargés de naviguer le long de la côte occidentale de l'Afrique bornée par l'Océan Atlantique, & de découvrir les pays inconnus qui s'y trouvoient situés. C'est à cette entreprise peu importante qu'on peut rapporter l'époque où l'esprit de découverte brisa les barrières qui avoient si long-tems dérobé aux hommes la connoissance de la moitié du globe terrestre.

À l'époque où Jean expédia ses vaisseaux pour ce nouveau voyage, l'art de la navigation étoit encore très-imparfait. Quoique l'Afrique fût très-près du Portugal, & que la fertilité des pays qu'on connoissoit déjà sur ce continent invitât à y faire de nouvelles découvertes, les Portugais n'avoient jamais osé passer le cap *Non* : ce promotoire, comme son nom l'indique, avoit été regardé jusques-là comme une borne qu'on ne pouvoit franchir ; mais les nations de l'Europe avoient alors acquis assez de connoissance pour oser enfin rejeter les préjugés & réformer les erreurs de leurs ancêtres. Le long règne de l'ignorance, cette ennemie constante de toute recherche & de toute entreprise nouvelle, touchoit à son dernier période ; l'aurore de la science jettoit ses premiers rayons ; les ouvrages des Grecs & des Romains commençoient à être lus avec admiration & utilité. Les sciences cultivées par les Arabes avoient été introduites en Europe & par les Maures établis en Espagne & en Portugal, & par les Juifs qui étoient en grand nombre dans ces deux royaumes. La géométrie, l'astro-

nomie & la géographie, qui sont la base de l'art de la navigation, devinrent des objets d'attention & d'étude. La mémoire des découvertes des anciens se ranima & l'on rechercha les progrès de leur navigation & de leur commerce. Quelques-unes des causes qui pendant le dernier siècle & dans celui-ci ont arrêté la culture des sciences en Portugal ou n'y existoient pas dans le quinzième siècle ou n'y produisoient pas les mêmes effets (1); les Portugais alors paroissoient avoir marché dans la carrière des sciences & des lettres d'un pas égal avec les autres peuples qui habirent en-deça des Alpes.

Comme l'esprit du siècle favorisoit l'exécution de la nouvelle entreprise à laquelle les Portugais se trouvoient invités par la situation particulière de leur pays, elle ne pouvoit manquer d'avoir du succès. Les vaisseaux équipés pour cette expédition, doublerent ce cap formidable qui avoit borné la course des navigateurs précédens, & s'avancerent à cent soixante milles au-delà jusqu'au cap Boyador. Les rochers qui forment ce cap & qui s'étendent fort avant dans la mer ayant paru plus dangereux aux Portugais que le promontoire qu'ils avoient déjà passé, ils n'osèrent le tourner, & revinrent à Lisbonne plus satisfaits d'être allés jusques-là que honteux de n'avoir pas tenté d'aller plus avant.

Quelque peu considérable que fût ce voyage, il ne fit que donner plus d'activité à ce goût pour les découvertes qui avoit commencé à se développer en Portugal. Le succès extraordinaire de l'expédition du roi contre les Maures de Barbarie, fortifia encore l'esprit entreprenant des Portugais & les encouragea à de nouvelles tentatives. Mais afin d'assurer le succès

 1412.

Le prince
Henri dirige
les décou-
vertes des
Portugais.

1415.

(1) Voyez la NOTE IX.

1415.

de leurs entreprises ils avoient besoin d'être conduits par un homme qui doué des qualités propres à démêler ce qui étoit praticable , eût le loisir de former un système régulier d'opérations pour la poursuite des découvertes & eût en même-tems assez d'ardeur & de persévérance pour se mettre au-dessus des revers & des obstacles. Heureusement pour le Portugal ces qualités se trouverent réunies dans Henri duc de Viseo , quatrième fils du roi Jean qui l'avoit eu de Philippine de Lancastre, sœur de Henri IV roi d'Angleterre. Ce prince avoit dès sa première jeunesse accompagné son pere dans l'expédition de Barbarie , & s'y étoit signalé par différentes actions de bravoure. A l'esprit guerrier qui, dans ces tems de chevalerie , caractérisoit tout homme d'une naissance distinguée, Henri joignoit toutes les qualités d'un siècle plus poli & plus éclairé. Il cultivoit les arts & les sciences , alors ignorés & méprisés des personnes de son rang. Il s'appliqua avec un goût particulier à l'étude de la géographie ; instruit par les leçons de maîtres habiles , & plus encore par les relations des voyageurs , il acquit bien-tôt assez de connoissance du globe habitable pour appercevoir la probabilité de découvrir de nouvelles & riches contrées en naviguant le long de la côte d'Afrique. Cette espérance étoit bien faite pour exciter l'ardeur & l'enthousiasme d'un jeune homme , & il résolut de protéger de toutes ses forces un projet qui pouvoit devenir aussi utile qu'il paroissoit brillant & honorable. Afin de pouvoir procéder sans interruption à cette grande entreprise , il se retira de la cour immédiatement après son retour d'Afrique , & fixa sa résidence à Sagres près du cap Saint-Vincent , où la vue de l'océan Atlantique portoit continuellement ses pensées vers son projet favori & l'encourageoit à le mettre en exécution.

Quelques-uns des plus savans hommes de son pays l'avoient accompagné dans sa retraite & l'aidoient dans ses recherches. Il demanda des éclaircissmens aux Maures de Barbarie, qui étoient accoutumés à voyager par terre dans les provinces intérieures de l'Afrique où ils alloient chercher de l'yvoire, de la poussière d'or & d'autres denrées précieuses. Il consulta les Juifs établis en Portugal. Il scut par des promesses, des récompenses, des marques d'estime & de confiance, attirer à son service plusieurs habiles navigateurs, tant étrangers que Portugais. Dans la disposition de ces préparatifs, les grands talens du prince étoient heureusement secondés par ses vertus personnelles. Sa probité, son affabilité, son respect pour la religion & son zèle pour la gloire de son pays, engagèrent des personnes de tous les rangs à donner des applaudissemens à son projet & à en favoriser l'exécution. Ses compatriotes voyoient que ses vues n'étoient dirigées ni par l'ambition ni par le desir des richesses, mais par la bienveillance active d'une ame ardente à concourir au bonheur des hommes, & qui justifioit la devise qu'il avoit prise pour désigner la seule ambition de son ame : *Le desir de faire le bien.*

L'effet de sa première tentative ne fut pas d'une grande importance; c'est le sort de toute entreprise nouvelle. Il équipa un seul vaisseau dont il donna le commandement à Jean Gonzales Zarco & à Tristan Vaz, deux gentilshommes de sa maison qui s'offrirent volontairement à diriger l'expédition: il leur recommanda d'employer tous leurs efforts pour doubler le cap Boyador & de gouverner de-là vers le sud. Fideles à la maniere de naviguer généralement adoptée, ils firent route en longeant la côte, & en suivant cette direction ils durent rencontrer des difficultés presque insurmontables pour doubler

 1415.

Découverte
de Porto-
Santo.
1418.

1418.

le cap ; mais la fortune vint au secours de leur inexpérience , & empêcha leur voyage d'être entièrement infructueux. Un coup de vent qui s'éleva tout-à-coup les jeta en pleine mer , & tandis qu'ils s'attendoient à tout moment à périr , ils touchèrent à une isle inconnue qu'ils nommerent Porto-Santo , en mémoire de l'heureuse délivrance du danger qu'ils venoient de courir. Dans l'état où étoit la navigation , la découverte de cette petite isle parut une affaire si importante , qu'ils retournerent sur le champ en Portugal pour en porter la nouvelle à Henri , de qui ils reçurent les éloges & les distinctions que méritoit une expédition heureuse. L'ardeur avec laquelle ce prince suivoit son objet favori lui fit trouver dans ce petit succès les motifs les plus encourageans pour en espérer de plus considérables & pour faire de nouveaux efforts. L'année suivante , Henri équipa trois vaisseaux sous le commandement des mêmes officiers auxquels il associa Barthelemi Pereftrello , & il leur ordonna de prendre possession de l'isle qu'ils avoient découverte. A peine commençoient-ils à s'établir à Porto-Santo , qu'ils observerent à l'horizon vers le sud une espece de rache fixe semblable à un petit nuage noir. Ils parvinrent peu à peu à conjecturer que ce pouvoit bien être une terre ; ils se remirent en mer pour s'en assurer , & ils arriverent à une grande isle , inhabitée & couverte de bois , à laquelle ils donnerent le nom de *Madeira* (1). Comme le principal objet de Henri étoit de rendre ses découvertes utiles à sa nation , il équipa sur le champ une flotte pour aller établir une colonie Portugaise dans ces deux isles. Il eut soin d'y faire porter les

1419.

De Madere.

1420.

(1) *Historical relation of the first discovery of Madeira, translated from the Portuguese of Franc. Alcafarano* , pag. 15 , &c.

semences ,

femences, les plantes & les animaux domestiques communs en Europe; mais comme il prévint que la chaleur du climat & la fertilité du sol ne pouvoient manquer d'être favorables à d'autres productions, ils se procura des plants de vigne de Chypre dont les vins étoient alors très-renommés, & des cannes de sucre qu'il tira de Sicile où l'on en avoit introduit depuis peu. Ces précieux végétaux prospérèrent rapidement dans les deux nouvelles îles; on ne tarda pas à reconnoître les grands avantages de leur culture; & le sucre & le vin de Madere devinrent bien-tôt des articles considérables du commerce du Portugal (1).

Dès qu'on commença à sentir les avantages qui résultoient de ce premier établissement pour les parties occidentales de l'Europe, l'esprit de découverte parut moins chimérique & augmenta d'audace & d'activité. Les Portugais, en continuant leurs voyages à Madere, s'étoient accoutumés par degrés à une navigation plus hardie, & au lieu de se traîner timidement le long de la côte, ils ne craignirent pas de se lancer en pleine mer. Gilianez qui commandoit un des vaisseaux du prince Henri, doubla par cette nouvelle route le cap Boyador qui pendant plus de vingt ans avoit arrêté la navigation Portugaise & étoit regardé comme une barrière impossible à franchir. Cet heureux voyage, que l'ignorance du siècle comparoit aux plus fameux exploits transmis par l'histoire, ouvrit une nouvelle sphère aux navigateurs, parce qu'il leur découvrit le vaste continent de l'Afrique, qui baigné par l'océan Atlantique s'étendoit au loin vers le sud. On eut bien-tôt reconnu une partie du continent; les Portugais s'avancèrent dans

1420.

1433.

(1) *Lud. Guicciardini descriz. di paesi bassi*, pag. 180, 181.

1433.

les Tropiques , & dans l'espace de quelques années ils découvrirent la riviere de Sénégal & toute la côte qui s'étend du cap blanc au cap verd.

Les Portugais font étonnés de ce qu'ils découvrent aux Tropiques.

Jusques-là les Portugais avoient été guidés & encouragés dans leurs découvertes par les lumieres & les instructions qu'ils avoient trouvées dans les ouvrages des mathématiciens. & géographes anciens. Mais lorsqu'ils commencerent à entrer sous la zone torride , le préjugé reçu chez les anciens que la chaleur excessive & perpétuelle qui regnoit dans cette zone la rendoit inhabitable à l'espece humaine , leur ôta le courage d'aller plus avant. Les observations qu'ils firent eux-mêmes lorsqu'ils approcherent pour la premiere fois de cette région inconnue & redoutable , tendoient à confirmer l'opinion des anciens sur l'action violente des rayons directs du soleil. Jusqu'à la riviere de Sénégal , les Portugais avoient trouvé la côte d'Afrique habitée par des peuples à peu près semblables aux Maures de Barbarie ; mais lorsqu'ils s'avancerent au fud de cette riviere , l'espece humaine se présenta à eux sous une nouvelle forme ; ils virent des hommes qui avoient la peau noire comme de l'ébene , avec des cheveux courts & bouclés , des nez aplatis , des levres épaisses & tous les traits particuliers qui distinguent la race des Negres. Ils durent naturellement attribuer ce changement extraordinaire à l'influence de la chaleur , & ils commencerent à craindre qu'en avançant plus près de la ligne ils n'en ressentissent des effets encore plus terribles. Des grands du royaume , qui par ignorance , par envie ou par cette froide & timide prudence qui rejette tout ce qui a l'air de nouveauté , avoient jusqu'alors condamné les projets du prince Henri , exagererent les dangers qu'on courroit à porter ces recherches plus loin , & proposerent d'autres

objections contre l'idée de tenter de nouvelles découvertes. Ils représenterent qu'il étoit absolument chimérique d'espérer quelque avantage de la recherche de pays situés dans une partie du monde que la sagesse & l'expérience des anciens leur avoit fait reconnoître pour inhabitable ; que leurs ancêtres , contents de cultiver le territoire qui leur avoit été assigné par la providence , ne songeoient pas à prodiguer les forces du royaume en vains projets pour chercher de nouveaux établissemens ; que le Portual étoit déjà épuisé par les frais des tentatives qu'on avoit faites pour découvrir des terres qui n'existoient pas ou que la nature avoit destinées à rester inconnues ; enfin que ces tentatives avoient déjà causé la perte d'un grand nombre d'hommes qui auroient pu être employés à des entreprises dont le succès beaucoup plus facile auroit produit de plus grands avantages. Mais ni ces réclamations en faveur de l'autorité des anciens , ni ces raisonnemens sur les intérêts du Portugal , ne purent faire aucune impression sur l'ame courageuse & vraiment philosophique du prince Henri. Les découvertes qu'il avoit déjà faites lui prouvoient que les anciens n'avoient guere qu'une connoissance conjecturale de la zone torride ; & il favoit que les frivoles argumens de ses adversaires , relativement aux intérêts politiques du Portugal , n'avoient pour motifs que la malveillance , la jalousie. Il fut puissamment secondé dans ces dispositions par Dom Pedre son frere , qui gouvernoit le royaume en qualité de tuteur de son neveu Alphonse V , lequel avoit succédé à la couronne étant mineur ; loin de se relâcher de ses efforts , Henri continua donc à poursuivre avec une nouvelle ardeur l'exécution de ses projets.

Pour imposer silence aux murmures de l'opposition , ce

1438.

Le pape fait
cession aux
Portugais des
pays qu'ils
pourroient
découvrir.

prince chercha à obtenir la sanction d'une autorité respectable en faveur de ses opérations. Dans cette vue il s'adressa au pape, & lui exposa en termes magnifiques le pieux & infatigable zèle avec lequel il s'occupoit depuis vingt ans à découvrir des pays inconnus dont les malheureux habitans, privés des lumières de la véritable religion, étoient ensevelis dans les ténèbres du paganisme ou séduits par les impostures de Mahomet. Il supplioit le S. Pere à qui, comme au vicaire du Christ, tous les royaumes de la terre étoient soumis, de conférer à la couronne de Portugal un droit sur tous les pays appartenans aux Infidèles, qui seroient découverts par l'industrie de ses sujets ou subjugués par la force de ses armes. Il le conjuroit de défendre sous les peines les plus sévères à toutes les puissances chrétiennes, de molester les Portugais tandis qu'ils seroient engagés dans cette louable entreprise, & de s'établir dans aucun des pays qu'ils auroient découverts. Henri promettoit que le principal objet des Portugais, dans toutes leurs expéditions, seroit de répandre la connoissance de la religion chrétienne, d'établir l'autorité du saint-Siège, & d'accroître le troupeau du pasteur universel. Comme c'étoit en profitant avec adresse de toutes les conjectures favorables pour acquérir de nouvelles forces, que la cour de Rome avoit par degré étendu ses usurpations, le pape Eugene IV, à qui Henri s'adressa, saisit avidement l'occasion qui s'offroit à lui. Il sentit promptement qu'en accordant une pareille demande, il exerceroit une prérogative très-flatteuse par elle-même, & dont les suites pouvoient devenir fort avantageuses au saint-Siège. Il fit en conséquence expédier une bulle dans laquelle, après avoir applaudi dans les termes les plus énergiques aux tentatives des Portugais & les avoir exhortés à poursuivre

la glorieuse carrière où ils s'étoient engagés , il leur accordoit un droit exclusif sur tous les pays qu'ils découvroient depuis le cap Non jusqu'au continent de l'Inde.

1438.

Quelqu'extravagante qu'une telle donation , qui comprenoit une si grande portion du globe , pût paroître aujourd'hui , même dans les pays catholiques , il n'y avoit personne dans le quinzième siècle qui doutât que le pape n'eût droit de la faire par la plénitude de son pouvoir apostolique. Le prince Henri sentit bien-tôt tous les avantages qu'il pouvoit en retirer : ses projets se trouvoient autorisés & sanctifiés par la bulle qui les approuvoit ; & l'esprit de découverte se lioit ainsi avec le zèle pour la religion ; zèle qui étoit un principe puissant , dont l'activité influoit sans cesse sur la conduite des nations. D'ailleurs tous les princes chrétiens auroient craint de disputer aux Portugais les pays que ceux-ci avoient découverts , & de troubler les progrès de leur navigation & de leurs conquêtes (1).

Le bruit des expéditions des Portugais ne tarda pas à se répandre dans toute l'Europe. Les peuples , accoutumés dès long-tems à circonscrire l'activité & les lumières de l'esprit humain dans les limites où elles avoient été jusques-là renfermées , furent étonnés de voir la sphère de la navigation s'agrandir ainsi tout-à-coup , & de voir naître l'espérance de connoître des régions dont l'existence n'étoit pas même soupçonnée auparavant. Les savans & les philosophes formoient des raisonnemens , & combinoient des théories sur des découvertes inattendues , tandis que le vulgaire faisoit des questions & s'étonnoit. Des aventuriers hardis vinrent en foule de toutes

Célébrité & progrès des découvertes des Portugais.

(1) Voyez la NOTE X.

1438.

les parties de l'Europe , pour solliciter le prince Henri de les employer à ce service honorable. Les Vénitiens & les Gênois qui surpassoient alors tous les autres peuples dans la connoissance & la pratique de la marine , fournirent sur-tout un grand nombre de marins qui entrèrent à bord des vaisseaux Portugais , & acquirent à cette nouvelle école de navigation une connoissance de leur art plus exacte & plus étendue. Les Portugais animés par l'exemple de ces étrangers , s'empresrent d'exercer leurs propres talens & leur activité. La nation seconda les desseins du prince. Des négocians formerent des associations pour concourir à la recherche des pays inconnus. On découvrit les isles du cap verd qui gissent à la hauteur de ce cap dont elles portent le nom , & peu de tems après celles qu'on a nommées Açores. Comme les premières sont à plus de trois cens milles de la côte d'Afrique & les dernières à neuf cens milles de tout continent , il est évident que les Portugais n'avoient pu s'abandonner ainsi dans les hautes mers , sans avoir déjà fait des progrès surprenans dans l'art de la navigation.

1446.

1449.

Mort du
prince Henri.
1463.

Cette passion pour les nouvelles découvertes étoit au plus haut degré de chaleur & d'activité lorsqu'elle éprouva un revers funeste par la mort du prince Henri qui avoit jusques-là dirigé les entreprises des navigateurs par ses grandes connoissances , & qui les avoit encouragées & soutenues par son pouvoir & son crédit. Il est vrai que pendant sa vie les Portugais , dans leurs courses les plus avancées vers le sud , n'avoient pénétré qu'à cinq degrés de la ligne équinoxiale ; & qu'après une suite d'expéditions continuées pendant un demi-siècle , à peine avoient-ils découvert quinze cens milles de la côte d'Afrique. Ces essais de l'art naissant doivent paroître

bien foibles & bien timides aux hommes qui connoissent les progrès que la navigation a faits dans son état de maturité ; mais quelque peu considérables que fussent ces premiers efforts, c'en étoit assez pour diriger la curiosité des nations de l'Europe vers de nouveaux objets , pour y exciter le goût des entreprises , & pour frayer la route à d'autres découvertes.

Alphonse qui occupoit le trône à la mort du prince Henri , étoit alors fort occupé à soutenir ses prétentions à la couronne de Castille , & à poursuivre ses expéditions contre les Maures de Barbarie ; les forces du royaume étant employées à d'autres opérations, ce prince ne put pas mettre beaucoup d'ardeur à suivre les découvertes en Afrique. Il en laissa la conduite à Fernand Gomez , négociant de Lisbonne, à qui il accorda le droit exclusif de commercer avec tous les pays dont le prince Henri avoit pris possession. Les gênes & l'oppression de cette monopole ne pouvoient manquer de ralentir l'esprit de découverte , parce que cessant d'être un objet national , ce n'étoit plus que l'affaire d'un particulier plus occupé de l'intérêt de sa fortune que de la gloire de son pays. On fit cependant quelques nouveaux progrès. Les Portugais se hâsardèrent enfin à traverser la ligne , & à leur grand étonnement ils trouverent que cette région de la zone torride qu'on supposoit embrasée d'une chaleur intolérable , étoit non-seulement habitée , mais encore très-peuplée & très-fertile.

Jean II qui succéda à son pere Alphonse , avoit tous les talens nécessaires pour former & pour exécuter de grands desseins. Comme une partie de ses revenus , tandis qu'il étoit prince royal , provenoit des droits établis sur le commerce qu'on faisoit avec les pays nouvellement découverts , son attention se tourna naturellement vers cet objet , & il en sentit

 1463.

L'ardeur
des décou-
vertes se ra-
lentit pen-
dant quelque-
temps.

 1471.

Elle se ra-
nime avec
une nouvelle
force.
1481.

1481.

bien-tôt l'importance, & à mesure qu'il acquit plus de connaissances sur ces nouvelles contrées, la possession lui en parut d'une plus grande conséquence. Tant que les Portugais côtoyèrent les bords de l'Afrique, depuis le cap Non jusqu'à la rivière de Sénégal, ils ne trouverent sur cette longue étendue de côte, qu'un terrain sablonneux, stérile, habité par des peuples misérables & très-peu nombreux, professant la religion Mahométane, & soumis au vaste empire de Maroc; mais au sud de cette même rivière, la puissance & la religion des Mahométans n'étoient plus connues. Le pays étoit divisé en petites principautés indépendantes; la population y étoit considérable & le sol fertile (1), & les Portugais reconnurent bien-tôt qu'il produisoit de l'ivoire, des gommés, de l'or & d'autres denrées précieuses. Cette découverte, en étendant le commerce, encourageoit à de nouvelles tentatives; & des hommes dont le courage & l'activité étoient excités par la perspective d'un bénéfice certain, durent poursuivre leurs recherches avec plus d'ardeur que lorsqu'ils n'étoient animés que par l'espérance & la curiosité.

1484.

Cette disposition ne pouvoit manquer d'acquérir de nouvelles forces par la protection d'un monarque tel que Jean II : il encouragea hautement toutes les entreprises qui avoient pour but quelque découverte, & en favorisa l'exécution avec tout le zèle de son grand-oncle le prince Henri, mais avec un degré supérieur de puissance. Les effets de ses soins ne tarderent pas à se faire sentir. Les Portugais équipèrent une flotte puissante qui après avoir découvert les royaumes de Benin &

(1) *Navigatio Aloyfii Cadamusti apud novum orbem Gynai*, pag. 2, 18. *Navigat. all' Isola di San Tome per un piloto Portug.* Ramusio, 1, 115.

de Congo , s'avança de plus de quinze cens milles au-delà de l'équateur , & les navigateurs Européens , pour la première fois , virent un nouveau ciel & observerent les étoiles d'un autre hémisphère. Jean étoit non-seulement jaloux de découvrir des terres nouvelles , il s'occupoit aussi à s'en assurer la possession. Il bâtit des forts sur la côte de Guinée , & y envoya des colonies ; il établit une correspondance de commerce avec les états les plus puissans , & tâcha de rendre tributaires de sa couronne ceux qui étoient foibles ou divisés. Plusieurs petits princes d'Afrique se reconnurent volontairement vassaux du roi de Portugal , d'autres y furent contraints par la force des armes. Il se forma un système régulier & bien réfléchi relativement à ce nouvel intérêt de politique , & les Portugais , en l'observant invariablement , parvinrent à établir sur un fondement solide , leur puissance & leur commerce en Afrique.

Une communication suivie avec les peuples de l'Afrique , procura par degrés aux Portugais quelque connoissance des parties de ce continent qu'ils n'avoient pas visitées. Les instructions qu'ils reçurent des habitans , jointes à ce qu'ils avoient observé eux-mêmes dans leurs voyages , commencèrent à leur offrir des vues plus étendues & à leur suggérer l'idée d'entreprises plus importantes que celles qui les avoient occupés jusques-là. Ils avoient reconnu l'erreur des anciens sur l'état de la zone torride. En avançant plus avant vers le sud , ils trouverent que le continent de l'Afrique , au lieu de s'étendre en largeur selon la doctrine de Ptolomée (1) , qui étoit alors l'oracle & le guide des géographes , paroissoit se resserrer in-

(1) *Vide Nov. Orbis Tabul. Geogr. secund. Ptolem. Amst. 1730.*

1484.

insensiblement & se courber vers l'est. Cette observation leur inspira quelque confiance dans les récits des voyages que les Phéniciens faisoient anciennement autour de l'Afrique, & qu'on avoit regardés long-tems comme fabuleux; ils conçurent l'espérance qu'en suivant la route des Phéniciens, ils pourroient arriver aux Indes orientales, & s'emparer du commerce qui a toujours été la source de la richesse & du pouvoir des nations qui en ont joui. Le vaste génie du prince Henri, autant qu'on peut le conjecturer par la teneur de la bulle du pape, avoit conçu de bonne heure l'idée de cette navigation. Tous les pilotes & mathématiciens Portugais s'accorderent alors à la regarder comme praticable. Le roi entra avec chaleur dans leurs idées, & commença à concerter les mesures nécessaires pour cette grande & importante entreprise.

Avant que les préparatifs de cette expédition fussent achevés, on apprit d'Afrique que différentes nations établies le long de la côte avoient indiqué un royaume puissant, situé à une grande distance vers l'est de leur continent, & dont le souverain, suivant les détails qu'on en eut, professoit la religion chrétienne. Le roi de Portugal en conclut sur le champ que ce devoit être l'Empereur d'Abyssinie, auquel les Européens trompés par une méprise de Rubruquis, de Marc Paul & de quelques autres voyageurs, avoient ridiculement donné le nom de Prêtre-Jean; & comme il espéra de recevoir des lumières & des secours d'un prince chrétien pour le succès d'un plan qui tendoit à propager leur doctrine commune, il résolut d'établir, s'il étoit possible, une correspondance avec cet empire. Il choisit pour cet objet Pedro de Covillam & Alphonse de Payva, qui entendoient parfaitement la langue

Arabe; il les envoya à l'est du continent de l'Afrique, pour chercher la résidence de ce potentat inconnu, & lui faire des propositions d'alliance & d'amitié. Les deux députés étoient chargés aussi de se procurer dans les pays qu'ils visiteroient, tous les éclaircissmens qu'on pourroit leur donner sur le commerce de l'Inde & sur le cours de navigation qu'on pourroit suivre pour y pénétrer (1).

Tandis que Jean faisoit cette tentative par terre pour obtenir quelque connoissance d'un pays qu'il desiroit si ardemment de découvrir, il s'occupoit en même-tems des moyens de suivre par mer ce grand dessein. La conduite de cette expédition, la plus difficile & la plus importante que les Portugais eussent encore projetée, fut confiée à Barthelemi Diaz, officier qui avoit toute la sagacité, l'expérience & le courage qu'exigeoit une pareille entreprise. Il s'avança hardiment vers le sud, & franchissant les limites où jusqu'alors ses compatriotes avoient arrêté leur course, il découvrit plus de neuf cens milles de terres nouvelles. Ni les dangers auxquels il se vit exposé par une suite de tempêtes violentes dans des mers inconnues & par les fréquentes mutineries de son équipage, ni les détresses de la famine où il fut réduit, par la perte du vaisseau qui portoit ses provisions, ne purent l'empêcher de poursuivre son entreprise. Pour fruit de ses travaux & de sa persévérance, il reconnut enfin le promontoire élevé qui borne l'Afrique vers le sud; mais tout ce qu'il put faire fut de le reconnoître. La violence des vents, le délabrement de ses vaisseaux & l'esprit turbulent de son équipage le forcèrent de revenir sur ses pas après un voyage de seize mois, dans lequel il découvrit

1484.

Voyage de
Barthelemi
Diaz.
1486.

(1) Faria y Sousa *Port. Asia*, vol. I, pag. 26. Lafitau, *découv. des Port.* L. I, p. 46.

1486.

une étendue de pays beaucoup plus considérable que ce qu'avoit découvert avant lui aucun autre navigateur. Diaz avoit appelé le promontoire qui terminoit son voyage *Cabo tormentoso*, le cap des tempêtes ; mais le roi son maître ne doutant plus qu'il n'eût enfin trouvé la route qu'il cherchoit depuis si long-tems pour passer dans l'Inde, donna à ce cap un nom plus encourageant & de meilleure augure ; il l'appella le *Cap de Bonne-Espérance* (1).

Ces espérances de succès se trouverent confirmées par les nouvelles que le roi de Portugal reçut des députés qu'il avoit envoyés par terre en Abyssinie. Covillam & Payva se conformant aux instructions de leur maître, se rendirent d'abord au grand Caire, d'où ils se mirent en route avec une caravane de marchands Egyptiens, & arriverent à Aden sur la mer rouge. Là ils se séparèrent ; Payva cingla vers l'Abyssinie ; Covillam s'embarqua pour les Indes orientales, & après avoir visité Calicut, Goa & d'autres villes sur la côte de Malabar, il retourna à Sofala sur la côte orientale d'Afrique, & de-là au grand Caire où les deux députés s'étoient donné rendez-vous pour se rejoindre. Malheureusement Payva avoit été assassiné en Abyssinie ; mais Covillam trouva au Caire deux Juifs Portugais qui avoient été envoyés par Jean, dont la sagacité prévoyante ne négligeoit aucun moyen propre à faciliter l'exécution de ses desseins ; il avoit chargé ces Juifs de recevoir des deux ambassadeurs le détail de leurs opérations, & de leur remettre de nouvelles instructions. Covillam envoya en Portugal par un de ces Juifs, un journal de ses voyages par mer & par terre, & ses remarques sur le commerce de l'Inde,

(1) Faria y Sousa *Port. Asia*, vol. 1, pag. 26.

avec les plans exacts des côtes où il avoit touché ; d'après ses propres observations , ainsi que d'après les éclaircissémens que lui avoient donnés d'habiles marins en différens pays , il concluoit qu'en tournant l'Afrique par mer on devoit trouver un passage aux Indes orientales (1).

1486.

L'heureuse conformité de l'opinion & du récit de Covillam avec les découvertes que Diaz venoit de faire , ne laissoit presque plus d'incertitude sur la possibilité d'aller par mer de l'Europe dans l'Inde ; mais l'énorme longueur du voyage & les tempêtes furieuses que Diaz avoit essuyées près du cap de Bonne-Espérance , avoient extrêmement intimidé les Portugais , quoiqu'une longue expérience en eût déjà fait alors d'habiles & hardis navigateurs : il fallut quelque-tems pour rassurer leur esprit & les préparer à cette dangereuse & extraordinaire expédition. L'autorité & la fermeté du monarque dissipèrent cependant par degrés les vaines terreurs de ses sujets ou força de les cacher. Jean se voyant à la veille d'accomplir le grand dessein qui avoit été le principal objet de son regne , l'ardeur qu'il mit à en poursuivre l'exécution fut si vive , que cette idée absorboit ses pensées pendant le jour & le privoit du sommeil pendant la nuit. Tandis qu'il étoit occupé à prendre toutes les mesures que ses lumières & l'expérience pouvoient lui suggérer pour assurer l'effet d'une expédition qui devoit décider du destin de son projet favori , la renommée des grandes découvertes que les Portugais avoient déjà faites , le détail des instructions extraordinaires qu'ils avoient reçues de l'Orient , & les préparatifs du voyage qu'il méditoit alors , attirèrent l'attention de toute l'Europe , &

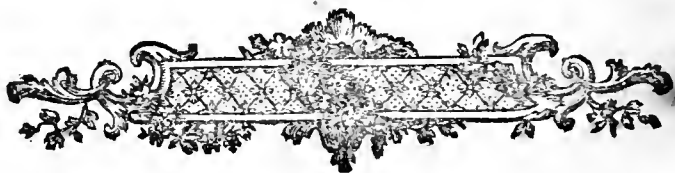
Préparatifs
pour un autre voyage.

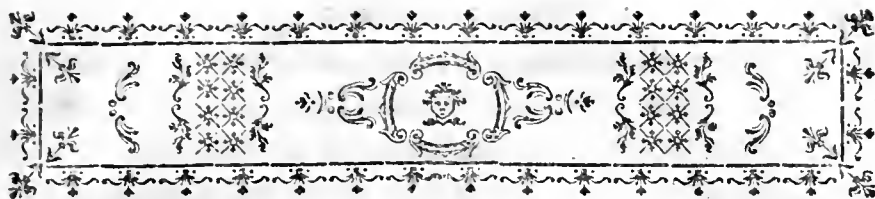
(1) Faria y Sousa *Port. Asia* , vol. I , pag. 27. Lafitau , *découv. tom. I* , pag. 48.

1486.

tinrent les autres peuples dans l'attente & dans l'incertitude. Les uns exaltoient l'habileté & les expéditions des Portugais fort au-dessus de celles des Phéniciens & des Carthaginois, les autres formoient des conjectures sur les révolutions que le succès de ces entreprises pouvoit occasionner dans le cours du commerce & dans l'état politique de l'Europe. Les Vénitiens commençoient à craindre de perdre le commerce de l'Inde, dont le monopole étoit la principale ressource de leur puissance ainsi que de leur richesse; & les Portugais jouissoient déjà en idée de tous les trésors de l'Orient. Mais pendant cet intervalle qui donnoit un si libre essor aux mouvemens divers de la curiosité, de l'espérance & de la crainte, il se répandit en Europe un bruit d'un événement aussi extraordinaire qu'inattendu; c'étoit la découverte d'un nouveau monde situé à l'occident du globe, & ce grand objet attira sur le champ les yeux & l'admiration de l'univers.

Fin du Livre premier.





L'HISTOIRE

DE

L'AMÉRIQUE.



LIVRE SECONDE.

P A R M I les étrangers que le bruit des découvertes faites par les Portugais avoit attirés au service de cette nation , se trouvoit Christophe Colomb, sujet de la république de Gênes. On ne connoît point avec certitude le tems ni le lieu de sa naissance (1) ; on fait seulement qu'il étoit d'une famille honnête réduite à l'indigence par quelques événemens malheureux. Ses parens ayant embrassé pour vivre la profession de marins , Colomb laissa entrevoir dès sa première jeunesse , les talens & le caractère qui peuvent distinguer un homme de cet état ; au lieu de combattre les inclinations du jeune Colomb, ils les développèrent & les encouragerent par l'éducation. Après lui avoir fait acquérir quelque connoissance de la

Naissance &
éducation de
Colomb.

(1) Voyez la NOTE XI.

langue latine, la seule qui fût alors employée à l'enseignement, on lui fit apprendre la géométrie, la cosmographie, l'astronomie & le dessein. La liaison de ces sciences avec l'art de la navigation, son objet favori, excitant son ardeur & son application, il y fit des progrès rapides. Avec de si heureuses dispositions il entra à quatorze ans dans la carrière qui devoit le conduire à tant de gloire. Ses premiers voyages furent aux ports de la Méditerranée que fréquentoient ses compatriotes

1461. les Gênois; mais cette sphère étant trop étroite pour une ame aussi active que la sienne, il fit une excursion dans les mers du nord, & visita les côtes de l'Islande où la pêche commençoit à attirer les Anglois & quelques autres nations. Comme la navigation tentoit alors dans tous les sens des entreprises nouvelles, il s'avança au-delà de cette isle, la Thulé des anciens, jusqu'à plusieurs degrés en-dedans du cercle polaire. Après avoir satisfait sa curiosité par un voyage qui, en augmentant ses connoissances maritimes, ne servoit pas à sa fortune, il s'attacha à un homme de son nom & de sa famille, capitaine de vaisseau, qui jouissoit d'une grande réputation. Ce marin conduisoit une petite escadre armée à ses frais, & faisant la course, tantôt contre les Turcs & tantôt contre les Vénitiens rivaux des Gênois dans le commerce, il avoit acquis des richesses & de la célébrité. Colomb le suivit dans ses expéditions pendant plusieurs années, en se distinguant autant par son courage comme homme de guerre, que par son habileté comme homme de mer. A la fin dans un combat opiniâtre sur la côte de Portugal avec quelques caravelles Vénitiennes, qui retournoient richement chargées des pays-bas, le vaisseau sur lequel il étoit prit feu en même-tems que le vaisseau ennemi auquel le sien étoit fortement attaché par les grappins.

Dans

Dans une si terrible extrémité , sa présence d'esprit & son intrépidité ne l'abandonnerent pas. Il se jeta à la mer , se saisit d'une rame flottante , & aidé de ce secours & de son adresse à nager , il gagna le rivage éloigné d'environ deux lieues , & sauva une vie réservée à de grandes choses (1).

Dès qu'il eut recouvré ses forces , il se rendit à Lisbonne où plusieurs de ses compatriotes étoient établis. Ils conçurent bien-tôt une opinion si avantageuse de son mérite & de ses talens , qu'ils le pressèrent vivement de rester en Portugal où son habileté dans la navigation ne pouvoit manquer de le faire connoître. Le service Portugais étoit alors plus attrayant qu'aucun autre pour tout aventurier animé ou du desir de voir des pays nouveaux ou de celui de se distinguer : Colomb se laissa facilement séduire par ses amis , & ayant gagné l'estime d'une Portugaise , il l'épousa & fixa son séjour à Lisbonne. Son mariage , au lieu de le détacher du genre de vie qu'il avoit suivi jusqu'alors , contribua à étendre ses connoissances dans la navigation & lui donna le desir de les augmenter encore. Sa femme étoit fille de Barthelemy de Perestrelo , un des capitaines employés par le prince Henri dans ses premières navigations , & qui avoit découvert & planté les isles de Porto-Santo & de Madere. Colomb devint possesseur des journaux & des cartes de ce navigateur expérimenté. Il y apprit les routes qu'avoient tenues les Portugais dans leurs découvertes & les diverses circonstances qui les avoient encouragés & guidés ; cette étude flattoit & enflammoit sa passion dominante. Les cartes de Perestrelo & les descriptions des nouvelles contrées que ce navigateur avoit vues augmentèrent tellement son

1467.

Il entre au
service des
Portugais.

(1) *Vie de Colomb*, chap. 5.

467. impatience de voyager, qu'il ne put y résister. Pour la satisfaire il fit un voyage à Madere, & établit pendant plusieurs années un commerce avec cette île, avec les Canaries, les Açores & les divers établissemens que les Portugais avoient faits en Guinée. & dans le continent de l'Afrique (1).

Effets de
leurs décou-
vertes sur
son esprit.

L'expérience que Colomb avoit acquise par un si grand nombre de voyages dans presque toutes les parties du globe alors connues par la navigation, l'avoit rendu lui-même un des meilleurs navigateurs de l'Europe; mais cette louange ne lui suffisoit pas & il ambitionnoit davantage. Les succès heureux des Portugais avoient excité un tel esprit de curiosité & d'émulation, que tous les savans de ce siècle étoient occupés à étudier les moyens qui avoient préparé les découvertes déjà faites & ceux dont on pouvoit se promettre quelque réussite dans des entreprises encore plus hardies. Colomb naturellement avide de connoître, capable de méditations profondes, & tourné vers les spéculations de ce genre, s'étoit souvent appliqué à remonter aux principes qui avoient guidé les Portugais dans leurs plans de découvertes nouvelles & de la manière dont ils en avoient conduit l'exécution, de sorte qu'il arriva par degré à se persuader qu'on pouvoit aller plus loin qu'eux en suivant leur méthode; & exécuter des entreprises qu'ils avoient jusqu'alors tentées inutilement.

Il forme le
projet d'ou-
vrir une nou-
velle route
aux Indes.

Depuis que les Portugais avoient doublé le cap verd, le grand objet qui occupoit les navigateurs, étoit de trouver parmer un passage aux Indes orientales. Les découvertes de cette nation en Afrique n'étoient rien auprès de celle-là. On connoissoit depuis un grand nombre de siècles la fertilité & les

(1) *Vie de Colomb, chap. 4, 5.*

richesses des Indes. Les épiceries & les autres marchandises précieuses qu'on en apportoit, étoient recherchées dans toute l'Europe. Les Vénitiens enrichis par la possession exclusive de ce commerce, excitoient l'envie de toutes les autres nations; mais quelque avides que fussent les Portugais de se faire une route nouvelle à ces riches pays, ils ne l'avoient cherchée jusqu'alors qu'en se dirigeant vers le sud dans l'espérance qu'ils pouvoient arriver aux Indes en portant à l'est après qu'ils auroient fait le tour de l'extrémité de l'Afrique. Cette route étoit cependant encore inconnue, & au cas qu'on la découvrit elle étoit si longue, qu'un voyage d'Europe dans les Indes paroissoit une entreprise d'une extrême difficulté & d'un succès très-incertain. On avoit employé plus d'un demi-siècle à avancer du cap Non à l'équateur. On pensoit qu'il faudroit plus de tems encore pour exécuter le projet des Portugais. L'incertitude & la longueur de cette route conduisirent naturellement Colomb à rechercher s'il n'étoit pas possible de trouver quelque chemin plus court & plus droit. Après avoir réfléchi profondément sur cette matière, aidé des connoissances qu'il avoit acquises dans la théorie & la pratique de la navigation; après avoir comparé attentivement les observations des pilotes modernes avec les indications & les conjectures que fournissoient les anciens auteurs, il conclut qu'en navigant directement à l'ouest au travers de la mer Atlantique, on trouveroit infailliblement des pays nouveaux qui devoient être, selon lui, une partie du vaste continent de l'Inde.

Cette opinion aussi chimérique au premier coup-d'œil qu'elle étoit extraordinaire & nouvelle, étoit appuyée dans son esprit par des motifs & des raisons de différens genre. La figure sphérique de la terre étoit connue & la grandeur de son

Principes sur
lesquels sa
théorie étoit
fondée.

1467.

volume déterminée avec quelque exactitude. Il suivoit évidemment de-là que les continens de l'Europe, de l'Asie & de l'Afrique ne faisoient qu'une très-petite portion de la superficie du globe terrestre. La sagesse & la bienfaisance de l'auteur de la nature ne permettoient pas de penser que le vaste espace qui étoit jusques-là demeuré inconnu, fût entierement couvert des eaux d'un stérile océan, sans aucune terre habitée par l'homme. Il étoit très-vraisemblable que le continent du monde connu, placé sur un des côtés du globe, étoit balancé par une quantité à peu près égale de terres dans l'hémisphère opposé. Ces idées étoient confirmées par les observations & les conjectures des navigateurs. Un pilote Portugais s'étant avancé à l'ouest plus qu'on ne le faisoit en ce tems-là, avoit trouvé une piece de bois sculptée, flottante sur les eaux & poussée vers lui par un vent d'ouest, ce qui lui avoit fait conclure qu'elle venoit de quelque terre inconnue située vers ce même point. Un beau-frere de Colomb avoit trouvé à l'ouest de l'île Madere, une piece de bois travaillée aussi de main d'homme, & apportée par le même vent, & des roseaux d'une grosseur énorme ressemblant à ceux que Ptolomée décrit comme une production particuliere des Indes orientales (1). Enfin après des vents d'ouest soutenus pendant quelque tems, on avoit trouvé souvent sur les côtes des Açores des arbres déracinés, & une fois les corps morts de deux hommes dont les traits ne ressembloient point du tout à ceux des habitans de l'Europe & de l'Afrique.

En même-tems que la force de ces raisons puisées dans les faits & la théorie faisoit espérer à Colomb qu'on trouveroit

(1) *Lib. 1, cap. 173.*

des terres nouvelles dans l'océan occidental, d'autres considérations lui faisoient croire que ces terres devoient tenir au continent des Indes. Quoique les anciens aient à peine pénétré dans l'Inde au-delà des rives du Gange, cependant quelques auteurs Grecs se sont hasardés à décrire des provinces situées de l'autre côté de ce fleuve ; & comme les hommes sont naturellement disposés à exagérer les objets éloignés & inconnus sur lesquels on ne peut les contredire, ces écrivains ont représenté ces régions comme étant d'une étendue immense. Ctesias assure que ce qu'il appelle l'Inde est un pays aussi vaste que tout le reste de l'Asie. Onesicrite, suivi par Pline le naturaliste (1), prétendoit qu'elle étoit égale à un tiers de la terre habitable, & Nearque dit que d'une extrémité à l'autre en droite ligne il y avoit pour quatre mois de chemin (2). Le journal de Marc-Paul qui voyagea en Asie au treizième siècle, & qui s'étoit avancé à l'est beaucoup plus loin qu'aucun autre Européen avant lui, sembloit confirmer ces exagérations des anciens. Les descriptions magnifiques qu'il fait du royaume de Cathay & de Cipango & de beaucoup d'autres pays dont les noms étoient inconnus en Europe, présentoient l'Inde comme une contrée immense. Ces notions, quelques défectueuses qu'elles fussent, étoient les plus exactes que les Européens eussent en ce tems-là de toute cette partie orientale de l'Asie. Colomb en tiroit une conséquence très-juste. Il prétendoit qu'à proportion que le continent de l'Inde s'étendoit vers l'est, il devoit à raison de la figure sphérique de la terre, s'approcher davantage des isles nouvellement découvertes à l'ouest de l'Afrique ; que la distance de l'Asie à ces isles ne devoit pas être

(1) *Nat. Hist. Lib. VI, cap. 17.*(2) *Strabo, Lib. XV, pag. 1011.*

1467.

très-considérable , & que la route la plus droite & en même-tems la plus courte de l'Europe aux parties les plus orientales de ce grand pays étoit de naviguer droit à l'ouest (1). L'autorité de quelques écrivains anciens , secours nécessaire alors pour faire recevoir une opinion dans quelque matiere que ce fût , appuyoit cette idée de la proximité de l'Inde aux parties occidentales de notre continent. Aristote penchoit à croire qu'elle n'étoit pas fort éloignée des colonnes d'Hercule ou du détroit de Gibraltar , & qu'on pouvoit aller par mer du détroit aux Indes (2). Senèque s'exprimant encore d'une manière plus positive , assure que par un vent favorable on peut aller en peu de tems d'Espagne aux Indes (3). La fameuse Atlantide de Platon , que beaucoup de personnes ont regardée comme un pays réel & au-delà de laquelle ce philosophe place un vaste continent , est représentée par lui comme peu éloignée de l'Espagne. Après avoir pesé toutes ces raisons , Colomb qui unissoit la modestie & la défiance du génie avec l'enthousiasme d'un créateur de projets , ne s'en reposa entièrement ni sur la force de ces preuves , ni sur l'autorité des anciens. Il crut devoir encore consulter ceux de ses contemporains qui étoient capables d'apprécier les argumens sur lesquels il appuyoit son opinion. Dès l'an 1474 il communiqua ses idées sur la probabilité de découvrir de nouvelles terres à l'ouest , à Paul , médecin Florentin , célèbre pour ses connoissances dans la cosmographie , & qui dans ses réponses montre un savoir & une candeur qui le rendoient bien digne de la confiance de Co-

(1) Voye la NOTE XII.

(2) Aristot. *de celo* , *Lib. II* , *cap. 14*.

(3) Seneca , *Quæst. Natur. Lib. I* , *in præm.*

Colomb. Ce savant approuva fort le projet, l'appuya de beaucoup de faits, & encouragea Colomb à suivre une entreprise si louable, qui devoit apporter tant de gloire à sa patrie, & à l'Europe des avantages si grands (1).

Un esprit moins capable de former & d'exécuter de grands desseins n'auroit été conduit par ces raisonnemens, ces observations & ces autorités, qu'à une rhéorie stérile qui auroit fourni matière à des discours ingénieux ou à des conjectures chimériques ; mais le caractère de Colomb, entreprenant & plein d'ardeur, le faisoit passer immédiatement de la spéculation à l'action. Pleinement convaincu de la vérité de son système, il étoit impatient de la confirmer par l'expérience, & de faire un voyage dans cette unique vue. Le premier pas qu'il avoit à faire étoit de s'assurer de la protection de quelque puissance de l'Europe qui pût fournir aux frais de l'entreprise. Son amour pour sa patrie s'étoit conservé malgré une longue absence, & lui faisoit souhaiter qu'elle recueillît le fruit de ses découvertes & de ses travaux. Il proposa son projet au Sénat de Gênes, & faisant du service de son pays le premier but de son ambition, il offrit de naviguer sous le pavillon de la république, à la recherche des pays nouveaux qu'il espéroit de découvrir. Mais Colomb habitoit depuis si long-tems des pays étrangers, que ses compatriotes connoissoient mal son habileté & son caractère, & quoique gens de mer ils étoient si peu accoutumés à de grands voyages qu'ils ne purent se former aucune idée juste des principes sur lesquels Colomb fondeoit ses espérances de succès. Ils rejetterent inconfidérément ses propositions comme le songe d'un homme à projets

Moyens
dont il se
fert pour la
mettre en
exécution.

Il le pro-
pose aux Gê-
nois.

(1). *Vie de Colomb. chap. 8.*

1467.

Il se pré-
sente au roi
de Portugal.

chimériques , & perdirent pour toujours l'occasion de rendre à leur république son ancienne splendeur (1).

Après avoir rempli ses obligations envers sa patrie , Colomb loin de se décourager par le refus qu'il venoit d'essuyer , poursuivit son projet avec une nouvelle ardeur. Il le proposa à Jean II roi de Portugal , dans les états duquel il avoit été établi long-tems , & qu'il considéra par cette raison comme ayant , après Gênes sa patrie , un droit à ses services. Les circonstances paroissoient lui promettre que ses offres seroient goûtées. Il s'adressoit à un monarque d'un génie actif , assez bon juge lui-même d'une entreprise maritime & flatté de protéger toutes les tentatives qui avoient pour objet de découvrir de nouvelles terres. Ses sujets étoient les plus habiles navigateurs de l'Europe & les moins capables de se laisser effrayer par la nouveauté ou la hardiesse d'une expédition maritime. L'habileté de Colomb dans la navigation & ses qualités personnelles étoient bien connues en Portugal ; l'une suffisoit pour empêcher qu'on ne regardât son projet comme tout-à-fait chimérique , & les autres ne permettoient pas de se défier de la droiture de ses intentions. Le roi l'écouta donc avec bonté , & renvoya l'examen de son plan à Diego Ortiz , évêque de Ceuta , & à deux médecins Juifs , estimés pour leurs connoissances dans la cosmographie , & qu'il avoit coutume de consulter dans les affaires de ce genre. L'ignorance avoit empêché les Génois d'adopter le projet de Colomb ; à Lisbonne il eut à combattre un ennemi non moins redoutable , le préjugé. Les personnes dont les suffrages devoient décider cette question , dirigeoient depuis long-tems tous les projets de navi-

(1) Herrera , *Hist. de las Indias , Occid. decad. 1 , Lib. I , cap. 7.*

gation des Portugais, & avoient donné le conseil de chercher un passage aux Indes par la route opposée à celle que Colomb indiquoit comme la plus courte & la plus sûre. Ils ne pouvoient par conséquent approuver son plan sans recevoir la double mortification de condamner leur propre théorie & de reconnoître la supériorité de l'étranger. Après l'avoir fatigué de questions insidieuses & d'objections sans nombre, dans la vue de lui faire expliquer son projet avec assez de détail pour le connoître à fonds, ils différèrent de prononcer un jugement définitif & en même-tems ils conspirèrent pour lui enlever la gloire & les avantages qui pouvoient lui revenir du succès de son entreprise, en conseillant au roi de faire partir un vaisseau qui devoit l'exécuter en suivant la route que Colomb avoit indiquée. Le roi Jean oubliant en cette occasion les sentimens d'un souverain, eut la bassesse d'adopter ces perfides conseils; mais le pilote choisi pour suivre le plan de Colomb, n'avoit ni le génie, ni le courage de l'inventeur. Ayant trouvé des vents contraires & n'appercevant aucune marque du voisinage des terres, il se laissa effrayer & retourna à Lisbonne décriant le projet comme extravagant autant que dangereux (1).

Colomb ayant découvert cette trahison, en ressentit l'indignation naturelle à une ame franche, & dans la chaleur de son ressentiment il se détermina à n'avoir plus aucune relation avec une nation capable d'un si indigne procédé. Il quitta sur le champ le Portugal & aborda en Espagne vers la fin de l'année 1484. Comme il pouvoit désormais choisir en liberté le patron qu'il croiroit le plus disposé à approuver & à exé-

 1467.

Il quitta le Portugal & passa en Espagne.

 1484.

(1) *Vie de Colomb*, chap. 11. *Herrera*, *decad.* 1, *Lib.* I, *cap.* 7.

1484.

Il envoie
son frere en
Angleterre.

Obstacles
qu'il trouve
en Espagne.

cuter son plan , il résolut de le proposer lui-même à Ferdinand & Isabelle qui gouvernoient alors les royaumes unis de Castille & d'Aragon. Mais connoissant déjà par son expérience toute l'incertitude du succès d'une pareille démarche auprès des rois & de leurs ministres , il prit la précaution d'envoyer en Angleterre son frere Barthelemi à qui il avoit communiqué toutes ses idées , pour négocier en même-tems l'exécution de son projet auprès d'Henri VII, un des princes de l'Europe les plus instruits & les plus puissans.

Ce n'étoit pas sans raison que Colomb craignoit que ses propositions ne fussent pas admises à la cour d'Espagne. Cette puissance étoit alors engagée dans une guerre difficile avec le royaume de Grenade, le seul état qui restât aux Maures sur le continent. Le caractère circonspect & défiant de Ferdinand , donnoit à ce prince de l'éloignement pour les projets hardis & singuliers. Isabelle avec un esprit plus élevé & plus entreprenant , étoit obligée de suivre les impressions de son époux. Les Espagnols n'avoient fait jusques-là aucun effort pour étendre leur navigation au-delà de ses anciennes limites. Ils avoient vu les découvertes étonnantes des Portugais sans chercher à les imiter. La guerre avec les Maures fournissoit un champ vaste à l'activité de la nation & à son amour pour la gloire. Avec des circonstances si défavorables , il étoit impossible à Colomb d'obtenir une décision prompte chez un peuple lent & circonspect. Son caractère étoit cependant admirablement assorti à celui de la nation dont il sollicitoit la confiance & la protection. Il étoit grave & poli dans son maintien , réservé dans ses paroles & ses actions , irréprochable dans ses mœurs , & observateur exact de tous les devoirs & de toutes les pratiques de la religion. Des qualités si respectables lui

concilierent plusieurs amis & lui acquirent une estime si générale, que malgré la simplicité de son extérieur, convenable à la médiocrité de sa fortune, il ne fut pas regardé comme un aventurier à qui l'indigence eût fait imaginer quelque projet chimérique, mais comme un homme dont les propositions méritoient une sérieuse attention.

Ferdinand & Isabelle, quoiqu'entièrement occupés de la guerre contre les Maures, écoutèrent Colomb avec assez d'intérêt pour se déterminer tout de suite à charger Ferdinand de Talavera, confesseur de la reine, de l'examen de son projet. Le confesseur consulta ceux de ses compatriotes qu'il jugeoit les plus capables de prononcer sur un pareil sujet. Mais les connoissances avoient fait alors si peu de progrès en Espagne, que ces prétendus philosophes choisis pour décider d'une affaire de cette importance, ignoroient jusqu'aux premiers principes sur lesquels Colomb fondeoit ses conjectures & ses espérances. Quelques-uns d'entr'eux, égarés par de fausses notions sur la figure de la grandeur de la terre, prétendirent que le voyage qu'on proposoit ne pouvoit s'exécuter en moins de trois années. D'autres soutenoient ou que Colomb trouveroit l'océan sans bornes, selon l'opinion de quelques anciens, ou qu'en marchant toujours droit à l'ouest, il arriveroit à un point où la figure convexe de la terre le mettroit dans l'impossibilité de revenir sur ses pas, & qu'il périroit infailliblement en tentant vainement d'ouvrir une communication entre les deux hémisphères, que la nature avoit séparés pour toujours. Quelques-uns même de ces juges, sans daigner entrer dans aucune discussion, rejetterent le projet d'après la maxime par laquelle l'ignorance & la pusillanimité se sont excusées dans tous les tems, « que c'est une grande présomption à un parti-

Son projet
est examiné
par des Ju-
ges ignorans.

1484.

» culier de supposer qu'il possède lui seul des connoissances
» supérieures à celles de tout le reste du genre humain ». Ils
ajoutoient que si les contrées que Colomb se proposoit de
découvrir existoient réellement, elles n'auroient pu demeurer
ignorées depuis si long-tems, & que les lumieres & la sagesse
des siècles précédens n'auroient pas laissé la gloire de les
découvrir à un pilote obscur & à un Génois.

Il falloit toute la patience & toute l'adresse de Colomb,
pour suivre sa négociation avec des hommes si prévenus. Il
avoit à combattre non-seulement l'obstination de l'ignorance,
mais l'orgueil du faux savoir, avec lequel il est bien plus difficile
de traiter. Après beaucoup de conférences & cinq années
inutilement employées à instruire ses juges & à répondre à
leurs objections, Talavera fit enfin à Ferdinand & Isabelle un
rapport si peu favorable, que l'un & l'autre déclarerent à Colomb
que jusqu'à ce que la guerre avec les Maures fût tout à
fait terminée, il leur étoit impossible de s'engager dans aucune
autre entreprise qui demandât quelque dépense.

Quelle précaution qu'on prit pour adoucir la dureté de
ce refus, Colomb crut son projet rejeté pour toujours. Mais
heureusement pour le genre humain la supériorité du génie
qui rend un homme capable de former une entreprise extraordinaire
& hardie, est communément accompagnée d'un enthousiasme assez
ardent pour n'être ni refroidi par les délais, ni rebuté par les obstacles.
C'étoit-là le caractère de Colomb. Il sentit vivement le coup qu'on
venoit de lui porter; mais, en se retirant sur le champ d'une cour
qui l'avoit amusé si long-tems de vaines espérances, sa confiance
dans la vérité de son système ne diminua point, & son desir de la
démontrer par l'expérience n'en fut que plus ardent. Après avoir sol-

sicité sans succès la protection des souverains, il s'adressa aux ducs de Medina-Sidonia & de Medina-Celi, qui, quoique simples sujets, étoient assez puissans & assez riches pour mettre son projet à exécution. Mais cette tentative ne lui réussit pas mieux, car ces seigneurs, soit qu'ils ne fussent pas plus convaincus par les argumens de Colomb que leurs souverains, soit qu'ils craignissent de blesser l'orgueil de Ferdinand, refusèrent de seconder une entreprise que le monarque avoit rejetée (1).

Au chagrin que Colomb ressentoit du mauvais succès de ses tentatives, se joignit l'inquiétude que lui causoit l'ignorance où il étoit du destin de son frere Barthelemi qu'il avoit envoyé à la cour de Londres, & dont il n'avoit aucune nouvelle. Le vaisseau qui portoit Barthelemi avoit été pris par des pirates, & lui-même dépouillé de tout étoit demeuré captif pendant plusieurs années. A la fin il avoit trouvé le moyen de s'échapper, & étoit arrivé à Londres, mais dans une telle indigence qu'il fut obligé pendant long-tems de dessiner & de vendre des cartes, jusqu'à ce qu'il eût gagné assez d'argent pour s'habiller décemment & se présenter à la cour. Enfin il parvint à mettre les offres de son frere sous les yeux du roi qui, malgré son extrême économie & sa défiance pour toute entreprise dispendieuse & nouvelle, accueillit le projet de Colomb plus favorablement que n'avoit fait jusques-là aucun des princes à qui il avoit été présenté.

Cependant Colomb ignorant ce qu'étoit devenu son frere & n'ayant plus aucune espérance de la part de l'Espagne, étoit déterminé à aller lui-même en Angleterre. Il se préparoit

Négociation
de son frere
en Angle-
terre.

Colomb en-
trevait quel-
que espérance
en Espa-
gne.

(1) *Vie de Colomb*, chap. 13, *Herrera*, *decad.* 1, *Lib. I*, *cap.* 7.

1484.

à partir & avoit disposé de ses enfans pour le tems de son absence, lorsque Juan Perès, prieur du couvent de Rabida près de Palos, où les fils de Colomb avoient été élevés, le sollicita vivement de différer son voyage de quelques jours. Ce religieux étoit très-attaché à Colomb, dont il avoit eu plusieurs occasions de connoître les talens & la vertu. Soit par curiosité, soit par amitié, il se livra à un examen suivi de son système, conjointement avec un médecin du voisinage, habile dans les mathématiques. Cet examen les convainquit si pleinement de la solidité des principes d'où partoient Colomb & de la probabilité du succès, que Perès voulant conserver à sa patrie la gloire & les avantages de cette grande entreprise, se hasarda d'écrire à Isabelle, la conjurant d'examiner l'affaire de nouveau avec l'attention qu'elle méritoit.

1491.

Isabelle fut frappée des représentations d'un homme qu'elle respectoit. Elle fit dire à Perès de se rendre sur le champ au bourg de Santa-Fé, où la cour s'étoit établie pendant le siège de Grenade, & où elle vouloit conférer avec lui sur le sujet important auquel Perès la rappelloit. Le premier effet de cette entrevue fut une invitation obligeante à Colomb de revenir à la cour, & un présent d'une petite somme pour les dépenses de son voyage. On se flattoit alors que la guerre avec les Maures seroit bien-tôt heureusement terminée par la prise de Grenade, & que la nation alloit être plus en état de s'engager dans de nouvelles entreprises. Cette circonstance, jointe aux marques de bonté que la reine venoit de donner à Colomb, encouragea ses amis à se montrer avec plus de confiance & à favoriser son projet plus ouvertement qu'auparavant. Les principaux de ses protecteurs étoient Alonzo de Quintanilla, contrôleur des finances de Castille, & Louis

Santangel receveur des revenus ecclésiastiques en Aragon. Leur zèle à féconder cette grande entreprise mérite à leur nom une place honorable dans l'histoire. Ils firent connoître Colomb à plusieurs personnes de haut rang qu'ils intéressèrent vivement en sa faveur.

1491.

Mais il n'étoit pas aisé de persuader Ferdinand. Sa froide & défiant prudence lui faisoit encore regarder le projet comme extravagant, & pour rendre inutile le zèle des partisans de Colomb, il employa dans cette nouvelle négociation quelques-unes des personnes qui avoient déjà prononcé contre lui. Au grand étonnement de ces juges prévenus, Colomb parut devant eux avec la même confiance & aussi peu disposé à se relâcher en rien de ses premières demandes. Il proposoit d'armer une petite flotte sous son commandement, & vouloit le titre de vice-roi perpétuel & héréditaire de toutes les mers & de toutes les terres qu'il découvreroit, avec le dixième des profits qu'elles rapporteroient, en propriété pour lui & ses descendans. En même-tems il offroit d'avancer le huitième de la dépense de l'armement, à condition qu'il auroit une portion proportionnelle dans les bénéfices de l'entreprise. Si elle échouoit, il ne demandoit aucune récompense. Au lieu d'envisager cette conduite comme une forte preuve de la conviction où il étoit de la vérité de son système & d'admirer la magnanimité qui, après tant de délais & de refus, lui faisoit soutenir ses demandes à la même hauteur, les personnes qui traitoient avec Colomb se mirent à calculer mesquinement les frais de l'expédition & la valeur de la récompense. La dépense, quelque modérée qu'elle fût, étoit, disoient-ils, trop considérable pour l'état des finances du royaume. Les honneurs & les émolumens que demandoit Colomb étoient exorbitans, quelque heureux que fût le

Il est de
nouveau dé-
couragé.

1491.

succès , & si ses espérances étoient trompées , de si magnifiques dons faits à un aventurier paroïtroient inconfidérés & ridicules. Sous ces dehors imposans de prudence & de précaution , leur opinion parut si plausible & fut si vivement soutenue par Ferdinand , qu'Isabelle abandonna tout-à-fait Colomb , & rompit brusquement la négociation qu'elle avoit reprise avec lui.

Cet événement fut plus mortifiant pour Colomb que tous les dégoûts qu'il avoit éprouvés jusqu'alors. Son rappel à la cour avoit fait renaître ses espérances , & lui avoit fait croire que ses travaux touchoient à leur fin. Il retomboit dans l'incertitude. Toute la fermeté de son esprit lui suffit à peine pour soutenir ce revers inattendu ; il se retira le cœur navré , & ne vit plus d'autre ressource que de partir pour l'Angleterre , comme il l'avoit déjà projeté.

1492.

Vers ce tems-là Grenade se rendit. Ferdinand & Isabelle y firent leur entrée en triomphe , & prirent ainsi possession d'une ville dont la conquête chassoit du cœur de leurs royaumes une puissance ennemie & les rendoit maîtres de toutes les provinces qui s'étendent du pied des Pyrenées jusqu'aux frontieres du Portugal. Comme les succès donnent aux esprits une ardeur qui les élève & les enhardit , Quintanilla & Santangel les patrons de Colomb , toujours vigilans & adroits , saisirent ce moment favorable pour faire un dernier effort auprès d'Isabelle. Après avoir témoigné quelque surprise de la voir hésiter si long-tems à encourager le plus beau projet qui eût jamais été proposé à aucun monarque , elle qui avoit toujours protégé toutes les grandes entreprises , ils lui représentèrent que Colomb étoit un homme d'un jugement sain & d'un caractère irréprochable , parfaitement capable , par son expérience dans l'art de la navigation & par ses connoissances dans
la

La cosmographie, de se faire des idées justes de la structure du globe & de la situation de ses différentes parties; qu'en offrant de risquer lui-même sa vie & sa fortune dans l'exécution de son plan, il donnoit la preuve la plus décisive de la force de sa conviction & de la réalité de ses espérances; que la somme qu'il demandoit pour équiper une flotte étoit fort peu de chose, & que les avantages qui pouvoient en revenir étoient immenses; qu'il n'exigeoit d'autres récompenses de sa découverte & de ses travaux, que celles que fourniroient les contrées mêmes qu'il espéroit découvrir; qu'autant il étoit digne de la magnanimité d'Isabelle d'étendre la sphère des connoissances humaines & d'ouvrir une route à des pays inconnus, autant sa piété trouveroit de satisfaction, après avoir rétabli la foi chrétienne dans les provinces d'où elle avoit été si longtemps bannie, à découvrir un nouveau monde auquel elle feroit porter la lumière des célestes vérités & le bonheur qui en est la suite; que si elle ne se décidoit pas sur le champ, l'occasion seroit pour jamais perdue; enfin que Colomb se disposoit à porter ailleurs ses offres; que quelque autre prince plus heureux ou plus hardi les accepteroit, & que l'Espagne déploieroit éternellement la fatale timidité qui l'avoit privée de la gloire & des avantages qui lui étoient offerts.

Ces puissantes raisons, présentées par des personnes d'un si grand poids & dans un moment si bien choisi, produisirent tout leur effet. L'incertitude & les craintes d'Isabelle se dissipèrent. Elle ordonna tout de suite qu'on fît revenir Colomb, annonça la résolution où elle étoit d'accepter toutes les conditions qu'il avoit mises lui-même à son traité, & regrettant que le mauvais état de ses finances ne lui permit pas d'y puiser, elle offrit généreusement ses diamans en gage pour se

1492. procurer l'argent nécessaire aux préparatifs de l'expédition. Santangel, dans le transport de sa reconnoissance, baïsa la main de la reine, & pour la dispenser d'avoir recours à l'expédient désagréable qu'elle proposoit, il s'engagea à avancer sur le champ la somme dont on auroit besoin (1).

Conditions.
de l'accord
qu'il fit avec
l'Espagne.

Colomb avoit déjà fait plusieurs lieues dans la route qui alloit l'éloigner pour toujours de l'Espagne, lorsque le courier d'Isabelle l'atteignit. A la nouvelle de cette révolution inespérée en sa faveur, il retourna sur le champ à Santa-Fé, conservant cependant quelques restes de défiance mêlée avec la satisfaction que lui donnoit son rappel. Mais l'accueil obligeant que lui fit la reine, joint à l'espérance prochaine d'exécuter enfin ce voyage qui étoit depuis si long-tems l'objet de ses pensées & de ses desirs, effacerent bien-tôt le souvenir de tout ce qu'il avoit souffert pendant huit années d'incertitudes & de sollicitations. La négociation fut dès-lors suivie avec autant de promptitude que de facilité, & on signa le 17 avril 1492, un traité dont voici les principaux articles.

1°. Ferdinand & Isabelle, comme souverains de l'Océan; créoient Colomb grand amiral dans toutes les mers, isles & continens qui seroient découverts par lui, office dont il jouiroit lui & ses héritiers avec les mêmes droits & prérogatives qui appartenoient à celui de grand amiral de Castille dans les limites de sa nouvelle juridiction. 2°. Colomb étoit nommé vice-roi de toutes les isles & continens qu'il découvroit; mais si pour le bien des affaires il étoit nécessaire d'établir par la suite d'autres gouverneurs dans chacune de ces contrées, Colomb étoit autorisé à nommer trois personnes, dont l'une seroit

(1) Herrera, *decad. Lib. I, cap. 8.*

choisie par Ferdinand & Isabelle. L'office de vice-roi devoit aussi être héréditaire dans la famille de Colomb. 3°. Ferdinand & Isabelle accorderoient à Colomb & à ses héritiers à perpétuité, le dixieme de tous les profits provenans des productions & du commerce des pays qu'il découvreroit. 4°. Si quelque querelle ou procès s'élevoit sur des matieres de commerce dans les pays nouvellement découverts, l'affaire seroit terminée par la seule autorité de Colomb, ou des juges désignés par lui. 5°. Il étoit permis à Colomb d'avancer un huitieme des frais de l'expédition & des fonds du commerce qui s'établiroit, & à raison de cette avance il retireroit un huitieme du profit (1).

1492.

Quoique le nom de Ferdinand soit joint dans ce traité à celui d'Isabelle, la défiance de ce prince étoit encore si forte, qu'il refusa de prendre aucune part à l'entreprise en sa qualité de roi d'Aragon, & comme toute la dépense devoit être fournie par la couronne de Castille, Isabelle réserva à ses sujets un droit exclusif sur tous les profits que pouvoient procurer dans la suite un heureux succès.

Dès que le traité fut signé, Isabelle sembla vouloir non-seulement faire oublier à Colomb les dégoûts qu'il avoit essuyés, mais encore réparer le tems qu'on lui avoit fait perdre, en pressant elle-même les préparatifs de l'expédition avec la plus grande activité. Le 12 mai, tout ce qui dépendoit de ses ordres se trouva prêt, & Colomb se rendit chez le roi & la reine pour recevoir leurs dernières instructions. Ils s'en remirent à sa sagesse pour les détails de l'exécution; mais afin d'éviter de donner aucun ombrage au Portugal, ils lui défen-

Préparatifs
pour son
voyage.

(1) *Vie de Colomb, chap. 15. Herrera, decad. Lib. I, cap. 9.*

1492.

dirent absolument d'approcher d'aucun des établissemens Portugais sur la côte de Guinée, ni d'aucun des pays sur lesquels cette nation réclamoit quelque droit pour les avoir découverts. Isabelle avoit fait armer les vaisseaux dont Colomb devoit prendre le commandement, dans le port de Palos, petite ville maritime de la province d'Andalousie. Comme le prieur Jean Perès, à qui Colomb avoit déjà tant d'obligations, résidoit dans le voisinage, ce bon ecclésiastique le servit encore utilement de son crédit auprès des habitans, non-seulement en obtenant d'eux ce qui lui manquoit des fonds qu'il s'étoit engagé à fournir, mais en déterminant plusieurs d'entr'eux à faire le voyage. Les principaux de ces associés de Colomb furent trois freres du nom de Pinson, riches & bons marins, qui voulurent bien risquer leur vie & leur fortune avec lui.

Cependant malgré tous les efforts d'Isabelle & de Colomb, l'armement ne répondit guere ni à la dignité de la nation ni à l'importance de l'objet. Il consistoit en trois vaisseaux seulement, dont le plus grand étoit d'un port très-peu considérable. Il étoit commandé par Colomb comme amiral, qui lui donna le nom de *Sainte-Marie*, en l'honneur de la vierge, pour laquelle il avoit une dévotion particuliere. Martin Pinson commandoit le second appelé *la Pinta*, & avoit son frere François pour pilote. Le troisieme, appelé *la Nigra*, avoit pour capitaine Yanes Pinson. Ces deux derniers étoient très-petits, & n'étoient plutôt que de grandes chaloupes. Cette escadre, si on peut lui donner ce nom, étoit approvisionnée pour douze mois, & portoit quatre-vingt-dix hommes, la plupart matelots, avec quelques aventuriers qui suivoient la fortune de Colomb, & quelques gentilshommes de la cour d'Isabelle, chargés de l'accompagner. Enfin toute cette dépense, qui avoit

si fort éffrayé la cour d'Espagne & qui avoit retardé si long-tems la négociation de Colomb, ne passoit pas quatre mille livres sterling (environ quatre-vingt-dix mille livres de France).

1492.

L'art de la construction étoit encore dans l'enfance au quinzième siècle. Les vaisseaux n'étoient faits que pour des voyages très-courts où l'on ne s'écartoit point des côtes. On peut dire que le courage & le génie entreprenant de Colomb éclata, surtout dans la confiance avec laquelle il se hasardoit avec des navires si peu propres à une longue navigation, dans des mers inconnues, sans cartes pour le guider, sans connoissance des courans, sans expérience antérieure des dangers qu'il avoit à craindre. Mais son empressement à accomplir le grand projet qui depuis si long-tems occupoit toutes ses pensées, lui fit oublier ou compter pour rien toutes ces circonstances qui auroient arrêté un esprit moins audacieux que le sien. Il pressa les préparatifs de son voyage avec tant d'ardeur, & fut si bien secondé par les personnes qu'Isabelle avoit chargées de cette affaire, qu'il fut bientôt en état de partir. Mais comme il étoit plein de sentimens de religion, il ne voulut pas s'embarquer pour une expédition si dangereuse, & dont un des grands objets étoit d'étendre la foi chrétienne, sans avoir imploré, par un acte public de dévotion, la direction & la protection du ciel. Pour accomplir ce devoir, lui-même & tous ceux qui partoient avec lui, allèrent en procession solennelle à l'église du monastère de Rabida, où, après s'être confessés & avoir reçu l'absolution, ils communierent des mains du prieur Perès, qui joignit ses prières aux leurs pour le succès d'une entreprise qu'il avoit protégée avec un zèle si actif.

Le lendemain au matin, mardi 3 d'août 1492, un peu avant le lever du soleil, Colomb mit à la voile en présence d'une

Son départ
d'Espagne.

1492.

13 Août.

foule de spectateurs qui élevoient leurs mains au ciel pour en obtenir une réussite heureuse, qu'ils fouhaitoient plus qu'ils ne l'espéroient. Colomb cingla droit aux Canaries, & y arriva sans aucun événement qui, dans toute autre circonstance, fût digne d'être remarqué; mais dans un voyage dont les suites devoient être si intéressantes, tout attiroit l'attention. Le gouvernail de *la Pinta* se rompit le deuxième jour de la route. Cet accident alarma les équipages aussi superstitieux que peu habiles à réparer cet accident, & fut regardé comme un augure assuré du mauvais succès de l'expédition. D'ailleurs dans le court trajet d'Espagne aux Canaries, on éprouva que les navires étoient si mauvais & si mal en ordre, qu'on jugea qu'ils résisteroient difficilement à une navigation qu'on s'attendoit devoir être en même-tems longue & dangereuse. Colomb les fit rétablir de son mieux, & ayant embarqué des provisions fraîches, il partit de Gomera, l'une des plus occidentales des Canaries, le sixième jour de septembre.

La route
qu'il suit.

C'est à cette époque que commence proprement le voyage entrepris pour la découverte du nouveau monde. Car dès ce moment Colomb faisant voile directement à l'ouest, abandonna toutes les routes suivies jusques-là par les navigateurs, & se jeta dans une mer inconnue jusques-là. Il fit peu de chemin le premier jour faute de vent, mais le second il perdit de vue les Canaries. Aussi-tôt plusieurs de ses matelots abattus & consternés en considérant la hardiesse de leur entreprise, commencèrent à déplorer leur sort & à verser des larmes comme s'ils ne devoient plus revoir la terre dont ils s'éloignoient. Colomb les rassura par les raisons qui lui faisoient espérer une heureuse réussite, & par la vue des richesses qui les attendoient dans les régions opulentes auxquelles il les conduisoit. Ce dé-

courage qui se montroit de si bonne heure , fit connoître à Colomb qu'il auroit à combattre non-seulement les difficultés inséparables d'une entreprise de la nature de celle qu'il tentoit , mais encore celles qui naîtroient de l'ignorance & de la pusillanimité des hommes à qui il avoit affaire ; & il reconnut que l'art de manier les esprits ne lui étoit pas moins nécessaire pour réussir , que tout son courage & toute son habileté dans la navigation. Heureusement pour lui-même & pour le pays qui l'employoit, il joignoit à la chaleur d'un homme à projets, les qualités d'une autre espece qui s'y trouvent rarement unies, une grande connoissance des hommes, un esprit insinuant, une persévérance infatigable à suivre un plan, un grand empire sur lui-même & le talent de diriger & de maîtriser les passions des autres. Ces qualités, qui le rendoient très-propre à commander, étoient accompagnées de toutes les connoissances de son art qui inspirent la confiance dans les dangers. Des navigateurs Espagnols accoutumés seulement à suivre les côtes de la Méditerranée, ne pouvoient s'empêcher de regarder comme prodigieuse la supériorité que lui donnoient sur eux trente ans d'expérience & d'habitude des pratiques industrieuses des Portugais. Dès qu'il fut en mer, rien ne se fit que par ses ordres. Il veilloit lui-même à l'exécution de toutes les manœuvres; il ne prenoit que quelques heures de sommeil, & ne quittoit pas le pont. Comme il naviguoit dans des mers inconnues avant lui, la sonde & tous les autres instrumens d'observation étoient sans cesse entre ses mains. D'après l'exemple des navigateurs Portugais, il étoit attentif au mouvement des marées, à la direction des courans, au vol des oiseaux; il observoit les poissons, les plantes marines & tous les corps flottans sur la mer, & il recueilloit dans un journal

1492.

Vigilance &
attention de
Colomb.

1492.

Craintes &
alarmes de
son équipage.

toutes les remarques avec une exactitude scrupuleuse. Ses équipages , accoutumés seulement à des voyages très-courts , ne pouvoient manquer de s'effrayer à mesure qu'ils s'éloignoient davantage des terres. Colomb s'efforça de leur cacher une partie du chemin qu'ils faisoient. Dans cette vue , quoique le deuxième jour après leur départ de Gomera ils eussent fait dix-huit lieues , Colomb ne leur en compta que quinze , & employa constamment le même artifice. Le 14 septembre , la petite flotte se trouvoit à plus de deux cens lieues à l'ouest des isles Canaries , plus loin de terre qu'aucun vaisseau Espagnol n'avoit été jusqu'alors. Là nos navigateurs furent frappés d'un phénomène aussi étonnant que nouveau pour eux. L'aiguille aimantée ne se dirigeoit plus exactement à l'étoile polaire , mais à un degré plus ouest , différence qui croissoit à mesure qu'ils avançaient. Cet effet aujourd'hui familier , quoique sa cause soit demeurée parmi les mystères de la nature que l'homme n'a pas encore expliqués , remplit de terreur les compagnons de Colomb. Ils se voyoient perdus dans un océan inconnu & sans bornes , loin de toutes les routes fréquentées. Là les loix de la nature sembloient s'altérer , & le seul guide qu'elle leur eût donné alloit leur manquer tout-à-fait. Colomb , avec autant de présence d'esprit que d'adresse , inventa sur le champ une explication de ce phénomène qui , sans le contenter lui-même , parut si plausible à ses gens , que leurs murmures s'appaisèrent & leur crainte se dissipa.

Il continua de porter droit à l'ouest , à peu près sous la latitude des Canaries. En suivant cette route , il trouva les vents alisés qui soufflent constamment de l'est à l'ouest entre les tropiques & sous quelques degrés de latitude en dehors.

Ces vents toujours fixes , le poussèrent avec une rapidité si soutenue ,

soutenue, qu'il fut rarement nécessaire d'employer la voile. A environ quatre cens lieues des Canaries, il trouva la mer si couverte de plantes, qu'elle ressembloit à une prairie d'une vaste étendue; & elles étoient en quelques endroits si épaisses, que la marche du vaisseau en étoit retardée. Les inquiétudes & les alarmes recommencerent de nouveau. Les matelots imaginèrent qu'ils étoient arrivés aux dernières bornes de l'océan navigable, que ces herbes épaisses alloient les empêcher de pénétrer plus avant, qu'elles cachotent des écueils dangereux ou une grande étendue de terres submergées. Colomb s'efforça de leur persuader que l'objet qui les effrayoit devoit plutôt les encourager, comme étant le signe du voisinage de quelque terre. En même-tems un vent frais les dégagea de ces herbes. On vit plusieurs oiseaux voltiger autour du vaisseau, & diriger leur vol vers l'ouest. La troupe abattue reprit courage, & conçut quelque espérance.

Le premier octobre, l'amiral se trouva, selon son estime, à sept cens soixante-dix lieues à l'ouest des Canaries; mais de peur que ses compagnons ne fussent effrayés de l'étendue du chemin qu'ils avoient déjà parcouru, il leur annonça qu'il n'y avoit que cinq cens quatre-vingt-quatre lieues de faites, & heureusement pour Colomb, son propre pilote & ceux des autres vaisseaux n'étoient pas assez instruits pour pouvoir reconnoître qu'on les trompoit. Ils étoient depuis trois semaines en mer, toujours avançant sur la même direction sans voir aucune terre, & ils avoient fait beaucoup plus que tous les navigateurs avant eux n'avoient tenté ou même jugé possible. Leurs pronostics de découvertes, tirés du vol des oiseaux & d'autres circonstances les avoient trompés. Les espérances de trouver la terre, dont l'artifice de leur commandant les avoit

1492.

Ces craintes s'accroissent.

amufés , ou que leur propre crédulité leur infpiroit , s'étoient toutes diffipées , & sembloient s'éloigner plus que jamais : ces réflexions se présentoient souvent à des hommes qui n'avoient d'autre objet d'occupation ni d'autre matière de discours & de raisonnement , que le but & les circonstances de leur expédition. Elles firent à la fin une forte impression , d'abord sur les plus ignorans & les plus timides , & passant par degrés aux plus instruits & aux plus résolus , la terreur se répandit dans les trois vaisseaux. Des murmures sourds on en vint bien-tôt à des plaintes ouvertes & à une cabale déclarée. Ils s'éleverent contre la crédulité inconfidérée de leurs souverains qui avoient eu assez de confiance aux vaines promesses & aux conjectures hasardées d'un misérable étranger , pour risquer la vie d'un grand nombre de leurs sujets à la pousuite d'un plan chimérique. Ils protestoient qu'ils avoient pleinement satisfait à leur devoir en s'avancant si loin dans une route dont le terme étoit inconnu , & qu'on ne pouvoit les blâmer s'ils refusoient de suivre plus long-tems un aventurier qui les menoît tête baissée à une perte certaine ; qu'il étoit nécessaire de penser au retour pendant que leurs méchans vaisseaux étoient encore en état de tenir la mer ; en même-tems ils annonçoient la crainte où ils étoient que ce retour ne fût désormais fermé , le vent qui avoit été jusqu'alors favorable à leur route rendant impossible une navigation dans la direction opposée. Tous convenoient qu'il falloit contraindre Colomb de prendre un parti auquel tenoit le salut commun. Quelques-uns des plus audacieux proposèrent , comme un moyen de se débarrasser de ses remontrances , de le jeter à la mer , persuadés qu'à leur retour en Espagne , la mort d'un aventurier qui avoit manqué son projet n'exciteroit ni intérêt ni curiosité.

Colomb sentit parfaitement tout le danger de sa situation. Il avoit remarqué avec douleur les funestes effets de l'ignorance & de la crainte dans le mécontentement de sa troupe, & il voyoit une révolte près d'éclater. Il conserva cependant toute sa présence d'esprit. Il feignit d'ignorer leurs complots. Malgré l'agitation & l'inquiétude de son ame, il se montra toujours avec un visage gai, & affecta la satisfaction d'un homme content des succès qu'il a déjà eus & qui en attend de plus grands encore. Quelque fois il employoit l'adresse & les insinuations pour adoucir les esprits. D'autres fois il les attaquoit par l'ambition ou l'avarice, en leur faisant de magnifiques peintures de la renommée & des richesses qu'ils alloient acquérir. En d'autres momens il prenoit le ton de l'autorité & les menaçoit de l'indignation de leurs souverains, si par leur lâche conduite ils faisoient avorter une entreprise si noble, dont le but étoit d'étendre la gloire de Dieu & d'élever le nom Espagnol au-dessus de toutes les nations de la terre. Ces gens grossiers, au milieu même de leurs emportemens séditions, étoient contenus puissamment par les paroles d'un homme qu'ils étoient accoutumés à respecter. Non-seulement il reprima ainsi les excès auxquels ils étoient près de s'emporter, mais il leur persuada de s'abandonner encore quelque-tems à sa conduite.

A mesure qu'ils avançoient, les apparences du voisinage de la terre sembloient plus certaines & rendoient l'espérance plus vive. Des oiseaux commençoient à paroître en troupe, volant au sud-ouest. Colomb suivant encore en cela l'exemple des navigateurs Portugais, que le vol des oiseaux avoit guidés dans leurs découvertes, changea sa direction & porta au sud-ouest. Mais après avoir tenu plusieurs jours cette nouvelle

1492.

Adresse de
Colomb à les
calmer.

Nouvelles
alarmes.

1492.

Danger
d'une révol-
te.

Situation
critique où se
trouve Co-
lomb.

Apparences
flatteuses du
succès.

route sans succès, & ne voyant depuis un mois entier que le ciel & l'eau, les matelots perdirent tout à fait l'espérance. La crainte se réveilla avec plus de force; l'impatience, la rage, le désespoir éclatèrent sur tous les visages. Toute subordination fut perdue. Les officiers qui avoient jusques-là partagé la confiance de Colomb dans le succès de l'entreprise, & avoient soutenu son autorité, se rangèrent du côté de l'équipage. On s'assemble tumultueusement sur le pont; on fait des plaintes & des menaces à l'amiral; on exige qu'il reprenne sur le champ la route d'Europe. Colomb vit bien qu'il seroit inutile d'essayer encore & les insinuations & les raisons qui n'auroient point d'effet après avoir été employées si souvent, & qu'il étoit impossible de ramener par le motif de la gloire des hommes en qui la crainte avoit éteint tout sentiment généreux. Il sentit que ni la douceur ni la sévérité ne pouvoient plus apaiser une révolte devenue si violente & si générale. Il se vit donc forcé de composer avec des passions auxquelles il ne pouvoit plus commander, & de laisser un libre cours à un torrent trop impétueux pour être arrêté par aucune digue. Il promit solennellement à ses gens de se conformer à ce qu'ils exigeoient de lui, pourvu qu'ils continuaissent de le suivre & de lui obéir encore trois jours, les assurant que si dans cet intervalle on ne voyoit point terre, il abandonneroit son entreprise pour retourner en Espagne (1).

Quelqu'animés que fussent les gens de Colomb & quelque impatience qu'ils eussent de reprendre leur route vers l'Europe, ces propositions ne leur parurent pas déraisonnables. Mais Colomb lui-même ne hasardoit pas beaucoup en se bor-

(1) Oviedo, *Hist. apud Ramussum*, vol. III, pag. 87.

nant à un terme si court. Les signes les moins équivoques & les plus nombreux annonçoient la terre. Depuis quelques jours la ligne prenoit fond, & rapportoit des matieres qui donnoient la même indication. Les troupes d'oiseaux étoient en plus grande quantité, & composées non-seulement d'oiseaux de mer, mais encore d'espèces qui ne peuvent pas s'écarter beaucoup de terre. L'équipage de *la Pinta* apperçut un roseau flottant qui sembloit fraîchement coupé, & une piece de bois travaillée de main d'homme. Les gens de *la Nigna* pêcherent une branche d'arbre flottante avec des baies rouges parfaitement fraîches. Les nuages autour du soleil prenoient un aspect différent. L'air étoit plus doux & plus chaud, & durant la nuit le vent devenoit inégal & variable. Colomb fut si persuadé par toutes ces remarques qu'il étoit près de terre, que le soir du onzieme jour d'octobre, après une prière générale pour obtenir de Dieu un heureux succès, il fit carguer toutes les voiles, tenir les trois vaisseaux en panne, & veiller toute la nuit, de peur d'être jetté à la côte. Dans ce moment de crise & d'attente, personne ne ferma les yeux. Tous restèrent sur le pont, le regard attaché sur le côté où l'on espéroit découvrir cette terre désirée depuis si long-tems.

Vers les dix heures du soir, Colomb étant sur le château-d'avant, observa une lumiere à quelque distance, & tirant à part Pierre Guttieres, page de la reine, il la lui montra. Guttieres la distingua fort bien, & appellant Salcedo commissaire de l'escadre, tous trois reconnurent qu'elle étoit en mouvement comme si elle étoit portée d'un lieu à un autre. Un peu après minuit on entendit crier *terre, terre*, de *la Pinta*, qui étoit toujours en tête des autres navires; mais on avoit été si souvent trompé par des apparences, qu'on y croyoit plus

On découvre la terre.

1492.

Vendredi
12 octobre.

difficilement , & qu'on attendoit le jour dans toute l'agitation que donnent à la fois l'inquiétude & l'impatience. Le jour arriva enfin , & les doutes & les craintes s'évanouirent. On vit distinctement à deux lieues au nord , une isle plate & verdoyante garnie de bois , arrosée de plusieurs ruisseaux , & qui présentoit tous les signes d'un pays délicieux. La troupe de *la Pinta* commença à chanter le *Te Deum*, pour remercier Dieu , & les équipages des deux autres navires se joignirent à elle dans cet acte de piété. On versoit des larmes de joie ; on se félicitoit mutuellement. Les actions de grâces qu'on rendit au ciel furent suivies de la réparation qu'on devoit au commandant. Les Espagnols se jetterent aux pieds de Colomb avec toutes les marques du repentir qu'ils avoient de leur faute & du respect qu'il leur inspiroit. Ils lui demanderent pardon de leur ignorance, de leur incrédulité & de leur insolence , qui lui avoient causé tant de peine & d'inquiétudes , & qui avoient mis tant d'obstacles à l'exécution d'un plan aussi bien concerté que le sien ; passant enfin d'une extrémité à l'autre , l'homme que tout à l'heure ils avoient menacé & insulté , ils le regarderent , dans la chaleur de leur admiration , comme inspiré par le ciel & doué d'une sagacité & d'un courage plus qu'humains pour l'accomplissement d'un dessein si fort au-dessus des idées de tous les siècles précédens.

Première entrevue avec
les naturels
du pays.

Au lever du soleil , toutes les chaloupes garnies d'hommes & armées s'avancerent vers l'isle , enseignes déployées , au son d'une musique militaire & avec tout l'appareil guerrier. A mesure qu'on approchoit de la côte , on la voyoit se couvrir d'habitans attirés par la nouveauté du spectacle , & dont les attitudes & les gestes exprimoient l'étonnement & l'admiration des objets extraordinaires qui frappoient leurs yeux. Colomb

fut le premier Européen qui mit le pied dans le nouveau monde qu'il venoit de découvrir. Il débarqua richement habillé, l'épée à la main, ses compagnons à sa suite; tous baïserent la terre, après laquelle ils soupiroient depuis si long-tems. Ils éleverent un crucifix & se prosternant, remercièrent Dieu du succès heureux de leur voyage. Ils prirent ensuite solennellement possession du pays pour la couronne de Castille & de Léon, avec toutes les formalités que les Portugais avoient coutume d'observer dans les découvertes qu'ils faisoient (1).

Pendant toutes ces cérémonies les Espagnols étoient environnés d'un grand nombre de naturels du pays, qui regardoient en silence & avec admiration des actions auxquelles ils ne comprenoient rien, & dont ils ne prévoyoit pas les suites. L'habillement des Espagnols, la blancheur de leur peau, leur barbe, leurs armes, tout les étonnoit. Ces grandes machines sur lesquelles ces étrangers venoient de traverser l'océan, qui sembloient se mouvoir sur les eaux avec des ailes, & qui portoient au loin un bruit terrible semblable à celui du tonnerre, & accompagné d'éclairs & de fumée, les frappèrent d'une telle terreur, qu'ils commencèrent à respecter leurs nouveaux hôtes comme des êtres d'un ordre supérieur, & comme des enfans du soleil descendus pour visiter la terre.

Les Européens n'étoient guere moins étonnés des objets qu'ils avoient sous les yeux. L'herbe, les arbrustes, les arbres étoient différens de ceux d'Europe. Le sol paroissoit de bonne qualité, mais ne présentait presque aucune marque de culture. Le climat sembloit chaud aux Espagnols eux-mêmes, quoiqu'extrêmement agréable. Les habitans étoient dans toute la

1492.

Leur étonnement réciproque.

(1) *Vie de Colomb*, chap. 22, 23, *Herrera*, *decad. I.*, *Lib. I.*, *cap. 13.*

1492.

simplicité de la nature , entièrement nuds ; leurs cheveux noirs , longs & droits flottoient sur leurs épaules , ou étoient attachés en tresses autour de leur tête. Ils n'avoient point de barbe , & tout le reste de leur corps étoit absolument sans poil. Leur teint étoit de couleur de cuivre foncé ; leurs traits , singuliers plutôt que désagréables ; leur physionomie douce & timide. Leurs visages & d'autres parties de leur corps étoient bizarrement peints de couleurs éclatantes. La crainte les tint d'abord dans la réserve , mais bientôt ils se familiarisèrent avec les Espagnols , & reçurent d'eux avec des transports de joie , des grelots , des grains de verre & d'autres bagatelles , pour lesquelles ils donnerent en échange quelques provisions & du fil de coton , la seule marchandise de quelque valeur qu'ils pussent fournir. Vers le soir , Colomb retourna à ses vaisseaux , accompagné par un grand nombre d'insulaires dans leurs bateaux qu'ils appelloient *Canots* , faits d'un seul tronc d'arbre , mais qu'ils manioient avec une adresse surprenante. Ainsi dans cette première entrevue des habitans du nouveau monde avec ceux de l'ancien , tout se passa en témoignages d'amitié & à la satisfaction des uns & des autres : ceux-ci éclairés & ambitieux , se formant déjà de grandes idées des avantages qu'ils pouvoient retirer de ces nouvelles régions ; les premiers , simples & sans défiance , ne prévoyant pas les calamités & la désolation qui s'approchoient de leur contrée.

Colomb
prend les titres
d'amiral
& de vice-roi.

Colomb qui prit dès-lors les titres & l'autorité d'amiral & de vice-roi , appella l'isle qu'il venoit de découvrir , *San-Salvador*. Elle est plus connue sous le nom de *Guanahani* que les naturels lui donnerent. C'est l'une des isles *Lucayes* ou de *Bahama*. Elle est située à plus de trois milles à l'ouest de Gomera , d'où la petite escadre avoit pris son point de départ , & seulement

ment de quatre degrés plus méridionale; ce qui prouve combien peu Colomb s'étoit écarté de la route à l'ouest qu'il avoit voulu suivre, comme la plus propre à le conduire au but qu'il se proposoit.

L'amiral employa le jour suivant à faire le tour de l'isle. La pauvreté des habitans lui fit juger que ce n'étoit pas-là le riche pays qu'il cherchoit. Mais toujours d'après la théorie qu'il s'étoit faite sur la situation des régions les plus orientales de l'Asie, il conclut que San-Salvador étoit une des isles que les géographes décrivoient comme située dans le vaste océan qui baigne les côtes de l'Inde (1). Ayant observé que la plupart de ces insulaires portoient de petites plaques d'or comme ornement à leurs narines, il s'enquit soigneusement du lieu d'où ils tiroient ce précieux métal. Ils lui montrèrent le sud, & lui firent comprendre par signes que l'or abondoit dans les pays situés dans cette direction. Il se détermina donc à y diriger sa route, ne doutant pas qu'il ne trouvât ces opulentes régions qui étoient le but de son voyage, & qui pouvoient le dédommager des peines qu'il avoit souffertes & des dangers qu'il avoit courus. Il prit avec lui sept des naturels de San-Salvador, pour lui servir de guides & d'interprètes lorsqu'ils auroient appris un peu d'espagnol, & ces hommes simples regarderent comme une distinction le choix qu'il fit d'eux pour l'accompagner.

Il découvrit différentes isles, & prit terre à trois des plus considérables auxquelles il donna les noms de *Sainte-Marie de la Conception*, de *Ferdinand* & d'*Isabelle*. Mais comme le sol, les productions, les habitans y étoient les mêmes qu'à San-Salvador, il ne s'arrêta dans aucune. Il s'informoit par-tout d'où venoit l'or, & recevoit par-tout la même réponse qu'il

1492.

Il s'avance
vers le sud.Il découvre
Cuba.

(1) Pet. Mart. *Epist.* 135.

1492.

étoit apporté du sud. En suivant la même direction, il découvrit bientôt après une contrée d'une grande étendue, non plate comme les isles qu'il avoit déjà visitées, mais d'un terrain inégal, semé de collines & de montagnes, de rivières, de bois & de plaines; de sorte qu'il douta si c'étoit une isle ou un continent. Les habitans de San-Salvador qu'il avoit pris sur son bord, lui donnerent le nom de *Cuba*. Colomb l'appella *Juanna*. Il entra dans l'embouchure d'une grande rivière avec sa petite escadre, & tous les habitans s'enfuirent dans les montagnes à son approche. Comme il avoit résolu de caréner ses vaisseaux en cet endroit, il envoya quelques Espagnols avec un des insulaires de San-Salvador, pour reconnoître l'intérieur du pays. Ses gens s'étant avancés à environ soixante milles du rivage, lui rapporterent que le sol étoit meilleur & mieux cultivé que dans les isles qu'on venoit de découvrir, qu'outre beaucoup de hûtes éparées, ils avoient trouvé un village contenant plus d'un millier d'habitans; que les naturels, quoique nuds, leur paroïssent avoir plus d'intelligence que ceux de San-Salvador; qu'ils en avoient été reçus avec le même respect; qu'on leur avoit baïsé les pieds & qu'on les avoit honorés comme des êtres descendus du ciel; qu'on leur avoit fait manger d'une certaine racine dont le goût ressembloit à celui de la chataigne rôtie, & une espece particuliere de bled appelé *maïz*, qui paroïssoit pouvoir fournir une très-bonne nourriture, soit rôtie, soit en farine; qu'ils n'avoient vu dans le pays d'autre quadrupède, qu'une espece de chien qui ne pouvoit pas aboyer, & un animal ressemblant à un lapin, mais beaucoup plus petit; enfin qu'ils avoient observé parmi ces peuples quelques ornemens d'or, mais de peu de valeur (1).

(1) *Vie de Colomb*, chap. 24, 28. Herrera, *decad.* 1, *Lib.* I, *cap.* 14.

Ces députés avoient déterminé quelques-uns des naturels du pays à les suivre. Ceux-ci firent entendre à Colomb que l'or qui leur servoit de parure se trouvoit à *Cubanacan*. Ils entendoient par-là l'intérieur de Cuba. Mais l'amiral ignorant leur langage, sans habitude de leur prononciation, & d'ailleurs toujours conduit dans ses conjectures par son système de découverte & son opinion sur la situation des Indes, supposa que ces gens lui parloient du grand Kan, & imagina que le grand royaume de *Cathay*, décrit par Marc-Paul, n'étoit pas fort éloigné. Il résolut en conséquence d'employer quelque tems à visiter le pays. Il parcourut tous les havres depuis le Port-au-Prince au nord de Cuba jusqu'à l'extrémité orientale de l'isle ; mais quoique ravi de la beauté des aspects qu'il rencontroit à chaque pas & de la fertilité prodigieuse du sol, circonstances qui, par leur nouveauté, frappaient vivement son imagination (1), il n'y trouva pas l'or en assez grande quantité pour satisfaire l'avidité de ses compagnons & remplir l'attente des souverains qui l'employoient. Les naturels aussi étonnés de l'empressement extrême que les Européens mettoient à la recherche de ce métal, que ceux-ci l'étoient de l'ignorance & de la simplicité des insulaires, indiquèrent à l'est une isle qu'ils appelloient *Hayti*, en faisant entendre que l'or y étoit plus abondant que chez eux. Colomb se disposa à faire voile vers cet endroit avec son escadre ; mais Martin Alonzo Pinson voulant prendre le premier possession des trésors que cette contrée promettoit, quitta les deux autres vaisseaux, sans s'embarasser des signaux que lui fit l'amiral, pour lui ordonner de diminuer de voiles, jusqu'à ce que ses vaisseaux l'eussent joint.

1492.

Ses conjectures à cet égard.

(1) Voyez la NOTE XIV.

1492.
Il découvre
l'isle Hispa-
niola.

Colomb retardé par des vents contraires , ne put pas gagner Hayti avant le 6 décembre. Il donna au premier port où il aborda , le nom de *Saint - Nicolas* , & à l'isle même celui d'*Hispaniola* , en l'honneur de la nation qu'il servoit : c'est là seule contrée , parmi celles qu'il a découvertes , qui ait conservé le nom qu'il lui avoit donné. Comme il ne put ni rejoindre *la Pinta* , ni établir aucun commerce avec les habitans qui s'étoient enfuis dans les bois en montrant une grande frayeur , il quitta tout de suite Saint-Nicolas , & suivant le côté du nord de l'isle , il entra dans un havre qu'il appella la *Conception*. Là il fut plus heureux. Ses gens se faisirent d'une femme qui s'enfuyoit. Après l'avoir traitée avec beaucoup de douceur , Colomb la renvoya avec quelques-unes des bagatelles qu'il s'étoit apperçu déjà qu'on estimoit beaucoup dans ce pays. Le compte que cette femme rendit à ses compatriotes de l'humanité de ces étrangers & de tout ce qu'ils avoient d'extraordinaire , l'admiration qu'exciterent en eux les petits présents qu'elle avoit rapportés & qu'elle leur montrait avec transport , le desir d'en obtenir de pareils , toutes ces circonstances dissipèrent leurs craintes , & déterminèrent plusieurs d'entr'eux à venir jusqu'au havre. Leur curiosité & leurs desirs furent satisfaits. Ces peuples ressembloient beaucoup à ceux de Guahani & de Cuba. Même nudité , même ignorance , même simplicité. Ils paroissoient également privés des arts qu'on regarde comme les plus nécessaires dans les sociétés policées ; mais ils étoient doux , crédules & si timides , qu'il étoit aisé de prendre un grand ascendant sur eux , d'autant plus que leur étonnement les conduisit à la même illusion qui avoit fait regarder aux autres insulaires les Espagnols comme une espece d'êtres au-dessus de l'espece humaine , & descendus immédiatement du

ciel. Ils avoient beaucoup d'or qu'ils recevoient de leurs voisins , & ils l'échangerent avec un grand empressement contre des sonnettes , des grains de verre & des épingles , commerce inégal , mais dont les deux parties contractantes étoient également satisfaites , chacune regardant l'échange comme très-avantageux pour elle. Colomb reçut la visite d'un cacique ou prince du pays , qui arriva avec toute la pompe que pouvoit connoître ce peuple simple , porté dans un palanquin sur les épaules de quatre hommes , & suivi d'un grand nombre de ses sujets qui montroient pour lui beaucoup de respect. Son maintien étoit grave & composé. Il avoit de la dignité avec ses gens , & une grande politesse avec Colomb & les Espagnols. Il donna à l'amiral quelques plaques d'or assez minces & une ceinture d'un travail curieux , & il en reçut avec une grande satisfaction quelques petits présens (1).

Colomb , toujours occupé à découvrir les mines d'or , continua d'interroger tous les naturels du pays avec lesquels il put avoir quelque communication , pour savoir où elles étoient situées. Ils s'accordoient tous à lui montrer un pays de montagnes qu'ils appelloient *Cibao* , à quelque distance de la mer , & à peu près vers l'est. Frappé de ce mot qui lui parut être le même que *Cipango* , nom donné aux îles du Japon par Marc Paul par quelques autres voyageurs , il ne douta plus que les pays qu'il avoit découverts ne fussent voisins des parties les plus orientales de l'Asie , & se tenant assuré d'arriver à ces régions qui étoient le but de son voyage , il porta à l'est. Il entra dans un havre commode qu'il appella *Saint-Thomas* , & trouva cette partie du pays sous le gouvernement d'un cacique

1492.

(1) Vie de Colomb , chap. 32. Herrera , decad. 1 , Lib. I , cap. 15 , &c.

1492.

puissant appelé *Guacanahari*, qui, comme il l'apprit par la fuite, étoit un des cinq souverains qui se partageoient l'isle. *Guacanahari* envoya sur le champ des députés à *Colomb*, qui lui présenterent un masque travaillé avec beaucoup d'art, dont les oreilles, le nez & la bouche étoient d'or battu ; le cacique le faisoit inviter en même-tems à venir au lieu de sa résidence, près du havre appelé aujourd'hui *Cap-François*, à quelques lieues plus loin du côté de l'est. *Colomb* envoya quelques-uns de ses officiers pour visiter ce prince qui, se conduisant avec plus de dignité, sembloit mériter de plus grands égards. Les députés étant revenus, rendirent à *Colomb* un compte si favorable du pays & des habitans, qu'il consentit avec beaucoup d'empressement à l'entrevue que *Guacanahari* lui proposoit.

Il perd un
de ses vais-
seaux.

Dans ce dessein il fit voile de Saint-Thomas le 24 décembre avec un bon vent & une mer très-calme. La multitude de ses occupations ne lui avoit pas permis de fermer les yeux depuis deux jours. Il se retira vers minuit pour prendre quelques repos, après avoir remis le gouvernail au pilote, avec défense expresse de le quitter. Celui-ci se croyant à l'abri de tout danger, le laissa à un mousse sans expérience, & le vaisseau emporté par un courant, toucha contre un rocher. La violence du choc éveilla *Colomb*. Il courut sur le pont. Tout étoit dans la confusion & le désespoir. Lui seul conserva sa présence d'esprit. Il ordonna à quelques matelots de se mettre dans une chaloupe, & d'aller jeter une ancre à la poupe ; mais au lieu d'obéir, ils voguerent vers la *Nigna*, qui étoit environ à une demi-lieue delà. Il voulut faire couper les mats pour soulager le navire, mais il étoit trop tard. Le vaisseau s'étoit ouvert près de la quille, & faisoit tant d'eau que sa perte devint

inévitables. Moyennant le calme de la mer & le secours des chaloupes de la *Nigna* arrivé à propos, personne ne périt. Aussi-tôt que les insulaires s'aperçurent de ce malheur, ils accoururent en foule sur le rivage, leur prince Guacanahari à leur tête. Au lieu de prendre avantage de la déplorable situation des Espagnols pour se débarrasser de ces hôtes dangereux, ils déploroient leur infortune avec toutes les marques de la compassion la plus vraie. Ils ne s'en tinrent pas à ces expressions stériles de leur humanité. Ils mirent en mer un grand nombre de canots, & se laissant diriger par les Espagnols, ils les aidèrent à sauver tout ce qu'il fut possible de tirer du vaisseau. Par le secours de tant de bras, on porta à terre presque tout ce qui étoit de quelque valeur : aussi-tôt que les effets furent sur le rivage, Guacanahari lui-même se chargea de les faire garder. Par ses ordres on les déposa tous dans un même endroit, & il y plaça des sentinelles armées qui tenoient la multitude à une certaine distance, & l'empêchoient non-seulement de dérober, mais même de regarder avec trop de curiosité ce qui appartenait à ces étrangers devenus leurs hôtes (1). Le lendemain matin le prince rendit visite à Colomb qui s'étoit transporté à bord de la *Nigna*, & s'efforça de le consoler de sa perte, en lui offrant tout ce qui dépendoit de lui pour la réparer (2).

1492.

Colomb avoit en effet besoin de consolation : il étoit séparé de la *Pinta*, & ne doutoit pas que le traître Pinson n'eût fait voile pour l'Europe, afin de porter les premières nouvelles des découvertes étonnantes que la flotte avoit faites & de lui dérober auprès de la reine la gloire & la récompense qui lui

Détresse où
il se trouve.

(1) Voyez la NOTE XV.

(2) Herrera, *decad.* 1, *Lib.* I, *cap.* 18.

1492.

appartenoient à si juste titre. Il demouroit avec un seul vaisseau, le plus petit & le plus endommagé de l'escadre, ayant à traverser une mer si vaste & à reporter en Europe un si grand nombre d'hommes. Chacune de ces circonstances étoit alarmante, & toutes ensemble remplissoient l'esprit de Colomb de la plus vive inquiétude. Le desir de prévenir Pinson & de combattre les impressions défavorables que ce rival pourroit donner de lui en Espagne, ne lui permit pas de différer son retour.

Il se résout
à laisser une
partie de son
équipage
dans l'île.

La difficulté de ramener dans la *Nigna* les équipages des deux vaisseaux, & l'opinion qu'il avoit prise de la bonté du pays & de la douceur des habitans le confirmerent dans la pensée qu'il avoit eue de laisser une partie de sa troupe dans l'île, afin qu'en résidant parmi ces peuples les Espagnoles pussent apprendre leur langue, étudier leurs dispositions, examiner la nature du pays, aller à la recherche des mines, préparer l'établissement d'une colonie qu'il projettoit de ramener, assurer enfin tous les avantages qu'il attendoit de ses découvertes. Lorsqu'il proposa ce projet à ses gens, tous l'approuverent, & soit pour se reposer des fatigues d'un long voyage, soit légèreté naturelle aux navigateurs, soit l'espérance d'amasser de grandes richesses dans un pays qui paroissoit les promettre, plusieurs s'offrirent volontairement à rester à Hispaniola.

Il obtient
le consente-
ment des ha-
bitans.

Rien ne manquoit plus à l'exécution du projet, que d'obtenir le consentement de Guacanahari, dont la simplicité confiante fournit bientôt à Colomb une occasion favorable pour lui faire cette proposition. L'amiral ayant exprimé par signes qu'il desiroit de savoir pourquoi les insulaires s'étoient enfuis avec une si grande précipitation à l'approche de ses vaisseaux, le cacique lui fit entendre que le pays étoit désolé par les *Carâibes*, peuples habitant quelques îles situées au sud-ouest, nation guerrière

guerrière & cruelle, qui se plaisoit dans le carnage & qui mangeoit la chair des prisonniers tombés entre ses mains; qu'à la première apparition des Espagnols, les insulaires avoient supposé que c'étoit les Caraïbes auxquels ils n'osoient pas tenir tête, & qu'ils avoient eu recours au moyen qu'ils employoient ordinairement pour se mettre en sûreté en se retirant dans leurs bois les plus épais & les plus impénétrables. Guacanahari, en parlant de ces terribles ennemis, donna des marques d'une si grande frayeur, & montra si ouvertement l'impuissance où étoit sa nation de leur résister, que Colomb imagina que le cacique recevroit sans alarme l'offre de le défendre contr'eux. Il lui proposa donc le secours des Espagnols. Il s'engagea à prendre le cacique & sa nation sous la protection du puissant monarque au service duquel il étoit lui-même, & lui offrit de laisser dans l'isle un nombre d'hommes suffisant non-seulement pour défendre les habitans des incursions que pourroient faire les Caraïbes à l'avenir, mais pour se venger des maux qu'ils avoient faits.

Le crédule Guacanahari accepta l'offre de Colomb avec beaucoup d'empressement, & se crut désormais en sûreté sous la protection de ces hommes, enfans du ciel, & supérieurs en force au reste des mortels. On traça sur le terrain le plan d'un petit fort que Colomb appella *Navidad* (de la Nativité), parce qu'il étoit débarqué sur cette terre le jour de Noël. On creusa un fossé profond. On éleva des remparts fortifiés de palissades, & on y plaça les gros canons sauvés du naufrage du vaisseau de l'amiral. L'ouvrage fut fini en dix jours; ces pauvres insulaires ayant travaillé eux-mêmes avec une assiduité infatigable à élever le premier monument de leur servitude. Pendant ce tems Colomb s'efforça d'augmenter par ses caresses & sa libé-

1492.

Il bâtit un fort.

1492.

ralité la haute opinion qu'ils avoient des Espagnols ; & la persuasion où ils étoient de sa bienveillance à leur égard. Mais il voulut en même-tems leur donner une idée imposante de la force que les Espagnols avoient en main pour punir & exterminer ceux qui mériteroient leur juste indignation. Dans cette vue, en présence d'un peuple nombreux, il disposa ses gens en ordre de bataille, & leur fit voir, par des épreuves innocentes, la bonté du tranchant des sabres Espagnols, la force de leurs piques & les effets de leurs arquebuses. Ces peuples grossiers, ignorant l'usage du fer, ne connoissant d'autres armes que des fleches de roseau armées d'os de poisson, des sabres & des javelines de bois durci au feu, furent saisis d'étonnemens & de frayeur. Avant que leur surprise & leur crainte eussent eu le tems de s'affoiblir, Colomb fit tirer les gros canons. Cette explosion subite les frappa d'une telle terreur, qu'ils tombèrent à terre se couvrant le visage de leurs mains ; & lorsqu'ils virent ensuite les effets étonnans des boulets, ils conclurent qu'il étoit impossible de résister à des hommes qui dispoient de ces instrumens destructeurs, & qui marchaient armés de l'éclair & du tonnerre contre leurs ennemis.

Instructions.
qu'il donne à
ceux qu'il y
laisse.

Après avoir convaincu les insulaires de la bienfaisance & du pouvoir des Espagnols & avoir mis ceux-ci en état de conserver leur ascendant sur les esprits de ce peuple timide, Colomb destina trente-huit de ses gens à rester dans l'isle. Il mit à leur tête Diégo d'Arada, gentilhomme de Cordoue, en l'investissant des pouvoirs qu'il avoit reçus lui-même de leurs majestés catholiques. Il laissa à cette colonie naissante tout ce qui lui étoit nécessaire pour subsister & se défendre. Il recommanda aux Espagnols, dans les termes les plus forts, de se tenir unis ensemble, de montrer une soumission sans réserve au

commandement, d'éviter de donner aucun sujet de plainte aux naturels du pays, de cultiver l'amitié de Guacanahari, mais de ne jamais se mettre en son pouvoir en s'avancant dans l'isle en petites troupes, ou en s'éloignant trop du fort. Il leur promit de revenir promptement avec un renfort qui les mettroit en état de prendre une pleine & paisible possession du pays, & de recueillir le fruit de leurs découvertes. Il s'engagea en même-tems à faire mention de leurs noms au roi & à la reine, & à présenter leurs services sous le jour le plus avantageux (1).

Après avoir pris toutes ces précautions pour la sûreté de la colonie, il partit du port de la Nativité le 4 janvier 1493, & faisant voile vers l'est, il découvrit & nomma la plus grande partie des havres de la côte du nord de l'isle. Le 6, il aperçut la *Pinta* & la rejoignit après une séparation de plus de six semaines. Pinson s'efforça de justifier sa conduite en prétendant qu'il avoit été emporté par la force de la mer & des courans, & que les vents contraires l'avoient empêché de revenir. L'amiral, quoique très-convaincu des mauvaises intentions de Pinson & de la foiblesse des raisons qu'il apportoit pour sa défense, sentit bien que ce n'étoit pas-là le moment de compromettre son autorité en l'exerçant toute entière; il étoit d'ailleurs si satisfait de cette réunion qui le délivroit de beaucoup de craintes, que toute mauvaise qu'étoit l'apologie de Pinson, il la reçut sans objection, & parut lui rendre son amitié. Pendant sa séparation d'avec l'amiral, Pinson avoit visité plusieurs parties de la côte, & tiré un peu d'or des naturels en trafiquant avec eux, mais il n'avoit fait aucune découverte importante.

(1) Oviedo, *ap. Ramus III, pag. 82. Herrera, decad. 1, Lib. I, cap. 20. Vie de Colomb, chap. 34.*

1493.

Il se déter-
mine à re-
tourner en
Europe.

Tempête
violente.

L'état du vaisseau de Colomb & l'impatience de ses gens le forçoient de hâter son retour en Europe. La *Nigna* ayant beaucoup souffert pendant un si long voyage, faisoit eau de toute part. Ses compagnons de voyage, après une si longue absence, brûloient du desir de revoir leur pays natal, & de raconter à leurs compatriotes les choses étonnantes qu'ils avoient vues. Pressé par toutes ces raisons, Colomb partit enfin le 16 janvier, & se dirigeant vers le nord-est, il eut bientôt perdu la terre de vue. Il avoit à son bord quelques habitants des différentes isles qu'il avoit découvertes; & outre l'or qui avoit été le principal objet de ses recherches, il rapportoit une petite quantité de toutes les productions qui pouvoient devenir la matière de quelque commerce, des oiseaux inconnus, & d'autres curiosités naturelles propres à attirer l'attention & à exciter l'étonnement des Européens. Le voyage fut heureux jusqu'au 14 de février, & on avoit déjà fait cinquens lieues sur la mer Atlantique, lorsque des vents violents commencèrent à s'élever & continuant de s'accroître, devinrent un ouragan terrible. Tout ce que l'expérience & l'habileté de Colomb purent lui fournir de ressources pour sauver les vaisseaux, fut employé. Mais il étoit impossible de résister à la violence de la tempête; & comme on étoit loin encore de toute terre, leur perte sembloit inévitable. Les matelots eurent recours aux prières, à l'invocation des saints, aux vœux, aux charmes mêmes, enfin à tout ce que la religion peut dicter ou la superstition suggérer dans les dangers extrêmes; tous ces moyens étant sans effet & la perte des Espagnols paroissant inévitable, ils s'abandonnoient au désespoir, & s'attendoient à chaque moment à être engloutis par les flots. Outre les passions naturelles qui agitent le cœur de l'homme dans

de si terribles situations, & lorsque la mort se présente sous ses formes les plus effrayantes, Colomb étoit en proie à des sentimens plus douloureux encore & qui lui étoient particuliers. Il craignoit que l'étonnante découverte qu'il venoit de faire ne pérît avec lui, & que le genre humain ne fût privé de tous les avantages qui pouvoient en être les fruits. Son nom alloit passer à la postérité, comme celui d'un aventurier imprudent & trompé, au lieu de vivre dans la mémoire des hommes comme celui de l'auteur de la plus belle entreprise qui eût jamais été conçue. Ces désolantes réflexions étouffoient en lui le sentiment même du danger présent. Moins touché de la perte de sa vie qu'occupé de conserver la mémoire des grandes choses qu'il avoit tentées & exécutées, il se retira dans sa chambre & écrivit sur du parchemin un récit abrégé de son voyage, de la route qu'il avoit suivie, de la situation & de la richesse des pays qu'il avoit découverts, & de l'établissement de la colonie qu'il y avoit laissée. Ayant ensuite enveloppé son écrit d'une toile cirée, il l'enferma d'une espece de gâteau de cire qu'il mit dans un tonneau bouché avec beaucoup de soin, & qu'il jeta à la mer, dans l'espérance que quelque accident heureux conserveroit un dépôt si précieux au monde (1).

Enfin la providence vint à son secours, & sauva une vie réservée à d'autres événemens intéressans. Le vent tomba, la mer se calma, & le soir du quinzième jour on découvrit une terre vers laquelle on gouverna sans la connoître. On s'aperçut bientôt que c'étoit *Sainte-Marie*, une des Açores ou îles occidentales soumises à la couronne de Portugal. Là, après de grandes difficultés de la part du gouverneur, Colomb se

1493.

Conduite
de Colomb.Il relâche
aux Açores.

(1) *Vie de Colomb*, chap. 37. *Herrera*, *decad.* 1, *Lib. II*, *cap.* 1, 2. Voyez la
NOTE XVI.

1493.

conduisant avec autant de prudence que de courage , obtint des rafraîchissemens & tous les secours dont il avoit besoin. Une circonstance l'inquiétoit cependant beaucoup. La *Pinta* qu'il avoit perdu de vue le premier jour de la tempête ne paroissoit point. Il craignit d'abord qu'elle n'eût été ensevelie dans les eaux , & que tout n'eût péri. Ensuite ses premiers soupçons revinrent , & il se persuada que Pinson avoit fait voile pour l'Espagne , afin d'arriver avant lui & de partager sa gloire en donnant les premières nouvelles de ses découvertes.

Il arrive à
Lisbonne, 24
février.

4 mars.

Cette dernière crainte lui fit quitter les Açores dès que le vent le lui permit. A peu de distance de la côte d'Espagne, lorsqu'il touchoit presque au terme de son voyage & qu'il étoit ce semble hors de tout danger , une autre tempête s'éleva presque aussi violente que la première , & qui , après l'avoir balotté deux jours & deux nuits , le força d'entrer dans le Tage. Après en avoir demandé la permission au roi de Portugal , il se rendit à Lisbonne , & quoique les Portugais pussent assez naturellement sentir quelques mouvemens de jalousie en voyant une autre nation entrer avec eux dans la carrière des découvertes qu'ils croyoient réservée à eux seuls , & dès les premiers pas éclipser leur renommée , Colomb fut reçu avec toutes les marques de distinction dues à un homme qui avoit exécuté une entreprise aussi nouvelle que grande. Le roi l'admit en sa présence , le traita avec la plus haute considération , écouta le récit de son voyage avec une admiration mêlée de regret , tandis que Colomb de son côté jouissoit de la satisfaction de développer l'importance de sa découverte , & de prouver la justesse de ses spéculations aux mêmes personnes qui , par une ignorance nuisible à elles-mêmes & fatale à leur pays, ve-

noient de les rejeter comme les projets d'un visionnaire ou d'un aventurier (1).

1493.

Colomb impatient de retourner en Espagne, ne s'arrêta que cinq jours à Lisbonne. Le 15 mars, il arriva au port de Palos, sept mois & onze jours après son départ de ce même lieu. Aussi-tôt qu'on découvrit son vaisseau, tous les habitans coururent au rivage pour embrasser leurs parens & leurs compatriotes, & savoir des nouvelles de leur voyage. Mais lorsqu'ils apprirent l'heureux succès de l'expédition, lorsqu'ils virent des hommes extraordinaires amenés par Colomb, des animaux inconnus, des productions singulières des pays qu'on avoit découverts, l'effusion de la joie fut générale & ne put se contenir. On sonna toutes les cloches; on tira le canon. Colomb, en débarquant, fut reçu avec les mêmes honneurs qu'on auroit rendus au roi. Tout le peuple en procession solennelle l'accompagna, lui & sa troupe, à l'église, où ils allèrent pour remercier Dieu d'avoir couronné d'un si heureux succès le voyage le plus long & le plus important qui eût jamais été entrepris. Le soir du même jour, Colomb eut la satisfaction de voir entrer dans le port la *Pinta*, que la violence de la tempête avoit jettée bien loin au nord.

Il retourne
en Espagne.

Le premier soin de Colomb fut de donner avis au roi & à la reine, qui étoient alors à Barcelonne, de son arrivée & de ses découvertes. Ferdinand & Isabelle, également étonnés & ravis d'un succès qu'ils n'espéroient presque plus, répondirent à Colomb de la manière la plus honorable & la plus flatteuse, lui mandèrent de se rendre sur le champ auprès d'eux, pour apprendre de lui-même le détail de son expédition & des cir-

Sa réception.

(1) *Vie de Colomb*, chap. 40, 41. *Herrera*, *decad.* 1, *Lib.* II, *cap.* 3.

1493.

constances du service signalé qu'il venoit de leur rendre. Dans son voyage à Barcelonne, le peuple accouroit en foule de tous les endroits voisins, le suivoit avec admiration & lui prodiguoit les applaudissemens. Ferdinand & Isabelle ordonnèrent que son entrée dans la ville se fit avec tout l'appareil convenable à un événement qui alloit donner à leur regne un si grand lustre. Les hommes qu'avoit amenés Colomb des pays qu'il venoit de découvrir, marchaient les premiers. Leur teint, leur physionomie, la singularité de toute leur personne les faisoit regarder comme des hommes d'une espece nouvelle. Après eux on portoit les ornemens d'or façonnés par l'art grossier de ces peuples; les grains d'or trouvés dans les montagnes, & la poudre du même métal recueillie dans les rivières; enfin les différentes productions de ces pays nouveaux. Colomb fermoit la marche & attiroit tous les yeux. On contemploit avec admiration un homme extraordinaire, dont le génie & le courage avoient conduit les Espagnols au travers de mers inconnues, à la découverte d'un monde nouveau. Ferdinand & Isabelle le reçurent, assis sur leur trône, vêtus de tous les ornemens royaux, & placés sous un dais magnifique. A son approche ils se leverent, & ne permettant pas qu'il se mît à genoux pour leur baiser la main, ils lui ordonnerent de s'asseoir sur un siege préparé pour lui, & de leur faire le récit de son voyage; ce qu'il fit avec une gravité également convenable au caractère de la nation Espagnole & à la dignité de l'assemblée, & en même-tems avec la modeste simplicité d'un esprit supérieur qui, content d'avoir exécuté de grandes choses, ne cherche pas à les relever par une vaine ostentation. Lorsqu'il eut fini sa narration, le roi & la reine se mirent à genoux pour rendre grâces à Dieu d'une découverte dont ils espéroient

espéroient recueillir pour leurs royaumes les plus grands avantages (1). Ils donnerent à Colomb les marques les plus éclatantes de la reconnoissance & de l'admiration que leur inspiroient son courage & ses travaux. Il fut confirmé, lui & ses héritiers, par des Lettres-patentes, dans tous les privileges stipulés dans le traité de Santa-Fé. Sa famille fut ennoblie. Le roi, la reine, & à leur exemple, tous les courtisans le traitèrent en toute occasion, avec les égards réservés aux personnes du plus haut rang. Mais ce qui satisfit plus que toutes ces faveurs, cet esprit actif & entreprenant, toujours occupé de grands objets, ce fut l'ordre d'équiper promptement une flotte avec laquelle il pût non-seulement s'assurer la possession des pays qu'il avoit déjà découverts, mais aller encore à la recherche de ces contrées plus riches qu'il se flattoit toujours de découvrir (2).

Tandis que ces préparatifs se faisoient, le bruit de l'expédition & des découvertes de Colomb se répandoit & attiroit l'attention de toute l'Europe. La multitude, frappée d'étonnement en entendant dire qu'on avoit découvert un nouveau monde, ne pouvoit croire une chose si fort au-delà de la sphère des idées communes. Les hommes instruits, capables de concevoir toute l'importance de ce grand événement & d'en prévoir les suites, l'apprirent avec des transports d'admiration & de joie. Ils en parloient avec ravissement ; ils se félicitoient les uns les autres d'avoir vécu dans un siècle où cette grande découverte reculoit les bornes des connoissances, ouvroit au genre humain une moisson nouvelle de recherches & d'obser-

Etonnement
que causent
ses décou-
vertes.

(1) Voyez la NOTE XVII.

(2) *Vie de Colomb*, chap. 42, 43. Herrera, *decad.* 1, *Lib. II*, cap. 3.

1493.

ventions , & fournissoit désormais à l'homme un moyen de connoître parfaitement la structure & les productions du globe qu'il habite (1). Les opinions se partagerent , & l'on forma différentes conjectures sur les pays nouvellement découverts ; on demandoit à quelle division de la terre ils appartenoient. Colomb soutenoit toujours sa premiere idée , & vouloit qu'on les regardât comme une portion de ces vastes régions de l'Asie , comprises alors sous le nom général d'*Inde*. Ce sentiment étoit confirmé par ses observations sur les productions de ces pays. L'or abondoit dans l'isle , & il avoit rapporté des isles qu'il avoit visitées , une assez grande quantité de ce métal , pour croire qu'on y en trouveroit des mines. Le coton , autre production des Indes orientales , étoit commun dans ces isles. Le piment lui paroissoit être une espece de poivre d'*Inde*. Il prenoit une racine assez ressemblante à la rhubarbe , pour cette drogue précieuse qu'on supposoit alors être une production particuliere des Indes orientales (2). Les oiseaux qu'il avoit apportés , étoient ornés de plumages de couleurs aussi riches que ceux de l'Asie. L'alligator lui paroissoit le même animal que le crocodile. Toutes ces circonstances déterminèrent non-seulement les Espagnols , mais les autres nations de l'Europe , à adopter l'opinion de Colomb. Les pays qu'il avoit découverts furent considérés comme faisant partie de l'*Inde* , & Ferdinand & Isabelle leur donnerent le nom d'*Indes* , dans la ratification du traité de Santa-Fé , accordée à Colomb à son retour (3). Lorsqu'ensuite l'erreur fut découverte & la vraie

Connues
sous le nom
d'Indes occi-
dentales.

(1) P. Mart. *Epist.* 133 , 134 , 135. Voyez la NOTE XVIII.

(2) Herrera , *decad.* 1 , *Lib.* 1 , *cap.* 20. Gomera , *Hist.* *cap.* 17.

(3) *Vie de Colomb* , *chap.* 44.

situation du nouveau monde mieux déterminée, il conserva son premier nom : on l'appelle encore *Indes occidentales*, & ses habitans *Indiens*.

1493.

Ce nom si séduisant, les échantillons apportés par Colomb de la richesse & de la fertilité de ces pays nouveaux, l'exagération trop naturelle aux voyageurs, que ses compagnons mettoient dans leurs récits, donnerent de si belles espérances, que le goût des découvertes & des entreprises s'anima tout à coup parmi les Espagnols à un point étonnant. Quoique peu accoutumés aux grands voyages de mer, ils montrèrent la plus grande impatience pour une seconde expédition. Des volontaires de tous les rangs demandoient à être employés. La belle perspective offerte à leur avidité & à leur ambition, leur faisoit fermer les yeux sur les dangers & la longueur du voyage. Ferdinand lui-même, paroissant avoir oublié son caractère précautionné & son éloignement pour les entreprises hasardeuses, partageoit l'enthousiasme de ses sujets. Il fit faire les préparatifs d'une seconde expédition, & ils furent achevés avec une promptitude à laquelle les Espagnols n'étoient pas accoutumés. Ce nouvel armement, qui paroîtroit assez considérable même dans notre siècle, consistoit en dix-sept vaisseaux, dont quelques-uns étoient d'un très-grand port : il s'embarqua 1500 personnes, parmi lesquelles se trouvoient beaucoup de gentilshommes qui avoient été employés dans des places honorables. Le plus grand nombre devoit rester dans le pays, & s'étoient pourvus de tout ce qui leur étoit nécessaire pour se défendre & pour former un établissement. Ils emportoient toutes les especes d'animaux domestiques de l'Europe, toutes les semences & toutes les plantes qui paroissoient devoir réussir sous le climat des Indes occidentales, avec des ustensiles

Préparatifs
pour un se-
cond voyage.

1493.

Droits de
l'Espagne sur
le nouveau
monde, con-
firmés par le
pape.

& des outils de toutes sortes. Enfin il y avoit parmi eux tous les genres d'ouvriers nécessaires à une colonie qui s'établit (1).

Cependant quelque importants & bien concertés que fussent ces préparatifs, Ferdinand & Isabelle crurent devoir s'assurer par d'autres précautions, la propriété & la possession des pays nouvellement découverts. L'exemple des Portugais & la superstition de ce siècle leur faisoient une nécessité d'obtenir du pape la concession de ces nouvelles terres. On supposoit que le pontife, comme vicaire & représentant Jésus-Christ, avoit un droit de souveraineté sur tous les royaumes de la terre. Alexandre VI, souillé de tous les crimes qui peuvent deshonorner l'humanité, remplissoit alors le siege de Rome. Comme il étoit né sujet de Ferdinand, & que la protection & les secours de ce prince pouvoient lui faciliter l'exécution de ses desseins ambitieux pour l'élévation de sa famille, il accorda sur le champ au monarque toutes ses demandes. Par un acte de libéralité qui ne lui coûtoit rien, & qui ser voit au contraire à étendre l'autorité & les prétentions des papes, il donna à Ferdinand & Isabelle tous les pays qu'habitoient les infideles, & qu'ils avoient découverts ou découvroient dans la suite; & en vertu du pouvoir qu'il prétendoit tenir de Jésus-Christ, il investit la couronne de Castille d'un droit sur de vastes régions dont il ignoroit la situation & jusqu'à l'existence, loin d'y avoir lui-même aucun titre. Mais comme il falloit éviter que cette concession ne contrariât celle qu'il avoit déjà faite au Portugal, il établit pour limites entr'elles une ligne qu'on supposeroit tirée d'un pôle à l'autre, & passant à cent lieues à l'ouest des Açores; accordant de nouveau, par la plénitude

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib.* II, *cap.* 5. *Vie de Colomb*, chap. 45.

1493.

de son pouvoir, aux Portugais tout ce qui étoit à l'est de cette ligne, & donnant aux Espagnols tous les pays à l'ouest (1). Ferdinand avoit fait valoir le desir d'étendre la foi chrétienne comme un motif de sa demande au pape ; & dans la bulle, cette raison est donnée comme la principale de celles qui ont déterminé le pontife. Pour montrer qu'on s'occupoit de ce projet louable, plusieurs moines, sous la conduite du P. Boyl, Catalan d'une grande réputation dans son état, qu'on revêtit de la dignité de vicaire-apostolique, furent nommés pour accompagner Colomb, & se dévouer à l'instruction des naturels du pays. Les Indiens que Colomb avoit amenés avec lui ayant reçu quelques teintures de la doctrine chrétienne, furent baptisés avec beaucoup de solennité, le roi lui-même, le prince son fils & les principaux seigneurs de sa cour leur servant de parrains. On fait assez que ces premiers pas du christianisme dans le nouveau monde, n'ont pas mené aussi loin que des hommes pieux le desiroient & qu'ils avoient lieu de l'espérer.

Ferdinand & Isabelle ayant obtenu ainsi un titre qui leur paroissoit incontestable à la souveraineté de tous les pays qu'ils pouvoient découvrir sur une si grande partie du globe, rien ne retarda plus le départ de la flotte. Colomb étoit extrêmement impatient de revoir la colonie qu'il avoit laissée, & de suivre la carrière de gloire qu'il s'étoit ouverte. Il mit à la voile de la baie de Cadix, le 25 septembre, & touchant encore à l'isle Gomera, il porta au sud & s'avança dans cette direction plus qu'il n'avoit fait dans son premier voyage. Par-là il jouit plus constamment du secours des vents alisés qui regnent

Second
voyage de
Colomb.

(1) Herrera, *decad. 1.*, *Lib. II*, *cap. 4*. Torquemada, *Mon. Ind. Lib. XVII*, *cap. 3*.

1493.

2 novembre.

entre les tropiques , & fut porté vers un groupe d'îles situées à une grande distance à l'est de celles qu'il avoit déjà découvertes. Le vingt-sixième jour après son départ de Gomera , il prit terre à une des *Caraïbes* ou *îles du Vent* , à laquelle il donna le nom de *Desfada* (la Desirade) , à cause du desir que ses gens montroient d'aborder à quelque partie du nouveau monde (1). Il découvrit ensuite successivement la *Dominique* , *Marie-Galante* , la *Guadeloupe* , *Antigoa* , *Saint - Jean de Porto-Rico* , & plusieurs autres îles qu'il trouva sur sa route en avançant vers le nord. Elles étoient toutes habitées par ces peuples cruels que Guacanahari lui avoit peints de si effrayantes couleurs. Sa description ne parut pas exagérée. Toutes les fois que les Espagnols débarquèrent , ils furent reçus d'une manière qui les convainquit de l'esprit guerrier & de l'audace des insulaires , & ils découvrirent dans leurs habitations les restes des horribles repas dans lesquels ils se nourrissoient des corps de leurs ennemis pris à la guerre.

Il arrive à
Hispaniola le
22 novemb.

Colomb étoit trop empressé de savoir l'état de sa colonie , & de lui porter les secours dont il supposoit qu'elle avoit besoin , pour s'arrêter dans aucune de ces îles. Il continua donc sa route vers Hispaniola (2). Lorsqu'il arriva à la Nativité où il avoit laissé ses trente - huit hommes , il fut fort étonné de n'en voir aucun se montrer & accourir au-devant de leurs compatriotes avec des transports de joie. Inquiet de leur fort & soupçonnant ce qui leur étoit arrivé , il prit terre. Tous les naturels du pays qui eussent pu lui donner quelques nou-

(1) Oviedo , *ap. Ramusium* III , 85. B.

(2) P. Martyr , *decad. pag.* 15 , 18. Herrera , *decad.* 1 , *Lib. II* , *cap.* 7. *Vie de Colomb* , *chap.* 46 , &c.

velles de sa colonie, s'enfuirent à son approche. Il trouva le fort entierement démoli ; des lambeaux d'habillemens Espagnols, des débris de leurs armes & de leurs ustensiles répandus autour de lui, ne laisserent aucun doute sur le destin malheureux de la garnison (1). Tandis que les Espagnols pleuroient sur ces tristes restes de leurs malheureux compatriotes, on vit arriver un frere du cacique Guacanahari. Colomb apprit de lui ce qui étoit arrivé après son départ de l'isle. Un commerce suivi avec les Espagnols avoit diminué peu à peu le respect des insulaires pour eux. Les Européens, par leur mauvaise conduite & leurs violences, avoient bientôt laissé voir qu'ils avoient tous les besoins, toutes les foiblesses & toutes les passions des hommes. Après le départ de Colomb, qui leur imposoit par sa présence & son autorité, la garnison avoit secoué toute espece de subordination, & oubliant les sages instructions de l'amiral, chaque particulier s'étoit rendu indépendant & s'étoit abandonné, sans aucun frein, à toutes ses fantaisies. L'or, les femmes, les provisions des insulaires étoient devenus la proie de ces oppresseurs. Ils s'étoient portés en petites troupes dans toute l'isle, exerçant par-tout leur avidité & leur insolence. Ces violences sans prétextes avoient à la fin lassé la patience & excité le courage de ce peuple, malgré sa douceur & sa timidité. Le cacique de Cibao, dont les Espagnols infestoient sur-tout le territoire, attirés par les mines d'or de ce district, en avoit surpris & fait périr plusieurs qui parcouroient l'isle avec autant de sécurité que si les habitans n'eussent eu aucun sujet de se plaindre d'eux. Il avoit ensuite rassemblé ses sujets, & ayant investi le fort, il y avoit fait

 1493.

Sort des Espagnols qu'il y avoit laissés.

(1). *Hist. de cura de los palacios M. S.*

1493.

mettre le feu. Quelques Espagnols avoient été tués en s'y défendant ; le reste avoit péri en traversant un bras de mer pour se dérober à l'ennemi. Guacanahari, que tous les excès des Espagnols n'avoient pas encore détaché d'eux , avoit pris les armes pour les défendre, & avoit reçu une blessure qui le retenoit chez lui.

Conduite
prudente de
Colomb.

Ce récit ne mettoit pas Guacanahari à couvert de tous les soupçons ; mais Colomb vit que ce n'étoit pas un moment favorable pour rechercher sa conduite avec sévérité. Il rejetta donc l'avis de plusieurs de ses officiers qui vouloient se saisir de la personne du cacique, & venger la mort des Espagnols en attaquant les insulaires. Il leur fit sentir la nécessité de s'assurer de l'amitié de quelque prince du pays, pour faciliter l'établissement qu'ils projettoient , & leur exposa le danger de soulever contr'eux toute l'île en exerçant une rigueur inutile & déplacée ; au lieu de perdre le tems à venger les injures passées , il s'occupa des précautions qui pouvoient en prévenir de nouvelles. Dans cette vue, il fit choix d'une situation plus saine & plus commode que celle de la Nativité. Il y traça dans une grande plaine, voisine d'une large baie, le plan d'une ville, & obligeant tous les Espagnols de mettre la main à un ouvrage d'où le salut commun dépendoit , les maisons & les remparts furent bientôt en état de les loger & de les mettre en sûreté. Il donna à cette cité naissante , la première que les Européens fondoient dans le nouveau monde, le nom d'*Isabelle*, en l'honneur de sa protectrice la reine de Castille (1).

Mécon-
te-ment que lui
cause son
équipage.

Au milieu de ces travaux si nécessaires, Colomb eut à combattre, non-seulement tous les dégoûts & toutes les difficultés

(1) *Vie de Colomb*, chap. 51. Herrera, *décad.* 1, *Lib.* II, *cap.* 10.

qui

qui pouvoient accompagner l'établissement d'une colonie dans un pays inculte; mais, ce qui étoit plus embarrassant encore, la paresse, l'impatience & l'indocilité de ses gens. Le défaut d'activité, naturel aux Espagnols, sembloit s'augmenter par l'influence d'un climat chaud qui les énervait. Plusieurs d'entre eux étoient des gentilshommes, qui n'ayant jamais soutenu aucun travail de corps, s'étoient engagés dans cette expédition sur les descriptions pompeuses & exagérées de quelques-uns des premiers compagnons de Colomb, ou sur l'idée fautive adoptée par Colomb lui-même, qu'Hispaniola étoit ou le Cipango de Marc-Paul ou l'Ophir d'où Salomon tiroit ces marchandises précieuses qui avoient répandu dans son royaume de si immenses richesses. Mais lorsqu'au lieu de la moisson d'or qu'ils avoient compté recueillir sans peine, les Espagnols virent que cette brillante perspective s'éloignoit, & que s'ils pouvoient jamais y atteindre, ce ne seroit que par des efforts très-lents & par une longue persévérance de travail & d'industrie, la perte de leurs chimériques espérances les jeta dans un abattement voisin du désespoir, & les porta ensuite à un mécontentement général. En vain Colomb s'efforçoit de ranimer leur courage, en leur faisant observer la fertilité du sol & en leur montrant des morceaux d'or qu'on apportoit chaque jour de différentes parties de l'isle. Ils n'avoient pas assez de patience pour attendre les richesses que la terre ne fournit qu'avec le tems & à des intervalles réglés, & ils regardoient l'or lui-même avec dédain, comme étant en trop petite quantité pour satisfaire leurs desirs. L'esprit de mutinerie devint général & il se fit une conspiration qui pouvoit être fatale à l'amiral & à sa colonie. Heureusement elle fut découverte. Colomb punit quelques-uns des chefs, & envoya les autres prisonniers

1493.

en Espagne. Il y renvoyoit en même-tems douze vaisseaux de transport qui l'avoient accompagné, & demandoit un renfort d'hommes & de nouvelles provisions (1).

1494.
Il examine
l'état du pays.
12 mars.

Cependant, pour prévenir l'oïfiveté qui nourrissoit le mécontentement des Espagnols en leur laissant le tems de penser au renversement de leurs espérances, il projetta différentes expéditions dans l'intérieur du pays. Il envoya un détachement sous le commandement d'Alonso d'Ojeda, officier actif & vigilant, pour visiter le district de Cibao, où l'on disoit que l'or étoit en plus grande abondance qu'ailleurs. Il soutint lui-même cette expédition avec une grande partie de ses troupes. Il déploya, dans cette occasion, tout l'appareil militaire pour frapper l'imagination des insulaires. Il marcha enseignes déployées, au son d'une musique guerrière, & faisant voltiger un petit corps de cavalerie, tantôt en avant & tantôt à son arrière-garde. Comme c'étoit la première fois que les habitans du nouveau monde voyoient des chevaux, l'aspect de ces animaux les frappa d'admiration & de terreur, impressions qu'ils reçurent avec d'autant plus de facilité, qu'ils n'avoient eux-mêmes aucun animal domestique, ni aucune idée du surcroît de force que l'homme s'étoit donné en se soumettant le cheval. Ils imaginèrent que le cheval & le cavalier ne formoient qu'un seul corps animé & un être doué de raison, dont les mouvemens rapides leur caufoient le plus grand étonnement, & dont l'impétuosité & la force leur sembloit irrésistibles. Colomb s'efforçoit ainsi d'inspirer aux insulaires une grande crainte des Espagnols, mais il ne négligeoit pas de gagner aussi leur confiance & leur amitié. Il se conduisoit avec eux, dans toutes

(1) Herrera, *decad.* I, *Lib.* II, *cap.* 10, 11.

les circonstances , avec l'intégrité la plus scrupuleuse & la justice la plus exacte , & il les traitoit non-seulement avec humanité , mais avec indulgence. La description que les naturels lui avoient faite de Cibao s'étoient trouvée vraie. Ce pays montagneux & sans culture rouloit l'or dans tous ses ruisseaux , & on y en trouvoit des grains , dont quelques - uns étoient d'une grosseur considérable. Les Indiens n'avoient jamais ouvert une seule mine pour en tirer ce métal. Pénétrer dans les entrailles de la terre & purifier la mine , étoient des opérations au-dessus de leur industrie , & ils ne faisoient pas assez de cas de l'or pour employer tous les efforts de leur industrie & de leur esprit à se le procurer en plus grande quantité (1). Tout ce qu'ils en possédoient , ils l'avoient recueilli dans le lit des rivières ou au pied des montagnes , après les pluies abondantes qui tombent entre les tropiques. Mais à toutes ces marques , les Espagnols ne pouvoient douter que la terre de ce canton ne renfermât dans son sein des trésors dont ils se flattoient d'être bientôt les maîtres (2). Colomb , pour s'assurer la possession de cette riche province , y éleva un petit fort , auquel il donna le nom de *Saint-Thomas* , en mémoire de l'incrédulité de ses gens qui n'avoient pas voulu croire que le pays produisît de l'or , jusqu'à ce qu'ils l'eussent vu de leurs yeux & touché de leurs mains (3).

1494.

L'espérance des richesses que pouvoit fournir le pays de Cibao , vint fort à propos pour relever les esprits abattus des Colons qui se trouvoient pressés par des besoins de différents genres. Le fonds de provisions de bouche qu'ils avoient

Situation
fâcheuse &
mécontente-
ment de la
colonie.

(1) Oviedo , *Lib. II* , pag. 90. A.(2) P. Martyr , *decad. pag. 32.*(3) Herrera , *decad. 1* , *Lib. II* , cap.12. *Vie de Colomb* , chap. 52.

1494.

apporté d'Europe, étoit en grande partie consommé. Ce qui en restoit se trouvoit si corrompu par la chaleur & l'humidité du climat, qu'on n'en pouvoit presque faire aucun usage. Les gens du pays cultivoient une si petite quantité de terrain & avec si peu d'industrie, qu'à peine en pouvoient-ils tirer de quoi fournir à leur propre subsistance. Les Espagnols n'avoient pas encore eu le tems de préparer la terre pour lui faire produire des alimens. Ils se voyoient en danger de mourir de faim, & étoient déjà réduits à une très-petite ration. Ils commençoient en même-tems à être attaqués des maladies particulieres à la zone torride, & dont les ravages sont toujours plus grands dans les pays sans culture, où les travaux de l'homme n'ont point ouvert les bois, séché les marais & contenu les rivières dans un lit constant. Effrayés de la violence & des symptômes du mal, ils accusoient Colomb & les compagnons de sa première expédition qui, par leurs descriptions pompeuses d'Hispaniola, les avoient engagés à quitter leur patrie pour un pays barbare & stérile, où ils alloient périr de faim ou de maladie. Plusieurs des officiers & des colons les plus distingués adoptoient & répétoient ces plaintes séditieuses au lieu de les arrêter. Le P. Boyl, vicaire apostolique, étoit un de ceux qui parloient contre Colomb avec le plus d'insolence. Il fallut toute l'autorité & toute l'adresse de l'amiral pour rétablir la tranquillité & la subordination. Il employa alternativement les menaces & les promesses; mais rien ne contribua plus à adoucir les mécontents, que l'espoir de trouver dans les mines de Cibao des trésors qui les dédommageroient de leurs souffrances, & qui effaceroient de leur mémoire jusqu'au souvenir de leurs premiers malheurs.

Colomb ten-
te de nou-
velles dé-
couvertes.

Lorsque Colomb, par ses soins & sa prudence eut ramené

l'ordre & la paix, il crut pouvoir quitter l'isle & poursuivre ses découvertes. Il vouloit sur-tout s'assurer si ces nouvelles contrées tenoient à quelques régions de la terre déjà connues, ou si elles en étoient une portion absolument séparée. Il confia, en son absence, le gouvernement de l'isle à son frere D. Diego, aidé d'un conseil d'officiers. Il donna le commandement d'un corps de troupes à D. Pedro Margarita, qu'il chargea de visiter les différentes parties de l'isle, & d'y établir l'autorité des Espagnols; après avoir laissé à l'un & à l'autre des instructions très-détaillées sur la conduite qu'ils devoient tenir, il leva l'ancre le 24 avril, avec un vaisseau & deux petites barques. Pendant un ennuyeux voyage de cinq mois entiers, il fut éprouvé par toutes les sortes de dangers auxquels un navigateur peut être exposé, sans faire aucune découverte importante que celle de la Jamaïque. En rangeant la côte sud de Cuba (1), il se trouva engagé dans un labyrinthe formé par un nombre infini de petites isles qu'il appella *le jardin de la reine*. Dans cette route inconnue, au travers des rochers & des écueils, il fut souvent retardé par des vents contraires, assailli de tempêtes furieuses & de ces orages accompagnés d'éclairs & de tonnerre qui ne cessent presque pas entre les tropiques. A la fin ses provisions s'épuisèrent. Sa troupe excédée de fatigue & de faim, murmuroit, menaçoit, étoit prête à se porter contre lui aux plus violentes extrémités. Environné de dangers de toute espece, il étoit obligé de veiller sans cesse, de voir tout par ses yeux, de donner tous les ordres & de présider à leur exécution. Jamais navigateur n'eut autant d'occasion d'étendre son expérience & ses lumieres, & elles furent le

(1) Voyez la NOTE XIX.

1494.

salut de sa petite escadre ; mais une si longue fatigue de corps & une application d'esprit si soutenue, l'emportant sur la force naturelle de sa constitution, le conduisirent à une fièvre violente qui se termina par une létargie dans laquelle il perdit la mémoire & le sentiment, & fut sur le point de perdre la vie (1).

27 septemb.
A son retour
à Isabelle il
y trouve son
frere Barthe-
lemi.

Mais à son retour à *Isabelle*, la joie qu'il éprouva en y trouvant son frere Barthelemi, contribua beaucoup à son rétablissement. Treize ans s'étoient écoulés depuis la séparation de deux freres que les mêmes goûts & les mêmes talens unifesoient d'un étroite amitié, sans qu'ils eussent eu pendant ce tems aucun commerce l'un avec l'autre. Barthelemi, après avoir abandonné sa négociation à la cour d'Angleterre, étoit retourné en Espagne par la France. Il avoit appris à Paris la nouvelle des découvertes étonnantes de Colomb, & avoit sçu qu'il se disposoit à partir pour sa seconde expédition. Malgré la promptitude qu'il mit à son voyage, il n'arriva en Espagne qu'après le départ de l'amiral. Ferdinand & Isabelle le reçurent avec la considération que méritoit le frere d'un homme qui leur rendoit de si grands services, pensant avec raison que ce feroit une grande joie pour Colomb que de le revoir, ils lui donnerent le commandement de trois vaisseaux destinés à porter des provisions à la colonie d'*Isabelle*.

Les Indiens
prennent les
armes contre
les Espa-
gnols.

Barthelemi ne pouvoit arriver dans des circonstances où Colomb eût un plus grand besoin d'un ami qui l'assistât de ses conseils & qui partageât avec lui les soins du commandement. Les provisions qu'il avoit apportées d'Europe étoient un foible

(1) *Vie de Colomb*, chap. 54. *Herrera*, *décad.* I, *Lib. II*, *cap.* 13, 14. *P. Martyr*, *décad.* pag. 34, &c.

secours pour les besoins des Espagnols, & ne pouvoient les défendre long-tems des horreurs de la famine. L'isle ne leur fournissoit pas de quoi y suppléer. Ils étoient en même-tems menacés d'un danger plus grand encore & plus prochain. Après le départ de Colomb, les soldats qui étoient sous les ordres de Margarita, avoient secoué toute discipline & toute subordination. Au lieu de suivre les sages instructions de l'amiral, ils se dispersoient dans toute l'isle, vivant à discrétion chez les Indiens, pillant leurs provisions, s'emparant de leurs femmes & traitant ces hommes doux & paisibles avec toute l'insolence & la tyrannie militaire (1).

Tant que les Indiens avoient pu espérer que leurs souffrances finiroient par le départ volontaire de leurs oppresseurs, ils s'étoient soumis en silence & avoient dissimulé leur désespoir. Mais ils s'étoient enfin aperçus que bientôt ils ne pourroient plus secouer le joug. Les Espagnols avoient bâti une ville, & l'avoient environnée de remparts. Ils avoient construits des forts en différens endroits, enclos & semé quelques terrains. Ils paroissoient venus, non plus simplement pour visiter l'isle, mais pour s'y établir. Quoique le nombre de ces étrangers ne fût pas considérable, les Indiens avoient une culture si imparfaite & si strictement mesurée sur leur propre consommation, qu'il ne leur étoit pas possible de fournir à la subsistance de ces nouveaux hôtes. Indolens & sans activité, d'un tempérament naturellement foible & énervé encore par la chaleur du climat, ils se contentoient d'une très-petite quantité de nourriture. Une poignée de maïs, un petit morceau d'un pain insipide fait avec la cassave, suffisoient pour

(1) P. Martyr, *de cad.* pag. 47.

1494.

nourrir des hommes dont les forces n'étoient épuisées ni par les travaux du corps ni par ceux de l'esprit. Les Espagnols, quoiqu'un des peuples de l'Europe les plus sobres, leur sembloient voraces à l'excès. Ces pauvres gens voyant qu'un Espagnol consommoit la nourriture de plusieurs Indiens, les regardoient comme des hommes insatiables, & supposoient qu'ils avoient abandonné leur patrie, parce qu'elle ne leur fournissoit pas de quoi satisfaire leur faim immodérée, & qu'ils étoient venus parmi eux pour y chercher à subsister (1). En même-tems que le soin de leur propre conservation faisoit desirer aux insulaires le départ de ces hôtes incommodes qui consommoient en si peu de tems le petit fonds de leurs provisions, les injures qu'ils en recevoient tous les jours ajoutoient à leur impatience ; mais après avoir attendu inutilement le départ des Espagnols, ils conçurent que pour éloigner la destruction dont ils étoient menacés, soit par la famine, soit par les exactions de leurs tyrans, il leur étoit nécessaire de ranimer leur courage, de les attaquer avec toutes leurs forces réunies, & de les chasser de l'établissement qu'ils avoient formé par la violence.

Guerre avec
les Indiens.

Telles étoient les dispositions générales des Indiens, lorsque Colomb revint à *Isabelle*. Désespérés des injustices & des outrages qu'ils éprouvoient de la part des Espagnols, & enflammés d'une rage dont leur caractère doux & patient ne paroissoit pas susceptible, ils n'attendoient qu'un signal de leur chef pour tomber tous à la fois sur la colonie. Les Espagnols qui s'écartoient, étoient souvent surpris & ne revenoient plus. La crainte du danger réunit enfin les esprits & rétablit l'autorité

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib.* II, *cap.* 17.

de Colomb. On ne vit de salut que dans une entière confiance en sa sagesse. Il devenoit nécessaire de recourir aux armes contre les Indiens , ce que Colomb avoit évité jusqu'alors avec le plus grand soin : quelqu'inégal que pût paroître le combat entre les habitans du nouveau monde , nuds , armés seulement de massues , de bâtons durcis au feu , de sabres de bois , de frondes , de fleches dont la pointe étoit d'os de poissons , & des Européens accoutumés à la discipline & pourvus de tous les instrumens de destruction connus alors en Europe , la situation des Espagnols n'étoit pourtant pas sans danger. La prodigieuse supériorité du nombre des Indiens compensoit beaucoup d'avantages. Une poignée d'hommes avoit à se défendre contre toute une nation. Un événement malheureux , ou un simple délai , si le sort des armes ne décidoit pas la guerre sur le champ , pouvoit devenir également funestes. Colomb convaincu que tout dépendoit de la vigueur & de la rapidité de ses opérations , assembla tout de suite ses troupes. Elles étoient réduites à un très-petit nombre ; les maladies causées par la chaleur & l'humidité du pays avoient fait de grands ravages. L'expérience n'avoit pas encore montré aux Européens les remèdes du mal , ni les précautions nécessaires pour s'en garantir. Les deux tiers des premiers aventuriers étoient morts , & plusieurs de ceux qui restoit étoient incapables de service (1). Le corps de troupes qui entra en campagne consistoit seulement en deux cens hommes de pied , vingt chevaux & vingt grands chiens : on peut sans doute trouver étrange d'entendre faire mention de chiens comme faisant partie d'une armée ; mais ces animaux n'étoient pas les

1494.

1495.

24 mars.

(1) *Vie de Colomb* , chap. 61.

1495.

ennemis les moins redoutables pour des Indiens nuds & timides. Tous les caciques de l'isle, si l'on en excepte Guacanahari qui demeura toujours attaché aux Espagnols, avoient rassemblé leurs forces qui montoient, si nous en croyons les historiens Espagnols, à cent mille hommes. Au lieu de tenter d'attirer leurs ennemis dans l'épaisseur de leurs bois & dans les défilés de leurs montagnes, il eurent l'imprudence de prendre leur poste à Vega-Réal, la plus grande plaine du pays. Colomb ne leur donna pas le tems de s'apercevoir de leur erreur & de changer leur position. Il les attaqua pendant la nuit, tems où les troupes indisciplinées sont le moins capables d'agir avec quelque concert. La victoire lui fut aisée & ne lui coûta point de sang. Le bruit des armes à feu & la charge impétueuse de la cavalerie remplirent les Indiens de terreur, & les chiens, lâchés à propos, ajoutèrent tellement à leur trouble & à leur consternation, qu'ils jetterent bas leurs armes, & laisserent le champ de bataille sans faire la moindre résistance. On en tua beaucoup. On en fit prisonniers un plus grand nombre, qu'on réduisit en esclavage (1). Le reste perdit dès ce moment tout espoir & toute pensée de résister désormais à des hommes qu'ils regardoient comme invincibles.

On impose
une taxe sur
les Indiens.

Colomb employa plusieurs mois à parcourir toute l'isle & à la soumettre, sans trouver aucune résistance. Il imposa un tribut sur chaque Indien au-dessus de l'âge de quatorze ans. Tous ceux qui habitoient dans les parties de l'isle où l'on trouvoit de l'or étoient obligés de fournir, tous les trois mois, autant de poudre d'or qu'en tient un grelot de faucon. Les autres devoient fournir vingt-cinq livres de coton. C'est-là la

(1) Voyez la NOTE XX.

premiere taxe réguliere qui ait été imposée sur les Indiens , & elle a servi de base & d'exemple à des exactions encore plus onéreuses. Colomb s'écartoit en cela des maximes de douceur qu'il avoit jusqu'alors suivies & recommandées : mais à cette époque on intriguoit puissamment contre lui à la cour , pour ruiner son crédit & décrier ses opérations. On rendoit des comptes très-désavantageux de lui-même , & des pays qu'il avoit découverts. Margarita & le P. Boyl étoient retournés en Espagne ; & pour justifier leur conduite & satisfaire leur ressentiment , ils n'épargnoient aucun moyen de lui nuire. Beaucoup de courtisans voyoient avec envie sa réputation & son crédit croître de jour en jour. Fonseca , archidiacre de Séville , chargé de la direction principale des affaires de l'Inde , avoit conçu une telle prévention contre Colomb , pour des raisons que les écrivains du tems ne font pas connoître , qu'il écoutoit avec la plus grande partialité toutes les plaintes qu'on faisoit de l'amiral. Il étoit difficile à un étranger sans amis , sans expérience dans les intrigues de cour , de résister à une cabale si forte. Colomb vit qu'il n'y avoit qu'un moyen de soutenir son crédit & de réduire ses adversaires au silence , c'étoit de fournir une assez grande quantité d'or , non-seulement pour justifier ce qu'il avoit annoncé des richesses du pays , mais pour engager Ferdinand & Isabelle à poursuivre l'exécution de ses plans. Tel fut le motif qui le détermina à imposer cette pesante taxe sur les Indiens , & à en exiger le paiement avec une extrême rigueur. C'est tout ce qu'on peut dire pour l'excuser , autant qu'il est possible , de s'être écarté en cette occasion de la douceur & de l'humanité avec lesquelles il avoit jusqu'alors traité les malheureux Indiens (1).

(1) Herrera , *decad.* 1 , *Lib.* II , *cap.* 17.

1495.
Effets fun-
nestes de l'é-
tablissement
de la taxe.

Le travail, l'attention & la prévoyance qu'imposoit aux Indiens l'obligation de payer ce tribut, étoient des maux intolérables pour des hommes accoutumés à passer leurs jours dans l'indolence sans aucun soin de l'avenir. Ils étoient incapables d'une industrie si régulière & si continue; & cette servitude leur parut si cruelle, que pour secouer ce joug ils eurent recours à un expédient qui montre tout l'excès de leur désespoir. Ils firent le projet d'affamer ces oppresseurs qu'ils n'osoient plus combattre, & d'après l'opinion qu'ils avoient conçue de la voracité des Espagnols, ils ne doutèrent pas du succès. Ils suspendirent toute culture. Ils ne semèrent point de maïs. Ils arrachèrent toutes les racines de manioc qui étoient plantées, & se retirant dans les parties les plus inaccessibles de leurs montagnes, ils abandonnerent la plaine inculte à leurs ennemis. Cette résolution désespérée ne produisit qu'une partie de l'effet qu'ils en attendoient. Les Espagnols furent réduits aux dernières extrémités; mais ils reçurent si à propos des secours d'Europe & trouverent tant de ressources dans leur industrie & leur intelligence, qu'ils ne perdirent pas beaucoup d'hommes. Les malheureux Indiens furent les victimes de leur mauvaise politique. Confinés dans des montagnes stériles, sans aucune nourriture que les productions spontanées de la terre, ils sentirent bientôt toutes les horreurs de la famine, qui fut suivie de maladies contagieuses; & dans le cours de quelques mois, plus du tiers des insulaires périt après avoir éprouvé tous les genres de calamités.

Intrigues
contre Co-
lomb à la
cour d'Es-
pagne.

Tandis que Colomb jettoit ainsi les fondemens de la grandeur Espagnole dans le nouveau monde, ses ennemis travailloient sans relâche à le priver de la gloire & des récompenses auxquelles ses services & ses travaux lui donnoient tant de

droits. Les difficultés qui accompagnent toujours un nouvel établissement, les maladies causées par un climat mal-sain, les malheurs attachés à un voyage dans des mers inconnues, tout fut représenté comme les effets de son ambition imprudente & inquiète. Son attention à conserver la discipline & la subordination, fut appelée rigueur excessive; & les châtimens dont il avoit puni la mutinerie & le désordre, furent regardés comme autant d'actes de cruauté. Ces accusations prirent tant de crédit dans une cour ombrageuse, qu'on nomma un commissaire chargé de se transporter à Hispaniola, & d'y examiner la conduite de Colomb. Ses ennemis obtinrent qu'on confieroit cet emploi important à Aguado, valet de chambre du roi, qu'ils proposèrent bien moins pour sa capacité que pour son dévouement à leurs intérêts. Enflé de son élévation subite, Aguado déploya dans l'exercice de son ministère, la sottise importance & l'insolence ridicule, ordinaires aux petits esprits lorsqu'ils se voient revêtus de dignités qu'ils n'osoient espérer & chargés d'emplois au-dessus de leurs forces. Il écouta avidement non-seulement les Espagnols mécontents, mais même les Indiens. Il encouragea les uns & les autres à produire leurs griefs, bien ou mal fondés. Il fomenta l'esprit de dissension dans l'île, & ne fit aucun règlement qui pût remédier à des abus dont il vouloit faire des crimes à l'administration de Colomb. Colomb sentit vivement combien sa situation seroit humiliante s'il demeuroit dans le pays où un juge si prévenu observoit toutes ses démarches & affoiblissoit son autorité; il prit donc la résolution de retourner en Espagne, dans le dessein de mettre sous les yeux de Ferdinand & d'Isabelle un récit exact de tout ce qui s'étoit passé, sur-tout dans les démêlés qu'il avoit eus avec ses ennemis, espérant obtenir de leur

1496.

équité & de leur discernement une décision juste & favorable. Il remit l'administration de la colonie, en son absence, à D. Barthelemi son frere, avec le titre d'*Adelantado*, ou lieutenant-gouverneur. Par un choix moins heureux & qui devint la source de beaucoup de calamités pour la colonie, il nomma François Roldan, président de la cour de justice, avec des pouvoirs très-étendus (1).

Colomb revient en Espagne.

En revenant en Europe, Colomb prit une route route différente de celle qu'il avoit suivie à son premier voyage. Il fit voile directement à l'est d'Hispaniola, sous le parallele du vingt-deuxieme degré de latitude; car l'expérience n'avoit pas encore montré aux navigateurs la méthode plus sûre & plus prompte de porter au nord pour trouver les vents du sud-ouest. Ce malheureux choix qu'on ne peut guere regarder comme une faute de la part de l'amiral, dans un tems où la navigation de l'ancien monde au nouveau étoit encore dans l'enfance, l'exposa à des dangers & à des travaux infinis, en le forçant de lutter continuellement avec les vents alisés qui soufflent constamment de l'est entre les tropiques. Malgré l'extrême difficulté de cette navigation, il suivit sa route avec sa patience & sa fermeté ordinaires, mais il fit si peu de chemin, qu'après trois mois il ne voyoit pas encore la terre. A la fin ses provisions commencerent à s'épuiser. L'équipage & lui-même étoient réduits à six onces de pain par jour pour chaque personne. Mais dans cette extrême détresse, l'amiral conserva l'humanité de son caractère, & refusa de céder aux pressantes sollicitations de ses gens qui proposoient de manger les Indiens qu'ils avoient à bord, ou de les jeter à la mer pour diminuer

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib.* II, *cap.* 18, *Lib.* III, *cap.* 1.

le nombre des bouches. Il leur représenta que ces pauvres gens étoient des hommes , réduits par une calamité commune à la même condition qu'eux & ayant droit à partager le même fort. Son autorité & ses remontrances écartèrent ces idées féroces suggérées par le désespoir ; & elles n'eurent pas le tems de renaître , car on vit bientôt la côte d'Espagne , & toutes les craintes & toutes les souffrances disparurent (1).

Colomb parut à la Cour avec la confiance tranquille, mais modeste, d'un homme qui se regarde non-seulement comme irréprochable , mais encore comme ayant rendu d'importans services. Ferdinand & Isabelle, honteux de leur facilité à écouter des accusations frivoles ou mal fondées , le reçurent avec des marques de considération si distinguées , que ses ennemis demeurèrent couverts de confusion ; leurs plaintes & leurs calomnies ne furent plus écoutées. L'or, les perles , le coton & d'autres marchandises précieuses que Colomb produisit , parurent réfuter pleinement les propos que les mécontents avoient tenus sur la pauvreté du pays. En soumettant les Indiens à la couronne & en leur imposant une taxe régulière , il avoit donné à l'Espagne une multitude de nouveaux sujets , & fondé pour elle un revenu qui paroïssoit devoir être considérable. Les mines qu'il avoit trouvées étoient une autre source de richesse encore plus abondante ; & quelque solides que fussent ces avantages , Colomb les représentoit seulement comme des préludes à d'autres acquisitions , & comme un garant de découvertes plus importantes qu'il méditoit , & auxquelles les précédentes devoient infailliblement le conduire (2).

1496.

Sa réception à la cour d'Espagne.

(1) Herrera , *decad.* 1 , *Lib.* III , , *cap.* 1. *Vie de Colomb* , *chap.* 64.

(2) *Vie de Colomb* , *chap.* 65. Herrera , *decad.* 1 , *Lib.* III , *cap.* 1.

1496.
On fait un
plan plus ré-
gulier pour
l'établisse-
ment d'une
colonie.

Ces considérations attentivement méditées, firent une grande impression, non-seulement sur Isabelle qui étoit flattée d'être la protectrice de toutes les entreprises de Colomb, mais sur Ferdinand même qui, ayant rejeté d'abord ses projets, étoit plus disposé à se défier de leur succès. L'un & l'autre se déterminèrent à pourvoir la colonie d'Hispaniola de tout ce qui étoit nécessaire pour en achever l'établissement, & à donner à Colomb une nouvelle escadre pour aller à la recherche des autres pays dont il regardoit l'existence comme incontestable. Tous les préparatifs se firent de concert avec l'amiral. Le premier voyage n'avoit eu pour objet que la découverte du nouveau monde; dans le second on s'étoit proposé de faire un établissement; mais les mesures prises pour le former avoient été insuffisantes ou rendues inutiles par l'esprit de mutinerie des Espagnols & par des accidens imprévus, effets de différentes causes. On vouloit dresser & suivre un nouveau plan pour une colonie régulière, qui pût servir de modèle à tous les établissemens semblables qui se feroient dans la suite. Chaque article fut pesé & réglé avec une attention scrupuleuse. On fixa le nombre des colons qui s'embarqueroient. Il y en avoit de tous les ordres & de toutes les professions, & le nombre en étoit déterminé d'après l'utilité de chaque classe & les besoins de la colonie. On devoit aussi emmener des femmes. On s'étoit convaincu que dans un pays où la disette de vivres avoit causé tant de désastres, le premier soin devoit être d'obtenir des subsistances par la culture; l'on y faisoit passer un grand nombre de cultivateurs. Enfin comme les Espagnols ne pensoient alors à tirer aucun profit de la multiplication & de la vente de ces productions du nouveau monde, qui ont depuis été pour l'Europe la source de tant de richesses, & comme

toutes

toutes leurs vues & toutes leurs espérances se portoient sur les métaux précieux que les mines déjà découvertes devoient leur fournir , on envoyoit une troupe d'ouvriers habiles dans l'art d'exploiter & de traiter les mines. Tous ces émigrans devoient recevoir du roi leur paie & leur subsistance pendant quelques années (1).

1496.

Jusques-là ces dispositions étoient sages & convenables à l'objet qu'on avoit en vue ; mais on prévoyoit qu'il seroit bien difficile de trouver beaucoup d'Espagnols qui voulussent aller s'établir dans un pays dont le climat avoit été funeste à un si grand nombre de leurs compatriotes. Colomb proposa de transporter à Hispaniola & de faire travailler aux mines les malfaiteurs qu'on condamnoit aux galeres , ou même à la mort , lorsque les crimes dont ils étoient convaincus n'étoient pas d'une nature atroce. Cet avis ouvert , sans beaucoup de réflexion , fut adopté de même. On vuida les prisons d'Espagne pour peupler la colonie , & les juges furent autorisés à condamner désormais en certains cas à la déportation. Il étoit pourtant aisé de voir que ce n'est pas sur une pareille base qu'on peut élever l'édifice d'une société durable. L'industrie , la sobriété , la patience , la confiance mutuelle entre les Colons , sont d'une nécessité indispensable dans un établissement naissant , où la bonté des mœurs doit contribuer au maintien de l'ordre beaucoup plus que la force & l'autorité des loix. Cette corruption une fois introduite dans le corps politique , ne pouvoit manquer de l'infecter bientôt dans toute sa masse , & de produire les plus grands maux. C'est ce que les Espagnols éprouverent & ce qu'ont éprouvé aussi les autres nations

Défaut dans
ce plan.

(1) Herrera , *decad.* 1 , *Lib.* III , *cap.* 2.

1496.

L'armement
essuie beau-
coup de re-
tardemens.

Européennes qui, ayant successivement adopté cette pratique, en ont ressenti de funestes effets qu'elles ne peuvent attribuer à aucune autre cause (1).

Quoique Colomb eût obtenu très-promptement & sans peine de Ferdinand & d'Isabelle leur approbation pour toutes les parties du plan qu'il avoit proposé, lorsqu'il fallut le mettre à exécution, il essuya des retardemens qui auroient lassé la patience d'un homme moins accoutumé que lui à rencontrer des difficultés & à les surmonter. Ces délais furent en partie l'effet de cette lenteur & de ces formes fastidieuses que les Espagnols mettent dans toutes les affaires, & en partie de l'épuisement où se trouvoient les finances par les dépenses excessives qu'avoit occasionné le mariage du fils unique de Ferdinand & d'Isabelle, avec Marguerite d'Autriche, & celui de Jeanne leur seconde fille, avec l'archiduc Philippe (2); mais ce fut sur-tout l'ouvrage des artifices & de la méchanceté des ennemis de Colomb. Etonnés de l'accueil qu'il avoit reçu de ses souverains à son retour & contenus par sa présence, ils laissèrent passer le flot de la faveur contre lequel ils sentoient qu'il leur étoit impossible de lutter. Mais leur haine étoit trop profonde pour demeurer dans l'inaction; ils reprirent bientôt courage, & aidés du secours de Fonseca, ministre des affaires de l'Inde, qui venoit d'être fait évêque de Badajos, ils traversèrent par tant d'obstacles les préparatifs de Colomb, qu'il s'écoula une année entière avant qu'il pût avoir deux vaisseaux pour porter à sa colonie une partie des secours qu'on lui destinoit (3), & presque deux ans avant que la petite escadre dont:

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. III, cap.* 2. (2) Pet. Mart. *Epist.* 168.

Touron, *Hist. génér. de l'Amér.* 1, *pag.* 51. (3) *Vie de Colomb, chap.* 65.

il devoit prendre le commandement fût en état de mettre en mer (1).

1498.

L'armement consistoit seulement en six vaisseaux d'un port médiocre & assez mal pourvus pour un voyage si long & si dangereux. Colomb alloit prendre une route différente de toutes celles qu'il avoit jusqu'alors suivies. Comme il étoit persuadé que les riches contrées de l'Inde étoient situées au sud-ouest des pays qu'ils avoit découverts, il se proposoit, pour y arriver, de faire voile des Canaries ou des isles du Cap-verd directement au sud, jusqu'à ce qu'il eût dépassé la ligne & alors de tourner à l'ouest, espérant de trouver dans cette route le secours des vents qui soufflent invariablement entre les tropiques. Plein de cette idée, il mit à la voile & toucha d'abord aux Canaries, d'où il dépêcha trois de ses navires pour porter de nouveaux secours à Hispaniola. Il gagna ensuite les isles du Cap-verd, & continua sa route au sud avec les trois autres. Il ne se passa rien de remarquable jusqu'à ce qu'il fût arrivé à cinq degrés de la ligne. Là il fut arrêté par un calme; il éprouva en même-tems une si excessive chaleur, que les tonneaux de vin éclatoient ou laissoient écouler la liqueur, & que les provisions se gâtoient (2). Les Espagnols qui ne s'étoient jamais avancés si loin au sud, craignoient que les vaisseaux ne prissent feu, & commençoient à croire ce qu'avoient dit de la zone torride les anciens, qui la regardoient comme inhabitable. Des pluies vinrent à propos pour les rassurer un peu, mais sans diminuer beaucoup la violence de la chaleur, quoiqu'elles fussent continuelles & qu'il fût difficile de rester sur le pont.

Troisième
voyage de
Colomb.

30 mai.

4 juillet.

19 juillet.

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib.* III, *cap.* 9. (2) P. Martyr, *decad.* pag. 70.

1498.

Il découvre
le continent
de l'Améri-
que.

L'amiral qui avoit dirigé toutes les manœuvres du voyage avec sa vigilance ordinaire, se trouva si épuisé par la fatigue & le défaut de sommeil, qu'il fut saisi d'un violent accès de goutte, accompagné de fièvre. Toutes ces circonstances le firent de céder aux instances de ses gens, & de changer sa route pour porter au nord-ouest & toucher quelque une des isles Caraïbes où il pourroit se réparer & prendre quelques provisions.

Le premier août, le matelot de garde sur la hune excita dans l'équipage une surprise agréable, en criant *terre*. On gouverna de ce côté, & l'on découvrit une isle considérable que l'amiral appella isle de la *Trinité*, nom qu'elle conserve encore aujourd'hui. Elle est située sur la côte de la Guiane près de l'embouchure de l'Orenoque. Cette rivière, quoique du troisième ou quatrième ordre pour la grandeur parmi celles du nouveau monde, surpasse de beaucoup toutes celles de notre hémisphère. Elle porte à l'Océan une masse d'eau si énorme & coule avec tant d'impétuosité, que lorsqu'elle rencontre la marée qui, sur cette côte, monte à une très-grande hauteur, il se fait un choc qui élève & agite les flots d'une manière surprenante & terrible. La rapidité du fleuve le fait triompher dans ce combat, & on le voit porter ses eaux à plusieurs lieues dans l'océan sans les y mêler (1). Avant d'avoir pu connoître le danger, Colomb se trouva entre ce terrible courant & les vagues agitées; il n'échappa qu'avec beaucoup de difficulté par un détroit qui lui parut si dangereux, qu'il l'appella *la bouche du dragon*. Lorsque le danger fut passé, il vit dans l'objet même qui l'avoit si fort effrayé, des motifs d'espérance & de consolation. Il conjectura avec beaucoup de jus-

(1) Gumilla, *Hist. de l'Orenoque*, tom. I, pag. 14.

tesse qu'une si grande rivière ne pouvoit pas être fournie par une île, & qu'elle devoit couler au travers d'un très-grand continent, & il ne douta pas que ce ne fût celui qu'il cherchoit depuis si long-tems. Plein de cette idée, il navigua à l'ouest, le long de la côte des provinces qui sont aujourd'hui connues sous les noms de Paria & de Cumana. Il prit terre en différens endroits, & eut quelque commerce avec les habitans, dont les traits & les mœurs lui parurent ressembler à ceux des Indiens d'Hispaniola. Ils portoient des ornemens d'or en petites plaques, & des perles très-belles qu'ils échangeaient volontiers pour de petites merceries d'Europe. Ils sembloient avoir plus d'intelligence & de courage que les habitans des îles. On y voyoit des quadrupèdes de différentes espèces, & une grande variété d'oiseaux & de fruits (1). L'amiral fut si transporté de la beauté & de la fertilité du pays, que plein de cet enthousiasme qui accompagne ordinairement la passion des découvertes, il imagina que c'étoit-là le paradis terrestre de l'écriture; que Dieu avoit donné à l'homme pour y habiter tant que son innocence le rendroit digne d'un si beau séjour (2). C'est ainsi que Colomb eut la gloire non-seulement de faire connoître au genre humain l'existence d'un nouveau monde, mais d'étendre beaucoup cette découverte & de conduire le premier les Espagnols au vaste continent qui est devenu la plus considérable partie de leur empire & la principale source de leurs richesses. Le mauvais état de ses vaisseaux, le manque de vivres, ses infirmités & l'impatience de ses gens ne lui permirent pas de pousser plus loin sa découverte. Il ne put se

(1) Herrera, *decad. 1, Lib. III, cap. 9, 10, 11. Vie de Colomb, chap. 66, 73.*

(2) Herrera, *decad. 1, Lib. III, cap. 12. Gomera, chap. 84. Voyez la Note*

1498.

30 août.

Etat d'His-
paniola à son
arrivée.

dispenser de regagner Hispaniola. En son chemin il découvrit les isles de Cubagua & de Margarita, devenues considérables par la pêche des perles. En arrivant à Hispaniola, il étoit épuisé de fatigues & de maladies ; mais les affaires de la colonie étoient dans une situation qui ne lui permettoit pas d'y jouir du repos dont il avoit un si grand besoin.

Pendant son absence, ce pays avoit éprouvé beaucoup de révolutions. Son frere l'Adelentade, en conséquence des conseils que lui avoit donnés Colomb avant son départ, avoit transporté la Colonie d'Isabelle dans un lieu plus commode de l'autre côté de l'isle. Il avoit jetté les fondemens de Saint-Domingue (1), qui a été long-tems la ville la plus considérable que les Européens eussent dans le nouveau monde, & le siege de tous les tribunaux suprêmes de la cour d'Espagne en Amérique. Dès que les Espagnols y furent établis, l'Adelentade, pour les empêcher de languir dans l'inaction & leur ôter le loisir de former de nouvelles cabales, parcourut les parties de l'isle que son frere n'avoit pas encore visitées ou affluettées. Les Indiens, hors d'état de faire aucune résistance, se soumirent par-tout aux tributs qui leur furent imposés ; mais ils trouverent bientôt le joug si insupportable, que tout redoutables qu'étoient pour eux les Espagnols, ils prirent les armes contre leurs oppresseurs.

Révolte de
Roldan.

Cette révolte n'étoit pourtant pas fort à craindre de la part de ces pauvres Indiens timides, nuds & défarmés. Mais pendant que l'Adelentade étoit en campagne, il en éclata une autre plus dangereuse parmi les Espagnols eux-mêmes. Roldan en étoit le chef, cet homme que Colomb avoit placé dans

(1) Pet. Martyr, *decad.* pag. 56.

un poste qui le constituoit gardien de l'ordre & de la tranquillité publique. Un caractère turbulent & une ambition aveugle, le portèrent à cette démarche indigne de son rang, & les motifs qu'il en donnoit à ses compatriotes étoient frivoles & sans fondement. Il accusoit Colomb & ses deux freres d'arrogance & de sévérité. Ils avoient pour but, disoit-il, de se faire dans le pays un état indépendant de la cour d'Espagne; ils avoient fait périr une partie des Espagnols de faim & de fatigue, afin de pouvoir plus aisément réduire le reste à la soumission; enfin, il étoit honteux pour des Castillans de demeurer esclaves, soumis, & dociles, de trois aventuriers Génois. Les hommes ont tant de penchant à imputer les maux qu'ils souffrent à la mauvaise conduite de ceux qui les gouvernent, & une nation voit toujours avec tant de jalousie & de mécontentement l'élévation d'un étranger, que les insinuations de Roldan firent une impression profonde sur ses compatriotes, en même-tems que son rang & la considération dont il jouissoit y ajoutoient beaucoup de poids. Un grand nombre d'Espagnols le reconnurent pour chef, & prenant les armes contre l'Adelentade & son frere, ils se saisirent du magasin de vivres appartenant au roi, & tenterent de surprendre le fort de Saint-Domingue. La vigilance & le courage de D. Diego Colomb firent échouer leur projet. Les mutins furent obligés de se retirer dans la province de Xaragua, & non-seulement ils continuerent de méconnoître l'autorité de l'Adelentade, mais ils exciterent encore les Indiens eux-mêmes à secouer le joug (1).

Tel étoit le malheureux état de la colonie lorsque Colomb

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib.* III, *cap.* 5, 8. *Vie de Colomb*, chap. 74, 77. Gomera, *chap.* 23, P. Martyr. *pag.* 78.

1498.

arriva à Saint-Domingue. Il fut bien surpris d'apprendre que les trois vaisseaux qu'il avoit envoyés des Canaries, n'y avoient pas encore paru. Par la mal-adresse du pilote & la force des courans, ils avoient été emportés à cent soixante milles à l'ouest de Saint-Domingue, & forcés de se jeter dans un havre de la province de Xaragua, où Roldan & les séditieux étoient cantonnés. Roldan cacha soigneusement aux commandans des navires sa séparation d'avec l'Adelentade; & employant toute son adresse pour gagner leur confiance, il leur persuada de débarquer un nombre considérable des nouveaux Colons qu'ils amenoient, & qui se rendroient, disoit-il, à Saint-Domingue par terre. Il n'eut pas besoin de beaucoup de raisonnemens pour déterminer ces gens-là à épouser sa querelle. C'étoient des scélérats échappés des prisons d'Espagne, accoutumés à vivre dans l'oïveté & la licence, & à qui les actes de violence étoient familiers. Ils adoptèrent aisément un genre de vie fort semblable à celui qu'ils venoient de quitter. Les commandans des navires s'apercevant trop tard de l'imprudence qu'ils avoient commise en laissant débarquer tant de monde, firent voile pour Saint-Domingue, & arrivèrent dans le port peu de jours après l'amiral. Mais le fonds de provisions qu'ils avoient été chargés de porter, étoit tellement diminué par la longueur du voyage, que ce qui en restoit ne pouvoit être pour la colonie que d'un foible secours (1).

Appaisée par
la prudence
de Colomb.

Le renfort d'hommes qui s'étoit associé à la révolte de Roldan, le rendit plus formidable & non moins insolent dans ses prétentions. Colomb, quoique pénétré de son ingratitude & indigné de l'audace des mécontents, ne voulut pas se presser

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. III*, *cap.* 12. *Vie de Colomb*, chap. 78, 79.

d'en venir aux mains. Il trembloit à la seule pensée d'allumer une guerre civile dont le succès, quel qu'il fût, en affoiblissant les deux partis, encourageroit leurs ennemis communs à s'unir pour achever de les détruire. Il s'apercevoit aussi que les préventions & les passions qui avoient fait prendre les armes aux rebelles avoient tellement infecté les Espagnols qui lui demeuroient fideles, que plusieurs d'entr'eux blâmeroient des mesures violentes, & que tous ne s'y prêteroient qu'avec une grande froideur. Ces considérations d'intérêt public & le danger de sa situation le déterminèrent à négocier plutôt que de combattre. Il commença par promettre une amnistie à tous ceux qui rentreroient dans leur devoir, & ramena en effet par-là quelques mécontents. Il offrit de renvoyer en Espagne tous ceux qui demanderoient d'y retourner, ce qui convenoit à ceux que la maladie ou d'autres raisons avoient dégoûtés du nouveau monde. Il adoucit l'orgueil de Roldan en lui promettant de lui rendre son emploi, & satisfit l'avidité de tous en leur accordant la plus grande partie de leurs demandes. Ainsi par degrés & sans répandre une goutte de sang, il parvint à rompre cette association dangereuse qui menaçoit la colonie d'une ruine entière, & à rétablir au moins les apparences de l'ordre, de la tranquillité & d'un gouvernement régulier (1).

En conséquence de cet accord avec les mutins, on donna des terres à chaque Colon en différentes parties de l'isle, & l'on imposa aux Indiens de chaque district l'obligation de cultiver une certaine quantité de terrain pour leurs nouveaux maîtres. Ce travail fut substitué au tribut qu'on avoit d'abord exigé. Mais quelque nécessaire que pût être ce règlement dans

1498.

1499.
Nouveaux
arrangemens
pour l'établisse-
ment des
Colons.

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib.* III, *cap.* 13, 14. *Vie de Colomb*, chap. 80, &c.
Tome I.

une colonie encore foible, il fut pour ce malheureux peuple la source des calamités sans nombre & des plus cruelles oppressions, en introduisant dans tous les établissemens Espagnols les *repartimientos* ou répartitions d'Indiens (1). Ce ne fut pas même le seul effet funeste de la révolte d'Hispaniola. Elle empêcha encore Colomb de poursuivre ses découvertes sur le continent; car sa propre sûreté l'obligea de garder près de lui son frere l'Adelantado & les gens de mer qu'il auroit pu employer à cette expédition. Aussi-tôt que l'état des affaires le lui permit, il envoya quelques-uns de ses vaisseaux en Espagne, avec un journal de son dernier voyage, une description des nouvelles contrées qu'il avoit découvertes, une carte de la côte le long de laquelle il avoit navigué, & des échantillons de l'or, des perles & des autres productions curieuses ou précieuses qu'il avoit eues par échange des naturels du pays. En même-tems il fit passer à la cour un récit de la révolte d'Hispaniola, dans lequel il accusoit les mutins, non-seulement d'avoir excité dans la colonie des troubles qui pouvoient entraîner sa ruine, mais d'avoir mis obstacle à toutes les mesures qu'on auroit pu prendre pour pousser les découvertes plus loin. Il proposoit différens réglemens propres à perfectionner le gouvernement de l'isle & à étouffer l'esprit de sédition qui, quoique suspendu dans le moment actuel, pouvoit se rallumer avec plus de fureur. Roldan & ses associés ne négligerent pas de leur côté d'envoyer, par les mêmes vaisseaux, l'apologie de leur conduite & leur récrimination contre l'amiral & ses freres; & malheureusement pour l'Espagne & pour Colomb, ils obtinrent plus de confiance auprès de

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib.* III, *cap.* 14, &c.

Ferdinand & d'Isabelle, que l'amiral lui-même (1).

Mais avant de faire connoître les effets que produisit cette prévention de la cour d'Espagne, nous devons détourner l'attention du lecteur sur d'autres événemens aussi intéressans par eux-mêmes que par leur liaison avec l'histoire du nouveau monde. Pendant que Colomb poursuivoit ses différens voyages à l'ouest, la passion des découvertes se soutenoit en Portugal où elle s'étoit d'abord montrée, & elle y devenoit plus active. Les succès de Colomb & les réflexions des Portugais sur la faute qu'ils avoient faite en rejetant les offres de cet étranger, après avoir excité leurs regrets, leur inspirèrent la noble émulation de le surpasser dans cette carrière & un desir ardent de dédommager leur patrie de la perte qu'elle avoit faite par leur imprudence. Dans cette vue, Emmanuel qui avoit hérité du génie entreprenant de ses prédécesseurs, reprit le grand projet qu'ils avoient eu d'ouvrir une route aux Indes orientales par le cap de Bonne-Espérance. A peine fut-il monté sur le trône, qu'il fit équiper une escadre pour cet important voyage. Il en donna le commandement à Vasco de Gama, homme de naissance, que ses vertus, sa prudence & son courage rendoient digne de la confiance qu'on lui montroit. L'escadre, comme toutes celles qu'on armoit pour faire des découvertes, dans ce siècle où la navigation étoit encore dans l'enfance, étoit très-foible, & consistoit seulement en trois vaisseaux qui n'étoient ni d'un port ni d'une force proportionnée au service qu'on attendoit. Les Européens n'avoient encore alors aucune connoissance des vents alisés & des mouf-

1499.

Voyage de
Vasco de Ga-
ma aux Indes
par le cap de
Bonne-Espé-
rance.

(1) Herrera, *décad.* 1, *Lib.* III, *cap.* 41. Benzon, *Hist. Nov. Orb. Lib.* I, *cap.* 2.

1499.

sons régulières qui, tant dans l'océan atlantique que dans la mer qui sépare l'Afrique des Indes orientales, rendent la navigation en quelques-tems de l'année facile, & en d'autres non-seulement difficile, mais presque impossible : aussi le tems que Gama avoit choisi pour son départ, étoit le plus défavorable qu'on pût prendre dans toute l'année. Il mit à la voile du port de Lisbonne le 9 juillet 1497, & portant au sud, il eut à combattre pendant quatre mois les vents contraires, avant de pouvoir gagner le cap de Bonne-Espérance. Là leur violence s'étant un peu abattue, Gama profita d'un intervalle de beaux tems pour doubler ce terrible promontoire qui avoit été si long-tems la borne de la navigation des Européens, & tourna ensuite au nord-est le long de la côte d'Afrique. Il toucha à différens ports ; & après plusieurs aventures que les historiens rapportent en donnant de justes éloges à sa prudence & à son intrépidité, il jeta l'ancre devant la ville de Melinde. Dans tous ces grands pays qu'on trouve le long des côtes de l'Afrique, depuis la rivière du Sénégal jusqu'aux confins du Zanguebar, les Portugais avoient trouvé une race d'hommes barbares, sans arts, sans connoissances, sans commerce, & différant des Européens autant par leurs traits & leur couleur, que par leurs mœurs & leurs gouvernemens ; mais à mesure qu'ils avançoient, ils virent avec une satisfaction extrême la figure des hommes changer insensiblement & s'embellir, & les traits asiatiques dominer davantage ; ils apperçurent des marques de civilisation, & même quelque connoissance des lettres ; ils trouverent la religion Mahométane reçue & un commerce assez considérable tout établi. Gama trouva au port de Melinde plusieurs vaisseaux Indiens. Il poursuivit alors son voyage, presque sûr du succès ; & sous la conduite d'un pilote

Mahométan, il arriva à Calicut sur la côte de Malabar, le 22 mai 1498. La richesse, la population, la culture, l'industrie & les arts de ce pays extrêmement civilisé, étoient beaucoup au-dessus de l'idée qu'il s'en étoit formée d'après les relations imparfaites qu'on en avoit en Europe. Mais comme il n'avoit avec lui ni les forces nécessaires pour y former un établissement, ni les marchandises avec lesquelles il eût pu commencer quelque commerce, il se hâta de retourner en Portugal, & d'y aller annoncer le succès du voyage le plus long & le plus difficile qui eût jamais été fait depuis l'invention de l'art de la navigation. Il débarqua à Lisbonne le 14 Septembre 1499, deux ans, deux mois & cinq jours après son départ de ce port (1).

On voit que dans le cours du quinzième siècle, le genre humain fit plus de progrès dans la connoissance du globe que dans tous les siècles antérieurs. L'esprit de découverte, foible d'abord, commença à se mouvoir dans une sphère très-resserrée, & sa marche fut incertaine & timide. Encouragé par le succès, il hasarda davantage & fit de plus grands pas. Par ses progrès même il acquit plus de vigueur, & s'avança enfin vers son but avec une rapidité & une assurance qui lui firent franchir toutes les limites que l'ignorance & la crainte avoient jusqu'alors opposées à l'activité de l'homme. Les Portugais avoient employé près de cinquante ans à se traîner le long de la côte d'Afrique, depuis le cap Non au cap Verd, sur l'espace de douze degrés seulement au sud du premier de ces points. En moins de trente ans, après avoir passé la ligne & pénétré dans un autre hémisphère, ils s'étoient avancés à quarante-

1499.

(1) Ramusio, vol. I, pag. 119. D.

1499.

neuf degrés du cap Verd. Enfin dans les sept dernières années du siècle, on avoit découvert à l'ouest un nouveau monde aussi étendu que toute la partie de la terre alors connue. A l'est on avoit traversé des mers, abordé à des régions ignorées, & ouvert entre l'Europe & les opulentes régions de l'Inde, une communication long-tems désirée & jusqu'alors cachée à l'impatience des Européens. Des événemens si merveilleux & si inattendus éclipsoient tout ce qui s'étoit fait jusqu'alors de plus hardi & de plus éclatant. De plus grands objets s'offroient à l'esprit humain qui, animé par ce nouvel intérêt, s'y porta avec chaleur, & exerça toute son activité dans cette nouvelle direction.

Découvertes en Espagne par des aventuriers particuliers.

Cette ardeur pour les entreprises, quoique plus récente en Espagne, commença bientôt à y devenir plus générale. Toutes les tentatives faites par cette nation avoient été jusqu'alors conduites par Colomb seul & aux frais du souverain. Des armateurs particuliers, séduits par les descriptions magnifiques que l'amiral faisoit des pays qu'il venoit de visiter & par les montres de richesse qu'il en avoit apportées, offrirent d'équiper à leurs frais & à leurs risques, des bâtimens pour aller aussi à la découverte de nouvelles contrées. La cour d'Espagne voyoit ses modiques ressources épuisées par ses premières expéditions qui, en faisant espérer de grands avantages pour l'avenir, n'en avoient apporté jusqu'alors que de très-médiocres. Le souverain n'étoit pas fâché de rejeter désormais sur ses sujets la dépense de pareilles entreprises. Il faisoit avec empressement une occasion de faire servir à l'avantage de la nation l'avidité, l'industrie & les efforts des hommes à projets qui voudroient prendre sur eux-mêmes tous les risques. Une des premières offres de cette espèce fut celle d'Alonzo d'Ojeda.

Ojeda fait la première entreprise.

C'étoit un fort bon officier qui avoit accompagné Colomb dans son second voyage. Son rang & sa bonne réputation lui procurerent assez de crédit parmi les négocians de Séville pour équiper quatre vaisseaux, dans l'espérance qu'il obtiendrait l'agrément du roi pour le voyage. La protection puissante de l'évêque de Badajos lui assuroit un heureux succès dans une demande d'ailleurs si agréable à la cour. Sans consulter Colomb & sans avoir aucun égard aux droits & à l'autorité qu'on lui avoit donnés par la capitulation de 1492, on permit à Ojeda de naviguer au nouveau monde ; & pour le diriger dans sa course, l'évêque lui communiqua le journal du dernier voyage de l'amiral, & les cartes des pays qu'il avoit découverts. Ojeda n'entra dans aucune route nouvelle, & suivant servilement celle que Colomb avoit tenue, il arriva sur la côte de Paria. Il fit quelque commerce avec les naturels, & portant ensuite à l'ouest, il alla jusqu'au cap Vela, & reconnut une grande étendue de côtes au-delà de celles que venoit de visiter Colomb. Après avoir ainsi constaté la vérité de l'opinion de l'amiral qui avoit regardé ces pays comme faisant partie d'un continent, il retourna en Espagne par Hispaniola, remportant quelque gloire de sa découverte, mais avec un médiocre bénéfice pour ceux qui avoient placé leurs fonds dans cette expédition (1).

Americ Vespuce, gentilhomme Florentin, accompagnoit Ojeda dans ce voyage. On ignore en quelle qualité. Mais comme il étoit bon marin & très-habile dans toutes les sciences subsidiaires à la navigation, il acquit tant d'autorité parmi ses compagnons, qu'ils lui abandonnerent la direction principale

1499.

Mss.

Il est suivi
par Americ
Vespuce.

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib.* IV, *cap.* 1, 2, 3.

1499.

Qui donne
son nom au
nouveau
monde.

Voyage d'A-
lonzo Nigna.

de toutes les manœuvres & opérations du voyage. Peu de tems après son retour il communiqua la relation de ses aventures & des découvertes qu'il venoit de faire à un de ses compatriotes, & pressé de la vanité commune aux voyageurs de se donner de la célébrité, il eut l'assurance de s'y montrer comme ayant découvert le premier le continent du nouveau monde. Le voyage d'Americ étoit écrit non-seulement avec adresse, mais avec élégance. Au récit amusant des faits, il avoit joint des observations judicieuses sur les productions naturelles, les mœurs & les habitans de ces contrées inconnues. Comme c'étoit la première description du nouveau monde qu'on rendit publique, un ouvrage si propre à satisfaire la passion des hommes pour le nouveau & le merveilleux, dut se répandre avec rapidité & se faire lire avec admiration. Peu à peu on s'accoutuma à appeller ce pays du nom de celui qu'on supposoit l'avoir découvert. Le caprice des hommes, souvent aussi inexplicable qu'injuste, a perpétué cette erreur. Toutes les nations sont convenues de donner le nom d'Amérique à cette nouvelle partie du globe. La prétention hardie d'un heureux imposteur a dérobé à l'auteur de cette grande découverte, la gloire qui lui appartenoit. Le nom d'Americ a supplanté celui de Colomb, & le genre humain doit regretter que cette injustice ait reçu la sanction du tems, & ne puisse plus être réparée (1).

La même année il se fit un autre voyage pour tenter aussi des découvertes. Non-seulement Colomb avoit introduit le goût des entreprises de ce genre parmi les Espagnols, mais les

(1) Voyez la NOTE XXII.

premiers aventuriers qui se distinguèrent dans cette carrière, avoient été formés sous lui, & devoient à ses leçons les connoissances & l'habileté qui les mettoient en état de suivre ses traces. Alonzo Nigna, qui avoit servi sous l'amiral dans sa dernière expédition, se joignit à Christophe Guerra, marchand de Séville, pour équiper un seul vaisseau, avec lequel il alla à la côte de Paria. Ce voyage semble avoir eu plutôt pour but un commerce lucratif qu'un intérêt général & important à la nation. Nigna & Guerra ne firent aucune découverte intéressante, mais ils rapportèrent en Europe une assez grande quantité d'or & de perles, pour exciter dans leurs compatriotes le desir de faire des entreprises semblables (1).

Peu de tems après, Vincent Yanez Pinçon, un des compagnons de Colomb dans son premier voyage, partit de Palos avec quatre vaisseaux. Il fit voile droit au sud, & fut le premier Espagnol qui se hasarda à passer la ligne. Il ne paroît pas avoir pris terre en aucun endroit de la côte de l'Amérique par-delà l'embouchure du Maragnon, appelé autrement la rivière des Amazones. Tous ces navigateurs adoptoient la fausse théorie de Colomb, & croyoient que les pays découverts étoient une partie du grand continent de l'Inde (2).

Dans le cours de cette première année du seizième siècle, cette belle partie de l'Amérique, le Brésil, dont Pinçon s'étoit approché de si près sans y toucher, fut entièrement découvert. Le succès du voyage de Gama aux Indes orientales ayant encouragé le roi de Portugal à armer une flotte assez puissante; non-seulement pour ouvrir un commerce avec ces riches contrées, mais pour y tenter quelque conquête, il en donna le

1499.

1500.

13 janvier.
Voyage de
Yanez Pin-
çon.

Les Portu-
gais décou-
vrent le Bre-
sil.

(1) P. Martyr. *de cad.* pag. 87. Herrera, *de cad.* 1, Lib. IV, cap. 5.

(2) Herrera, *de cad.* 1, Lib. IV, cap. 6. P. Martyr. *de cad.* pag. 95.

1500.

commandement à Pedro Alvares Cabral. Celui-ci voulant s'éloigner de la côte d'Afrique pour éviter des vents de terre variables ou des calmes fréquens, porta au large & s'avança si fort à l'ouest, qu'à sa grande surprise il trouva une terre située sous le dixième degré au-delà de la ligne. Il imagina d'abord que c'étoit quelque île de l'océan atlantique jusqu'alors inconnue; mais en suivant les côtes pendant plusieurs jours, il fut conduit à croire qu'un pays si étendu faisoit partie de quelque grand continent, & cette conjecture se trouva juste. Cette terre étoit la partie de l'Amérique méridionale, connue aujourd'hui sous le nom de Brésil. Il y toucha, & s'étant formé une idée très-avantageuse de la fertilité du sol & de la beauté du climat, il en prit possession au nom du Portugal, & dépêcha un vaisseau à Lisbonne pour y porter la nouvelle de cet événement aussi intéressant qu'inattendu (1). La découverte du nouveau monde par Colomb, avoit été le fruit d'un génie actif, éclairé par la théorie & guidé par l'expérience, suivant un plan régulier & l'exécutant avec autant de courage que de persévérance; mais l'aventure des Portugais nous montre que le hasard seul auroit pu amener ce grand événement dont l'esprit humain se glorifie aujourd'hui comme de son ouvrage. Si la sagacité de Colomb ne nous avoit pas fait connoître l'Amérique, quelques années plus tard un heureux hasard nous y auroit conduits (2).

Intrigues
contre Co-
lomb.

Pendant que l'Espagne & le Portugal faisoient ainsi des progrès dans la connoissance de cette vaste portion du globe où Colomb avoit porté leurs pas, lui-même, loin de jouir des honneurs & de la tranquillité que méritoient de si grands

(1) Herrera, *decad. 1, Lib. IV, cap. 7.*

(2) Herrera, *decad. 1, Lib. VII, cap. 5.*

services , avoit à combattre tous les obstacles & à dévorer tous les dégoûts que pouvoient lui fusciter l'envie & la surveillance des gens qui étoient sous ses ordres , & l'ingratitude de la cour qu'il servoit. L'accommodement fait avec Roldan avoit à la vérité désuni & affoibli les mutins , mais sans extirper de l'isle les semences de discorde. Plusieurs des mécontents demeuroient armés , & refusoient de se soumettre à l'amiral. Ses freres & lui-même étoient obligés de tenir alternativement la campagne , soit pour arrêter leurs incursions , soit pour punir leurs violences. Une occupation & des inquiétudes si continuelles l'empêchoient de mettre assez d'attention à se défendre des intrigues que ses ennemis tramôient contre lui à la cour. Un grand nombre de ceux qui étoient mécontents de son administration , avoient profité , pour retourner en Espagne , des vaisseaux qu'il avoit dépêchés de Saint-Domingue. La ruine de toutes les espérances de ces malheureux aventuriers avoit porté au plus haut degré leur rage contre Colomb. Leur misere & leur infortune , en excitant la compassion , rendoient leurs plaintes intéressantes & leurs accusations croyables. Ils excédoient sans relâche Ferdinand & Isabelle, de mémoires contenant le détail de leurs malheurs & des injustices de Colomb. Toutes les fois que le roi ou la reine paroissoient en public , ils les environnoient en tumulte , & renouvelloient leurs importunités pour le paiement des arrérages qui leur étoient dus , & pour la punition de l'auteur de leurs maux. Ils insultoient les fils de l'amiral par-tout où ils les rencontroient , leur reprochant la fatale curiosité d'un pere visionnaire qui avoit conduit la nation dans des régions malheureuses , qui n'étoient qu'un goufre où alloient s'engloutir les richesses de l'Espagne , & un tombeau ouvert pour ses peuples. Cette guerre ouverte

1500.

Succès de
ses ennemis
auprès de
Ferdinand &
Isabelle.

contre Colomb, étoit secondée par les insinuations secrètes & plus dangereuses des courtisans qui avoient déjà formé leurs plans, & qui envioient ses succès & son crédit (1).

Ferdinand recevoit volontiers ces accusations & les écoutoit avec une grande prévention contre celui qui en étoit l'objet. Malgré les peintures flatteuses que Colomb avoit faites des richesses de l'Amérique, les retours avoient été jusqu'alors si modiques, qu'il s'en falloit de beaucoup qu'ils eussent dédommagé des frais des armemens. La gloire de la découverte du nouveau monde & la perspective éloignée des avantages du commerce, étoit tout ce que l'Espagne avoit retiré de ses avantages. Mais le tems avoit déjà affoibli les premiers sentimens de satisfaction & de joie que la découverte avoit causés, & la gloire toute seule n'étoit pas un objet qui pût satisfaire l'ame froide & intéressée de Ferdinand. On entendoit si mal alors la nature du commerce, que l'espérance d'un bénéfice éloigné, ou même qui ne seroit pas sur le champ très-considérable, ne paroissoit mériter aucune attention. Ferdinand regardoit l'entreprise de Colomb comme ruineuse pour l'Espagne, & s'en prenoit à la mauvaise conduite & à l'incapacité de l'amiral, de ce qu'un pays abondant en or n'avoit pas encore enrichi ses conquérans. Isabelle même qui, d'après la bonne opinion qu'elle avoit de Colomb, l'avoit constamment protégé, fut à la fin ébranlée par le nombre & la violence de ses accusateurs, & commença à croire qu'une haine si générale devoit être l'effet de griefs véritables qui demandoient à être redressés; soupçons que l'évêque de Badajos fortifioit & confirmoit avec l'animosité qu'il avoit toujours montrée.

(1) *Vie de Colomb, chap. 85.*

La reine n'eut pas plutôt cédé au torrent de la calomnie, qu'on prit une résolution fatale à Colomb. François de Bovadilla, chevalier de Calatrava, fut nommé pour aller à Hispaniola. Muni de pleins pouvoirs pour rechercher la conduite de Colomb, il étoit autorisé à le déplacer & à prendre lui-même le gouvernement de l'isle, s'il trouvoit les accusations bien fondées. Il étoit impossible à l'accusé d'éviter la condamnation, lorsqu'on donnoit au même homme & le droit de le juger & l'intérêt de le trouver coupable. Quoique Colomb eût alors apaisé toutes les dissensions de l'isle; quoiqu'il eût amené les Espagnols & les Indiens à se soumettre à l'autorité; quoiqu'il eût pris des mesures sages pour faire exploiter les mines & cultiver le pays, ce qui assuroit pour l'avenir un revenu considérable au roi, ainsi que de grands avantages aux Colons, Bovadilla, sans aucun égard pour le genre & la grandeur de ces services, montra, en mettant le pied à Hispaniola, une résolution déterminée de le traiter en criminel. Il prit possession de la maison de l'amiral qui se trouvoit alors absent, saisit tous ses effets comme si Colomb eût été déjà convaincu, se rendit maître par force du fort & des magasins du roi, se fit reconnoître en qualité de gouverneur-général, mit en liberté tous les prisonniers détenus par les ordres de l'amiral, & le cita lui-même à son tribunal pour répondre de sa conduite, en lui envoyant en même-tems la copie d'un ordre du roi, qui enjoignoit à Colomb de lui obéir.

Colomb profondément affecté de l'ingratitude & de l'injustice de Ferdinand & d'Isabelle, n'hésita pas un moment sur le parti qu'il avoit à prendre. Il se soumit à la volonté de ses souverains avec un silence respectueux; mais il en appella directement au trône des procédés d'un juge si violent & si évi-

1500.
Effets funestes de leurs calomnies.

Colomb envoyé en Espagne les fers aux pieds.

1500.
Oâobre.

demment partial. Bovadilla , fans daigner même le voir , le fit arrêter sur le champ , mettre aux fers & traîner à bord d'un vaisseau. Jusques dans cet humiliant revers de fortune , la fermeté qui distinguoit le caractère de Colomb ne l'abandonna point. Rassuré par le témoignage de sa conscience & se consolant lui-même par le souvenir des grandes choses qu'il avoit exécutées , il souffrit cette horrible insulte , non-seulement avec calme , mais avec dignité. Il n'eut pas même la consolation que peut donner dans les souffrances la compassion d'autrui. Bovadilla s'étoit déjà rendu si populaire en accordant différens privilèges à la colonie , en donnant des indiens à tous ceux qui lui en demandoient & en relâchant les rênes de la police & du gouvernement , que les Colons qui , pour la plupart étoient des gens sans aveu , forcés par l'indigence ou par le crime à s'expatrier , firent éclater la joie la plus scandaleuse en voyant la disgrâce & l'emprisonnement de Colomb. Ils se flattoient de jouir désormais d'une liberté sans bornes , conforme à leur goût & à leurs premières habitudes. Ce fut parmi des hommes si disposés à calomnier la conduite de Colomb , que Bovadilla recueillit les accusations dont il se proposoit de le charger. Toutes furent reçues , jusqu'aux plus invraisemblables & aux plus absurdes , faites par les gens les plus infames. Le résultat de cette information , aussi indécente qu'inique , fut envoyé en Espagne. Bovadilla faisoit partir en même-tems Colomb & ses deux freres chargés de fers ; & ajoutant la cruauté à l'insulte , il les fit mettre sur différens vaisseaux , les privant ainsi de la consolation qu'ils auroient trouvée à leurs communs malheurs dans les secours de l'amitié. Mais tandis que les violences & l'insolence de Bovadilla obtenoient des habitans d'Hispaniola une approbation générale qui desho-

nore leur mémoire & leur pays, un homme conservoit le souvenir des grandes actions de Colomb & étoit touché des sentimens de respect & de compassion dus à son rang, à son âge & à son mérite. Alonzo de Vallejo, capitaine du vaisseau sur lequel étoit l'amiral, ne fut pas plutôt hors de la vue de l'isle, qu'il s'approcha de son prisonnier avec respect, & lui offrit de lui faire ôter les fers dont il étoit si injustement chargé. Non; répliqua Colomb avec une généreuse indignation, je porte ces fers par l'ordre du roi & de la reine; j'obéirai à ce commandement comme à tous ceux que j'ai reçus d'eux. Leur volonté m'a dépouillé de ma liberté, leur volonté seule peut me la rendre (1).

Heureusement le voyage fut court. Aussi-tôt que Ferdinand & Isabelle apprirent que Colomb étoit amené prisonnier, ils conçurent quelle impression universelle de surprise cet événement alloit produire, & combien leur réputation en souffriroit. Toute l'Europe devoit être révoltée de voir traiter avec cette indignité un homme qui avoit exécuté de si grandes choses. On se recrieroit contre l'injustice d'une nation à qui il avoit rendu tant de services, & contre l'ingratitude des souverains dont il avoit illustré le regne. Honteux de leur propre conduite, ils s'empressèrent non-seulement de lui faire quelque réparation d'une si cruelle injure, mais encore d'effacer la tache que cette injustice imprimoit à leur réputation; ils donnerent sur le champ ordre de mettre Colomb en liberté, l'in-

23 novemb.
Mis en liberté, mais dépouillé de toute autorité.

17 décemb.

(2) *Vie de Colomb*, chap. 86. *Herrera*, *decad.* 1, *Lib. III*, *cap.* 8-11. *Gomera*, *Hist.* chap. 23. *Oviedo*, *Lib. III*, *cap.* 6.

1500.

tems dans le silence , les divers sentimens qui l'agitoient ne lui permettant pas de proférer une parole. Enfin il se remit de son trouble , & justifia sa conduite par un long discours , où il produisit les preuves les plus satisfaisantes de son innocence , de sa droiture & de la fureur de ses ennemis , qui , non contents d'avoir ruiné sa fortune , travailloient à lui enlever les seuls biens qui lui restassent , son honneur & sa réputation. Ferdinand le traita avec politesse , & Isabelle avec une sorte de tendresse & de respect. Ils témoignèrent tous deux leur chagrin de ce qui étoit arrivé , protestèrent qu'on avoit agi contre leurs intentions , & promirent à Colomb pour l'avenir leur bienveillance & leur protection. Ils destituèrent sur le champ Bovadilla de son emploi , afin d'écarter le soupçon qu'ils eussent pu favoriser ses violences ; mais ils ne rendirent pas à Colomb les droits & les privileges attachés au titre de vice-roi des pays qu'il avoit découverts. En voulant paroître venger Colomb , ils nourrissoient encore cette misérable jalousie d'autorité qui les avoit portés à revêtir Bovadilla du pouvoir de traiter si cruellement un grand homme. Ils craignirent de se confier à celui à qui ils devoient tout , & le retenant à la cour sous divers prétextes , ils nommerent au gouvernement d'Hispaniola Nicolas d'Ovando , chevalier de l'ordre militaire d'Alcantara (1).

Colomb fut vivement frappé de ce nouveau coup qui lui étoit porté par des mains qui sembloient s'employer à guérir ses anciennes blessures. Les grandes ames sont aisément blessées des soupçons qu'on jette sur leur droiture , & s'irritent de tout ce qui porte l'apparence du mépris. L'amiral éprouvoit

(1) Herrera , *decad.* 1 , *Lib.* IV , *cap.* 10 , 12. *Vie de Colomb* , chap. 87.

ces deux genres d'insulte de la part des Espagnols, & la bassesse de leur conduite à son égard l'aigrit à un tel point, qu'il ne put pas cacher davantage son ressentiment. Par-tout où il alloit, il portoit avec lui, comme un monument de leur ingratitude, les fers dont il avoit été chargé; il les avoit toujours suspendus dans sa chambre, & il voulut qu'à sa mort on les ensevelit avec lui dans son cercueil (1).

Le zèle des découvertes ne s'éteignoit cependant pas, malgré l'indigne traitement qu'éprouvoit l'homme qui le premier l'avoit excité parmi les Espagnols. Roderigo de Bastidas, homme de qualité, équipa deux vaisseaux en société avec Jean de la Cosa, qui, ayant servi sous Colomb dans deux de ses voyages, avoit la réputation d'être un des meilleurs pilotes d'Espagne. Ils firent voile directement à l'ouest, arriverent à la côte de Paria, & suivant toujours la même direction, découvrirent toute la côte de la province aujourd'hui connue sous le nom de *Terra firma*, depuis le cap Vela jusqu'au golfe de Darien. Peu de tems après, Ojeda avec son premier associé Americ Vespuce, entreprit un second voyage, & ignorant la marche de Bastidas, suivit la même route & toucha aux mêmes endroits. Le voyage de Bastidas eut un heureux succès; celui d'Ojeda fut malheureux; mais l'un & l'autre accrurent encore l'ardeur pour les découvertes, parce qu'à mesure que les Espagnols acquéroient une connoissance plus étendue de l'Amérique, ils prenoient des idées plus favorables des ses richesses & de sa fertilité (2).

Ces aventuriers n'étoient pas encore revenus de leurs voya-

Progrès des
découvertes.

Ovando est
fait gouver-
neur d'His-
paniola.

(1) *Vie de Colomb*, chap. 86, pag. 577.

(2) *Herrerra*, *decad.* 1, *Lib. IV*, *cap.* 11.

1501.

ges, qu'on équippa une flotte aux frais du roi, pour porter Ovando à Hispaniola en qualité de gouverneur. Sa présence étoit absolument nécessaire pour arrêter Bovadilla dans ses entreprises & empêcher la ruine entière dont son imprudente administration menaçoit la colonie. Il ne pouvoit se dissimuler à lui-même la violence & l'injustice de ses procédés à l'égard de Colomb; & pour prévenir les suites qu'il en devoit craindre, il faisoit son unique objet de se concilier les Colons en favorisant toutes leurs passions. Dans cette vue, il avoit établi des réglemens de police diamétralement contraires à ceux que Colomb avoit regardés comme essentiels à la prospérité de la colonie. Au lieu de maintenir une discipline sévère, nécessaire pour accoutumer des hommes sans principes & sans mœurs à connoître la subordination & l'autorité des loix, il leur laissoit une liberté sans bornes, & alloit jusqu'à les encourager dans leurs plus grands excès. Loin de protéger les Indiens, il avoit autorisé par les loix mêmes l'oppression de ce malheureux peuple. Il avoit fait faire un dénombrement exact de ceux qui avoient échappé à la misère & à la tyrannie; il les avoit classés & donnés en propriété aux Colons qui lui étoient attachés; de sorte que l'isle entière étoit réduite à l'état de servitude. L'avidité des Espagnols étoit trop impatiente pour essayer d'autre moyen d'acquérir des richesses, que celui d'aller à la recherche de l'or. Ce travail devint pour les Indiens aussi excessif que cruel. On les menoit par troupes aux montagnes, & on les forçoit de fouiller la mine en leur imposant des tâches, réglées sans discrétion & sans humanité. Un travail si peu proportionné à leurs forces, & un genre de vie si différent de celui qu'ils avoient mené jusqu'alors, détruisoit à vue d'œil cette race d'hommes foibles; de manière

que bientôt il ne feroit pas resté trace des anciens habitans de l'isle (1).

La nécessité d'apporter un prompt remède à ces maux, hâta le départ d'Ovando. Il avoit le commandement de l'armement le plus considérable qu'on eût encore fait pour le nouveau monde. Il consistoit en trente-deux vaisseaux, à bord desquels étoient embarquées deux mille cinq cens personnes, avec le projet de s'établir dans le pays. A l'arrivée du nouveau gouverneur avec un si puissant renfort pour la colonie, Bovadilla eut ordre de remettre son emploi & de retourner en Espagne pour y rendre compte de sa conduite. On ordonna aussi à Roldan & aux autres chefs des mutins qui avoient été les plus ardens ennemis de Colomb, de quitter l'isle. On publia une ordonnance, par laquelle les Indiens étoient déclarés sujets libres de l'Espagne, & l'on défendit d'exiger d'eux aucun service par force & sans le payer à un prix raisonnable. Quant aux Espagnols eux-mêmes, ils furent soumis à plusieurs réglemens, tendans à éteindre l'esprit de licence & de mutinerie qui avoit été si funeste à la colonie, & à établir le respect pour l'ordre public, sans lequel aucune société ne peut ni subsister ni prendre de l'accroissement. Enfin pour borner les gains exorbitans que les particuliers étoient supposés faire par le travail des mines, il fut ordonné de porter tout l'or à un seul endroit, où il seroit fondu par des officiers publics, qui en retiendroient la moitié pour le roi (2).

Tandis qu'on prenoit ces mesures pour la tranquillité & la

Nouveaux
réglemens
pour la co-
lonie.

1502.

Dégouts
pour Co-
lomb.

(1) Herrera, *decad. 1, Lib. IV, cap. 11*, &c. Oviedo, *Hist. Lib. III, cap. 6*, pag. 97. Benzon, *Hist. Lib. I, cap. 12*, pag. 51.

(2) Solorzano, *politica indiana, Lib. I, cap. 12*. Herrera, *decad. 1, Lib. IV, cap. 12*.

1502.

prospérité de la colonie dont Colomb étoit le fondateur , il étoit réduit à l'occupation dégoûtante de solliciter auprès d'une cour ingrate ; & malgré son mérite & ses services , il sollicitoit en vain. Il demandoit , aux termes de la convention de 1492 , d'être rétabli dans son office de vice-roi des contrées qu'il avoit découvertes. Malheureusement pour lui la circonstance qui parloit le plus fortement en faveur de ses droits , étoit précisément celle qui déterminoit le jaloux monarque à les méconnoître. L'étendue de ces riches contrées & l'importance qu'elles acquéroient de jour en jour , faisoient regarder à Ferdinand les concessions faites à Colomb comme excessives & contraires à la bonne politique. Il craignoit de confier à un sujet une autorité qui paroïssoit déjà si étendue & qui pouvoit devenir formidable. Il fit passer ses craintes dans l'esprit d'Isabelle , & sous différens prétextes également frivoles & injustes , ils éludèrent l'exécution d'un traité solennel qu'ils avoient signé l'un & l'autre. Après avoir consommé deux ans en sollicitations humiliantes , Colomb comprit qu'il lui seroit impossible de vaincre les préventions de Ferdinand , & que ce seroit désormais en vain qu'il réclamerait les droits de la justice & des services rendus , auprès d'un monarque aussi intéressé qu'ingrat.

Il forme de
nouveaux
projets de
découvertes.

Ces injustices , loin de le décourager , ne l'empêcherent même pas de suivre le grand objet qui avoit mis son génie en activité , & qui l'avoit déjà conduit à ses découvertes. Son projet favori avoit toujours été d'ouvrir une nouvelle route aux Indes orientales. Il en étoit encore uniquement occupé. Ses observations dans son voyage à Paria , quelques indications obscures qu'il avoit reçues des Indiens de cette côte , ou peut-être aussi quelques circonstances du récit de l'expédition de Bastidas & de la Cosa , lui faisoient croire que par-delà les

continent de l'Amérique il y avoit une mer qui s'étendoit jusqu'aux Indes orientales, & qu'il pourroit trouver quelque détroit ou quelque isthme par lequel il feroit facile d'établir une communication entre cette mer encore inconnue & l'ancien océan. Il conjecturoit très-heureusement que ce détroit ou cet isthme étoit situé près du golfe de Darien. Plein de cette idée, on le vit, quoique déjà avancé en âge & accablé d'infirmités, s'offrir avec l'ardeur d'un jeune aventurier à entreprendre un nouveau voyage, dans la vue de vérifier cette conjecture & d'accomplir ainsi le grand projet qu'il avoit toujours voulu exécuter. Les circonstances étoient favorables pour lui faire obtenir de Ferdinand & d'Isabelle les secours nécessaires à cette expédition. Ils étoient bien aises d'avoir un prétexte honorable pour éloigner de la cour, en l'employant, un homme dont la politique ne leur permettoit pas d'accueillir les demandes, & dont il eut été indécent de méconnoître les services. Sans vouloir récompenser Colomb, ils connoissoient son mérite, & l'expérience qu'ils avoient faite de ses talens & de sa conduite, étoit pour eux une raison suffisante de prendre confiance en ses nouvelles conjectures, & d'espérer qu'elles se réaliseroient. Une dernière considération très-puissante se joignit à celles-là. La flotte Portugaise, conduite par Cabral, venoit d'arriver des Indes, & la richesse de ses retours donnoit aux Européens des idées plus justes que celles qu'ils avoient pu avoir jusqu'alors de la richesse & de la fertilité de ces régions. Les Portugais avoient été plus heureux dans leurs découvertes que les Espagnols. Les pays auxquels ils venoient de s'ouvrir un chemin, étoient florissans par l'industrie & les arts. Le commerce y étoit établi depuis long-tems, & porté plus loin qu'en aucune contrée. Les Portugais, dès leurs pre-

1502.

miers voyages , purent en rapporter des marchandises précieuses & recherchées , & faire , en les vendant en Europe , des profits aussi prompts que considérables. Lisbonne devenoit le centre du commerce & de la richesse , tandis que l'Espagne n'avoit que la perspective des avantages éloignés qu'elle pouvoit retirer un jour des Indes occidentales. Rien ne pouvoit donc être plus agréable aux Espagnols , que l'offre que leur faisoit Colomb de les conduire en Orient par une route qu'on imaginoit devoir être plus courte & moins dangereuse que celle des Portugais. Ferdinand même , séduit par cette espérance , montra beaucoup d'ardeur pour l'exécution de ce projet.

Son quatrième voyage.

Malgré les avantages que la nation pouvoit attendre de cette entreprise , Colomb ne put cependant obtenir que quatre petits bâtimens , dont les plus grands n'étoient pas de plus de soixante-dix tonneaux. Accoutumé à braver le danger & à tenter de grandes choses avec de foibles moyens , il n'hésita pas à accepter le commandement de cette misérable escadre. Son frere Barthelemi & Ferdinand son second fils , l'accompagnèrent. Il partit de Cadix le 9 mai , & toucha , comme il faisoit toujours , aux Canaries. De-là il se proposoit de faire voile directement au continent de l'Amérique ; mais son plus grand bâtiment marchoit si mal & étoit en si mauvais état , qu'il fut forcé de toucher à Hispaniola , dans l'espérance qu'il pourroit l'échanger avec quelqu'un des vaisseaux de la flotte qui avoit transporté Ovando. A son arrivée à la rade de Saint-Domingue , il trouva dix-huit de ces vaisseaux déjà chargés & sur le point de partir pour l'Espagne. Colomb instruisit le gouverneur de l'objet de son voyage & de l'accident qui l'avoit obligé de changer sa route ; & il leur demanda la permission d'entrer dans le havre , non-seulement pour pouvoir

29 juin.

négocier l'échange de son vaisseau, mais encore pour s'y mettre en sûreté contre un ouragan violent dont il prévoyoit les approches par différens pronostics que son expérience & sa sagacité lui avoit appris à reconnoître. Il conseilloit en même-tems au gouverneur de différer de quelques jours le départ de la flotte pour l'Espagne. Ovando rejetta sa demande & méprisa son conseil. Dans une circonstance où la seule humanité auroit offert un asyle à un étranger, on refusa à Colomb l'abord d'un pays dont on lui devoit la possession & même la connoissance. Ses avis salutaires, qu'on pouvoit suivre sans aucun inconvénient, furent regardés comme les songes d'un visionnaire qui avoit l'arrogance de faire le prophete, en annonçant d'avance un événement hors de la portée de la prévoyance humaine. La flotte mit à la voile. La nuit suivante, l'ouragan se déclara avec une violence terrible. Colomb, qui avoit prévu le danger & pris toutes ses précautions, sauva sa petite escadre. La flotte destinée pour l'Espagne eut le sort que méritoit la ridicule obstination des commandans. De dix-huit vaisseaux, deux ou trois seulement échappèrent. Bovadilla, Roldan & la plus grande partie des ennemis les plus ardens de Colomb & des oppresseurs les plus cruels des Indiens, périrent. Toutes les richesses qu'ils emportoient, acquises par tant d'injustices & de cruautés, furent englouties dans les flots. Elles montoient à deux cens mille pesos, somme immense en ce tems-là, & qui eût suffi non-seulement pour mettre les coupables à l'abri d'un examen trop sévère de leur conduite, mais même pour leur obtenir un accueil très-favorable à la cour d'Espagne. Parmi le petit nombre de vaisseaux qui échappèrent, se trouva celui qui portoit les effets que Colomb avoit sauvés des ruines de sa fortune. Tous les historiens, voyant

1502.

dans cet événement une distinction si marquée & si juste de l'innocent d'avec le coupable, & une dispensation si équitable de la peine & de la récompense, ont cru y reconnoître l'action immédiate de la providence divine, qui vengeoit les torts d'un homme de bien persécuté, & punissoit les oppresseurs d'un peuple innocent. Mais des faits de cette nature font des impressions différentes sur des hommes ignorans & superstitieux. D'après une opinion qui accompagne souvent l'admiration du vulgaire pour les personnes qui se distinguent par leur génie & leur sagacité, les Espagnols établis à Saint-Domingue ne virent dans Colomb qu'un magicien qui avoit excité, par ses conjurations & ses enchantemens, cette tempête terrible, pour se venger de ses ennemis (1).

14 juillet.

Colomb quitta bientôt l'isle où il avoit été si mal accueilli, & fit voile vers le continent. Après une longue & dangereuse navigation, il découvrit *Guanaja*, isle voisine de la côte d'Honduras. Il y communiqua avec quelques habitans de la grande terre, qui y venoient avec de grands canots. Ils lui parurent plus civilisés & plus avancés dans la connoissance des arts utiles, qu'aucune des nations qu'il avoit jusqu'alors découvertes. Les Espagnols demandant, avec leur empressement ordinaire, de quel pays venoit l'or que les Indiens portoient comme ornement, ces Indiens montrèrent l'ouest, donnant à entendre que l'or y étoit si abondant, qu'on l'employoit aux usages les plus communs. Au lieu d'aller à la recherche de ces pays si attrayans, ce qui l'auroit conduit, en suivant la côte d'Yucatan, au riche empire du Mexique, Colomb, toujours attaché à son premier & grand projet de trouver un détroit

(1) Oviedo, *Lib. III, cap. 7, 9.* Herrera, *decad. 1, Lib. V, cap. 1, 2.* *Vie de Colomb, chap. 88.*

qui

qui communiquât avec l'océan Indien, porta à l'est vers le golfe de Darien. Il découvrit dans cette route toute la côte du continent depuis le cap Gracias-à-Dios jusqu'au havre de Porto-Bello auquel il donna ce nom pour sa beauté & sa sûreté. Il chercha inutilement son détroit, & quoiqu'il prît terre souvent & s'avancât dans l'intérieur, il n'y pénétra pas assez avant pour traverser & reconnoître l'isthme étroit qui sépare le golfe du Mexique de la grande mer du sud. La beauté du pays le charma tellement & il conçut une idée si favorable de sa richesse par les morceaux d'or que les naturels lui firent voir ; qu'il résolut de laisser une petite colonie sur la rivière de Belem dans la province de Veragua, sous les ordres de son frere, & de retourner en Espagne pour en rapporter tout ce qui étoit nécessaire à un établissement solide. Mais l'esprit indomptable de mutinerie & d'indiscipline des hommes qu'il avoit à conduire, le priverent de la gloire de former la première colonie Européenne sur le continent de l'Amérique. Leur insolence & leur rapacité forcèrent les Indiens de prendre les armes, & comme ils étoient plus braves que les habitans des isles, ils firent périr une partie des Espagnols & obligèrent le reste d'abandonner un poste dans lequel ils ne pouvoient plus se maintenir (1).

Cet échec, le premier que les Espagnols eussent reçu en Amérique, ne fut pas le dernier malheur de Colomb ; il fut suivi de tous les désastres auxquels des navigateurs peuvent être exposés. Des ouragans furieux, des tempêtes violentes accompagnées de tonnerres & d'éclairs, mirent souvent ses

1502.

1503.

Il fait naufrage sur la côte de la Jamaïque.

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. V*, *cap.* 5, &c. *Vie de Colomb*, *chap.* 89, &c. Oviedo, *Lib. III*, *cap.* 9.

1503.

24 Juin.

navires à deux doigts de leur perte. Ses gens mécontents & découragés, épuisés de fatigues & manquant de vivres, étoient de mauvaise volonté ou hors d'état d'exécuter ses ordres ; un de ses vaisseaux périt. Il fut forcé d'abandonner l'autre & avec les deux qui lui restoient il quitta cette partie du continent qu'il avoit nommée dans sa détresse la *Côte des contradictions* (1). De nouveaux malheurs l'attendoient encore. A la vue de la côte de Cuba une violente tempête l'affaillit ; ses vaisseaux se heurterent & furent si endommagés par le choc qu'il eut beaucoup de peine à gagner la Jamaïque où il fut obligé de s'échouer pour ne pas couler à fond. La mesure de ses calamités sembloit alors comblée. Il se trouvoit jetté sur le rivage d'une isle fort éloignée d'Hispaniola, seul établissement Européen qu'il y eût en Amérique. Ses navires étoient hors d'état d'être réparés. Il paroissoit impossible d'envoyer des nouvelles de sa situation à Hispaniola & c'étoit cependant la seule ressource qui lui restât. Son génie fertile en ressources & plus actif encore dans les dangers extrêmes qui accablent les âmes foibles, trouva bientôt le seul expédient qui pût lui offrir quelque espoir. Il profita de la douceur & de l'hospitalité des habitants du pays qui, regardant les Espagnols comme des êtres d'une nature supérieure, s'empressoient de les aider dans tous leurs besoins : il en obtint deux canots chacun d'un seul tronc d'arbre creusé à l'aide du feu, mais si mal faits & si difficiles à manœuvrer qu'ils méritoient à peine le nom de bateaux. Avec ces frêles machines, propres seulement à suivre la côte ou à traverser une petite baie, Mendès Espagnol, & Fieschi Génois, deux gentilshommes particulièrement attachés à Co-

(1) *La Costa de los contrastes.*

lomb, offrirent courageusement d'aller à Hispaniola, voyage de plus de trente lieues (1), qu'ils exécuterent en dix jours en surmontant des dangers incroyables & en éprouvant une si grande fatigue que plusieurs des Indiens qui les accompagnoient y succomberent & moururent. Le gouverneur d'Hispaniola, loin de les accueillir comme leur courage le méritoit, ne fut nullement touché de l'horrible situation des Espagnols pour lesquels ils venoient demander des secours. Ovando par une basse jalousie ne voulut pas permettre que Colomb mît le pied dans l'isle qui étoit sous son gouvernement. Cette féroce & vile passion ferma son cœur à tous les sentimens d'humanité que devoit exciter en lui ou le souvenir des services & des malheurs de ce grand homme, ou la compassion pour ses concitoyens enveloppés dans les mêmes calamités. Mendès & Fieschi sollicitèrent huit mois entiers pour leur commandant & leurs compatriotes sans pouvoir rien obtenir.

Cependant mille sentimens divers agitoient l'esprit de Colomb & de ses compagnons d'infortune. D'abord l'espoir d'une prompte délivrance, qu'on attendoit du succès du voyage de Mendès & Fieschi, releva les esprits les plus abattus. Lorsqu'il se fut écoulé quelque tems, les plus timides commencèrent à croire que leurs libérateurs avoient manqué l'isle d'Hispaniola; à la fin on fut généralement persuadé qu'ils avoient péri. Le rayon d'espérance qui avoit d'abord lui à ces infortunés rendoit leur condition plus horrible. Le désespoir porté à son comble devint universel. Leur dernière ressource venoit de leur échapper & ils se voyoient destinés à finir leurs misérables jours parmi des sauvages, nus, loin de leur patrie & de leurs amis. Les matelots furieux se mutinerent ouverte-

1503.

1504.
Sa détresse
& ses souffrances.

(1) Oviedo, *Lib. III. cap. 9.*

1504.

ment , menacerent la vie de Colomb à qui ils reprochoient d'être l'auteur de toutes les calamités ; & se faifissant de dix canots qu'il avoit achetés des Indiens , ils fe retirèrent à un autre endroit de l'ifle malgré fes prieres & fes remontrances. En même-tems les Infulaires commencerent à murmurer du long féjour des Efpagnols dans leur ifle. Leur industrie n'étoit pas fupérieure à celle de leurs voifins d'Hispaniola & l'obligation de nourrir tant d'étrangers étoit pour eux auffi intolérable. Ils commencerent à apporter des vivres avec plus de répugnance & en moindre quantité & menacerent de n'en plus fournir. Cette réfolution eût été fatale aux Efpagnols. Leur vie dépendoit de la bienveillance des Indiens , & à moins qu'ils ne vinffent à bout de réchauffer l'admiration & le refpect que ce peuple fimple leur avoit montrés à leur arrivée , leur perte étoit inévitable. Les violences des mutins avoient contribué plus que tout autre chofe à effacer les idées favorables que les Indiens avoient conçues de leurs hôtes ; mais l'adrefle ingénieufe de Colomb lui fuggéra un heureux artifice qui rétablit & augmenta même la haute opinion des Infulaires pour les Efpagnols. Ses connoiffances en aftronomie lui faifant prévoir qu'il y auroit dans peu de tems une éclipse totale de lune , le jour qui précéda l'éclipse il affembla autour de lui les principaux Indiens & après leur avoir reproché l'inconftance qui leur faifoit retirer leur affection & leurs fecours à des hommes qu'ils avoient d'abord traités avec refpect , il leur dit que les Efpagnols étoient les ferviteurs du grand efprit qui habite les cieux , qui a fait & qui gouverne le monde ; que ce grand efprit étoit offenfé du refus qu'on faisoit de fecourir des hommes qui étoient les objets de fa faveur particuliere ; qu'il fe préparoit à punir ce crime avec févérité ; que cette même nuit la

lune leur retireroit sa lumiere & leur paroîtroit de couleur de sang, signe de la colere divine & emblème de la vengeance prête à tomber sur eux. La prédiction fut reçue par quelques-uns avec l'indifférence & l'incuriosité qui sont particulieres aux nations de l'Amérique & par d'autres avec l'étonnement stupide naturel à des peuples barbares. Mais lorsque la lune commença à s'obscurcir par degré & parut enfin de couleur de sang, tous furent frappés de terreur. Ils coururent consternés à leurs maisons, & revenant tout de suite à Colomb chargés de vivres, les mirent à ses pieds en le conjurant d'intercéder pour eux auprès du grand esprit & d'écarter le malheur qui les menaçoit. Colomb se montra touché de leurs prieres. L'éclipse se dissipa; la lune reprit son éclat, & dès ce jour non-seulement les Espagnols eurent des provisions en abondance, mais les Indiens évitèrent même avec une attention qui alloit jusqu'à la superstition de leur donner aucun sujet de plainte (1).

Pendant que cela se passoit, les mutins avoient fait plusieurs tentatives pour gagner Hispaniola dans les canots qu'ils avoient saisis, & toutes avoient été sans succès, soit par la mauvaise manœuvre, soit par la violence des vents & des courans. Furieux de ce nouveau contre-têms ils se mirent en marche pour l'endroit de l'isle où Colomb étoit resté, en lui préparant de nouvelles insultes & lui faisant craindre de nouveaux dangers. Au même moment il éprouvoit un malheur plus cruel que ceux qu'il pouvoit redouter de la part des mutins. Le gouverneur d'Hispaniola entretenant toujours des soupçons injurieux à Colomb, envoyoit une petite barque à la Jamaïque, non pour

(1) *Vie de Colomb*, chap. 103. *Herrera*, *decad.* 1, *Lib. VI*, *cap.* 5, 6. *Benson*, *hist. Lib. I*, *cap.* 14.

1504.

tirer ses compatriotes de l'état où ils étoient depuis si long-tems , mais pour les épier & reconnoître leur situation ; & de peur que la compassion de ceux qu'il employoit à cette mission ne les engageât à donner quelque secours à ces malheureux contre son intention , il avoit donné le commandement à Escobar , ennemi cruel & invétéré de Colomb. Escobar , suivant ses instructions avec une maligne exactitude , avoit jetté l'ancre à quelque distance de l'isle , s'étoit approché du rivage dans un petit bateau , avoit observé le misérable état des Espagnols , envoyé une lettre remplie de vains complimens à Colomb , & après avoir reçu sa réponse étoit parti sur le champ. Dès que les Espagnols avoient découvert le vaisseau qui s'approchoit de l'isle , ils s'étoient livrés à tous les transports de la joie , persuadés que le moment de leur délivrance , si long-tems attendu , étoit enfin arrivé. Mais lorsque le navire eut disparu si subitement , ils tombèrent dans le plus horrible abattement & perdirent tout espoir. Colomb seul , quoique pénétré jusqu'au fond du cœur de l'insulte gratuite qu'Ovando ajoutoit à sa négligence passée , conserva assez d'empire sur lui-même pour relever le courage de ses compagnons. Il leur assura que Mendès & Fieschi étoient arrivés sains & saufs à Hispaniola , qu'ils enverroient incessamment des vaisseaux & qu'il avoit refusé de retourner dans celui d'Escobar qui étoit trop petit pour les recevoir tous , étant résolu à ne jamais abandonner les fideles compagnons de son infortune. Cette espérance d'une délivrance prochaine les calma. Ils sçurent gré à Colomb de la générosité avec laquelle il paroissoit occupé de leur conservation plus même que de la sienne. Ils reprirent quelque courage & lui rendirent leur confiance (1).

(1) *Vie de Colomb*, chap. 104. Herrera, *decad.* 1, *Lib. VI*, cap. 17.

Sans cet heureux changement Colomb n'eût jamais pu résister aux mutins qui s'approchoient. Tous ses efforts pour les calmer ne faisoient que les rendre plus furieux. Leurs demandes devenoient de jour en jour plus extravagantes & leurs desseins plus violens & plus sanguinaires. La sûreté commune exigeoit qu'on leur résistât à force ouverte. Colomb souffrant & affoibli par la goutte ne pouvoit se mettre en campagne. Son frere l'Adelantade marcha contr'eux. Les mutins rejetterent avec mépris toute espece d'accommodement & fondirent sur lui. Il étoit bien préparé à les recevoir. Au premier choc plusieurs de leurs chefs furent tués. L'Adelantade, qui étoit aussi vigoureux que brave, s'attacha à combattre leur capitaine, le blessa, le désarma & le fit prisonnier (1). Le reste s'enfuit honteusement en montrant une lâcheté digne de leur première insolence. Bientôt après la troupe entiere se soumit à Colomb & s'engagea par les sermens les plus solennels à lui obéir désormais en tout. A peine la tranquillité étoit-elle rétablie qu'on vit paroître les vaisseaux que Colomb avoit promis sans y compter beaucoup. Les Espagnols quitterent avec des transports de joie une isle où la jalousie inhumaine d'Ovando les avoit laissé languir pendant plus d'une année exposés à toutes les especes de calamités.

Lorsque Colomb fut arrivé à Saint-Domingue, le gouverneur employa tous les artifices des ames viles, qui réparent l'insolence par la bassesse, flattant l'homme dont il étoit jaloux & qu'il avoit voulu faire périr. Il reçut Colomb avec de grandes marques de respect, le logea dans sa maison & lui accorda toutes sortes de distinctions. Mais au milieu de ces démonstrations simulées, il ne put cacher la haine qui dévorait

1504.

13 Août.
Il quitte l'isle
& arrive à
Hispaniola.

(1), *ic de Colomb, chap. 107. Herrera, decad. 1, Lib. VI, cap. 13.*

1504.

Décembre.

Mort d'Isabelle.

son cœur. Il mit en liberté le chef des mutins que Colomb avoit amené dans les fers pour le faire juger pour ses crimes & menaça tous ceux qui avoient défendu le parti de l'amiral de rechercher leur conduite. Colomb se soumit en silence à ce qu'il ne pouvoit empêcher. Mais il montra une extrême impatience de quitter un pays où commandoit un homme qui l'avoit traité en toute occasion avec tant d'injustice & d'inhumanité. Ses préparatifs furent bientôt faits & il mit à la voile pour l'Espagne avec deux vaisseaux. Le malheur qui avoit accompagné sa vie continua de le poursuivre jusqu'à la fin de sa carrière. Un de ses vaisseaux fut obligé de revenir à Saint-Domingue, ne pouvant plus tenir la mer : l'autre battu par de violentes tempêtes fit sept cens lieues avec des vergues pour mâts & gagna avec beaucoup de difficulté le port de Saint-Lucar (1). Colomb y reçut en arrivant la nouvelle de l'événement le plus fâcheux qu'il pût craindre. Isabelle venoit de mourir, & avec elle il perdoit la dernière ressource qu'il avoit espéré de trouver dans sa justice, son humanité & sa bienveillance. Il ne restoit plus personne qui pût réparer les injustices qu'on lui avoit faites, le récompenser de ses services & le dédommager de ses souffrances. Ferdinand l'avoit toujours traversé & avoit été souvent injuste envers lui. Des sollicitations auprès d'un prince si prévenu devenoient pour lui aussi désagréables qu'inutiles. C'étoit pourtant dans cette triste occupation que Colomb étoit destiné à consumer le reste de ses jours. Aussi-tôt que sa santé put le lui permettre il alla à la cour. Ferdinand le reçut avec une politesse froide. Colomb lui présenta requête sur requête pour obtenir la punition de ses oppresseurs & la

(1) *Vie de Colomb*, chap. 108. Herrera, *decad.* 1, *Lib. VI*, cap. 12.

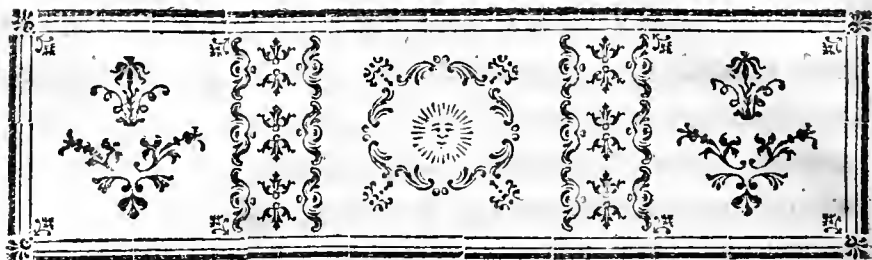
restitution de tous les privileges qui lui étoient promis par le traité de 1492. Ferdinand l'amusa de belles paroles : il employa toutes sortes d'artifices pour éluder ses demandes & laissa voir clairement l'intention où il étoit de ne jamais terminer cette affaire. La santé affoiblie de Colomb flattoit Ferdinand de l'espérance qu'il seroit bientôt délivré de ce solliciteur importun & le soutenoit dans l'exécution de son injuste plan de délai. Il ne fut pas trompé dans son attente. Le cœur navré de l'ingratitude d'un monarque qu'il avoit servi avec tant de fidélité & de succès , épuisé par les fatigues & les chagrins qu'il avoit essuyés , & affoibli par les infirmités qui étoient le fruit de ses travaux , Colomb finit sa vie à Valladolid le 20 de mai 1506 dans la cinquante-neuvieme année de son âge. Il mourut avec la fermeté qui avoit toujours distingué son caractère & avec les sentimens de religion qu'il avoit montrés dans toutes les circonstances de sa vie.(1).

1504.

(1) *Vie de Colomb*, chap. 108. Herrera, *decad.* 1, *Lib.* VI, *cap.* 13, 14, 15.

Fin du Livre second.





L'HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE.



LIVRE TROISIEME.

1504.
Etat de la
colonie à His-
paniola.

TANDIS que Colomb étoit occupé à son dernier voyage, l'isle d'Hispaniola fut le théâtre de plusieurs événemens remarquables. La colonie Espagnole, le modele & la source de tous les établissemens postérieurs que l'Espagne a faits dans le nouveau monde, acquéroit par degrés la forme d'une société régulière & florissante. Les soins pleins d'humanité que prenoit Isabelle pour garantir de l'oppression les malheureux Indiens, & l'ordonnance en particulier par laquelle il étoit défendu aux Espagnols de les forcer à travailler, retarderent il est vrai pour quelque-tems les progrès de l'industrie. Les naturels regardant l'inaction comme la suprême félicité, méprisoient toutes les récompenses & les caresses par lesquelles on cherchoit

à les engager au travail. Les Espagnols n'avoient pas assez de bras pour exploiter les mines & pour cultiver la terre. Plusieurs des premiers Colons, accoutumés au service des Indiens, abandonnerent l'isle lorsqu'ils se virent privés des instrumens sans lesquels ils ne savoient rien faire. Plusieurs de ceux qui étoient arrivés avec Ovando furent atteints des maladies particulières au climat, & dans un court intervalle il en périt plus de mille. En même-tems la demande d'une moitié du produit des mines, exigée pour la part du souverain, parut une condition si onéreuse que personne ne voulut plus s'engager à les exploiter à ce prix. Pour sauver la colonie d'une ruine qui paroissoit inévitable, Ovando prit sur lui de modérer la rigueur des ordonnances royales. Il fit une nouvelle distribution des Indiens entre les Espagnols, & les força de travailler pendant un certain tems à creuser les mines ou à cultiver la terre ; mais craignant qu'on ne l'accusât de les avoir fournis de nouveau à la servitude, il ordonna à leurs maîtres de leur payer une certaine somme pour le salaire de leur travail. Il réduisit la part du souverain sur l'or qu'on trouveroit dans les mines, de la moitié au tiers & peu de tems après au cinquième, où elle resta long-tems fixée. Malgré la tendre sollicitude d'Isabelle en faveur des Indiens, & le desir qu'avoit Ferdinand d'augmenter le revenu public, Ovando persuada à la cour d'approuver ces nouveaux réglemens (1).

Les Indiens qui venoient de jouir, quoique pendant un intervalle bien court, du plaisir d'échapper à l'oppression, trouverent alors si intolérable le joug de l'esclavage qu'ils firent plusieurs tentatives pour recouvrer leur liberté. Les Espagnols

1504.

1505.

Guerre avec
les Indiens.

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. V*, *cap.* 3.

3505.

traiterent ces efforts de rebellion & prirent les armes pour les réduire à la soumission. Lorsqu'une guerre s'élève entre des nations qui se trouvent dans un état de société à peu près semblable, les moyens de défense sont proportionnés à ceux d'attaque; dans cette querelle à force égale, les efforts qui se font de part & d'autre, les talens qui déploient leur activité & les passions qui se développent, peuvent présenter l'humanité sous un point de vue aussi curieux qu'intéressant. C'est une des plus nobles fonctions de l'histoire que d'observer & de peindre les hommes dans les situations où les âmes sont le plus violemment agitées & où toutes leurs facultés sont mises en mouvement : aussi les opérations & les événemens de la guerre en des nations ennemies ont-ils été regardés par les historiens, tant anciens que modernes, comme un objet important & capital dans les annales du genre humain. Mais dans une querelle entre des sauvages entièrement nus & une des nations les plus belliqueuses de l'Europe, où la science, le courage & la discipline étoient d'un côté, & la timidité, l'ignorance & le désordre de l'autre, un détail circonstancié des événemens seroit aussi peu agréable qu'instructif.

Si la simplicité & l'innocence des Indiens, éveillant l'humanité dans le cœur des Espagnols, eussent tourné en un sentiment de pitié, l'orgueil de la supériorité & les eussent engagés à instruire les habitans du nouveau monde au lieu de les opprimer, l'historien pourroit raconter sans horreur quelques actes de violence qui ressembleroient aux châtimens trop rigoureux infligés par des maîtres impatiens à des élèves indociles. Mais malheureusement ce sentiment de la supériorité s'exerça d'une manière bien différente : les Espagnols avoient tant d'avantages de toute espèce sur les naturels de l'Amérique qu'ils

les regardoient avec mépris, comme des êtres d'une nature inférieure pour qui les droits & les privilèges de l'humanité n'étoient pas faits. Dans la paix ils les soumirent à l'esclavage; dans la guerre ils n'eurent aucun égard à ces loix qui par une convention tacite entre les nations ennemies, reglent les droits de la guerre, & mettent quelques bornes à ses fureurs. Les Américains ne furent point traités comme ces hommes qui combattent pour défendre leur liberté, mais comme des esclaves révoltés contre leurs maîtres. Ceux de leurs caciques qui tomboient entre les mains des Espagnols étoient condamnés comme des chefs de brigands aux plus cruels & aux plus infâmes supplices; & tous leurs sujets, sans aucun égard aux rangs établis parmi eux, étoient également réduits à la plus abjecte servitude. C'est avec de semblables dispositions que l'on attaqua le cacique de Higüey, province située à l'extrémité orientale de l'île. Cette guerre fut une suite de la perfidie des Espagnols qui violerent le traité qu'ils avoient fait avec les naturels; & elle se termina par le meurtre du cacique, qui fut pendu pour avoir défendu son peuple avec une bravoure supérieure à celle de ses compatriotes & digne d'un meilleur sort (1).

Ovando se comporta dans une autre partie de l'île d'une manière encore plus cruelle & plus perfide. La province qu'on appelloit anciennement Xaragua, & qui s'étendoit depuis la plaine fertile où Leogane est aujourd'hui situé, jusqu'à l'extrémité occidentale de l'île, étoit soumise à la domination d'une femme nommée Anacoana, chérie & respectée de ses sujets. Par une suite de ce goût très-vif que les femmes d'Amérique avoient pour les Européens & dont on expliquera la

Conduite
cruelle &
perfide d'Ovando.

(1) Herrera, *decad. 1, Lib. VI, cap. 9, 10.*

1505.

cause dans la suite, Anacoana avoit toujours recherché l'amitié des Espagnols & les avoit comblés de bons offices ; mais quelques-uns des partisans de Roldan s'étant établis dans son pays, furent tellement irrités des moyens qu'elle prit pour réprimer leurs excès, qu'ils l'accusèrent d'avoir formé le dessein de secouer le joug & d'exterminer les Espagnols. Ovando, quoique bien persuadé du peu de confiance que méritoit le témoignage de ces hommes corrompus, marcha sans autres informations vers Xaragua avec trois cens hommes d'infanterie & soixante-dix cavaliers ; mais pour empêcher que cette expédition militaire ne répandît d'avance l'alarme parmi les Indiens, il annonça que son intention étoit de faire une visite respectueuse à Anacoana, à qui les Espagnols avoient tant d'obligations, & de régler avec elle la manière dont on leveroit le tribut exigé pour le roi d'Espagne. Anacoana, s'empressant de traiter un hôte si distingué avec les égards qui lui étoient dûs, rassembla les hommes principaux de ses domaines au nombre de trois cens ; & s'avancant à leur tête, suivie d'une foule nombreuse des autres habitans, elle reçut Ovando au milieu des chants & des danses, selon la coutume du pays, & le conduisit ensuite dans le lieu qu'elle habitoit. Il y fut traité pendant quelques jours avec tous les soins de la simple hospitalité ; elle l'amusoit des jeux & des spectacles en usage chez les Américains dans les occasions de fête & de réjouissance. Au milieu de la sécurité que cette conduite inspiroit à Anacoana, Ovando méditoit la destruction de cette reine innocente & de son peuple, & la barbarie de son projet ne peut être égalée que par la basse perfidie avec laquelle il l'exécuta. Sous prétexte de donner aux Indiens la représentation d'un tournois européen, il s'avança avec ses troupes rangées en bataille, vers la maison

où étoient assemblés Anacoana & les chefs de sa suite. L'infanterie s'empara de toutes les avenues qui conduisoient au village, pendant que la cavalerie investissoit la maison. Ces mouvemens n'exciterent d'abord que l'admiration sans aucun mélange de crainte, jusqu'à un signal qui avoit été concerté : les Espagnols tirèrent tout à coup leurs épées & fondirent sur les Indiens sans défense, & étonnés d'une trahison à laquelle ne pouvoient pas s'attendre des hommes simples & confians. On s'assura aussitôt d'Anacoana. Tous ceux qui la suivoient furent saisis & chargés de liens ; on mit le feu à la maison, & sans examen ni preuves, tous ces infortunés qui étoient les personnes les plus considérables du pays furent consumés par les flammes. Anacoana fut réservée à un destin plus ignominieux. On la transporta enchaînée à Saint-Domingue, où après la formalité d'une procédure faite devant les juges Espagnols, elle fut condamnée à être pendue publiquement sur le témoignage des mêmes hommes qui l'avoient trahie (1).

Intimidés & humiliés par le traitement atroce qu'on faisoit subir aux princes & aux personnages les plus respectés du pays, les habitans de toutes les provinces d'Hispaniola se soumirent sans résistance au joug des Espagnols. A la mort d'Isabelle, tous les réglemens qu'elle avoit faits pour adoucir le malheur de leur servitude furent oubliés. On retira la petite gratification qu'on leur payoit comme le salaire de leur travail, & en même-tems on augmenta les charges qu'on leur imposoit. Ovando n'étant plus tenu par rien, partagea les Indiens entre ses amis dans toute l'isle. Ferdinand, à qui la reine avoit laissé par son testament une moitié du revenu provenant des

Réduction
des Indes. Ce
qui en résul-
te.

1506.

(1) Oviedo, *Lib. III, cap. 12.* Herrera, *décad. 1, Lib. VI, cap. 4.* *Relacion de destruyç, de Las indias part.* Bart. de las Casas, *pag. 8.*

1506.

établissens du nouveau monde, accorda à ses courtisans des concessions du même genre, qu'il regardoit comme la manière la moins onéreuse de récompenser leurs services. Ceux-ci affermoient les Indiens dont ils étoient devenus les propriétaires à ceux de leurs concitoyens qui étoient établis à Hispaniola ; ces peuples malheureux étant contraints par la force de satisfaire la rapacité des uns & des autres, les exactions de leurs oppresseurs n'eurent plus de bornes. Mais cette police barbare, quoique funeste aux habitans de l'isle, produisit pendant quelque tems des effets très-avantageux aux Espagnols. En rassemblant ainsi les forces d'une nation fiere pour les diriger vers un même objet, on parvint à pousser l'exploitation des mines avec une rapidité & un succès prodigieux. Pendant plusieurs années l'or qu'on apportoit aux fontes royales d'Hispaniola montoit à quatre cens soixante mille pezos (environ deux millions quatre cens mille livres tournois), ce qui doit paroître une somme prodigieuse, si l'on fait attention à la grande augmentation de valeur que l'argent a acquise depuis le commencement du seizieme siecle jusqu'à ce moment-ci. On vit des Colons faire tout à coup des fortunes immenses, & d'autres dissiper aussi rapidement par une fastueuse profusion les trésors qu'ils avoient amassés avec tant de facilité. Attirés par cet exemple, de nouveaux aventuriers se porterent en foule en Amérique, impatiens de partager les trésors qui enrichissoient leurs compatriotes, & la colonie continua de s'accroître malgré la mortalité qu'y occasionnoit l'insalubrité du climat. (1).

Progrès de
la colonie.

Ovando gouvernoit les Espagnols avec une sagesse & une

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib.* VI, *cap.* 18, &c.

justice peut-être égale à la cruauté avec laquelle il traitoit les Indiens. Il établit des loix équitables, & en les faisant exécuter avec impartialité, il accoutuma la colonie à les respecter. Il fonda plusieurs villes nouvelles en différentes parties de l'isle, & y attira des habitans par la concession de divers privileges. Il chercha les moyens de porter l'attention des Espagnols vers quelque branche d'industrie plus utile que celle de chercher l'or dans les mines. Quelques cannes de sucre ayant été apportées des isles Canaries, dans la vue seulement de faire une expérience, la richesse du sol & la fertilité du climat parurent si favorables à cette culture qu'on songea bientôt à en faire un objet de commerce. On vit se former de vastes plantations; on établit des moulins à sucre, que les Espagnols appelloient *ingeniose*, à cause de leur mécanisme compliqué; enfin en peu d'années la fabrication du sucre fut la principale occupation des habitans d'Hispaniola & la source la plus abondante de leur richesse (1).

Les sages mesures que prenoit Ovando pour accroître la prospérité de la colonie furent puissamment secondées par Ferdinand. Les sommes considérables que ce prince recevoit du nouveau monde lui ouvrirent enfin les yeux sur l'importance de ces découvertes, qu'il avoit jusqu'alors affecté de regarder avec dédain. Il étoit parvenu par son habileté & par des circonstances heureuses à surmonter les embarras où l'avoient jetté la mort d'Isabelle & des disputes avec son gendre pour le gouvernement des états de cette princesse (2). Il employa le loisir dont il jouissoit à s'occuper des affaires de l'Amérique;

1506.

1507.

(1) Oviedo, *Lib. IV*, cap. 8, pag. 6, &c.

(2) *Histoire du regne de Charles V.*

1507.

c'est à sa prévoyance & à sa sagacité que l'Espagne doit plusieurs des réglemens qui ont formé par degrés ce système de politique profonde & jalouse par lequel elle gouverne ses domaines dans le nouveau monde. Il établit un tribunal, connu sous le titre de *Casa de contratacion* ou Bureau de commerce, composé d'hommes distingués par leur rang & par leurs talens à qui il confia l'administration des affaires américaines. Ce bureau s'assembloit régulièrement à Séville & exerçoit une juridiction particulière au gouvernement ecclésiastique d'Amérique, en nommant des archevêques, des évêques, des doyens & des ecclésiastiques inférieurs, pour veiller sur les Espagnols qui y étoient établis, ainsi que sur ceux des naturels qui embrasseroient la foi chrétienne. Mais malgré la déférence & le respect de la cour d'Espagne pour le siège de Rome, Ferdinand sentit l'importance d'empêcher toute puissance étrangère d'étendre sa juridiction ou son influence sur ses nouveaux domaines; en conséquence il réserva à la couronne d'Espagne le droit exclusif de parronage pour les bénéfices de l'Amérique, & stipula qu'aucune bulle ou ordonnance du pape n'y seroit promulguée qu'après avoir été préalablement examinée & approuvée par son conseil. Ce fut par le même esprit de jalousie qu'il défendit à qui que ce fût de s'établir en Amérique, ou d'y exporter aucune espèce de marchandise, sans une permission spéciale de ce même conseil (1).

Diminution
rapide du
nombre des
Indiens.

Malgré l'attention que ce prince donnoit à la police & à la prospérité de la colonie, elle se trouva menacée par un accident imprévu d'une destruction prochaine. Les naturels de l'île, sur le travail desquels les Espagnols avoient compté:

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* VI, *cap.* 19, 20.

pour leur succès & même pour leur existence, se détruisoient avec tant de rapidité que l'extinction de la race entière paroïsoit inévitable. Lorsque Colomb découvrit Hispaniola, on y comptoit au moins un million d'habitans (1) ; dans l'espace de quinze ans, ils se trouverent réduits à soixante mille. Cette prodigieuse diminution de l'espece humaine résulloit du concours de différentes causes. Les naturels des isles de l'Amérique étant d'une constitution plus foible que les habitans de l'autre hémisphere, ne pouvoient ni exécuter les mêmes travaux ni supporter les mêmes fatigues que des hommes doués d'une organisation plus vigoureuse. L'indolence & l'inaction dans laquelle ils se plaisoient à passer leur vie, étant l'effet de leur foiblesse & contribuant en même-tems à l'augmenter, les rendoit par habitude autant que par nature incapables de tout effort pénible. Les alimens dont ils subsistoient étoient peu nourrissans ; ils n'en prenoient qu'en petite quantité & cette nourriture n'étoit pas suffisante pour fortifier des corps débiles & pour les mettre en état de soutenir les travaux de l'industrie. Les Espagnols faisant peu d'attention à cette constitution particulière des Américains, leur imposoient des tâches si disproportionnées à leurs forces qu'on en voyoit un grand nombre succomber à la peine & périr d'épuisement. D'autres s'abandonnant au désespoir terminoient eux-mêmes leurs misérables jours. Une partie de ces peuples ayant été obligés d'abandonner la culture des terres pour aller travailler dans les mines, la disette des subsistances amena la famine qui en fit périr un grand nombre. Pour compléter la désolation, les habitans furent attaqués de différentes maladies, dont les unes étoient

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* X, *cap.* 12.

1507.

occasionnées par les fatigues auxquelles on les condamnoit, & les autres étoient l'effet de leur commerce avec les Européens. Les Espagnols se voyant ainsi privés par degrés des bras dont ils étoient accoutumés à se servir, il leur fut impossible d'étendre plus loin les progrès de leur établissement, & même de continuer les ouvrages qu'ils avoient commencés.

1508.

Pour apporter un prompt remède à un état si alarmant, Ovando proposa de transporter à Hispaniola les habitans des isles Lucayes, sous prétexte qu'il seroit plus aisé de les civiliser & de les instruire dans la religion chrétienne lorsqu'ils seroient unis à la colonie Espagnole, sous l'inspection immédiate des missionnaires qui y étoient établis. Ferdinand, trompé par cet artifice, ou disposé peut-être à se prêter à un acte de violence que la politique lui représentoit comme nécessaire, consentit à la proposition. On équipa plusieurs vaisseaux pour les Lucayes; les commandans, qui savoient la langue du pays, dirent aux habitans qu'ils venoient d'une contrée délicieuse où résidoient leurs ancêtres défunts, & que ceux-ci les invitoient à s'y rendre afin de partager le bonheur dont ils jouissoient. Ces hommes simples & crédules écoutoient avec admiration ces récits merveilleux: empressés d'aller voir leurs parens & leurs amis dans l'heureuse région dont on leur parloit, ils suivirent avec plaisir les Espagnols. Cet artifice en fit passer quarante mille à Hispaniola, où ils allèrent partager les souffrances qui étoient le partage des habitans de l'isle, & mêler leurs pleurs & leurs gémissemens avec ceux de cette race infortunée (1).

Découvertes
et nouveaux
établisse-
mens.

Les Espagnols avoient pendant quelque tems poussé leurs

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* VII, *cap.* 3. Oviedo, *lib.* III, *cap.* 6. Gomera; *hist.* *cap.* 41.

travaux dans les mines d'Hispaniola avec tant d'ardeur & de succès, que cet objet paroissoit avoir absorbé toute leur attention. L'esprit de découverte languissoit, & depuis le dernier voyage de Colomb aucune entreprise de quelque importance n'avoit été formée. Mais la diminution des Indiens faisant sentir l'impossibilité de s'enrichir dans cette île avec autant de rapidité qu'auparavant, cette considération déterminâ les Espagnols à chercher des contrées nouvelles où leur avidité pût trouver à se satisfaire avec plus de facilité. Juan Ponce de Leon, qui commandoit sous Ovando dans la partie orientale d'Hispaniola, passa dans l'île de *Saint-Jean de Porto-Rico* que Colomb avoit découverte à son second voyage, & pénétra dans l'intérieur du pays. Comme il trouva un sol fertile & que d'après quelques indications & le témoignage des habitans, il eut lieu d'espérer qu'on pourroit découvrir des mines d'or dans les montagnes, Ovando lui permit d'essayer un établissement dans l'île; ce qui fut exécuté sans peine par Ponce de Leon, dont la prudence égaloit le courage. En peu d'années Porto-Rico fut soumis au gouvernement Espagnol; les naturels réduits en servitude furent traités avec la même rigueur imprudente que ceux d'Hispaniola, & la race des premiers habitans, épuisée par les fatigues & les souffrances fut entièrement exterminée (1).

Vers le même-tems, Juan Diaz de Solis, de concert avec Vincent Janez Pinson, un des premiers compagnons de Colomb, fit un voyage au continent. Ils suivirent jusqu'à l'île de *Guanaios* la même route que Colomb avoit prise; mais tournant delà à l'ouest, ils découvrirent une nouvelle & vaste

(1) Herrera, *decat.* 1, *lib.* VII, *cap.* 1-4. Gomera, *hist.* *cap.* 44. Relación de B. de Las Casas, *pag.* 17.

1508.

province connue depuis sous le nom de *Yucatan*, & longerent une grande partie de la côte de ce pays (1). Quoique cette expédition n'ait été marquée par aucun événement mémorable, elle mérite qu'on en fasse mention, parce qu'elle conduisit à des découvertes de plus grande importance. C'est pour la même raison qu'on doit rappeler le voyage de Sébastien de Ocampo. Il fut chargé par Ovando de tourner *Cuba*, & il reconnut le premier avec certitude que ce pays, regardé autrefois par Colomb comme une partie du continent, n'étoit qu'une grande île (2).

Diego Colomb est nommé gouverneur d'Hispaniola.

Cette expédition autour de Cuba fut un des derniers incidents du gouvernement d'Ovando. Depuis la mort de Colomb, Don Diego son fils ne cessoit de solliciter Ferdinand de lui accorder les charges de vice-roi & d'amiral dans le nouveau monde, avec tous les privilèges & les bénéfices dont il devoit hériter en conséquence de la capitulation primitive faite avec son pere. Mais si ces dignités & les revenus qui y étoient joints avoient paru si considérables à Ferdinand, qu'il n'avoit pas craint de passer pour injuste & ingrat en les ôtant à Colomb, il n'est pas surprenant qu'il fût alors peu disposé à les accorder au fils. Aussi Don Diego consuma deux années entières en de vaines & continuelles sollicitations. Fatigué de l'inutilité de ses démarches, il tenta enfin de se procurer par une sentence légale ce qu'il ne pouvoit obtenir de la faveur d'un prince intéressé. Il intenta une action contre Ferdinand devant le conseil chargé d'administrer les affaires de l'Inde; & ce tribunal avec une intégrité bien honorable pour ceux qui le composoient, rendit un jugement contre le roi, & confirma

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* VI, *cap.* 17.

(2) *Ibid.* *decad.* 3, *lib.* VII, *cap.* 1.

les droits de Don Diego à la vice-royauté & aux autres privilèges stipulés dans la capitulation. Malgré ce décret, la répugnance que devoit avoir Ferdinand à mettre un sujet en possession d'une autorité si considérable auroit pu faire naître de nouveaux obstacles, si Don Diego n'avoit pas trouvé un moyen d'intéresser des personnes très-puissantes au succès de ses prétentions. La sentence du conseil des Indes lui donnoit droit à un rang si élevé & à une si haute fortune qu'il lui fut aisé de conclure un mariage avec Dona Maria, fille de Don Ferdinand de Toledé, grand commandeur de Leon & frere du duc d'Albe, grand du royaume de la premiere classe & allié de près au roi. Le duc & sa famille épouserent avec tant de chaleur la cause de leur nouvel allié que Ferdinand ne put pas résister à leurs sollicitations. Il rappella Ovando & nomma pour lui succéder Don Diego; mais même en lui accordant cette faveur il ne put pas cacher sa jalousie; car il lui permit seulement de prendre le titre de gouverneur, non celui de vice-roi, quoique le conseil eût décidé que ce dernier titre appartenoit à Don Diego (1).

Il partit bientôt pour Hispaniola, accompagné de son frere, de ses oncles, de sa femme, qui par la courtoisie des Espagnols fut honorée du titre de vice-reine, & d'un cortège nombreux de personnes de l'un & de l'autre sexe, nées de familles distinguées. Don Diego vécut avec une magnificence & un faste inconnu jusqu'alors dans le nouveau monde, & la famille de Colomb parut enfin jouir des honneurs & des récompenses que son génie créateur avoit si bien mérités & dont il avoit été si cruellement privé. La colonie elle-même

 1508.

 1509.

Il se rend à
Hispaniola.

(1) Herrera, *decad 1, lib. VII, cap. 4.*

1509.

acquît un nouvel éclat par l'arrivée de ces nouveaux habitans d'un caractère & d'un rang supérieurs à celui de presque tous ceux qui avoient passé jusqu'alors en Amérique; plusieurs des familles les plus illustres établies dans les colonies Espagnoles sont descendues des personnes qui avoient accompagné Don Diego Colomb à cette époque (1).

Ce changement de gouverneur ne fut d'aucune utilité pour les malheureux habitans. Don Diego fut non-seulement autorisé par un édit royal à continuer le *repartimientos* ou distributions d'Indiens; mais on spécifia même le nombre précis qu'il pouvoit en accorder à chaque personne selon le rang qu'elle avoit dans la colonie. Il se prévalut de cette permission, & bientôt après son débarquement à Saint-Domingue, il partagea entre ses parens & ceux qui l'avoient suivi ceux des Indiens qui n'avoient encore été destinés à personne (2).

Pêcherie des
perles à Cu-
bagua.

Le nouveau gouverneur s'occupa ensuite à suivre l'instruction qu'il avoit reçue du roi pour l'établissement d'une colonie à Cubagua, petite île que Colomb avoit découverte à son troisième voyage. Quoique ce fût un terrain stérile qui pouvoit à peine fournir la subsistance de ses misérables habitans, on trouvoit sur ses côtes une si grande quantité de ces huîtres qui produisent les perles, que cette île ne put pas échapper aux recherches des avides Espagnols qui s'y portèrent bientôt en foule. Il se fit des fortunes considérables par la pêche des perles, qui fut suivie avec une ardeur extraordinaire. Les Indiens, sur-tout ceux des îles Lucayes, furent obligés de plonger au fond de la mer pour y prendre ces

(1) Oviedo, *lib. III, cap. 1.*

(2) *Recopilacion de Leyes, lib. VI, tit. 8, lib. I, II. Herrera, decad. 1, lib. VIII, cap. 10, hist. cap. 78.*

huîtres,

huitres, & cette occupation aussi dangereuse que mal-saine, fut une nouvelle calamité qui ne contribua pas peu à la destruction de cette race dévouée (1).

Vers cette même époque, Juan Diaz de Solis & Pinson s'embarquerent ensemble pour un second voyage. Ils cinglerent directement au sud, vers la ligne équinoxiale que Pinson avoit précédemment traversée, & ils s'avancerent jusqu'au quarantieme degré de latitude méridionale. Ils furent étonnés de trouver que le continent de l'Amérique s'étendoit à leur droite à travers toute cette étendue de l'océan. Ils débarquerent en différens endroits, pour en prendre possession au nom de leur souverain; mais quoique le pays leur parût très-fertile & les invitât à s'y arrêter, comme leur armement avoit été destiné à faire des découvertes plutôt que des établissemens, ils n'avoient pas assez de monde pour laisser des colonies nulle part. Leur voyage servit cependant à donner aux Espagnols des idées plus justes & plus grandes sur l'étendue de cette nouvelle portion du globe (2).

Quoiqu'il se fût écoulé plus de dix ans depuis que Colomb avoit découvert le continent de l'Amérique, les Espagnols n'y avoient encore fait aucun établissement. Ce fut alors qu'on tenta sérieusement & avec vigueur ce qui avoit été si longtemps négligé; mais le plan de cette entreprise ne fut ni formé par la couronne ni exécuté aux dépens de la nation; ce fut l'ouvrage de l'audace & des spéculations de quelques aventuriers. La premiere idée de ce projet vint d'Alonzo d'Ojeda, qui avoit déjà fait deux voyages pour tenter des découvertes & qui s'y étoit acquis une grande réputation mais sans for-

1509.

Nouveaux
voyages.Premiere tentative d'un
établissement
sur le continent.

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* VII, *cap.* 9. Gomera, *hist.* *cap.* 78.

(2) Herrera, *decad.* 1, *lib.* VII, *cap.* 9.

1509.

tune. L'opinion qu'il avoit donnée de son courage & de prudence lui procura aisément des associés qui firent les fonds nécessaires pour les dépenses de l'expédition. Vers le même tems, Diego de Nicuesa qui avoit fait une grande fortune à Hispaniola, forma un semblable dessein. Ferdinand encouragea l'un & l'autre ; il ne voulut pas il est vrai leur avancer la plus légère somme ; mais il leur prodigua les titres & les patentes. Il érigea deux gouvernemens sur le continent, dont l'un s'étendoit depuis le cap de Vela jusqu'au golfe de Darien, & l'autre depuis ce golfe jusqu'au cap Gracias à Dios. Le premier fut donné à Ojeda, le second à Nicuesa. Ojeda équipa un vaisseau & deux brigantins, montés de trois cens hommes, & Nicuesa six vaisseaux avec sept cens quatre-vingts hommes. Ils mirent à la voile de Saint-Domingue vers le même tems pour se rendre à leurs gouvernemens respectifs. Afin de donner quelque apparence de validité à leurs titres de propriété sur ces contrées, plusieurs des plus célèbres théologiens & jurisconsultes d'Espagne furent employés à prescrire la manière dont on devoit en prendre possession (1). L'histoire du genre humain n'offre rien de plus singulier ni de plus extravagant que la forme qu'ils imaginèrent pour remplir cet objet. Les chefs des deux expéditions devoient, en débarquant sur le continent, annoncer aux naturels les principaux articles de la foi chrétienne ; les informer en particulier de la juridiction suprême du pape sur tous les royaumes de la terre ; les instruire de la concession que le saint pontife avoit faite de leur pays au roi d'Espagne ; les requérir d'embrasser les dogmes de cette religion qu'on leur faisoit connoître & de se soumettre

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* VII, *cap.* 15.

au souverain dont on leur annonçoit l'autorité. S'ils refusoient d'obéir à cette sommation, dont il étoit impossible à un Indien de comprendre seulement les termes, alors Ojeda & Nicuesa étoient autorisés à les attaquer avec le fer & le feu ; à les réduire en servitude, eux, leurs femmes & leurs enfans ; à les obliger par la force à reconnoître la juridiction de l'église & l'autorité du roi d'Espagne, puisqu'ils ne vouloient pas le faire volontairement (1).

Il étoit difficile aux habitans du continent de donner tout d'un coup leur assentiment à une doctrine trop subtile pour des esprits sans culture & qui leur étoit expliquée par des interprètes peu instruits de leur langue ; il ne leur étoit pas plus aisé de concevoir comment un prêtre étranger, de qui ils n'avoient jamais entendu parler, pouvoit avoir quelque droit de disposer de leur pays, ni comment un prince inconnu pouvoit s'arroger une juridiction sur eux comme sur ses sujets ; aussi s'opposèrent-ils vigoureusement à l'invasion de leurs territoires. Ojeda & Nicuesa tâcherent d'exécuter par la force ce qu'ils ne pouvoient obtenir par la persuasion. Les écrivains contemporains ont rapporté leurs opérations avec le plus grand détail ; mais comme ils n'ont fait aucune découverte importante ni fondé aucun établissement permanent, ces événemens ne méritent pas de tenir une place considérable dans l'histoire générale d'une époque, où une valeur romanesque luttant sans cesse contre des difficultés incroyables, distingue toutes les entreprises des armes Espagnoles. Les habitans des pays dont Ojeda & Nicuesa alloient prendre le gouvernement, se trouverent être d'un caractère fort différent de celui des habitans des isles. Ils étoient guerriers & féroces. Leurs fleches

 1509.

Désastres
qui naissent
de cette en-
treprise.

(1) Voyez la NOTE XXIII.

1509.

étoient trempées dans un poison si violent que chaque blessure étoit suivie d'une mort certaine : dans un seul combat ils taillèrent en pièces plus de soixante-dix des compagnons d'Ojeda, & pour la première fois les Espagnols apprirent à redouter les habitans du nouveau monde. Nicuesa trouva de son côté un peuple également déterminé à défendre ses possessions & dont rien ne put adoucir la férocité. Quoique les Espagnols eussent recours à toute sorte de moyens pour les flatter & pour gagner leur confiance, ils refusèrent de former aucune liaison & d'entrer en aucun commerce d'amitié avec des étrangers dont ils regardoient la résidence parmi eux comme funeste

1510.

à leur liberté & à leur indépendance. Quoique cette haine implacable des naturels rendit aussi difficile que dangereuse la formation d'un établissement dans leur pays, la persévérance des Espagnols, la supériorité de leurs armes & leur habileté dans l'art de la guerre auroient pu avec le tems surmonter cet obstacle ; mais tous les désastres qu'on peut imaginer s'accumulèrent sur eux & parurent se combiner pour combler leur ruine. La perte de leurs vaisseaux que divers accidens firent périr sur une côte inconnue ; les maladies particulières à un climat, le plus mal-sain de toute l'Amérique ; le défaut de subsistance inévitable dans un pays mal cultivé ; les divisions qui s'élevèrent entr'eux, & les hostilités continuelles des habitans les envelopperent dans une succession de calamités dont le simple récit fait frémir d'horreur. Quoiqu'ils eussent reçu d'Hispaniola deux renforts considérables, la plus grande partie de ceux qui s'étoient engagés dans cette malheureuse expédition, périrent en moins d'un an dans la plus affreuse misère. Le petit nombre de ceux qui survécurent formèrent une faible colonie à Santa-Maria el Antigua sur le golfe de Darien, sous

le commandement de Vasco Nugnès de Balboa qui dans les occasions les plus critiques déploya un caractère de valeur & de prudence qui lui mérita d'abord la confiance de ses compatriotes & le désigna pour être leur chef dans des entreprises plus brillantes & plus heureuses. Ce n'étoit pas le seul Espagnol de cette expédition qui fût destiné à se montrer ensuite avec éclat dans des scènes plus importantes. François Pizarre étoit un des compagnons d'Ojeda ; ce fut à cette école d'adversité qu'il acquit ou perfectionna les talens auxquels on doit les actions extraordinaires qu'il exécuta dans la suite. Ferdinand Cortès, dont le nom est devenu encore plus fameux, s'étoit engagé de bonne heure dans cette entreprise qui avoit fait prendre les armes à toute la jeunesse valeureuse d'Hispaniola ; mais le bonheur constant qui l'accompagna dans ses aventures postérieures, le déroba dans celle-ci aux défastres auxquels ses compagnons furent exposés. Il tomba malade à Saint-Dominique avant le départ de la flotte, & cette indisposition l'empêcha de s'embarquer (1).

L'issue malheureuse de cette expédition ne découragea point les Espagnols & ne les empêcha point de former de nouvelles entreprises du même genre. Lorsque les richesses s'acquierent graduellement par la persévérance de l'industrie ou s'accumulent par les lentes opérations d'un commerce régulier, les moyens qu'on emploie sont tellement proportionnés à leur effet qu'il n'en résulte rien qui puisse frapper l'imagination & exciter les facultés actives de l'ame à des efforts extraordinaires. Mais lorsqu'on voyoit de grandes fortunes s'élever presque dans un instant ; lorsqu'on voyoit l'or & les perles s'é-

1510.

Conquête
de Cuba.

(2) Herrera, *decad.* I, *lib.* VII, *cap.* 2, &c. Gomera, *hist.* *cap.* 57, 58, 59. Benzon, *hist.* *lib.* I, *cap.* 19-23. P. Marty, *decad.* 122.

1510.

changer pour des bagatelles, lorsque les pays où se trouvoient ces précieuses productions, défendus seulement par des fauves, devenoient la proie du premier aventurier qui avoit de l'audace, des circonstances si extraordinaires & si séduisantes ne pouvoient manquer d'enflammer l'esprit entreprenant des Espagnols & de les précipiter en foule dans cette nouvelle route ouverte aux richesses & aux honneurs. Tant que cet esprit conserva sa force & son ardeur, toutes les tentatives de découverte ou de conquête furent applaudies & de nouveaux aventuriers s'y engagèrent à l'envi les uns des autres. Les passions des nouvelles entreprises, qui caractérisent cette époque des découvertes à la fin du quinzième & au commencement du seizième siècle, auroient suffi pour empêcher les Espagnols de s'arrêter dans leur carrière; mais des événemens arrivés dans le même tems à Hispaniola, concoururent à étendre leur navigation & leurs conquêtes. La rigueur avec laquelle on avoit traité les habitans de cette isle en ayant presque entièrement éteint la race, plusieurs des colons Espagnols se virent dans l'impossibilité, comme je l'ai déjà observé, de continuer leurs travaux avec la même vigueur & le même avantage, & furent obligés de chercher des établissemens dans quelques pays où les naturels n'eussent pas été détruits par l'oppression. D'autres entraînés par cette légèreté inconsidérée, si naturelle aux hommes qui font des fortunes rapides, avoient dissipé par une folle prodigalité ce qu'ils avoient acquis sans peine, & la nécessité les forçoit à s'engager dans les entreprises les plus hasardeuses pour rétablir leurs affaires.

1511.

Lorsque Don Diego Colomb se proposa de conquérir l'isle de Cuba & d'y établir une colonie, les différentes causes que je viens d'exposer déterminèrent plusieurs des colons les plus

distingués d'Hispaniola à entrer dans ce projet. Il confia le commandement des troupes destinées pour l'expédition à Diego Velasquès qui avoit accompagné son pere dans son second voyage & qui étoit depuis long-tems établi à Hispaniola , où il avoit fait une fortune considérable , avec une réputation si distinguée d'habileté & de prudence que personne ne paroïsoit plus propre à conduire une expédition importante. Trois cens hommes parurent suffisans pour faire la conquête d'une isle très-peuplée & qui avoit plus de sept cens milles de longueur ; mais les naturels en étoient aussi peu belliqueux que ceux d'Hispaniola. Ils furent intimidés par la seule vue de leurs nouveaux ennemis & ils n'étoient préparés à faire aucune résistance : quoique depuis le tems où les Espagnols avoient pris possession de l'isle voisine, ils dussent s'attendre à une descente sur leur territoire, aucune des petites bourgades entre lesquelles Cuba étoit partagé, n'avoit fait des dispositions pour se défendre ; elles n'avoient pris aucune mesure pour la sûreté commune. La seule opposition que les Espagnols rencontrèrent, fut de la part de Hatuey, Cacique qui s'étoit enfui d'Hispaniola & avoit pris possession de l'extrémité orientale de Cuba. Il se mit sur la défensive à leur premier débarquement & tâcha de les repousser vers leurs vaisseaux ; mais sa foible troupe fut bientôt rompue & dispersée, & le Cacique lui-même ayant été fait prisonnier, Velasquès, suivant la barbare maxime des Espagnols, le regarda comme un esclave qui avoit pris les armes contre son maître & le condamna à être brûlé. Lorsque Hatuey fut attaché au poteau, un moine Franciscain s'efforçoit de le convertir, en lui promettant qu'il jouiroit sur le champ de toutes les délices du ciel s'il vouloit embrasser la foi chrétienne. Y a-t-il quelques Espagnols, dit

1511.

Hatuey après un moment de silence, dans ce séjour de délices dont vous me parlez ? Oui, répondit le moine, mais ceux-là seulement qui ont été justes & bons. Le meilleur d'entr'eux, répliqua le Cacique indigné, ne peut avoir ni justice, ni bonté; je ne veux pas aller dans un lieu où je rencontrerois un seul homme de cette race maudite (1). Cet exemple effrayant de vengeance frappa les habitans de Cuba d'une si grande terreur qu'ils tenterent à peine de mettre quelque opposition aux progrès de leurs ennemis, & Velasquès réunit, sans perdre un seul homme cette isle vaste & fertile à la monarchie Espagnole (2).

Découverte
de la Floride.

1512.

La facilité avec laquelle s'exécuta une conquête si importante, servit d'aiguillon pour former d'autres entreprises. Juan Ponce de Léon, qui avoit acquis de la gloire & de la fortune par la réduction de Porto-Rico, étoit impatient de s'engager dans quelque expédition nouvelle. Il équipa trois vaisseaux à ses frais pour aller tenter des découvertes, & sa réputation rassembla bientôt à sa suite un corps nombreux d'aventuriers. Il dirigea sa route vers les isles Lucayes, & après avoir touché à quelques-unes de ces isles, ainsi qu'à celle de Bahama, il cingla au sud-est & découvrit un pays que les Espagnols ne connoissoient pas encore, & auquel il donna le nom de *Floride*; soit parce qu'il le reconnut le jour du dimanche des rameaux, soit à cause de l'aspect agréable & gai que lui offrit le pays même. Il essaya de débarquer en différens endroits; mais l'opposition vigoureuse qu'il éprouva de la part des habitans, qui étoient féroces & guerriers, lui fit sentir la nécessité d'a-

(1) B. de las Casas, pag. 40.

(2) Herrera, *decad.* 1, *lib.* IX, *cap.* 2, 3, &c. Oviedo, *lib.* XVII, *cap.* 3, pag. 179.

voir des forces plus considérables pour y former un établissement. Content d'avoir ouvert une communication avec un pays nouveau, sur la richesse & l'importance duquel il fondeoit de grandes espérances, il retourna à Porto-Rico par le canal, connu aujourd'hui sous le nom de golfe de la Floride.

Ce ne fut pas seulement le desir de découvrir des contrées nouvelles qui engagea Ponce de Léon à entreprendre ce voyage; il y fut déterminé aussi par une de ces idées chimériques qui se mêloient alors à l'esprit de conquête & y donnoient plus d'activité. Il y avoit parmi les habitans de Porto-Rico une tradition établie que dans l'isle de Bimini, l'une des Lucayes, on trouvoit une fontaine, douée de la vertu merveilleuse de rendre la jeunesse & la vigueur à tous ceux qui se baignoient dans ses eaux salutaires. Animés par l'espérance de trouver ce restaurant miraculeux, Ponce de Léon & ses compagnons parcoururent ces isles, cherchant avec beaucoup de peine & de sollicitude, mais sans succès, la fontaine qui étoit le principal objet de leur expédition. Il n'est pas étonnant qu'un conte si absurde ait pu trouver quelque crédit parmi des peuples simples & ignorans tels qu'étoient les naturels; mais qu'il ait pu faire quelque impression sur des hommes éclairés, c'est ce qui paroît aujourd'hui presque incroyable: le fait n'en est pas moins certain & les historiens Espagnols les plus accrédités ont rapporté ce trait extravagant de la crédulité de leurs compatriotes. Les Espagnols étoient à cette époque engagés dans une carrière d'activité qui en leur présentant chaque jour des objets extraordinaires & merveilleux, devoit donner un tour romanesque à leur imagination. Un nouveau monde s'offroit à leurs regards. Ils visitoient des isles & des continens dont les Européens n'avoient jamais imaginé l'existence. Dans

1512.

ces contrées délicieuses la nature sembloit se montrer sous d'autres formes ; chaque arbre , chaque plante , chaque animal étoit différent de ceux de l'ancien hémisphère. Les Espagnols se crurent transportés en des pays enchantés , & après les merveilles dont ils avoient été les témoins , dans la première chaleur de leur admiration il n'y avoit rien d'assez extraordinaire pour leur paroître incroyable. Si une succession rapide de scènes nouvelles & frappantes put faire assez d'impression sur l'esprit sage de Colomb pour qu'il se vantât d'avoir découvert le siège du paradis , on ne doit pas trouver étrange que Ponce de Léon ait cru découvrir la fontaine de la jeunesse (1).

Progrès de
Balboa dans
l'illume de
Darien.

Peu de tems après cette expédition à la Floride , il se fit une découverte beaucoup plus importante dans une autre partie de l'Amérique. Balboa ayant été nommé au gouvernement de la petite colonie de Santa-Maria dans le Darien , par le suffrage volontaire de ses associés , fut si empressé d'obtenir de la couronne une confirmation de leur choix qu'il dépêcha un officier en Espagne pour solliciter une commission royale qui le revêtît d'un titre légal au suprême commandement. Comme il sentoît cependant qu'il ne pouvoit fonder le succès de ses espérances ni sur la protection des ministres de Ferdinand avec lesquels il n'avoit aucune liaison , ni sur des négociations dans une cour dont il ne connoissoit pas les intrigues , il tâcha de se rendre digne de la faveur qu'il sollicitoit , par quelque service signalé qui lui méritât la préférence sur ses compétiteurs. Frappé de cette idée , il fit de fréquentes incursions dans les pays adjacents , soumit plusieurs Caciques &

(1) P. Martyr. *decad.* pag. 202. *Ensayo chronol. para la hist. de la Florida*, par D. Gab. Cardenas , pag. 1. Oviedo , *lib. XVI*, cap. 2. Herrera , *decad.* 1, *lib. IX*, cap. 5. *Hist. de la conq. de la Florida*, par Garc. de la Vega , *lib. I*, cap. 3.

recueillit une grande quantité d'or, qui étoit plus abondant dans cette partie du continent que dans les îles. Dans une de ces incursions les Espagnols se disputèrent avec une telle chaleur pour le partage d'un peu d'or, qu'ils furent près de se porter à des actes de violence les uns contre les autres. Un jeune Cacique, témoin de cette querelle & étonné de voir mettre un si haut prix à une chose dont il ne devinoit pas l'utilité, renversa avec indignation l'or qui étoit dans une balance, & se tournant vers les Espagnols leur dit : « Pourquoi vous que-
 » rer pour si peu de chose ? si c'est l'amour de l'or qui vous
 » fait abandonner votre propre pays pour venir troubler la
 » tranquillité des peuples qui sont si loin de vous, je vous
 » conduirai dans un pays où le métal qui paroît être le grand
 » objet de votre admiration & de vos desirs, est si commun
 » que les plus vils ustensiles en sont faits ». Ravis de ce qu'ils entendoient, Balboa & ses compagnons demanderent avec empressement où étoit cette heureuse contrée & comment ils pourroient y arriver. Le Cacique leur apprit qu'à la distance de six soleils, c'est-à-dire, de six jours de marche vers le sud, ils découvroient un autre océan près duquel cette riche contrée étoit située ; mais que s'ils se proposoient d'attaquer ce royaume puissant, ce ne pouvoit être qu'avec des forces très-supérieures à celles qu'ils avoient alors (1).

Ce fut la première information que reçurent les Espagnols sur le grand océan méridional & sur le riche & vaste pays connu ensuite sous le nom de Pérou. Balboa eut alors devant lui des objets dignes de son ambition sans bornes & de l'audacieuse activité de son génie. Il conclut sur le champ que

1512.

Projet de
Balboa.

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* IX, *cap.* 2. Gomera, *C.* 60. P. Martyr, *decad.* pag. 149.

1512.

l'océan dont parloit le Cacique étoit celui que Colomb avoit cherché dans cette même partie de l'Amérique , dans l'espérance de s'ouvrir par-là une communication plus directe avec les Indes orientales ; & il conjectura que la riche contrée dont on lui faisoit la description devoit être une partie de cette grande & opulente région de la terre. Flatté de l'idée d'exécuter ce qu'un si grand homme avoit en vain entrepris , & empressé d'effectuer une découverte qui ne devoit pas être moins agréable au roi qu'utile à son pays , il attendit avec impatience le moment de partir pour cette expédition , auprès de laquelle tous ses premiers exploits paroissoient de peu d'importance. Mais il falloit faire des arrangemens & des préparatifs indispensables pour s'assurer du succès. Il commença par solliciter & gagner l'amitié des Caciques voisins. Il envoya quelques-uns de ses officiers à Hispaniola avec une grande quantité d'or , qui étoit tout à la fois la preuve du succès qu'il avoit déjà eu & l'annonce de ceux qu'il se promettoit encore. Les présens qu'il en fit , distribués à propos , lui méritèrent la protection du gouverneur & attirèrent beaucoup de volontaires à son service. Dès qu'il eut reçu de cette île le renfort considérable qu'il en attendoit il se crut en état de tenter son expédition.

Difficultés
dans l'exécution.

L'isthme de Darien n'a pas plus de soixante milles de largeur ; mais cette langue de terre qui unit ensemble le continent méridional de l'Amérique avec le septentrional , est fortifiée par une chaîne de hautes montagnes qui s'étendent dans toute sa longueur & en font une barrière assez solide pour résister à l'impulsion des deux mers opposées. Les montagnes sont couvertes de forêts , presque inaccessibles. Dans ce climat humide où il pleut pendant les deux tiers de l'année , les vallées sont marécageuses & si fré-

quemment inondées que les habitans se trouvent en plusieurs endroits dans la nécessité de bâtir leurs maisons sur des arbres, afin de s'élever à quelque distance au-dessus d'un sol humide & des odieux reptiles qui s'engendrent dans les eaux corrompues (1). De grandes rivières se précipitent avec impétuosité des montagnes. Cette région n'étoit peuplée que de sauvages errans & en petit nombre, & la main de l'industrie n'y avoit rien fait pour corriger ou adoucir ces inconvéniens naturels. Dans cet état des choses, tenter de traverser un pays inconnu, sans avoir d'autres guides que des Indiens sur la fidélité desquels on ne pouvoit guère compter, étoit donc l'entreprise la plus hardie que les Espagnols eussent encore formée dans le nouveau monde. Mais l'intrépidité de Balboa étoit si extraordinaire qu'elle le distinguoit de tous ses compatriotes dans un tems où le dernier des aventuriers se faisoit remarquer par son audace & par son courage. Il joignoit à la bravoure la prudence, la générosité, l'affabilité & ces talens populaires qui dans les entreprises les plus téméraires inspirent la confiance & fortifient l'attachement. Cependant après la jonction des volontaires d'Hispaniola il ne put rassembler que cent quatre-vingt-dix hommes pour son expédition ; mais c'étoient des vétérans robustes, accoutumés au climat de l'Amérique & prêts à le suivre au milieu des plus grands dangers. Ils se firent accompagner de mille Indiens qui portoient leurs provisions ; & pour compléter leur armement de guerre, ils emmenerent avec eux plusieurs de ces chiens féroces, si formidables pour des ennemis entièrement nuds.

1512.

1513.

Balboa se mit en marche pour cette grande expédition au Il découvre
la mer du
sud,

(1) P. Martyr, *decad.* pag. 158.

1513.

premier septembre, vers le tems où les pluies périodiques commençoient à diminuer. Il se rendit par mer sans aucune difficulté sur le territoire d'un Cacique dont il avoit gagné l'amitié ; mais il n'eut pas plutôt commencé à pénétrer dans la partie intérieure du pays qu'il se trouva retardé dans sa marche par tous les obstacles qu'il avoit eu lieu de craindre, tant de la nature du terrain que de la disposition des habitans. A son approche quelques Caciques s'enfuirent avec tous leurs sujets vers les montagnes, emportant avec eux ou détruisant tout ce qui pouvoit servir à la subsistance des troupes espagnoles. D'autres rassemblèrent leurs sujets pour s'opposer à Balboa, qui ne tarda pas à sentir combien il lui seroit difficile de conduire un corps de troupes au milieu des nations ennemies, à travers des marais, des rivières & des bois qui n'avoient jamais été franchis que par des sauvages errans. Mais en partageant toutes les fatigues d'une pareille marche avec le dernier de ses soldats ; en se montrant toujours le premier au danger, & en leur promettant avec confiance plus de gloire & de richesses que n'en avoit jamais mérité le plus heureux de leurs compatriotes, il savoit si bien échauffer leur enthousiasme & soutenir leur courage qu'ils le suivoient sans murmure. Ils avoient pénétré assez avant dans les montagnes lorsqu'un Cacique puissant se présenta avec un corps nombreux de ses sujets pour défendre le passage d'un défilé ; mais des hommes accoutumés à vaincre de si grands obstacles ne pouvoient être arrêtés par de si foibles ennemis. Ils attaquèrent les Indiens avec impétuosité & continuèrent leur marche après les avoir dispersés sans beaucoup de peine & en avoir fait un grand carnage. Quoique leurs guides leur eussent dit qu'il ne leur falloit que six jours pour traverser l'Isthme dans sa largeur, ils en avoient déjà passé vingt-

cinq à se frayer un chemin à travers les bois & les montagnes. Plusieurs d'entr'eux étoient prêts à succomber sous les fatigues continuelles de cette marche dans un climat brûlant ; plusieurs furent attaqués des maladies particulières au pays , & tous étoient impatiens d'arriver au terme de leurs travaux & de leurs souffrances. Enfin les Indiens les assurèrent que du sommet de la montagne la plus voisine ils découvroient l'océan qui étoit l'objet de leur desir. Lorsqu'après des peines infinies ils eurent gravi la plus grande partie de cette montagne escarpée, Balboa fit faire halte à sa troupe & s'avança seul au sommet , afin de jouir le premier d'un spectacle qu'il desiroit depuis si long-tems. Dès qu'il apperçut la mer du sud s'étendant devant lui dans un horizon sans bornes , il tomba à genoux , & levant les mains vers le ciel , il rendit grâces à Dieu de l'avoir conduit à une découverte si avantageuse pour son pays & si glorieuse pour lui-même. Ses compagnons , observant ses transports , s'avancèrent vers lui pour partager son admiration , sa reconnaissance & sa joie. Ils se hâtèrent de gagner le rivage , & Balboa s'avançant jusqu'au milieu des eaux de la mer avec son bouclier & son épée , prit possession de cet océan au nom du roi d'Espagne , & fit vœu de le défendre avec les armes qu'il tenoit contre tous les ennemis de son souverain (1).

Cette partie de la grande mer pacifique ou mer du sud que Balboa découvrit d'abord , & qui est située à l'est de Panama , conserve encore le nom de golfe de Saint - Michel qu'il lui donna. Il força à main armée plusieurs des petits princes qui gouvernoient les districts voisins de ce golfe , à lui donner des vivres & de l'or. D'autres lui en envoyèrent volontairement.

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* X, *cap.* 1. Gomera, *cap.* 62, &c. P. Martyr, *decad.* pag. 205, &c.

1513.

Quelques Caciques ajoutèrent à ces dons précieux une quantité considérable de perles, & il apprit d'eux avec une grande satisfaction que les huîtres où se trouvent les perles abondoient dans la mer qu'il venoit de découvrir.

On lui indiqua
que un pays
plus opulent.

La découverte de cette source de richesses contribua à encourager ses compagnons, & il reçut en même-tems des avis qui le confirmoient dans l'espérance de retirer des avantages encore plus considérables de son expédition. Tous les Indiens des côtes de la mer du sud l'assurèrent de concert qu'il y avoit à une distance assez considérable vers l'est, un riche & puissant royaume dont les habitans avoient des animaux apprivoisés pour porter des fardeaux; & pour lui en donner une idée, ils traçoient sur le sable la figure des llamas ou moutons, qu'on trouva ensuite au Pérou & que les Péruviens avoient en effet accoutumés à porter des fardeaux. Comme le llama ressemble à peu près pour la forme au chameau, bête de charge qui étoit regardée comme particuliere à l'Asie, cette circonstance jointe à la découverte des perles, autre production Asiatique, tendit à confirmer les Espagnols dans la fausse idée où ils étoient que le nouveau monde étoit voisin des Indes orientales (1).

Mais quoique les avis que Balboa recevoit des habitans de la côte, fortifiant ses propres conjectures & ses espérances, lui donnaient une extrême impatience de voir ce pays inconnu, il étoit trop prudent pour tenter d'y entrer avec une poignée d'hommes épuisés de fatigue & affoiblis par les maladies (2). Il se détermina à ramener sur le champ ses compagnons à l'établissement de Santa-Maria dans le Darien, pour revenir la

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* X, *cap.* 2.

(2) Voyez la NOTE XXIV.

façon suivante avec des forces proportionnées à l'entreprise hasardeuse qu'il méditoit. Pour acquérir une connoissance plus étendue de l'isthme, il prit à son retour une route différente de celle qu'il avoit suivie en allant & où il n'éprouva pas moins de difficultés & de dangers que dans la première ; mais il n'y a rien d'insurmontable à des hommes animés par l'espérance & par le succès. Balboa revint à Santa-Maria, après une absence de quatre mois, rapportant plus de gloire & de richesses que les Espagnols n'en avoient encore acquis dans aucune de leurs expéditions au nouveau monde. Parmi les officiers qui l'avoient accompagné, il n'y en avoit point qui se fût plus distingué que François Pizarre, & il n'y en eut aucun qui déployât plus de courage & d'ardeur pour aider Balboa à s'ouvrir une communication avec ces pays, où il joua ensuite lui-même un rôle si glorieux (1).

1513.

1514.

Le premier soin de Balboa fut d'envoyer en Espagne les détails de l'importante découverte qu'il venoit de faire & de demander un renfort de mille hommes pour tenter la conquête de cette riche contrée sur laquelle il avoit reçu des instructions si encourageantes. Le premier avis de la découverte du nouveau monde ne causa peut-être pas une plus grande joie que cette nouvelle inattendue qu'on avoit enfin trouvé un passage au grand océan méridional. On ne douta plus qu'il n'y eût une communication avec les Indes orientales par une route qui étoit à l'ouest de la ligne de démarcation tracée par le pape. Les trésors que le Portugal tiroit chaque jour de ses établissemens & de ses conquêtes en Asie, étoient un sujet d'envie & un objet d'émulation pour les autres puissances. Ferdi-

Pedernias est
nommé gou-
verneur du
Darien.

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* X, *cap.* 3-6. Gomera, *Con.* 64. P. Martyr, *decad.* pag. 229.

1514.

nand se flatta dès-lors de l'espérance de partager ce commerce lucratif ; & dans l'empressement qu'il avoit d'arriver à ce but , il étoit disposé à faire un effort supérieur à ce que Balboa demandoit. Mais dans cette disposition même on reconnut les effets de la politique jalouse qui le guidoit , ainsi que de la funeste antipathie de Fonseca alors évêque de Burgos , pour tout homme de mérite qui se distinguoit dans le nouveau monde. Malgré les services récents de Balboa , qui le désignoient comme l'homme le plus propre à achever la grande entreprise qu'il avoit commencée , Ferdinand fut assez peu généreux pour n'en tenir aucun compte & pour nommer Pedrarias d'Avilla gouverneur du Darien. Il lui donna le commandement de quinze gros vaisseaux avec douze cens soldats. Ces bâtimens furent équipés aux frais du public avec une magnificence que Ferdinand n'avoit encore montrée dans aucun des armemens destinés pour le nouveau monde ; & telle fut l'ardeur des gentilshommes Espagnols pour suivre un chef qui devoit les conduire dans un pays où suivant le bruit de la renommée , ils n'auroient qu'à jeter leurs filets dans la mer pour en tirer de l'or (1), que quinze cens d'entr'eux s'embarquerent à bord de la flotte , & qu'un beaucoup plus grand nombre se feroient engagés pour cette expédition si on avoit voulu les recevoir (2).

Pedrarias étant arrivé au golfe de Darien sans aucun accident remarquable , envoya sur le champ à terre quelques-uns de ses principaux officiers pour informer Balboa de son arrivée avec la commission du roi qui le nommoit gouverneur de la colonie. Ces députés , qui avoient entendu parler des exploits

(1) Herrera , *decad.* 1, *lib.* X, *cap.* 14.

(2) Herrera , *decad.* 1, *lib.* X, *cap.* 6, 7. P. Martyr , *decad.* pag. 177-256.

de Balboa & qui s'étoient formé les plus hautes idées de ses richesses , furent bien étonnés de le trouver vêtu d'un habit de toile avec des souliers de ficelle , occupé avec quelques Indiens à couvrir de roseaux sa cabane. Sous ce vêtement simple qui répondoit si peu à l'attente & aux desirs de ses nouveaux hôtes , Balboa les reçut avec dignité. La renommée de ses découvertes avoit attiré près de lui un si grand nombre d'aventuriers des différentes îles , qu'il pouvoit rassembler quatre cens cinquante hommes en armes. A la tête de ces hardis vétérans il auroit été en état de résister à Pedrarias & à sa troupe ; mais quoique ses compagnons murmurassent hautement de l'injustice du roi & se plaignissent que des étrangers voulussent recueillir le fruit de leurs travaux & de leurs succès , Balboa se soumit aveuglément à la volonté de son souverain & reçut Pedrarias avec tous les égards dus à son caractère (1).

Quoique Pedrarias dût à cette modération la possession paisible de son gouvernement , il nomma un comité pour faire des informations judiciaires sur la conduite de Balboa pendant qu'il étoit aux ordres de Nicuesa & d'Enciso , & lui imposa une amende considérable pour réparation des fautes dont il fut trouvé coupable par ses juges. Balboa sentit vivement l'humiliation de se voir soumis à une procédure & condamné à un châtimement dans le lieu même où il venoit d'occuper le premier rang. D'un autre côté Pedrarias ne pouvoit cacher la jalousie qu'excitoit en lui le mérite supérieur de Balboa ; de sorte que le ressentiment de l'un & la jalousie de l'autre furent une source de division très-pernicieuse à la colonie ; mais elle étoit menacée d'une calamité plus funeste

 1514.

Division entre Pedrarias & Balboa.

(1) Herrera , *decad.* 1 , *lib.* X , *cap.* 13 , 14.

1514.
Juillet.

encore. Pedrarias avoit débarqué au Darien dans le tems le plus défavorable de l'année, vers le milieu de la saison pluvieuse, dans cette partie de la zone torride où les nuées versent des torrens d'eau inconnus dans les climats plus tempérés (1). Le village de Santa-Maria étoit situé dans une plaine fertile, environnée de bois & de marais. La constitution des Européens ne put pas résister à l'influence pestilentielle d'une semblable situation, dans un climat naturellement mal-sain & dans une saison si fâcheuse. Une maladie violente & meurtrière fit périr plusieurs des soldats qui accompagnoient Pedrarias. L'extrême rareté des provisions augmenta encore par l'impossibilité de se procurer les rafraîchissemens nécessaires aux malades & une subsistance suffisante pour ceux qui se portoient bien (2). En un mois de tems plus de six cens Espagnols périrent dans la dernière misère. L'abattement & le désespoir se répandirent dans la colonie. Plusieurs des personnages principaux demandèrent leur démission & renoncèrent avec plaisir à toutes leurs espérances de fortune pour se dérober aux dangers de cette région meurtrière. Pedrarias s'efforça de distraire ceux qui restoient du sentiment de leurs souffrances en leur cherchant de l'occupation. Dans cette vue il envoya plusieurs détachemens dans l'intérieur du pays pour imposer aux habitans des contributions d'or & pour chercher les mines qui le produisoient. Ces aventuriers avides, plus occupés du gain présent que des moyens de faciliter leurs progrès par la suite, pilloient sans distinction par-tout où ils alloient. Sans égard pour les alliances qu'ils avoient faites avec plusieurs Caciques, ils les dépouilloient de tout ce qu'ils avoient de précieux, &

(1) Richard, *hist. nat. de l'air*, tom. I, pag. 204.

(2) Herrera, *decad.* 1, lib. X, cap. 14. P. Martyr, *decad.* pag. 272.

les traitoient ainsi que leurs sujets avec le dernier degré de l'insolence & de la cruauté. Cette tyrannie & ces exactions, que Pedrarias n'avoit peut-être ni le pouvoir ni la volonté de réprimer, ne firent plus qu'un désert de tout le pays qui s'étend du golfe du Darien jusqu'au lac de Nicaragua, & les Espagnols se virent par leur imprudence, privés des avantages qu'ils auroient pu trouver dans l'amitié des habitans, pour pousser leurs conquêtes vers la mer du sud. Balboa qui voyoit avec douleur combien une conduite si mal concertée retardoit l'exécution de son plan favori, fit passer en Espagne des remontrances très-fortes contre l'administration de Pedrarias qui avoit ruiné une colonie heureuse & florissante. Pedrarias de son côté accusa Balboa d'avoir trompé le roi par des récits exagérés de ses exploits & par un faux exposé de la richesse du pays (1).

Ferdinand sentit à la fin la faute qu'il avoit faite en déplaçant l'officier le plus actif & le plus expérimenté qu'il eût dans le nouveau monde ; & voulant dédommager Balboa, le nomma Adelentade ou gouverneur-lieutenant des pays situés sur la mer du sud, avec une autorité & des droits très-étendus. Il ordonna en même-tems à Pedrarias de seconder Balboa dans toutes ses entreprises & de se concerter avec lui sur toutes les opérations que Pedrarias voudroit faire lui-même. Mais il n'étoit pas au pouvoir de Ferdinand de faire passer si subitement ces deux hommes d'une haine déclarée à une entière confiance. Pedrarias continua de traiter son rival avec dédain, & la fortune de Balboa se trouvant épuisée par le paiement de son amende & par d'autres exactions de Pedrarias, il fut hors

1514.

1515.
Mesures violentes contre Balboa.

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* X, *cap.* 15, *decad.* 2, *cap.* 1, &c. Gomera, *cap.* 66. P. Martyr, *decad.* 3, *cap.* 19. *Relac. de B. de las Casas*, *pag.* 12.

1516.

d'état de faire les dispositions nécessaires pour se mettre en possession de son nouveau gouvernement. Cependant par la médiation & les exhortations de l'évêque du Darien on vint à bout de les reconcilier, & pour cimenter plus solidement cette union, Pedrarias consentit à donner sa fille en mariage à Balboa. Le premier effet de leur réunion fut de permettre à Balboa de faire quelques petites incursions dans le pays, & il les exécuta avec une sagesse qui ajouta encore à la réputation qu'il s'étoit déjà acquise. Plusieurs aventuriers se joignirent à lui, & moyennant les secours & la protection de Pedrarias, il commença à tout préparer pour son expédition dans la mer du sud. Pour exécuter ce projet il étoit nécessaire de construire des vaisseaux capables de transporter des troupes dans les provinces où il se proposoit de descendre. Après avoir vaincu un grand nombre d'obstacles & supporté plusieurs de ces contrariétés qui semblent avoir été réservées aux conquérans de l'Amérique, il vint à bout de construire quatre petits brigantins. Il étoit prêt à mettre à la voile pour le Pérou, avec trois cens hommes d'élite, (force supérieure à celle avec laquelle Pizarre entreprit depuis la même expédition) lorsqu'il reçut un messager inattendu de Pedrarias (1). Comme leur réconciliation n'avoit jamais été sincère, l'entreprise que Balboa étoit sur le point d'exécuter, ranima l'ancienne inimitié de Pedrarias & la rendit plus active encore. Il redoutoit l'élévation & la prospérité d'un homme qu'il avoit si cruellement offensé. Il craignit que le succès n'encourageât Balboa à se rendre indépendant de sa juridiction; & ces mouvemens de haine, de crainte & de jalousie agissoient sur son ame avec

1517.

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib.* 1, *cap.* 3, *lib.* II, *cap.* 11-13-21.

tant de force que pour satisfaire sa vengeance, il ne craignit pas de faire échouer une entreprise d'une si grande importance pour son pays. Sur des prétextes faux mais plausibles, il engagea Balboa à différer son voyage de quelque-tems & à se rendre à Acla où il vouloit avoir une entrevue avec lui. Balboa, avec la confiance tranquille d'un homme qui n'a rien à se reprocher, se rendit au lieu qui lui avoit été indiqué ; mais il ne fut pas plutôt entré dans Acla qu'il fut arrêté par l'ordre de Pedrarias, qui impatient d'affouvir sa vengeance ne le laissa pas languir long-tems dans la captivité. On nomma sur le champ des juges pour instruire son procès. Il y eut une accusation intentée contre lui d'avoir manqué de fidélité au roi & d'avoir voulu se révolter contre le gouverneur. La sentence de mort fut bientôt prononcée, & quoique les juges eux-mêmes, secondés par toute la colonie, sollicitassent vivement la grace de Balboa, le gouverneur fut inexorable, & les Espagnols virent avec autant de douleur que d'étonnement, périr sur un échafaud un homme, qui de tous ceux qui avoient commandé en Amérique étoit généralement regardé comme le plus propre à concevoir & à exécuter de grands projets (1). Sa mort fit renoncer à l'expédition qu'il avoit projetée. Pedrarias puissamment protégé par l'évêque de Burgos & de quelques autres courtisans, échappa non-seulement à la punition que méritoient la violence & l'iniquité de sa conduite ; mais il conserva même sa place & son autorité. Bientôt après il obtint la permission de faire passer la colonie du poste mal-sain de Santa-Maria, à Panama qui étoit sur le côté opposé de l'isthme ; quoique ce changement ne fût pas fort avantageux.

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib.* II, *cap.* 21, 22.

1517.

Nouvelles
découvertes.

pour la salubrité du lieu , la situation commode du nouvel établissement ne contribua pas peu à faciliter les conquêtes postérieures des Espagnols dans les vastes provinces qui bordent la mer du sud (1).

Pendant que ces événemens , dont on a cru ne devoir pas interrompre le récit , se passoient dans le Darien , il se faisoit ailleurs d'autres opérations importantes , relativement à la découverte , à la conquête & au gouvernement des autres provinces du nouveau monde. Ferdinand étoit si occupé du projet d'ouvrir une communication par l'ouest avec les Moluques ou îles des Epiceries , que dans l'année 1515 , il équipa à ses frais deux vaisseaux destinés à cette expédition & dont il donna le commandement à Juan Diaz de Solis , qui passoit pour le plus habile navigateur de l'Espagne. Il prit sa route le long de la côte de l'Amérique méridionale , & le premier de janvier 1516 , il entra dans une rivière à laquelle il donna le nom de *Janeiro* & où il se fait aujourd'hui un commerce considérable. De là il s'avança dans une baie spacieuse qu'il imagina être l'entrée d'un détroit qui communiquoit avec la mer des Indes ; mais en pénétrant plus avant , il découvrit que c'étoit l'embouchure de Rio de la Plata , l'une des grandes rivières qui arrosent le continent méridional de l'Amérique. Les Espagnols ayant voulu faire une descente dans ce pays , Solis & plusieurs hommes de son équipage furent tués par les naturels , qui à la vue des vaisseaux couperent par morceaux les corps des Espagnols & les mangerent après les avoir fait rôtir. Epouvantés de cet horrible spectacle & découragés par la perte de leur commandant , ceux des Espagnols qui restoient

(1) Herrera , *decad.* 2 , *lib.* IV , *cap.* 1.

sur les vaisseaux retournerent en Europe sans tenter aucune autre découverte (1). Quoique cette tentative eût échouée, elle ne fut pourtant pas inutile : elle attira l'attention des hommes instruits vers cette navigation & prépara la route à un voyage plus heureux , qui peu d'années après cette époque remplit enfin les vues de Ferdinand.

1517.

Quoique les Espagnols s'occupassent avec tant d'activité à étendre leurs découvertes & leurs établissemens en Amérique, ils considéroient toujours Hispaniola comme leur principale colonie & le siege du gouvernement. Don Diego Colomb ne manquoit ni du zele ni des talens nécessaires pour procurer le bonheur & la prospérité des membres de cette colonie qui étoient plus immédiatement sous sa juridiction ; mais il étoit gêné dans toutes ses opérations par la politique soupçonneuse de Ferdinand , qui en toute occasion & sur les prétextes les plus frivoles , lui ôta une partie de ses privilèges , & encouragea le trésorier , les juges & les autres officiers inférieurs à contrarier ses mesures & à contester son autorité. La prérogative la plus importante du gouverneur étoit celle de distribuer les Indiens parmi les Espagnols établis dans l'île. La servitude rigoureuse de ces malheureux n'ayant reçu que de très-foibles adoucissmens par les divers réglemens qu'on avoit faits en leur faveur ; le pouvoir de disposer à son gré des instrumens du travail , assuroit au gouverneur une grande influence dans la colonie. Pour l'en dépouiller, Ferdinand créa un nouvel emploi, auquel il attacha le droit de faire le partage des Indiens , & qu'il donna à Rodrigue Albuquerque , parent de Zapata , son ministre de confiance. Don

Etat de la colonie d'Hispaniola.

(1) Herrera , *decad. 2 , lib. I , cap. 7*. P. Martyr , *decad. pag. 317*.

1517.

Diego sentit vivement l'injustice & l'affront qu'on lui faisoit en le privant de ses droits sur un objet si essentiel, & ne voulant pas rester plus long-tems dans un lieu où son pouvoir & son crédit étoient presque anéantis, il passa en Espagne dans la vaine espérance d'obtenir justice (1). Albuquerque entra dans ses nouvelles fonctions avec toute la rapacité d'un indigent aventurier impatient de faire fortune. Il commença par se faire donner le nombre exact des Indiens qui étoient dans l'île & trouva que de soixante mille qui en 1508 avoient survécu à toutes leurs souffrances, il n'en restoit plus que quatorze mille. Il en fit plusieurs lots qu'il mit à l'enchere & qu'il distribua à ceux qui lui en offroient le plus haut prix. Par cette distribution arbitraire, un grand nombre d'Indiens furent éloignés de leurs anciennes habitations; plusieurs autres enlevés à leurs premiers maîtres, & tous furent soumis à des travaux plus pénibles par leurs nouveaux propriétaires, pressés de se dédommager de leurs avances. Ce surcroît de calamité combla la misère & hâta la destruction de cette race innocente & malheureuse (2).

Dispute sur
la manière
de traiter les
Indiens.

La violence de cette conduite, jointe aux funestes conséquences qui en furent la suite, excita non-seulement les plaintes des Colons qui se croyoient lésés, mais encore toucha les cœurs de tous ceux en qui il restoit quelque sentiment d'humanité. Du moment qu'on envoya en Amérique des ecclésiastiques pour instruire & convertir les naturels, ils supposèrent que la rigueur avec laquelle on traitoit ce peuple, rendoit leur ministère presque inutile. Les missionnaires se con-

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* IX, *cap.* 5, *lib.* X, *cap.* 12.

(2) *Ibid.* *decad.* 1, *lib.* X, *cap.* 12.

formant à l'esprit de douceur de la religion qu'ils venoient annoncer, s'éleverent aussi-tôt contre les maximes de leurs compatriotes à l'égard des Indiens, & condamnerent les *repartimientos* ou ces distributions par lesquelles on les livroit en esclaves à leurs conquérans, comme des actes aussi contraires à l'équité naturelle & aux préceptes du christianisme qu'à la saine politique. Les dominicains, à qui l'instruction des Américains fut d'abord confiée, furent les plus ardens à attaquer ces distributions. En 1511, Montefino, un de leurs plus célèbres prédicateurs, déclama contre cet usage dans la grande église de Saint-Domingue avec toute l'impétuosité d'une éloquence populaire. Don Diego Colomb, les principaux officiers de la colonie, & tous les laïques qui avoient entendu ce sermon se plainquirent du moins à ses supérieurs; mais ceux-ci, loin de le condamner, approuverent sa doctrine comme également pieuse & contraire aux circonstances. Les Franciscains, guidés par l'esprit d'opposition & de rivalité qui subsistoit entre les deux ordres, parurent disposés à se joindre aux laïques & à prendre la défense des *repartimientos*. Mais comme ils ne pouvoient pas avec décence approuver ouvertement un système d'oppression si contraire à l'esprit du christianisme, ils s'efforcèrent de pallier ce qu'ils ne pouvoient pas justifier, & alléguèrent, pour excuser la conduite de leurs concitoyens, qu'il étoit impossible de faire aucune amélioration dans la colonie, à moins que les Espagnols n'eussent assez d'autorité sur les naturels pour les forcer au travail (1).

Les Dominicains, sans égard pour ces considérations de politique & d'intérêt personnel, ne voulurent se relâcher en rien

1517.

Décisions
contraires sur
cet objet.

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* VIII, *cap.* 11, Oviedo, *lib.* II, *cap.* 6, *pag.* 97.

1517.

rien de la sévérité de leur doctrine & refusèrent même d'absoudre & d'admettre à la communion ceux de leurs compatriotes qui tenoient des Indiens en servitude (1). Les deux partis s'adressèrent au Roi pour avoir sa décision sur un objet de si grande importance. Ferdinand nomma une commission de son conseil-privé à laquelle il joignit quelques-uns des plus habiles jurisconsultes & théologiens, pour entendre les députés d'Hispaniola chargés de défendre leurs opinions respectives. Après une longue discussion la partie spéculative de la controverse fut décidée en faveur des Dominicains, & les Indiens furent déclarés un peuple libre, fait pour jouir de tous les droits naturels de l'homme; mais malgré cette décision, les *repartimientos* continuèrent de se faire dans la même forme qu'auparavant (2). Comme le jugement de la commission reconnoissoit le principe sur lequel les Dominicains fondeoient leur opinion, il étoit peu propre à les convaincre & à les réduire au silence. Enfin, pour rétablir la tranquillité dans la colonie alarmée par les remontrances & les censures de ces religieux, Ferdinand publia un décret de son conseil-privé, duquel il résultoit qu'après un mûr examen de la bulle apostolique & des autres titres qui affuroient les droits de la couronne de Castille sur ses possessions dans le nouveau monde, la servitude des Indiens étoit autorisée par les loix divines & humaines; qu'à moins qu'ils ne fussent soumis à l'autorité des Espagnols & forcés de résider sous leur inspection, il seroit impossible de les arracher à l'idolâtrie & de les instruire dans les principes de la foi chrétienne; qu'on ne devoit

(1) Oviedo, *lib. II, cap. 6, pag. 97.*

(2) Herrera, *decad. 1, lib. VIII, cap. 12, lib. IX, cap. 5.*

plus avoir aucun scrupule sur la légitimité des *repartimientos*, attendu que le roi & son conseil en prenoient le risque sur leur conscience; qu'en conséquence les Dominicains & les moines des autres ordres devoient s'interdire à l'avenir les invectives que l'excès d'un zèle charitable mais peu éclairé leur avoit fait proférer contre cet usage (1).

Ferdinand voulant faire connoître clairement l'intention où il étoit de faire exécuter ce décret, accorda de nouvelles concessions d'Indiens à plusieurs de ses courtisans (2). Mais afin de ne pas paroître oublier entièrement les droits de l'humanité, il publia un édit par lequel il tâcha de pourvoir à ce que les Indiens fussent traités doucement sous le joug auquel il les assujettissoit; il régla la nature du travail qu'ils feroient obligés de faire; il prescrivit la manière dont ils devoient être vêtus & nourris, & fit des réglemens relatifs à leur instruction dans les principes du christianisme (3). Mais les Dominicains qui jugeoient de l'avenir par la connoissance qu'ils avoient du passé, sentirent bientôt l'insuffisance de ces précautions, & prétendirent que tant que les individus auroient intérêt de traiter les Indiens avec rigueur, aucun règlement public ne pourroit rendre leur servitude douce ni même tolérable. Ils jugèrent qu'il seroit inutile de consumer leur tems & leurs forces à essayer de communiquer les vérités sublimes de l'évangile à des hommes dont l'âme étoit abattue & l'esprit affoibli par l'oppression. Quelques-uns de ces missionnaires découragés demandèrent à leurs supérieurs la permission de passer sur le continent, pour y remplir l'objet de leur mission parmi ceux

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* IX, *cap.* 14.

(2) Voyez la NOTE XXV.

(3) Herrera, *decad.* *lib.* IX, *cap.* 14.

1517.

des Indiens qui n'étoient pas encore corrompus par l'exemple des Espagnols ni prévenus par leurs cruautés contre les dogmes du christianisme. Ceux qui restèrent à Hispaniola continuèrent de faire des remontrances avec une fermeté décente contre la servitude des Indiens.

1516.

Barthelemy
de Las Casas
entreprend la
défense des
Indiens.

Les opérations violentes d'Albuquerque, qui venoit d'être chargé du partage des Indiens, rallumerent le zele des Dominicains contre les *repartimientos*, & suscitèrent à ce peuple opprimé un avocat doué du courage, des talens & de l'activité nécessaires pour défendre une cause si désespérée. Cet homme zélé fut Barthelemy de Las Casas, natif de Séville, & l'un des ecclésiastiques qui accompagnèrent Colomb au second voyage des Espagnols lorsqu'on voulut commencer un établissement dans l'isle d'Hispaniola. Il avoit adopté de bonne heure l'opinion dominante parmi ses confreres les Dominicains, qui regardoient comme une injustice de réduire les Indiens en servitude; & pour montrer sa sincérité & sa conviction il avoit renoncé à la portion d'Indiens qui lui étoit échue lors du partage qu'on en avoit fait entre les conquérans & avoit déclaré qu'il pleurerait toujours la faute dont il s'étoit rendu coupable en exerçant pendant un moment sur ses freres cette domination impie (1). Dès-lors il fut le patron déclaré des Indiens, & par son courage à les défendre aussi bien que par le respect qu'inspiroient ses talens & son caractère, il eut souvent le bonheur d'arrêter les excès de ses compatriotes. Il s'éleva vivement contre les opérations d'Albuquerque & s'apercevant bientôt que l'intérêt du gouverneur le rendoit sourd à toutes les sollicitations, il n'abandonna pas pour cela la

(1) Fr. Aug. Davila Padilla, *hist. de la Fundación de la provincia de St-Jago de Mexico*, pag. 303, 304. Herrera, *decad. 1*, lib. X, cap. 12.

malheureuse nation dont il avoit épousé la cause. Il partit pour l'Espagne avec la ferme espérance qu'il ouvriroit les yeux & toucheroit le cœur de Ferdinand en lui faisant le tableau de l'oppression que souffroient ses nouveaux sujets (1).

1517.

Il obtint facilement une audience du roi, dont la santé étoit fort affoiblie. Il mit sous ses yeux avec autant de liberté que d'éloquence les effets funestes des *repartimientos* dans le nouveau monde, lui reprochant avec courage d'avoir autorisé ces mesures impies qui avoient porté la misère & la destruction sur une race nombreuse d'hommes innocens que la providence avoit confiés à ses soins. Ferdinand dont l'esprit étoit affoibli par la maladie fut vivement frappé de ce reproche d'impiété, qu'il auroit méprisé dans d'autres circonstances. Il écouta le discours de Las Casas avec les marques d'un grand repentir & promit de s'occuper sérieusement des moyens de réparer les maux dont on se plaignoit. Mais la mort l'empêcha d'exécuter cette résolution. Charles d'Autriche, à qui la couronne d'Espagne passoit, faisoit alors sa résidence dans ses états des pays-bas. Las Casas avec son ardeur accoutumée se préparoit à partir pour la Flandre, dans la vue de prévenir le jeune monarque, lorsque le cardinal Ximenès devenu régent de Castille, lui ordonna de renoncer à ce voyage & lui promit d'écouter lui-même ses plaintes.

Le cardinal pesa la matière avec l'attention que méritoit son importance, & comme son esprit ardent aimoit les plans hardis & peu communs, celui qu'il adopta très-promptement étonna les ministres Espagnols, accoutumés aux lenteurs &

Règlemens
du cardinal
Ximenès.

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* X, *cap.* 12, *decad.* 2, *lib.* I, *cap.* 2. Davila-Pedilla, *hist.* pag. 304.

1517.

aux formalités de l'administration. Sans égard ni aux droits que réclamoit Don Diego Colomb ni aux regles établies par le feu roi , il se détermina à envoyer en Amérique trois surintendans de toutes les colonies avec l'autorité suffisante pour décider en dernier ressort la grande question de la liberté des Indiens , après qu'ils auroient examiné sur les lieux toutes les circonstances. Le choix de ces surintendans étoit délicat. Tous les laïques , tant ceux qui étoient établis en Amérique que ceux qui avoient été consultés comme membres de l'administration de ce département , avoient déclaré leur opinion & pensoient que les Espagnols ne pouvoient conserver leurs établissemens au nouveau monde à moins qu'on ne leur permît de retenir les Indiens dans la servitude. Ximenès crut donc qu'il ne pouvoit compter sur leur impartialité & se détermina à donner sa confiance à des ecclésiastiques. Mais comme d'un autre côté les Dominicains & les Franciscains avoient épousé des sentimens contraires, il exclut ces deux ordres religieux. Il fit tomber son choix sur les moines appelés Hiéronimites , communauté peu nombreuse en Espagne , mais qui y jouissoit d'une grande considération. D'après le conseil de leur général & de concert avec Las Casas , il choisit parmi eux trois sujets qu'il jugea dignes de cet important emploi. Il leur associa Zuazo , jurisconsulte d'une probité distinguée , auquel il donna tout pouvoir de régler l'administration de la justice dans les colonies. Las Casas fut chargé de les accompagner avec le titre de protecteur des Indiens. (1).

Confier un pouvoir assez étendu pour changer en un moment tout le système du gouvernement du nouveau monde ,

(1) Herrera , *decad. 2 , lib. II , cap. 3.*

à quatre personnes que leur état & leur condition n'appelloient pas à de si hauts emplois, parut à Zapata & aux autres ministres du dernier roi une démarche si extraordinaire & si dangereuse qu'ils refusèrent d'expédier les ordres nécessaires pour l'exécution. Mais Ximenès n'étoit pas disposé à souffrir patiemment qu'on mît aucun obstacle à ses projets. Il envoya chercher les ministres, leur parla d'un ton si haut & les effraya tellement qu'ils obéirent sur le champ (1). Les surintendans, leur associé Zuazo & Las Casas, mirent à la voile pour Saint-Domingue. A leur arrivée, le premier usage qu'ils firent de leur autorité fut de mettre en liberté tous les Indiens qui avoient été donnés aux courtisans Espagnols & à toute personne non résidente en Amérique. Cet acte de vigueur, joint à ce qu'on avoit appris d'Espagne sur l'objet de leur commission, répandit une alarme générale. Les Colons conclurent qu'on alloit leur enlever en un moment tous les bras avec lesquels ils conduisoient leurs travaux & que leur ruine étoit inévitable. Mais les PP. de Saint-Jérôme se conduisirent avec tant de précaution & de prudence que les craintes furent bientôt dissipées. Ils montrèrent dans toute leur administration une connoissance du monde & des affaires qu'on n'acquiert guere dans le cloître, & une modération & une douceur encore plus rares parmi des hommes accoutumés à l'austérité de la vie monastique. Ils écoutèrent tout le monde; ils comparèrent les informations qu'ils avoient recueillies, & après une mûre délibération ils demeurèrent persuadés que l'état de la colonie rendoit le plan de Las Casas, vers lequel penchoit le cardinal, impossible dans l'exécution. Ils se convinrent

(1) Herrera, *decad. 2, lib. II, cap. 6.*

1517.

que les Espagnols établis en Amérique étoient en trop petit nombre pour pouvoir exploiter les mines déjà ouvertes & cultiver le pays ; que pour ces deux genres de travaux ils ne pouvoient se passer des Indiens ; que si on leur ôtoit ce secours il faudroit abandonner les conquêtes , ou au moins perdre tous les avantages qu'on en retiroit ; qu'il n'y avoit aucun motif assez puissant pour faire surmonter aux Indiens rendus libres leur aversion naturelle pour toute espèce de travail & qu'il falloit l'autorité d'un maître pour les y forcer ; que si on ne les tenoit pas sous une discipline toujours vigilante , leur indolence & leur indifférence naturelles ne leur permettroient jamais de recevoir l'instruction chrétienne ni d'observer les pratiques de la religion. D'après tous ces motifs ils trouverent nécessaire de tolérer les *repartimientos* & l'esclavage des Américains. Ils s'efforcèrent en même-tems de prévenir les funestes effets de cette tolérance & d'assurer aux Indiens le meilleur traitement qu'on pût concilier avec l'état de servitude. Pour cela ils renouvelèrent les premiers réglemens , y en ajoutèrent de nouveaux , ne négligèrent aucune des précautions qui pouvoient diminuer la pesanteur du joug : enfin ils employèrent leur autorité , leur exemple & leurs exhortations à inspirer à leurs compatriotes des sentimens d'équité & de douceur pour ces Indiens , dont l'industrie leur étoit nécessaire. Zuazo dans son département seconda les efforts des surintendans. Il réforma les cours de justice , dans la vue de rendre leurs décisions plus équitables & plus promptes , & fit divers réglemens pour mettre sur un meilleur pied la police intérieure de la colonie. Tous les Espagnols du nouveau monde témoignèrent leur satisfaction de la conduite de Zuazo & de ses associés , & admirèrent la hardiesse de Ximenès qui s'étoit

écarté si fort des routes ordinaires dans la formation de son plan , & sa sagacité dans le choix des personnes à qui il avoit donné sa confiance & qui en étoient dignes par leur sagesse , leur modération & leur désintéressement (1).

Las Casas seul étoit mécontent. Les considérations qui avoient déterminé les surintendans ne faisoient aucune impression sur lui. Le parti qu'ils prenoient de conformer leurs réglemens à l'état de la colonie lui paroissoit l'ouvrage d'une politique mondaine & timide , qui consacroit une injustice parce qu'elle étoit avantageuse. Il prétendoit que les Indiens étoient libres par le droit de nature , & comme leur protecteur il fommoit les surintendans de ne pas les dépouiller du privilege commun de l'humanité. Les surintendans reçurent ses remontrances les plus âpres sans émotion & sans s'écarter en rien de leur plan. Les planteurs Espagnols ne furent pas si modérés à son égard & il fut souvent en danger d'être mis en pieces pour la fermeté avec laquelle il insistoit sur une demande qui leur étoit si odieuse. Las Casas , pour se mettre à l'abri de leur fureur , fut obligé de chercher un asyle dans un couvent , & voyant que tous ses efforts en Amérique étoient sans effet , il partit pour l'Europe avec la ferme résolution de ne pas abandonner la défense d'un peuple qu'il regardoit comme victime d'une cruelle oppression (2).

S'il eût trouvé dans Ximènes la même vigueur d'esprit que ce ministre mettoit ordinairement aux affaires , il eût été vraisemblablement fort mal reçu. Mais le cardinal étoit atteint d'une maladie mortelle & se préparoit à remettre l'autorité

Mécontentement de Las Casas.

Ses négociations avec les ministres de Charles V.

(1) Herrera , *decad.* 2 , *lib.* II , *cap.* 15. Remesal , *hist. gén. lib.* II , *cap.* 14. 15 , 16.

(2) *Ibid.* , *decad.* 2 , *lib.* II , *cap.* 16.

1517.

dans les mains du jeune roi qu'on attendoit de jour en jour des pays-bas. Charles arriva , prit possession du gouvernement & par la mort de Ximenès perdit un ministre qui auroit mérité sa confiance par sa droiture & ses talens. Beaucoup de seigneurs Flamands avoient accompagné leur souverain en Espagne. L'attachement naturel de Charles pour ses compatriotes l'engageoit à les consulter sur toutes les affaires de son nouveau royaume , & ces étrangers montrèrent un empressement indiscret à se mêler de tout & à s'emparer de presque toutes les parties de l'administration (1). La direction des affaires d'Amérique étoit un objet trop séduisant pour leur échapper. Las Casas remarqua leur crédit naissant. Quoique les hommes à projet soient communement trop ardens pour se conduire avec beaucoup d'adresse , celui-ci étoit doué de cette activité infatigable qui réussit quelquefois mieux que l'esprit le plus délié. Il fit sa cour aux Flamands avec beaucoup d'affiduité. Il mit sous leurs yeux l'absurdité de toutes les maximes adoptées jusques-là dans le gouvernement de l'Amérique , & particulièrement les vices des dispositions faites par Ximenès. La mémoire de Ferdinand étoit odieuse aux Flamands. La vertu & les talens de Ximenès avoient été pour eux des motifs de jalousie. Ils desiroient vivement de trouver des prétextes plausibles pour condamner les mesures du ministre & du défunt monarque & pour décrier la politique de l'un & de l'autre. Les amis de Don Diego Colomb , aussi bien que les courtisans Espagnols qui avoient eu à se plaindre de l'administration du cardinal , se joignirent à Las Casas pour désapprouver la commission des surintendans en Amérique. Cette union de tant de passions & d'intérêts devint si puissante que

(1) *Histoire de Charles V.*

les Hiéronimites & Zuazo furent rappelés. Rodrigue de Figueroa, jurisconsulte estimé, fut nommé premier juge de l'isle & reçut des instructions nouvelles d'après les instances de Las Casas, pour examiner encore avec la plus grande attention la question importante élevée entre cet ecclésiastique & les Colons, relativement à la manière dont on devoit traiter les Indiens. Il étoit autorisé en attendant à faire tout ce qui seroit possible pour soulager leurs maux & prévenir leur entière destruction (1).

Ce fut tout ce que le zèle de Las Casas put obtenir alors en faveur des Indiens. L'impossibilité de faire faire aux colonies aucun progrès, à moins que les planteurs Espagnols ne pussent forcer les Américains au travail, étoit une objection insurmontable à l'exécution de son plan de liberté. Pour écarter cet obstacle Las Casas proposa d'acheter dans les établissemens des Portugais à la côte d'Afrique un nombre suffisant de noirs & de les transporter en Amérique où on les emploieroit comme esclaves au travail des mines & à la culture du sol. Les premiers avantages que les Portugais avoient retirés de leurs découvertes en Afrique leur avoient été procurés par la vente des esclaves. Plusieurs circonstances concouroient à faire revivre cet odieux commerce, aboli depuis long-tems en Europe & aussi contraire aux sentimens de l'humanité qu'aux principes de la religion. Dès l'an 1503 on avoit envoyé en Amérique un petit nombre d'esclaves négres (2). En 1511 Ferdinand avoit permis qu'on y en portât en plus grande quantité (3). On trouva que cette espece d'hommes étoit plus

1517.

Projet pour
fournir les
colonies de
noirs.

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib.* II, *cap.* 16, 19, 21, *lib.* III, *cap.* 7, 8.

(2) *Ibid.* *decad.* 1, *lib.* V, *cap.* 12.

(3) *Ibid.* *decad.* 1 *lib.* VIII, *cap.* 9.

1517.

robuste que les Américains, plus capable de résister à une grande fatigue & plus patiente sous le joug de la servitude. On calculoit que le travail d'un noir équivaloit à celui de quatre Américains (1). Le cardinal Ximènes avoit été pressé de permettre & d'encourager ce commerce ; mais il avoit rejeté le projet avec fermeté, parce qu'il avoit senti combien il étoit injuste de réduire une race d'hommes en esclavage en délibérant sur les moyens de rendre la liberté à une autre (2). Mais Las Casas, inconséquent comme le sont les esprits qui se portent avec une impétuosité opiniâtre vers une opinion favorite, étoit incapable de faire cette réflexion. Pendant qu'il combattoit avec tant de chaleur pour la liberté des habitans du nouveau monde, il travailloit à rendre esclaves ceux d'une autre partie, & dans la chaleur de son zèle pour sauver les Américains du joug, il prononçoit sans scrupule qu'il étoit juste & utile d'en imposer un plus pesant encore sur les Africains. Malheureusement pour ces derniers le plan de Las Casas fut adopté. Charles accorda à un de ses courtisans Flamands le privilege exclusif d'importer en Amérique quatre mille noirs. Celui-ci vendit son privilege pour vingt-cinq mille ducats à des marchands Génois, qui les premiers établirent avec une forme régulière entre l'Afrique & l'Amérique ce commerce d'hommes, qui a reçu depuis de si grands accroissemens (3).

1518.
Las Casas
propose d'en-
voyer des
cultivateurs à
Hispaniola.

Mais les marchands Génois conduisant leurs opérations avec l'avidité ordinaire aux monopoleurs demanderent bientôt des prix si exorbitans des noirs qu'ils portoient à Hispaniola qu'on

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* IX, *cap.* 5.

(2) *Ibid.* *decad.* 2, *lib.* II, *cap.* 8.

(3) *Ibid.* *decad.* 1, *lib.* II, *cap.* 20.

y en vendit trop peu pour améliorer l'état de la colonie. Las Casas, dont le zèle étoit aussi inventif qu'infatigable, eut recours à un autre expédient pour soulager les Indiens. Il avoit observé que le plus grand nombre de ceux qui jusques-là s'étoient établis en Amérique, étoient des soldats ou des matelots employés à la découverte ou à la conquête de ces régions; des fils de familles nobles attirés par l'espoir de s'enrichir promptement, ou des aventuriers sans ressource & forcés d'abandonner leur patrie par leurs crimes ou leur indigence. A la place de ces hommes avides, sans mœurs, incapables de l'industrie persévérante & de l'économie nécessaire dans l'établissement d'une colonie, il proposa d'envoyer à Hispaniola & dans les autres îles un nombre suffisant de cultivateurs & d'artisans à qui on donneroit des encouragemens pour s'y transporter. De tels hommes accoutumés à la fatigue seroient en état de soutenir des travaux dont les Américains étoient incapables par la faiblesse de leur constitution, & bientôt ils deviendroient eux-mêmes par la culture de riches & d'utiles citoyens. Mais quoiqu'on eût grand besoin d'une nouvelle recrue d'habitans à Hispaniola où la petite vérole venoit de se montrer & d'emporter un nombre considérable d'Indiens, ce projet, quoique favorisé par les ministres Flamands, fut traversé par l'évêque de Burgos que Las Casas trouvoit toujours en son chemin (1).

Las Casas commença alors à désespérer de faire aucun bien aux Indiens dans les établissemens déjà formés. Le mal étoit trop invétéré pour céder aux remèdes. On faisoit tous les jours des découvertes nouvelles dans le continent qui don-

Il forme le
projet d'une
nouvelle co-
lonie.

(1). Herrera, *decad.* 2., *lib.* II, *cap.* 214

1517.

noient de hautes idées de sa population & de son étendue. Dans toutes ces vastes régions il n'y avoit encore qu'une seule colonie très-foible, & si l'on en exceptoit un petit espace sur l'isthme de Darien, les naturels étoient maîtres de tout le pays. C'étoit-là un champ nouveau & plus étendu pour le zele & l'humanité de Las Casas qui se flattoit de pouvoir empêcher qu'on n'y introduisît le pernicious système d'administration qu'il n'avoit pu détruire dans les lieux où il étoit déjà tout établi. Plein de ces espérances il sollicita une concession de la partie qui s'étend le long de la côte depuis le golfe de Paria jusqu'à la frontiere occidentale de cette province, aujourd'hui connue sous le nom de Sainte-Marthe. Il proposa d'y établir une colonie formée de cultivateurs, d'artisans & d'ecclésiastiques. Il s'engagea à civiliser dans l'espace de deux ans dix mille Indiens & à les instruire assez bien dans les arts utiles pour pouvoir tirer de leurs travaux & de leur industrie un revenu de quinze mille ducats pour la couronne. Il promettoit aussi qu'en dix ans sa colonie auroit fait assez de progrès pour rendre au gouvernement soixante mille ducats par an. Il stipula qu'aucun navigateur ou soldat ne pourroit s'y établir, & qu'aucun Espagnol n'y mettroit le pied sans sa permission. Il alla même jusqu'à vouloir que les gens qu'il emmeneroit eussent un habillement particulier différent de celui des Espagnols, afin qu'ils ne parussent point aux Indiens de ces districts de la même race d'hommes qui avoit apporté tant de calamités à l'Amérique (1). Par ce plan dont je ne donne qu'une légère esquisse il paroît clairement que les idées de Las Casas sur la maniere de civiliser & de traiter les Indiens

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib.* IV, *cap.* 2.

étoient

étoient fort semblables à celles que les Jésuites ont suivies depuis dans leurs grandes entreprises sur l'autre partie du même continent. Las Casas supposoit que les Européens employant l'ascendant que leur donnoit une intelligence supérieure & de plus grands progrès dans les sciences & les arts, pourroient conduire par degrés l'esprit des Américains à goûter ces moyens de bonheur dont ils étoient dépourvus, leur faire cultiver les arts de l'homme en société & les rendre capables de jouir des avantages de la vie civile. 1517.

L'évêque de Burgos & le conseil des Indes regarderent le plan de Las Casas non-seulement comme chimérique, mais comme extrêmement dangereux. Ils pensoient que l'esprit des Américains étoit naturellement si borné & leur indolence si excessive qu'on ne réussiroit jamais à les instruire ni à leur faire faire aucun progrès. Ils prétendoient qu'il seroit fort imprudent de donner une autorité si grande sur un pays de mille milles de côtes à un enthousiaste visionnaire & présomptueux, étranger aux affaires & sans connoissance de l'art du gouvernement. Las Casas qui s'attendoit bien à cette résistance ne se découragea pas. Il eut recours encore aux Flamands qui favorisèrent ses vues auprès de Charles V avec beaucoup de zèle, précisément parce que les ministres Espagnols les avoient rejetées. Ils déterminèrent le monarque, qui venoit d'être élevé à l'empire, à renvoyer l'examen de cette affaire à un certain nombre de membres de son conseil-privé, & comme Las Casas recusoit tous les membres du conseil des Indes comme prévenus & intéressés, tous furent exclus. La décision des juges choisis à la recommandation des Flamands fut entièrement conforme aux sentimens de ces derniers. On approuva beaucoup le nouveau plan, & l'on donna des ordres

Son projet
est favorable-
ment reçu.

1519.

1517.

pour le mettre à exécution, mais en restreignant le territoire accordé à Las Casas à trois cens milles le long de la côte de Cumana, d'où il lui feroit libre de s'étendre dans les parties intérieures du pays (1).

Délibération
solennelle
sur la manie-
re dont on
devoit traiter
les Indiens.

20 Juin.

Cette décision trouva des censeurs. Presque tous ceux qui avoient été en Amérique la blâmoient & soutenoient leur opinion avec tant de confiance & par des raisons si plausibles qu'on crut devoir s'arrêter & examiner de nouveau la question avec plus de soin. Charles lui-même, quoiqu'accoutumé dans sa jeunesse à suivre les sentimens de ses ministres avec une déférence & une soumission qui n'annonçoient pas la vigueur & la fermeté d'esprit qu'il montra dans un âge plus mûr, commença à soupçonner que la chaleur que les Flamands mettoient dans toutes les affaires relatives à l'Amérique avoit pour principe quelque motif dont il devoit se défier; il déclara qu'il étoit déterminé à approfondir lui-même la question agitée depuis si long-tems sur le caractère des Américains & sur la maniere la plus convenable de les traiter. Il se présenta bientôt une circonstance qui rendoit cette discussion plus facile. Quevedo, évêque du Darien, qui avoit accompagné Pedrarias sur le continent en 1513, venoit de prendre terre à Barcelonne où la cour faisoit sa résidence. On sçut bientôt que ses sentimens étoient différens de ceux de Las Casas, & Charles imagina assez naturellement qu'en écoutant & en comparant les raisons de deux personnages respectables qui, par un long séjour en Amérique avoient eu le tems nécessaire pour observer les mœurs du peuple qu'il s'agissoit de faire connoître, il feroit en état de découvrir lequel des deux avoit

(1) Gomera, *hist. gén. cap.* 77. Herrera, *decad.* 2, *lib.* IV, *cap.* 3. Oviedo, *lib.* XIX, *cap.* 5.

formé son opinion avec plus de justesse & de discernement.

1517.

On désigna pour cet examen un jour fixe & une audience solennelle. L'empereur parut avec une pompe extraordinaire & se plaça sur son trône dans la grande salle de son palais. Ses courtisans l'environnoient. Don Diego Colomb, amiral des Indes fut appelé. L'évêque du Darien fut interpellé de dire le premier son avis. Son discours ne fut pas long. Il commença par déplorer les malheurs de l'Amérique & la destruction d'un si grand nombre de ses habitans, qu'il reconnut être en partie l'effet de l'excessive dureté & de l'imprudence des Espagnols; mais il déclara que tous les habitans du nouveau monde qu'il avoit observés, soit dans le continent soit dans les îles, lui avoit paru une espèce d'hommes destinés à la servitude par l'infériorité de leur intelligence & de leurs talens naturels, & qu'il feroit impossible de les instruire ni de leur faire faire aucun progrès vers la civilisation si on ne les tenoit pas sous l'autorité continuelle d'un maître. Las Casas s'étendit davantage & défendit son sentiment avec plus de chaleur. Il s'éleva avec indignation contre l'idée qu'il y eût aucune race d'hommes née pour la servitude, & attaqua son opinion comme irréligieuse & inhumaine. Il assura que les Américains ne manquoient pas d'intelligence & qu'elle n'avoit besoin que d'être cultivée; qu'ils étoient capables d'apprendre les principes de la religion & de se former à l'industrie & aux arts de la vie sociale; que leur douceur & leur timidité naturelles les rendant soumis & dociles, on pouvoit les conduire & les former pourvu qu'on ne les traitât pas durement. Il protesta que dans le plan qu'il avoit proposé ses vues étoient pures & désintéressées, & que quelques avantages qui dussent revenir de leur exécution à la couronne de Castille, il n'avoit

1517.

Le plan de
Las Casas est
approuvé.

1520.

Il fait ses
préparatifs.

Il part pour
l'Amérique
& y rencontre
de grands
obstacles.

jamais demandé & ne demandroit jamais aucune récompense de ses travaux.

Charles après avoir entendu les deux plaidoyers & consulté ses ministres, ne se crut pas encore assez bien instruit pour prendre une résolution générale relativement à la condition des Américains; mais comme il avoit une entière confiance en la probité de Las Casas & que l'évêque du Darien lui-même convenoit que l'affaire étoit assez importante pour qu'on pût essayer le plan proposé, il céda à Las Casas par des lettres-patentes la partie de la côte de Cumana dont nous avons fait mention plus haut, avec tout pouvoir d'y établir une colonie d'après le plan qu'il avoit proposé (1).

Las Casas pressa les préparatifs de son voyage avec son ardeur acoutumée, mais soit par son inexpérience dans ce genre d'affaires, soit par l'opposition secrète de la noblesse Espagnole qui craignoit que l'émigration de tant de personnes ne leur enlevât un grand nombre d'hommes industrieux & utiles occupés de la culture de leurs terres, il ne put déterminer qu'environ deux cens cultivateurs ou artisans à l'accompagner à Cumana.

Rien cependant ne put amortir son zele. Il mit à la voile avec cette petite troupe à peine suffisante pour prendre possession du vaste territoire qu'on lui accordoit & avec laquelle il étoit impossible de réussir à en civiliser les habitans. Le premier endroit où il toucha fut l'isle de Porto-Rico. Là il eut connoissance d'un nouvel obstacle à l'exécution de son plan plus difficile à surmonter qu'aucun de ceux qu'il avoit rencontrés jusqu'alors. Lorsqu'il avoit quitté l'Amérique en

(1) Herrera; *decad.* 2, *lib.* IV, *cap.* 3, 4, 5. Argensola, *Annales de Aragon*; 74, 97. Remesal, *hist. gen. lib.* II, *cap.* 19, 20.

1517, les Espagnols n'avoient presque aucun commerce avec le continent si l'on excepte les pays voisins du golfe de Darien. Mais tous les genres de travaux s'affoiblissant de jour en jour à Hispaniola par la destruction rapide des naturels du pays, les Espagnols manquoient de bras pour continuer les entreprises déjà formées, & ce besoin les avoit fait recourir à tous les expédiens qu'ils pouvoient imaginer pour y suppléer. On leur avoit porté beaucoup de negres, mais le prix en étoit monté si haut que la plupart des Colons ne pouvoient y atteindre. Pour se procurer des esclaves à meilleur marché, quelques-uns d'entr'eux armerent des vaisseaux & se mirent à croiser le long des côtes du continent. Dans les lieux où ils étoient inférieurs en force, ils commerçoient avec les naturels & leur donnoient des quincailleries d'Europe pour les plaques d'or qui servoient d'ornemens à ces peuples; mais par-tout où ils pouvoient surprendre les Indiens ou l'emporter sur eux à force ouverte, ils les enlevoient & les vendoient à Hispaniola (1). Cette piraterie étoit accompagnée des plus grandes atrocités. Le nom Espagnol devint en horreur sur tout le continent. Dès qu'un vaisseau paroissoit les habitans fuyoient dans les bois ou couroient au rivage en armes pour repousser ces cruels ennemis de leur tranquillité. Quelquefois ils forçoient les Espagnols à se retirer avec précipitation, ou ils leur coupoient la retraite. Dans la violence de leur ressentiment ils massacrèrent deux missionnaires Dominicains que le zèle avoit portés à s'établir dans la province de Cumana (2). Ce meurtre de personnes révérees pour la sainteté de leur vie excita une telle indignation parmi les Colons d'Hispaniola,

(1) Herrera, *decad.* 3, *lib.* II, *cap.* 3.

(2) Oviedo, *hist.* *lib.* XIX, *cap.* 3.

1517.

qui au milieu de la licence de leurs mœurs & de la cruauté de leurs actions étoient pleins d'un zele ardent pour la religion & d'un respect superstitieux pour ses ministres , qu'ils résolurent de punir ce crime d'une maniere qui pût servir d'exemple , non-seulement sur ceux qui l'avoient commis , mais sur toute la nation entiere. Pour l'exécution de ce projet ils donnerent le commandement de cinq vaisseaux & de trois cens hommes à Diego Ocampo , avec ordre de détruire par le fer & par le feu tout le pays de Cumana & d'en faire les habitans esclaves pour être transportés à Hispaniola. Las Casas trouva à Porto-Rico cette escadre faisant voile vers le continent ; & Ocampo ayant refusé de différer son voyage , il comprit qu'il lui seroit impossible de tenter l'exécution de son plan de paix dans un pays qui alloit être le théâtre de la guerre & de la désolation (1).

12 Avril. Il travaille à les surmonter.

Dans l'espérance d'apporter quelque remede aux suites funestes de ce malheureux incident , il s'embarqua pour Saint-Domingue , laissant ceux qui l'avoient suivi cantonnés parmi les Colons de Porto-Rico. Plusieurs circonstances concoururent à le faire recevoir fort mal à Hispaniola. En travaillant à soulager les Indiens il avoit censuré la conduite de ses compatriotes , les Colons d'Hispaniola , avec tant de sévérité qu'il leur étoit devenu universellement odieux. Ils regardoient le succès de sa tentative comme devant entraîner leur ruine. Ils attendoient de grandes recrues de Cumana , & ces espérances s'évanouissoient si Las Casas parvenoit à y établir sa colonie. Figueroa , en conséquence d'un plan formé en Espagne pour déterminer le degré d'intelligence & de docilité des Indiens , avoit fait une expérience qui paroissoit décisive contre le sys-

(1) Herrera , *decad.* 2 , *lib.* IX , *cap.* 8 , 9 .

tème de Las Cafas. Il en avoit rassemblé à Hispaniola un assez grand nombre & les avoit établis dans deux villages , leur laissant une entière liberté & les abandonnant à leur propre conduite ; mais ces Indiens accoutumés à un genre de vie extrêmement différent , incapables de prendre en si peu de tems de nouvelles habitudes & d'ailleurs découragés par leur malheur particulier & par celui de leur patrie , se donnerent si peu de peine pour cultiver le terrain qu'on leur avoit donné , parurent si dépourvus de foin & de prévoyance pour fournir à leurs propres besoins & si éloignés de tout ordre & de tout travail régulier que les Espagnols en conclurent qu'il étoit impossible de les former à mener une vie sociale & qu'il falloit les regarder comme des enfans qui avoient besoin d'être continuellement sous la tutele des Européens qui leur étoient supérieurs en sagesse & en sagacité (1).

Malgré la réunion de toutes ces circonstances , qui armoient si fortement contre ses mesures ceux mêmes à qui il s'adressoit pour les mettre à exécution , Las Cafas par son activité & sa persévérance , par quelques condescendances & beaucoup de menaces , obtint à la fin un petit corps de troupes pour protéger sa colonie au premier moment de son établissement. Mais à son retour à Porto-Rico , il trouva que les maladies lui avoient déjà enlevé beaucoup de ses gens ; & les autres ayant trouvé quelque occupation dans l'isle refusèrent de le suivre. Avec ce qui lui restoit de monde il fit voile vers Cumana. Ocampo avoit exécuté sa commission dans cette province avec tant de barbarie , il avoit massacré ou envoyé en esclavage à Hispaniola un si grand nombre d'Indiens , que tout ce qui restoit de ces malheureux s'étoit enfui dans les bois & que

1517.

Son projet
échoue en-
tièrement.

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib.* X, *cap.* 5.

1517.

l'établissement formé à Toledé se trouvant dans un pays désert touchoit à sa destruction. Ce fut cependant en ce même endroit que Las Casas fut obligé de placer le chef-lieu de sa colonie. Abandonné & par les troupes qu'on lui avoit données pour le protéger & par le détachement d'Ocampo qui avoit prévu les calamités auxquelles il devoit s'attendre dans un poste si misérable, il prit les précautions qu'il jugea les meilleures pour la sûreté & la subsistance de ses Colons; mais comme elles étoient encore bien insuffisantes, il retourna à Hispaniola solliciter des secours plus puissans afin de sauver des hommes que leur confiance en lui avoit engagés à courir de si grands dangers. Bientôt après son départ, les naturels du pays ayant reconnu la foiblesse des Espagnols s'assemblerent secrètement, les attaquèrent avec la furie naturelle à des hommes réduits au désespoir par les barbaries qu'on avoit exercées contre eux, en firent périr un grand nombre & forcèrent le reste à se retirer à l'isle de Cubagua. La petite colonie qui y étoit établie pour la pêche des perles partagea la terreur panique dont les fugitifs étoient saisis & abandonna l'isle. Enfin il ne resta pas un seul Espagnol dans aucune partie du continent ou des isles adjacentes depuis le golfe de Pacia jusqu'aux confins du Darien. Accablé par cette succession de désastres & voyant cette fin malheureuse de tous ses grands projets, Las Casas n'osa plus se montrer; il s'enferma dans le couvent des Dominicains à Saint-Domingue & prit bientôt après l'habit de cet ordre (1).

Quoique la destruction de la colonie de Cumana ne soit

(1) Herrera, *decal.* 2, *lib.* X, *cap.* 5., *decal.* 3, *lib.* II, *cap.* 3, 4, 5. Oviedo, *hist.* *lib.* XIX, *cap.* 5. Gomera, *cap.* 77. Davila Padilla, *lib.* I, *cap.* 97. Remesal, *hist.* *gén.* *lib.* II, *cap.* 22, 23.

arrivée

arrivée que l'an 1521, je n'ai pas voulu interrompre le récit des négociations de Las Casas depuis leur origine jusqu'à leur issue. Son système fut l'objet d'une longue & sérieuse discussion, & quoique ses tentatives en faveur des Américains opprimés n'aient pas été suivies du succès qu'il en promettoit (sans doute avec trop de confiance), soit par son imprudence, soit par la haine active de ses ennemis, elles donnerent lieu à divers réglemens qui furent de quelque utilité à ces malheureuses nations. Je reviens maintenant à l'histoire des découvertes espagnoles en suivant l'ordre des tems (1).

Diego Velasquès, qui avoit conquis Cuba en 1511, conservoit encore le gouvernement de cette île comme député de Don Diego Colomb, quoiqu'il lui donnât rarement des marques de subordination & qu'il cherchât à se rendre entièrement indépendant (2). Sous sa sage administration Cuba devint l'un des établissemens Espagnols les plus florissans. L'idée avantageuse qu'on avoit de cette colonie y attiroit beaucoup de personnes qui espéroient y trouver des établissemens solides ou quelque moyen d'occuper leur activité. Comme Cuba étoit la plus occidentale des îles occupées par les Espagnols & que l'océan qui s'étend beaucoup plus loin à l'ouest n'avoit pas encore été visité, ces circonstances invitoient les habitans de cette île à tenter de nouvelles découvertes. Toute expédition où le courage & l'activité pouvoient conduire promptement à la richesse étoit plus conforme au génie de ce siècle que cette lenteur, cette patience d'industrie nécessaire pour défricher un terrain ou pour fabriquer le sucre. Plusieurs

1517.

Nouvelles
découvertes
à l'ouest.

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib.* X, *cap.* 5, *pag.* 329.

(2) Herrera, *decad.* 2, *lib.* II, *cap.* 19.

1517.

officiers qui avoient servi sous Pedrarias dans le Darien formèrent une association pour tenter des découvertes. Ils persuadèrent à François Hernandès Cordova, riche Colon de Cuba & homme d'un grand courage, de se joindre à eux & d'être leur commandant. Velasquès non-seulement approuva leur projet, mais leur donna des secours. Comme les aventuriers qui avoient servi au Darien manquoient de tout, lui & Cordova leur avancèrent de l'argent pour acheter trois petits vaisseaux & leur fournirent tout ce qui leur étoit nécessaire pour le commerce & pour la guerre. Cent dix hommes s'embarquerent & firent voile de Saint-Jago de Cuba, le 8 février 1517. Par le conseil de leur principal pilote, Antoine Alaminos, qui avoit servi sous l'amiral Colomb, ils porterent directement à l'ouest, se guidant d'après l'opinion de ce grand navigateur qui avoit constamment soutenu que la route à l'ouest conduiroit aux plus importantes découvertes.

Yucatan.

Le vingt-unième jour après leur départ de Saint-Jago ils virent terre. C'étoit le cap *Coioche*, qui forme la pointe orientale de cette grande péninsule en avant du continent de l'Amérique qui a conservé le nom de *Yucatan* que lui donnent les habitans du pays. Comme ils approchoient du rivage ils virent venir à eux cinq canots pleins d'Indiens vêtus décemment d'habits de coton, spectacle nouveau pour les Espagnols qui avoient trouvé jusques-là l'Amérique habitée par des sauvages nuds. Cordova s'efforça de gagner la bienveillance de ce peuple par de petits présens. Les Indiens, quoiqu'étonnés à la vue des objets extraordinaires qui se présentoient pour la première fois à leurs yeux, inviterent les Espagnols à visiter leurs habitations avec une apparence de cordialité. Les Espagnols débarquerent & en s'avancant dans le pays, remar-

quérèrent avec un nouvel étonnement de grandes maisons bâties en pierre ; mais ils éprouverent bientôt que si les Indiens du Yucatan étoient plus civilisés que les autres Américains ils étoient aussi plus artificieux & plus guerriers. Le Cacique en recevant Cordova avec beaucoup de témoignages d'amitié , avoit posté en embuscade derrière un petit bois un corps considérable d'Indiens qui , sur un signal qu'il leur fit , coururent sur les Espagnols & les attaquèrent avec beaucoup de hardiesse & une espèce d'ordre militaire. A la première décharge de leurs fleches quinze Espagnols furent blessés , mais l'explosion soudaine des armes à feu frappa les Indiens d'une si grande terreur & ils furent si étonnés du ravage que firent parmi eux les arquebuses & les autres armes de leurs nouveaux ennemis , qu'ils s'enfuirent avec précipitation. Cordova abandonna un pays où il avoit été si mal reçu emmenant avec lui deux prisonniers & emportant les ornemens d'un petit temple qu'il pillâ dans sa retraite.

Il continua sa route à l'ouest sans perdre la côte de vue & le seizième jour il arriva à Campêche. Là les Indiens le reçurent avec plus d'hospitalité. Les Espagnols s'étonnoient beaucoup de n'avoir trouvé aucune rivière sur une côte d'une si grande étendue & qu'ils imaginoient appartenir à une île (1). Comme l'eau commençoit à leur manquer ils s'avancèrent encore & découvrirent à la fin l'embouchure d'une rivière à Pōtonchan , quelques lieues par-delà Campêche.

Campêche.

Cordova débarqua toutes ses troupes pour protéger ses matelots pendant qu'ils feroient de l'eau. Mais malgré toutes ses précautions les Indiens les attaquèrent avec une telle furie

(1) Voyez la NOTE XXVI.

1517.

& en si grand nombre , que quarante-sept Espagnols furent tués sur la place & qu'un seul d'entr'eux se retira sans être blessé. Leur commandant quoique blessé en douze endroits , dirigea la retraite avec autant de présence d'esprit qu'il avoit montré de courage dans l'action. Les Espagnols regagnerent avec peine leurs vaisseaux. Après une tentative si malheureuse il ne leur restoit d'autre parti que de hâter leur retour à Cuba. Ils souffrirent dans le trajet tous les tourmens que la soif peut faire éprouver à des hommes blessés & malades , renfermés dans de petits vaisseaux & exposés à la chaleur de la zone torride. Quelques-uns succomberent à tant de maux dans la traversée. Cordova leur chef mourut peu de tems après avoir pris terre à Cuba (1).

Voyage de
Grijalva.

Toute malheureuse qu'avoit été cette expédition elle anima plutôt qu'elle n'abattit la passion des Espagnols pour les entreprises. On venoit de découvrir à une petite distance de Cuba une contrée d'une grande étendue , qui paroissoit fertile & habitée par des peuples bien plus civilisés qu'aucune autre nation alors connue en Amérique. Quoiqu'on eût eu peu de commerce avec eux , on en avoit tiré quelques ornemens d'or de peu de valeur , mais artistement travaillés. Ces circonstances , exagérées par des hommes qui cherchoient à réchauffer le mérite de leurs exploits , étoient plus que suffisantes pour réveiller leurs espérances romanesques. Il s'offrit beaucoup de monde pour une nouvelle expédition. Velasquès desirant de se distinguer par un service important qui pût lui mériter du

(1) Herrera , *decad. 2 , lib. II , cap. 17 , 18. Hist. Verdadera de la conquista de la Nueva Espana* , par Bernal Diaz del Castillo , *cap. 17. Oviedo , lib. XVII , cap. 3. Gomera , cap. 52. P. Martyr de Insulis nuper inventis , pag. 329.*

roi l'indépendance à laquelle il aspirait dans son gouvernement de Cuba, ne se contenta pas d'exciter leur ardeur, il arma à ses dépens quatre vaisseaux pour le voyage. Deux cens quarante volontaires parmi lesquels il s'en trouvoit plusieurs qui avoient de la naissance & de la fortune, s'embarquerent pour cette expédition. Elle étoit sous les ordres de Jean de Grijalva, jeune homme d'un mérite & d'un courage reconnus. Ses instructions étoient d'observer avec attention la nature des pays qu'il découvreroit, de faire des échanges pour de l'or, & si les circonstances lui paroïssent favorables, d'établir une colonie dans quelque position avantageuse. Il mit à la voile de San-Jago de Cuba le 8 avril 1518. Le pilote Alaminos suivit la même route que dans le voyage précédent; mais la violence des courans ayant entraîné les vaisseaux vers le sud, la première terre qu'ils reconnurent fut l'isle de *Cozumel* à l'est de Yucatan. Tous les habitans s'enfuirent dans les bois & dans les montagnes à l'approche des Espagnols, qui ne firent pas un grand séjour dans l'isle; ils arriverent sans aucun accident remarquable à Potonchan sur le côté opposé de la péninsule. Le désir de venger ceux de leurs compatriotes qui avoient été massacrés en cet endroit, fortifié par leurs principes de politique, les détermina à y descendre dans la vue de châtier les Indiens de ce district avec une rigueur & un éclat qui pussent frapper de terreur tous les peuples du voisinage. Mais quoiqu'ils eussent débarqué toutes leurs troupes & mis à terre quelques pieces de campagne, les Indiens se défendirent avec tant de courage, que les Espagnols eurent beaucoup de peine à les repousser & se confirmerent dans l'opinion où ils étoient déjà qu'ils

1517.

1518.

Découverte
de la nou-
velle Espa-
gne.
3 Mai.

1518.

Tabasco, 9
Juin.

Guaxaca.

trouveroient dans les habitans de ce pays des ennemis plus redoutables que tous ceux qu'ils avoient rencontrés dans les autres parties de l'Amérique. De Potonchan ils continuerent leur route vers l'est, se tenant aussi près de la côte qu'il leur étoit possible, & mettant à l'ancre tous les soirs pour se garantir des accidens dangereux auxquels ils pouvoient être exposés dans une mer inconnue. Pendant le jour leurs yeux continuellement attachés sur la terre, étoient frappés de surprise & d'admiration à la vue des beautés du pays & de la nouveauté des objets qui se présentoient à eux. Ils voyoient dispersés sur la côte des villages où ils distinguoient des maisons de pierre, qui de loin leur paroissoient blanches & élevées. Dans la chaleur de leur admiration ils croyoient voir des villes ornées de tours & de clochers; & un des soldats ayant remarqué que ce pays ressembloit par son aspect à l'Espagne, Grijalva lui donna, avec un applaudissement universel, le nom de *nouvelle Espagne*, nom qui désigne encore cette vaste & riche province de la domination Espagnole en Amérique. Ils descendirent à une rivière appelée par les naturels *Tabasco*: la nouvelle de l'avantage qu'ils avoient remporté à Potonchan étant parvenue en cet endroit, le Cacique les reçut non-seulement d'une manière amicale, mais même leur fit des présens considérables qui confirmèrent les hautes idées que les Espagnols avoient prises de la richesse & de la fertilité du pays. Ces idées s'étendirent & se fortifièrent encore par ce qui leur arriva dans le lieu où ils touchèrent ensuite: c'étoit à l'ouest de Tabasco dans la province connue depuis sous le nom de *Guaxaca*. Ils y furent reçus avec des marques de respect extraordinaire, comme des êtres au-

dessus de l'humanité. Lorsqu'ils débarquèrent les naturels brûloient devant eux un encens de gomme copale & leur présentoient en offrande tout ce que leur pays avoit de plus précieux. Ils s'empressèrent d'établir un commerce avec ces étrangers, & en six jours les Espagnols obtinrent des bijoux d'or d'un travail curieux, pour la valeur de quinze mille pezos, en échange de quelques bagatelles Européennes de vil prix. Les deux prisonniers que Cordova avoit emmenés de Yucatan avoient jusqu'alors servi d'interprètes; mais comme ils n'entendoient pas la langue de ce nouveau pays, les naturels firent entendre par signes qu'ils étoient sujets d'un grand monarque appelé Montézume, dont la domination s'étendoit sur cette province ainsi que sur plusieurs autres. Grijalva quitta cet endroit dont il dut être fort satisfait & continua sa route vers l'ouest. Il débarqua sur une petite île qu'il nomma *l'île des Sacrifices*, parce que ce fut là que les Espagnols virent pour la première fois l'horrible spectacle de victimes humaines que la superstition barbare des naturels offroit à leurs dieux. Il toucha à une autre petite île, qu'il appella Saint-Jean de Ulua. Il dépêcha de cette île Pedro de Alvarado, un de ses officiers, à Velasquès avec un détail circonstancié des importantes découvertes qu'il avoit faites, & avec les richesses qu'il avoit obtenues en trafiquant avec les naturels. Après le départ d'Alvarado, il continua avec les vaisseaux qui lui restoient, de suivre la côte jusqu'à la rivière de Panuco, & le pays lui parut par-tout riche, fertile & très-peuplé.

1518.

19 Juin.

Plusieurs des officiers de Grijalva prétendirent que ce n'étoit pas assez d'avoir découvert ces belles régions, ni d'avoir

1518.

rempli à leurs différens débarquemens la frivole cérémonie d'en prendre possession pour la couronne de Castille; que leur gloire feroit imparfaite s'ils n'établissent une colonie dans un lieu favorable, qui non-seulement assureroit à la nation Espagnole un abord dans le pays, mais qui avec les renforts qu'ils avoient la certitude de recevoir pourroient servir par degrés à soumettre le pays même en entier à la domination de leur souverain. Mais il-y avoit plus de cinq mois que l'escadre étoit à la mer; la plus grande partie des vivres étoit épuisée & ce qui restoit de provisions avoit été tellement gâté par la chaleur du climat qu'il n'étoit plus guere possible d'en faire usage. La mort avoit emporté plusieurs Espagnols; d'autres étoient malades; le pays étoit rempli d'habitans qui paroissent aussi industrieux que braves, & ils étoient sous la domination d'un monarque puissant qui pouvoit les réunir & rassembler des forces puissantes pour repousser une invasion. Songer à établir une colonie dans ces circonstances si défavantageuses, ç'eût été s'exposer à une destruction inévitable. Quoique Grijalva eût de l'ambition & du courage, il n'avoit pas les grands talens nécessaires pour former & exécuter une si grande entreprise. Il jugea plus prudent de retourner à Cuba, après avoir rempli l'objet de son voyage & exécuté tout ce que l'armement qu'il commandoit l'avoit mis en état de faire. Il revint à San-Jago de Cuba le 26 octobre, environ six mois après en être parti (1).

Préparatifs
pour une au-
tre expédi-
tion.

Ce fut là le voyage le plus long & en même-tems le plus

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib.* III, *cap.* 1, 2, 9, 10. Bern. Diaz, *cap.* 8, 17. Oviedo, *hist. lib.* XVII, *cap.* 9, 20. Gomera, *cap.* 49.

heureux

heureux que les Espagnols eussent encore fait dans le nouveau monde. Ils avoient découvert que Yucatan n'étoit pas une isle comme ils l'avoient imaginé, mais une partie du grand continent d'Amérique. De Potonchan ils avoient suivi leur route pendant plusieurs centaines de milles le long d'une côte qui n'avoit pas encore été reconnue & qui s'étendant d'abord vers l'ouest tournoit ensuite vers le nord. Enfin tout le pays qu'ils avoient découvert paroissoit aussi important par sa richesse que par son étendue. Dès qu'Alvarado fut arrivé à Cuba, Velasquès, enchanté d'un succès qui surpassoit de si loin toutes ses espérances, dépêcha sur le champ une personne de confiance pour annoncer cette importante nouvelle en Espagne, y porter les riches productions des contrées qui avoient été découvertes, & solliciter une augmentation d'autorité qui pût le mettre en état d'en entreprendre la conquête. Il n'attendit pas même le retour de son messager, ni l'arrivée de Grijalva qui commençoit à lui inspirer beaucoup de défiance & de jalousie & qu'il étoit résolu de ne plus employer : il commença donc à préparer un armement puissant, proportionné à l'importance & aux dangers de l'entreprise qu'il méditoit.

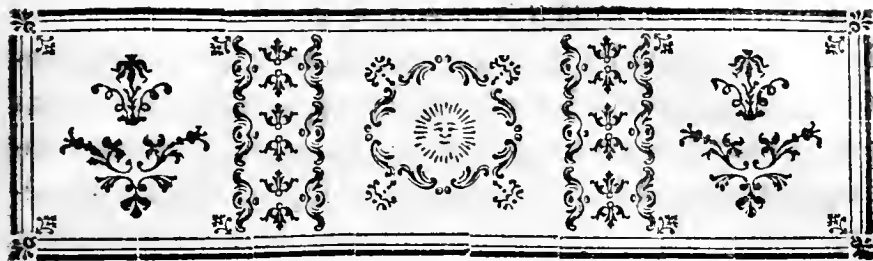
Comme l'expédition dont Velasquès étoit alors occupé s'est terminée à des conquêtes beaucoup plus importantes que tout ce que les Espagnols avoient fait jusqu'alors, & les a conduits à la connoissance d'un peuple qui peut être regardé comme très-civilisé si on le compare avec ceux des Américains que l'on connoissoit auparavant, il convient de suspendre quelque-tems le récit de ces événemens si différens de ceux que nous avons déjà rapportés, afin de jeter un coup-

1518.

d'œil sur l'état du nouveau monde quand il a été découvert ;
& d'examiner la police & les mœurs des tribus simples
& grossières qui occupoient toutes les parties du continent
où les Espagnols avoient pénétré.

Fin du Livre troisieme.





L'HISTOIRE

D E

L'AMÉRIQUE.



LIVRE QUATRIEME.

VINGT-SIX ans s'étoient écoulés depuis que Colomb avoit conduit les Européens dans le nouveau monde ; & pendant cet intervalle les Espagnols avoient été fort occupés à en parcourir différentes régions. Ils avoient visité toutes les isles dispersées en groupes à travers cette partie de l'océan qui coule entre le continent septentrional & le méridional de l'Amérique. Ils avoient navigué le long de la côte orientale du continent depuis la riviere de la Plata jusqu'au fond du golfe du Mexique, & avoient reconnu qu'elle s'étendoit sans interruption à travers cette vaste portion du globe. Ils avoient découvert la grande mer du sud qui ouvrit une nouvelle perspective de ce côté. Ils avoient acquis quelque connoissance des côtes de

Quelles
étoient les
parties de
l'Amérique
déjà con-
nues.

la Floride, ce qui les conduisit à observer & à suivre le continent dans une direction opposée ; & quoiqu'ils n'eussent pas poussé leurs découvertes plus loin vers le nord, d'autres nations avoient visité les parties que les Espagnols avoient négligées. Les Anglois, dans un voyage dont on rapportera ailleurs les motifs & le succès, avoient navigué le long de la côte d'Amérique depuis la terre de Labrador jusqu'aux confins de la Floride ; & les Portugais, en cherchant un passage plus court aux Indes orientales, s'étoient jettés dans la mer du nord & avoient reconnu les mêmes régions (1). Ainsi à cette époque où je me suis proposé d'examiner l'état du nouveau monde, on en connoissoit presque entièrement l'étendue, depuis son extrémité septentrionale jusqu'au trente-cinquième degré au sud de l'équateur ; mais les pays qui s'étendent delà jusqu'à l'extrémité méridionale de l'Amérique, le grand empire du Pérou & les vastes domaines soumis au souverain du Mexique, n'étoient pas encore découverts.

Vaste étendue du nouveau monde.

En fixant nos regards sur le continent d'Amérique, la première circonstance qui nous frappe est son immense étendue. La découverte de Colomb ne s'est pas bornée à nous faire connoître une portion de terre qui par le peu d'espace qu'elle occupe sur le globe, avoit pu échapper aux recherches des siècles précédens. On lui doit la connoissance d'un nouvel hémisphère, plus vaste que l'Europe, l'Asie ou l'Afrique, les trois divisions connues de l'ancien continent, & dont l'étendue est presque égale au tiers du globe habitable.

L'Amérique est remarquable, non-seulement par sa grandeur, mais encore par sa position. Elle se prolonge depuis le

(1) Herrera, *decad. 1, lib. VI, cap. 16.*

cercle polaire du nord jusqu'à une latitude très-haute vers le sud, plus de quinze cens milles au-delà de l'extrémité la plus avancée de l'ancien continent vers le pôle antarctique. Une contrée d'une telle étendue comprend tous les climats propres à devenir l'habitation de l'homme & à fournir les différentes productions particulières aux régions tempérées ainsi qu'aux régions brûlantes du globe.

Après l'étendue du nouveau monde rien n'est plus fait pour frapper les regards d'un observateur que la grandeur des objets qu'il présente à la vue. La nature semble y avoir tracé ses opérations d'une main plus hardie & avoir distingué les traits de ce pays par une magnificence particulière. Les montagnes d'Amérique sont beaucoup plus hautes que celles des autres divisions du globe : la plaine même de Quito, qui peut être regardée comme la base des Andes, est plus élevée au-dessus du niveau de la mer que le sommet des Pyrénées. Cette chaîne étonnante des Andes, non moins remarquable par son étendue que par sa hauteur, s'élève en différens endroits de plus d'un tiers de leur hauteur au-dessus du Pic de Ténérif, la plus haute montagne de l'ancien hémisphère. C'est des Andes qu'on peut dire à la lettre qu'elles cachent leur tête dans les nues : on entend souvent les tempêtes éclater & le tonnerre rouler au-dessous de leurs sommets ; qui tout exposés qu'ils sont aux rayons du soleil dans le centre de la zone torride sont couverts de neiges éternelles (1).

Montagnes.

De ces hautes montagnes on voit descendre des rivières d'une largeur proportionnée & avec lesquelles les rivières de l'ancien continent ne peuvent être comparées ni pour la lon-

Rivieres.

(1) Voyez la NOTE XXVII.

gueur de leur cours ni pour la masse énorme d'eau qu'elles roulent vers l'océan. Les fleuves du Maragnon, de l'Orénoque & de la Plata dans l'Amérique méridionale, ceux du Mississipi & de Saint-Laurent dans l'Amérique septentrionale, coulent dans des lits si spacieux que même long-tems avant d'éprouver l'influence de la marée, ils ressemblent plus à des bras de mer qu'à des rivières d'eau douce (1).

Lacs.

Les lacs du nouveau monde ne sont pas moins remarquables par leur grandeur que les montagnes & les rivières: il n'y a rien dans les autres parties du globe qui ressemble à cette chaîne prodigieuse de lacs de l'Amérique septentrionale. On pourroit les appeler proprement des mers méditerranées d'eau douce: ceux mêmes qui ne sont que de la seconde & de la troisième classes pour la grandeur ont encore plus de circonférence que le plus grand lac de l'ancien continent.

Forme de
l'Amérique
favorable au
commerce.

La forme du nouveau monde est extrêmement favorable aux communications du commerce. Lorsqu'un continent, comme l'Afrique est composé d'une masse vaste & folide, qui n'est point coupée par des bras de mer pénétrant dans l'intérieur, & qui n'a qu'un petit nombre de grandes rivières placées très-loin l'une de l'autre, la plus grande partie d'un tel continent semble condamnée par la nature à n'être jamais civilisée & à rester privée de toute communication active avec le reste des hommes. Lorsque, comme l'Europe, un continent est ouvert par de vastes branches de l'océan, telles que la méditerranée & la mer baltique, ou lorsque comme l'Asie ses côtes sont ouvertes par des baies profondes pénétrant fort avant dans les terres, telles que la mer noire & les golfes

(1) Voyez la NOTE XXVIII.

d'Arabie , de Perse , de Bengale , de Siam & de Leotang ; lorsque les mers environnantes sont remplies d'îles grandes & fertiles & que le continent même est arrosé d'un grand nombre de rivières navigables , on peut dire que de telles régions possèdent tout ce qui peut favoriser les progrès de leurs habitans dans la civilisation & dans le commerce. A tous ces égards l'Amérique peut entrer en comparaison avec les autres parties du globe. Le golfe de Mexique , qui coule entre la partie méridionale & la septentrionale de l'Amérique , peut être regardé comme une mer méditerranée propre à ouvrir un commerce maritime avec toutes les contrées dont elle est environnée. Les îles qui y sont répandues ne sont inférieures en nombre , en grandeur & en fertilité qu'à celles de l'Archipel Indien. En avançant le long de la partie septentrionale de l'hémisphère Américain , la baie de Chesapeak présente un canal spacieux qui conduit le navigateur fort avant dans les parties intérieures de provinces non moins fertiles qu'étendues ; & si jamais le progrès de la culture & de la population parvient à adoucir l'extrême rigueur du climat dans les districts plus septentrionaux de l'Amérique , la baie de Hudson peut devenir aussi favorable aux communications de commerce dans cette partie du globe que la Baltique l'est en Europe. L'autre grande portion du nouveau monde est environnée de tous côtés par la mer , à l'exception d'un isthme étroit qui sépare la mer Atlantique de la mer pacifique ; & quoiqu'elle ne soit ouverte ni par des baies profondes , ni par des bras de mer , les parties intérieures en sont accessibles par plusieurs grandes rivières qui reçoivent un si grand nombre de courans auxiliaires & coulent dans des directions si variées que sans aucun secours de l'art ni de l'industrie , il est aisé d'établir une navi-

gation intérieure à travers toutes les provinces de ce continent, depuis la rivière de la Plata jusqu'au globe de Paria. Cette bienfaisance de la nature n'est pas bornée à la division méridionale de l'Amérique. Le continent septentrional n'est pas moins abondant en rivières qui sont navigables presque jusqu'à leur source; & l'immense chaîne de ses lacs est un moyen de communication intérieure, plus étendu & plus commode qu'il n'y en a dans aucune partie du globe. Les pays qui s'étendent depuis le golfe de Darien d'un côté jusqu'à celui de la Californie de l'autre, & qui forment la chaîne qui unit ensemble les deux parties du continent Américain, ont aussi leurs avantages particuliers. Les côtes en sont baignées d'un côté par la mer Atlantique, de l'autre par la mer pacifique: les rivières qui y coulent, se jettant les unes vers la première de ces mers & les autres vers la seconde, assurent aux différentes provinces toutes les facilités de commerce qui peuvent résulter d'une communication avec les deux mers.

Tempé-
rature du cli-
mat.

Mais ce qui distingue sur-tout l'Amérique des autres parties de la terre, c'est la température particulière du climat & les différentes loix qui y reglent la distribution de la chaleur & du froid. Ce n'est pas simplement en mesurant la distance d'une partie du globe à l'équateur qu'il est possible de déterminer avec précision le degré de chaleur qu'on y éprouve. Le climat d'un pays est affecté tout-à-la-fois par l'élévation de la terre au-dessus du niveau de la mer, par l'étendue du continent, par la nature du sol, par la hauteur des montagnes voisines & par d'autres circonstances. Cependant l'influence de ces causes respectives est par différentes raisons moins sensible dans la plus grande partie de l'ancien continent, où la position d'un pays étant déterminée, on peut prononcer avec assez

assez de certitude quelle doit être la chaleur de son climat & la nature des productions.

Les maximes fondées sur la connoissance de notre hémisphère ne peuvent pas s'appliquer à l'autre. Dans celui-ci le froid prédomine & la rigueur de la zone glacée s'étend sur la moitié de celle qui par sa position devoit être tempérée. Des pays où la figue & le raisin devoient mûrir, sont ensevelis sous la neige pendant une moitié de l'année, & des terres situées dans le même parallèle que les provinces les plus fertiles & les mieux cultivées sont desséchées par des gelées perpétuelles qui y détruisent presque entièrement l'activité de la végétation (1). En avançant vers ces parties de l'Amérique placées sous le même parallèle que des provinces d'Asie & d'Afrique qui jouissent constamment de cette chaleur féconde favorable à la vie & à la végétation, l'empire du froid continue à s'y faire sentir, & l'hiver y regne souvent avec une extrême rigueur ; quoique pendant un court espace de tems. Si nous traversons le continent d'Amérique vers la zone torride, nous trouverons encore que le froid qui domine dans le nouveau monde, s'étend aussi à cette région & y modère l'excès de la chaleur. Tandis que le nègre sur la côte d'Afrique est dévoré par l'ardeur continuelle & brûlante du climat, l'habitant du Pérou respire un air également doux & tempéré, ombragé pour ainsi dire sous un dais de nuages légers qui intercepte les rayons brûlans du soleil sans affoiblir son influence bienfaisante (2). Le long de la côte orientale de l'Amérique, le climat, quoique plus approchant de celui de

Prédomi-
nance du
froid.

(1) Voyez la NOTE XXIX.

(2) Voyage de Ulloa, tom. I, pag. 453. Anson's voyage, pag. 184.

la zone torride dans les autres parties de la terre, est cependant beaucoup plus doux que dans les contrées d'Asie & d'Afrique situées dans la même latitude. Si du tropique méridional nous continuons notre marche jusqu'à l'extrémité du continent Américain, nous rencontrons beaucoup plutôt que dans le nord des mers glacées & des pays horribles, stériles & presque inhabitables par la rigueur du froid (1).

Différentes causes concourent à rendre le climat de l'Amérique si différent de celui de l'ancien continent. Quoiqu'on ne connoisse pas encore jusqu'où l'Amérique s'étend vers le nord, nous savons qu'elle s'avance plus près vers le pôle que l'Asie ou l'Europe. Il y a au bord de l'Asie de vastes mers qui sont ouvertes pendant une partie de l'année; & lors même qu'elles sont couvertes de glace, le vent qui y souffle a une intensité de froid moindre que celui qui regne à terre dans les mêmes latitudes. Mais en Amérique la terre se prolonge du fleuve Saint-Laurent vers le pôle & s'étend considérablement à l'ouest. Une chaîne d'énormes montagnes couvertes de neige & de glace traverse toute cette triste région. Le vent, en passant sur une si grande étendue de terre élevée & glacée, s'impregne tellement de froid qu'il acquiert une activité pénétrante qui se conserve même dans sa route à travers des climats plus doux & ne se corrige entièrement que lorsqu'il arrive au golfe du Mexique. Sur tout le continent de l'Amérique septentrionale un vent de nord-ouest & un froid excessif sont des termes synonymes. Même dans l'été le plus brûlant, dès que le vent tourne de ce côté, son activité pénétrante se fait sentir par un passage aussi violent que subit du chaud au

(1) Anfon's, voyage, pag. 74. Voyage de Quiros, dans l'Histoire générale des voyages, tom. XIV, pag. 83. Richard, hist. nat. de l'air.

froid. C'est à cette cause puissante qu'il faut attribuer l'influence extraordinaire du froid & ses incursions violentes dans les provinces méridionales de cette partie du globe (1).

D'autres causes moins remarquables servent à diminuer la puissance active de la chaleur dans les régions du continent de l'Amérique situées entre les tropiques. Dans toute cette partie du globe le vent souffle invariablement dans une direction de l'est à l'ouest. Ce vent en suivant sa route à travers l'ancien continent, arrive à des pays qui s'étendent le long de la côte occidentale de l'Afrique, embrasé de toutes les particules ignées qu'il a entraînées des plaines échauffées de l'Asie & des sables brûlans des déserts de l'Afrique. La côte d'Afrique est donc la région de la terre qui étant exposée à toute l'ardeur de la zone torride sans aucune circonstance qui la tempere, doit éprouver la plus violente chaleur. Mais ce même vent qui apporte cette augmentation de chaleur aux pays situés entre la rivière de Sénégal & la Cafrerie, traverse l'océan atlantique avant que d'arriver aux côtes d'Amérique. Il se refroidit en passant sur ce vaste amas d'eau, & ne se fait plus sentir que comme une brise rafraîchissante le long des côtes du Brésil (2) & de la Guyane; de sorte que ces pays, quoique comptés parmi les plus chauds de l'Amérique, ont un climat tempéré en comparaison de ceux qui sont dans les latitudes correspondantes en Afrique (3). En avançant dans son cours à travers l'Amérique, ce vent rencontre des plaines immenses couvertes de forêts impénétrables ou occupées par de grandes rivières, par des marais & des eaux stagnantes qui

(1) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, tom. III, pag. 165. *Hist. gén. des voyages*, tom. XV, pag. 215.

(2) Voyez la NOTE XXX.

(3) Voyez la NOTE XXXI.

ne peuvent pas lui rendre une grande chaleur. Enfin il arrive aux Andes qui traversent tout le continent dans une direction du nord au sud. En passant sur ces hauteurs glacées il acquiert un tel degré de froid que la plus grande partie des pays qui se trouvent au-delà n'éprouvent pas la chaleur dont ils paroissent susceptibles par leur position (1). Dans les autres provinces de l'Amérique, depuis la terre-ferme à l'ouest jusqu'à l'empire du Mexique, la chaleur du climat est tempérée en quelques endroits par l'élévation du sol au-dessus de la mer, en d'autres par l'humidité extraordinaire du terrain, & dans tous par les énormes montagnes qui y sont répandues. Les îles de l'Amérique sous la zone torride sont ou très-petites ou montagneuses, & sont rafraîchies alternativement par les brises de terre & de mer.

On ne peut pas expliquer d'une manière également satisfaisante les causes du froid excessif qui se fait sentir vers l'extrémité méridionale de l'Amérique & dans les mers qui sont au-delà. On a supposé long-tems qu'il y avoit entre la pointe méridionale de l'Amérique & le pôle antarctique un vaste continent auquel on a donné le nom de *terre australe inconnue*. Les mêmes principes qui ont servi à expliquer l'intensité extrême du froid dans les régions septentrionales de l'Amérique, ont été employés à expliquer celui qui se fait sentir au cap Horn & dans les pays voisins. L'immense étendue du continent méridional & les grandes rivières qu'il traverse dans l'océan ont été regardées par les philosophes comme des causes suffisantes pour occasionner la sensation extraordinaire de

(1) Acosta, *hist. novi orbis lib. II, cap. 2.* M. de Buffon, *hist. naturelle, &c. tom. III, pag. 512, &c. IX, pag. 107, &c.* Oshorn's *collect. of voyages, tom. II, pag. 868.*

froid & le phénomène plus extraordinaire encore des mers glacées dans cette partie du globe. Mais on a cherché en vain le continent imaginaire auquel on attribuoit cette influence, & l'espace qu'il étoit censé occuper s'étant trouvé une mer entièrement ouverte, il faut avoir recours à une nouvelle hypothèse pour expliquer une température de climat si différente de celle qu'on trouve dans les pays situés à une égale distance du pôle opposé (1).

Après avoir examiné ces qualités caractéristiques & permanentes du continent Américain qui naissent des circonstances particulières de sa situation & de la disposition de ses parties, le principal objet qui doit fixer ensuite notre attention, c'est l'état où étoit ce continent lorsqu'on en fit la découverte, relativement à ce qui dépend de l'intelligence & des opérations de l'homme. Les effets de l'industrie & du travail sont plus étendus & plus considérables que notre vanité même ne nous porte à le croire. En jettant les yeux sur la face du globe habité, on voit qu'une grande partie de la beauté & de la fertilité que nous attribuons à la main de la nature est l'ouvrage de l'homme. Ces efforts, lorsqu'ils se continuent pendant une suite de siècles parviennent à perfectionner les qualités de la terre & à en changer même l'apparence. Comme une grande partie de l'ancien continent a été long-tems occupée par des nations fort avancées dans les arts, notre œil s'est accoutumé à voir la terre sous la forme qu'on lui a donnée en la rendant propre à être habitée par une race nombreuse d'hommes & à leur fournir des subsistances.

Mais dans le nouveau monde l'espèce humaine n'étoit pas

(1) Voyez la NOTE XXXII.

si avancée & la nature y présentoit un aspect bien différent. Dans toutes les vastes régions qui le composent , il ne se trouvoit que deux monarchies remarquables pour l'étendue du territoire & distinguées par quelque progrès dans la civilisation. Le reste du continent étoit peuplé de petites tribus indépendantes , privées d'art & d'industrie , qui n'avoient ni les moyens de corriger les défauts ni le desir d'améliorer l'état de cette portion de la terre qu'ils habitoient. Des pays ainsi occupés étoient presque dans le même état que s'ils fussent restés sans habitans. D'immenses forêts couvroient une grande partie de cette terre inculte ; & comme la main de l'industrie n'avoit pas encore forcé les rivières à couler dans le canal qui leur étoit le plus convenable & n'avoit pas ouvert des écoulemens aux eaux stagnantes , plusieurs des plaines les plus fertiles étoient inondées par les débordemens ou converties en marais. Dans les provinces méridionales , où la chaleur du soleil , l'humidité du climat & la fertilité du sol concourent à donner de l'activité à toutes les puissances de la végétation , les bois sont tellement embarrassés par l'exubérance même de la végétation qu'il est presque impossible d'y pénétrer & que la surface du terrain y est cachée sous des couches épaisses d'arbrisseaux , d'herbes & de plantes sauvages. C'est dans cet état de nature brute & abandonnée à elle-même que restent encore plusieurs des grandes provinces de l'Amérique méridionale qui s'étendent du pied des Andes jusqu'à la mer. Les colonies Européennes ont cultivé quelques cantons le long de la côte ; mais les naturels , toujours grossiers & indolens , n'ont rien fait pour découvrir ni pour améliorer un pays qui possède tous les avantages de situation & de climat que la nature peut donner. En avançant vers les provinces

septentrionales de l'Amérique, la nature continue de présenter un aspect sauvage & abandonné ; & à proportion que la rigueur du climat augmente, la terre devient plus horrible & plus déserte. Là les forêts quoique moins embarrassées par l'excès de la végétation, sont également vastes ; d'immenses marais couvrent les plaines, & à peine apperçoit-on quelques tentatives de l'industrie humaine pour cultiver ou embellir la terre. Il n'est pas surprenant que les colonies envoyées d'Europe aient été étonnées à la première vue du nouveau monde : il leur parut désert, triste & solitaire. Lorsque les Anglois commencèrent à s'établir en Amérique, ils appelèrent les pays dont ils prirent possession *le désert*. Il n'y avoit que l'espérance flatteuse de découvrir des mines d'or qui pût engager les Espagnols à pénétrer dans les bois & les marais d'Amérique, où ils observoient à chaque pas l'extrême différence de l'aspect que présente la nature inculte & sauvage d'avec celui qu'elle prend sous la main industrieuse de l'art (1).

Non-seulement les travaux de l'homme améliorent & embellissent la terre, mais ils la rendent encore plus salubre & plus favorable à la vie. Dans toute région négligée & dénuée de culture, l'air est stagnant dans les bois ; des vapeurs corrompues s'élèvent des eaux ; la surface de la terre surchargée de végétation n'éprouve point l'influence purifiante du soleil ; la malignité des maladies naturelles au climat s'accroît & il s'en engendre de nouvelles non moins funestes. Aussi toutes les provinces de l'Amérique furent-elles trouvées extrêmement mal-saines lorsqu'on en fit la découverte. C'est ce que les Espagnols éprouverent dans toutes les expéditions

(1) Voyez la NOTE XXXIII.

qu'ils firent dans le nouveau monde, soit pour tenter des conquêtes soit pour former des établissemens. Quoique la vigueur naturelle de leur constitution, leur tempérance habituelle, leur courage & leur constance les rendissent aussi propres qu'aucun autre peuple d'Europe à une vie active dans un climat brûlant, ils éprouverent les qualités funestes & nuisibles de ces régions incultes qu'ils traversoient & où ils tâchoient de planter des colonies. Il en périt un grand nombre des maladies violentes & inconnues dont ils furent attaqués. Ceux qui échappèrent à la fureur meurtrière de cette contagion ne purent se dérober aux pernicioeux effets du climat. On les vit, suivant la description des anciens historiens Espagnols, revenir en Europe foibles, maigres, avec des regards languissans & un tein jaunâtre, signes non équivoques de la température mal-saine des pays où ils avoient résidé (1).

Animaux.

Quadrupèdes.

L'état inculte du nouveau monde affectoit non-seulement la température de l'air, mais les qualités mêmes de ses productions. Le principe de la vie sembloit y avoir moins de force & d'activité que dans l'ancien continent. Malgré la vaste étendue de l'Amérique & la variété de ses climats, les différentes especes d'animaux qui lui sont propres y sont proportionnellement en beaucoup plus petit nombre que dans l'autre hémisphère. On ne trouva dans les isles que quatre especes de quadrupèdes connus, dont le plus grand n'excédoit pas la grosseur d'un lapin. Il y avoit une plus grande variété sur le continent. Les individus de chaque espece ne pouvoient pas manquer de s'y multiplier extrêmement, parce qu'ils étoient peu tourmentés par les hommes qui n'étoient

(1) Gomera, *hist. cap.* 20, 22. Oviedo, *hist. lib.* II, *cap.* 13, *lib.* V, *cap.* 104. P. Martyr, *Epist.* 545, *decad.* pag. 176.

encore ni assez nombreux ni assez unis en société pour s'être rendus redoutables aux animaux ; cependant le nombre des espèces distinctes ne peut être encore regardé que comme très-petit. De deux cens espèces différentes de quadrupèdes répandues sur la surface de la terre , on n'en trouva en Amérique qu'environ un tiers lorsqu'elle fut découverte (1). La nature étoit non-seulement moins féconde dans le nouveau monde , mais elle semble encore avoir été moins vigoureuse dans ses productions. Les quadrupèdes qui appartiennent originellement à cette partie du globe paroissent être d'une race inférieure ; ils ne sont ni aussi robustes ni aussi farouches que ceux de l'ancien continent. Il n'y en a aucun en Amérique qu'on puisse comparer à l'éléphant & au rhinocéros pour la grandeur , ni au lion ou au tigre pour la force & la férocité (2). Le *tapir* du Brésil , le plus grand des quadrupèdes du nouveau monde , est de la grosseur d'un veau de six mois. Les *pumas* & le *jaguars* , les plus farouches des animaux carnaciers & auxquels les Européens ont donné mal à propos la dénomination de lions & de tigres , n'ont ni le courage intrépide des premiers ni la voracité cruelle des derniers (3). Ils sont indolens & timides , peu redoutables pour l'homme , & ils s'enfuient souvent à la moindre apparence de résistance (4). Les mêmes qualités du climat d'Amérique qui rendent les animaux indigènes plus petits , plus foibles & plus

(1) M. de Buffon , *hist. nat. tom. IX* , pag. 86.

(2) Voyez la NOTE XXXIV.

(3) M. de Buffon , *hist. nat. tom. IX* , pag. 87. Margarvii , *hist. nat. Brasil. pag.* 227.

(4) M. de Buffon , *hist. nat. tom. IX* , pag. 13 , 203. Acoſta , *hist. lib. IV* , cap. 34. Piſonis , *hist. pag. 6*. Herrera , *decad. 4 , lib. IV* , cap. 1 , lib. X , cap. 13.

timides, ont exercé leur influence pernicieuse sur ceux qui y ont passé spontanément de l'autre continent ou qui y ont été transportés par les Européens (1). Les ours, les loups, les daims d'Amérique ne sont pas égaux en volume à ceux de l'ancien monde (2). La plupart des animaux domestiques, dont les Européens ont pourvu les provinces où ils se sont établis, ont dégénéré & pour la grosseur & pour la qualité, dans un pays dont la température & le sol semblent être moins favorables à la force & à la perfection du genre animal (3).

Insectes &
reptiles.

Mais les mêmes causes qui concouroient à diminuer le volume & la vigueur des plus grands animaux, favorisoient la propagation & l'accroissement des reptiles & des insectes. Quoique cela ne soit pas particulier au nouveau monde, & que ces odieuses familles, nées de la chaleur, de l'humidité & de la corruption, infectent toutes les parties de la zone torride, elles se multiplient peut-être encore plus favorablement en Amérique, & les individus y parviennent à une grosseur extraordinaire. Comme cette contrée est en général moins cultivée & moins peuplée que les autres parties de la terre, le principe de la vie y consomme son activité & sa force dans les productions de cette classe inférieure. L'air y est souvent obscurci par des nuées d'insectes, & la terre couverte de reptiles désagréables & mal-faisans. Les environs de Porto-Belo produisent une si grande multitude de crapauds que la

(1) Churchil, *tom. V*, pag. 691. Ovalle, *Relat. of Chili*, Church. *tom. III*, pag. 10. Sommaro de Oviedo, *cap. 14-22*. Voy. de Des Marchais, *tom. III*, pag. 299.

(2) M. de Buffon, *hist. nat. tom. IX*, pag. 103. Kalm *travels*, *tom. I*, 102. Biette, *Voy. de la France équinoxiale*, pag. 339.

(3) Voyez la NOTE XXXV.

surface de la terre en est entièrement cachée. Les serpens & les vipères ne sont guère moins nombreux à Guayaquil. Carthagène est infectée de troupes nombreuses de chauve-souris, qui tourmentent non-seulement les troupeaux mais les hommes mêmes (1). Dans les îles on voit de tems en tems des légions de fourmis consumer toutes les productions végétales (2), & laisser la terre aussi parfaitement dépouillée que si elle avoit été dévorée par le feu. Les forêts humides & le sol marécageux des pays qui bordent l'Orénoque & le Maragnon, fourmillent de presque tous les êtres mal-faisans & venimeux auxquels l'activité d'un soleil brûlant peut donner la vie (3).

Les oiseaux du nouveau monde ne sont pas distingués par des qualités aussi marquées & aussi caractéristiques que celles qui ont été observées dans les quadrupèdes. Les oiseaux sont plus indépendans de l'homme & moins affectés par les changemens que son industrie & son travail opèrent dans l'état de la terre. Ils ont une grande propension à passer d'un pays à un autre; & ils peuvent aisément & sans dangers satisfaire cet instinct de leur nature. Aussi le nombre des oiseaux communs aux deux continens est-il beaucoup plus grand que celui des quadrupèdes, & les espèces mêmes particulières à l'Amérique ressemblent beaucoup à celles que l'on trouve dans les régions correspondantes de l'ancien hémisphère. Les oiseaux Américains de la zone torride, comme ceux du même climat

Oiseaux.

(1) Voyage de Ulloa, tom. I, pag. 89. *Idem.* pag. 147. Herrera, *decad.* 2; lib. III, cap. 3, 19.

(2) Voyez la NOTE XXXVI.

(3) Voyage de la Condamine, pag. 167. Gumilla, tom. III, pag. 120, &c. *Hist. g'n. des voyages*, tom. XIV, pag. 317. Dumont, *Mémoires sur la Louisiane*, tom. I, pag. 108. Sommarino de Oviedo, cap. 52-62.

en Asie & en Afrique , sont parés d'un plumage qui éblouit l'œil par l'éclat & la beauté de ses couleurs ; mais la nature qui semble s'être contentée de leur avoir donné cette agréable parure , a refusé à la plupart ce chant mélodieux & varié qui flatte & amuse l'oreille. Les oiseaux des climats tempérés dans le nouveau continent , de même que dans le nôtre , ont un extérieur moins brillant ; mais ils ont aussi en dédommagement une voix douce & mélodieuse. En quelques districts de l'Amérique la température mal-saine de l'air semble avoir été nuisible même à cette partie de la nature animée ; on y voit moins d'oiseaux que dans les autres contrées , & le voyageur est étonné de la solitude & du silence qui regnent dans les forêts (1). Il est cependant remarquable que l'Amérique , où les quadrupèdes sont si poltrons , ait produit le *condor* à qui l'on ne peut refuser la prééminence sur toute la race ailée , pour le volume , la force & le courage (2).

Sol. Dans un continent aussi étendu que l'Amérique , il doit nécessairement y avoir beaucoup de variété dans le sol. On trouve dans chaque province quelques particularités distinctives , mais dont la description doit être réservée à ceux qui en écrivent l'histoire détaillée. En général nous observons que l'humidité & le froid qui dominent d'une manière si frappante dans toutes les parties de l'Amérique , doivent y

(1) Bouguer , *voy. au Pérou* , 17. Chanvalon , *voyage à la Martinique* , pag. 96. Warren , *descript. de Surinam*. Osborn's , *collect. tom. II* , pag. 924. *Lettres édi-
fiées* , tom. XXIV , pag. 339. Charlevoix , *hist. de la Nouvelle France* , tom. III ;
pag. 155.

(2) Voyage de Ulloa , tom. I , pag. 363. Voyage de la Condamine , pag. 175. M. de Buffon , *hist. nat. tom. XI I* , pag. 184. Voyage de Des Marchais , tom. III ;
pag. 320.

avoir une grande influence sur la nature du sol. Des pays situés sous le même parallèle que des régions de l'ancien continent où l'extrême rigueur de l'hiver ne se fait jamais sentir, sont entièrement gelés en Amérique pendant une grande partie de l'année. La terre resserrée par ce froid excessif n'y acquiert jamais une chaleur suffisante pour mûrir les fruits qui se trouvent dans les parties correspondantes de l'autre hémisphère. Si l'on vouloit faire croître en Amérique les productions qui abondent dans quelques cantons particuliers du globe, on ne pourroit y réussir que dans les parties de ce continent qui se trouvent de plusieurs degrés plus près de la ligne que le sol naturel de ces productions, parce qu'on auroit besoin d'une augmentation de chaleur pour contrebalancer la froideur naturelle de la terre & du climat (1). Plusieurs des plantes & des fruits particuliers aux pays situés sous les tropiques, ont été cultivés avec succès au cap de Bonne-Espérance; tandis qu'à Saint-Augustin dans la Floride, à Charles-Town dans la Caroline méridionale, qui sont beaucoup plus près de la ligne que le cap, les mêmes productions n'ont pu y réussir également (2). Mais en tenant compte de cette différence de température, le sol de l'Amérique est naturellement aussi riche & aussi fertile qu'aucune autre portion du globe. Comme le pays n'avoit qu'un petit nombre d'habitans peu industrieux & privés du secours des animaux domestiques dont les nations civilisées élèvent de si grandes multitudes, la terre n'étoit pas épuisée par leur consommation. Les végétaux produits par sa fertilité, restoient souvent entiers, & en se pourrissant sur sa surface rentroient dans son sein en y portant un surcroît

(1) Voyez la NOTE XXXVII.

(2). Voyez la NOTE XXXVIII.

de matiere végétale (1). Comme les arbres & les plantes tirent de l'air & de l'eau une grande partie de leur nourriture, s'ils n'étoient pas détruits par l'homme & par les autres animaux, ils rendroient à la terre plus qu'ils n'en reçoivent & l'enrichiroient plutôt que de l'appauvrir ; ainsi les terres inhabitées de l'Amérique pouvoient continuer de s'engraïffer pendant plusieurs siècles. Le nombre prodigieux & l'énorme grofseur des arbres de ce continent attestent la vigueur extraordinaire du sol dans son état naturel. Lorsque les Européens commencerent à cultiver le nouveau monde, ils furent étonnés de l'exubérance & de l'activité de la végétation dans son moule primitif, & en plusieurs endroits l'industrie du planteur s'exerce encore à diminuer & à épuiser une fécondité superflue afin de réduire la terre à un état propre à une culture utile (2).

Comment
l'Amérique a
été peuplée.

Après avoir ainsi observé l'état du nouveau monde à l'époque de sa découverte, & considéré les traits particuliers qui le distinguent & le caractérisent, l'objet qui mérite de fixer notre attention, c'est de rechercher comment l'Amérique a été peuplée, par quelle route les hommes ont passé d'un continent à l'autre, & dans quelle partie du globe il est le plus probable que s'est établie une communication entre les deux hémisphères.

Les Améri-
cains n'ont
conservé au-
cune tradi-
tion sur cet
objet.

Nous savons avec une certitude infaillible que toute la race humaine est sortie de la même source, & que les descendants d'un seul homme, sous la protection divine & obéissant aux

(1) M. de Buffon, *hist. nat. tom. I, pag. 242.* Kalm, *tom. I, pag. 151.*

(2) Charlevoix, *hist. de la Nouvelle France, tom. II, pag. 405.* Voyage de Des Marchais, *tom. III, pag. 229.* Lery, *ap. Debry, part. III, pag. 174.* Voyez la NOTE XXXIX.

ordres du ciel , se sont multipliés & ont peuplé la terre. Mais ni les annales ni les traditions des peuples ne remontent jusqu'à ces tems éloignés où ils ont pris possession des diverses contrées où ils sont à présent établis. Nous ne pouvons ni suivre les branches de ces premières familles , ni indiquer avec certitude l'époque de leurs séparations & la manière dont elles se sont répandues sur la surface du globe. Chez les nations même les plus éclairées , le période de l'histoire authentique est extrêmement court , & tout ce qui remonte au-delà est fabuleux ou obscur. Il n'est donc pas étonnant que les naturels ignorans de l'Amérique , qui n'ont ni inquiétude sur l'avenir ni curiosité sur le passé , n'aient aucune connoissance de leur propre origine. Les Californiens & les Eskimaux en particulier , qui occupent les parties de l'Amérique les plus voisines de l'ancien continent , sont si grossiers qu'il seroit absolument inutile de chercher parmi eux quelques moyens de découvrir le lieu d'où ils sont venus ou les ancêtres dont ils sont descendus (1). Nous devons le peu de lumière que nous avons sur cet objet , non aux naturels de l'Amérique , mais à l'esprit de recherche de leurs conquérans.

Lorsque les Européens firent la découverte inattendue d'un monde nouveau , placé à une grande distance de toutes les parties connues alors de l'ancien continent , & rempli d'habitans dont l'extérieur & les mœurs différoient sensiblement du reste de l'espèce humaine , la curiosité & l'attention des hommes instruits dut naturellement les porter à rechercher l'origine de ces peuples. On rempliroit plusieurs volumes des théories & des spéculations qu'on a imaginées sur ce sujet ;

Différentes
hypotheses.

(1) Vegenas , *hist. of. California* , tom. I , pag. 60.

mais ce sont pour la plupart des idées si bizarres & si chimériques que je croirois faire un affront à l'intelligence de mes Lecteurs si j'entreprendois de les exposer en détail ou de les réfuter. Quelques-uns ont eu la présomption d'imaginer que les habitans de l'Amérique ne descendoient pas du pere commun de tous les hommes, mais qu'ils formoient une race séparée, distinguée par des traits particuliers & dans la forme extérieure de leur corps & dans les qualités caractéristiques de leur esprit. D'autres prétendent qu'ils sont descendus de quelques restes des anciens habitans de la terre échappés au déluge qui du tems de Noé a détruit la plus grande partie de l'espece humaine, & ils regardent contre toute raison des tribus grossières & sauvages, dispersées sur un continent inculte, comme la race d'hommes la plus ancienne qu'il y ait sur la terre. Il n'y a guere de nation depuis le pôle du nord jusqu'à celui du sud, à laquelle quelque antiquaire livré à la folie des conjectures n'ait attribué l'honneur d'avoir peuplé l'Amérique. On a supposé tour à tour que les Juifs, les Cananéens, les Phéniciens, les Carthaginois, les Grecs, les Scythes avoient dans les tems anciens formé des établissemens sur cet hémisphere occidental. On a dit que dans des tems postérieurs les Chinois, les Suédois, les Norvégiens, les Gallois, les Espagnols y avoient envoyé des colonies en différentes circonstances & à des époques diverses. Les prétentions respectives de ces peuples ont trouvé des zélés partisans, & quoique les raisons les plus plausibles dont ils appuyassent leurs hypotheses ne fussent que des rapports accidentels de quelques coutumes ou une ressemblance équivoque de quelques mots dans les langues respectives, on a employé de part & d'autre beaucoup d'érudition & encore plus de chaleur à défendre sans
beaucoup

beaucoup d'utilité les hypothèses contraires. Ces objets de conjecture & de controverse n'appartiennent pas à l'historien : renfermé dans des limites plus étroites , il se borne à recueillir ce qui paroît fondé sur des témoignages certains ou très-probables. Je ne crois pas franchir ces limites en présentant ici quelques observations qui peuvent contribuer à répandre de la lumière sur ces questions curieuses & si souvent agitées.

1°. Il y a des auteurs qui ont tâché d'expliquer par de pures conjectures la population de l'Amérique. Quelques-uns ont supposé qu'elle avoit été originairement unie à l'ancien continent & qu'elle en avoit été séparée par le choc d'un tremblement de terre ou l'irruption d'un déluge. D'autres ont imaginé qu'un vaisseau , détourné de sa route par la violence d'un vent d'ouest , avoit pu être poussé par accident sur la côte d'Amérique & avoir commencé à peupler ce continent désert (1). Il seroit inutile d'examiner & de discuter ces hypothèses , parce qu'il est impossible d'en tirer aucun résultat certain. Les événemens qu'on y suppose sont simplement possibles ; mais nous n'avons aucune preuve qu'ils soient arrivés , ni par le témoignage positif de l'histoire ni même par les suppositions vagues de la tradition.

2°. Rien ne peut être plus frivole ou plus incertain que de chercher à découvrir l'origine des Américains , en observant simplement les ressemblances qui peuvent se trouver entre leurs mœurs & celles de quelque nation particulière de l'ancien continent. Si l'on suppose deux peuples placés aux deux extrémités de la terre , mais dans un état de société également

(1) Parson's, *Remains of Japhet*, pag. 240. *Ancient univers. hist.* vol. XX, pag. 164. P. Feyjoo, *Teatro critico*, tom. V, pag. 304, &c. Acosta, *hist. mor. novi orbis*, lib. I, cap. 16-19.

avancée pour la civilisation & l'industrie , ils éprouveront les mêmes besoins & feront les mêmes efforts pour les satisfaire : attirés par les mêmes objets , animés des mêmes passions , les mêmes idées & les mêmes sentimens s'éleveront dans leur ame. Le caractère & les occupations du chasseur d'Amérique seront peu différentes de ceux d'un Asiatique qui tire également sa subsistance de la chasse. Une tribu de sauvages sur les bords du Danube ressemblera beaucoup à ceux qui vivent dans les plaines qu'arrose le Mississipi. Au lieu donc de présumer d'après de pareils rapports qu'il y ait quelque affinité entre ces peuples divers , nous devons seulement en conclure que les dispositions & les mœurs des hommes sont formées par leur situation & naissent de l'état de sociabilité où ils se trouvent. Du moment où ces circonstances commencent à s'altérer , le caractère d'un peuple doit changer , & à proportion qu'il fait des progrès dans la civilisation , ses mœurs se raffinent , ses facultés & ses talens se développent. Les progrès de l'homme ont été à peu près les mêmes dans toutes les parties du globe , & nous pouvons le suivre dans sa marche de la simplicité grossière d'une vie sauvage jusqu'à ce qu'il arrive à l'industrie , aux arts & à l'élégance des sociétés policées. Il n'y a donc rien de merveilleux dans les ressemblances qu'on a observées entre les Américains & les nations barbares de notre continent. Si Lafiteau , Garcia , & plusieurs autres auteurs avoient fait ces réflexions , ils n'auroient pas embrouillé le sujet qu'ils vouloient éclaircir , par leurs vains efforts pour établir une affinité entre différentes nations de l'ancien continent , sans en avoir d'autre preuve que cette ressemblance dans les mœurs qui est le produit nécessaire d'un état semblable de sociabilité. Il est vrai qu'il y a chez tous les peuples certaines

coutumes qui n'ayant leur source dans aucun besoin naturel , ni dans aucun desir particulier à leur situation , peuvent être regardées comme des usages d'une institution arbitraire. Si l'on découvroit entre deux peuples établis dans des régions fort éloignées l'une de l'autre une parfaite conformité dans quelques-uns de ces usages , il seroit naturel de soupçonner que ces deux peuples ont été liés par quelque affinité. Si l'on trouvoit en Amérique une nation qui consacraît tous les septiemes jours à un repos religieux ; si chez une autre la premiere apparition de la nouvelle lune étoit célébrée avec appareil , on pourroit supposer avec raison que la premiere a reçu des Juifs cet usage d'institution arbitraire ; mais la fête observée par la seconde ne devoit être regardée que comme une expression de joie naturelle à l'homme en voyant reparoître la planete qui le guide & l'éclaire pendant la nuit. Les exemples de coutumes purement arbitraires & communes aux habitans des deux hémispheres sont à la vérité si équivoques & en si petit nombre qu'on ne peut pas en déduire aucune théorie sur la maniere dont le nouveau monde a été peuplé.

3°. Les hypotheses que l'on a faites sur l'origine des Américains , d'après l'observation de leurs rites & de leurs pratiques religieuses , ne sont pas moins imaginaires & destituées de fondemens solides. Lorsque les opinions religieuses d'un peuple ne sont ni le résultat d'une combinaison raisonnée ni l'effet de la révélation , elles ne peuvent être que bizarres & extravagantes ; mais les nations barbares sont incapables de suivre la premiere méthode & n'ont pas été favorisées des avantages de la révélation. Cependant l'esprit humain a des procédés si réguliers , lors même que ses opérations semblent n'annoncer que de la bizarrerie & du caprice , que dans tous

les âges & dans tous les pays la prédominance de certaines passions fera constamment suivie des mêmes effets. Le sauvage, soit d'Europe, soit d'Amérique, qu'agite la crainte superstitieuse des êtres invisibles ou le desir inquiet de pénétrer dans l'avenir, éprouve également les mouvemens de la terreur ou de l'impatience ; il a recours à des prodiges & à des moyens de même espèce, soit pour détourner le malheur dont il se croit menacé, soit pour deviner le secret qui excite sa curiosité. Ainsi le rituel de la superstition sur un continent semble à plusieurs égards n'être que la copie de celui qu'on trouve dans l'autre hémisphère ; l'un & l'autre autorisent des institutions semblables quelquefois si frivoles qu'elles n'excitent que la pitié, quelquefois si barbares & si sanguinaires qu'elles inspirent l'horreur. Mais sans avoir besoin de supposer aucune affinité entre ces nations éloignées, & sans imaginer que leurs cérémonies religieuses eussent été transmises par la tradition de l'une à l'autre, on peut attribuer cette uniformité, qui en plusieurs exemples semble en effet très-étonnante, à l'influence naturelle de la superstition & de l'enthousiasme sur la foiblesse de l'esprit humain.

L'Amérique
n'a pas été
peuplée par
une nation
très-civilisée.

4^o. Nous pouvons établir comme un principe certain dans cette discussion, que l'Amérique n'a été peuplée par aucune nation de l'ancien continent qui eût fait des progrès considérables dans la civilisation. Les habitans du nouveau monde étoient dans un état de société si peu avancé qu'ils ignoroient les arts qui sont les premiers essais de l'industrie humaine. Les nations même les plus civilisées de l'Amérique n'avoient aucune connoissance de plusieurs inventions simples, presque aussi anciennes que la société dans les autres parties du monde & qu'on retrouve dans les premières époques de la vie civile. II

est manifeste par-là que les tribus qui originairement ont passé en Amérique sortoient de nations qui doivent avoir été aussi barbares que leurs descendans l'étoient quand ils ont été découverts par les Européens ; car les arts de goût & de luxe peuvent bien décliner ou périr par les secousses violentes, les révolutions & les désastres auxquels les nations sont exposées ; mais les arts nécessaires à la vie ne peuvent plus se perdre chez un peuple qui les a une fois connus ; ils ne sont sujets à aucune des vicissitudes des choses humaines & la pratique en subsiste aussi long-tems que la race même des hommes. Si l'usage du fer avoit jamais été connu aux sauvages de l'Amérique ou à leurs ancêtres ; s'ils avoient jamais employé une charrue, une navette ou une forge, l'utilité de ces inventions les auroit conservées, & il est impossible qu'elles eussent pu être oubliées ou abandonnées. Nous pouvons donc en conclure que les Américains sont descendus de quelque peuple qui se trouvoit dans un état de société trop peu avancé pour connoître les arts nécessaires, puisque ces mêmes arts étoient inconnus à leurs descendans.

5°. Il ne paroît pas moins évident que l'Amérique n'a été peuplée par aucune colonie des nations plus méridionales de l'ancien continent. On ne peut pas supposer qu'aucune des tribus sauvages établies dans cette partie de notre hémisphère ait été chercher un pays si éloigné. Elles n'avoient ni l'audace ni l'industrie, ni la force qui pouvoient leur inspirer le desir & leur fournir les moyens d'exécuter un si long voyage. Les Américains ne peuvent pas non plus être descendus des nations plus civilisées d'Asie & d'Afrique ; & cela est prouvé non-seulement par les observations que j'ai déjà faites sur l'ignorance où ils étoient des arts les plus simples & les plus nécessaires,

Ni par des
peuples du
midi de notre
continent.

mais encore par une circonstance qui mérite d'être remarquée. Lorsqu'un peuple a éprouvé une fois les avantages que procurent aux hommes en société les animaux domestiques, il ne peut plus subsister sans la nourriture qu'il en tire, ni continuer ses travaux sans leur secours. Aussi le premier soin des Espagnols, lorsqu'ils s'établirent en Amérique, fut d'y porter tous les animaux domestiques d'Europe; & si avant eux les Tyriens, les Carthaginois, les Chinois, ou quelque autre peuple policé avoit pris possession de ce continent, nous aurions trouvé les animaux particuliers aux régions d'où ils auroient été apportés. Mais dans toute l'Amérique, il n'y a pas un seul quadrupède, apprivoisé ou sauvage, qui appartienne proprement aux pays chauds, ou même aux climats plus tempérés de l'ancien continent. Le chameau, le dromadaire, le cheval, le bœuf, étoient aussi inconnus en Amérique que le lion & l'éléphant. Il est évident par-là que le peuple qui s'établit le premier dans le monde occidental ne venoit pas des pays où ces animaux abondent; car des hommes accoutumés à en faire usage auroient naturellement regardé leur secours non-seulement comme utile, mais encore comme nécessaire pour l'amélioration & même pour la conservation de la société civile.

Les deux
continens pa-
roissent être
plus voisins
l'un de l'autre
vers le
nord.

6°. En considérant les animaux dont l'Amérique est pourvue, on peut conclure que le point de contact le plus voisin de l'ancien & du nouveau continent se trouve vers l'extrémité septentrionale de l'un & de l'autre, & que c'est par-là que la communication s'est ouverte & qu'il s'est établi une correspondance entre ces deux parties du globe. Les vastes contrées d'Amérique, qui sont situées sous les tropiques ou qui en approchent, sont remplies d'animaux indigènes de

différentes espèces, entièrement différentes de celles qui se trouvent dans les parties correspondantes de l'ancien continent. Mais les provinces septentrionales du nouveau monde sont peuplées d'animaux sauvages, communs aux parties de notre hémisphère situées sous les mêmes latitudes. L'ours ; le loup, le renard, le lièvre, le daim, le chevreuil, l'élan & plusieurs autres espèces abondent dans les forêts de l'Amérique septentrionale, ainsi que dans celle du nord de l'Europe & de l'Asie (1). Il paroît donc évident que les deux continens s'approchent l'un de l'autre par ce côté, & sont unis ou si voisins que ces animaux ont pu passer de l'un à l'autre.

7°. Le voisinage actuel des deux continens est clairement prouvé par des découvertes modernes qui ont détruit la principale difficulté sur la manière dont s'est peuplée l'Amérique. Tant que les vastes régions qui s'étendent vers l'est, depuis la rivière d'Oby jusqu'à la mer de Kamchatka, ont été inconnues ou imparfaitement décrites, l'extrémité nord-est de notre hémisphère étoit supposée à une si grande distance du nouveau monde qu'il n'étoit pas aisé de concevoir comment il auroit pu s'établir une communication entre les deux continens. Mais les Russes ayant soumis à leur domination la partie occidentale de la Sibérie, acquirent par degrés la connoissance de cette vaste contrée, en pénétrant vers l'est dans des provinces jusqu'alors inconnues. Elles furent découvertes par des chasseurs qui suivoient le gibier, ou par des soldats employés à lever les impôts ; mais la cour de Moscou n'évaluoit l'importance de ces nouvelles provinces que par la petite addition de revenu qui en résultoit. Enfin Pierre le Grand

Cela est
prouvé par
les décou-
vertes.

(1) M. de Buffon, *hist. nat.* tom. IX, pag. 97, &c.

monta sur le trône de Russie. Son génie vaste & éclairé, occupé à saisir toutes les circonstances qui pouvoient agrandir son empire ou illustrer son regne, aperçut dans ces découvertes des conséquences qui avoient échappé aux regards de ses ignorans prédécesseurs. Il sentit que les régions d'Asie en s'étendant vers l'est, s'approchoient dans la même proportion vers l'Amérique; qu'on trouveroit probablement par-là cette communication entre les deux continens qu'on cherchoit depuis si long-tems en vain, & qu'en ouvrant lui-même cette communication, il pourroit faire couler dans ses domaines par un nouveau canal une partie du commerce & des richesses du monde occidental. Un tel projet étoit digne d'un génie qui aimoit les grandes entreprises. Pierre rédigea de sa propre main des instructions pour suivre ce plan & donna des ordres pour le mettre en exécution (1).

Ses successeurs ont adopté ses idées & suivi son projet; mais les officiers que la cour de Russie a employés à cette expédition ont trouvé tant de difficultés à vaincre, que leurs progrès ont été extrêmement lents. Quelques traditions obscures conservées chez les peuples de Sybérie sur un voyage qui se fit heureusement en 1648 autour du promontoire nord-est de l'Asie, encouragerent les Russes à suivre la même route. Dans cette vue on équipa en différens tems des vaisseaux sur les rivières de Lena & de Kolyma; mais dans un océan glacé, que la nature ne semble pas avoir destiné à la navigation, ces vaisseaux éprouverent des désastres multipliés & ne purent remplir l'objet qu'on s'étoit proposé. Aucun vaisseau armé par la cour de Russie n'a jamais doublé ce cap formi-

(1) Muller, *Voyages & découvertes des Russes*, tom. I, pag. 4, 5, 141.

dable (1); tout ce qu'on connoît de ces extrêmités de l'Asie est dû aux découvertes qui ont été faites dans des excursions par terre. On trouve dans toutes ces provinces une opinion établie qu'il y a des contrées vastes & fertiles à une distance peu considérable de leurs côtes. Les Russes imaginèrent que ces contrées faisoient partie de l'Amérique; & plusieurs circonstances concouroient non-seulement à les confirmer dans cette opinion, mais encore à leur persuader qu'une portion de ce continent ne pouvoit pas être très-éloignée. Des arbres de différentes especes, inconnus dans ces régions stériles de l'Asie, sont chassés sur la côte par un vent d'est; le même vent y amene en peu de jours des glaces flottantes; de grandes troupes d'oiseaux arrivent tous les ans du même côté; enfin il s'est conservé parmi les habitans la tradition d'un commerce établi anciennement avec des pays situés à l'est.

Après avoir pesé toutes ces circonstances, & avoir comparé la position des contrées d'Asie qu'ils avoient découvertes, avec celles des parties du nord-ouest de l'Amérique qui étoient déjà connues, la cour de Russie forma un plan qu'auroit difficilement osé concevoir toute autre nation moins accoutumée à tenter des entreprises difficiles & à lutter contre de grands obstacles. On donna ordre de construire deux vaisseaux à Ochotz dans la mer de Kamchatka, d'où ils devoient mettre à la voile pour aller faire des découvertes. Quoique cette région inculte & stérile ne produisît rien qui pût servir à la construction de ces vaisseaux, à l'exception de quelque bois de mélèse; quoique non-seulement le fer, les cordages, les voiles & tous les nombreux attiraux nécessaires pour les

(1) Voyez la NOTE XL.

1741.

équiper, mais encore les provisions & les vivres dussent être transportés à travers les immenses déserts de la Sybérie, sur des rivières d'une navigation difficile & par des routes presque impraticables, la volonté du souverain & la patience du peuple Russe surmonterent à la fin tous les obstacles. On vint à bout de construire les deux vaisseaux, qui appareillèrent de Kamchatka sous le commandement des capitaines Bering & Tschirikow, pour aller reconnoître le nouveau monde par un côté où l'on n'en avoit jamais approché. Ils dirigèrent leur route vers l'est; une tempête sépara bientôt les deux vaisseaux qui ne purent plus se rejoindre; mais malgré cet accident & plusieurs autres désastres qu'ils éprouverent, les espérances qu'on avoit conçues de cette expédition ne furent pas absolument frustrées. Chacun des commandans découvrit une terre qui leur parut faire partie du continent d'Amérique, & qui suivant leurs observations semble être située à quelques degrés au nord-ouest de la côte de la Californie. Les deux commandans firent aussi descendre à terre quelques-uns de leurs gens; mais à l'un de ces débarquemens les habitans s'enfuirent à l'approche des Russes; à l'autre ils enlevèrent ceux des Russes qui étoient descendus & détruisirent leur chaloupe. La violence du tems & l'état déplorable où se trouvoit l'équipage obligèrent les deux capitaines à abandonner ces côtes inhospitalières. En revenant ils touchèrent à différentes îles qui forment une chaîne de l'est à l'ouest entre le pays qu'ils avoient découvert & la côte d'Asie. Ils eurent quelque communication avec les naturels de ces îles, qui leur parurent avoir beaucoup de ressemblance avec ceux de l'Amérique septentrionale. Ils présentèrent aux Russes le *calumet* ou tuyau de paix, symbole d'amitié, d'un usage universel chez tous les

habitans du nord de l'Amérique, & qui paroît être une institution particulière à ces peuples.

Les îles de ce nouvel Archipel ont été fréquentées depuis par les chasseurs Russes ; mais la cour sembloit avoir abandonné son premier plan de poursuivre les découvertes de ce côté. Ce projet fut repris tout à coup en 1768, & le capitaine Krenitzin eut le commandement de deux petits vaisseaux équipés pour cet objet. Il tint dans son voyage à peu près la même route que les premiers navigateurs ; il toucha aux mêmes îles, dont il observa avec plus de soin la situation & les productions, & il en découvrit plusieurs nouvelles que les autres n'avoient pas rencontrées. Il n'alla pas assez avant vers l'est pour reconnoître le pays que Berring & Tschirikow avoient jugé faire partie du continent de l'Amérique ; mais en revenant par une route beaucoup plus au nord que celle qu'ils avoient tenue, il corrigea quelques erreurs importantes où ils étoient tombés, & son expédition servira du moins à faciliter les progrès des navigateurs qui voudront le suivre dans ces mers (1).

La possibilité d'une communication entre les deux continents par cette partie du globe, n'est plus fondée sur de simples conjectures, mais sur des preuves incontestables (2). Il se peut qu'une tribu ou quelques familles de Tartares errans, guidées par ce besoin d'activité particulier à ce peuple, aient passé dans les îles les plus voisines ; & quelque grossière que fût leur manière de naviguer, elles ont pu en allant d'une île à une autre arriver enfin à la côte d'Amérique & commencer à peupler ce continent. La distance des îles Mariannes ou des

(1) Voyez la NOTE XLI.

(2) Muller, *voyages & découvertes* ; tom. I.

Larrons à la terre d'Asie la plus voisine est encore plus considérable que celle qui se trouve entre la partie d'Amérique que les Russes ont découverte & la côte de Kamchatka. Cependant les habitans des isles Mariannes sont évidemment d'origine Asiatique. Si malgré l'éloignement nous reconnoissons que ces isles ont été peuplées par des émigrations de notre continent, la distance seule n'est pas une raison pour nous empêcher d'attribuer à la même origine la population de l'Amérique. Il est probable que les navigateurs qui visiteront dans la suite ces mers, découvriront, en remontant davantage vers le nord, que le continent de l'Amérique est encore plus près de l'Asie. Les habitans encore barbares du pays situé autour du cap nord-est de l'Asie, prétendent qu'il y a à la hauteur de leur côte une petite isle où ils peuvent arriver en moins d'un jour, & que delà on découvre un grand continent qui selon leur récit est couvert de forêts & occupé par un peuple dont ils n'entendent pas la langue (1). Ils reçoivent de ce peuple des peaux de marte, animal inconnu dans les parties septentrionales de la Sybérie & qui ne se trouve que dans les pays où il y a beaucoup d'arbres. Si nous pouvions ajouter foi à ce récit, il faudroit en conclure que le continent d'Amérique n'est séparé du nôtre que par un canal étroit; & alors toutes les difficultés sur leur communication s'évanouiroient. Peut-être que le mérite de décider cette question est réservé à la princesse qui est assise sur le trône de Russie & qui en perfectionnant le plan de Pierre le Grand, ajoutera un jour ce brillant succès à ceux qui illustrent déjà son regne.

(1) Muller, *voyages & découvertes*, tom. 1.

Il est évident aussi d'après des découvertes récentes, qu'une communication entre notre continent & l'Amérique a pu s'établir avec une égale facilité par l'extrémité nord-ouest de l'Europe. Dès le neuvième siècle, les Norvégiens découvrirent le Groenland & y planterent des colonies ; cette communication, après avoir été long-tems interrompue s'est renouvelée dans le dernier siècle. Quelques missionnaires Luthériens & Moraves, animés par un zèle ardent pour la propagation de la foi chrétienne, n'ont pas craint de s'établir dans cette région inculte & glacée (1). C'est à eux qu'on doit beaucoup de détails curieux sur la nature du pays & sur les habitans. Ils nous ont appris que la côte nord-ouest du Groenland est séparée de l'Amérique par un détroit très-resserré ; qu'au fond de la baie où aboutit ce détroit il est très-probable que les deux continens sont unis (2) ; que les habitans de l'un & de l'autre ont des relations entre eux ; que les Esquimaux d'Amérique ressemblent parfaitement aux Groenlandois pour la figure, le vêtement & la manière de vivre ; que des matelots qui avoient appris quelques mots Groenlandois, avoient rapporté que ces mêmes mots étoient entendus par les Esquimaux ; enfin qu'un missionnaire Morave, très-versé dans la langue du Groenland, ayant visité le pays des Esquimaux, découvrit à son grand étonnement qu'ils parloient la même langue que les Groenlandois, que c'étoit à tous égards le même peuple, & qu'en conséquence il en fut reçu & traité comme un ami & un frère (3).

Communi-
cation par le
nord-est.
A. D. 830.

1564.

(1) Crantz, *histoire du Groenland*, tom. 1. *Histoire générale des voyages*, tom. XV, pag. 152. Note 96.

(2) Eggede, *list. du Groenland*, pag. 2, 3.

(3) Crantz, *histoire du Groenland*, pag. 261, 262.

Ces faits décisifs établissent non-seulement la consanguinité des Eskimaux & des Groenlandois; ils démontrent encore la possibilité que l'Amérique ait été peuplée par le nord de l'Europe. Si les Norvégiens, dans un siècle barbare où la science n'avoit pas encore commencé à éclairer de ses rayons le nord de notre hémisphère, ont été cependant assez bons navigateurs pour s'ouvrir une communication avec le Groenland, il ne seroit pas étonnant que leurs ancêtres, aussi accoutumés à errer dans les mers que les Tartares le sont à errer par terre, eussent à une époque plus reculée exécuté le même voyage & laissé au Groenland une colonie dont les descendants ont pu dans la suite des tems passer en Amérique. Mais si au lieu de se hasarder à voguer directement de leur côte au Groenland, nous supposons que les Norvégiens ont suivi une route moins hardie, en s'avancant de Shetland aux îles Feroë & delà en Islande, & qu'ils ont établi des colonies en ces différentes îles, leurs progrès peuvent avoir été tellement gradués que cette navigation n'auroit été ni plus longue ni plus périlleuse que tant de voyages exécutés dans tous les tems par ce peuple robuste & entreprenant.

L'Amérique
a été proba-
blement peuplée par le
nord-est.

80. Quoiqu'il soit possible que l'Amérique ait reçu de notre hémisphère ses premiers habitans, soit par le nord-ouest de l'Europe, soit par le nord-est de l'Asie, il y a de bonnes raisons pour supposer que les ancêtres de toutes les nations Américaines, depuis le cap Horn jusqu'aux extrémités méridionales de Labrador, sont venus d'Asie plutôt que d'Europe. Les Eskimaux sont les seuls peuples d'Amérique qui par la figure & par le caractère aient quelque ressemblance avec les Européens. C'est évidemment une espèce d'hommes particulière, distinguée de toutes les nations de ce continent par le langage,

les mœurs & les habitudes. On peut donc être autorisé à faire remonter leur origine à la source que j'ai indiquée. Mais il y a parmi tous les autres peuples d'Amérique une ressemblance si frappante & dans leur constitution physique & dans leurs qualités morales, que malgré les différences produites par l'influence du climat ou par l'inégalité de leurs progrès dans la civilisation, nous devons les regarder comme descendus d'une même souche. Il peut y avoir de la variété dans les teintes, mais on retrouve par-tout la même couleur primitive. Chaque tribu a quelque caractère particulier qui la distingue; mais dans toutes on reconnoît certains traits communs à la race entière. C'est une chose remarquable que dans toutes les particularités, soit physiques soit morales, qui caractérisent les Américains, on leur trouve de la ressemblance avec les tribus barbares dispersées au nord-est de l'Asie, mais presque aucune avec les nations établies au nord de l'Europe. On peut donc remonter à leur première origine, & conclure que leurs ancêtres Asiatiques s'étant établis dans les parties de l'Amérique où les Russes ont découvert le voisinage des deux continens, se sont ensuite répandus par degrés dans ces différentes régions. Cette idée du progrès de la population en Amérique s'accorde avec les traditions que les Mexicains avoient sur leur propre origine, & qui toutes imparfaites qu'elles étoient, avoient été conservées avec plus de soin & méritoient plus de confiance que celles d'aucun peuple du nouveau monde. Les Mexicains prétendoient que leurs ancêtres étoient venus d'un pays éloigné situé au nord-est de leur empire. Ils indiquoient les différens endroits où ces étrangers s'étoient arrêtés en avançant successivement dans les provinces intérieures, & c'est précisément la même route qu'ils ont dû

suivre en supposant qu'ils vinssent d'Asie. La description que les Mexicains faisoient de la figure, des mœurs, de la manière de vivre de leurs ancêtres à cette époque est une peinture fidelle des tribus sauvages de Tartares, dont je suppose qu'ils sont descendus.

Je terminerai ici cette discussion sur un point auquel on a attaché tant d'importance qu'il auroit été peu convenable de l'omettre en écrivant l'histoire de l'Amérique. J'ai osé examiner la question, mais sans prétendre l'avoir décidée. Content d'offrir des conjectures je ne veux établir aucun système. Lorsqu'une recherche est par sa nature trop obscure & trop compliquée pour qu'il soit possible d'arriver à des conséquences certaines, il peut y avoir quelque mérite à indiquer du moins celles qui sont probables (1).

Etat & caractère des Américains.

Il est plus intéressant d'examiner l'état & le caractère des peuples d'Amérique, à l'époque où ils ont été connus des Européens qu'à celle de leur origine. A celle-ci un pareil examen n'est qu'un objet de curiosité; mais à l'autre époque il peut donner lieu aux recherches les plus importantes & les plus instructives qui soient dignes d'occuper le philosophe ou l'historien. Si l'on veut compléter l'histoire de l'esprit humain & parvenir à une parfaite connoissance de sa nature & de ses procédés, il faut contempler l'homme dans toutes les situations diverses où la nature la placé; il faut suivre ses progrès dans les différens états de sociabilité par où il passe, en avançant par degrés de l'enfance de la vie civile vers la maturité & le déclin de l'état social. Il faut examiner

(1) Acofta, *histoire naturelle & mor. lib. VII, cap. 2, &c.* Garcia, *Origen de los Indios, lib. V, cap. 3.* Torquemada, *Monar. Ind. lib. I, cap. 2, &c.* Borutini Benaduci, *idea de una, hist. de l'Amér. septentr. §. XVII, pag. 127.*

à chaque période comment les puissances de son entendement se développent, observer les efforts de ses facultés actives, épier les mouvemens de ses affections à mesure qu'elles naissent dans son ame, voir le but où elles tendent & la force avec laquelle elles s'exercent. Les anciens philosophes & historiens de la Grece & de Rome, qui sont nos guides dans cette recherche comme dans toutes les autres, n'avoient que des vues bornées sur ce sujet, parce qu'ils n'avoient eu presque aucun moyen d'observer l'homme dans l'état de vie sauvage. La société civile avoit déjà fait de grands progrès dans toutes les régions de la terre qu'ils connoissoient, & les nations qui existoient avoient déjà achevé une grande partie de leur carrière avant qu'ils eussent commencé à les observer. Les Scytes & les Germains sont les peuples les moins avancés dans la civilisation, sur lesquels les anciens auteurs nous aient transmis quelque détail authentique; mais ces mêmes peuples possédoient déjà des troupeaux & des bestiaux; ils connoissoient des propriétés de différentes especes, & lorsqu'on les compare avec les hommes qui sont encore dans l'état sauvage, on peut les regarder comme déjà parvenus à un grand degré de civilisation.

La découverte du nouveau monde a agrandi la sphere des spéculations & a offert à notre vue des nations dans un état de société beaucoup moins avancé que celui où l'on a pu observer les différens peuples de notre continent. C'est en Amérique que l'homme se montre sous la forme la plus simple où nous concevons qu'il puisse subsister. Nous y voyons des sociétés qui commencent seulement à se former, & nous pouvons observer les sentimens & les actions des hommes dans l'enfance de la vie sociale, au moment où ils ne sentent encore qu'imparfaitement la force de ces liens & où ils ont à peine

abandonné une partie de leur liberté naturelle. Cet état de simplicité primitive , qui n'étoit connu dans notre continent que par les descriptions fantastiques des poètes, existoit réellement dans cet autre hémisphère. La plus grande partie de ses habitans , étrangers à l'industrie & au travail , ignoroient les arts , avoient à peine quelque idée de propriété & jouissoient en commun des biens que produisoit la fécondité spontanée de la nature. Il n'y avoit sur ce vaste continent que deux nations qui fussent sorties de cet état grossier , & qui eussent commencé d'une manière sensible à acquérir les idées & à adopter les institutions qui appartiennent aux sociétés policées. Leur gouvernement & leurs mœurs deviendront naturellement l'objet de nos observations , lorsque nous rapporterons la découverte & la conquête des empires du Mexique & du Pérou : cette époque nous offrira une occasion de considérer les Américains dans le plus haut degré de civilisation où ils soient jamais parvenus.

Cette recherche est bornée aux tribus les plus sauvages.

Nous bornerons pour le moment notre attention & nos recherches à l'examen des petites tribus indépendantes qui occupoient les autres parties de l'Amérique. Quoiqu'on observât quelques diversités dans le caractère , les mœurs & les institutions de ces différentes tribus , elles se trouvoient à peu près dans un même état de société , tellement simple & grossier qu'on peut leur donner à toutes également la dénomination de *sauvages*. Dans une histoire générale de l'Amérique il seroit peu convenable de décrire l'état de chaque petite peuplade , & de rechercher toutes les circonstances qui contribuent à former le caractère des individus qui la composent. Un pareil examen entraîneroit dans des détails fastidieux & interminables. Les qualités qui distinguent ces différens peuples ont entr'elles une si grande ressemblance , qu'elles peuvent être présentées sous

les mêmes traits. Si quelques circonstances paroissent établir dans le caractère & les mœurs de quelques-uns des particularités dignes d'être remarquées, il suffira de les indiquer & d'en rechercher les causes, à mesure que l'occasion de les observer se présentera.

Il est extrêmement difficile de se procurer des informations satisfaisantes & authentiques sur les mœurs des peuples lorsqu'ils ne sont pas encore civilisés : pour découvrir sous cette forme grossière leur véritable caractère & pour recueillir les traits qui les distinguent, il faut dans l'observateur autant d'impartialité que de sagacité ; car dans les différens degrés de sociabilité, les facultés, les sentimens & les desirs de l'homme sont tellement appropriés à sa situation qu'ils deviennent pour lui la règle de tous ses jugemens. Il attache l'idée de perfection & de bonheur aux qualités semblables à celles qu'il possède, & par-tout où il ne trouve pas les objets de plaisir & de jouissance auxquels il est accoutumé, il prononce hardiment que le peuple qui en est privé, doit être barbare & misérable. De là le mépris mutuel que conçoivent les uns pour les autres les membres des petites sociétés où la civilisation n'a pas fait encore les mêmes progrès. Les nations polies, qui sentent tous les avantages que leur donnent les lumières & les arts, sont portées à regarder avec dédain les peuples sauvages ; & dans l'orgueil de leur supériorité, à peine conviendront-elles que les occupations, les idées & les plaisirs de ces peuples soient dignes de l'homme. Ces nations grossières & sauvages ont rarement été observées par des personnes douées de cette force d'esprit supérieure aux préjugés vulgaires & capables de juger l'homme, sous quelque aspect qu'il se présente, avec candeur & avec discernement.

Difficultés
de se procurer des informations exactes.

Incapacité
des premiers
observateurs.

Les Espagnols qui entrèrent les premiers en Amérique & qui eurent occasion de connoître les différentes peuplades avant qu'elles fussent subjuguées , dispersées ou détruites , étoient bien loin de posséder les qualités nécessaires pour bien observer le spectacle intéressant qui s'offroit à leurs yeux.

Ni le siècle où ils vivoient , ni la nation à laquelle ils appartenoient , n'avoient fait encore assez de progrès dans les connoissances solides pour qu'ils eussent des idées grandes & étendues. Les conquérans du nouveau monde étoient pour la plupart des aventuriers ignorans ou dépourvus de toutes les idées qui auroient pu les conduire à bien observer des objets si différens de ceux auxquels ils étoient accoutumés. Continuellement environnés de périls & luttant contre les difficultés , ils avoient peu de loisir & moins encore de capacité pour se livrer à des recherches de spéculation. Impatients de s'emparer d'un pays si opulent & si vaste , & trop heureux de le trouver habité par des peuples si peu en état de le défendre , ils se hâtèrent de les traiter comme une misérable espèce d'hommes , propres uniquement à la servitude , & s'occupèrent plus à calculer les profits qu'ils pouvoient retirer du travail des Américains , qu'à observer le caractère de leur esprit ou à chercher les causes de leurs institutions & de leurs usages. Ceux des Espagnols qui pénétrèrent ensuite dans les provinces intérieures que les premiers conquérans n'avoient pu encore ni connoître ni dévaster , y portèrent en général le même esprit & le même caractère ; audacieux & braves au plus haut degré , ils étoient trop peu instruits pour être en état d'observer & de décrire ce qu'ils voyoient.

Leurs pré-
jugés.

Ce n'est pas seulement l'incapacité des Espagnols , ce sont encore leurs préjugés qui ont rendu si défectueuses les notions

qu'ils nous ont laissées sur l'état des naturels de l'Amérique. Peu de tems après qu'ils eurent établi des colonies dans leur nouvelle conquête, il s'éleva parmi eux des disputes sur la maniere dont on devoit traiter les Indiens. Un des partis intéressés à rendre perpétuelle la servitude de ce peuple, le représentoit comme une race stupide & obstinée, incapable d'acquérir des idées religieuses & d'être formée aux occupations de la vie sociale. L'autre parti, plein d'un zele pieux pour la conversion des Indiens, affirmoit que malgré leur ignorance & leur simplicité, ils étoient doux, affectionnés, dociles, & que par des instructions & des réglemens convenables, il seroit aisé d'en faire de bons chrétiens & des citoyens utiles. Cette controverse fut soutenue, comme je l'ai déjà dit, avec toute la chaleur qu'on doit naturellement attendre, lorsque des vues d'intérêt d'un côté, & le zele religieux de l'autre, animent les disputans. La plupart des laïques embrassèrent la premiere opinion; tous les ecclésiastiques furent les défenseurs de l'autre; & nous voyons constamment que selon qu'un auteur tenoit à l'un de ces deux partis, il étoit porté à exagérer les vertus ou les défauts des Américains fort au-delà de la vérité. Ces récits opposés augmentent la difficulté de parvenir à une connoissance parfaite du caractère de ce peuple, & mettent dans la nécessité de lire avec défiance toutes les relations qu'en ont données les écrivains Espagnols, & à n'adopter leurs témoignages qu'avec des modifications.

Il s'étoit écoulé près de deux siècles depuis la découverte de l'Amérique, avant que les mœurs de ses habitans eussent attiré sérieusement l'attention des philosophes. Ils s'aperçurent enfin que la connoissance de l'état & du caractère de ce peuple pouvoit leur offrir un moyen de remplir un vuide considéra-

Systèmes des philosophes.

ble dans l'histoire de l'espèce humaine, & les conduire à des spéculations non moins curieuses qu'importantes. Ils entrèrent avec ardeur dans cette nouvelle carrière d'observation ; mais au lieu de répandre la lumière sur ce sujet, ils ont contribué à quelques égards à l'envelopper d'une nouvelle obscurité. Trop impatiens dans leurs spéculations, ils se sont hâtés de décider, & ont commencé à bâtir des systèmes, lorsqu'ils auroient dû chercher des faits sur lesquels ils pussent en poser les fondemens. Frappés d'une apparence de dégradation de l'espèce humaine dans l'étendue du nouveau monde, & étonnés de voir un vaste continent occupé par une race d'hommes nus, foibles & ignorans, quelques auteurs célèbres ont soutenu que cette partie du globe étoit restée plus long-tems couverte des eaux de la mer que l'autre continent, & n'étoit devenue que depuis peu propre à être habitée par l'homme ; que tout y portoit les marques d'une origine récente ; que ses habitans, nouvellement appelés à l'existence & encore au commencement de leur carrière, ne pouvoient être comparés aux habitans d'une terre plus ancienne & déjà perfectionnée (1). D'autres ont imaginé que dominés par l'influence d'un climat peu favorable qui arrête & énerve le principe de la vie, l'homme n'avoit jamais pu atteindre en Amérique au degré de perfection dont sa nature est susceptible, & qu'il y étoit resté un animal d'une classe inférieure, dépourvu de force dans sa constitution physique, ainsi que de sensibilité & de vigueur dans ses facultés morales (2). D'autres philosophes, opposés à ceux-là ont prétendu que l'homme arrivoit au plus haut degré

(1) M. de Buffon, *hist. nat. tom. III*, pag. 494, IX 103, 114.

(2) M. de Paw, *recherches philos. sur les Améric. passim*.

de dignité & d'excellence dont il soit susceptible , long-tems avant que de parvenir à un état de civilisation , & que dans la simplicité grossière de la vie sauvage , il déployoit une élévation d'ame , un sentiment d'indépendance & une chaleur d'affection , qu'on chercheroit vainement parmi les membres des sociétés policées (1). Ils paroissent croire que l'état de l'homme est d'autant plus parfait , qu'il est moins civilisé. Ils décrivent les mœurs des sauvages de l'Amérique avec l'enthousiasme de l'admiration comme s'ils vouloient les proposer pour modèles au reste de l'espèce humaine. Ces théories contradictoires ont été avancées avec une égale confiance , & l'on a vu le génie & l'éloquence déployer toutes leurs ressources pour les revêtir d'une apparence de vérité.

Comme toutes ces circonstances concourent à embrouiller & obscurcir toutes les recherches sur l'état des nations sauvages de l'Amérique , il est nécessaire d'y procéder avec beaucoup de circonspection.

Lorsque nous sommes guidés dans ce travail par les observations éclairées du petit nombre de philosophes qui ont parcouru cette partie du globe, nous pouvons hasarder de porter un jugement ; mais lorsque nous n'avons pour garants que les remarques superficielles des voyageurs vulgaires , de marins , de commerçans , de boucaniers & de missionnaires , il faut souvent hésiter , & en comparant des faits épars , tâcher de découvrir ce qu'ils n'ont pas eu la sagacité d'observer. Sans se livrer aux conjectures , sans montrer de penchant pour aucun système , il faut mettre une égale attention à éviter les excès ou d'une admiration extravagante ou d'un mépris dédaigneux pour ces mœurs que nous allons décrire.

(1) M. Rousseau , *passim*.

Méthode observée dans cette recherche.

Afin de procéder dans cette recherche avec la plus grande exactitude, il faudroit la simplifier autant qu'il est possible. L'homme existoit comme individu avant de devenir membre d'une communauté. Il faut donc connoître les qualités qui lui appartiennent sous ce premier rapport, avant que d'examiner celles qui résultent du second. Ce procédé est particulièrement indispensable pour étudier les mœurs des peuples sauvages. Leur union politique est si imparfaite; leurs institutions & leurs réglemens civils sont en si petit nombre, si simples; revêtus d'une autorité si foible, qu'on doit plutôt regarder ces peuples comme des êtres indépendans que comme des membres d'une société régulière. Le caractère d'un sauvage résulte presque entièrement de ses idées & de ses sentimens comme individu; il n'est que faiblement modifié par l'autorité imparfaite de la police & de la force publique. Je suivrai cet ordre naturel dans mes recherches sur les mœurs des Américains, en procédant par degrés du plus simple au plus composé.

Je considérerai, I. la constitution physique des Américains dans les pays dont il est question; II. leurs facultés intellectuelles; III. leur état domestique; IV. leurs institutions & leur état politique; V. leur système de guerre & de sûreté publique; VI. les arts qu'ils pratiquoient; VII. leurs idées & leurs institutions religieuses; VIII. les coutumes particulières & isolées qui ne peuvent se ranger sous aucun de ces chapitres divers. Je terminerai le tout par une appréciation & une balance générale de leurs vertus & de leurs défauts.

I. *Constitution physique des Américains.* Le corps humain est moins affecté par le climat que celui d'aucune autre espèce animale. Quelques animaux sont bornés à une région particulière du globe & ne peuvent exister au-delà: d'autres peuvent
bien

bien supporter les intempéries d'un climat qui leur est étranger ; mais ils cessent de multiplier dès qu'ils sont transportés hors de cette partie du globe que la nature leur avoit assignée pour demeure. Ceux mêmes qui peuvent se naturaliser dans des climats différens éprouvent les effets de toute transplantation hors de leur pays natal , & dégèrent par degrés de la vigueur & de la perfection dont leur espece est susceptible. L'homme est la seule créature vivante dont l'organisation soit à la fois assez robuste & assez flexible pour lui permettre de se répandre sur toute la terre , d'habiter toutes les régions , de propager & de multiplier sous tous les climats. Soumis néanmoins à la loi générale de la nature , le corps humain n'est pas absolument insensible à l'influence du climat , & lorsqu'il est exposé aux excès de la chaleur & du froid , il diminue de grandeur & de force.

La premiere vue des habitans du nouveau monde inspira à ceux qui les découvrirent une telle surprise , qu'ils crurent voir une race d'hommes différente de celle qui peuploit l'ancien hémisphère. Leur teint est d'un brun rougeâtre ressemblant à peu près à la couleur du cuivre (1). Leurs cheveux sont noirs , longs , grossiers & foibles. Ils n'ont point de barbe & toutes les parties de leurs corps sont parfaitement unies. Ils ont la taille haute , très-droite & bien proportionnée (2). Leurs traits sont réguliers , quoique souvent déformés par les efforts absurdes qu'ils font pour augmenter la beauté de leur forme naturelle , ou pour rendre leur aspect plus redoutable à leurs ennemis. Dans les isles où les qua-

Leur teint ;
leur figure ,
&c.

(1) Oviedo , *Sommario* , pag. 46. D. Vie de Colomb , cap. 24.

(2) Voyez la NOTE XLII.

drupedes étoient petits & peu nombreux , & où la terre produisoit presque d'elle-même , la constitution physique des naturels n'étant fortifiée ni par l'exercice actif de la chasse , ni par le travail de la culture , étoit extrêmement foible & délicate ; sur le continent où les forêts abondent en gibier de toute espèce , & où la principale occupation de plusieurs peuplades étoit de le poursuivre à la chasse , le corps des naturels avoit acquis plus de vigueur. Cependant les Américains étoient toujours plus distingués par l'agilité que par la force : ils ressembloient plus aux animaux de proie qu'à des animaux destinés au travail (1). Non-seulement ils avoient de l'aversion pour la fatigue ; ils étoient même incapables de la supporter , & lorsqu'on les arracha par la violence à leur indolence naturelle & qu'on les força de travailler , ils succomberent à la fatigue de travaux que les habitans de l'ancien continent auroient exécutés avec facilité (2). Cette foiblesse de constitution , qui étoit universelle parmi les peuples qui occupoient les régions de l'Amérique dont nous parlons , peut être regardée comme une marque caractéristique de cette espèce d'hommes (3).

Le défaut de barbe & la peau unie de l'Américain semblent indiquer un genre de foiblesse occasionné par quelques vices dans sa constitution. Il est dépourvu d'un signe de virilité & de force. Cette particularité qui distingue les habitans du nouveau monde d'avec toutes les autres nations , ne peut être

(1) Voyez la NOTE XLIII.

(2) Oviedo , *sumario* , pag. 51 , *cap. voy. de Correal II* , 138 ; *Waser's description* , pag. 131.

(3) B. Las Casas , *brev. relac.* pag. 4. Torquem. *Monar. I* , 580. Oviedo , *Somm. pag. 41* , *Hist. lib. III* , *cap. 6*. Herrera , *decad. I* , *lib. IX* , *cap. 5*. Simon , *pag. 41*.

attribuée, comme l'ont cru quelques voyageurs, à leur manière de se nourrir (1). Quoique les alimens de la plupart des Américains soient extrêmement insipides, parce qu'ils ne connoissent point l'usage du sel, on voit en d'autres parties de la terre des peuplades sauvages qui vivent d'alimens également simples, sans avoir cette marque de dégradation ni aucun symptôme apparent d'une diminution de force.

Comme la forme extérieure des Américains nous porte à croire qu'il y a dans la constitution de leur corps quelques principes naturels de foiblesse, la petite quantité de nourriture qu'ils prennent a été citée par plusieurs auteurs comme une confirmation de cette idée. La quantité d'alimens que les peuples consomment varie selon la température du climat où ils vivent, le degré d'activité qu'ils exercent & la vigueur naturelle de leur constitution physique. Sous la chaleur accablante de la zone torride, où les hommes passent leurs jours dans l'indolence & le repos, il leur faut moins de nourriture qu'aux habitans actifs des pays froids ou tempérés. Mais le défaut d'appétit, si remarquable chez les Américains, ne peut s'expliquer ni par la chaleur de leur climat ni par leur extrême indolence. Les Espagnols témoignèrent leur étonnement en observant cette particularité non-seulement dans les îles, mais même en différentes parties du continent. La tempérance naturelle de ces peuples leur parut surpasser de beaucoup l'abstinence des hermites les plus austères (2); tandis que d'un autre côté l'appétit des Espagnols parut aux Américains d'une voracité insatiable : ceux-ci disoient qu'un Espagnol dévorait

(1) Charlevoix, *hist. de la nouvelle France*, III, 310.

(2) Ramusio III, 304, F. 306. A. Simon, *conquista*, &c. pag. 39. Hakluit III; 468, 508.

en un jour plus d'aliment qu'il n'en auroit fallu pour dix Américains (1). Une preuve encore plus frappante de la foiblesse naturelle des Américains est le peu de sensibilité qu'ils montrent pour les charmes de la beauté & pour les plaisirs de l'amour. Cette passion destinée à perpétuer la vie, à être le lien de l'union sociale & une source de tendresse & de bonheur, est la plus ardente de toutes celles qui enflamment le cœur humain. Quoique les peines & les dangers qui tiennent à l'état sauvage; quoique en quelques occasions l'excessive fatigue & dans tous les tems la difficulté de se procurer la subsistance, puissent paroître contraires à cette passion & concourir à en diminuer l'énergie; cependant les nations les plus sauvages des autres parties du globe semblent éprouver son influence d'une manière plus puissante que les habitans du nouveau monde. Le negre brûle de toute l'ardeur des desirs qui est naturelle au climat où il vit, & les peuples les plus grossiers de l'Asie montrent également un degré de sensibilité proportionnée à leur position sur le globe. Mais les Américains sont à un degré étonnant insensibles à la puissance de ce premier instinct de la nature. Dans toutes les parties du nouveau monde les femmes sont traitées par les naturels avec froideur & indifférence: elles ne sont pas l'objet de cette affection tendre qui se forme dans les sociétés civilisées, & n'inspirent point ces desirs ardents, naturels aux nations encore grossières. Même dans les climats où cette passion acquiert d'ordinaire sa plus grande énergie, le sauvage de l'Amérique regarde sa compagne avec dédain, comme un animal d'une espèce inférieure à lui. Il ne s'occupe point à gagner son af-

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* 11, *cap.* 16.

fection par des soins assidus , & s'embarasse encore moins de la conserver par la complaisance & la douceur (1). Les missionnaires eux-mêmes , malgré l'austérité des idées monastiques , n'ont pu s'empêcher de témoigner leur étonnement de la froide indifférence que les jeunes Américains montrent dans leur commerce avec l'autre sexe (2); & il ne faut attribuer cette réserve à aucune opinion particulière , qui leur fasse attacher quelque mérite à la chasteté des femmes; c'est une idée trop raffinée pour un sauvage , & qui tient à une délicatesse de sentiment & d'affection qui lui est étrangère.

Dans les recherches qu'on fait sur les facultés physiques ou intellectuelles des races particulières d'hommes , il n'y a point d'erreur plus commune & plus séduisante que celle d'attribuer à un seul principe des singularités caractéristiques qui sont l'effet de l'action combinée de plusieurs causes. Le climat & le sol d'Amérique diffèrent à tant d'égards de ceux de l'autre hémisphère , & cette différence est si sensible & si frappante , que des philosophes distingués ont trouvé cette circonstance suffisante pour expliquer ce qu'il y a de particulier dans la constitution des Américains. Ils attribuent tout aux causes physiques & regardent la faiblesse de corps & la froideur d'âme des Américains comme des conséquences de la température de cette portion du globe qu'ils habitent. Cependant l'influence des causes morales & politiques méritoit quelque

Réflexions
sur ces ob-
jets.

(1) Hennepin , *mœurs des Sauvages* , 32 , &c. Rochefort , *hist. des îles Antilles* ; pag. 461. *Voyage de Corraal* II , 141. Ramusio , III , 309. F. Lozano , *description del Gran Chaco* , 71. Falkner's *description of Patagon* , pag. 125. *Lettere di P. Caranéo* , ap. Muratori II , *Christian. Felice* I , 305.

(2) Chanvalon , pag. 51 , *Lett. édif. com.* 24 , 318. Du Tertre II , 337. *Vegeñas* I , 81. Ribas , *hist. de los triunf.* pag. 2.

attention; car elles operent avec autant de force que celles par lesquelles on a cru pouvoir expliquer entierement les phenomenes singuliers dont on a parlé. Par-tout où l'état de société est tel qu'il en résulte des besoins & des desirs qui ne peuvent être satisfaits que par des efforts réguliers de l'industrie, le corps accoutumé au travail devient robuste & s'endurcit à la fatigue. Dans un état plus simple, où les desirs des hommes sont si modérés & en si petit nombre qu'on peut les satisfaire presque sans nul travail avec les productions spontanées de la nature, les facultés du corps n'étant pas mises en exercice ne peuvent acquérir la force dont elles sont susceptibles. Les habitans des deux régions tempérées du nouveau monde, le Chili & l'Amérique septentrionale, vivent de la chasse & peuvent être regardés comme une race d'hommes actifs & vigoureux, si on les compare aux habitans des îles ou des parties du continent où un léger travail suffit pour se procurer sa subsistance. Les occupations du chasseur ne sont cependant ni aussi régulières ni aussi continues que celles des hommes employés à la culture de la terre ou aux différens arts de la société civilisée; il peut les surpasser en agilité, mais il leur est inférieur en force. Si l'on donnoit une autre direction aux facultés actives de l'homme dans le nouveau monde, & que sa vigueur fût augmentée par l'exercice, il pourroit acquérir un degré de force qu'il ne possède point dans son état actuel. C'est une vérité confirmée par l'expérience. Par-tout où les Américains se sont accoutumés par degrés à un travail pénible, ils sont devenus robustes de corps & capables d'exécuter des choses qui paroissent non-seulement surpasser les forces d'une constitution aussi faible que celle qu'on supposoit particuliere à leur climat, mais même égaler tout ce qu'on

pourroit attendre des naturels de l'Afrique ou de l'Europe (1).

Le même raisonnement peut s'appliquer à ce qui a déjà été observé sur le peu de nourriture dont ils ont besoin. Pour prouver que cela doit être attribué à leur extrême indolence & souvent même à une inaction totale, autant qu'à aucune circonstance relative à la constitution physique de leur corps, on a remarqué que dans les cantons où les naturels d'Amérique sont obligés de faire quelques efforts extraordinaires d'activité, afin de se procurer leur subsistance, & partout où ils sont occupés à des travaux pénibles, leur appétit n'est pas inférieur à celui des autres hommes ; & en quelques endroits ils ont même paru à quelques observateurs d'une voracité remarquable (2).

L'action des causes politiques & morales s'exerce d'une manière encore plus frappante en modifiant le degré d'affection qui unit les deux sexes. Dans un état de civilisation très-avancé, cette passion, enflammée par la contrainte, raffinée par la délicatesse des sentimens, encouragée par la mode, occupe & embrasse le cœur tout entier. Ce n'est plus un simple instinct de nature ; le sentiment ajoute à l'ardeur des desirs & l'âme se sent agitée & pénétrée des plus tendres émotions dont elle soit susceptible. Cette peinture ne peut cependant convenir qu'aux hommes qui par leur situation, sont exempts des soins & des travaux de la vie. Parmi ceux des classes inférieures, condamnés par leur état à un travail continuel, l'empire de cette passion a moins de violence : occupés sans relâche à se procurer leur subsistance & à pour-

(1) Voyez la NOTE XLIV.

(2) Gumilla II, 12, 70, 237. Lafitau I, 515. Ovalle, Church, III, 81. Muratori I, 295.

voir au premier besoin de la nature , ils ont peu de loisir pour se livrer aux impressions d'un besoin secondaire. Mais si la nature des rapports établis entre les deux sexes varie si fort dans les rangs différens des sociétés policées , l'état de l'homme lorsqu'il n'est pas encore civilisé , doit produire des variations encore plus sensibles. Au milieu des fatigues , des dangers & de la simplicité de la vie sauvage , où la subsistance est toujours précaire & souvent insuffisante , où les hommes sont presque continuellement occupés à poursuivre leurs ennemis ou à se garantir contre leurs attaques , où enfin les femmes ne connoissent encore ni l'art de la parure , ni les séductions de la réserve même , il est aisé de concevoir que les Américains ont pu n'être que foiblement attirés vers l'autre sexe , sans être obligé d'imputer cette indifférence uniquement à une imperfection ou à une dégradation physique dans leur organisation.

On observe en conséquence que dans toutes les parties de l'Amérique où la fertilité du sol , la douceur du climat , les progrès que les naturels ont faits dans la civilisation , ont rendu les moyens de subsistance plus abondans & ont adouci les peines attachées à la vie sauvage , l'instinct animal des deux sexes est devenu plus ardent. On en trouve des exemples frappans dans quelques tribus établies sur les bords des grandes rivières où abondent les subsistances , & parmi d'autres peuplades qui possèdent des terrains où l'abondance du gibier leur fournit sans beaucoup de peine un moyen constant & assuré de se nourrir. Ce surcroît de sécurité & d'abondance produit son effet naturel. Par-là les sentimens que la main de la nature a gravés au cœur de l'homme acquièrent une nouvelle force ; il se forme de nouveaux goûts & de nouveaux desirs ; les femmes , plus aimées & plus recherchées , apportent plus
d'attention

d'attention à leur maintien & à leur parure, & les hommes commençans à sentir combien elles peuvent ajouter à leur bonheur, ne dédaignent plus les moyens de gagner leur affection & de mériter leurs préférences. Le commerce des deux sexes prend dès-lors une forme différente de celle qu'il a chez les peuplades plus grossières; & comme ni la religion, ni les loix, ni la décence ne les gênent sur les moyens de satisfaire leurs desirs, la licence de leurs mœurs doit être excessive (1).

Quoique la constitution physique des Américains soit très-foible, on n'en voit aucun parmi eux qui soit difforme, mutilé ou privé de quelques sens. Tous les voyageurs ont été frappés de cette particularité & ont vanté la régularité & la perfection de leurs figures & de leurs traits. Quelques auteurs ont cherché la cause de ce phénomène dans l'état physique de ces peuples. Ils supposent que les enfans naissent sains & vigoureux, parce que les peres ne sont ni épuisés, ni excédés par le travail. Ils imaginent que dans la liberté de l'état sauvage, le corps humain, toujours nud & sans entraves depuis la première enfance, en conserve mieux sa forme naturelle; que tous les membres acquièrent une proportion plus juste que lorsqu'ils sont garottés par ces liens artificiels qui en arrêtent les développemens & en corrompent les formes (2). On ne peut pas sans doute refuser de reconnoître à quelques égards l'influence de ces causes; mais l'avantage apparent dont nous parlons & qui est commun à toutes les nations sauvages, tient à un principe plus profond, plus intimément lié avec la nature & le génie de cet état de société. L'enfance de l'homme est si longue, elle a besoin de tant de secours qu'il est très-

(1) Biet, 389. Charlevoix, III, 423. Dumont, *mém. sur la Louisiane*, I, 155.

(2) Pifo, p. 6, lib. IX, cap. 4.

difficile d'élever les enfans chez les nations sauvages. Les moyens de subsistance y sont non-seulement peu abondans , mais incertains & précaires. Ceux qui vivent de la chasse sont obligés de parcourir de vastes étendues de terrain & de changer souvent d'habitation. L'éducation des enfans , comme tous les autres travaux pénibles , est abandonnée aux femmes. Les peines , les privations & les fatigues inséparables de l'état sauvage , & telles qu'il est souvent difficile de les soutenir dans la vigueur de l'âge , doivent être fatales à l'enfance. Les femmes craignant dans quelque partie de l'Amérique d'entreprendre une tâche si laborieuse , étouffent elles-mêmes les premières étincelles de cette vie qu'elles se trouvent incapables d'entretenir ; & par l'usage de certaines herbes se procurent de fréquens avortemens (1). D'autres nations persuadées qu'il n'y a que les enfans forts & bien conformés qui soient en état de supporter les peines du premier âge , abandonnent ou font périr ceux qui leur paroissent foibles & mal constitués , comme peu dignes d'être conservés (2). Chez ceux mêmes qui entreprennent d'élever indistinctement tous leurs enfans , il en périt un si grand nombre par le traitement rigoureux auquel ils sont condamnés dans la vie sauvage , que très-peu de ceux qui naissent avec quelque imperfection physique parviennent à l'âge de maturité (3). Ainsi dans les sociétés policées , où les moyens de subsistance sont constans , assurés , obtenus avec facilité , & où les talens de l'esprit sont souvent plus utiles que les facultés du corps , les enfans peuvent se conserver malgré la difformité & les vices physiques ,

(1) Ellis , *Voyage à la baie d'Hudson* , 198. Herrera , *décad.* 7

(2) Gumilla , II, 234. Techo's. *hist. of Paraguay* , &c. Churchill's *collect.* VI, 108.

(3) Creuxii , *hist. Canad.* pag. 57.

& deviennent des citoyens utiles ; au lieu que chez les peuples sauvages , ces mêmes enfans périssant au moment de leur naissance , ou devenant bientôt à charge à la communauté & à eux-mêmes , ne peuvent traîner long-tems leur misérable vie. Mais dans ces provinces du nouveau monde , où l'établissement des Européens a procuré des moyens plus assurés de pourvoir à la subsistance des habitans , où il ne leur est pas permis d'attenter à la vie de leurs enfans , les Américains sont si loin d'être distingués par la régularité & la beauté de leur forme qu'on soupçonneroit plutôt quelque imperfection dans leurs races , en voyant le nombre extraordinaire d'individus qui y sont difformes , mutilés , aveugles , sourds ou d'une petitesse monstrueuse (1).

Quelle que soit la foiblesse d'organisation des Américains , il est singulier que la forme humaine présente moins de variété dans ce nouveau continent que dans l'ancien. Lorsque Colomb & les autres Espagnols qui découvrirent le nouveau monde , visitèrent pour la première fois les différentes contrées sous la zone torride , ils durent s'attendre à y trouver des peuples ressemblans pour le teint & la peau à ceux qui vivent dans les régions correspondantes de l'autre hémisphère. Ils trouverent à leur grand étonnement qu'il n'y avoit point de negres en Amérique(2), & la cause de ce phénomène extraordinaire excita la curiosité des hommes instruits. C'est aux anatomistes à rechercher & à nous apprendre quelle est la partie ou membrane du corps où réside cette humeur qui teint d'un noir foncé la peau du negre. L'action puissante de la chaleur paroît être évidemment la cause qui produit cette variété singulière dans l'espece humaine. Toute l'Europe , presque toute l'Asie & les parties tempérées de l'Afrique , sont

(1) *Voyage de Ulloa*, I, 233.

(2) P. Martyr, *decad. pag. 71.*

habitées par des hommes blancs. Toute la zone torride en Afrique, quelques-unes des contrées les plus brûlantes qui en approchent, & quelques cantons de l'Asie, sont habités par des peuples de couleur noire. Si nous suivons les nations de notre continent, en allant des pays froids & tempérés vers les régions exposées à l'action d'une chaleur forte & continue, nous trouverons que l'extrême blancheur de la peau commence bientôt à diminuer; que la couleur du teint s'obscurcit par degrés à mesure que nous avançons, & qu'après avoir passé par toutes les nuances successives elle se termine à un noir décidé & uniforme. Mais en Amérique où l'action de la chaleur est balancée & affoiblie par différentes causes que j'ai déjà expliquées, le climat semble être privé de l'énergie qui produit ces effets étonnans sur la figure humaine. La couleur de ceux des Américains qui vivent sous la zone torride est à peine d'une nuance plus foncée que celle des peuples qui habitent les régions plus tempérées du même continent. Des observateurs attentifs qui ont eu occasion de voir les Américains dans les différens climats & dans des contrées fort différentes les unes des autres, ont été frappés de la ressemblance étonnante qu'ils ont trouvée dans leur air & leur forme extérieure (1).

Mais si la main de la nature semble n'avoir suivi qu'un modèle en formant la figure humaine en Amérique, l'imagination y a créé des phantômes aussi bizarres que divers. Les mêmes fables qui s'étoient répandues dans l'ancien continent, ont été ressuscitées dans le nouveau monde, & l'Amérique a été peuplée aussi d'êtres humains d'une forme monstrueuse &

(1) Voyez la N O T E XLV.

fantastique. On a conté que certaines provinces étoient habitées par des Pygmées de trois pieds de haut , & que telle autre contrée produisoit des géans d'une énorme grandeur. Quelques voyageurs ont publié des descriptions de certains peuples qui n'avoient qu'un œil ; d'autres prétendoient avoir découvert des hommes sans tête , dont les yeux & la bouche se trouvoient placés à la poitrine. Sans doute la variété de la nature dans ses productions est si grande qu'il y auroit de la présomption à vouloir fixer des bornes à sa fécondité & à rejeter indistinctement toute relation qui ne seroit pas entièrement conforme à notre expérience & à nos observations limitées. Mais se hâter d'adopter , sur les preuves les plus légères , tout ce qui porte un caractère de merveilleux , c'est une autre extrémité encore moins digne d'un esprit philosophe ; d'autant que les hommes ont toujours été plus facilement entraînés dans l'erreur par la foiblesse à croire trop , que par l'orgueil de ne pas croire assez. A mesure que les connoissances s'étendent & que la nature est observée par des yeux plus exercés , on voit s'évanouir les merveilles qui amusoient les siècles d'ignorance ; on a oublié les contes que des voyageurs crédules ont répandus sur l'Amérique ; on a cherché en vain les monstres qu'ils ont décrits , & l'on fait aujourd'hui que ces provinces où ils prétendoient avoir trouvé des habitans d'une forme si extraordinaire , sont habitées par des peuples qui ne diffèrent en rien des autres Américains (1).

Quoiqu'on puisse sans entrer dans aucune discussion rejeter de pareilles relations , comme fabuleuses , il y a d'autres variétés de l'espèce humaine qu'on prétend avoir été observées

(1) Voyez la NOTE XLVI.

dans quelques parties du nouveau monde , & qui paroissant fondées sur des témoignages plus graves , méritent d'être examinées avec plus d'attention. Ces variétés ont été particulièrement observées en trois cantons différens ; la première se trouve à l'isthme de Darien près du centre de l'Amérique. Lionel Wafer , voyageur qui montre plus de curiosité & d'intelligence qu'on ne s'attendoit à en trouver dans un associé des boucaniers , découvrit en cet endroit une race d'hommes peu nombreuse mais singulière. Suivant sa description ils sont d'une petite taille , d'une constitution délicate & incapable de supporter la fatigue. Leur teint est d'un blanc de lait fade , qui ne ressemble point à celui des blonds parmi les Européens , & sans la moindre nuance d'incarnat ou de rouge. Leur peau est couverte d'un duvet fin , couleur de craie blanche , leurs cheveux , leurs sourcils & leurs cils sont de la même nuance. Leurs yeux sont d'une forme si singulière & si foibles qu'ils ont de la peine à supporter la lumière du soleil ; mais ils voyent distinctement à la lumière de la lune , & ils sont gais & actifs pendant la nuit (1). On n'a découvert aucune race semblable dans les autres parties de l'Amérique. Cortès remarqua , il est vrai , parmi les animaux rares & monstrueux que Montézume avoit rassemblés , quelques créatures humaines ressemblant aux hommes blancs du Darien (2) ; mais comme l'empire du Mexique étendoit sa domination jusqu'aux provinces qui bordent l'isthme de Darien , il est probable que c'étoient des êtres de la même race. Quelque singularité qu'il y ait dans la forme extérieure de ce petit peuple , on ne peut cependant pas le

(1) Wafer , *descrip. de l'isthme de Darien dans les voyages de Dampierre* , tom. III.

(2) Cortès , *ap. Ramus. pag. 241 , E.*

regarder comme constituant une espèce particulière. Parmi les negres de l'Afrique , ainsi que dans quelques îles de l'Inde , la nature produit quelquefois un petit nombre d'individus , qui ont tous les traits & toutes les qualités caractéristiques des hommes blancs du Darien : les premiers sont appellés *Albinos* par les Portugais , & les derniers *Kackerlakes* par les Hollandois. Au Darien les peres & meres de ces hommes blancs sont de la même couleur que ceux des habitans du pays : cette observation s'applique également à la progéniture anormale des negres & des Indiens. La même mere qui met au monde quelques enfans d'une couleur qui n'est pas celle de la race , en produit d'autres de la couleur qui est propre à son pays (1). On peut donc tirer une conclusion générale , relativement aux blancs de Wafer , aux *Albinos* & aux *Kackerlakes* ; c'est qu'ils forment une race dégénérée & non une classe particulière d'hommes , & que la couleur & la foiblesse particulière qui marque leur dégradation , leur a été transmise par quelque maladie ou vice physique de leurs parens. On a observé , comme une preuve décisive de cette opinion , que ni les blancs du Darien , ni les *Albinos* d'Afrique ne propagent leur race : leurs enfans naissent avec la couleur & le tempérament propres aux autres habitans du même sol (2).

Le second district occupé par des habitans qui different à l'extérieur des autres Américains , est situé sous une latitude fort avancée vers le nord , s'étendant de la côte de Labrador vers le pôle , tant que le pays est habitable. Les malheureux habitans de ces tristes régions , connus en Europe sous le nom

(1) Margrav. *hist. rer. nat. bras. lib. VII, cap. 4.*

(2) Wafer , pag. 348. Demanet, *hist. de l'Afrique II, 234. Recherches philos. sur les Amér. II, 1, &c.*

d'Esquimaux , se sont donné le nom de *Keralit* , qui veut dire *homme* , par un effet de ce sentiment d'orgueil national qui console les peuples les plus grossiers & les plus misérables. Ils sont robustes & d'une taille médiocre ; ils ont la tête d'une grosseur démesurée & les pieds d'une petitesse également disproportionnée. Leur teint , quoique basané , parce qu'ils sont continuellement exposés à la rigueur d'un climat glacé , approche cependant plus du blanc des Européens que de la couleur cuivrée des Américains ; & les hommes ont des barbes qui sont quelquefois longues & touffues (1). Ces particularités distinctives , jointes à une autre encore moins équivoque , qui est l'affinité de leur langue avec celle des Groënlinois , affinité dont j'ai déjà parlé , peuvent nous faire conclure avec assez de confiance que les Esquimaux sont d'une race différente des autres habitans de l'Amérique.

On ne peut pas prononcer avec la même certitude sur les habitans du troisième district , qui est situé à l'extrémité méridionale de l'Amérique. Je parle de ces fameux Patagons qui , pendant deux siècles & demi , ont été un sujet de dispute pour les savans & un objet d'admiration pour le vulgaire. On les regarde comme une des tribus errantes , dispersées sur cette région vaste mais peu connue de l'Amérique , qui s'étend depuis la rivière de la Plata jusqu'au détroit de Magellan. Leur résidence propre est dans cette partie de l'intérieur des terres qui bordent le fleuve Negron ; mais dans la saison des chasses ils poussent souvent leurs courses jusqu'au détroit qui sépare la terre-de-feu du continent. Les premières relations qu'on

(1) Ellis , *Voyage à la baie d'Hudson* , pag. 130-131. De la Potherie , *tom. I* ; pag. 79. Wale's *journ. of a voy. to Churchill river*. *Phil. transf. vol. LX* , 109.

ait eues de ce peuple , furent apportées en Europe par les compagnons de Magellan (1), & on les décrivoit comme une race gigantesque d'une taille au-dessus de sept pieds & d'une force proportionnée à leur énorme grandeur. On observe parmi différentes classes d'animaux des différences tout aussi remarquables pour la grosseur. Les grandes races de chevaux & de chiens surpassent les plus petites en volume & en force, autant que les Patagons sont supposés s'élever au-dessus du modele commun de la forme humaine. Mais les animaux ne parviennent à la perfection dont leur espèce est susceptible, que dans les climats doux & où ils trouvent en abondance les alimens les plus nourrissans. Ce n'est donc pas dans les déserts incultes des terres Magellaniques, & parmi une tribu de sauvages dépourvus d'industrie & de prévoyance, que nous devrions nous attendre à trouver l'homme avec les plus glorieux attributs de sa nature & distingué par une supériorité de grandeur & de force, fort au-dessus de tout ce qu'il a acquis dans toutes les autres régions de la terre. On a besoin des preuves les plus positives & les plus incontestables pour établir un fait si contraire aux loix & aux maximes générales qui semblent affecter à tout autre égard la forme humaine & en déterminer les qualités essentielles; mais ces preuves n'ont pas encore été produites. Quoique plusieurs voyageurs, dont le témoignage est d'un grand poids, aient depuis Magellan visité cette même partie de l'Amérique & communiqué avec les naturels (1); quoique les uns aient affirmé que ces peuples étoient d'une taille gigantesque & que d'autres aient tiré la même

(1) Falkner's, *descript. of Patagonia*, pag. 102.

(1) Voyez la NOTE XLVII.

conclusion en mesurant la trace de leurs pieds ou les squelettes des morts ; cependant les relations des uns & des autres diffèrent dans des points si essentiels & sont mêlés de tant de circonstances évidemment fausses & fabuleuses qu'il est impossible d'y donner une entière confiance. D'un autre côté quelques navigateurs, & parmi ceux-ci les hommes les plus distingués par le discernement & l'exaétitude, ont affirmé que les Patagons qu'ils avoient vus, quoique grands & bien faits, n'étoient point de cette grandeur extraordinaire qui en feroit une race distincte des autres habitans de la terre. L'existence de cette prétendue race de géans semble donc être encore un de ces problèmes d'histoire naturelle, sur lesquels un esprit sage doit suspendre son jugement, jusqu'à ce que des preuves plus complètes lui apprennent s'il peut adopter un fait contraire en apparence à ce que l'expérience & la raison ont découvert jusqu'ici concernant l'état & la structure de l'homme dans toutes les contrées diverses où il a été observé.

Pour nous former une idée complète sur la constitution des habitans de l'un & l'autre hémisphère, il faudroit non-seulement considérer la forme & la vigueur de leur corps, mais encore examiner quel est le degré de santé dont ils jouissent & quelle est la durée commune de leur vie. Dans la simplicité de l'état sauvage, où l'homme n'est ni accablé par le travail, ni énervé par le luxe, ni tourmenté par l'inquiétude, on est porté à croire que sa vie doit couler doucement, sans être presque jamais troublée par la maladie ni la douleur, jusqu'à ce qu'elle se termine enfin dans une extrême vieillesse par la dégradation successive de la nature. On trouve en effet parmi les Américains, ainsi que chez d'autres peuples sauvages, des hommes dont la figure flétrie & décrépète semble indiquer une

vieillesse extraordinaire. Mais comme la plupart des sauvages ignorent l'art de compter & qu'ils oublient aussi aisément le passé qu'ils s'occupent peu de l'avenir, il est impossible de connoître leur âge avec un certain degré de précision (1). Il est évident que la durée commune de leur vie doit varier considérablement, selon la diversité des climats & la manière différente dont les hommes se nourrissent. Cependant ils semblent être par-tout exempts de plusieurs des infirmités qui affligent les nations civilisées. Ils ne connoissent aucune des maladies qui sont le produit immédiat du luxe ou de la paresse, & ils n'ont point de mot dans leur langue pour exprimer ce nombreux cortège de maux accidentels auxquels nous sommes sujets.

Mais quelle que soit la situation où l'homme se trouve placé, il est né pour souffrir. Ses maladies dans l'état sauvage sont à la vérité en plus petit nombre ; mais comme celles des animaux, à qui l'homme ressemble beaucoup dans ce genre de vie, elles sont plus violentes & plus funestes. Si le luxe engendre & entretient des infirmités d'un certain genre, la rigueur & les peines de la vie sauvage en produisent d'autres. Comme les hommes dans cet état n'ont aucune prévoyance & que leurs moyens de subsistance sont précaires, ils passent souvent d'une disette extrême à une extrême abondance, selon les vicissitudes de la fortune dans leurs chasses ou celles des saisons dans les productions de la nature. Leur excessive voracité dans l'une de ces situations & leur abstinence rigoureuse dans l'autre sont également nuisibles ; car quoique l'homme puisse s'accoutumer par l'habitude, ainsi que les animaux de proie,

(1) Ulloa, *notic. Americ.* 323. Beaucroft, *nat. hist. of Guiana*, 334.

à supporter une longue abstinence & à manger ensuite avec voracité, sa constitution ne peut manquer d'être fortement affectée par des contrastes violents & subits. Ainsi la force & la santé des sauvages est dans certains tems altérée par ce que leur fait souffrir la disette d'alimens, & en d'autres tems ils sont sujets aux maladies qui naissent des indigestions & de l'excès de nourriture. Ces maladies sont si communes qu'on peut les regarder comme une suite inévitable de leur manière de vivre, & elles font périr un grand nombre d'individus au printems de leur vie. Ils sont très-sujets aussi à la consomption, aux pleurésies, à l'asthme & à la paralysie (1), maladies produites par la fatigue & les peines excessives qu'ils ont à supporter dans la chasse & dans la guerre, ou par les intempéries des saisons auxquelles ils sont continuellement exposés. Dans la vie sauvage l'excès de fatigue attaque violemment la constitution; dans les sociétés policées l'intempérance la mine. Il n'est pas aisé de déterminer laquelle de ces deux causes produit les plus funestes effets, & contribue davantage à abrégér la vie de l'homme. L'influence de la première est certainement plus étendue: les effets pernicioeux du luxe ne se font sentir dans toutes les sociétés qu'à un petit nombre d'individus, les peines de la vie sauvage se font également sentir à tous. Autant que j'en puis juger après des recherches très-détaillées, la durée commune de la vie humaine est plus courte parmi les sauvages que chez les peuples industrieux & policés. Une maladie redoutable, fléau le plus terrible dont le ciel irrité ait voulu dans cette vie châtier la licence des desirs criminels, semble avoir été particulière aux Américains.

(1) Charlevoix, *novv. Fr.* 3, Lafitau II, 460, De la Potherie, 2, 37.

En la communiquant à leurs conquérans ils ont amplement vengé leurs injures, & cette nouvelle calamité ajoutée à celles qui empoisonnoient déjà la vie humaine, a peut-être compensé tous les avantages que l'Europe a tirés de la découverte du nouveau monde. Cette maladie, prenant son nom du pays où elle a d'abord exercé ses ravages ou du peuple par qui on a cru qu'elle avoit été répandue en Europe, a été appelée quelquefois le mal de Naples, & quelquefois le mal François. Elle se montra d'abord si terrible, avec des symptômes si violens & des progrès si rapides & si funestes, qu'elle se jouoit de tous les efforts de la médecine. L'étonnement & la terreur accompagnoient ce fléau inconnu dans sa marche, & les hommes commencerent à craindre qu'il n'annonçât l'extinction entière de la race humaine. L'expérience & l'habileté des médecins découvrirent par degrés des remèdes propres à guérir ou du moins à adoucir le mal. Pendant le cours de deux siècles & demi la violence de cette cruelle maladie s'est calmée d'une manière sensible; enfin, semblable à la lèpre qui a désolé l'Europe pendant plusieurs siècles, peut-être s'épuisera-t-elle d'elle-même; & dans un âge plus heureux cette peste occidentale ainsi que celle de l'Orient ne fera plus connue que par les descriptions (1).

II. Après avoir considéré ce qu'il paroît y avoir de particulier dans la constitution physique des Américains, notre attention doit naturellement se porter sur leurs facultés morales. De même que l'individu passe par degrés de l'ignorance & de la faiblesse de l'enfance à la vigueur & à la maturité de la raison, on peut observer une marche semblable dans les

Qualités
morales des
Américains.

(1) Voyez la NOTE XLVIII.

progrès de l'espèce ; car il y a aussi pour elle un période d'enfance ; pendant lequel plusieurs des facultés de l'ame ne sont pas encore développées & toutes sont encore foibles & imparfaites dans leur action. Dans les premiers âges de la société, où l'état de l'homme est encore simple & grossier, sa raison est très-peu exercée & ses desirs se meuvent dans une sphere très-étroite. Delà naissent deux caractères remarquables qui distinguent l'esprit humain dans cet état : ses facultés intellectuelles sont extrêmement bornées ; ses efforts & ses émotions sont foibles & en petit nombre. Ces deux caractères se remarquent clairement chez les plus sauvages des tribus Américaines & forment une partie essentielle de leur description.

Facultés intellectuelles très-limitées.

Ce que les nations polies appellent raisonnemens ou recherches de spéculation est entièrement inconnu dans ce premier état de société, & ne peut jamais devenir l'occupation ou l'amusement de l'homme, jusqu'à ce qu'il ait fait assez de progrès pour se procurer une subsistance constante & assurée & pour jouir du loisir & du repos. Les pensées & l'attention d'un sauvage sont renfermées dans le petit cercle d'objets qui intéressent immédiatement sa conservation ou une jouissance actuelle. Tout ce qui est au-delà échappe à ses regards ou lui est parfaitement indifférent : semblable aux animaux, ce qui est sous ses yeux l'intéresse & l'affecte ; ce qui est hors de la portée de sa vue ne lui fait aucune impression (1). Il y a en Amérique plusieurs peuples qui ont l'intelligence trop bornée pour être en état de faire aucune disposition pour l'avenir. Leur prévoyance & leurs soins ne s'étendent pas jusques-là. Ils suivent aveuglément l'impulsion du sentiment qu'ils éprou-

(1) Ulloa, *noticias Americ.* 222.

vent, & ne s'embarrassent point des conséquences qui peuvent en résulter dans la fuite, ni même de celles qui ne se présentent pas immédiatement à leur esprit. Ils mettent le plus grand prix à tout ce qui leur présente quelque utilité ou quelque jouissance actuelle, & ne font aucun cas de tout ce qui n'est pas l'objet d'un besoin ou d'un desir du moment (1). Lorsqu'à l'approche de la nuit un Caraïbe se sent disposé à se livrer au sommeil, il n'y a aucune considération qui puisse le tenter de vendre son hamac; mais le matin, lorsqu'il se leve pour se livrer aux travaux ou aux plaisirs que le jour lui annonce, il donnera ce même hamac pour la bagatelle la plus inutile qui viendra frapper son imagination (2). A la fin de l'hiver, quand l'impression de ce que la rigueur du froid lui a fait souffrir est encore récente dans l'esprit du sauvage d'Amérique, il s'occupe avec activité à préparer des matériaux pour se bâtir une hutte commode qui puisse le garantir contre l'inclémence de la saison suivante; mais à mesure que le tems devient plus doux, il oublie ce qu'il a éprouvé, abandonne ses travaux & n'y pense plus, jusqu'à ce que le retour du froid le force, mais trop tard, à les reprendre (3).

Si pour les intérêts les plus pressans, & à ce qu'il semble les plus simples, la raison de l'homme sauvage & dénué de culture, diffère si peu de la légèreté des enfans & du pur instinct des animaux, elle ne peut pas avoir une grande influence sur les autres actions de sa vie. Les objets sur lesquels la raison s'exerce & les recherches auxquelles elle se livre dépendent de

(1) Venegas; *hist. de la Calif.* I, 66. Churchill *collect.* V, 693. Borde, *descri. des Car.ïbes*, p. 16. Ellis, *voy.* 194.

(2) Labat, *voy.* 2, 114, 115. Dutertre, II, 385.

(3) Adair, *hist. of Americ. ind.* 417.

la situation où l'homme est placé, & lui sont indiquées par ses affections & ses besoins. Les réflexions qui paroissent les plus nécessaires & les plus importantes aux hommes dans un certain état de société, ne se présentent jamais à eux dans un autre ordre de choses. Chez les nations civilisées, l'arithmétique ou l'art de combiner les nombres est regardée comme une science essentielle & élémentaire, dont l'invention & l'usage dans notre continent remontent à des tems antérieurs aux monumens de l'histoire. Mais parmi des sauvages qui n'ont ni des biens à évaluer, ni des richesses accumulées à compter, ni une multitude d'objets & d'idées à dénombrer, l'arithmétique est un art inutile & superflu; aussi est-elle entièrement inconnue à plusieurs peuplades Américaines. Il y a des sauvages qui ne peuvent compter que jusqu'à trois, & n'ont aucun terme pour distinguer un nombre supérieur (1). Quelques uns comptent jusqu'à dix, & d'autres jusqu'à vingt. Lorsqu'ils veulent donner l'idée d'un nombre au delà, ils montrent leur tête, pour faire entendre que ce nombre est égal à celui de leurs cheveux, ou disent avec étonnement qu'il est si grand, qu'il est impossible de l'exprimer (2). Non-seulement les Américains, mais encore tous les peuples qui sont dans cet état sauvage, semblent ignorer l'art du calcul (3). Cependant aussitôt qu'ils apprennent à connoître une grande variété d'objets & qu'ils ont des occasions fréquentes de les considérer unis

(1) La Condamine, pag. 67. Stadius, *ap. de Bry*, IX, 128. Lery, *ibid.* 252. Biet, 362. *Lettres édif.* 23, 314.

(2) Dumont, *Louis*, I, 187. Herrera, *decada 1, lib. III, cap. 13*. Biet, 396. Borde, 6.

(3) C'est le cas des Groenlandois, voyez Crantz, I, 225, & des Kamtchadales, voy. l'abbé Chappe, *tom. III*, 17.

ou divisés, ils se perfectionnent dans la connoissance des nombres ; de sorte que l'état de cet art chez tous les peuples peut être regardé comme une regle d'après laquelle on peut estimer les degrés de leurs progrès dans la civilisation. Les Iroquois dans l'Amérique septentrionale, étant beaucoup plus civilisés que les habitans grossiers du Bresil du Paraguay & de la Guyane, sont aussi beaucoup plus avancés à cet égard, quoique leur calcul ne s'étende pas au-delà de mille ; mais ils n'ont point d'affaires assez compliquées pour avoir besoin de supputer de plus grands nombres (1). Les Cherakis qui forment une nation moins considérable du même continent, ne peuvent compter que jusqu'à cent, & ils ont des mots pour exprimer les différens nombres jusqu'à ce terme-là. Les tribus plus petites de leur voisinage ne vont pas au-delà de dix (2).

L'exercice de l'entendement chez les peuples sauvages est à d'autres égards encore plus limité. Les premières idées de tout être humain ne peuvent être que celles qu'il reçoit par les sens ; mais il ne peut guere en entrer d'autres dans l'esprit de l'homme tant qu'il est dans l'état sauvage. Son œil est frappé des objets qui l'environnent. Ceux qui peuvent servir à son usage ou satisfaire quelqu'un de ses desirs attirent son attention ; mais il voit les autres sans intérêt & sans curiosité. Il se contente de les considérer sous le rapport simple où ils s'offrent à lui, c'est-à-dire, isolés & distincts les uns des autres ; mais il ne songe point à les combiner pour en former des classes générales ; il ne considère point leurs qualités particulières & ne se rend point compte des impressions qu'ils font

(1) Charlevoix, *nouv. Fr.* III, 402.

(2) Adair, *hist. of Amer. ind.* 77. Voyez la NOTE XLIX.

sur son propre esprit. Ainsi il ne connoît aucune des idées que nous avons appellées *universelles*, *abstraites* ou *réfléchies*. L'activité de son intelligence ne doit donc pas s'étendre bien loin, & son raisonnement ne peut s'exercer que sur les choses sensibles. Cela est si évident chez les nations les plus grossières de l'Amérique qu'il n'y a pas dans leur langue, comme on le verra plus bas, un seul mot pour exprimer ce qui n'est pas matériel. Les mots de *tems*, *d'espace*, de *substance* & mille autres termes qui expriment des idées abstraites & universelles, n'ont aucun équivalent dans leurs idiômes (1). Un sauvage nud, accroupi près du feu qu'il a allumé dans sa misérable cabane, ou couché sous des branchages qui lui offrent un abri momentané, n'a ni le tems, ni le pouvoir de se livrer à de vaines spéculations. Ses pensées ne se portent pas au-delà de ce qui intéresse la vie animale, & lorsqu'elles ne sont pas dirigées vers quelque objet d'utilité présente, son esprit reste dans une entière inaction. Dans les situations où il ne faut aucun effort extraordinaire de travail ni d'industrie pour satisfaire aux besoins simples de la nature, l'esprit est si rarement mis en activité que les facultés du raisonnement n'ont presque aucune occasion de s'exercer. Les nombreuses tribus dispersées sur les riches plaines de l'Amérique méridionale, & les habitans de quelques-unes des isles & de plusieurs plaines fertiles du continent peuvent être compris dans cette classe. Leur physionomie inanimée, leur regard fixe & sans expression, leur froide inattention & l'ignorance entière où ils étoient sur les premiers objets qui sembleroient devoir occuper les pensées de tout être raisonnable, firent une telle impression sur

(1) La Condamine, pag. 54.

les Espagnols qui les observerent pour la première fois , qu'ils les regarderent comme des animaux d'une classe inférieure & ne purent croire qu'ils appartenissent à l'espèce humaine (1). Il fallut l'autorité d'une bulle du pape pour détruire cette opinion & pour convaincre les Espagnols que les Américains étoient capables de toutes les fonctions d'hommes , & devoient jouir de tous les droits de l'humanité (2). Depuis ce tems , des personnes plus éclairées & plus impartiales que les auteurs de la découverte & de la conquête de l'Amérique , ayant eu occasion d'observer les plus sauvages de ces peuples , ont été aussi étonnées qu'humiliées de voir combien en cet état l'homme est peu différent des animaux. Mais dans des climats plus rigoureux , où l'on ne peut se procurer sa subsistance avec la même facilité , où les hommes sont obligés de s'unir plus étroitement & d'agir avec plus de concert , la nécessité développe leurs talens & aiguise leur invention , de sorte que les facultés intellectuelles y sont plus exercées & plus perfectionnées. Les naturels du Chili & du nord de l'Amérique , qui habitent les régions tempérées des deux grands districts de ce continent , sont des peuples d'un esprit cultivé & étendu en comparaison de ceux qui habitent les îles ou les bords du Maragon & de l'Orenoque. Leurs occupations sont plus variées , leur système de police & de guerre plus combiné , leurs arts plus nombreux. Mais chez ces peuples mêmes les facultés intellectuelles sont extrêmement bornées dans leurs opérations , & ils n'en font point de cas , à moins qu'elles ne soient dirigées vers les objets qui intéressent immédiatement l'homme sauvage. Les Américains septentrionaux ,

(1) Herrera , *decad.* 2 , *lib.* II , *cap.* 15.

(2) Torquemada , *mond. ind.* III , 198.

ainsi que ceux du Chili, lorsqu'ils ne sont point engagés dans quelques-unes des occupations qui appartiennent à la guerre ou à la chasse, consument leur tems dans une indolence stupide, & ne connoissent aucun objet digne d'attirer leur attention ou d'occuper leur esprit (1). Si chez ces mêmes peuples la raison humaine se meut dans une sphere si étroite d'activité, & n'arrive jamais, dans ses plus grands efforts, à la connoissance des principes & des maximes générales qui servent de fondement à la science, nous pouvons conclure que les facultés intellectuelles de l'homme dans l'état sauvage, ne se portant point sur les objets les plus propres à leur donner de l'activité, ne peuvent acquérir que peu de vigueur & d'étendue.

Par un effet des mêmes causes, les puissances actives de l'ame doivent s'exercer rarement & presque toujours faiblement. Si nous examinons les motifs qui dans la vie civilisée mettent les hommes en mouvement & les portent à soutenir long-tems des efforts pénibles de vigueur ou d'industrie, nous trouverons que ces motifs tiennent particulièrement à des besoins acquis. Ces besoins multipliés & importuns tiennent l'ame dans une agitation perpétuelle, & pour les satisfaire, l'invention doit être continuellement tendue & l'esprit sans cesse occupé. Mais les desirs de la simple nature sont en petit nombre; dans les lieux où un climat favorable produit presque sans effort tout ce qui peut les satisfaire, à peine agissent-ils sur l'ame & ils y excitent rarement des émotions violentes. Ainsi les habitans de plusieurs parties de l'Amérique passent leur vie dans une indolence & une inaction totale: tout le bonheur auquel ils aspirent, c'est d'être dispensés du travail.

(1) Lafitau, II, 2.

Ils restent des jours entiers couchés dans leur hamac , ou assis à terre , dans une oisiveté parfaite , sans changer de posture , sans lever les yeux de dessus la terre , sans prononcer une seule parole (1).

Leur aversion pour le travail est telle que ni l'espérance d'un bien futur , ni la crainte d'un mal prochain ne peuvent la surmonter. Ils paroissent également indifférens à l'un & à l'autre , montrant peu d'inquiétude pour éviter le mal & ne prenant aucune précaution pour s'assurer le bien. L'aiguillon de la faim les met en mouvement ; mais comme ils dévorent presque sans distinction tout ce qui peut appaiser ces besoins de l'instinct , les efforts qui en sont l'effet n'ont que peu de durée. Comme les desirs ne sont ni ardens ni variés , ils n'éprouvent point l'action de ces efforts puissans qui donnent de la vigueur aux mouvemens de l'ame & excitent la main patiente de l'industrie à persévérer dans ses efforts. L'homme , en quelque partie de l'Amérique , se montre sous une forme si grossière que nous ne pouvons découvrir aucun des effets de son industrie , & que le principe de raison qui doit la diriger semble à peine développé. Semblable aux autres animaux , il n'a point de résidence fixe ; il ne s'est point fait d'habitation pour se mettre à l'abri de l'inclémence des saisons ; il n'a pris aucune précaution pour s'assurer une subsistance constante ; il ne fait ni semer , ni recueillir ; mais il erre çà & là pour chercher les plantes & les fruits que la terre produit successivement d'elle-même ; il poursuit le gibier qu'il tue dans les forêts , ou il pêche le poisson dans les rivières.

Cette peinture ne peut cependant s'appliquer qu'à certains

(1) Bouguer , *voyage au Pérou* , 102. Borde 25.

peuples. L'homme ne peut rester long-tems dans cet état d'enfance & de foiblesse. Né pour agir & pour penser, les facultés qu'il tient de la nature & la nécessité de sa condition le pressent de remplir son destin. Aussi voit-on que parmi la plupart des nations Américaines, particulièrement celles qui vivent sous des climats rigoureux, l'homme fait des efforts & prend des précautions pour se procurer une subsistance assurée; c'est alors que les travaux réguliers commencent & que l'industrie laborieuse fait les premiers essais de son pouvoir. Cependant on y voit encore prédominer l'esprit paresseux & insouciant de l'état sauvage. Même parmi ces tribus moins grossières le travail est regardé comme honteux & avilissant, & ce n'est qu'à des ouvrages d'un certain genre que l'homme daigne employer ses mains. La plus grande partie des travaux est le partage des femmes. Ainsi une moitié de la communauté reste dans l'inaction, tandis que l'autre est accablée de la multitude & de la continuité de ses occupations. Leur industrie se borne à quelques objets, & leur prévoyance n'est pas moins limitée. On voit un exemple remarquable de ce que je dis dans l'arrangement général qu'ils suivent, relativement à leur manière de vivre. Ils comptent sur la pêche pour leur subsistance pendant une partie de l'année, sur la chasse pour une autre partie, & sur le produit de leur culture pour une troisième. Quoique l'expérience leur ait appris à prévoir le retour des différentes saisons & à faire quelques provisions pour les besoins respectifs de ces tems divers, ils n'ont point la sagacité de proportionner ces provisions à leur consommation, ou bien ils sont tellement incapables de dompter leur appétit vorace qu'ils éprouvent souvent les calamités de la famine avec autant de rigueur que les tribus les plus grossières. Ce

qu'ils souffrent une année ne sert ni à augmenter leur industrie ni à leur inspirer plus de prévoyance pour prévenir un semblable malheur (1). Cette indifférence si peu réfléchie sur l'avenir, qui est l'effet de l'ignorance & la cause de la paresse, caractérise l'homme dans tous les degrés de la vie sauvage; & par une bizarre singularité de sa conduite, il devient d'autant moins inquiet sur ses besoins que les moyens d'y pourvoir sont plus incertains & plus difficiles à obtenir (2).

III. Après avoir examiné quelle étoit la constitution physique des Américains & quelles étoient leurs facultés morales, l'ordre naturel de notre travail nous conduit à les considérer comme rassemblés en corps de société. Jusqu'à présent nos recherches se sont bornées aux effets de leur industrie pour eux-mêmes, comme individus; nous allons examiner maintenant quelles sont les affections & quel est le degré de sensibilité qu'ils montrent pour leurs semblables.

L'état domestique est la première & la plus simple forme des associations humaines. L'union des deux sexes entre les différens animaux a toujours une durée proportionnée aux moyens & aux difficultés d'élever leurs petits. Il ne se forme aucune union permanente parmi les espèces où la durée de l'enfance est très-courte & où l'animal acquiert rapidement la vigueur & l'agilité. La nature y confie à la mère seule le soin d'élever les petits, & sa tendresse suffit à ce devoir sans aucune autre assistance. Mais dans les espèces où l'enfance est très-longue & très-foible, où les secours réunis du père & de la mère sont nécessaires pour le soutien des petits, il se forme des

(1) Charlevoix, *nouv. Franc.* III, 338. *Lettres édif.* 23, 98. *Descript. de la nouv. France.* Osborn's *collect.* II, 880. De la Potherie, II, 63.

(2) Voyez la NOTE L.

unions plus intimes, qui continuent jusqu'à ce que l'objet de la nature soit accompli & que la nouvelle race soit parvenue à l'âge de la force. Comme l'enfance de l'homme est beaucoup plus foible & a plus besoin de secours que celle de tous les autres animaux; comme il dépend beaucoup plus aussi des soins & de la prévoyance de ses parens, l'union de l'homme & de la femme doit être considérée comme le contrat non-seulement le plus solennel, mais même le plus permanent. Cet état de nature où toutes les femmes appartiennent à tous les hommes & tous les hommes à toutes les femmes, n'a jamais existé que dans l'imagination des poètes. Dans l'origine des sociétés, quand l'homme sans arts & sans industrie mène une vie dure & précaire, l'éducation des enfans exige les soins & les efforts du pere & de la mere. Leur race ne pourroit se conserver si leur union n'étoit formée & continuée dans cette vue. En Amérique même, parmi les tribus les plus barbares, l'union de l'homme & de la femme étoit soumise à des regles, & les droits du mariage étoient reconnus & fixés. Dans les contrées où les moyens de subsister étoient peu nombreux & où les difficultés d'élever une famille étoient par conséquent très-grandes, l'homme se borneroit à une seule femme. Dans les climats plus chauds & plus fertiles, la facilité de se procurer des subsistances jointe aux influences de l'ardeur du climat, portoit les habitans à augmenter le nombre de leurs femmes (1). Dans quelques pays le mariage duroit pendant toute la vie; dans d'autres, le caprice & la légèreté qui forment le caractère naturel des Américains, & leur aversion pour toute

(1) *Lettres édif.* 23, 318. Lafitau, *Mœurs des Sauvages*, I, 554. Lery, *ap. de Bry*, III, 234. *Journ. de Guillet & Bechamel*, 88.

espèce de contrainte , leur faisoit rompre le nœud du mariage sur le plus léger prétexte , & même souvent sans en assigner aucune cause (1).

Mais soit qu'ils considérassent le mariage comme une union passagère , soit qu'ils le regardassent comme un contrat perpétuel , l'humiliation & la peine étoient toujours également le partage de la femme. On a demandé si la condition de l'homme étoit devenue meilleure par les progrès des arts & de la civilisation , & c'est-là encore une de ces vaines questions qui nourrissent les disputes des philosophes. Mais il n'est point douteux que les femmes ne soient redevables à la politesse des mœurs d'un changement très-heureux dans leur sort. Dans toutes les parties du globe , ce qui caractérise particulièrement l'état sauvage , c'est le mépris & l'oppression auxquels y est condamné le sexe le plus foible. L'homme enorgueilli de sa force & de son courage , qui sont toujours les premiers titres à la prééminence parmi les nations barbares , y traite la femme avec dédain & comme un être d'une espèce inférieure. Peut-être que les sauvages Américains ont encore pour elle plus de mépris & de dureté , par une suite de cette insensibilité , de cette froideur naturelle qu'on a remarquée dans leur constitution physique. Les voyageurs les plus éclairés ont été frappés de leur extrême indifférence pour leurs femmes. Ce n'est point , comme je l'ai déjà observé , par ces soins complaisans qu'inspire la tendresse , que les Américains s'efforcent de mériter le cœur de la femme qu'ils desirent d'avoir pour compagne. Le mariage même , au lieu d'être une union d'amour & d'intérêt entre deux égaux , est plutôt une chaîne qui

(1) Lafitau I, 580. Joutel, *Journ. hist.* 345. Lozano, *descr. del gran Chaco*, 79. Hennepin, *Mœurs des Sauvages*, pag. 30-33.

lie une esclave à son maître. Un auteur, dont les opinions doivent être d'un très-grand poids, a observé que par-tout où l'on achete les femmes, leur condition est infiniment malheureuse (1). Elles deviennent les esclaves & la propriété de celui qui les achete. Cette observation se vérifie dans tous les pays du monde où la même coutume s'est établie. Chez les peuples qui ont fait quelques progrès dans la civilisation, renfermées dans des appartemens séparés, elles gémissent sous la garde vigilante & sévère de leur maître. Chez les peuples grossiers elles sont condamnées aux plus viles occupations. Parmi plusieurs nations de l'Amérique, le contrat de mariage n'est proprement qu'un contrat de vente; l'homme y achete une femme de ses parens. Quoiqu'on n'y connoisse l'usage ni de la monnoie, ni de ces autres moyens que le commerce a imaginés parmi les nations civilisées pour en tenir lieu, on y fait cependant se procurer les objets qu'on desire en donnant en échange quelque chose d'une valeur équivalente. Chez quelques nations, l'acheteur consacre ses services pour un certain tems aux parens de la femme qu'il recherche: chez d'autres, il chasse pour eux dans l'occasion & les aide ou à cultiver leurs champs ou à creuser leurs canots. Chez quelques autres enfin, il leur fait présent des choses les plus estimées & les plus recherchées pour leur utilité ou leur rareté (2): il en reçoit sa femme en retour. Toutes ces causes jointes au peu de cas que tous les sauvages font des femmes, portent un Américain à regarder sa femme comme une servante qu'il a acquise, & à

(1) *Sketches, of hist. of Man. I, 184.*

(2) *Lafitau, Mœurs des Sauvages, I, 560. Charlevoix, nouv. Franc. III, 285. Herrera, decad. 4, lib. VI, cap. 7. Dumont, II, 156.*

se croire en droit de la traiter comme un être inférieur (1). Chez toutes les nations non civilisées, il est vrai, les fonctions de l'économie domestique, naturellement réservées aux femmes, sont si nombreuses qu'elles les assujettissent aux travaux les plus pénibles, & leur font porter plus de la moitié du fardeau qui devrait être le partage commun des deux sexes. Mais en Amérique particulièrement, leur condition est si misérable & la tyrannie qu'on exerce sur elles si cruelle, que le mot de servitude est encore trop doux pour donner une juste idée des malheurs de leur état. Parmi quelques tribus, la femme est considérée comme une bête de somme destinée à tous les travaux & à toutes les fatigues, & tandis que l'homme perd sa journée entière dans la dissipation ou dans la paresse, elle est condamnée à un travail continu. On lui impose les ouvrages les plus pénibles sans en avoir de reconnaissance. Il n'est point de circonstance dans la vie qui ne rappelle aux femmes cette infériorité humiliante. Il ne leur est permis d'approcher de leurs maîtres qu'avec le plus profond respect ; les hommes sont pour elles des êtres si supérieurs qu'elles ne peuvent pas même manger en leur présence (2). Enfin dans quelques contrées de l'Amérique, leur destinée est si affreuse qu'on a vu des femmes devenues barbares par les mouvemens même de la tendresse maternelle, arracher la vie à leurs filles pour leur épargner la servitude intolérable à laquelle elles alloient être condamnées. C'est ainsi que la première institution de la vie sociale est pervertie en Amérique : c'est ainsi qu'en mettant

(1) Dutertre II, 382. Borde, *relat. des mœurs des Caraïbes*, pag. 21. Biet, 357. La Condamine, pag. 110. Fermin, I, 79.

(2) Gumilla I, 153. Bassière, 164. Labat, *voy. II*, 78. Chanvalon, 51. Dutertre, II, 300.

tant d'inégalité, en établissant des distinctions si cruelles dans cette union domestique, que la nature avoit destinée à inspirer aux deux sexes des sentimens doux & humains, on la fait servir à rendre l'homme dur & farouche & à dégrader la femme par l'abaissement de la servitude.

C'est peut-être à cette oppression dans laquelle elles gémissent, qu'on doit attribuer en partie le peu de fécondité des femmes chez les nations sauvages (1). La vigueur de leur constitution physique est épuisée par l'excès du travail : les moyens de subsistance dans la vie sauvage sont si peu nombreux & si incertains (2), qu'elles sont forcées de prendre une multitude de précautions pour prévenir une multiplication trop rapide. Parmi les tribus errantes, dont la subsistance dépend principalement de la chasse, la mere ne peut guere donner ses soins à un second enfant avant que le premier ait atteint assez de force pour être en quelque sorte indépendant des soins de la tendresse maternelle. C'est-là sans doute la source de cet usage universel parmi les femmes Américaines de nourrir leurs enfans pendant plusieurs années (3), & comme elles se marient presque toujours fort tard, le tems de leur fécondité est passé avant qu'elles aient pu achever d'élever successivement deux ou trois enfans (4). Parmi les tribus grossieres qui n'ont ni assez de prévoyance ni assez d'industrie pour faire des provisions de vivres, c'est une maxime générale qu'il ne faut jamais se charger d'élever plus de deux enfans (5); aussi ne

(1) Gumilla II, 23, 238. Herrera, *decad.* 7, lib. IX, cap. 4.

(2) Lafitau, I, 590. Charlevoix, III, 304.

(3) Herrera, *decad.* 6, lib. I, cap. 4.

(4) Charlevoix, III, 303. Dumont, *mém. sur la Louisiane* II, 270. Denys, *hist. nat. de l'Amérique*, II, 365. Charlevoix, *hist. du Paragay*, II, 422.

(5) Techo's *account of Paraguay*, &c. Churchill, *collec.* VI, 108. *Lettre édif.* 24, 200. Lozano, *descr.* 92.

trouve-t-on jamais parmi ces peuples des familles aussi nombreuses que dans les sociétés civilisées (1). Quand il naît deux jumeaux, l'un des deux est communément abandonné, parce que la mere ne pourroit suffire à les élever l'un & l'autre (2). Lorsqu'il arrive que la mere meurt dans le tems qu'elle nourrit son enfant, on ne peut plus espérer de conserver sa vie & on l'enterre à côté de sa mere (3). Enfin dans ces disettes fréquentes auxquelles les Américains sont exposés par leur stupide indolence, la difficulté de nourrir les enfans devient quelquefois si grande qu'il n'est point rare de les voir abandonnés & même tués par leurs parens (4). C'est ainsi que le sentiment des peines qu'il faut se donner dans la vie sauvage pour conduire les enfans jusques à l'âge mûr, étouffe souvent la voix de la nature parmi les Américains & les rend même insensibles aux vives émotions de la tendresse paternelle.

Mais quoique la nécessité oblige les habitans de l'Amérique à mettre des bornes à l'accroissement de leur famille, il s'en faut bien cependant qu'ils manquent d'affection & d'attachement pour leur progéniture. Tant que la foiblesse des enfans exige leurs secours, ils sentent fortement le pouvoir de l'instinct de la nature, & aucun peuple ne peut les surpasser dans les soins de la tendresse paternelle (5). Mais chez les nations barbares la dépendance des enfans & le pouvoir des peres ont bien moins de durée que chez les peuples policés. Quand

(1) Maccléur's *Journal*, 63.

(2) *Lettre édif.* X, 200. Voyez la NOTE LII.

(3) Charlevoix, III, 368. *Lettres édif.* X, 200. P. Melch. Hernandès, *memor. de Cheriqui*. Colbert, *collect. orig. pap.* I, 103, 104.

(4) Venegas, *hist. of California*, I, 82.

(5) Gumilla, I, 211. Biet, 390.

une éducation prévoyante doit préparer les enfans aux fonctions variées de la vie civile ; quand ils doivent acquérir la connoissance des sciences les plus abstraites ou se former aux arts les plus compliqués avant d'entrer dans la carrière du monde, les soins attentifs des parens ne se bornent pas aux jours de l'enfance, ils s'étendent encore jusqu'à l'établissement de l'homme dans la société. Et même alors les tendres inquiétudes des parens ne sont pas finies : leur protection est encore souvent nécessaire ; leur sagesse & leur expérience sont encore des guides utiles. C'est ce qui forme une union permanente entre les enfans & les peres. Mais dans la simplicité de la vie sauvage la tendresse paternelle, semblable à cette affection d'instinct que les animaux ont pour leurs petits, cesse dès que les enfans sont parvenus à l'âge de maturité. Il ne faut pas de longues instructions pour les rendre propres au genre de vie auquel ils sont destinés. Les parens, aussi-tôt qu'ils ont rempli leurs devoirs, aussi-tôt qu'ils ont conduit leurs enfans jusqu'au-delà de cet âge de foiblesse où ils ne peuvent point subvenir à leurs propres soins, leur laissent une entière liberté. Ils ne leur donnent presque jamais de conseils, ils ne les grondent & ne les châtient point, ils les laissent enfin maîtres absolus de leurs propres actions (1). Dans une cabane américaine, le pere, la mere & les enfans vivent ensemble comme des personnes que le hasard auroit rassemblées, sans avoir jamais les uns pour les autres aucune de ces attentions qui sembleroient devoir naître des rapports qui les unissent (2). Le souvenir des bienfaits qu'on a reçus dans la pre-

(1) Charlevoix, III, 272. Bier, 390. Gumilla, I, 212. Lafitan, I, 602. Crœuxii Canada, pag 71. Fernandès, relat. hist. de los chequit. 33.

(2) Charlevoix, nouv. France, III, 273.

mière enfance est trop foible pour exciter ou nourrir la tendresse filiale, lorsqu'elle n'est plus entretenue par les soins de l'amour paternel. Plein du sentiment de sa liberté & impatient de toute gêne, le jeune Américain s'accoutume à agir toujours comme s'il étoit entièrement indépendant. Il n'a pas plus de reconnoissance pour ses parens que pour toutes les autres personnes qui vivent avec lui. Il les traite même quelquefois avec tant de mépris, d'insolence & de cruauté, que tous ceux qui en ont été les témoins en ont été pénétrés d'horreur (1). Ces mœurs, qui semblent naturelles à l'homme dans l'état sauvage, parce qu'elles sont le produit des circonstances de cet état même, influent puissamment sur les deux plus grands rapports de la vie domestique. Dans l'union des deux sexes, elles introduisent une grande inégalité entre l'homme & la femme; elles bornent la durée & affoiblissent la force de l'union des peres & des enfans.

IV. Après avoir parlé de l'état domestique chez les Américains, nous sommes conduits naturellement à considérer leur gouvernement civil & leurs institutions politiques. Dans toutes les recherches concernant l'état de l'homme rassemblé en société, les moyens de subsistance sont le premier objet qui doit fixer l'attention. Les loix & la police varient toujours avec ces moyens. Les institutions naissent des idées & des besoins des tribus où elles s'établissent : celles des peuples pêcheurs & chasseurs, qui peuvent à peine se former l'idée de quelque espece de propriété, doivent être beaucoup plus simples que celles des peuples qui se sont fixées sur une terre

Institutions
politiques.

(1) Gumilla, I, 212. Dutertre, II, 376. Charlevoix, *nouvelle France*, III, 309. Charlevoix, *hist. du Paraguay*, I, 115. Lozano, *descr. del gran Chaco*, pag. 68, 108, 101. Fernandès, *relac. hist. de los chiquit.* 426.

qu'ils cultivent régulièrement, & chez lesquels il existe des droits de propriété, non-seulement sur les productions du sol, mais sur le sol même.

Tous les peuples de l'Amérique dont nous parlons, doivent être mis dans la première classe. Mais quoiqu'ils puissent être tous également compris sous le nom de peuples sauvages, quelques-uns étoient beaucoup plus avancés que les autres dans les arts qui préparent des subsistances pour l'avenir. Jamais l'homme ne s'est montré & n'existera peut-être dans un état plus sauvage qu'on ne le trouve dans les vastes plaines du midi de l'Amérique. Quelques peuples ne subsistent que des productions spontanées de la nature. Ils ne montrent aucune inquiétude, ils n'emploient presque aucune précaution, ils n'exercent aucun art & aucune industrie pour s'assurer les choses les plus nécessaires à la vie. Les *Topayérs* du Brésil, les *Guaxeros* de Terre-ferme, les *Caïguas*, les *Moxos* & quelques autres peuples du Paraguay ne connoissent absolument aucune espèce de culture. Ils ne savent même ni semer, ni planter. La culture du manioc avec lequel on fait le pain de cassave, est un art trop compliqué pour leur industrie, ou trop fatigant pour leur paresse. Les racines que la terre produit d'elle-même, les fruits & les grains qu'ils recueillent dans les bois, avec les lézards & les autres reptiles que la chaleur engendre toujours dans les terrains gras & arrosés par de fréquentes pluies, forment leur nourriture pendant une partie de l'année (1). Ils vivent de la pêche le reste

(1) Nieuhoff, *hist. of Brasil*. Churchill, *collect.* II, 134. Simon, *conquista de tierra firme*, pag. 156. Techo, *account of Paraguay*. Churchill, VI, 78. *Lettres édif.* 23, 384, 10, 190. Lozano, *descr. del gran Chaco*, pag. 81. Ribas, *hist. de los Triunfos*, pag. 7.

du tems. La nature elle-même semble avoir favorisé la paresse de ce peuple, par la profusion avec laquelle elle lui donne tout ce qui suffit à ses besoins. Les vastes rivières de l'Amérique méridionale fournissent en abondance les poissons les plus délicats & les plus variés. Les lacs & les marais, formés par les inondations annuelles des eaux, sont remplis de différentes espèces de poissons qui y restent comme en des réservoirs naturels pour les besoins des habitans : il y a des lieux où le poisson est en si grande abondance qu'il ne faut ni art ni adresse pour le pêcher (1). En quelques autres endroits les naturels du pays ont trouvé le moyen d'infecter les eaux du suc de certaines plantes qui enivre le poisson de manière qu'il vient flotter sur la surface de l'eau où l'on le prend avec la main (2). Quelques tribus ont l'art de le conserver sans le secours du sel, en le faisant sécher ou fumer sur des claies au moyen d'un feu très-lent (3). La fécondité des rivières de l'Amérique méridionale a engagé plusieurs peuples à ne vivre que sur les côtes & à se confier entièrement pour leur nourriture à l'abondance des poissons que les eaux leur fournissent (4). Dans cette partie du globe, la chasse n'a point été la première occupation de l'homme ; il y a été pêcheur avant d'être chasseur ; & comme la pêche n'exige ni autant d'activité ni autant d'adresse que la chasse, les peuples qui sont encore dans ce premier état ne peuvent pas avoir le même degré d'intelligence & d'industrie. Les nations qui habitent les bords

(1) Voyez la NOTE LII.

(2) Voyez la NOTE LIII.

(3) La Condamine, 159. Gumilla, II, 37. *Lettres édif.* XIV, 199, XXIII, 328. Acugna, *relat. de la rivière des Amazones*, 138.

(4) Barrère, *relat. de la Franc. équinox*, pag. 105.

de l'Orénoque & du Maragnon , sont évidemment les moins actives & les plus stupides de toutes les nations Américaines.

Mais il n'y a que les peuples qui vivent le long des grandes rivières qui puissent subsister ainsi. Presque aucune des nations d'Amérique , répandues dans les vastes forêts qui couvrent cette contrée , ne pouvoit se procurer des subsistances avec la même facilité , quoique ces forêts , particulièrement celles du midi de l'Amérique , fussent remplies de gibier (1). Il falloit toujours & beaucoup d'activité & beaucoup d'adresse pour le poursuivre & pour l'atteindre. La nécessité força les Américains à être actifs & leur apprit à devenir industrieux. La chasse fut leur principale occupation ; & comme c'est un exercice qui exige beaucoup de courage , de force & d'adresse , elle fut considérée comme une occupation aussi honorable que nécessaire. Elle étoit réservée particulièrement aux hommes : ils s'y exerçoient dès la plus tendre jeunesse. Un chasseur hardi & courageux étoit placé par l'opinion publique à côté du guerrier le plus distingué & l'alliance du premier étoit souvent préférée à celle du second (2). Presque aucun des moyens que l'homme a imaginés pour surprendre & détruire les animaux sauvages , n'étoit inconnu aux Américains. Quand ils ont entrepris une chasse , ils sortent de cette indolence qui leur est naturelle ; ils développent des facultés de leur esprit qui demeuroient presque toujours cachées , & deviennent actifs , constans & infatigables. Leur sagacité à découvrir leur proie égale leur adresse à la tuer. Toutes leurs facultés étant constamment dirigées vers cet objet , ils montrent une fécondité d'invention & leurs sens ont acquis un

(1) P. Martyr , *decad. pag.* 324. Gumilla , II , 4 , &c. Acugna , I , 196.

(2) Charlevoix , *hist. de la nouv. France* , III , 115.

degré de finesse , qu'on a peine à concevoir. Ils distinguent les divers animaux à des traces de leurs pas qui échapperoient à tous les autres yeux , & ils les poursuivent avec intrépidité à travers les forêts les plus impénétrables. Lorsqu'ils attaquent le gibier directement , presque jamais leurs fleches ne manquent (1) le but , & lorsqu'ils lui tendent des pieges , il est presque impossible qu'il leur échappe. Dans quelques peuplades il n'étoit permis aux jeunes gens de se marier que lorsqu'ils avoient fait preuve de leur habileté dans la chasse & lorsqu'ils avoient montré bien évidemment qu'ils étoient capables de subvenir à tous les besoins d'une famille. Quoique l'esprit des Américains soit naturellement très-peu actif , l'émulation qui les excite à chaque instant leur a fait imaginer des moyens qui facilitent beaucoup les succès de leur chasse. La plus remarquable de leurs découvertes en ce genre est celle d'un poison dans lequel ils trempent les fleches dont ils se servent. La plus légère blessure de ces fleches empoisonnées est toujours mortelle. Si elles percent seulement la peau , le sang se fige & se glace dans un moment ; l'animal le plus vigoureux tombe sans mouvement sur la terre. Ce poison cependant malgré sa violence & sa subtilité ne corrompt point la chair de l'animal qu'il fait périr : on peut la manger en toute sûreté & elle conserve toutes les qualités qui lui sont naturelles. Les peuples du Maragnon & de l'Orénoque composent principalement ce poison avec des sucS extraits d'une racine qu'ils nomment *curare* & qui est une espece de liane (2).

(1) Biet, *voy. de la Fran. équinox*, 357. Davies, *discov. of the river. of Amaz.* Purchas, IV, 1287.

(2) Gumilla, II, 1. La Condamine, 208. *Recherches philosoph.* II, 239. Bancroft, *nat. hist. of Guyana*, 281.

Dans quelques autres pays de l'Amérique on emploie le fuc du *Manceniler* qui agit pour le moins avec autant d'activité. Pour les peuples qui possèdent ce secret, l'arc est une arme plus meurtrière qu'un fusil, & dans leurs mains habiles sert à faire un grand carnage des oiseaux & des quadrupèdes dont les forêts de l'Amérique sont remplies.

Mais la vie du chasseur n'est qu'un degré qui conduit l'homme à un état de société plus avancé. La chasse, dans les pays même où le gibier est le plus abondant & où les chasseurs ont le plus d'adresse, ne peut donner qu'une subsistance incertaine & qui manque même totalement dans certaines saisons de l'année. Si le sauvage fait dépendre entièrement sa subsistance de ses fleches, il se voit souvent réduit avec sa famille aux plus cruelles extrémités (1). Il n'est guère de pays où la terre produise assez d'elle-même pour suffire à tous les besoins de l'homme. Dans les climats les plus doux & où les terres sont les plus fécondes, l'industrie & la prévoyance sont nécessaires jusqu'à un certain point pour s'assurer une subsistance constante. L'expérience des disettes qu'éprouvent les peuples chasseurs leur fait surmonter enfin cette horreur presque invincible qu'ils ont pour le travail & les oblige à avoir recours à la culture des terres comme un supplément à la chasse. Il y a des situations particulières où de petites tribus peuvent subsister de la pêche, indépendamment des productions que le travail peut arracher à la terre; mais dans toute l'étendue de l'Amérique il seroit difficile de trouver quelque nation de chasseurs qui n'eût pas une espèce de culture.

(1) Voyez la NOTE LIV.

Leur agriculture n'est cependant ni étendue ni pénible. Comme le gibier & le poisson font leur principale nourriture, ils ne se proposent en cultivant la terre que de suppléer au défaut accidentel de ces deux moyens de subsistance. Dans le continent méridional de l'Amérique, les naturels bornoient leur industrie à élever certains végétaux, qui dans un sol riche & sous un climat chaud parviennent aisément à la maturité. Le principal étoit le maïs, plus connu en Europe sous le nom de bled d'Inde ou de Turquie, espèce de grain très-prolifique, d'une culture simple, agréable au goût & qui donne une nourriture forte & savoureuse. Le second de ces végétaux est le manioc, qui acquiert le volume d'un gros arbrisseau ou d'un petit arbre, & produit des racines qui ressemblent assez aux navets. Après en avoir exprimé avec soin le suc, on réduit ces racines en une poudre fine, dont on fait des gâteaux minces, appelés pains de cassave, & qui, quoiqu'insipides au goût, ne font pas une mauvaise nourriture (1). Comme le suc du manioc est un poison mortel, quelques auteurs ont vanté l'industrie des Américains qui ont su convertir en un aliment sain une plante vénéneuse; mais on devroit plutôt n'y voir qu'un de ces expédiens auxquels la nécessité de trouver un moyen de subsistance force les nations sauvages; & peut-être les hommes n'ont-ils été conduits à cette découverte que par des procédés gradués où il n'y a plus rien de merveilleux.

Il y a une espèce de manioc, entièrement dépouillée de qualité nuisible, & qu'on peut manger sans aucune autre préparation que celle de le faire griller sur la cendre chaude. Il

Fruits divers de leur culture.

(1) Sloane, *hist. of Jamaica*, introd. pag. 18. Labat, I, 394. Acoſta, *hiſt. ind. Occid. natur. lib. IV*, cap. 17. Ulloa, I, 62. Aublet, *mémoire ſur le manioc*, *Hiſt. des plantes*, tom. II, pag. 65, &c.

est probable que cette espece fut la premiere dont les Américains firent leur nourriture ; & la nécessité leur ayant appris par degrés l'art de séparer les fucs nuisibles de l'autre espece , ils ont ensuite trouvé par les expériences que celle-ci étoit la plus prolifique ainsi que la plus nourrissante des deux (1). Le troisieme des végétaux dont nous avons parlé est le plantain , qui s'élève à la hauteur d'un arbre , & qui cependant croît avec une telle rapidité qu'en moins d'un an il récompense de ses fruits l'industrie du cultivateur qui l'a planté. Le plantain grillé tient lieu de pain & donne un aliment agréable & nourrissant (2). Le quatrieme est la patate , dont la culture & les qualités sont trop connues pour avoir besoin d'être décrites. Le sixieme est le piment , arbruste qui produit une épicerie aromatique & forte. Les Américains qui , comme les autres habitants des climats chauds , aiment les saveurs chaudes & piquantes , regardent cet assaisonnement comme un besoin de la vie & le mêlent en grande quantité avec tous les alimens dont ils se nourrissent (3).

Telles sont les diverses productions qui formoient le principal objet de la culture chez les peuples chasseurs du continent de l'Amérique. Avec une industrie médiocrement active & un peu de prévoyance, ces productions auroient suffi pour subvenir aux besoins d'un peuple nombreux. Mais des hommes accoutumés à la vie libre & errante de chasseurs , sont incapables de toute assiduité régulière au travail , & regardent l'agriculture comme une occupation d'un ordre inférieur. Ainsi

(1) Martyr , *decad.* 301. Labat , I , 411. Gumilla , III , 192. *Machuca milic. Indiana* , 164. Voyez la NOTE LV.

(2) Voyez la NOTE LVI.

(3) Gumilla , III , 117. Acosta , *lib. IV* , *cap.* 20.

les provisions de subsistance que les Américains tiroient de la culture , étoient si bornées & si peu assurées , que si quelque accident rendoit leurs chasses moins heureuses qu'à l'ordinaire , ils étoient souvent réduits à la plus grande disette.

Dans les isles la maniere de vivre étoit différente. On n'y connoissoit aucun des grands animaux qui abondent sur le continent : on n'y a trouvé que quatre especes de quadrupedes , outre une race de petits chiens muets ; & les plus grands de ces quadrupedes n'excédoient pas la grosseur d'un lapin⁽¹⁾. Il ne falloit ni activité ni courage pour aller à la chasse de si petits animaux ; aussi la principale occupation d'un chasseur dans ces isles étoit de tuer des oiseaux , qui sur le continent étoient regardés comme un gibier ignoble , abandonné à la poursuite des jeunes garçons⁽²⁾. Les habitans des isles ont donc été forcés par ce défaut de gibier & par leur situation même , à chercher dans la pêche leur principal moyen de subsistance⁽³⁾ : leurs rivières & la mer dont ils étoient environnés , leur fournissoient avec abondance ce genre de nourriture. Dans certaines faisons , les tortues , les crabes , & d'autres coquillages se trouvoient sur les côtes en si grande quantité , que ces insulaires trouvoient à s'en nourrir avec une facilité qui convenoit fort à leur indolence⁽⁴⁾. En d'autres tems , ils mangeoient des lézards & d'autres reptiles dégoûtans⁽⁵⁾. Ils joignoient d'ailleurs à la pêche quelque forte de culture. Le maïs⁽⁶⁾, le manioc &

(1) Oviedo , *lib. XII* , in *præm.*

(2) Ribas , *hist. de los triunf.* pag. 13. De la Potherie , II , 33 , III , 20.

(3) Oviedo , *lib. XIII* , cap. 1. Gomara , *hist. gén. cap.* 28.

(4) Gomara , *hist. gén. cap.* 9. Labat , II , 221 , &c.

(5) Oviedo , *lib. XIII* , cap. 3.

(6) Voyez la NOTE LVII.

Agriculture
bornée & im-
parfaite.

d'autres plantes étoient cultivées dans les isles de la même maniere que sur le continent ; mais tout le produit de leur industrie , joint à ce que la terre produisoit d'elle-même , n'étoit qu'une foible ressource. Quoiqu'ils se contentassent d'une petite quantité de nourriture , à peine tiroient-ils de la terre ce qui étoit nécessaire à leur consommation , & si quelques Espagnols venoient à s'établir dans un canton , il suffisoit de ce petit surcroît de bouches surnuméraires pour épuiser leurs provisions & amener la famine.

Raisons de
cette imper-
fection.

Deux circonstances , communes à toutes les nations sauvages de l'Amérique , concoururent avec celles dont j'ai déjà parlé , non-seulement à rendre leur agriculture très-imparfaite , mais encore à restreindre leur industrie dans toutes leurs opérations. Ils n'avoient point d'animaux domestiques & ils ne connoissoient point l'usage des métaux.

Manque d'a-
nimaux do-
mestiques.

En d'autres parties du globe , l'homme , même dans l'état de société le plus sauvage , se montre encore comme le maître de la terre , donnant des loix aux différentes classes d'animaux qu'il a apprivoisées & réduites en servitude. Le Tartare poursuit sa proie sur le cheval qu'il a élevé , ou conduit les nombreux troupeaux qui lui fournissent sa nourriture & le vêtement. L'Arabe a rendu le chameau docile & fait servir à son usage la force & la patience de cet animal. Le Lapon a soumis le renne à sa volonté , & les habitans même du Kamchatka ont formé les chiens au travail. C'est une des plus belles prérogatives de l'homme , un des plus grands efforts de son intelligence & de son pouvoir que cet empire qu'il exerce sur les créatures d'une classe inférieure : sans cet empire , sa domination est imparfaite ; c'est un monarque sans sujets , un maître sans serviteurs. Il est obligé d'exécuter tous ses travaux
par

par la force seule de ses bras, & telles étoient les conditions des nations sauvages en Amérique. Leur esprit étoit si peu cultivé, leur union sociale si imparfaite, qu'ils ne paroissent pas sentir la supériorité de leur nature, & qu'ils laissent tous les animaux jouir de leur liberté sans songer à exercer leur pouvoir sur aucun. Il est vrai que la plupart des animaux qui ont été rendus domestiques sur notre continent, n'existoient pas dans le nouveau monde; mais ceux qui sont particuliers à l'Amérique, ne sont ni assez farouches ni assez redoutables pour n'avoir pu être domptés & asservis. Il y a quelques animaux dont les espèces sont communes aux deux continents; mais le renne qui a été apprivoisé & soumis au joug dans un des deux hémisphères, est resté sauvage dans l'autre. Le bison d'Amérique est évidemment de la même espèce que le bœuf d'Europe (1). Les nations même les plus grossières de notre continent ont rendu cet animal domestique, & c'est par son secours que les hommes ont su exécuter des travaux nécessaires avec plus de facilité, & augmenter utilement leurs moyens de subsistance. Les habitans de plusieurs régions du nouveau monde, où le bison est très-commun, en auroient pu tirer les mêmes avantages; il n'est pas d'une nature si indocile qu'on n'eût pu l'élever à rendre aux hommes les mêmes services que lui rendent les bêtes à cornes (2). Mais dans l'état où les Américains ont été trouvés lors de la découverte, un sauvage est l'ennemi des autres animaux, non leur supé-

(1) M. de Buffon, *hist. nat. art.* Bison.

(2) Hennepin, *nouv. découv.* pag. 192. Kalin, *voyage dans l'Amér. septentrionale*, I, 207.

rieur. Il les chasse & les détruit ; mais il ne fait ni les multiplier ni les gouverner (1).

Cette circonstance forme peut-être la distinction la plus importante qu'il y ait entre les habitans de l'ancien & du nouveau monde, celle qui donne aux peuples civilisés plus de supériorité sur ceux qui restent sauvages. Les plus grandes opérations de l'homme pour changer & embellir la face de la nature, & ses efforts les plus puissans pour augmenter la fécondité de la terre, s'exécutent au moyen des secours qu'il reçoit des animaux qu'il a apprivoisés & formés au travail. C'est par leur force qu'il parvient à dompter le sol rebelle & à convertir en champs fertiles les déserts & les marais. Mais l'homme dans l'état de civilisation est si familiarisé avec l'usage des animaux domestiques qu'il ne réfléchit guere sur les avantages inestimables qu'il en retire. Supposons-le cependant, même dans l'état de société le plus parfait, privé de l'utile secours de ces animaux, nous verrons cesser à quelques égards son empire sur la nature, & il restera un animal foible, embarrassé de trouver les moyens de subsister, & incapable de tenter ces entreprises pénibles que leur assistance le met en état d'exécuter avec tant de facilité.

Usage des
métaux utiles
inconnus.

Il est très-difficile de décider si l'empire que l'homme exerce sur les animaux, ou l'usage qu'il a su faire des métaux à le plus contribué à étendre son pouvoir. L'époque de cette importante découverte est inconnue, & dans notre hémisphère elle ne peut être que très-reculée. Il n'y a que la tradition & quelques instrumens grossiers de nos ancêtres, retrouvés par

(1) M. de Buffon, *Hist. natur.* IX, 95. *Hist. philos. & politique des deux Indes*, t. I, 364.

hasard , qui nous apprennent que les hommes ignoroient anciennement l'usage des métaux & tâchoient d'y suppléer en employant les cailloux , les coquilles , les os & d'autres substances dures aux mêmes usages auxquels les peuples policés font servir les métaux.

La nature complete la formation de quelques métaux : l'or , l'argent & le cuivre se trouvent purs & parfaits dans les fentes des rochers , dans le sein des montagnes , dans le lit des rivières. Ces métaux furent donc les premiers qu'on dut connoître & les premiers dont on fit usage. Mais le fer , qui est le plus utile de tous & celui auquel l'homme a le plus d'obligation , ne se trouve jamais dans son état parfait : son minerai grossier & rebelle doit être soumis deux fois à la puissance du feu & subir deux opérations pénibles avant de devenir propre à aucun service. L'homme a dû connoître pendant long-tems les autres métaux avant que d'acquérir l'art de fabriquer le fer , & avant que d'arriver à ce degré d'industrie nécessaire pour perfectionner une invention qui lui fournit les instrumens au moyen desquels il subjugué la terre & commande à tous ses habitans. Mais à cet égard , ainsi qu'à plusieurs autres , l'infériorité des Américains étoit bien frappante. Toutes les tribus sauvages , dispersées sur le continent & dans les îles , ne connoissoient point du tout les métaux que le sol produit en abondance , si nous en exceptons un peu d'or qu'ils recueilloient dans les torrens qui tomboient des montagnes & dont ils faisoient quelques ornemens. Les moyens qu'ils avoient imaginés pour suppléer au défaut de ces métaux nécessaires , étoient extrêmement grossiers. L'ouvrage le plus simple étoit pour eux de la plus grande difficulté & exigeoit les plus grands efforts de travail. Ils n'avoient pour abattre les

bois que des haches de pierre & ils y employoient des mois entiers. Creuser un canot étoit pour eux l'ouvrage d'une année, & souvent le bois dont ils le faisoient étoit pourri avant que le canot fût achevé. Leurs travaux pour l'agriculture étoient également lents & imparfaits. Dans les contrées couvertes de hautes forêts il falloit les efforts réunis d'une peuplade entière pour nettoyer le champ qu'on destinoit à la culture, & ce travail demandoit beaucoup de tems & beaucoup d'efforts. Les hommes croyoient avoir assez fait quand ils avoient ainsi préparé grossièrement la terre; les femmes, chargées du reste de la culture, la creusoient ou du moins la remuoient avec des hoyaux de bois & semoient ou plantoient ensuite. Là se terminoient tous les travaux, & la fertilité naturelle du sol devoit faire le reste. L'agriculture, lors même que l'homme est fécondé par les animaux qu'il a soumis à son joug & par les instrumens divers qu'il a su fabriquer depuis la découverte des métaux, est toujours un travail très-pénible. Ce n'est jamais qu'à la sueur de notre front que nous pouvons féconder la terre. Il n'est donc pas étonnant que des peuples privés de tous ces secours aient fait si peu de progrès dans l'agriculture & qu'ils aient toujours dépendu pour leur subsistance de la pêche & de la chasse, beaucoup plus que des productions qu'ils tiroient de la terre.

Les institutions politiques naissent de cet état.

Après avoir fait connoître la maniere de subsister des peuplades grossieres de l'Amérique, nous pouvons en déduire la forme & l'esprit de leurs institutions politiques, & marquer les différences les plus frappantes qui se remarquent entre ces peuples sauvages & les nations civilisées.

1°. Ils sont partagés en petites communautés.

1°. Ils sont partagés en petites communautés indépendantes. Quand la chasse seule fournit à la subsistance de l'homme,

il faut une grande étendue de terrain pour nourrir un très-petit nombre d'hommes. A mesure que les hommes se multiplient, les animaux qui leur servent de proie, diminuent ou fuient à de grandes distances des habitations de leur ennemi. Tant que la chasse est le principal moyen de subsistance, la population est fort bornée & les hommes sont obligés de se disperser, comme le gibier même qu'ils poursuivent. Les animaux de proie, solitaires & insociables de leur nature, ne vont point à la chasse en compagnie; ils se plaisent dans les profondeurs des forêts où sans être troublés ils peuvent errer & détruire les autres animaux. Les peuples chasseurs ressemblent par leurs occupations & par leur génie à ces animaux de proie. Ils ne peuvent former de grands corps, parce qu'il leur seroit impossible de trouver leur subsistance, & ils sont forcés de se séparer les uns des autres par de très-grandes distances. Tel étoit l'état des tribus Américaines : leur nombre étoit toujours très-petit, quoiqu'elles fussent répandues sur de très-vastes contrées : elles étoient très-éloignées les unes des autres & dans des guerres & des rivalités continuelles. En Amérique, le mot de *nation* ne réveille pas d'aussi grandes idées que dans les autres parties du globe. On l'applique à de petites sociétés qui ne sont composées que de deux ou de trois cens personnes, mais qui occupent souvent des pays plus considérables que certains royaumes de l'Europe. La Guyane, quoique plus étendue que la France & divisée en un grand nombre de nations, ne contenoit pas plus de vingt-cinq mille habitans. Dans les plaines des bords de l'Orénoque, on fait plus de cent milles en différentes directions, sans rencontrer une seule cabane & sans trouver même des traces de créatures humaines. Dans le nord de l'Amérique, où le climat est

plus rigoureux & la terre moins fertile , la misere & la dépopulation sont encore plus grandes. C'est-là qu'on fait des centaines de lieues à travers de forêts & de campagnes désertes. L'homme ne peut guere occuper toute la terre , tant que la chasse continue d'être sa principale ressource pour sa subsistance.

2°. Ils n'ont
aucune idée
de la pro-
priété.

2°. Les peuples chasseurs ne connoissent point le droit de propriété. Comme les animaux qui nourrissent le chasseur ne sont point élevés par ses soins , il ne peut avoir aucun droit sur eux tant qu'ils errent dans les forêts. Dans le pays où le gibier est si abondant , qu'on peut le prendre sans beaucoup de peine , on ne songe point à s'approprier ce qu'on peut toujours avoir si aisément. Dans les pays au contraire où il est si rare que les dangers & les fatigues de la chasse exigent les efforts réunis de toute une tribu , de tout un village , il doit paroître appartenir également à tout le monde , parce que tout le monde a également contribué au succès de l'expédition. Les forêts chez les peuples chasseurs sont considérées comme la propriété d'une tribu , qui a le droit d'en exclure toutes les tribus rivales. Mais parmi ces tribus il n'est point d'individu qui puisse s'arroger quelque portion particuliere de propriété , exclusivement à tous les autres membres de la société. Tout appartient également à tous , & chacun va prendre dans le magasin commun où l'on a mis le butin de la chasse tout ce qui lui est nécessaire pour sa subsistance. Les principes qui reglent la principale occupation de leur vie , s'étendent aussi aux travaux accesssoires qu'ils y joignent. L'agriculture même n'a pu introduire parmi eux une idée complete de la propriété. Tandis que les hommes chassent , les femmes travaillent à la terre , & tous ensemble , après avoir fini leurs tâches , jouissent en commun des fruits de leurs travaux. Parmi quel-

ques tribus toutes les productions de la terre sont déposées dans des greniers publics pour être partagées ensuite entre tous les membres, suivant une juste proportion des besoins. Quoiqu'on les renferme dans des greniers séparés, parmi quelques autres tribus, on n'y peut cependant jamais acquérir un droit assez exclusif de propriété pour qu'il soit permis à quelqu'un de jouir du superflu, tandis qu'autour de lui quelqu'un manque du nécessaire. Toutes les distinctions qui naissent de l'inégalité des richesses leur sont inconnues. Les noms même de riche & de pauvre n'ont pu pénétrer dans leurs langues. Ils sont enfin absolument étrangers à tous les rapports qui naissent de la propriété, ce grand objet des loix & de la politique, cette base principale de tous les gouvernemens que le genre humain a établis sur la terre.

Les hommes dans cet état conservent toujours un sentiment très-fort de leur indépendance & de leur égalité. Par-tout où la propriété n'est point établie, les distinctions qui naissent des qualités personnelles sont les seules qu'on puisse connaître, & ces distinctions mêmes ne peuvent se rendre sensibles que dans les occasions où les hommes sont forcés à déployer toutes leurs facultés. Dans les tems de grand danger & dans les affaires difficiles, on consulte la sagesse & l'expérience des vieillards & l'on suit leurs conseils. Lorsqu'ils entrent en campagne contre l'ennemi, le guerrier le plus distingué par son courage se met à la tête de la jeunesse & la conduit aux combats (1). Quand ils vont en troupe à la chasse, le chasseur le plus adroit & le plus heureux dans ses entreprises, se met encore à la tête de la troupe & en règle tous les mou-

(1) Acoſta, *Hiſt.* VI, cap. 19. Stadius, *hiſt. Braſil.* lib. II, cap. 13. Debry, III, pag. 10. Bier, 361.

vemens. Mais dans les tems de repos & de tranquillité, où l'on n'a plus aucune occasion de développer ces talens naturels, on ne connoît plus aucune espèce de prééminence. Toutes les circonstances de la vie rappellent toujours aux membres de la communauté qu'ils sont égaux. Ils sont tous vêtus, nourris & logés de la même manière. Rien de ce qui constitue la supériorité d'une part & la dépendance de l'autre n'est connu chez eux. Tout homme libre défend avec la plus grande fermeté les droits attachés à sa condition (1). Ce sentiment d'indépendance est tellement gravé dans leurs ames que rien ne peut l'en arracher, & que jamais le malheur n'a pu soumettre leur fierté à la servitude. Accoutumés à être les maîtres absolus de leurs actions, ils dédaignent d'exécuter les ordres d'un supérieur. N'ayant jamais effuyé aucune réprimande, ils ne peuvent souffrir aucune correction (2). Un grand nombre d'Américains, lorsqu'ils virent que les Espagnols les traitoient en esclaves, moururent de douleur ou se tuerent de désespoir (3).

IV. Les idées de la subordination civile sont toujours très-imparfaites & le gouvernement n'a jamais qu'une autorité bien foible chez des peuples qui sont restés dans cet état. Quand la propriété est inconnue dans une nation ou qu'elle n'en a que des idées incomplètes; quand les productions de l'industrie & les fruits spontanés de la terre sont considérés comme appartenans à la société entière, il est difficile qu'il naisse parmi les

(1) Labat, VI, 124. Brickell, *hist. of Carol.* 310.

(2) Voyez la NOTE LXI.

(3) Oviedo, *lib. III, cap. 6, pag. 97.* Vega, *conquista de la Florida*, I, 30. II, 416. Labat, II, 138. Benzo, *hist. nov. orb. lib. IV, cap. 25.*

concitoyens aucune de ces discussions qui exigent l'intervention des loix & de l'autorité publique.

Quand les droits qui naissent d'une propriété exclusive ne sont pas connus encore , les grands objets des loix & du pouvoir judiciaire ne peuvent exister. Lorsque les sauvages vont aux combats ou pour leur propre défense ou pour envahir le territoire d'un ennemi , & lorsqu'ils sont engagés dans quelque entreprise de chasse difficile & périlleuse , alors on s'apperoit que les membres d'une tribu font partie d'un corps politique ; alors ils sentent qu'ils ont une existence commune avec les compagnons de leurs travaux , & ils suivent avec soumission celui qui s'est distingué par sa valeur & par sa sagesse. Mais hors de ces cas où ils réunissent leurs efforts pour un intérêt commun , on n'apperoit parmi eux aucune trace d'union politique (1) ; on ne voit aucune forme de gouvernement. Les noms de *magistrat* & de *sujet* n'y sont pas même en usage. Chacun semble jouir encore de toute son indépendance naturelle. Si l'on propose quelque entreprise pour l'utilité publique , chaque membre de la communauté est libre d'y concourir ou de ne pas y concourir. Aucun règlement n'exige d'eux un service comme un devoir. Toutes leurs résolutions sont volontaires & partent toujours des mouvemens naturels de leur ame (2). Dans la plupart de ces peuplades grossières , on n'a pas même fait encore le premier pas qui conduit à l'établissement du pouvoir judiciaire. Le droit de la vengeance est laissé dans les mains des particuliers (3). Lorsqu'il y a eu

(1) Lozano, *descr. del gran Chaco*, 93. Melendez, *tesoros verdaderos*, II, 23. Voyez la NOTE LXII.

(2) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, III, 266, 268.

(3) Herrera, *decad.* 8, lib. IV, cap. 8.

quelque violence commise ou du sang répandu , la communauté ne se charge point d'infliger ou de modérer la punition. C'est aux parens ou aux amis à venger l'offensé ou la victime, & à recevoir la réparation offerte par le coupable. Si les vieillards s'entremettent , ce n'est jamais pour décider l'affaire , mais pour donner des conseils qui ne sont presque jamais écoutés. Comme il paroît honteux de laisser une offense impunie , le ressentiment est toujours implacable & éternel (1). On peut dire que parmi les sauvages l'objet du gouvernement ne s'étend pas au-delà de l'intérieur des familles. Ils ne s'occupent jamais à maintenir un ordre général & public par l'exercice d'une autorité permanente ; & si des travaux communs maintiennent quelque union entre les membres d'une tribu , c'est sur-tout pour attaquer ou repousser l'ennemi avec plus de vigueur & d'avantage.

A quels peuples on doit appliquer cette description.

Telle étoit la forme de l'ordre politique établi chez presque toutes les nations de l'Amérique. C'est dans cet état que se trouvent toutes les peuplades répandues dans les vastes provinces qu'arrose le Mississipi, depuis l'embouchure du fleuve Saint-Laurent , jusqu'aux confins de la Floride. Les peuples du Brésil , les habitans du Chili , quelques tribus du Paraguay & de la Guyane , & celles qui habitent les contrées qui s'étendent depuis l'embouchure de l'Orénoque jusqu'à la péninsule d'Yucatan , étoient aussi dans le même état. Dans ces sociétés si petites & si nombreuses , il devoit y avoir sans doute quelques variétés qui marquoient des différences dans les progrès de la civilisation. Mais ce seroit en vain que nous

(1) Charlevoix , *hist. de la nouv. France* , III , 2 , 1. Lafitau , I , 486. Cassini , *hist. de nuevo reyno de Granada* , 226.

chercherions ces variétés ; parce qu'elles n'ont pas été observées par des hommes en état de démêler ces légères différences qui distinguent les nations les unes des autres lors même qu'elles ont en général le même caractère. A quelque chose près , le tableau que nous venons de tracer convient également à tous les peuples de l'Amérique qui joignoient un peu d'agriculture aux produits de la chasse & de la pêche.

Quelque imparfaites & grossières que nous paroissent ces institutions, il y avoit des tribus qui avoient fait encore moins de progrès. Parmi les nations qui vivoient uniquement de la chasse & de la pêche & qui n'avoient aucune espece d'agriculture , l'union & le sentiment de la dépendance mutuelle entre les membres étoient si foibles , qu'on avoit peine à découvrir dans leurs actions quelque apparence d'ordre & de gouvernement. Il faut placer dans cette classe les Californiens , plusieurs des petites nations qui habitent la vaste contrée du Paraguay , quelques peuples des bords de l'Orénoque & de la riviere de Sainte-Magdeleine dans le nouveau royaume de Grenade (1).

Mais parmi ces nations même , où l'on apperçoit à peine l'ombre d'un gouvernement régulier , où l'autorité est resserrée dans des bornes si étroites , on trouve quelquefois des institutions qui donnent au chef un pouvoir qui semble opposé au caractère des peuples sauvages. En observant les institutions politiques établies par l'homme , soit dans l'état sauvage , soit dans la civilisation , on en découvre toujours quelques-unes d'irrégulières qui contrarient l'ordre de toutes les autres , & qu'on s'efforceroit vainement de concilier avec le

(1) Venegas , 1 , 68 , *Lettres édif.* II , 176. Techo , *hist. of Paraguay*. Churchill , VI , 78 , *hist. gén. des voyages* , XIV , 74.

syftême général des loix & des principes qui gouvernent les fociétés dans les mêmes circonftances. On en rencontre quelques-unes de femblables en Amérique parmi les peuples que nous avons confondus fous le nom commun de Sauvages. Elles font fi curieufes & fi importantes que je crois néceffaire de les faire connoître & de remonter à leur origine.

Dans le nouveau monde comme dans toutes les autres parties du globe, les contrées froides & tempérées font le fieg favori de la liberté & de l'indépendance. Là les ames font fortes & vigoureufes comme les corps. Plein du fentiment de fa dignité perfonnelle & capable des plus grands efforts pour la faire refpecter, l'homme y aspire toujours à l'indépendance, & rien ne peut foumettre fa fierté opiniâtre au joug de la fervitude. Dans les climats chauds où les corps font toujours énérvés, où une fenfation agréable & présente paroît la fuprême félicité, l'homme confent aifément à paffer fous la puiffance d'un maître. Auffi en parcourant le continent de l'Amérique du nord au fud, nous verrons toujours l'autorité s'accroître avec la chaleur du climat, & les hommes perdre de leur activité à mefure que le foleil en acquiert davantage. Dans la Floride, l'autorité des chefs & des caciques étoit non - feulement permanente, mais héréditaire. On les avoit diftingués par des ornemens particuliers, par des prérogatives de différens genres, & leurs fujets n'ofioient les approcher qu'avec ces démonftrations de refpect & de vénération que les fujets d'un defpote font accoutumés à employer en approchant du trône de leur maître (1). Chez les Natchez,

(1) Cardenas y cano *enfuyo Chrinol*, à la *hifl. de Florida*, pag. 46. Lemoine de Morgues *Joenes Florida*; *ap. de Bry*, pag. 1, 4, &c. Charlevoix, *hifl. de la nouv. France*, III, 467.

nation qui habite sur les bords du Mississipi, on connoît des différences de rang qui sont absolument ignorées des nations septentrionales. Quelques familles sont réputées nobles & jouissent de plusieurs dignités héréditaires. Le corps du peuple est considéré comme vil & formé seulement pour la sujétion. Ces distinctions sont fixées par des noms qui marquent l'élévation de la première classe & l'abaissement ignominieux de la seconde. On donne aux nobles le nom de *respectables*, & aux gens du peuple celui de *puants*. Le premier chef, celui dans lequel réside l'autorité suprême, est considéré comme un être d'une nature supérieure, comme le fils du soleil, le seul objet de leurs adorations. On n'en approche qu'avec une vénération religieuse, & on lui rend les honneurs qui sont dus au représentant de la Divinité. Ses volontés sont des loix auxquelles on doit une obéissance aveugle. La vie de ses sujets est tellement dans sa dépendance, que le malheureux qui a pu lui déplaire va lui offrir sa tête avec une profonde humilité. Sa puissance ne finit pas avec sa vie : il doit être accompagné dans l'autre monde par les personnes qui l'ont servi dans celui-ci : plusieurs de ses domestiques, ses principaux officiers & ses femmes les plus chéries sont immolés sur sa tombe; & telle est la vénération qu'il a inspirée que toutes ces victimes vont avec joie à la mort & regardent comme la distinction la plus honorable & la récompense la plus belle de leur fidélité (1), d'être choisis pour accompagner leur maître au tombeau. Aussi l'on voit établi chez les Natchez un despotisme parfait avec tout son cortège de superstition, d'arrogance & de cruauté;

(1) Dumont, *mémoire hist. sur la Louisiane*, I, 175. Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, III, 419, &c. *Lettres édif.* XX, 106, 111.

& par une singulière fatalité , ce peuple a éprouvé toutes les calamités qui appartiennent aux nations policées , quoiqu'il n'ait pas fait dans les arts & dans la civilisation beaucoup plus de progrès que les tribus dont il est entouré.

Dans les
îles.

A Hispaniola , à Cuba & dans les grandes îles , les caciques & les chefs jouissoient d'un pouvoir fort étendu , & leur dignité se transmettoit par droit héréditaire du père au fils , avec les honneurs & les prérogatives distinguées qui y étoient attachées. Les sujets avoient un grand respect pour leur chef & se soumettoient à ses ordres sans réserve & sans résistance (1). Les caciques étoient distingués par des ornemens particuliers ; & pour augmenter & maintenir la vénération des peuples , ils avoient eu l'art d'appeler la superstition au secours de leur autorité. Ils présentoient leurs commandemens comme les oracles du ciel & prétendoient être doués du pouvoir de régler les saisons , de dispenser le soleil & la pluie , selon que leurs sujets en avoient besoin.

A Bogota.

Dans quelques parties du continent l'autorité des caciques semble avoir été aussi étendue que dans les îles. Dans Bogota , qui est aujourd'hui une province du nouveau royaume de Grenade , il y avoit une nation plus nombreuse & plus avancée dans les différens arts qu'aucun autre peuple d'Amérique , à l'exception des Mexicains & des Péruviens. Elle subsistoit principalement du produit de l'agriculture. L'idée de propriété y étoit établie & les droits en étoient maintenus par des loix , transmises par tradition & observées avec un grand soin (2). Ce peuple vivoit dans de grandes villes ; il étoit vêtu

(1) Herrera , *decad. i , lib. I , cap. 16 , lib. III , cap. 44 , pag. 88. Vie de Colomb* , chap. 32.

(2) Piedrahita , *hist. de las conquistas del nouv. Reino de gran. pag. 46* ;

d'une manière convenable, & il avoit des maisons qu'on pouvoit regarder comme commodés en comparaison de celles des nations qui l'environnoient. Cette civilisation extraordinaire avoit produit des effets sensibles. Il y avoit une forme régulière de gouvernement & un tribunal établi pour connoître des différens crimes & les punir avec sévérité. On y connoissoit la distinction des rangs. Le chef, à qui les Espagnols donnoient le titre de monarque, & qui méritoit ce nom par l'appareil & l'étendue de son autorité, gouvernoit avec un pouvoir absolu. Il avoit des officiers de différens grades, & il ne paroissoit jamais en public sans une suite nombreuse : il étoit porté avec beaucoup de pompe dans une espece de palanquin, précédé par des coureurs qui alloient en avant pour faire nettoyer la route de son passage & la joncher de fleurs. La dépense de cette pompe extraordinaire se prenoit sur les taxes & sur les présens qu'il recevoit du peuple, pour qui ce prince étoit un objet de vénération si imposant que personne n'osoit le regarder en face, ni même s'approcher de lui autrement qu'en détournant le visage (1). Il y avoit sur le même continent d'autres tribus moins avancées dans la civilisation que le peuple de Bogota, chez lesquelles cependant l'esprit de liberté & d'indépendance, si naturel à l'homme sauvage, étoit déjà soumis à une sorte de police, & qui avoient des caciques revêtus d'une autorité assez étendue.

Il n'est pas aisé d'indiquer les circonstances ni de démêler les causes qui ont contribué à introduire & à établir parmi ces peuples une forme de gouvernement si différente de celui

Cause de ces
variétés,

(1) Herrera, *decad. 6, lib. I, cap. 2; lib. V, cap. 56*. Piedrahita, *cap. 5, pag. 25, &c.* Gomera, *hist. cap. 72.*

des tribus qui les environnent, & si opposé au génie des nations sauvages. Si les hommes qui ont eu occasion de les observer dans leur état primitif, y avoient apporté plus d'attention & de discernement, nous aurions pu en recevoir des lumieres suffisantes pour nous guider dans cette recherche. Si d'un autre côté l'histoire d'un peuple à qui l'usage de l'écriture est inconnu, n'étoit pas enveloppée de ténèbres impénétrables, nous pourrions tirer de cette source quelques éclaircissements. Mais nous ne pouvons rien recueillir de satisfaisant ni des relations des Espagnols ni des traditions même des habitans; il faut avoir recours aux conjectures pour expliquer les irrégularités qui se présentent dans l'état politique des peuples dont nous parlons. Comme toutes ces tribus qui avoient déjà perdu leur liberté & leur indépendance naturelle, étoient situées sous la zone torride ou dans des pays qui en sont voisins, on peut supposer que le climat a contribué à les disposer à cet état de servitude, qui semble être la destinée de l'homme dans ces régions de la terre. Mais quoique l'influence du climat, plus puissante que celle d'aucune autre cause naturelle, ne doive pas être négligée, cette circonstance seule ne peut cependant pas suffire pour donner la solution du problème. Les actions des hommes sont si compliquées qu'il ne faut pas se hâter d'attribuer à un seul principe la forme particulière qu'on leur voit prendre. Quoique le despotisme ne se trouve en Amérique que sous la zone torride & dans les pays chauds qui l'avoisinent, j'ai déjà observé que ces pays sont habités par différentes tribus, dont les unes jouissent d'une grande liberté & les autres ne sont soumises à aucune espece de police. L'indolence & la timidité particulière aux habitans des isles les rendoient tellement incapables des sentimens &

des

des efforts nécessaires pour rester dans l'indépendance, qu'il seroit inutile de chercher quelque'autre cause de leur lâche soumission à la volonté d'un chef. La servitude des Natchez & des habitans de Bogota semble avoir été un effet naturel de la différence qu'il y avoit entre leur état & celui des autres Américains. Ils formoient des nations fixes, résidant constamment dans le même lieu. La chasse n'étoit point la principale occupation des premiers, & les derniers ne paroissent pas avoir compté sur cette ressource pour en faire un moyen de subsistance. Les uns & les autres avoient fait assez de progrès dans l'agriculture & dans les arts, pour avoir pu introduire dans leur police une idée plus ou moins précise de la propriété. Dans cet état de société, l'avarice & l'ambition ont déjà des objets sur lesquels elles peuvent exercer leur influence. Des vues d'intérêt attirent les hommes personnels; le desir de la prééminence excite les entreprenans : les uns & les autres aspirent à la domination, & des passions inconnues à l'homme sauvage les portent à empiéter sur les droits de leurs concitoyens. Des motifs qui sont également étrangers à toutes les nations sauvages, obligent le peuple à se soumettre sans résistance à l'autorité usurpée de leurs supérieurs; mais parmi ces nations mêmes, on n'auroit pas pu, sans le secours de la superstition, rendre l'esprit des peuples si docile & le pouvoir des chefs si étendu. C'est la fatale influence de la superstition, qui dans tous les degrés de la société abaisse & dégrade l'esprit humain, brise sa vigueur & son indépendance naturelle. Qui-conque fait manier cet instrument redoutable, est sûr de dominer sur son espece. Malheureusement pour les peuples dont les institutions sont l'objet de nos recherches, ce pouvoir étoit entre les mains de leurs chefs. Les caciques des isles

pouvoient faire parler comme il leur plaisoit , leurs *Cémis* ou divinités , & c'étoit par leur interposition & en leur nom qu'ils impofoient des tributs & des charges fur le peuple (1). Le grand chef des Natchez étoit le principal ministre , ainfi que le représentant du soleil qu'ils adoroient. Le refpect que le peuple de Bogota avoit pour fes monarques étoit dicté par la religion ; l'héritier apparent du royaume étoit élevé dans l'intérieur du temple principal , fous une difcipline auftere & avec des cérémonies particulieres , propres à inspirer à fes fujets la plus haute opinion de la fainteté de fon caractère & de la dignité de fa place (2). Ainfi la fuperftition , qui dans les premiers périodes de la fociété eft entierement inconnue , ou qui épuife toute fa force en pratiques vaines & puérides , avoit déjà pris un empire marqué fur les peuples Américains qui avoient fait quelques progrès vers la civilifation ; ainfi c'étoit déjà le principal instrument qui avoit servi à plier leur ame à une fervitude prématurée ; & dès le commencement de leur carrière politique , elle les avoit fousmis à un despotifme prefque auffi rigoureux que celui qui opprime les nations dans le dernier période de leur corruption & de leur décadence.

Art de la
guerre.

V. Après avoir examiné les inftitutions politiques des peuples fauvages en Amérique , notre attention fe porte naturellement fur leur art de faire la guerre , c'est-à-dire , fur les moyens qu'ils ont imaginés pour la fûreté & la défenfe nationale. Les petites tribus difperfées fur ce continent font non-feulement indépendantes & ifolées , mais fe trouvent engagées dans des hoftilités perpétuelles les unes avec les au-

(1) Herrera , *decad.* 1 , *lib.* III , *cap.* 3.

(2) Piedrahita , *pag.* 27.

tres (1). Quoique l'idée d'une propriété particulière appartenant à un seul individu leur soit étrangère, les Américains les plus grossiers connoissent le droit que chaque communauté a sur ses propres domaines; ils regardent ce droit comme entier & exclusif, autorisant le possesseur à repousser par la force toute usurpation des tribus voisines. Comme il est de la plus grande importance pour eux qu'on ne vienne point troubler ou détruire le gibier dans leur terrain de chasse, ils défendent avec une attention jalouse cette propriété nationale; mais comme en même-tems leurs territoires sont fort étendus & que les limites n'en sont pas exactement fixées, il s'élève des sujets innombrables de querelles qui rarement se terminent sans effusion de sang. Même dans cet état simple & primitif de la société, l'intérêt est une source de discorde, qui souvent oblige les tribus sauvages à prendre les armes, pour repousser ou punir ceux qui font des incursions dans les forêts ou dans les plaines d'où ils tirent leur subsistance.

Mais l'intérêt n'est pas le motif le plus fréquent ni le plus puissant des hostilités continuelles qui subsistent parmi les nations sauvages. Il faut en chercher la principale cause dans cette passion de vengeance qui brûle dans le cœur des sauvages avec tant de violence que le besoin de la satisfaire peut être regardé comme le caractère distinctif des hommes dans l'état qui précède la civilisation. Des circonstances très-puissantes, soit dans la police intérieure des tribus sauvages, soit dans leurs opérations au-dehors contre des ennemis étrangers, concourent à nourrir & à fortifier une passion si funeste à la tranquillité générale. Lorsqu'on laisse à chaque individu le

Leurs motifs
pour faire la
guerre.

(1) Ribas, *hist. de los triunf.* pag. 9.

Esprit de
vengeance.

De-là la fé-
rocité de
leurs guerres.

droit de venger ses injures de ses propres mains, toute offense est ressentie avec une extrême vivacité, & la vengeance s'exerce avec une animosité implacable. Le tems ne peut effacer la mémoire de l'injure qu'on a reçue, & il est rare qu'elle ne soit pas à la fin expiée par le sang de l'agresseur. Les nations sauvages sont gouvernées dans leurs guerres publiques par les mêmes idées & animées du même esprit que dans la poursuite de leurs vengeances particulières. Dans les petites communautés chaque individu est affecté de l'injure & de l'affront qu'on fait au corps dont il est membre, comme si c'étoit une atteinte directe à son propre honneur ou à sa sûreté personnelle. Le desir de la vengeance se communique de l'un à l'autre & devient bientôt une espèce de fureur. Comme les sociétés foibles ne peuvent entrer en campagne que par petites troupes, chaque guerrier a le sentiment de sa propre importance & fait qu'une partie considérable de la vengeance publique dépend de ses propres efforts. Ainsi la guerre qui entre de grands états se fait avec peu d'animosité, se poursuit par les petites tribus avec toute la violence d'une querelle particulière. Le ressentiment de ces nations est aussi implacable que celui des individus. Il peut dissimuler ou suspendre ses effets, mais il ne s'éteint jamais, & souvent lorsqu'on s'y attend le moins il éclate avec un surcroît de fureur (1). Lorsque les nations policées ont obtenu l'honneur de la victoire ou une augmentation de domaine, elles peuvent terminer glorieusement une guerre; mais les sauvages ne sont satisfaits qu'après avoir exterminé la tribu qui est l'objet de leur rage. Ils combattent non pour

(1) Boucher, *hist. naturelle de la nouv. France*, pag. 93. Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, III, 215, 251. Lery, *ap. de Bry*, III, 204. Creuxii, *hist. Canadæ*, pag. 72. Lozano, *descr. del gran Chaco*, 95. Hennepin, *mœurs des Sauv.* 40.

conquérir, mais pour détruire. S'ils commencent des hostilités, c'est avec la résolution de ne plus voir la face de leurs ennemis qu'en état de guerre, & de poursuivre la querelle avec une haine éternelle (1). Le desir de la vengeance est le premier & presque le seul principe qu'un sauvage songe à inculquer dans l'ame de ses enfans (2). Ce sentiment croît avec eux à mesure qu'ils avancent en âge, & comme leur attention ne se porte que sur un petit nombre d'objets, il acquiert un degré de force inconnue parmi les hommes dont les passions sont dissipées & affoiblies par la variété de leurs goûts & de leurs occupations. Ce desir de vengeance qui s'empare du cœur des sauvages, ressemble plutôt à la fureur d'instinct des animaux qu'à une passion humaine. On le voit s'exercer avec une fureur aveugle même contre des objets inanimés. Si un sauvage est blessé par hasard par une pierre, il la saisit souvent par un transport de colere & tâche d'appaîser sur elle son ressentiment en la brisant (3). S'il est blessé d'une fleche en combattant, il l'arrache de sa blessure, la rompt avec ses dents & la jette en pieces sur la terre (4). A l'égard de ses ennemis la rage de la vengeance ne connoît point de bornes. Dominé par cette passion, l'homme devient le plus cruel de tous les animaux; il ne fait ni plaindre, ni pardonner, ni épargner.

La violence de cette passion est si bien connue des Améri-

(1) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, III, 251. Colden, I, 108, II, 126, Barrere, pag. 170, 173.

(2) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, III, 326. Lery, *ap. de Bry*, III, 236. Lozano, *hist. de Paraguay*, I, 144.

(3) Lery, *ap. de Bry*, III, 190.

(4) Lery, *ap. de Bry*, III, 208. Herrera, *decad.* 1, lib. VI, cap. 8.

cains eux-mêmes, que c'est elle qu'ils invoquent toujours pour exciter le peuple à prendre les armes. Si les anciens d'une tribu veulent arracher les jeunes gens à l'indolence ; si un chef se propose d'engager une troupe de guerriers à le suivre dans une incursion sur le territoire ennemi, c'est de l'esprit de vengeance qu'ils tirent les motifs les plus puissans de leur éloquence martiale. « Les os de nos concitoyens », disent-ils, « sont encore exposés sur la terre. Leur lit ensanglanté n'a pas encore été nettoyé. Leurs esprits crient contre nous ; il faut les apaiser. Allons & dévorons ceux qui les ont massacrés. Ne restez pas plus long-tems dans l'inaction sur vos nattes ; levez la hache ; consolez les esprits des morts, & dites-leur qu'ils vont être vengés (1) ».

Perpétuité
des guerres.

Echauffés par ces exhortations, les jeunes Sauvages se saisissent de leurs armes avec un transport de fureur, entonnent la chanson de guerre & brûlent d'impatience de tremper leurs mains dans le sang de leurs ennemis. Des guerriers particuliers rassemblent souvent de petites troupes & vont attaquer une tribu ennemie sans consulter les chefs de la bourgade. Un seul guerrier par un mouvement ou de caprice ou de vengeance, se met quelquefois seul en campagne & fait plusieurs centaines de milles pour surprendre & tuer quelques ennemis (2). Les exploits d'un guerrier dans ces excursions solitaires, forment souvent la partie principale de l'histoire d'une campagne américaine (3), & les chefs se prêtent à ces faillies irrégulières du courage parce qu'elles tendent à entretenir l'esprit martial &

(1) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, III, 216, 217. Lery, *ap. de Bry*, III, 204.

(2) Voyez la NOTE LXIII.

(3) Voyez la NOTE LXIV.

qu'elles accoutument le peuple à l'audace & au danger (1). Mais lorsqu'il s'élève une guerre nationale, entreprise par autorité publique, les délibérations se prennent avec règle & avec lenteur. Les anciens s'assemblent; ils exposent leurs opinions dans des discours solennels; ils pèsent avec maturité la nature de l'entreprise, & en discutent les avantages ou les défavantages avec beaucoup de prudence & de sagacité politique. Les prêtres & les devins sont consultés; quelquefois même on prend l'avis des femmes (2). Si la décision est pour la guerre, on s'y prépare avec beaucoup de cérémonie. Il se présente un chef pour diriger l'expédition, & il est accepté; mais personne n'est obligé de le suivre: la résolution qu'a prise la communauté de commencer les hostilités, n'impose à aucun de ses membres l'obligation de prendre part à la guerre. Chaque individu reste le maître de sa conduite; & il ne s'engage à servir que de sa pure volonté (3).

Les principes qui dirigent leurs opérations militaires, quoiqu'extrêmement différens des principes qui reglent celles des nations civilisées, sont cependant très-appropriés à leur état politique & au pays dans lequel ils font la guerre. Ils n'entrent jamais en campagne avec des corps nombreux, dont la subsistance durant de longs voyages à travers des lacs & des rivières, & dans des marches de plusieurs centaines de milles à travers des forêts horribles, exigeroit de plus grands efforts de prévoyance & d'industrie que ne peuvent en faire les sauvages. Leurs armées ne sont point embarrassées de lourds ba-

Maniere de
faire la guerre.

(1). Bossu, *voy. I*, 140. Lery, *ap. de Bry* 215. Hennepin, *mœurs des Sauvages*,

41. Lafitau, *II*, 169.

(2) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, *III*, 215, 268. Bier, 367, 380.

(3) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, *III*, 217-218.

gages. Chaque guerrier porte avec ses armes une natte & un petit sac de maïs , & c'est ce qui forme tout son équipement militaire. Quand ils sont encore à une certaine distance des frontières du pays ennemi , ils se dispersent dans les bois & vivent du gibier qu'ils tuent & des poissons qu'ils prennent. Dès qu'ils s'approchent du territoire de l'ennemi qu'ils vont attaquer , ils rassemblent toutes les troupes & s'avancent avec beaucoup d'ordre & de précaution. Ils ne mettent point leur gloire à attaquer l'ennemi de front & à force ouverte. Le surprendre & le détruire, voilà le plus grand mérite d'un chef & la gloire de ses guerriers. Comme la chasse & la guerre sont leurs seules occupations , ils y portent le même esprit & les mêmes ruses. Ils suivent leurs ennemis à la trace au travers des forêts. Ils emploient dans la guerre ces moyens que prend le chasseur pour découvrir sa proie , cette adresse à se tenir caché près des lieux où elle peut être , cette patience à l'attendre pendant plusieurs jours jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus lui échapper & qu'il soit plus sûr de la prendre. Lorsqu'ils ne rencontrent point de parti détaché de l'ennemi ils s'avancent jusques dans les villages , mais avec tant de précautions pour cacher leur approche qu'ils se glissent souvent dans les forêts en marchant sur les mains & sur les pieds ; & pour mieux se cacher ils se peignent la peau de couleur de feuilles mortes (1). Lorsqu'ils sont assez heureux pour n'être pas découverts , ils brûlent les cabanes en silence & massacrent les habitans qui veulent fuir les flammes. S'ils espèrent de n'être pas poursuivis dans leur retraite , ils amènent avec eux quelques prisonniers ,

(1) Charlevoix , *hist. de la nouv. France* , III , 237 , 238. Hennepin , *mœurs des Sauvages* , pag. 59.

qu'ils destinent au fort le plus affreux. Mais si malgré toutes leurs précautions & toute leur adresse, leurs desseins & leurs mouvemens sont découverts, ils pensent alors que le parti le plus sage est de se retirer. Attaquer un ennemi en plein champ lorsqu'il est sur ses gardes & avec des forces égales, leur paroît une extrême folie. Le succès le plus brillant paroît une défaite au chef, s'il l'a acheté par une perte considérable de ses compagnons (1), & jamais il ne se glorifie d'une victoire souillée de leur sang (2). La mort même la plus honorable ne fauve pas la mémoire d'un guerrier du reproche d'imprudence & de témérité (3).

Cette maniere de faire la guerre étoit universelle en Amérique ; les petites nations sauvages répandues dans des pays & des climats très-divers, montraient toutes plus de ruses que d'audace dans leurs entreprises militaires. Frappés de l'opposition de leurs principes à cet égard avec les idées & les maximes des nations Européennes, quelques auteurs ont pensé qu'il falloit en chercher la source dans la foiblesse & la lâcheté qui semblent caractériser sur-tout les Américains & qui les rendent incapables de toute action noble & généreuse (4) ; mais si nous faisons réflexion que dans les occasions extraordinaires qui exigent de grands efforts, non-seulement ils savent se défendre avec opiniâtreté, mais qu'ils attaquent même l'ennemi avec le courage le plus audacieux, nous verrons bien que leurs principes doivent avoir quelque autre cause que

(1) Voyez la NOTE LXV.

(2) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, III, 238, 307. Biet, 381. Lafitau ; *mœurs des Sauvages*, II, 248.

(3) Charlevoix, III, 376. Voyez la Note LXVI.

(4) *Recherch. philos. sur les Amér.* I, 115. *Voy. de March.* IV, pag. 410.

cette timidité qu'on prétend leur être naturelle (1). Le nombre des hommes dans chaque tribu est si petit & les difficultés de l'accroître parmi les dangers & les peines de la vie sauvage sont si considérables, que la vie d'un citoyen est extrêmement précieuse & sa conservation le premier objet du gouvernement. Si le point d'honneur parmi les foibles tribus d'Amérique eût été le même que chez les nations puissantes de l'Europe, si elles avoient couru à la célébrité & à la victoire en méprisant les dangers & la mort, elles auroient été bientôt détruites entièrement par des maximes si peu conformes à l'état de leur population. Mais dans les tribus assez nombreuses pour être en état d'agir avec des forces plus considérables & de soutenir des pertes sans un affoiblissement sensible, les opérations militaires des Américains ressembloient beaucoup à celles des autres nations. Les Brésiliens & les peuples qui habitoient les bords de la rivière de la Plata entroient en campagne avec des corps de troupes assez considérables pour mériter le nom d'armée (2). Ils défoient l'ennemi au combat, engageoient des batailles rangées & dispuoient la victoire avec cette férocité opiniâtre, qui semble naturelle à des hommes qui ne font la guerre que pour exterminer leur ennemi sans demander ni faire de quartier (3). Dans les puissans empires du Mexique & du Pérou, on assembloit de très-grandes armées & l'on donnoit de fréquentes batailles; la théorie & la pratique de la guerre y étoient bien différentes que chez ces petites tribus qui prenoient le nom de nations.

Ils ne peuvent établir aucun ordre & aucune discipline dans les armées.

Mais quoique la vigilance & l'attention soient les qualités

(1) Lafitau, *mœurs des Sauvages*, II, 248, 249. Charlevoix, *nouv. France*, III, 307.

(2) Fabri, *Veriff. descript. Indiaz*, ap. de Bry, VII, pag. 42.

(3) Voyez la NOTE LXVII.

les plus nécessaires , par-tout où la guerre se fait par la ruse & par les surprises ; quoique les Américains dans toutes les actions particulieres montrent toujours la plus grande adresse , c'est une chose très-remarquable que lorsqu'ils entrent en campagne ils prennent rarement les précautions les plus essentielles pour leur sûreté. Telle est la difficulté de soumettre les sauvages à la subordination & de les faire agir de concert ; telle est leur présomption & leur aversion pour toute espece de contrainte , que presque jamais on ne peut les obliger à suivre les ordres & les conseils de leurs chefs. Ils n'ont pendant la nuit aucune sentinelle autour des lieux où ils sont campés. Souvent après avoir fait plusieurs centaines de milles pour surprendre l'ennemi , ils sont surpris eux-mêmes & égor-gés dans le sommeil profond où ils se plongent comme s'ils n'avoient à redouter aucun danger (1).

Mais si malgré cette négligence & cette sécurité qui leur fait perdre souvent le fruit de toutes leurs ruses , ils surprennent l'ennemi sans défense , ils fondent sur lui avec la plus grande férocité ; ils enlèvent la chevelure de tous ceux qui tombent sous leur rage (2) , & rapportent chez eux en triomphe ces étranges trophées. Ils les conservent comme des monumens , non-seulement de leur valeur , mais de la vengeance qu'ils savent exercer sur ceux qui deviennent les objets du ressentiment public (3). Ils emploient plus de soins encore pour faire des prisonniers. Dans leur retraite , s'ils esperent la faire sans être inquiétés par l'ennemi , ils ne font communément aucune insulte à ces prisonniers , & ils les traitent même avec

(1) Charlevoix , III , 236 , 237. *Lettres édif.* XVII , 308 , XX , 130. Lafitau , *mœurs des Sauvages* , II , 247. Lahontan , II , 176.

(2) Voyez la NOTE LXVIII.

(3) Lafitau , *mœurs des Sauvages* , tom. II , pag. 256.

quelque humanité, quoiqu'ils les gardent avec l'attention la plus rigoureuse.

Mais après cette suspension momentanée de leur férocity, leur rage reprend une nouvelle fureur. Lorsqu'ils approchent des frontieres de leur pays, on dépêche quelques-uns d'entre eux pour aller apprendre à leurs concitoyens le succès de leur expédition. C'est alors que les prisonniers commencent à pressentir le sort qui les menace. Les femmes des villages & les jeunes gens qui ne sont pas encore en âge de porter les armes, s'assemblent : ils se rangent en deux lignes & tandis qu'ils font un bruit affreux avec des bâtons & des pierres (1), les prisonniers passent au milieu d'eux. Des lamentations sur la perte des citoyens qui sont tombés dans le combat, avec les expressions de la douleur la plus excessive, succèdent à ces premiers cris de joie & de vengeance ; mais dans un moment, à un signal donné, les larmes cessent, on passe encore avec une rapidité incroyable de la douleur la plus profonde à la joie la plus vive, & l'on commence à célébrer la victoire avec les transports d'un triomphe barbare (2). Le sort des prisonniers est cependant encore incertain. Les anciens de la tribu s'assemblent pour le décider. Quelques-uns sont destinés à être tourmentés jusqu'à la mort pour assouvir la vengeance des vainqueurs, d'autres à remplacer les membres de la tribu victorieuse qui ont été tués dans cette guerre ou dans les précédentes. Ceux qui sont réservés à ce sort plus doux sont conduits aux cabanes de ceux dont les parens ont été tués. Les femmes les attendent à la porte, & si elles les reçoivent leurs

(1) Lahontan, II, 184.

(2) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, III, 241, Lafitau, *mœurs des Sauvages*, tom. II, 264.

souffrances sont finies. Ils sont adoptés dans la famille & placés suivant leur maniere de s'exprimer, sur la natte du mort. Ils prennent son nom, son rang & sont traités avec la tendresse que l'on doit à un pere, à un frere, à un mari ou à un ami. Mais si par un caprice ou par un reste de desir de vengeance, les femmes refusent de recevoir le prisonnier qui leur est offert, son arrêt est prononcé, & il n'est aucun pouvoir qui puisse le sauver de la torture & de la mort.

Les prisonniers, quand leur sort est encore incertain, vivent comme s'ils étoient absolument étrangers à tout ce qui peut leur arriver. Ils mangent, boivent & dorment comme s'ils jouissoient du sort le plus tranquille & comme si aucun danger ne les menaçoit. Ils entendent sans changer de visage, l'arrêt fatal qu'on leur prononce, se préparent à le subir en hommes, & entonnent la chanson de mort. Les vainqueurs s'assemblent comme à une fête solemnelle, résolus à mettre le courage des patiens aux plus cruelles épreuves. C'est alors que l'on voit une scene dont la description doit glacer d'horreur tous ceux que les institutions douces ont accoutumés à respecter l'homme & à s'attendrir à l'aspect de ses souffrances. Le prisonnier est lié à un poteau, mais de maniere qu'il peut courir tout autour. Tous ceux qui sont présens, hommes, femmes, enfans, tous fondent sur lui comme des furies. On emploie contre ce malheureux toutes les especes de tortures que peut inventer la fureur de la vengeance. Quelques-uns lui brûlent le corps avec des fers rouges, d'autres les coupent en morceaux avec des couteaux; d'autres séparent la chair des os ou lui enfoncent des clous qu'ils tournent ensuite dans les nerfs. Ils s'efforcent, à l'envi les uns des autres, d'imaginer des raffinemens de cruauté. Rien ne met des bornes à leur rage

Indifférence
des prison-
niers sur leur
sort.

que la crainte d'abrégér la durée de leur vengeance , en donnant la mort par l'excès des souffrances ; & telle est leur ingénieuse barbarie qu'ils évitent toujours de porter des coups dans les parties du corps où ils seroient mortels ; ils prolongent pendant plusieurs jours les tourmens de leur victime. Cet infortuné au milieu de toutes ses souffrances chante d'une voix ferme la chanson de mort , célèbre ses propres exploits , insulte à ceux qui le tourmentent , en leur reprochant de ne savoir pas venger la mort de leurs parens & de leurs amis , les avertit de la vengeance qu'on tirera de sa mort , & excite enfin leur férocité par toutes sortes d'injures & de menaces. La force & le courage qu'il fait éclater dans cette situation terrible est le plus beau triomphe d'un guerrier. Fuir ou abrégér ses tourmens par une mort volontaire est une lâcheté qu'on punit par l'infamie. Celui qui laisse échapper quelque signe de faiblesse , est mis à mort sur le champ par mépris , parce qu'on le juge indigne d'être traité comme un homme (1). Animés par ces idées & par ces sentimens , les Américains souffrent , même sans pousser un seul gémissement , des tourmens que la nature humaine ne sembleroit pas être capable de supporter.

« Laissez-là » , disoit un vieux chef des Iroquois à un de ses bourreaux qui l'avoit blessé d'un coup de couteau , « laissez-là vos coups de couteau & faites-moi mourir par le feu , » afin que par mon exemple j'apprenne à ces chiens , vos » alliés au-delà des mers , à souffrir comme des hommes (2) ». Cette magnanimité , dont les exemples sont très-fréquens parmi les guerriers Américains , au lieu d'exciter de l'admiration ou d'inspirer de la pitié , ne fait qu'irriter la vengeance

(1) De la Potherie , II , 237 , III , 48.

(2) Colden , *hist. of five nations* , I , 200.

des ennemis & les porter à de nouveaux actes de cruauté (1). Las enfin de lutter avec des hommes dont rien ne peut vaincre la confiance, quelque chef dans un mouvement de rage finit par les tuer de son poignard ou de sa massue (2).

A ces scènes barbares en succèdent souvent de plus horribles encore. Il est impossible d'assouvir jamais la vengeance dans le cœur d'un Sauvage, & les Américains mangent quelquefois les victimes qu'ils ont si cruellement tourmentées. Dans l'ancien monde la tradition a conservé la mémoire de quelques nations féroces & barbares qui se nourrissoient de chair humaine; mais il y avoit dans toutes les parties du nouveau monde des peuples à qui cette coutume étoit familière. Elle étoit établie dans le continent méridional (3), dans plusieurs des îles (4) & dans différens cantons de l'Amérique septentrionale (5). Dans les pays de l'Amérique où des circonstances qui nous sont inconnues ont en grande partie aboli cet usage, il paroît avoir été tellement connu que l'idée en est incorporée dans les formules même du langage. Lorsque les Iroquois veulent exprimer la résolution qu'ils ont prise de faire la guerre à une nation ennemie, ils disent, *allons & mangeons cette nation*. S'ils sollicitent le secours d'une tribu voisine, ils l'invitent à venir *manger du bouillon fait de la*

(1) *Voy. de Lahontan*, I, 236.

(2) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, III, 243, &c. 385. Lafitau, *mœurs*, II, 265. Creuxii, *hist. Canad.* pag. 73. Hennepin, *mœurs des Sauvages*, pag. 64, &c. Lahontan, I, 233, &c. Dutertre, II, 405. De la Potherie, II, 22, &c.

(3) Stadius, *op. de Bry*, III, 123. Lery, *ibid.* 210. Bier, 384. *Lettres édif.* XXIII, 341. Pifo, 8. La Condamine, 84-97. Ribas, *hist. de los triunfos*, 473.

(4) *Life of Columb*, 529. Martyr, *decad.* pag. 18. Dutertre, II, 405.

(5) Dumont, *mém.* I, 254. Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, I, 259, II, 14, III, 21. De la Potherie, III, 50.

chair de leurs ennemis (1). Cette coutume n'étoit pas particulière aux peuplades les plus grossières & les moins civilisées : le principe qui y a donné naissance est si profondément enraciné dans l'ame des Américains, qu'elle subsistoit au Mexique, l'un des empires policés du nouveau monde, & qu'on en a découvert des traces parmi les habitans plus doux encore de l'empire du Pérou. Ce n'étoit point la disette des alimens & les besoins importuns de la faim qui forçoient les Américains à se nourrir ainsi de leurs semblables. Dans aucun pays la chair humaine n'a été employée comme une nourriture ordinaire, & il n'y a que la crédulité & les méprises de quelques voyageurs qui aient pu faire croire que certains peuples en faisoient un des moyens ordinaires de leur subsistance. L'ardeur de la vengeance a d'abord porté les hommes à cette action barbare (2) ; mais les peuples les plus farouches ne mangeoient que les prisonniers qu'ils avoient faits à la guerre ou ceux qu'ils regardoient comme ennemis (3). Les femmes & les enfans n'étant point pour eux des objets de haine, n'avoient rien à craindre des effets réfléchis de leur vengeance, lorsqu'ils n'étoient pas massacrés dans la fureur d'une première incursion en pays ennemi (4).

Les peuples de l'Amérique méridionale assouvissent leur vengeance d'une manière un peu différente, mais avec une

(1) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, III, 208, 209. *Lettres édif. XXIII*, pag. 277. De la Potherie, II, 298. Voyez la NOTE LXIX.

(2) Biet, 383. Blanco, *conversion de Piritu*, pag. 28. Brancroft, *nat. hist. of Guiana*, dec. 259, &c.

(3) Voyez la NOTE LXX.

(4) Biet, 382. Bandini, *vita di Americo*, 84. Dutertre, 405. Fermin, *descr. de Surinam*, I, 54.

férocity non moins implacable. Lorsqu'ils voient arriver leurs prisonniers, ils les traitent au premier abord aussi cruellement que les habitans de l'Amérique septentrionale traitent les leurs (1); après ce premier mouvement de fureur, non-seulement on cesse de les insulter, mais on leur marque la plus grande bonté. Ils sont caressés & bien nourris, & on leur envoie même de belles & jeunes femmes pour les soigner & les consoler. Il n'est pas aisé d'expliquer cette singularité de leur conduite, à moins qu'on ne l'impute à un raffinement de cruauté; car tandis qu'ils paroissent occupés d'attacher davantage leurs prisonniers à la vie, en leur fournissant tout ce qui peut la rendre agréable, l'arrêt de leur mort est irrévocablement porté. A un certain jour déterminé, la tribu victorieuse s'assemble, le captif est amené en grande solennité; il voit les préparatifs du sacrifice avec autant d'indifférence que s'il n'étoit pas lui-même la victime; il attend son sort avec une fermeté inébranlable, & un seul coup lui fait perdre la vie. Au moment où il tombe, les femmes s'emparent de son corps & l'apprentent pour le festin. Elles teignent leurs enfans de son sang, pour allumer dans leur ame une haine implacable contre leurs ennemis, & toute la tribu se réunit pour dévorer la chair de la victime avec une avidité & des transports de joie inexprimables (2). Ces peuples regardent le plaisir de manger le corps d'un ennemi massacré, comme le plaisir le plus doux & le plus complet de la vengeance. Par-tout où cet usage est établi, les prisonniers ne peuvent point échapper à la mort, mais ils ne sont pas toujours tourmentés avec la

(1) Stadius, *ap. de Bry*, III, 40, 123.

(2) Stadius, *ap. de Bry*, III, 128. Lery, *ibid.* 210.

même barbarie qu'ils le font chez les peuples moins familiarisés avec ces horribles festins (1).

Comme il n'y a point de guerrier Américain dont la confiance ne puisse être mise à ces rudes épreuves, le grand objet de l'éducation & de la discipline dans le nouveau monde est d'y préparer les hommes de bonne heure. Chez les nations où l'on fait la guerre à force ouverte, où l'on défie ses ennemis au combat, où la victoire est le fruit de la supériorité des talens ou du courage, les soldats sont formés à être actifs, forts & audacieux. Mais en Amérique, où l'esprit & les maximes de la guerre sont très-différens, le courage passif est la vertu qu'on estime le plus. Aussi les Américains s'occupent-ils de bonne heure à acquérir une qualité qui leur apprendra à se comporter en hommes, lorsque leur fermeté sera mise à l'épreuve. Tandis que dans les autres pays les jeunes gens s'adonnent à des exercices qui demandent de la force & de l'activité, les jeunes Américains disputent entr'eux à qui montrera la plus grande patience dans les souffrances. Ils endurent les organes de la sensibilité par ces épreuves volontaires, & s'accoutument par degrés à souffrir sans se plaindre des douleurs les plus aiguës. On voit un jeune garçon & une jeune fille entrelacer leurs bras nus & placer un charbon allumé entre les deux bras, pour voir lequel montrera le premier assez d'impatience pour secouer le charbon (2). Lorsqu'un jeune homme est admis à la classe des guerriers, ou lorsqu'un guerrier est élevé à la dignité de capitaine ou de chef, on les soumet à des épreuves toujours analogues à ce

(1) Voyez la NOTE LXXI.

(2) Charlevoix, *histoire de la nouvelle France*, III, 307.

genre de fermeté. Ce ne sont pas des actes de valeur mais de patience ; on ne leur demande pas de se montrer en état d'attaquer , mais capables de souffrir. Chez les nations qui habitent les bords de l'Orénoque , si un guerrier aspire au rang de capitaine , il est obligé de s'y préparer par un long jeûne , plus rigoureux que celui des plus dévots hermites. Les chefs s'assemblent ensuite ; chacun d'eux lui donne trois coups d'un gros fouet , si vigoureusement appliqués que tout son corps en est couvert de plaies ; & s'il donne le moindre signe d'impatience ou même de sensibilité , il est déshonoré & rejeté à jamais , comme indigne de l'honneur auquel il prétend. Après quelques intervalles la constance du candidat est soumise à des épreuves plus cruelles encore. On le couche dans un hamac , les mains fortement attachées , & l'on jette sur lui une multitude innombrable de fourmis venimeuses , dont la morsure cause des douleurs très-vives & produit une violente inflammation. Les juges de son courage se tiennent debout autour du hamac , & tandis que ces cruels insectes s'attachent aux parties les plus sensibles de son corps , il ne faudroit qu'un soupir , un gémissement , un seul mouvement involontaire de sensibilité , pour le faire exclure de la dignité qu'il ambitionne d'obtenir. Cela ne suffit pas encore pour établir complètement le degré de mérite qu'on attend de lui , il faut qu'il se soumette à une nouvelle épreuve plus redoutable qu'aucune de celles qu'il vient de subir. On le suspend de nouveau dans son hamac & on le couvre de feuilles de palmier : on allume au-dessous de lui un feu d'herbes puantes , de manière qu'il en sente la chaleur & qu'il est enveloppé de la fumée. Quoique brûlé tout à la fois & presque étouffé , il est obligé de montrer la même patience & la même insensibilité. On en

voit plusieurs périr dans ce terrible essai de fermeté ; mais ceux qui le subissent avec applaudissement , reçoivent en cérémonie les marques de leur nouvelle dignité & sont dès-lors regardés comme des chefs d'un courage reconnu , & dont la conduite dans les occasions plus critiques ne peut manquer de faire honneur à leur pays (1). Dans l'Amérique septentrionale le noviciat d'un guerrier n'est ni aussi rigoureux ni soumis à autant de formalités. Cependant un jeune homme n'y a le droit de porter les armes qu'après que sa patience & son courage ont été éprouvés par le feu , par des coups & par des insultes plus intolérables encore pour des âmes fières (2).

Cette fermeté extraordinaire avec laquelle les Américains endurent les tourmens les plus cruels a porté quelques auteurs à croire que par une suite de la foiblesse particulière de leur constitution , ils ont moins de sensibilité que les autres hommes ; de même que les femmes & les personnes qui ont la fibre molle & lâche sont moins affectées de la douleur que les hommes robustes dont la fibre est plus forte & plus tendue ; mais les Américains ne diffèrent pas tellement du reste de l'espèce humaine par leur constitution physique , que cela suffise pour expliquer cette singularité de leurs mœurs. Elle a sa source dans un principe d'honneur , inculqué dès l'enfance & cultivé avec assez de soin pour inspirer à l'homme même dans cet état sauvage , une magnanimité héroïque à laquelle la philosophie a vainement tâché de l'élever dans l'état de civilisation & de lumière. L'Américain apprend de bonne heure à regarder cette constance inébranlable comme la prin-

(1) Gumilla, II, 286, &c. Biet, 376, &c.

(2) Charlevoix, *hist. de la nouvelle France*, III, : 19.

cipale distinction de l'homme & la plus haute perfection d'un guerrier. Comme les idées qui reglent sa conduite & les passions qui échauffent son cœur, sont en petit nombre, elles agissent avec plus d'efficacité que lorsque l'ame est occupée d'une grande multitude d'objets ou distraite par la diversité de ses affections. Ainsi lorsque tous les motifs qui peuvent agir avec force sur l'ame d'un Sauvage, se réunissent pour lui faire souffrir le malheur avec dignité, on le verra supporter des tourmens qui paroissent au-dessus de toutes les forces humaines ; mais dans toutes les occasions où le courage des Américains n'est pas excité par les idées qu'ils se sont faites de l'honneur, ils se montrent aussi sensibles à la douleur que les autres hommes (1). D'ailleurs cette fermeté dans les souffrances pour laquelle les Américains sont si justement célébrés, n'est pas une vertu générale parmi eux. On a vu la constance de plusieurs victimes succomber aux agonies de la torture ; leur foiblesse & leurs plaintes complètent alors le triomphe de leurs ennemis & réfléchissent une idée de déshonneur sur leurs concitoyens (2).

Les hostilités continuelles qui subsistent parmi les tribus Américaines produisent des effets très-funestes. Comme ils n'ont pas assez d'industrie pour amasser, même dans le tems de paix, des provisions de subsistance au-delà du nécessaire, lorsque l'irruption d'un ennemi vient dévaster leurs terres cultivées ou les troubler dans leur chasse, c'est une calamité qui réduit presque toujours à une extrême disette un peuple naturellement dépourvu de prévoyance & de ressources ;

(1) Voyez la NOTE LXXII.

(2) Charlevoix, *histoire de la nouv. France*, III, 248-285. De la Potherie, III, 48.

tous les habitans du district exposé à cette invasion , sont forcés d'ordinaire à se réfugier dans les bois ou dans les montagnes , où ils ne trouvent que très-peu de moyens de subsister & où une grande partie périt. Malgré les précautions extrêmes avec lesquelles leurs opérations militaires sont dirigées , & le soin que prend chaque chef pour conserver la vie de ses compagnons , comme ils jouissent rarement de quelque intervalle de paix , la perte des hommes est très-considérable parmi les Américains , eu égard au degré de population. La famine & la guerre se réunissent pour diminuer leur nombre. Toutes les tribus sont foibles , & plusieurs de celles qui étoient autrefois puissantes se sont épuisées par degrés & ont à la fin disparu ; il n'en reste aujourd'hui que le nom (1).

Pour remédier à cet affoiblissement continuel , il y a des tribus qui cherchent à réparer leurs forces nationales en adoptant les prisonniers faits à la guerre , & qui par cet expédient préviennent leur extinction totale. Cet usage n'est cependant pas universellement établi. Le ressentiment agit en général avec plus de force sur les Sauvages que les considérations de politique. Presque tous leurs captifs étoient anciennement sacrifiés à la vengeance , & ce n'est que depuis que leur nombre a commencé à diminuer sensiblement qu'ils ont adopté des usages plus doux. Mais ceux qui se trouvent ainsi naturalisés renoncent pour jamais à leur patrie , & prennent si absolument les mœurs ainsi que les passions du peuple qui les adopte (2) , qu'ils se joignent souvent à ses guerriers dans des expéditions contre les concitoyens. Un changement si subit & contraire à un des sentimens les plus puissans que donne la

(1) Charlevoix , *hist. de la nouv. France* , III, 202-429. Gumilla , II , 227.

(2) Charlevoix *histoire de la nouv. France* , III 255. Lafitau , II , 308.

nature, paroîtroit étrange chez tous les peuples ; mais il est encore plus inexplicable dans ces peuplades où les animosités nationales sont si violentes & si profondément enracinées. Cela paroît cependant résulter naturellement des principes sur lesquels la guerre se fait en Amérique. Chez des nations dont l'objet est d'exterminer leurs ennemis, l'échange des prisonniers ne peut pas avoir lieu. Du moment qu'un guerrier est pris à la guerre, sa tribu & ses parens le regardent comme mort (1). Il s'est couvert d'une honte ineffaçable en se laissant surprendre par un ennemi, & s'il revenoit avec cette tache à son honneur, ses plus proches parens ne le recevraient pas & même ne voudraient pas avouer qu'ils le connoissent (2). Il y avoit même des tribus où l'on étoit encore plus rigoureux. Lorsqu'un prisonnier revenoit parmi les siens, ils croyoient devoir expier le déshonneur dont il avoit couvert son pays en le mettant à mort sur le champ (3). Le malheureux prisonnier se voyant donc proscrire de sa patrie & les liens qui l'attachoient à elle étant irrévocablement brisés, il n'éprouve aucune répugnance à contracter de nouveaux engagements avec des étrangers, qui non-seulement le délivrent d'une mort cruelle, mais lui offrent de l'admettre à tous les droits de concitoyen. La parfaite ressemblance des mœurs parmi les nations sauvages facilite & complète cette union, & rien n'empêche un prisonnier de transporter non-seulement ses services, mais même son affection, à la communauté dans le sein de laquelle il vient d'être reçu.

Quoique la guerre soit la principale occupation des hom-

Il sont inférieurs dans la guerre aux nations policées.

(1) Voyez la NOTE LXXIII.

(2) Lahontan, II, 185.

(3) Herrera, *decad.* 3, *lib.* IV, *cap.* 16, *pag.* 173.

mes dans l'état sauvage & qu'ils mettent leur plus grande gloire à y exceller, ils y ont une infériorité bien marquée toutes les fois qu'ils s'y trouvent engagés avec des nations policées. Dépouillés de cette prévoyance qui fait prévenir les événemens futurs & y pourvoir, ne connoissant ni l'union & la confiance mutuelles, nécessaires pour former de vastes plans d'opérations, ni la subordination non moins nécessaire pour en assurer l'exécution & le succès, les peuples sauvages peuvent étonner par leur valeur un ennemi discipliné, mais rarement peuvent-ils s'en faire redouter par leur conduite; & toutes les fois que la guerre fera de longue durée, ils seront forcés de céder à la supériorité de l'art (1). Les Péruviens & les Mexicains, quoique leurs progrès dans les arts de la civilisation fussent peu considérables, si on les compare aux peuples policés de l'Europe ou de l'Asie, avoient pris un tel ascendant sur les tribus sauvages dont ils étoient environnés, qu'ils en avoient soumis la plupart avec une grande facilité à leur domination. Lorsque les Européens allèrent assaillir les différentes provinces de l'Amérique, cette supériorité se fit sentir d'une manière encore plus frappante. Ni le courage ni le nombre des naturels ne put tenir contre les efforts d'une poignée d'ennemis disciplinés; les querelles & les haines qui divisoient ces peuples sauvages les empêchoient de se réunir pour former un plan de défense commune, & chaque tribu, combattant à part, il fut aisé de les subjuguier toutes.

Arts des
Américains.

VI. Si les arts des peuples grossiers qui ne connoissent point l'usage des métaux, méritent qu'on y fasse quelque attention, ce n'est qu'autant qu'ils servent à faire connoître le génie &

(1) Voyez la NOTE LXXIV.

les mœurs d'un peuple. Le premier sentiment de peine qu'un Sauvage peut éprouver doit naître de la manière dont son corps est affecté par la chaleur, le froid ou l'humidité du climat sous lequel il vit ; son premier soin sera donc de chercher à se garantir contre cet inconvénient. Dans les climats plus chauds & plus doux de l'Amérique, aucun des peuples sauvages n'avoit des habillemens. La nature ne leur avoit pas même appris qu'il pût y avoir quelque indécence à se montrer entierement nud (1). Comme sous un ciel doux on a peu besoin de se défendre contre les injures de l'air, & que leur extrême indolence leur faisoit éviter toute espèce de travail qui n'étoit pas commandé par la nécessité, tous les habitans des isles & une grande partie de ceux du continent restoient dans cet état de nudité absolue. D'autres se contentoient d'un léger vêtement pour satisfaire uniquement à la décence. Mais quoique nuds ils n'étoient pas sans quelque sorte d'ornemens, & ils arrangeoient leurs cheveux de plusieurs manières différentes. Ils attachoient des morceaux d'or, des coquilles ou des pierres brillantes à leurs oreilles, à leurs nez & à leurs joues (2). Ils deslinoient sur leur peau une multitude de figures diverses ; ils passoient beaucoup de tems & prenoient beaucoup de peine pour parer leurs personnes d'une manière bizarre. Mais la vanité, qui trouve des occasions sans nombre d'exercer l'invention & l'industrie dans les pays où la parure est devenue un art très-compliqué, doit se trouver circonscrite dans un cercle très-étroit & bornée à un très-petit nombre d'objets chez des sauvages nuds ; aussi ces peuples ne se

Vêtemens &
parure.

(1) Lery, *navigat. ap. de Bry*, III, pag. 164. *Vie de Colomb*, cap. 24. Venegas ; *kist. of Californ.* pag. 70.

(2) Lery, *ap. de Bry*, III, 165. *Lett. édif.* 20, 223.

contentent pas de ces simples ornemens dont nous avons parlé ; ils ont un singulier penchant à changer les formes naturelles de leurs corps. Cette pratique étoit universelle chez les tribus les plus grossières de l'Amérique. Leurs opérations pour cet objet commencent à l'instant même où l'enfant est né. Quelques peuples en lui comprimant les os du crâne encore mous & flexibles , lui applatissent la couronne de la tête. Quelques-uns donnent à la tête la figure d'un cône ; d'autres cherchent à lui faire prendre une forme quarrée (1). Ils mettent souvent en danger la vie de leurs enfans par ces efforts violens & absurdes pour déranger le plan de la nature sous le vain prétexte de le perfectionner. Mais dans tous ces moyens que les Américains prenoient , soit pour orner leurs personnes ou pour changer leurs formes naturelles , ils semblent s'être moins proposé de plaire ou de s'embellir que de se donner un air plus imposant & plus redoutable. Leur goût de parure se rapportoit plus à la guerre qu'à la galanterie. Il y avoit entre les deux sexes une subordination si marquée qu'elle éteignoit jusqu'au desir de se paroître mutuellement aimables. L'homme auroit cru au-dessous de lui de se parer pour plaire à celle qu'il étoit accoutumé à regarder comme son esclave. C'étoit lorsqu'un guerrier se proposoit d'être admis au conseil de sa nation ou d'entrer en campagne contre les ennemis , qu'il prenoit ses plus beaux ornemens & qu'il paroît sa personne avec le plus de recherche & de soin (2).

(1) Oviedo , *hist. lib.* III , *cap.* 5. Ulloa , I , 329. Labat , *voy.* II , 72. Charlevoix , III. Gumilla , I , 197. Acugna , *relat. de la riviere des Amazones* , II , 38. Lawfon's , *voy. to Carolina* , *pag.* 33.

(2) Wafer's , *voy.* *pag.* 142. Lery , *ap. de Bry* , III , 167. Charlevoix , *histoire de la nouv. France* , III , 216-222.

Le vêtement des femmes étoit très-simple & peu varié ; tout ce qu'il y avoit de précieux ou de brillant étoit réservé aux hommes. Dans plusieurs tribus les femmes étoient obligées de passer chaque jour une grande partie de leur tems à parer & à peindre leurs maris ; il ne leur restoit pas le loisir de s'occuper de leur propre parure. Parmi une race d'hommes assez hautaine pour mépriser les femmes , ou assez insensible pour les dédaigner , elles doivent naturellement devenir paresseuses & négligentes , tandis que le goût de la parure , qu'on regarde comme leur passion favorite , est particulièrement réservé à l'autre sexe (1). C'étoit tout à la fois la distinction du guerrier & une de ses plus sérieuses occupations (2). Un usage des Américains qui au premier coup-d'œil paroît très-singulier & très-bizarre , n'est qu'un moyen ingénieux que leur sagacité a découvert pour remédier aux principaux inconvéniens de leur climat , souvent brûlant ou humide à l'excès. Tous les peuples qui n'ont pas encore l'usage des vêtemens font dans l'usage d'oindre leur corps avec de la graisse d'animaux , des gommes visqueuses & des huiles de différente espèce. Ils arrêtent par-là cette transpiration surabondante , qui sous la zone torride épuise la force de la constitution & abrége la durée de la vie humaine ; ils se garantissent en même tems contre l'excessive humidité qui regne pendant la saison des pluies (3). Ils mêlent aussi en certains tems différentes couleurs avec ces substances onctueuses & couvrent leurs corps de cette composition. Sous cet impénétrable vernis non-

(1) Charlevoix , *hist. de la nouv. France* , III , 278-327. Lafitau , II , 53. Klam , *voy. en Amériq.* III , 273. Lery , *ap. de Bry* , III , 169. Purchas , *pugn.* IV , 1287. Ribas , *hist. de los triunfos* , 472.

(2) Voyez la NOTE LXXV.

(3) Voyez la NOTE LXXVI.

seulement leur peau se trouve défendue contre la chaleur pénétrante du soleil ; mais l'odeur ou le goût de ce mélange écarte aussi loin d'eux ces effaims innombrables d'insectes qui abondent dans les bois & dans les marécages , sur-tout dans les climats chauds , & dont la persécution seroit intolérable pour des hommes entièrement nus (1).

Après le soin de la parure l'objet qui doit attirer l'attention d'un Sauvage est de se former quelque habitation qui puisse lui procurer un abri pour le jour & une retraite pour la nuit. Le guerrier sauvage regarde comme un objet d'importance tout ce qui est lié avec ses idées de dignité personnelle , tout ce qui a quelque rapport à son caractère militaire ; mais il voit avec la plus grande indifférence ce qui ne concerne que la vie paisible & active. Ainsi quoiqu'il se montre fort recherché sur sa parure , il ne fait guère d'attention à l'élégance ou à la commodité de son habitation. Les peuples sauvages , trop éloignés encore de cet état de civilisation où la manière de vivre est regardée comme une marque de distinction , ne connaissant aucun de ces besoins qui ne peuvent se satisfaire que par différens genres d'industrie , reglent la construction de leurs maisons d'après leurs idées bornées du pur nécessaire. Quelques-uns des peuples d'Amérique étoient encore si grossiers & si peu éloignés de la simplicité primitive de la nature qu'ils n'avoient aucune espèce de cabane. Dans cet état ils se mettent à l'abri de l'ardeur du soleil sous des arbres touffus , & la nuit ils se forment un couvert de branches & de feuilles (2). Dans le tems des pluies ils se retirent sous

(1) Labat , II , 73. Gumilla , I , 190 , 202. Bancroft *nat. hist. of Guyana* , 81 , 280.

(2) Voyez la NOTE LXXVII.

des abris formés par la nature ou creusés de leurs propres mains (1). D'autres qui n'ont point de demeure fixe & qui errent dans les forêts à la recherche du gibier, se logent pour un tems dans des huttes qu'ils construisent avec facilité, & qu'ils abandonnent sans peine. Les habitans de ces vastes plaines, inondées par le débordement des rivières dans les grosses pluies qui tombent périodiquement entre les tropiques, construisent des cabanes sur des bases élevées & fortement attachées au terrain, ou bien ils les placent au milieu des branches des arbres & se garantissent par-là de la grande inondation dont ils sont environnés (2). Tels ont été les premiers essais des peuples les plus sauvages de l'Amérique pour se former des habitations. Parmi ceux même qui étoient plus industrieux & dont la résidence étoit fixe, la structure des maisons étoit extrêmement simple & grossière : c'étoient de misérables huttes, d'une forme quelquefois oblongue & quelquefois circulaire, où ils ne cherchoient qu'un abri, sans s'embarrasser de l'élégance ni même de la commodité. Les portes en étoient si basses qu'on ne pouvoit y entrer qu'en se courbant jusqu'à terre ou en rampant sur ses mains. Elles étoient sans fenêtres, & le toit étoit percé d'un grand trou par où sortoit la fumée.

Il seroit au-dessous de la dignité de l'histoire, & même étranger à l'objet de mon travail, de suivre les voyageurs dans les autres détails circonstanciés de leurs relations. Un seul trait mérite d'être observé, parce qu'il est singulier & qu'il

(1) *Lettres édif.* II, 176. V. 273. Venegas, *hist. of Californ.* I, 176. Lozano, *descr. del gran Chaco*, pag. 55. Gumilla, I, 323. Bancroft, *nat. hist. of Guyana*, 277.

(2) Gumilla, I, 225. Herrera, *decad.* 1, lib. IX, cap. 6. Oviedo, *sommar.* pag. 53. C.

jette du jour sur le caractère du peuple. Il y avoit quelques maisons assez grandes pour y loger quatre-vingt ou cent personnes. Elles étoient bâties pour recevoir différentes familles qui habitoient ensemble sous le même toit (1), souvent autour d'un feu commun, sans aucune espèce de cloison ou de séparation entre les espaces qu'elles occupoient respectivement. Lorsque les hommes ont acquis des idées distinctes de propriété ou qu'ils sont assez attachés à leurs femmes pour les observer avec inquiétude & avec jalousie, les familles commencent à se séparer & à s'établir dans des maisons particulières, où chacun puisse garder & défendre ce qu'il a intérêt de conserver. Cette forme singulière d'habitation chez les Américains peut donc être considérée non-seulement comme l'effet de la communauté des biens qui subsistoient parmi les différentes peuplades, mais encore comme une preuve de l'indifférence des hommes pour leurs femmes. S'ils n'avoient pas été accoutumés à une parfaite égalité, un tel arrangement n'auroit pas pu avoir lieu. S'ils avoient eu une sensibilité prompte à s'alarmer, ils n'auroient pas exposé la vertu de leurs femmes aux tentations & aux facilités qui naissent de ce mélange des différens sexes. On ne peut s'empêcher en même-temps d'admirer la concorde qui regne dans ces habitations où des familles nombreuses sont ainsi entassées; il n'y a que des hommes d'un caractère très-doux ou d'un tempérament flegmatique, qui dans une semblable situation puissent éviter le tumulte & les animosités (2).

(1) Voyez la NOTE LXXVIII.

(2) *Journal de Grillet & Bechamel dans la Guyane*, pag. 65. Lafitau, *mœurs*, &c. II, 4. Te-que-mada, I, *Monorg.* I, 217. Joutel, *Journ. hist.* 217. Lery, *hist. Brasil.* ap. de Bry, III, 238. Lezano, *descr. del gran Cacho*, 67.

Après avoir pourvu à son vêtement & à son habitation, le Sauvage doit sentir la nécessité de se faire des armes convenables pour attaquer ou repousser un ennemi ; c'est un objet qui a exercé de bonne heure l'industrie & l'invention des peuples les moins civilisés. Les premières armes offensives furent sans doute celles que le hasard présenta & les premiers efforts de l'art pour les perfectionner durent être extrêmement simples & grossiers. Des massues faites de quelque bois pesant, des pieux endurcis au feu, des lances dont la pointe est armée d'un caillou ou d'un os de quelque animal, sont des armes connues aux nations les plus grossières, mais qui ne pouvoient servir que dans des combats corps à corps. Les hommes ont cherché ensuite les moyens de faire du mal à leurs ennemis à une certaine distance : l'arc & les fleches sont la première invention qu'ils aient imaginée pour cet objet ; cette espece d'arme s'est trouvée chez des peuples qui sont encore dans l'enfance de la société, & l'usage en est familier aux habitans de toutes les parties du globe. Il est cependant remarquable qu'il y ait eu en Amérique des tribus assez dépourvues d'industrie pour n'avoir pas encore fait une découverte si simple (1), & qui paroïssoit ne connoître l'usage d'aucune arme de trait. La fronde dont la construction n'est pas plus compliquée que celle de l'arc & dont l'usage n'est pas moins ancien chez plusieurs nations, étoit peu connue des habitans de l'Amérique septentrionale (2) ou des îles ; mais elle paroît avoir été connue de quelques tribus dans le continent méridional (3). Les naturels de quelques provinces du Chili & les Patagons

(1) Piedrahita, *conq. del nuevo reyno*, 9-12.

(2) *Nauf. de Alv. Nun. Cabeça de Vaca*, cap. 10, pag. 12.

(3) Piedrahita, pag. 16. Voyez la NOTE LXXIX.

qui habitent l'extrémité méridionale de l'Amérique ont une arme qui leur est propre. Ils attachent des pierres grosses environ comme le poing, à chaque extrémité d'une courroie de cuir de huit pieds de long, & après les avoir fait tourner autour de leurs têtes, ils les lancent avec une telle adresse qu'ils manquent rarement l'objet auquel ils visent (1).

Ustensiles
domestiques.

Chez des peuples qui ne connoissoient guere d'autre occupation que la guerre ou la chasse, les principaux efforts de l'esprit & de l'industrie ont dû naturellement se diriger vers ces deux objets (2). A l'égard de tous les autres, leurs besoins & leurs desirs étoient si bornés que leur invention n'avoit pas de quoi s'exercer. Comme leur nourriture & leurs habitations étoient extrêmement simples, leurs ustensiles domestiques étoient très-grossiers & en petit nombre. Quelques-unes des tribus méridionales avoient trouvé l'art de faire des vaisseaux de terre & de les cuire au soleil, de maniere qu'ils pouvoient supporter le feu. Les habitans de l'Amérique septentrionale creusoient un morceau de bois dur en forme de marmite, & la remplissoient d'eau qu'ils faisoient bouillir en y jettant des pierres rougies au feu (3) : ils se servoient de ces vaisseaux pour apprêter une partie de leurs alimens. On peut regarder cette invention comme un pas vers le raffinement & le luxe ; car dans le premier état de société les hommes ne connoissoient d'autres moyens d'apprêter leurs alimens que celui de les faire griller sur le feu ; & dans plusieurs peuplades Américaines, c'est la seule espece de cuisine qui soit

Maniere de
cuire les ali-
mens.

(1) Ovalle, *relat. of Chili*, Churchill. collect. III, 82. Falkner's, *descr. of Patag*; pag. 130.

(2) Voyez la NOTE LXXX.

(3) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, III, 332.

encore connue (1). Mais le chef-d'œuvre de l'art chez les Sauvages du nouveau monde, c'est la construction de leurs canots. Un esquimaux, enfermé dans son bateau d'os de baleine, couvert de peau de veaux marins, peut braver cet océan orageux où la stérilité de son pays le force à chercher la principale partie de sa subsistance (2). Les naturels du Canada se hasardent sur leurs rivières & sur leurs lacs dans des bateaux faits d'écorces d'arbre, & si légers que deux hommes peuvent les porter lorsque des bas-fonds ou des catacates arrêtent la navigation (3). C'est dans ces fragiles bâtimens qu'ils entreprennent & exécutent de longs voyages (4). Les habitans des îles & du continent méridional se font des canots en creusant avec beaucoup de peine le tronc d'un gros arbre, & quoique ces bâtimens paroissent lourds & mal construits, ils s'en servent avec tant de dextérité, que des Européens qui connoissent tous les progrès qu'a faits la science de la navigation ont été étonnés de la rapidité de leurs mouvemens & de la célérité de leurs évolutions. Leurs pirogues ou bateaux de guerre sont assez grands pour contenir quarante ou cinquante personnes : les canots dont ils se servent pour la pêche & les petits voyages ont moins de capacité (5). La forme, ainsi que les matériaux de ces différens bâtimens, est très-bien adaptée au service pour lequel ils sont destinés, & plus on les examine avec soin, plus on admire le mécanisme & la convenance de leur construction.

Construc-
tion des ca-
nots.

(1) Voyez la NOTE LXXXI.

(2) Ellis, *voyage à la baie d'Hudson*, 133.

(3) Voyez la NOTE LXXXII.

(4) Lefitau, *mœurs des Sauvages*, II, 213.

(5) Labat, *voyage*, II, 91, 131.

Indolence
avec laquelle
ils travail-
lent.

Dans tous les efforts d'industrie que font les Américains, il y a un trait frappant de leur caractère qui se marque d'une manière sensible. Ils commencent un travail sans ardeur, le continuent avec peu d'activité, & comme les enfans s'en laissent aisément distraire. Même dans les opérations qui paroissent les plus intéressantes, & où les plus puissans motifs demandent des efforts vigoureux, ils travaillent avec une mollesse & une langueur extrême. L'ouvrage avance sous leurs mains avec tant de lenteur qu'un témoin oculaire le compare aux progrès imperceptibles de la végétation (1). Ils emploient quelquefois plusieurs années à faire un canot, de manière qu'il commence à pourrir de vieillesse avant d'être achevé. Ils laisseront périr une partie de toit avant de finir l'autre (2). L'opération manuelle la plus facile consume un grand espace de tems ; ce qui chez les nations policées demanderoit à peine quelque effort d'industrie, est pour les Sauvages une longue & pénible entreprise. Cette lenteur dans l'exécution des travaux de toute espèce peut être attribuée à différentes causes. Pour des Sauvages qui ne doivent point leur subsistance aux travaux d'une industrie régulière, le tems est de si peu d'importance qu'ils n'y attachent aucun prix, & pourvu qu'ils puissent venir à bout de ce qu'ils ont entrepris, ils ne s'embarassent jamais du tems qu'il leur en a coûté. Les outils qu'ils emploient sont si imparfaits, si peu commodes, que tous les ouvrages qu'ils entreprennent ne peuvent manquer d'être difficiles & ennuyeux. L'artiste le plus habile & le plus industrieux auroit bien de la peine à venir à bout du travail le plus simple, s'il n'avoit pas de meilleurs outils.

(1) Gumill, II, 297.

(2) Borde, *relat. des Caraïbes*, pag. 22.

qu'une hache de pierre, une coquille tranchante ou l'os de quelque animal : il n'y a que le tems qui puisse suppléer à ce défaut de moyens ; mais c'est le tempérament flegmatique & froid particulier aux Américains qui rend sur-tout leurs opérations si languissantes. Il est presque impossible de les tirer de cette indolence habituelle, & à moins qu'ils ne soient engagés dans une expédition de guerre ou de chasse, ils paroissent incapables de faire aucun effort de vigueur. L'application qu'ils mettent aux objets n'est pas assez forte pour donner l'essor à cet esprit inventif qui suggere des expédiens pour abrégier & faciliter le travail. Ils reviendront chaque jour à leur tâche ; mais tous les moyens qu'ils ont pour l'achever sont fastidieux & pénibles (1). Même depuis que les Européens leur ont communiqué la connoissance de leurs instrumens & leur ont appris à imiter leurs arts, le caractère propre des Américains se remarque encore dans tout ce qu'ils font. Ils peuvent mettre de la patience & de l'assiduité au travail ; ils savent copier avec une exactitude servile & minutieuse ; mais ils montrent peu d'invention & toujours une grande lenteur. Malgré l'instruction & l'exemple, l'esprit de ce peuple prédomine ; leurs mouvemens sont naturellement pesans, & il est inutile de les presser d'accélérer leur marche. *Un ouvrage d'Indien* est une expression familière parmi les Espagnols d'Amérique, pour exprimer tout ce dont l'exécution a demandé beaucoup de tems & de travail (2).

VII. Il n'y a aucune circonstance dans la description des peuples sauvages qui ait excité une plus grande curiosité que

(1) Voyez la NOTE LXXXIII.

(2) Ulloa, voy. I, 335. *Lettres édif.* XV, 348.

leurs opinions & leurs pratiques religieuses; & il n'y en a point peut-être qu'on ait plus mal entendues ou représentées avec moins de fidélité. Les prêtres & les missionnaires sont les personnes qui ont eu le plus d'occasion de suivre cette recherche parmi les tribus de l'Amérique les moins civilisées; mais leur esprit, prévenu des dogmes de leur propre religion & accoutumé à ses institutions, est toujours porté à découvrir dans les opinions & les rites de tous les peuples quelque chose qui ressemble à ces objets de leur vénération. Ils ne voient les objets qu'à travers un milieu qui en altère la forme. Ils cherchent à concilier avec leur propre croyance les institutions qu'ils observent, non à les expliquer conformément aux idées grossières du peuple même à qui elles appartiennent. Ils attribuent à ce peuple des idées qu'il est incapable d'avoir, & le supposent instruit de principes & de faits dont il est impossible qu'il ait la connoissance. Delà quelques missionnaires ont cru découvrir, même chez les nations les plus barbares de l'Amérique, des traces non moins claires que surprenantes d'une connoissance distincte des mystères sublimes & des institutions particulières du christianisme. En interprétant arbitrairement certaines expressions & certaines cérémonies, ils en ont conclu que ces nations connoissent la doctrine de la Trinité, de l'Incarnation du fils de Dieu, de son sacrifice expiatoire, de la vertu de la croix & de l'efficacité des sacremens (1). On sent que des guides si crédules & si peu éclairés ne méritent guere de confiance.

Mais lors même que nous choisirons avec le plus grand soin

(1) Venegas, I, 88-92. Torquemada, II, 445. Garcia, *origen*. 122. Herrera; *decad.* 4, *lib.* IX, *cap.* 7; *decad.* 5, *lib.* IV, *cap.* 7.

nos autorités , il ne faut pas les suivre avec une foi implicite. Toute recherche dans les notions religieuses des peuples sauvages est enveloppée de difficultés particulières , & il faut souvent s'arrêter pour séparer les faits qu'on rapporte d'avec les raisonnemens dont ils sont accompagnés & les théories qu'on en veut déduire. Plusieurs écrivains pieux , plus frappés de l'importance du sujet dont ils s'occupoient , qu'attentifs à l'état du peuple dont ils cherchoient à découvrir les sentimens , ont employé beaucoup de travail inutile à des recherches de ce genre (1).

Il y a deux points fondamentaux sur lesquels est établi le système entier de la religion , autant qu'on en peut juger par les seules lumières de la nature. L'un regarde l'existence d'un Dieu , l'autre l'immortalité de l'ame. C'est un objet non-seulement de curiosité , mais aussi d'instruction , que d'examiner quelles étoient les idées des naturels de l'Amérique sur ces points importans. Je bornerai mes recherches à ces deux articles , laissant à d'autres l'examen des opinions subordonnées & le détail des superstitions locales.

Bornée à
deux articles.

Quiconque a eu occasion d'observer les opinions religieuses des hommes des dernières classes de la société , même chez les nations les plus éclairées & les plus civilisées , trouvera que leur système de croyance leur a été communiqué par l'instruction , & n'est point le fruit de leurs propres recherches. Cette nombreuse partie du genre humain condamnée au travail , dont l'occupation principale & presque unique est de s'assurer une subsistance , considère sans beaucoup de réflexion le plan & les opérations de la nature , & n'a ni le loisir , ni

Existence de
Dieu.

(1) Voyez la NOTE LXXXIV.

la capacité d'entrer dans ces spéculations subtiles & compliquées , qui conduisent à la connoissance des principes de la religion naturelle. Dans les premiers périodes de la vie sauvage , de pareilles recherches sont absolument inconnues. Quand les facultés intellectuelles commencent seulement à se développer & que leurs premiers efforts se portent sur un petit nombre d'objets de premiere nécessité ; quand l'esprit n'est pas assez étendu pour se former des idées générales & abstraites ; quand le langage est tellement borné qu'il manque de mots pour distinguer tout ce qui n'affecte pas quelques-uns des sens, il seroit absurde de prétendre que l'homme fût capable d'observer exactement la relation qui se trouve entre la cause & l'effet , ou qu'il pût s'élever de la contemplation de l'un à la connoissance de l'autre , & se former des notions justes d'un Dieu, comme créateur & modérateur de l'univers. Par-tout où l'esprit a été étendu par la philosophie & éclairé par la révélation , l'idée de création est devenue si familiere que nous ne réfléchissons guere combien cette idée est abstraite & profonde , & combien d'observations & de recherches il a fallu à l'homme pour arriver à la connoissance de ce principe élémentaire de la religion. Aussi a-t-on découvert en Amérique plusieurs tribus qui n'ont aucune idée d'un être suprême ni aucune pratique de culte religieux. Indifférens à ce spectacle magnifique d'ordre & de beauté que le monde présente à leurs regards , ne songeant ni à réfléchir sur ce qu'ils sont eux-mêmes , ni à rechercher quel est l'auteur de leur existence , les hommes dans l'état sauvage consomment leurs jours semblables aux animaux qui vivent autour d'eux , sans reconnoître ni adorer aucune puissance supérieure. Ils n'ont dans leur langue aucun mot pour désigner la divinité , & les ob-

servateurs les plus attentifs n'ont pu découvrir parmi eux aucune institution, aucun usage qui parût supposer qu'ils reconnussent l'autorité d'un Dieu & qu'ils s'occupassent à mériter ses faveurs (1). Ce n'est cependant que dans l'état de nature le plus simple & lorsque les facultés intellectuelles de l'homme sont trop foibles & trop bornées pour l'élever beaucoup au-dessus des animaux, qu'on observe cette ignorance absolue de toute puissance invisible. Mais l'esprit humain, naturellement formé pour la religion, s'ouvre bientôt à des idées qui lorsqu'elles sont corrigées & épurées, sont destinées à être une grande source de consolation au milieu des calamités de la vie. On apperçoit des notions de quelques êtres invisibles & puissans dans les usages de plusieurs tribus Américaines qui sont encore dans l'enfance de la société. Ces notions sont dans l'origine vagues & obscures, & paroissent plutôt provenir d'un sentiment de crainte pour des maux dont l'homme est menacé, que d'un sentiment de reconnaissance pour des bienfaits reçus. Tandis que la nature poursuit son cours avec une régularité constante & uniforme, l'homme jouit des biens qu'elle lui procure sans en rechercher la cause; mais tout écart de cette marche régulière le frappe & l'étonne. Lorsqu'il voit arriver des événemens auxquels il n'est point accoutumé, il en cherche les causes avec une curiosité active. Son entendement est incapable de les démêler, mais l'imagi-

(1) Biet, 539. Lery, *ap. de Bry*, III, 221. Nieuhoff, *Churchill*, collect. II, 132. *Lett. édif.* II, 177, *ibid.* 12-13. Venegas, I, 87. Lozano, *descr. del gran Chaco*, 59. Gumilla, II, 156. Rochefort, *hist. des Antilles*, pag. 468. Margrave, *hist. in append. de Chiliensibus*, 286. Ulloa, *notio. Améric.* 335; &c. Barrere, 218-219; Harcourt, *voy. tom. Guiana*. Purchas, *Pilgr.* IV, pag. 1273. *Account of Brasil*; *by a Portuguesse*, *ibid.* pag. 1289. Jones's, *journal*, pag. 59. Voyez la NOTE LXXXV.

nation qui est une faculté de l'ame plus ardente & plus audacieuse , décide sans hésiter : elle attribue les événemens extraordinaires de la nature à l'influence de quelques êtres invisibles & suppose que le tonnerre, les tremblemens de terre & les ouragans sont leur ouvrage. On a trouvé chez plusieurs nations grossières quelques idées confuses d'une puissance spirituelle ou invisible, dirigeant les fléaux naturels qui désolent la terre & épouvantent ses habitans (1). Mais indépendamment de ces calamités, les peines & les dangers de la vie sauvage sont si multipliés, l'homme dans cet état se trouve souvent dans des situations si critiques, que son esprit est forcé par le sentiment de sa propre foiblesse de recourir à l'action d'une puissance & d'une intelligence supérieure aux forces humaines. Abattu par les calamités qui l'oppriment, exposé à des dangers qu'il ne peut repousser, le sauvage ne compte plus sur lui-même ; il sent toute son impuissance & ne voit aucun moyen d'échapper à tant de maux que par l'interposition de quelque bras invisible. Ainsi l'on trouve que chez toutes les nations ignorantes, les premières pratiques qui présentent quelques ressemblances avec des actes de religion, n'ont pour objet que d'écarter des maux que l'homme peut souffrir ou redouter. Les *Manitous* ou *Ockis* des naturels de l'Amérique septentrionale étoient des espèces d'amulets ou de charmes, auxquels attribuoient la vertu de tout événement fâcheux ceux qui y mettoient leur confiance, ou bien on les regardoit comme des esprits tutélaires dont on pouvoit implorer le secours dans des circonf-

(1) Voyez la NOTE LXXXVI.

tances malheureuses (1). Les habitans des îles admettoient des êtres qu'ils appelloient *Cemis*, & qu'ils regardoient comme les auteurs de tous les maux qui affligent l'espèce humaine; ils représentoient ces terribles divinités sous les formes les plus effrayantes, & ne leur rendoient un hommage religieux que dans la vue d'appaîser leur courroux (2). Il y avoit des tribus qui s'étoient fait des idées de religion plus étendues, & qui reconnoissoient des êtres bons qui se plaîsoient à faire le bien, ainsi que des êtres méchans qui aimoient à faire le mal; mais chez ces peuples même la superstition paroît encore être le fruit de la crainte, & tous ses efforts avoient pour but de détourner des malheurs. Ils étoient persuadés que leurs divinités bienfaisantes étoient portées par leur nature même à faire tout le bien qui étoit en leur pouvoir, sans avoir besoin de prières ni de reconnoissance; ainsi leur unique soin étoit de chercher à conjurer & à fléchir la colere des puissances malfaisantes qu'ils regardoient comme ennemies de l'homme (3).

Telles étoient les notions imparfaites de la plupart des Américains, relativement à l'influence des agens invisibles, & tel étoit presque universellement le vil & grossier objet de leurs superstitions. Si nous pouvions remonter à la source des idées des autres nations jusqu'à ce premier état de société où l'histoire commence de les offrir à nos regards, nous apercevriions une ressemblance frappante entre leurs opinions

(1) Charlevoix, *histoire de la nouvelle France*, III, 343. Creuxii, *hist. Canad.* pag. 82.

(2) Oviedo, *lib. III, cap. 1, part. III*. P. Martyr, *dec. pag. 102.*

(3) Dutertre, II, 365. Borde, *pag. 14. Stato, of Virginia, by a native, Book; III, pag. 32, 33.* Dumont, I, 165. Bancroft, *nat. hist. of Guiana*, 309.

& leurs pratiques , & celles dont nous venons de parler : nous nous convaincrions aisément que dans des circonstances semblables l'esprit humain suit par-tout à peu près la même route dans ses progrès & arrive presque aux mêmes résultats. Les impressions de la crainte se marquent d'une manière sensible dans tous les systèmes de superstition formés dans cet état de société , & les notions les plus exaltées des hommes se bornent à une idée obscure de certains êtres dont la puissance quoique surnaturelle est limitée dans ses objets comme dans ses moyens.

Diversités
remarquables
dans les opi-
nions reli-
gieuses.

Chez d'autres peuples qui sont unis en société depuis plus long-tems ou qui ont fait plus de progrès dans la civilisation , on apperçoit quelque étincelle d'une conception plus juste de la puissance qui gouverne le monde. Ils semblent avoir vu qu'il doit exister quelque cause universelle à laquelle tous les êtres doivent leur existence , & si nous pouvons en juger par quelques expressions de leur langage , ils paroissent reconnoître une puissance divine qui a fait le monde & qui dispose de tous les événemens. Ils l'appellent *le grand esprit* (1).

Mais ces idées sont vagues & confuses , & lorsqu'ils essayent de les expliquer , il est évident qu'ils donnent au mot *esprit* un sens très-différent de celui que nous y attachons & qu'ils ne conçoivent aucun être qui ne soit corporel. Ils croient que leurs dieux ont une forme humaine , mais avec une nature supérieure à celle de l'homme ; & ils débitent sur les qualités & les opérations de ces divinités des fables trop absurdes & trop incohérentes pour mériter une place dans l'histoire. Ces mêmes peuples ne connoissent aucune forme établie de culte

(1) Charlevoix , *hist. de la nouv. France* , III , 343. Sagard , *voy. du pays des Hurons* , 226.

public ; ils n'ont ni temples érigés à l'honneur de leurs divinités , ni ministres spécialement consacrés à leur service. Les différentes cérémonies & pratiques superstitieuses reçues parmi eux leur ont été transmises par tradition , & ils y ont recours avec une crédulité puérile , lorsque des circonstances particulières les tirant de leur apathie ordinaire , les portent à reconnoître la puissance & à implorer la protection de quelques êtres supérieurs (1).

La tribu de Natchez & les naturels de Bogota sont beaucoup plus avancés dans leurs idées de religion ainsi que dans leurs institutions politiques , que les autres nations sauvages de l'Amérique ; & il n'est pas moins difficile de trouver la cause de cette distinction que celle dont nous avons déjà parlé. Le soleil étoit le principal objet du culte chez les Natchez. Ils entretenoient dans leurs temples un feu perpétuel , comme l'emblème le plus pur de leur divinité ; ces temples étoient construits avec une grande magnificence & décorés de différens ornemens , autant que le comportoit leur grossière architecture. Ils avoient des ministres chargés de veiller à l'entretien du feu sacré. La première fonction du chef de la nation étoit un acte d'obéissance au soleil tous les matins ; & à certains tems de l'année il y avoit des fêtes établies , qui étoient célébrées par tout le peuple en grande cérémonie , mais sans répandre du sang (2). Ces fêtes sont la pratique de superstition la plus raffinée qu'on ait trouvée en Amérique , & peut-être une des plus naturelles & des plus séduisantes. Le soleil est la source apparente de la joie , de la fécondité & de la vie

Système des
Natchez.

(1) Charlevoix , *hist. de la nouv. France* , III , 345. Colden , I , 17.

(2) Dumont , I , 158. Charlevoix , *hist. de la nouv. France* , III , 41 , 429. Lafitau , I , 167.

répandues sur toute la nature , & tandis que l'esprit humain , dans ses premiers essais de spéculation , contemple & admire la puissance universelle & active de cet astre , il est naturel que son admiration s'arrête à ce qui est visible , sans pénétrer jusqu'à la cause qu'il ne voit pas , & qu'il rende à l'ouvrage le plus brillant & le plus bienfaisant de l'être suprême un culte qui n'est dû qu'à son auteur. Comme le feu est le plus pur & le plus actif de tous les élémens , & qu'il ressemble au soleil par quelques-unes de ses qualités & de ses effets , ce n'est pas sans raison qu'il a été choisi pour emblème de l'action puissante de cet astre. Les anciens Perses , peuple bien supérieur à tous égards aux nations sauvages dont je rappelle les usages , fondèrent leur système religieux sur les mêmes principes , & établirent des formes de culte public , moins grossières & moins absurdes que celles des autres peuples qui avoient été privés du secours de la révélation. Cette étonnante conformité d'idées entre deux nations vivant dans deux états de société si différens , est une des circonstances les plus singulières & les plus inexplicables qui se rencontrent dans l'histoire des révolutions humaines.

A Bagota , le soleil & la lune étoient également les principaux objets de la vénération publique. Le système de religion y étoit plus régulier & plus complet , quoique moins pur , que celui des Natchez. Il y avoit des temples , des autels , des prêtres , des sacrifices , & tout ce long cortège de cérémonies , que la superstition introduit par-tout où elle s'arroge un empire absolu sur l'esprit des hommes. Mais ce peuple avoit des rites cruels & sanguinaires : il offroit à ses Dieux des victimes humaines , & plusieurs de ces usages ressembloient beaucoup aux institutions barbares des Mexicains , dont nous

examinerons ailleurs plus en détail le génie & les mœurs (1).

A l'égard de cet autre point de religion qui établit l'immortalité de l'ame, les sentimens des Américains étoient plus uniformes. L'esprit humain, lors même qu'il n'est encore ni éclairé ni fortifié par la culture, se révolte à la pensée d'une dissolution totale & se plaît à s'élancer par l'espérance dans un état d'existence future. Ce sentiment, produit dans l'homme par la conscience de sa propre dignité & par un instinct secret qui le porte vers l'immortalité, est universel & peut être regardé comme naturel à l'espece humaine : il est la base des espérances les plus sublimes de l'homme dans l'état de société le plus parfait, & la nature n'a pas voulu le priver de cette douce consolation, même dans l'état de société le plus simple & le plus grossier. Nous trouverons cette opinion établie d'un bout de l'Amérique à l'autre, en certaines régions plus vague & plus obscure, en d'autres plus développée & plus parfaite, mais nulle part inconnue. Les Sauvages les plus grossiers de ce continent, ne redoutent point la mort comme l'extinction de l'existence : ils esperent tous un état à venir où ils seront à jamais exempts des calamités qui empoisonnent la vie humaine dans sa condition actuelle. Ils se représentent une contrée délicieuse, favorisée d'un printems éternel ; où les forêts abondent en gibier & les rivières en poisson ; où la famine ne se fait jamais sentir ; & où ils jouiront sans travail & sans peine de tous les biens de la vie. Mais en se formant ces premières idées si imparfaites d'un monde invisible, les hommes supposent qu'ils continueront d'éprouver les mêmes

Leurs idées
sur l'immor-
talité de
l'ame.

(1) Piedrahita, *conq. del nuev. reyno*, pag. 17. Herrera, *decad. 6, lib. V* ; cap. 6.

desirs & de suivre les mêmes occupations ; en conséquence ils doivent naturellement réserver les distinctions & les avantages dans cet état futur aux qualités & aux talens qui sont ici bas l'objet de leur estime. Ainsi les Américains accordoient le premier rang dans la terre des esprits , au chasseur le plus habile , au guerrier le plus heureux & le plus hardi , à ceux qui avoient surpris & tué le plus d'ennemis , qui avoient tourmenté le plus grand nombre de captifs & dévoré leur chair (1). Ces idées étoient si généralement répandues qu'elles ont donné naissance à leur coutume universelle , qui est à la fois la preuve la plus forte de la croyance des Américains à une vie à venir & l'explication la plus claire de ce qu'ils espèrent y trouver. Comme ils imaginent que les morts vont recommencer leur carrière dans le nouveau monde où ils sont allés , ils ne veulent pas qu'ils y entrent sans défense & sans provisions ; c'est pour cela qu'on enterre avec eux leur arc , leurs fleches & les autres armes employées dans la chasse & dans la guerre ; on dépose dans leur tombeau des peaux & des étoffes propres à faire des vêtemens , du bled d'Inde , du manioc , du gibier , des ustensiles domestiques & tout ce qu'on met au nombre des choses nécessaires à la vie (2). Dans quelques provinces , lorsqu'un cacique ou chef venoit à mourir , on mettoit à mort un certain nombre de ses femmes , de ses favoris & de ses esclaves , qu'on enterroit avec lui , afin qu'il pût se montrer avec la même dignité & être accompagné des mêmes person-

(1) Lery, *ap. de Bry*, III, 222. Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, III, 551. De la Potherie, II, 40, III, 5.

(2) Chronica de Cieca de Leon, *cap.* 28. Sagard, 288. Creuxii, *hist. Canad.* pag. 91. Rochefort, *hist. des Antilles*, 68. Biet, 391. De la Potherie, II, 44, III, 8. Blanco, *convers. de piritu*, pag. 35.

nes dans son autre vie (1) Cette persuasion est si profondément enracinée, qu'on voit les personnes attachées à un chef s'offrir en victimes volontaires & solliciter comme grande distinction le privilege d'accompagner leurs maîtres au tombeau. Il y a même des occasions où l'on avoit de la peine à réprimer cet enthousiasme d'affection & de dévouement & à réduire le cortège d'un chef chéri à un nombre modéré & tel que la tribu n'en souffrit pas un dommage trop considérable (2).

Chez les Américains, ainsi que chez les autres nations non civilisées, plusieurs des rits & des pratiques qui ressemblent à des actes de religion, n'ont rien de commun avec la piété, & sont l'effet seulement d'un desir ardent de pénétrer dans l'avenir. C'est lorsque les facultés intellectuelles sont plus foibles & moins exercées que l'esprit humain est plus porté à sentir & à montrer cette vaine curiosité. Etonné des évènements dont il lui est impossible de concevoir la cause, il y suppose naturellement quelque chose de merveilleux & de mystérieux : alarmé d'un autre côté par des circonstances dont il ne peut prévoir la suite & les effets, il est obligé, pour les découvrir, d'avoir recours à d'autres moyens qu'à l'exercice de sa propre intelligence. Par-tout où la superstition a fait assez de progrès pour former un système régulier, ce desir de percer dans les secrets de l'avenir se trouve lié avec elle. Alors la divination devient un acte religieux ; les prêtres,

Superstition
liée avec la
piété.

(1) Dumont, *mémoire sur la Louisiane*, I, 208. Oviedo, *lib. V*, cap. 3. Gomara ; *hist. gén. cap. 28*. P. Martyr, *dec. 304*. Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, III, 421. Herrera, *decad. 1*, lib. III, cap. 3. P. Melchior Hernandez, *mémor. de Chiriqui*, collect. orig. papiers, I, chron. de Cieca Leon, cap. 33.

(2) Voyez la NOTE LXXXVII.

comme ministres du ciel , prétendent annoncer ses oracles. Ils sont les seuls devins , augures & magiciens , qui possèdent l'art important & sacré de découvrir ce qui est caché aux yeux des autres hommes.

Chez ceux des peuples sauvages qui ne reconnoissent point de puissance qui gouverne le monde , qui n'ont ni prêtres ni cérémonies religieuses , la curiosité de lire dans l'avenir & de découvrir ce qui est inconnu tient à un principe différent & tire sa force d'une autre association d'idées. Comme les maladies de l'homme dans l'état sauvage sont , ainsi que celles des animaux , en petit nombre mais extrêmement violentes , l'impatience de la souffrance & le desir de trouver la santé lui inspirent aisément un respect extraordinaire pour ceux qui se vantent de connoître la nature de ces maladies ou d'en prévenir les funestes effets. Mais ces charlatans d'Amérique étoient si ignorans sur la structure du corps humain qu'ils n'avoient aucune idée ni des dérangemens qui pouvoient y survenir , ni de la manière dont ils se terminoient. L'enthousiasme réuni souvent à la ruse , suppléoit à la science. Ils attribuoient l'origine des maladies à une influence surnaturelle , & prescrivoient ou exécutoient eux-mêmes différentes cérémonies mystérieuses auxquelles on supposoit la vertu de les guérir. La crédulité & l'amour du merveilleux , si naturels à des hommes ignorans , favorisoient l'imposture & les dispoisoient à en être aisément dupes. Les premiers médecins des sauvages sont des espèces de magiciens qui se vantent de connoître le passé & de prédire l'avenir. Les enchantemens , la forcellerie & diverses cérémonies aussi vaines que bizarres , sont les moyens qu'ils emploient pour chasser les causes imaginaires du mal (1) ;

(1) P. Melch. Hernandez, *mémor. Cheriqui, collect. orig. part. I.*

& pleins de confiance sur l'efficacité de ces moyens, ils prédisent hardiment quel sera le destin de leurs malades. Ainsi la superstition dans sa forme primitive eut pour principe l'impatience naturelle à l'homme de se délivrer d'un mal présent, & non la crainte des maux qui l'attendoient dans une vie future; elle fut originairement entée sur la médecine, non sur la religion. Un des premiers & des plus sages historiens de l'Amérique fut frappé de cette alliance entre l'art de la divination & celui de la médecine chez les habitans d'Hispaniola (1). Mais cela n'étoit pas particulier à ces peuples. Il y avoit dans toutes les parties de l'Amérique des devins & des enchanteurs qui s'appelloient les *Alexis*, les *Piayas*, les *Autmoins*; &c. suivant les différens endroits, & qui étoient les médecins de leurs tribus respectives, comme les *Buhitos* l'étoient à *Hispaniola*. Comme leurs fonctions les mettoient à portée d'observer l'esprit humain affoibli par la maladie, & que dans cet état d'abattement, l'homme est naturellement disposé à s'alarmer de craintes chimériques & à se bercer d'espérances imaginaires, ils inspiroient aisément une confiance aveugle dans la vertu de leurs enchantemens & dans la certitude de leurs prédictions (2).

— Lorsque les hommes ont une fois reconnu la réalité d'une puissance surnaturelle qui agit dans certains cas, ils sont aisément portés à la reconnoître dans d'autres. Les Américains ne supposèrent pas long-tems que l'efficacité des conjurations fût bornée à un seul objet : ils y eurent recours dans toutes

La superstition s'étend par degrés.

(1) Oviedo, *lib. V, cap. 1.*

(2) Herrera, *decad. 1, lib. III, cap. 4.* Osborn's, *collect. II, 860.* Dumont, *I, 169.* Charlevoix, *hist. de la nouv. France, III, 361.* Lawson, *nouv. Caroline, 214.* Ribas, *triumfos, pag. 17.* Biet, 386. De la Potherie, *II, 35.*

les situations de danger ou de malheur. Lorsqu'ils éprouvoient des défaits à la guerre, lorsqu'ils étoient contrariés dans leur chasse par des contre-tems imprévus, lorsque les inondations ou la sécheresse menaçoient leurs moissons, ils appelloient leurs magiciens & leur faisoient commencer leurs enchantemens pour découvrir la cause de ces calamités ou pour prédire qu'elle en feroit l'issue (1). Leur confiance dans cet art chimérique s'augmenta par degrés & se manifestoit dans toutes les circonstances de la vie : chaque individu qui se trouvoit dans quelque embarras ou qui vouloit s'engager dans quelque entreprise importante, ne manquoit pas de consulter le forcier & de diriger sa conduite sur les instructions qu'il recevoit. C'est sous cette forme que la superstition se montre chez les peuples les plus sauvages de l'Amérique, & la divination y est un art tenu dans la plus haute estime. Long-tems avant que l'homme ait porté la connoissance d'une divinité jusqu'au point qui inspire le respect & conduit à un culte, nous le voyons lever une main présomptueuse pour écarter le voile salutaire sous lequel la providence a voulu cacher ses desseins aux regards des humains ; nous le voyons s'efforçant avec une vaine inquiétude de percer les mystères de l'administration divine. C'est une preuve des progrès & de la maturité de l'esprit humain que de reconnoître & d'adorer une puissance modératrice de l'univers ; mais le vain desir de pénétrer dans l'avenir n'est qu'une erreur de son enfance & une preuve de sa foiblesse.

~~C'est à cette même foiblesse qu'il faut attribuer la confiance des Américains dans les songes, leur soin d'observer les~~

(1) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, III, 3. Dumont, I, 173. Fernandez, *relat. de los chiquit.* p. 40. Lozano, 84. Margrave, 279.

présages, leur attention au ramage des oiseaux & aux cris des animaux; ils regardent toutes ces circonstances comme des indications des événemens futurs, & si quelques-uns de ces pronostics leur paroît défavorable, ils renoncent aussi-tôt à l'entreprise qu'ils venoient de former avec le plus d'ardeur (1).

VIII. Si l'on veut se former une idée complète des nations sauvages de l'Amérique, il ne faut pas passer sous silence quelques coutumes singulières, qui quoiqu'universelles & caractéristiques n'ont pu convenablement être rapportées à aucun des articles sous lesquels j'ai divisé mes recherches sur leurs mœurs.

Coutumes
particulières.

L'amour de la danse est une passion favorite des Sauvages de toutes les parties du globe. Comme une grande partie de leur tems se consomme dans un état de langueur & d'indolence, sans aucune occupation qui puisse les animer ou les intéresser, ils se plaisent généralement à un exercice qui donne l'essor aux facultés actives de la nature. Lorsque les Espagnols entrèrent pour la première fois en Amérique, ils furent étonnés de ce goût extrême des naturels pour la danse; ils voyoient avec étonnement un peuple, presque toujours froid & inanimé, montrer une activité extraordinaire toutes les fois que cet amusement favori les y portoit. Il est vrai que chez eux la danse ne doit pas être appelée un amusement. C'est un occupation sérieuse & importante qui se mêle à toutes sortes de circonstances de la vie publique & privée. Si une entrevue est nécessaire entre deux bourgades d'Américains, les Ambassadeurs de l'une s'approchent en formant une danse solennelle

Amour de
la danse.

(1) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, III, 262, 353. Stadius, *ap. de Bry*, II, 120. Creuxii, *hist. Canad.* 84. Techo, *hist. of Parag. Churchill, collect.* VI, 37. De la Potherie, III, 6.

& présentent le calumet ou emblème de paix : les Sachems de l'autre tribu les reçoivent avec la même cérémonie (1). Si la guerre se déclare contre un ennemi, c'est par une danse qui exprime le ressentiment dont ils sont animés & la vengeance qu'ils méditent (2). S'ils veulent apaiser la colère de leurs dieux ou célébrer leurs bienfaits ; s'ils se réjouissent de la naissance d'un fils ou pleurent la mort d'un ami (3), ils ont des danses convenables à chacune de ces situations & appropriées aux sentimens divers dont ils sont pénétrés. Si l'un d'eux est malade, on ordonne une danse comme le moyen le plus efficace de lui rendre la santé ; & s'il ne peut pas supporter la fatigue de cet exercice, le médecin ou forrier exécute la danse lui-même, comme si la vertu de sa propre activité pouvoit se transmettre à son malade (4).

Toutes leurs danses sont des imitations de quelque action, & quoique la musique qui en règle les mouvemens soit d'une extrême simplicité & choque l'oreille par sa plate monotonie, quelques-unes de leurs danses paroissent très-expressives & très-animées. La danse de guerre est peut-être la plus frappante de toutes : c'est la représentation d'une campagne Américaine complète. Le départ des guerriers, leur marche dans le pays ennemi, les précautions avec lesquelles ils campent, l'adresse avec laquelle ils placent des détachemens en embuscade, la manière de surprendre l'ennemi, le tumulte & la férocity du combat, l'art d'enlever la chevelure aux morts :

(1) De la Potherie, *hist. II*, 17. Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, III., 211, 297. Lahontan, I, 100, 137. Hennepin, *découv.* 149.

(2) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, III, 298. Lafitau, I, 523.

(3) Joutel, 343. Gomara, *hist. gén. cap.* 196.

(4) Denys, *hist. nat.* 189. Brikell. 372. De la Potherie, II, 36.

& de se faïr des prisonniers , le retour triomphant des vainqueurs & les tourmens des victimes , font mis ſucceſſivement ſous les yeux des ſpectateurs. Les acteurs entrent dans leurs différens rôles avec tant de chaleur & d'enthouſiaſme , leurs geſtes , leurs phyſionomies , leurs voix ſont ſi bizarres & ſi conformes à leurs ſituations reſpectives que les Européens ont peine à croire que ce ſoit une ſcene d'imitation & ne peuvent la voir ſans de vives impreſſions d'horreur & de crainte (1). Quelque expreſſion qu'il puiſſe y avoir dans les danſes Américaines , elles préſentent une circonſtance remarquable , qui ſe lie avec le caractère de la race entière. Les chanſons , les danſes & les amuſemens des autres nations , emblèmes des ſentimens qui échauffent leurs cœurs , ſont ſouvent deſtinés à exprimer ou à exciter cette ſenſibilité qui attache les deux ſexes l'un à l'autre. Il y a des peuples chez qui l'ardeur de cette paſſion eſt telle que l'amour y eſt preſque le ſeul objet des fêtes & des plaiſirs ; & comme les peuples groſſiers ne connoiſſent point la délicateſſe des ſentimens & ne ſont point accoutumés à déguifer les émotions de leur ame , leurs danſes ſont ſouvent licencieuſes & indécentes. Telle eſt la *Calenda* dont les naturels d'Afrique ſont ſi paſſionnés (2) : telles ſont les danſes des jeunes filles d'Aſie qui ſemblent exciter tous les deſirs de la volupté dans ceux qui en ſont témoins. Mais chez les Américains , qui par des cauſes qu'on a déjà expliquées , ſont plus froids & plus indifférens pour les femmes , les idées d'amour n'entrent que très-peu

(1) De la Potherie , II , 116. Charlevoix , *hiſt. de la nouv. France* , III , 297. Laſſtau , I , 523.

(2) Adanſon , *voy. au Sénégal* , part. III , 287. Labat , *voy. IV* , 463. Sloane , *nat. hiſt. of Jamaica* , introd. pag. 48. Fermin , *deſcr. de Surinam* , I , 139.

dans leurs fêtes & leurs divertissemens. Leurs chansons & leurs danses sont pour la plupart graves & martiales, liées avec quelques-unes des affaires les plus sérieuses & les plus importantes de leur vie (1); & comme elles n'ont aucune relation avec l'amour ou la galanterie, elles sont rarement communes aux deux sexes, & s'exécutent par les hommes & les femmes à part (2). Si dans quelques occasions il est permis aux femmes de se joindre à la fête, le caractère des danses reste le même, & l'on n'y voit aucun mouvement, aucun geste qui exprime des idées de volupté ou qui encourage la familiarité (3).

Amour du
jeu.

L'amour excessif du jeu, & particulièrement des jeux de hasard qui semble être naturel à tous les hommes qui ne sont pas accoutumés aux occupations d'une industrie régulière, est universel chez les Américains. Les mêmes causes qui dans la société civilisée portent les hommes qui ont de la fortune & du loisir, à rechercher cet amusement, en font les délices des Sauvages. Les premiers sont dispensés du travail; ceux-ci n'en sentent pas la nécessité, & comme ils sont également oisifs, ils se livrent avec transport à tout ce qui peut émouvoir & agiter leur ame. Ainsi les Américains qui pour l'ordinaire sont si indifférens, si flegmatiques, si taciturnes & si désintéressés, deviennent dès qu'ils sont engagés à une partie de jeu, avides, impatiens, bruyans & d'une ardeur presque frénétique. Ils

(1) *Descrip. de la nouv. France*. Osborn's, *collect.* II, 883. Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, III, 84.

(2) *Waser's, account of Isthmus*, 169. Lery, *ap. de Bry*, III, 177. Lozano, *hist. de Paraguay*, I, 149. Herrera, *decad.* 2, lib. VII, cap. 8; *decad.* 4, lib. X, cap. 4. Voyez la NOTE LXXXVIII.

(3) Barrère, *Fran. équinox.* pag. 191.

jouent leurs fourrures , leurs ustensiles domestiques , leurs vêtemens , leurs armes ; & lorsque tout est perdu , on les voit souvent dans l'égarement du désespoir ou de l'espérance , risquer d'un seul coup leur liberté personnelle , malgré leur passion extrême pour l'indépendance (1). Chez différentes peuplades ces parties de jeu se renouvellent souvent & deviennent l'amusement le plus intéressant dans toutes les occasions de fêtes publiques. La superstition , toujours prête à tourner à son profit les passions qui ont le plus d'influence & d'énergie , concourt souvent à confirmer & à fortifier cette disposition des Sauvages. Leurs magiciens sont accoutumés à prescrire une grande partie de jeu , comme un des moyens les plus efficaces d'apaiser leurs divinités ou de rendre la santé aux malades (2).

Des causes semblables à celles qui inspirent aux Américains l'amour du jeu , les portent aussi à l'ivrognerie. Il semble qu'un des premiers efforts de l'industrie humaine ait été de découvrir quelque boisson enivrante ; & l'on n'a guère trouvé de nation , quelque grossière & dépourvue d'invention qu'elle fût , qui n'ait réussi dans cette fatale recherche. Les plus barbares des tribus Américaines ont été assez malheureuses pour faire cette découverte ; celles même qui sont trop ignorantes pour connoître le moyen de donner aux liqueurs par la fermentation une force enivrante , obtiennent le même effet par d'autres moyens. Les habitans des isles , ceux de la Californie & du nord de l'Amérique , emploient pour cet objet la fumée du tabac qu'ils font passer avec un certain instrument dans les

Goût des
liqueurs fortes.

(1) Charlevoix , *hist. de la nouv. France* , III , 261 , 318. Lafitau , II , 338. Ribas , *triunf.* 13. Brikell , 335.

(2) Charlevoix , *hist. de la nouv. France* , III , 262.

narines & dont les vapeurs en montant au cerveau , y excitent tous les mouvemens & les transports de l'ivresse (1). Dans presque toutes les parties du nouveau monde, les naturels possédoient l'art d'extraire une liqueur enivrante du maïs ou de la racine du manioc, les mêmes substances dont ils faisoient du pain. L'opération qu'ils avoient imaginée pour cela ressemble assez au procédé ordinaire des brasseurs ; mais avec cette différence qu'au lieu de levure , ils y substituoient une dégoûtante infusion d'une certaine quantité de maïs ou de manioc mâché par leurs femmes. La salive excite une fermentation vigoureuse, & en peu de jours la liqueur devient propre à être bue. Elle n'est pas désagréable au goût, & lorsqu'on en boit une grande quantité, elle a le pouvoir d'enivrer (2). C'est la boisson générale des Américains, qui la désignent par différens noms & la recherchent avec une fureur qu'il n'est pas plus aisé de concevoir que de décrire. Chez les nations polies, où une succession d'occupations & d'amusemens divers tient l'esprit dans une activité continue, le desir des liqueurs fortes est modifié en grande partie par le climat, & il augmente ou diminue selon les variations de la température. Dans les pays chauds, l'organisation sensible & délicate des habitans n'a pas besoin du stimulant des liqueurs fermentées. Dans les pays plus froids, la constitution des naturels, plus robuste & plus pesante, en a besoin pour être excitée & mise en mouvement. Mais parmi les Sauvages le desir de tout ce qui a la faculté d'enivrer est le même dans

(1) Oviedo, *hist. ap. Ramus*, III, 113. Venegas, I, 68. *Nauf. de Cabeza de Yaca*, cap. 26. Voyez la NOTE LXXXIX.

(2) Stadius, *ap. de Bry*, III, 111. Lery, *ibid.*, 178.

toutes les positions du globe. Tous les habitans de l'Amérique , soit qu'ils habitent la zone torride ou les régions tempérées , soit qu'un sort plus dur les ait fait naître dans les climats rigoureux des deux extrémités nord & sud de ce continent , paroissent être également dominés par cette passion (1). Cette ressemblance de goût chez des peuples placés dans des situations si différentes , ne peut être regardée comme l'effet d'un besoin physique , & ne peut être attribuée qu'à l'influence d'une cause morale. Lorsque le Sauvage est engagé dans une expédition de guerre ou de chasse , il se trouve souvent dans des situations critiques où toutes les facultés de sa nature sont obligées de s'exercer par les plus grands efforts ; mais à ces scènes intéressantes succèdent de longs intervalles de repos , pendant lesquels le guerrier ne voit rien d'assez important pour mériter son attention. Il languit dans ce tems d'indolence. L'attitude de son corps est un emblème de l'état de son ame : là , accroupi près du feu dans sa cabane , ici étendu à l'ombre de quelques arbres , il consomme ses journées dans un sommeil presque continuel , ou dans une inaction insipide & stupide qui n'en est guère différente. Comme les liqueurs fortes le tirent de cet état de torpeur , donnent un mouvement plus rapide à ses esprits & l'animent encore plus fortement que la danse ou le jeu , il en est excessivement avide. Un Sauvage qui n'est pas en action est un animal triste & pensif ; mais dès qu'il boit ou qu'il a seulement l'espérance de boire d'une liqueur enivrante , il prend de la vivacité & de

(1) Gumilla , I , 257. Lozano , *descrip. del gran Chaco* , 56 , 103. Ribas , VIII. Ulloa , I , 249 , 337. Marchais , IV , 436. Fernandez , *mission. de los Chiquit.* 35. Barrere , pag. 203. Blanco , *convers. de piritu* , 31.

la gaité (1). Quelque soit l'occasion ou le prétexte qui rassemble les Américains, la séance se termine toujours par une débauche. Plusieurs de leurs fêtes n'ont point d'autre objet, & ils en voient arriver l'époque avec des transports de joie. Comme ils ne sont accoutumés à contraindre aucun de leurs sentimens, ils ne mettent point de bornes à celui-ci. La fête dure souvent sans interruption pendant plusieurs jours, & quelque funestes que puissent être les suites de leurs excès, ils ne cessent de boire que lorsqu'il ne reste plus une seule goutte de liqueur. Ceux d'entr'eux qui sont les plus distingués, les guerriers les plus célèbres, les chefs les plus renommés pour leur sagesse n'ont pas plus d'empire sur eux-mêmes que le dernier membre de la communauté. L'attrait irrésistible d'un plaisir présent les aveugle sur les conséquences, & ces hommes qui dans d'autres situations semblent doués d'une force d'ame plus qu'humaine, ne sont dans celle-ci que de vils esclaves d'un appétit brutal, inférieurs aux enfans en prévoyance aussi bien qu'en raison (2). Lorsque leurs passions, qui sont naturellement fortes, sont encore excitées & enflammées par l'ivresse, ils se portent aux plus terribles excès, & la fête se termine rarement sans des actes de violence & même sans du sang répandu (3).

Au milieu de cette débauche extravagante, il y a une circonstance qui mérite d'être remarquée : chez la plupart des nations Américaines il n'est pas permis aux femmes de prendre part à la fête (4). Leur occupation est de préparer la li-

(1) Melendes, *tesoros verdad*, III, 169.

(2) Ribas, IX. Ulloa, I, 338.

(3) *Lettres édif.* II, 178. Torquemada, *monar. Ind.* I, 335.

(4) Voyez la NOTE XC.

queur, de la servir aux convives, & d'avoir soin de leurs maris & de leurs parens lorsqu'ils commencent à perdre la raison. Rien ne prouve plus l'état d'infériorité des femmes & le mépris avec lequel elles étoient traitées dans le nouveau monde, que cet usage de les exclure d'un plaisir si recherché de tous les Sauvages. Lorsqu'on découvrit l'Amérique septentrionale, les habitans ne connoissoient encore aucune boisson enivrante; mais les Européens ayant trouvé bientôt un intérêt à leur fournir des liqueurs spiritueuses, l'ivrognerie est devenue aussi universelle parmi eux que parmi les Américains des parties méridionales; leurs femmes même ont pris le même goût & s'y livrent avec aussi peu de décence & de modération que les hommes (1).

Il seroit trop long d'examiner toutes les coutumes particulières qui ont excité l'étonnement des voyageurs en Amérique; mais je ne puis en passer sous silence une qui paroît aussi extraordinaire qu'aucune de celles dont on a parlé. Lorsqu'un Américain devient vieux ou qu'il souffre d'une maladie que leur médecine grossière ne peut guérir, ses enfans ou ses parens lui ôtent la vie eux-mêmes, pour être délivrés du fardeau de le nourrir & de le soigner. Cette coutume s'est trouvée établie chez les tribus les plus sauvages dans toute l'étendue du continent depuis la baie d'Hudson jusqu'à la rivière de la Plata; & quelque opposée qu'elle paroisse à ces sentimens de tendresse & d'affection que les hommes civilisés regardent comme naturels à l'espèce humaine, l'homme semble y être conduit par la condition de la vie sauvage. Les mêmes peines & les mêmes difficultés pour se procurer des

Usage de
faire mourir
les vieillards
& les mala-
des incur-
ables.

(1) Hutchinson, *hist. of Massackuset Bay*, 469. Lafitau, II, 125. Sagard, 146.

substances , qui en quelque cas empêchent les Sauvages d'élever leurs enfans , les obligent à terminer la vie des vieillards & des infirmes. La foiblesse de ceux-ci auroit besoin des mêmes secours que l'enfance. Les uns & les autres sont également incapables de remplir les fonctions de guerriers ou de chasseurs , & de supporter les peines ou d'échapper aux dangers auxquels les Sauvages sont si souvent exposés par leur défaut de prévoyance & d'industrie. Incapables de subvenir aux besoins ou de secourir la foiblesse des autres , ce surcroît d'embarras leur donne une impatience qui les porte à terminer une vie qu'il leur seroit trop difficile de conserver. Cela n'est point regardé comme un trait de cruauté , mais comme un acte de pitié. Un Américain accablé d'années ou d'infirmités , sentant qu'il ne peut plus compter sur le secours de ceux qui l'environnent , se place lui-même d'un air content dans son tombeau , & c'est des mains de ses enfans ou de ses plus proches parens qu'il reçoit le coup qui le délivre à jamais des miseres de la vie (1).

Idée générale de leur caractère.

IX. Après avoir considéré les peuples Sauvages de l'Amérique dans ces différens points de vue , & après avoir examiné leurs mœurs & leurs usages dans tant de situations diverses , il ne reste qu'à nous former une idée générale de leur caractère , comparé avec celui des nations plus policées. L'homme , dans son état primitif , sortant pour ainsi dire des mains de la nature , est par-tout le même. Dans les premiers instans de l'enfance , soit parmi les Sauvages les plus bruts , soit dans la société la plus civilisée , on ne lui reconnoît aucune qualité qui marque quelque distinction ou quelque supériorité.

(1) Cassani , *hist. de nuevo reyno de grand.* pag. 300. Pifo , pag. 6. Ellis , voy. 261. Gumilla , 333.

Il paroît par-tout susceptible de la même perfectibilité, & les talens qu'il peut acquérir par la suite, ainsi que les vertus qu'il peut devenir capable d'exercer, dépendent entierement de l'état de société dans lequel il se trouve placé. Son esprit se conforme naturellement à cet état & en reçoit ses lumieres & ses idées. Ses facultés intellectuelles sont mises en activité, en proportion des besoins habituels que sa situation lui fait éprouver & des occupations qu'elle lui impose. Les affections de son cœur se développent selon les rapports qui se trouvent établis entre lui & les êtres de son espece. Ce n'est qu'en suivant ce grand principe que nous pourrons découvrir quel est le caractère de l'homme dans les différens périodes de ses progrès.

Si nous l'appliquons à la vie sauvage & que nous mesurons à cette regle les qualités de l'esprit humain dans cet état de société, nous trouverons, comme je l'ai déjà observé, que les facultés intellectuelles de l'homme doivent être extrêmement limitées dans leurs opérations. Elles sont renfermées dans l'étroite sphere de ce qu'il regarde comme nécessaire pour subvenir à ses besoins : tout ce qui ne s'y rapporte pas n'attire point son attention & n'est point l'objet de ses recherches. Mais quelque bornées que puissent être les connoissances d'un Sauvage il possède parfaitement la petite portion d'idées qu'il a acquises : elles ne lui ont point été communiquées par une institution méthodique ; elles ne sont point pour lui un objet de curiosité & de pure spéculation ; c'est le résultat de ses propres observations & le fruit de son expérience ; elles sont analogues à sa condition & à ses besoins. Tandis qu'il est engagé dans les occupations actives de la guerre ou de la chasse, il se trouve souvent dans des situa-

tions difficiles & périlleuses , dont il ne peut se tirer que par des efforts de sagacité ; il s'engage dans des démarches où chaque pas dépend de sa pénétration à discerner le danger auquel il est exposé & de son habileté à trouver les moyens d'y échapper.

Comme les talens des individus sont mis en activité & perfectionnés par cet exercice répété de l'esprit, ils déploient, dit-on, beaucoup de sagesse politique dans la conduite des affaires de leurs petites communautés. Le conseil de vieillards délibérant sur les intérêts d'une bourgade Américaine & décidant de la paix ou de la guerre , a été comparé aux Sénats des républiques policées , & les procédés du premier ne sont pas conduits avec moins d'ordre & de sagacité que ceux des derniers. De grandes combinaisons politiques sont mises en œuvre pour peser les différentes mesures qu'on propose & pour en balancer les avantages probables avec les inconvéniens qui peuvent en résulter. Les chefs qui aspirent à obtenir la confiance de leurs concitoyens emploient beaucoup d'adresse & d'éloquence pour acquérir la prépondérance dans ces assemblées (1). Mais chez les nations grossières les talens politiques ne peuvent se déployer que dans un cercle fort étroit. Par-tout où l'idée de propriété particulière n'est pas encore connue & qu'il n'y a point de juridiction criminelle établie , il n'y a presque point d'occasion d'exercer aucune fonction de police intérieure. Par-tout où il n'y a point de commerce & où il n'y a que très-peu de communication entre les différentes tribus, où les haines nationales sont implacables & les hostilités presque continuelles , il ne peut y

(1) Charlevoix , *hist. de la nouv. France* , III , 269.

avoir que peu d'objets d'intérêt public à discuter avec ses voisins , & ce département qu'on pourroit appeller des affaires étrangères , n'est pas assez compliqué pour demander une politique bien profonde. Par-tout où les individus manquent de prévoyance & de réflexion , au point de ne savoir prendre que rarement des précautions efficaces pour leur propre conservation , on ne doit pas s'attendre à voir les délibérations & les mesures publiques , réglées par la considération de l'avenir. Le génie des Sauvages est de se conduire par les impressions du moment. Ils sont incapables de former des arrangements compliqués , relativement à leur conduite future. Les assemblées des Américains sont à la vérité si fréquentes , & leurs négociations si longues & si multipliées (1) , que cela donne à leurs procédés une apparence extraordinaire d'habileté ; mais c'est moins dans la profondeur de leurs vues qu'il faut en chercher la cause que dans la froideur de leur caractère qui les rend très-lents à prendre une résolution (2). Si nous en exceptons la ligue célèbre qui a uni les cinq nations du Canada en une république fédérative dont on parlera en son lieu , nous ne découvrirons parmi les nations sauvages de l'Amérique que peu de traces d'une habileté politique qui suppose un certain degré de prévoyance ou de supériorité d'esprit. Nous verrons leurs opérations publiques plus souvent dirigées par la férocité impétueuse de leurs jeunes gens que par l'expérience & la sagesse de leurs vieillards.

En même-tems que la conduite de l'homme dans l'état sauvage est peu favorable aux progrès de l'esprit , elle tend

(1) Voyez la NOTE XCI.

(2) Charlevoix , *hist. de la nouv. France* , III , 272.

aussi à quelques égards à resserrer le cœur & à réprimer l'exercice de la sensibilité. Le sentiment le plus fort qui soit dans l'ame d'un Sauvage, est celui de son indépendance. Il a sacrifié une si petite portion de sa liberté naturelle en devenant membre d'une société, qu'il reste presque entièrement maître de ses actions (1). Il prend souvent ses résolutions seul, sans consulter personne, sans considérer aucune relation avec ceux qui l'environnent. Dans plusieurs de ses démarches il reste aussi séparé du reste des hommes, que s'il n'avoit formé aucune union avec eux. Comme il sent combien peu il dépend des autres, il les voit avec une froide indifférence. La force même de son ame contribue à augmenter cette insouciance : ne songeant qu'à lui-même en délibérant sur la conduite qu'il a à tenir, il ne s'embarrasse guere des conséquences que relativement à son intérêt. Il poursuit sa carrière & se livre à ses idées, sans rechercher si ce qu'il fait est agréable aux autres, s'ils peuvent en tirer quelque avantage ou en recevoir du dommage. Delà ces caprices indomptables des Sauvages, cette impatience de toute espece de gêne, cette incapacité de réprimer ou de modérer leurs desirs, cette négligence & ce dédain avec lequel ils reçoivent les conseils, enfin cette haute opinion qu'ils ont d'eux-mêmes & le mépris qu'ils ont pour les autres. Chez eux l'orgueil de l'indépendance produit presque les mêmes effets que la personnalité dans un état de société plus avancé. Par ces deux sentimens, l'individu rapporte tout à lui-même & uniquement occupé de satisfaire ses desirs, fait de ce seul objet la regle de sa conduite.

C'est à la même cause qu'on peut imputer la dureté de

(1) Fernandez, *Mission de los Chiquit*, 33.

cœur & l'insensibilité qu'on reproche à tous les peuples sauvages. Leurs ames, peu susceptibles d'affections douces, délicates & tendres, ne peuvent être remuées que par des impressions fortes (1). Leur union sociale est si incomplète que chaque individu agit comme s'il avoit conservé ses droits naturels dans toute leur intégrité. Si on lui accorde une faveur, si on lui rend un service, il les reçoit avec beaucoup de satisfaction, parce qu'il en résulte un plaisir ou un avantage pour lui ; mais ce sentiment ne va pas plus loin & n'excite en lui aucune idée d'obligation ; il ne sent point de reconnaissance & ne songe point à rien rendre pour ce qu'il a reçu (2). Parmi les personnes mêmes qui sont le plus étroitement unies, il y a peu de correspondance ni d'échange de ces services qui forment l'attachement, attendrissent le cœur & adoucissent le commerce de la vie. Leurs idées exaltées d'indépendance donnent à leur caractère une réserve sombre qui les sépare les uns des autres. Les plus proches parens craignent mutuellement de se faire quelque demande, de solliciter quelques services (3), de crainte d'avoir l'air de vouloir imposer aux autres une charge ou gêner leur volonté.

J'ai déjà remarqué l'influence de cette dureté de caractère sur la vie domestique, relativement à l'union du mari avec la femme, de même qu'à celle des pères avec les enfans. Les effets n'en sont pas moins sensibles dans l'exercice de ces devoirs mutuels d'affection qu'exigent souvent la faiblesse & les accidens attachés à la nature humaine. Dans certaines tribus, lorsqu'un Américain est attaqué d'une maladie, il se voit gé-

(1) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, III, 309.

(2) Oviedo, *hist. lib. XVI, cap. 2*. Voyez la NOTE XCII.

(3) De la Potherie, III, 28.

néralement abandonné par tous ceux qui étoient autour de lui, & qui sans s'embarrasser de sa guérison, fuient dans la plus grande consternation pour éviter le danger supposé de la contagion (1). Chez les nations même où l'on n'abandonne pas ainsi les malades, la froide indifférence avec laquelle ils sont soignés ne leur procure que de foibles consolations. Ils ne trouvent dans leurs compagnons ni ces regards de la pitié, ni ces douces expressions, ni ces services officieux qui pourroient adoucir ou leur faire oublier leurs souffrances (2). Leurs parens les plus proches refusent souvent de se soumettre à la plus petite incommodité ou de se priver de la moindre bagatelle pour les soulager ou leur être utiles (3). L'ame d'un Sauvage est si peu susceptible des sentimens qu'inspirent aux hommes ces attentions qui adoucissent l'infortune, que dans quelques provinces de l'Amérique les Espagnols ont jugé nécessaire de fortifier par des loix positives les devoirs communs de l'humanité, & d'obliger les maris & les femmes, les peres & les enfans, sous des peines très-graves, à prendre soin les uns des autres dans leurs maladies (4). La même dureté de caractère est encore plus frappante dans la manière dont ils traitent les animaux. Avant l'arrivée des Européens, les naturels de l'Amérique septentrionale avoient quelques chiens apprivoisés qui les accompagnoient dans leurs chasses & les servoient avec toute l'ardeur & la fidélité particulières

(1) *Lettres du P. Cananeo*, ap. *Muratori Christian.* I, 309. Dutertre, II, 410. Lozano, 100. Herrera, *decad.* 4, *lib.* VIII, *cap.* 5; *decad.* 5, *lib.* IV, *cap.* 2. Falkener's, *descrip. of Patagonia*, 98.

(2) Gumilla, I, 329. Lozano, 100.

(3) Garcia, *origen*, 90. Herrera, *decad.* 4, *lib.* VIII, *cap.* 5.

(4) Cogulludo, *hist. de Yucatan*, pag. 300.

à cette espèce. Mais au lieu de cet attachement que nos chasseurs sentent naturellement pour ces compagnons utiles de leurs plaisirs, le chasseur Américain recevoit avec dédain les services de son chien, le nourrissoit rarement & ne le caressoit jamais (1). En d'autres provinces où les animaux domestiques d'Europe ont été introduits, les Américains ont appris à les faire servir à leurs travaux; mais on a généralement observé qu'ils les traitent très-durement (2), & n'emploient jamais que la violence & la cruauté pour les dompter ou les gouverner. Ainsi dans toute la conduite de l'homme sauvage, soit à l'égard des humains ses égaux, ou des animaux qui lui sont subordonnés, nous retrouvons le même caractère, nous reconnoissons les opérations d'une ame qui n'est occupée qu'à se satisfaire & réglée que par son caprice, sans faire aucune attention aux idées & aux intérêts des êtres qui l'environnent.

Après avoir fait voir combien la vie sauvage étoit peu favorable au développement des facultés intellectuelles & de la sensibilité du cœur, je n'aurois pas cru nécessaire de m'arrêter sur ce qu'on en peut regarder comme les moindres défauts, si le caractère des nations, comme celui des individus, ne se marquoit souvent plus clairement par des circonstances qui paroissent frivoles, que par celles qui sont plus importantes. Le Sauvage, accoutumé à se trouver dans des situations périlleuses & embarrassantes, ne comptant que sur ses propres forces, enveloppé dans ses propres pensées, ne peut être qu'un animal sérieux & mélancolique. Il fait peu d'attention aux autres, & ses pensées parcourent un cercle fort étroit. Delà cette

(1) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, III, 119, 337.

(2) Ulloa, *notic. Américan.* 312.

raciturnité si défagréable pour les hommes accoutumés à la libre communication de la vie sociale. Un Américain , lorsqu'il n'est pas obligé d'agir , est souvent assis des jours entiers dans la même posture sans ouvrir les levres (1). Lorsqu'ils se réunissent pour aller à la guerre ou à la chasse , ils marchent d'ordinaire sur une ligne , à quelque distance l'un de l'autre , & sans se dire une parole. Ils observent le même silence en ramant ensemble dans un canot (2). Ce n'est que lorsqu'ils sont échauffés par les liqueurs enivrantes ou animés par le mouvement d'une fête ou de la danse , qu'on les voit s'égayer & converser entr'eux.

On peut expliquer par les mêmes causes la finesse avec laquelle ils forment & exécutent leurs projets. Des hommes qui ne sont pas accoutumés à se communiquer avec franchise leurs sentimens & leurs pensées , sont naturellement défians , ne se livrent à personne & emploient une ruse insidieuse pour venir à bout de leurs desseins. Dans la société civilisée , les hommes qui par leur situation n'ont que très-peu d'objets où leurs desirs se portent , mais dont leur esprit est sans cesse occupé , sont les plus remarquables par l'habitude de l'artifice & de la ruse dans la conduite de leurs petits projets. Ces circonstances doivent agir encore plus puissamment sur les Sauvages , dont les vues sont également bornées & qui suivent leur objet avec la même attention & la même persévérance ; aussi s'accoutument-ils par degrés à porter dans toutes leurs actions une subtilité dont il faut se défier ; & cette disposition se fortifie par les habitudes qu'ils contractent dans les deux occupations les

(1) *Voyage de Bouguer* , 102.

(2) *Charlevoix* , *hist. de la nouv. France* , III , 340.

plus intéressantes de leur vie. La guerre est chez eux un système de ruse , où ils préfèrent le stratagème à la force ouverte , & où leur imagination est continuellement occupée à trouver les moyens d'envelopper ou de surprendre leurs ennemis. Comme chasseurs , leur constant objet est de tendre des pièges au gibier qu'ils veulent détruire. Aussi l'artifice & la finesse ont été généralement regardés comme formant le caractère distinctif de tous les Sauvages. Ceux des tribus les plus grossières de l'Amérique sont distingués par leur adresse & leur duplicité. Ils mettent un secret impénétrable dans la combinaison de leurs plans ; ils les suivent avec une patience & une constance à toute épreuve , & il n'y a aucun raffinement de dissimulation qu'ils ne puissent employer pour en assurer le succès. Les naturels du Pérou étoient occupés depuis plus de trente ans à concerter le plan de leur soulèvement sous la viceroyauté du marquis de Villa-Garcia ; mais quoique ce projet eût été communiqué à un grand nombre d'Indiens de tous les ordres , il n'en avoit pas transpiré la moindre indication pendant ce long espace de tems ; personne n'avoit trahi son secret ; aucun regard indiscret , aucune parole imprudente n'avoit fait naître le moindre soupçon sur le plan qui se traçoit (1). Cet esprit de dissimulation & de finesse n'est pas moins remarquable dans les individus que dans les nations. Quand ils veulent tromper ils se déguisent avec tant d'artifice qu'il est impossible de pénétrer leurs intentions , ni de démêler leurs desseins (2).

S'il y a des défauts & des vices particuliers à la vie fau-

(1) *Voyage de Ulloa* , II , 309.

(2) Gumilla , I , 162, Charlevoix , III , 109.

vage , il y a aussi des vertus qu'elle fait naître & de bonnes qualités dont elle favorise l'exercice & le développement. Les liens de la société sont si peu gênans pour les membres des tribus les plus sauvages de l'Amérique , qu'à peine éprouvent-ils quelque contrainte. De-là cet esprit d'indépendance qui fait l'orgueil d'un Sauvage , & qu'il regarde comme le droit inaliénable de l'homme. Incapable de se soumettre à aucun frein , & craignant de reconnoître un supérieur , son ame , quoique bornée dans l'exercice de ses facultés & égarée par l'erreur sur plusieurs points , acquiert par le sentiment de sa propre liberté une élévation qui donne à l'homme en beaucoup d'occasions une force , une persévérance & une dignité étonnantes.

Si l'indépendance entretient cet esprit de fierté chez les Sauvages , les guerres perpétuelles dans lesquelles ils sont engagés , le mettent en activité. Ils ne connoissent point ces longs intervalles de tranquillité , fréquens dans les états civilisés. Leurs haines , comme je l'ai déjà observé , sont implacables & éternelles. Ils ne laissent pas languir dans l'inaction la valeur de leurs jeunes gens , & ils ont toujours la hache à la main , ou pour attaquer , ou pour se défendre. Même dans leurs expéditions de chasse , ils sont obligés de se tenir en garde contre les surprises des nations ennemies dont ils sont environnés. Accoutumés à des alarmes continuelles , ils se familiarisent avec le danger , & le courage devient parmi eux une vertu habituelle , résultant naturellement de leur situation & fortifiée par un exercice constant. La manière de déployer le courage peut n'être pas chez des peuples bruts & peu nombreux la même que dans les états puissans & civilisés. Le système de guerre & les idées de valeur peuvent se former sur

différens principes ; mais l'homme ne se montre dans aucune situation plus supérieur au sentiment du danger & à la crainte de la mort que dans l'état de société le plus simple & le moins cultivé.

Une autre vertu qui distingue les Sauvages , c'est leur attachement à la communauté dont ils sont membres. La nature de leur union politique pourroit faire croire que ce lien doit être extrêmement foible ; mais il y a des circonstances qui rendent très-puissante l'influence de cette forme d'association , toute imparfaite qu'elle est. Les tribus Américaines ne sont pas très-peuplées : armées les unes contre les autres , ou pour satisfaire d'anciennes inimitiés , ou pour venger des injures récentes , leurs intérêts & leurs opérations ne sont ni nombreux ni compliqués. Ce sont-là des objets que l'esprit brut d'un Sauvage peut comprendre aisément , & son cœur est capable de former des attachemens si peu étendus. Il adhère avec chaleur à des mesures publiques , dictées par des passions semblables à celles qui reglent sa conduite. Delà cette ardeur avec laquelle les individus s'engagent dans les entreprises les plus périlleuses lorsque la communauté les juge nécessaires. Delà cette haine féroce & profonde qu'ils vouent aux ennemis publics ; delà ce zèle pour l'honneur de leurs tribus ; cet amour de leur patrie , qui les porte à braver le danger pour la faire triompher , & à supporter sans la moindre plainte les tourmens les plus cruels pour ne pas la déshonorer.

Ainsi dans toutes les situations , même les plus défavorables où des êtres humains puissent être placés , il y a des vertus qui appartiennent particulièrement à chaque état , des affections qu'il développe & un genre de bonheur qu'il procure. La nature bienfaisante fait plier l'esprit de l'homme à

sa condition ; & ses idées & ses desirs ne s'étendent pas au-delà de la forme de société à laquelle il est accoutumé. Les objets de contemplation ou de jouissance que sa situation lui présente , remplissent & satisfont son ame , & il auroit de la peine à concevoir qu'un autre genre de vie pût être heureux ou même tolérable. Le Tartare accoutumé à errer sur de vastes plaines & à subsister du produit de ses troupeaux , croit invoquer la plus grande des malédictions sur la tête de son ennemi , en lui souhaitant d'être condamné à résider constamment dans le même lieu & à se nourrir de l'extrémité d'une plante. Les Sauvages d'Amérique , attachés aux objets qui les intéressent & satisfaits de leur sort , ne peuvent comprendre ni l'intention ni l'utilité des différentes commodités qui dans les sociétés policées sont devenues essentielles aux douceurs de la vie. Loin de se plaindre de leur condition , ou de voir avec des yeux d'admiration & d'envie celle des hommes plus civilisés , ils se regardent comme les modèles de la perfection , comme les êtres qui ont le plus de droits & de moyens pour jouir du véritable bonheur. Accoutumés à ne contraindre jamais leurs volontés ni leurs actions , ils voient avec étonnement l'inégalité de rang & la subordination établie dans la vie policée , & considèrent la sujétion volontaire d'un homme à un autre , comme une renonciation aussi avilissante qu'implicable de la première prérogative de l'humanité. Destitués de prévoyance , exempts de soins & contents de cet état d'indolente sécurité , ils ne peuvent point concevoir ces précautions inquiètes , cette activité continuelle , ces dispositions compliquées , auxquelles les Européens ont recours pour prévenir des maux éloignés ou subvenir à des besoins futurs , & se récrient contre cette étrange folie de multiplier ainsi gratuitement

gratuitement les peines & les travaux de la vie (1). La préférence qu'ils donnent à leurs mœurs se remarque dans toutes les occasions. Les noms mêmes par lesquels les différentes nations de l'Amérique veulent être distinguées ont leur principe dans cette idée de leur prééminence. La dénomination que les Iroquois se donnent à eux-mêmes, est celle de *premiers des hommes* (2). Le mot de *Caraïbe*, qui est le nom primitif des féroces habitans des isles du vent, signifie peuple guerrier (3). Les Cherakis, pleins du sentiment de leur supériorité, appellent les Européens des *riens* ou *la race maudite*, & se donnent le nom de *peuple chéri* (4). Le même principe a formé les idées que les autres Américains se faisoient des Européens; car quoiqu'ils parussent d'abord fort étonnés des arts & fort effrayés de la puissance de ces étrangers, ils perdirent bientôt de l'estime qu'ils avoient conçue pour des hommes, dont ils virent ensuite que la maniere de vivre étoit si différente de la leur. Ils les appellerent *l'écume de la mer*, des hommes *sans pere ni mere*. Ils supposèrent qu'ils n'avoient point de pays à eux puisqu'ils venoient envahir celui des autres (5), ou que ne trouvant pas de quoi subsister chez eux, ils étoient obligés d'errer sur l'océan pour aller dépouiller ceux qui possédoient les biens qui leur manquoient.

Des hommes si contens de leur état sont bien loin d'être disposés à quitter leurs habitudes & à adopter celles de la vie

(1) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, III, 308. Lahontan, II, 97.

(2) Colden, I, 3.

(3) Rochefort, *hist. des Antilles*, 455.

(4) Adair, *hist. of Amer. Indians*, pag. 32.

(5) Banzon, *hist. novi orbis*, lib. III, cap. 21.

civilisée. Le passage est trop violent pour être franchi brusquement. On a tenté de sevrer pour ainsi dire un Sauvage de son genre de vie & de le familiariser avec les commodités & les agrémens de la vie sociale ; on l'a mis à portée de jouir des plaisirs & des distinctions qui sont les principaux objets de nos desirs. Mais on l'a vu bientôt s'ennuyer & languir sous la contrainte des loix & des formes , saisir la première occasion de s'en débarrasser , & retourner avec transport dans la forêt ou le désert où il pouvoit jouir d'une entière indépendance (1).

J'ai enfin terminé cette esquisse difficile du caractère & des mœurs des peuples grossiers , dispersés sur le vaste continent de l'Amérique. Je n'ai point prétendu égaler ni pour la hardiesse du dessein ni pour l'éclat & la beauté du coloris , les grands maîtres qui ont composé & embelli le tableau de la vie sauvage. Je suis content de l'humble mérite d'avoir persisté avec une patience laborieuse à considérer mon sujet sous un grand nombre de faces diverses , & à recueillir d'après les observateurs les plus exacts , les traits détachés & souvent très-déliés , qui pouvoient me mettre en état de faire un portrait ressemblant à l'original.

Avant que d'achever cette partie de mon ouvrage , il est important de faire encore une observation qui servira à justifier les conséquences que j'ai tirées , ou à prévenir les méprises où pourroient tomber ceux qui voudroient les examiner. Pour parvenir à connoître les habitans d'une contrée aussi vaste que l'Amérique , il faut faire une grande attention à la

(1) Charlevoix , *hist. de la nouv. France* , III , 322.

diversité des climats sous lesquels ils sont placés. J'ai fait voir l'influence de cette cause, relativement à plusieurs circonstances importantes qui ont été l'objet de mes recherches; mais je n'en ai pas examiné tous les effets, & il ne faut pas négliger ce principe dans les cas particuliers où je n'en ai pas fait mention. Les provinces d'Amérique ont des températures si différentes, que cette variété seule suffit pour établir une distinction sensible entre leurs habitans. Dans quelque partie du globe que l'homme existe, le climat exerce une influence irrésistible sur son état & son caractère. Dans les pays qui approchent davantage des extrêmes de la chaleur ou du froid, cette influence est si sensible qu'elle frappe tous les yeux. Soit que nous considérons l'homme simplement comme un animal, ou comme un être doué de facultés intellectuelles qui le rendent propre à agir & à méditer, nous trouverons que c'est dans les régions tempérées de la terre qu'il a constamment acquis la plus grande perfection dont sa nature soit susceptible; c'est-là que sa constitution est plus vigoureuse, sa forme plus belle, ses organes plus délicats. C'est-là aussi qu'il possède une intelligence plus étendue, une imagination plus féconde, un courage plus entreprenant & une sensibilité d'ame qui donne naissance à des passions non-seulement ardentes mais durables. C'est dans cette situation favorable qu'on l'a vu déployer les plus grands efforts de son génie dans la littérature, dans la politique, dans le commerce, dans la guerre, & dans tous les arts qui embellissent & perfectionnent la vie (1).

(1) Ferguson's, *essai on the hist. of civil society*, Part. III, cap. 1.

Cette puissance du climat se fait sentir plus fortement chez les nations sauvages & y produit de plus grands effets que dans les sociétés policées. Les talens des hommes civilisés s'exercent continuellement à rendre leur condition plus douce ; par leurs inventions & leur industrie ils viennent à bout de remédier en grande partie aux défauts & aux inconvéniens de toutes les températures. Mais le Sauvage , dénué de prévoyance , est affecté par toutes les circonstances propres aux lieux où il vit ; il ne prend aucune précaution pour améliorer sa situation ; semblable à une plante ou à un animal , il est modifié par le climat sous lequel il est né & en éprouve l'influence dans toute sa force.

En parcourant les nations sauvages de l'Amérique , la distinction naturelle entre les habitans des régions tempérées & ceux de la zone torride est très-remarquable. On peut en conséquence les diviser en deux grandes classes. L'une comprend tous les habitans de l'Amérique septentrionale depuis la rivière Saint-Laurent jusqu'au golfe du Mexique , avec les habitans du Chili & quelques petites tribus placées à l'extrémité du continent méridional. On rangera dans l'autre classe tous les habitans des isles & ceux des différentes provinces qui s'étendent depuis l'isthme de Darien jusques vers les limites méridionales du Brésil , le long du côté oriental des Andes. Dans la première classe l'espece humaine se montre manifestement plus parfaite. Les naturels y sont plus robustes , plus actifs , plus intelligens & plus courageux. Ils possèdent au plus haut degré cette force d'ame & cet amour de l'indépendance que j'ai présentés comme les principales vertus de l'homme dans l'état sauvage. Ils ont défendu leur liberté avec beaucoup de

courage & de persévérance contre les Européens , qui ont subjugué avec la plus grande facilité les autres nations de l'Amérique. Les naturels de la zone tempérée sont les seuls peuples du nouveau monde qui doivent leur liberté à leur propre valeur. Les habitans de l'Amérique septentrionale , quoiqu'environnés depuis long-tems par trois puissances formidables de l'Europe , conservent encore une partie de leurs anciennes possessions & continuent d'exister comme nations indépendantes. Quoique le Chili ait été envahi de bonne heure par les Espagnols , les habitans sont toujours en guerre avec leurs vainqueurs & ont sçu par une résistance vigoureuse arrêter les progrès de leurs usurpations. Dans les pays plus chauds , les hommes étant d'une constitution plus foible ont aussi moins de vigueur dans l'esprit ; leur caractère est doux mais timide , & ils s'abandonnent davantage au goût de l'indolence & du plaisir. C'est en conséquence dans la zone torride que les Européens ont établi plus complètement leur empire sur l'Amérique : les plus belles & les plus fertiles provinces y sont soumises à leur joug ; & si plusieurs tribus y jouissent encore de l'indépendance , c'est parce qu'elles n'ont jamais été attaquées que par un ennemi rassasié de conquêtes & déjà en possession de territoires plus étendus qu'il n'en pouvoit occuper , ou bien que placés dans des cantons éloignés & inaccessibles , leur situation les a préservés de la servitude.

Quelque frappante que puisse paroître cette distinction entre les habitans des diverses régions d'Amérique , elle n'est cependant pas universelle. La disposition & le caractère des individus , ainsi que des nations , sont comme je l'ai observé , plus puissamment affectés par les causes morales & politi-

ques que par l'influence du climat. Par un effet de ce principe il y a en différentes parties de la zone torride quelques tribus qui pour le courage , la fierté & l'amour de l'indépendance , n'étoient gueres inférieures aux naturels des climats plus tempérés. Nous connoissons trop peu l'histoire de ces peuples pour être en état d'indiquer les circonstances particulieres auxquelles ils doivent cette prééminence remarquable. Le fait n'en est pas moins certain. Colomb fut informé à son premier voyage que plusieurs des isles étoient habitées par les Caraïbes , hommes féroces , fort différens de leurs foibles & timides voisins. Dans la seconde expédition au nouveau monde , il eut occasion de vérifier la justesse de cet avis , il fut lui-même témoin de la valeur intrépide de ces peuples (1). Ils ont conservé invariablement le même caractère dans toutes les querelles postérieures qu'ils ont eues avec les Européens (2) ; & même de notre tems nous leur avons vu faire une vigoureuse résistance pour défendre le dernier territoire que la rapacité de leurs oppresseurs eût laissé en leur possession (3). Il s'est trouvé au Brésil quelques nations qui n'ont pas montré moins de vigueur d'ame & de bravoure à la guerre (4). Les habitans de l'isthme de Darien n'ont pas craint de mesurer leurs armes avec les Espagnols , & ont plus d'une fois repoussé ces formidables conquérans (5). On pourroit citer d'autres faits. Quelque puissante & quelque étendue que puisse paroître

(1) *Vie de Colomb*, cap. 47, 48. Voyez la Note XCIII.

(2) Rochefort , *hist. des Antilles*, 531.

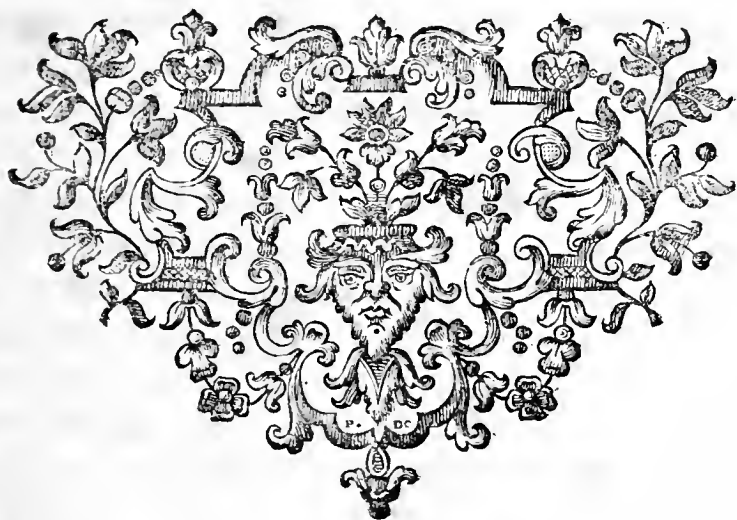
(3) Voyez la NOTE XCIV.

(4) Lery , *ap. de Bry*, III, 207.

(5) Herrera, *decad. 1, lib. X, cap. 15, decad. 2, passim.*

l'influence d'un principe particulier , ce n'est pas par une seule cause qu'il sera possible d'expliquer le caractère & les actions des peuples. La loi même du climat , plus universelle peut-être dans son action qu'aucune de celles qui affectent l'espèce humaine , ne peut nous servir à juger la conduite de l'homme qu'au moyen d'un grand nombre d'exceptions.

Fin du Livre quatrieme.





NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

NOTE PREMIERE , pag. 7.

TYR étoit située à une trop grande distance du golfe arabe ou de la mer rouge , pour qu'il fût possible de transporter par terre les marchandises jusqu'à cette ville ; c'est ce qui engagea les Phéniciens à se rendre maîtres de *Rhinocrura* ou *Rhinocolura* , le port de la méditerranée le plus voisin de la mer rouge. C'étoit à Elath , le meilleur port de la mer rouge vers le nord , qu'ils débarquoient les cargaisons qu'ils avoient achetées en Arabie , en Ethiopie ou dans l'Inde. Delà on les transportoit par terre à Rhinocolura , dont la distance n'étoit pas fort considérable ; & on les embarquoit de nouveau dans ce port pour être transportées à Tyr & réparties dans le reste du monde. *Stabo. Géogr. edit. Casaub. lib. XVI , pag. 1128. Diodor. Sicul. Biblioth. Hist. édit. Wesselingi , lib. I , pag. 70.*

NOTE II , pag. 11.

Le *Periple d'Hannon*, le seul monument authentique que nous ayons de la science des Carthaginois dans l'art de la navigation , est un des écrits les plus curieux qui nous aient été transmis par l'antiquité. Le savant & ingénieux M. Dodwell ,
dans

dans une dissertation qu'il a mise à la tête du périple d'Hannon qui se trouve dans l'édition des *Geographi minores* publiée à Oxford, cherche à prouver que ce n'est qu'un ouvrage supposé par quelque Grec qui a pris le nom d'Hannon. Mais M. de Montesquieu, dans son *Esprit des Loix*, liv. XXI, ch. 8, & M. de Bougainville, dans une dissertation insérée dans le XXVI vol. des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, &c. ont prouvé son authenticité par des raisons qui me paroissent irrésistibles. Ramusio a joint à la traduction qu'il a faite de ce curieux voyage, une dissertation qui sert à l'éclaircir. *Racolta de' viaggi*, vol. I, pag. 112. M. de Bougainville a traité le même sujet avec son savoir & son habileté ordinaires. Il paroît qu'Hannon, selon la méthode de naviguer des anciens, entreprit ce voyage avec de petits bâtimens, construits d'une manière propre à ranger de fort près les côtes. Il se rendit en douze jours de Gadès à l'isle de Cerné, qui probablement est l'isle d'Arguin des modernes. Elle devint la principale station des Carthaginois; & M. de Bougainville prétend que les citernes qu'on y trouve encore sont des monumens de leur puissance & de leur industrie. En partant de Cerné & suivant toujours la côte, il arriva en dix-sept jours à un promontoire qu'il appella *la corne de l'occident*, qui sans doute est le *Cap des Palmes*. Delà il s'avança vers un autre promontoire, auquel il donna le nom de *la corne du midi*, & qui paroît être le *Cap des trois pointes*, situé à environ cinq degrés au nord de la ligne. Toutes les circonstances contenues dans un court extrait de son journal, qui est parvenu jusqu'à nous, concernant la figure & l'état de l'intérieur & des côtes de l'Afrique, se trouvent confirmées & éclaircies par la comparaison qu'on en fait avec les rapports des naviga-

teurs modernes. Les faits mêmes, qui par leur peu de probabilité paroissent devoir rendre douteuse la vérité de cette relation, tendent à la confirmer. Il marque que pendant le jour on observoit un profond silence dans le pays qui se trouve au sud de l'isle de Cerné; mais que lorsque la nuit étoit venue on allumoit un nombre considérable de feux sur les bords des rivières, & que l'air retentissoit alors du bruit des fifres & des tambours & de cris de joie. Suivant Ramusio la même chose s'y pratique encore, parce que la chaleur excessive oblige les habitans de se tenir pendant le jour dans les bois ou dans leurs cabanes. Au coucher du soleil ils en sortent à la lumière des flambeaux pour jouir pendant la nuit du plaisir de la musique & de la danse. *Ramusio, I, 113, F.* Dans un autre endroit il représente la mer comme embrasée par des torrens de feu. Ce qui arriva à M. Adanson sur la même côte, peut expliquer ce passage. « Dès que le soleil », dit-il, « en se plongeant sous l'horizon avoit ramené les ténèbres », la mer nous prêtoit aussi-tôt sa lumière. La proue du navire en faisant bouillonner ses eaux sembloit les mettre en feu. Nous voguions ainsi dans un cercle lumineux qui nous environnoit comme une gloire d'une grande largeur, d'où s'échappoit dans le sillage un long trait de lumière qui nous suivit jusqu'à l'isle de Gorée ». *Voyage au Sénégal, in-4°. Paris 1757, pag. 97.*

NOTE III, pag. II.

Long-tems après la navigation des Phéniciens & d'Eudoxe autour de l'Afrique, Polybe le plus intelligent & le plus instruit des historiens de l'antiquité, affirme qu'on ignoroit de son tems si l'Afrique étoit un continent étendu vers le sud,

ou si elle étoit entourée de mer. *Polibii, hist. lib. III.* Pline assure qu'il ne peut y avoir aucune communication entre les zones tempérées du sud & du nord. *Plinii, hist. nat. edit. in usum Delph. in-4°. lib. II, cap. 68.* Si ces deux auteurs avoient ajouté foi aux relations de ces voyages, le premier ne se feroit pas trouvé dans le doute, & le second n'auroit pas soutenu une pareille opinion. Strabon parle du voyage d'Eudoxe, mais le traite comme une fable, *lib. II, pag. 155*; & même suivant ce qu'il en dit on ne peut guere en porter un autre jugement. Il paroît que Strabon n'a eu aucune connoissance certaine touchant la forme & de l'état des parties méridionales de l'Afrique: *Geogr. lib. XVII, pag. 1180.* Ptolomée, le plus curieux & le plus savant des anciens géographes, n'étoit pas mieux instruit sur les parties de l'Afrique situées à quelques degrés au-delà de la ligne équinoxiale; car il pensoit que ce grand continent n'étoit pas entouré de la mer, mais qu'il s'étendoit, sans interruption, vers le pôle antarctique; & il s'est trompé sur sa véritable figure, au point de dire que ce continent s'élargit à mesure qu'on avance vers le sud: *Ptol. Geogr. lib. IV, cap. 9. Brietii paralela Geogr. veteris & novæ, pag. 86.*

NOTE IV, pag. 18.

Un fait rapporté par Strabon nous donne une preuve aussi forte que singulière de l'ignorance des anciens sur la situation des différentes parties de la terre. Pendant qu'Alexandre marchoit le long des rives de l'Hydaspe & de l'Acefine, deux rivières qui se jettent dans l'Indus, il remarqua qu'il y avoit un grand nombre de crocodiles dans ces rivières, & que le pays produisoit les mêmes espèces de fèves qui sont très-

communes en Egypte. Il conclut de ces circonstances qu'il avoit découvert la source du Nil, & prépara une flotte pour se rendre en Egypte en descendant l'Hydaspe. *Strab. Géogr. lib. XV, pag. 1020.* Cette surprenante erreur ne provenoit pas d'une ignorance de la géographie, particuliere à ce monarque seul ; car Strabon nous apprend qu'Alexandre s'appliquoit avec une attention singuliere à l'étude de cette science, & qu'il avoit des cartes ou des descriptions exactes des pays par lesquels il passoit : *lib. II, pag. 120.* Mais dans ce siecle la connoissance des Grecs ne s'étendoit pas au-delà des limites de la méditerranée.

NOTE V, pag. 18.

Le flux & le reflux, qui sont très-considérables à l'embouchure de l'Indus, devoient rendre ce phénomène plus redoutable aux yeux des Grecs. *Varen. Géogr. vol. I, pag. 251.*

NOTE VI, pag. 21.

Il est probable qu'ils étoient rarement excités à s'avancer si loin, soit par un motif de curiosité, soit par quelque intérêt de commerce ; c'est pour cela que les anciens avoient des idées très-fausSES sur la situation de cette grande riviere. Ptolomée place la premiere branche du Gange qu'il distingue par le nom de la grande embouchure, au cent quarante-sixieme degré de longitude de son premier méridien, qu'il fait passer par les isles fortunées. Mais sa véritable longitude, prise de ce méridien, est aujourd'hui déterminée, d'après les observations astronomiques, à cent cinq degrés seulement. Un si grand géographe ne peut avoir été entraîné dans une erreur aussi considérable que par les rapports infideles qu'il avoit

reçus de ces pays éloignés ; ce qui prouve évidemment que les voyages qu'on y faisoit n'étoient pas fréquens. Ses connoissances étoient encore plus bornées & ses erreurs plus considérables relativement aux contrées de l'Inde qui sont au-delà du Gange. J'aurai occasion d'observer ailleurs qu'il a placé le pays des Seres , ou la Chine , à soixante degrés plus à l'est que n'est sa véritable position. M. d'Anville , un des plus savans géographes modernes , a jetté une grande clarté sur cette matiere , dans deux dissertations publiées dans les *Mémoires de l'Acad. des Inscript. tom. XXXII , pag. 573 , 604.*

NOTE VII , pag. 22.

Il est singulier que les découvertes des anciens se soient faites principalement par terre , & celles des modernes par mer. Les progrès des conquêtes conduisit les premiers & celui du commerce présida aux entreprises des seconds. Strabon observe judicieusement que les conquêtes d'Alexandre le Grand firent connoître l'Orient ; que celle des Romains ouvrirent la route de l'Occident , & qu'on doit à celle de Mithridate la connoissance du nord : *lib. I , pag. 26.* Lorsqu'on fait des découvertes par terre , les progrès en doivent être lents & les opérations bornées ; celles qui se font par mer ont une sphere plus étendue & une marche plus rapide ; mais elles sont sujettes à des défauts particuliers : quoiqu'elles fassent connoître la position des différens pays , & qu'elles servent à déterminer leurs limites du côté de la mer , elles nous laissent dans une parfaite ignorance sur leur état intérieur. Il y a plus de deux siècles & demi que les Européens ont doublé le cap méridional de l'Afrique , & qu'ils ont porté le commerce dans la plupart de ses ports ; mais ils n'ont fait pour ainsi dire que

parcourir les côtes & marquer quelques ports & quelques caps d'une grande partie de ce vaste continent; les contrées intérieures sont restées presque absolument inconnues. Les anciens, qui n'avoient qu'une connoissance imparfaite de ses côtes, excepté celles qui sont baignées par la méditerranée ou par la mer rouge, avoient coutume de pénétrer dans l'intérieur du pays, dont, suivant Hérodote & Diodore de Sicile, ils ont découvert plusieurs parties qui nous sont aujourd'hui inconnues. Les connoissances géographiques resteront donc inexactes & bornées jusqu'à ce qu'on unisse ensemble ces deux manières de faire des découvertes.

NOTE VIII, pag. 25.

Les idées des anciens, sur cette chaleur excessive de la zone torride qui la rendoit inhabitable, & leur opiniâtreté à persister dans cette erreur long-tems après avoir porté leur commerce dans plusieurs parties de l'Inde situées entre les tropiques, doivent paroître si singulieres & si absurdes qu'il ne fera peut-être pas inutile de produire quelques preuves de leur étrange méprise sur ce point, & d'expliquer l'inconséquence apparente de leur théorie avec leur propre expérience. Cicéron, qui a porté ses regards sur toutes les parties de la philosophie connues des anciens, paroît avoir pensé que la zone torride étoit inhabitable, & que par conséquent il ne pouvoit y avoir aucune communication entre les zones tempérées du nord & du sud. Il fait dire par Scipion l'Africain à Scipion le jeune : « vous voyez encore cette même terre » comme ceinte de quelques cercles qu'on appelle zones; que » les deux extrêmes, qui ont chacune un des poles pour centre, sont toujours hérissées de glaces, tandis que celle du

» milieu qui est la plus grande , est brûlée des rayons du so-
 » leil. Il n'en reste donc que deux habitables : voici la zone
 » australe dont les peuples étant vos antipodes , sont pour
 » vous comme s'ils n'étoient pas » : *Songe de Scipion , chap.*
6, trad. de M. Debarrett. Geminus , philosophe grec & con-
 temporain de Cicéron , paroît du même sentiment , non dans
 un ouvrage populaire , mais dans son *Εισαγωγή εις φαινόμενα* , qui
 est un traité purement scientifique. Lorsque nous parlons » ,
 dit-il , » de la zone tempérée du midi & de ses habitans , & de
 » ceux qu'on appelle antipodes , il faut toujours sous-entendre
 » que nous n'avons aucune connoissance ni relation de la zone
 » tempérée du midi , & que nous ignorons si elle est habitée ou
 » non. Mais la figure sphérique de la terre & la ligne que par-
 » court le soleil entre les deux tropiques nous font croire qu'il
 » y a une autre zone , située au midi , qui jouit du même degré
 » de température que la zone du nord que nous habitons » : *cap.*
13, p. 31. Ap. Petavii opus de doct. temp. in quo Uranologium
sive systema var. auctorum ; Amst. 1705 , vol. III. L'opinion de
 Pline sur ces deux points étoit la même. « Des cinq parties ou
 » zones qui séparent le ciel , les deux zones opposées qui tou-
 » chent chacune à l'une des extrémités de la terre à l'endroit de
 » ses poles , dont l'un est appelé septentrional & l'autre austral ,
 » ne produisent que des glaçons , & font de ces contrées le
 » séjour éternel des frimats : par-tout ténèbres perpétuelles , &
 » dont l'influence maligne n'est jamais corrigée par l'aspect
 » bienfaisant des signes qui nous regardent. Le seul éclat des
 » neiges y produit une lumière blanchâtre. Quant à la partie
 » de la terre située sous la zone du milieu , qui est celle sous
 » laquelle le soleil fait sa route , incessamment brûlée par le
 » voisinage de cet astre & consumée par ses flammes , c'est à

» juste titre qu'on la nomme torride. A droite & à gauche
 » de cette ceinture brûlante , & entre les deux extrémités gla-
 » ciales , il reste uniquement deux zones tempérées. Encore
 » le passage de l'une à l'autre est-il impraticable , vu l'incen-
 » die qui regne dans le ciel constellé d'un bout à l'autre de la
 » ligne. Si donc vous concevez la terre divisée en quatre par-
 » ties , il est clair que le ciel à lui seul en retranche trois » :
lib. II , cap. 68 (1). Strabon ne s'explique pas moins claire-
 ment sur cet objet. « La partie de la terre qui se trouve près
 » de l'équateur , dans la zone torride , est inhabitable à cause
 » de l'excessive chaleur » : *lib. II , p. 154*. Je pourrois joindre
 ici l'autorité de plusieurs philosophes & historiens respecta-
 bles de l'antiquité.

Pour expliquer le sens dans lequel cette doctrine étoit gé-
 néralement reçue , nous devons observer que Parménide ,
 comme nous l'apprend Strabon , fut le premier qui divisa la
 terre en cinq zones. Il étendoit au-delà des tropiques les limi-
 tes de la zone qu'il supposoit inhabitable par la trop grande
 chaleur. Strabon nous dit aussi qu'Aristote fixoit les différen-
 tes zones de la même manière qu'elles sont marquées par les
 géographes de son tems. Mais les progrès des découvertes
 ayant démontré par degrés que plusieurs régions de la terre
 situées entre les tropiques sont non-seulement habitables , mais
 même très-peuplées & très-fertiles , cela engagea les géogra-
 phes à renfermer la zone torride dans des bornes plus étroites.
 Il n'est pas facile de marquer avec précision les limites qu'ils
 lui donnoient. Un passage de Strabon , qui est , je pense , le
 seul auteur de l'antiquité qui nous ait transmis quelque notion

(1) Traduction de M. Poinfinet de Sivry.

sur ce sujet , me feroit croire que ceux qui calculoient d'après la mesure de la terre donnée par Eratosthene , supposoient que la zone torride comprenoit près de seize degrés , à peu près huit de chaque côté de l'équateur ; au lieu que ceux qui suivoient le calcul de Poffidonius donnoient environ vingt-quatre degrés à la zone torride ; c'est-à-dire un peu plus de douze degrés de chaque côté de l'équateur. *Strabo , lib. II , pag. 151.* Suivant la premiere opinion , environ deux tiers de cette partie du globe qui se trouve entre les tropiques étoient habitables , & il n'y en avoit que la moitié selon la seconde hypothese. Avec cette restriction , la doctrine des anciens touchant la zone torride paroît moins absurde , & nous pouvons concevoir pourquoi ils regardoient cette zone comme inhabitable , même après s'être ouvert une communication avec plusieurs endroits situés entre les tropiques. Lorsque les savans parloient de la zone torride , ils la regardoient , suivant la définition des géographes , comme occupant une étendue de seize ou tout au plus de vingt-quatre degrés ; & comme ils n'avoient presque aucune connoissance des contrées plus voisines de l'équateur , ils pouvoient la croire inhabitable. On continua de donner dans le discours familier le nom de zone torride à cette portion de la terre contenue entre les tropiques. Cicéron qui paroît avoir ignoré les idées des géographes postérieurs , suit la division de Parmenide , & décrit la zone torride comme la plus large des cinq. Il y a eu quelques anciens qui ont rejeté comme une erreur populaire la pensée de cette chaleur excessive de la zone torride. Suivant Plutarque , Pythagore étoit de ce sentiment ; Strabon nous apprend qu'Eratosthene & Polybe avoient adopté la même opinion :

lib. II, pag. 154. Ptolomée paroît n'avoir fait aucun cas de l'ancienne doctrine concernant la zone torride.

NOTE IX, *pag. 45.*

Le tribunal de l'inquisition, qui par-tout où il est établi arrête nécessairement l'esprit de recherche & le progrès des lettres, fut introduit en Portugal par Jean III, qui commença à regner en 1521.

NOTE X, *pag. 53.*

Nous en trouvons un exemple dans Hackluit, d'après l'autorité de Garcia de Resende, historien Portugais. Quelques négocians Anglois ayant résolu d'ouvrir un commerce avec la côte de Guinée, Jean II roi de Portugal envoya des ambassadeurs à Edouard IV, pour lui représenter le droit qu'il avoit acquis par la bulle du pape de dominer sur cette contrée, & pour le prier de défendre à ses sujets de continuer leur expédition. Edouard eut une si grande déférence pour le titre exclusif des Portugais qu'il satisfit pleinement à leur demande, *Hackluit, navigations, voyages & commerce des Anglois, vol. II, part. II, pag. 2.*

NOTE XI, *pag. 63.*

Le tems de la naissance de Colomb peut être déterminé exactement par les circonstances suivantes. Il paroît par le fragment d'une lettre qu'il écrivit à Ferdinand & Isabelle en 1501, qu'il avoit déjà exercé alors pendant quarante ans le métier de marin. Il leur dit dans une autre lettre qu'il se mit en mer à l'âge de quatorze ans : il suit donc de ces deux faits qu'il étoit né en 1447. *Vie de Christophe Colomb, par Don*

Ferdinand son fils. Churchill's Collect. of voyages, vol. II, pag. 484, 485.

NOTE XII, pag. 70.

Les anciens connoissoient la figure sphérique de la terre. Ils inventerent la méthode de calculer la longitude & la latitude de différens endroits, qui est encore en usage aujourd'hui. Suivant leur principe, l'équateur ou le cercle imaginaire qui enveloppe la terre étoit de trois cens soixante degrés, qu'ils divisoient en vingt-quatre parties ou heures, chacune de quinze degrés. Marinus de Tyr, le plus habile & le plus ancien géographe avant Ptolomée, supposoit que le pays des *Seres* ou *Sinæ*, qui étoit le lieu le plus reculé de l'Inde que connussent les anciens, se trouvoit à quinze heures, ou deux cens vingt-cinq degrés à l'est du premier méridien qui passoit par les isles Fortunées. *Ptolom. Géogr. lib. I, cap. 11*. Si cette supposition étoit bien fondée, le pays des *Seres* ou la Chine n'étoit qu'à neuf heures ou cent trente-cinq degrés à l'ouest des isles Fortunées ou Canaries, & la navigation par cette route auroit été beaucoup plus courte que par la route que suivoient les Portugais. Marc Paul dans ses voyages, décrit des pays, principalement l'isle de Cipango ou Zipangri, qu'on croit être le Japon, qui se trouvoient beaucoup plus à l'est qu'aucune partie de l'Asie connue des anciens. *Marc. Paul. de region. Orient. lib. II, cap. 70; lib. III, cap. 2*. Suivant son récit, le Japon s'étendant encore plus à l'est, étoit beaucoup plus près des isles Canaries. Les conclusions de Colomb, quoique fondées sur des observations inexactes, se trouvoient justes. Si les suppositions de Marinus avoient été bien fondées, & si les pays que Marc Paul visita avoient

été situés à l'est de ceux dont Marinus avoit déterminé la longitude, la route la plus droite & en même-tems la plus courte aux Indes orientales auroit été de naviguer droit à l'ouest. *Herrera, decad. lib. I, cap. 2.* Une connoissance plus étendue du globe nous a découvert la grande erreur où est tombé Marinus, en supposant que la Chine se trouve à quinze heures ou deux cens vingt-cinq degrés à l'est des isles Canaries, & que Ptolomée même s'est trompé en réduisant la longitude de la Chine à douze heures ou cent quatre-vingt degrés. La longitude des limites occidentales de ce vaste empire est de sept heures ou de cent quinze degrés du méridien des isles Canaries. Mais Colomb suivoit les lumieres que son siecle pouvoit lui fournir & s'appuyoit de l'autorité des écrivains qu'on regardoit alors comme les maîtres & les guides du genre humain dans la science de la géographie.

NOTE XIII, (1).

Comme les Portugais, en faisant leurs découvertes, ne s'écartoient qu'à une petite distance des côtes de l'Afrique, ils croyoient que les oiseaux dont ils observoient le vol avec une grande attention, ne se hasardoient pas loin des terres. Dans l'enfance de la navigation on ignoroit que souvent les oiseaux poussent leur vol à une distance considérable des côtes. En naviguant vers les isles des Indes occidentales, on trouve quelquefois des oiseaux à plus de deux cens lieues de terre. Catesby a vu en mer un hibou à plus de six cens lieues des côtes : *Nat. hist. of Carolina, pref. pag. 7. Hist. nat. de M. de Buffon, tom. XVI, pag. 32.* Il paroît donc que cet

(1) Le renvoi de cette Note a été oublié dans le texte ; elle se rapporte à la page 86.

indice de terre, sur lequel Colomb semble s'être appuyé avec quelque confiance, n'étoit rien moins que certain.

NOTE XIV, pag. 99.

L'amiral, dans une lettre qu'il adresse à Ferdinand & Isabelle, décrit un des ports de Cuba avec l'admiration qui caractérise l'enthousiasme des découvertes. « Je découvris », dit-il, « une rivière où une galère peut entrer facilement. Sa beauté m'engagea à la fonder, & je trouvai depuis cinq jusqu'à huit brasses d'eau. Après avoir remonté cette rivière à une distance considérable, tout m'engagea à y faire un établissement. La beauté de la rivière, la limpidité des eaux qui me permettoit d'en voir le fond sablonneux, la grande quantité de palmiers de toute espèce, les plus grands & les plus beaux que j'aie jamais vus, le nombre extraordinaire d'autres arbres magnifiques, les oiseaux, la verdure des plaines, tout cela forme un tableau si intéressant que ce pays surpasse tous les autres autant que le jour surpasse la nuit en éclat & en lumière; ce qui m'a fait dire souvent que je tenterois en vain d'en donner une description exacte à vos majestés; car ni ma langue ni ma plume ne pourroient rendre la vérité, & le spectacle de tant de beauté m'étonne au point que je ne fais comment le décrire ». *Vie de Colomb*, cap. 30.

NOTE XV, pag. 103.

Le récit que Colomb fait de la conduite sage & humaine des Indiens à cette occasion est fort remarquable. « Le roi », dit-il dans sa lettre à Ferdinand & Isabelle, « ayant été instruit de notre malheur, parut touché de la perte que

» nous venions de faire & envoya sur le champ à notre bord
» tous les habitans de l'endroit avec plusieurs grands canots.
» Nous déchargeâmes bientôt le vaisseau de tout ce qui se
» trouvoit sur le tillac avec le secours que nous fit donner le
» roi , tandis que lui-même avec ses freres & ses autres parens
» prirent tout le soin possible pour faire observer le meilleur
» ordre , tant sur le vaisseau qu'à terre. De tems en tems un
» de ses parens venoit les larmes aux yeux me dire de sa
» part de ne point m'affliger , & qu'il me donneroit tout ce
» qu'il possédoit. Je puis assurer vos majestés que dans aucun
» lieu de l'Espagne on n'auroit pris autant de soin de nos
» effets , lesquels furent déposés dans un endroit près du pa-
» lais du roi , pour y être gardés jusqu'à ce qu'on eût débar-
» rassé les maisons où l'on devoit les transporter. Il fit placer
» sur le champ des sentinelles armées pour garder ce dépôt
» pendant la nuit , & les Indiens qui se trouvoient sur la côte
» se désoloient , comme s'ils avoient partagé notre perte. Ce
» peuple est si doux , si humain & si paisible , que j'ose ré-
» pondre à vos majestés qu'il n'y a pas au monde une meil-
» leure espece d'hommes ni un aussi bon pays que celui-ci.
» Ils aiment leurs voisins comme eux-mêmes ; leur conversa-
» tion , qui est la plus douce & la plus affectueuse du monde ,
» est toujours gaie & accompagnée d'un sourire. Quoiqu'il
» soit vrai qu'ils vont nus , vos majestés peuvent être per-
» suadées qu'ils ont plusieurs coutumes fort louables. Le roi
» est servi avec beaucoup d'appareil , & ses manieres sont si
» honnêtes qu'on le voit avec un grand plaisir. On n'en
» trouve pas moins à observer la mémoire étonnante de ce
» peuple , & le desir qu'il a d'acquérir des connoissances , ce
» qui le porte à s'informer des causes & des effets de tout ».

Vie de Colomb, cap. 32. Il est probable que les Espagnols étoient redevables de cette attention officieuse à l'opinion qu'avoient les Indiens que c'étoient des êtres d'une nature supérieure.

NOTE XVI, pag. 109.

Tout ce qui nous reste d'un homme tel que Colomb doit nous être précieux. Une lettre qu'il écrivit à Ferdinand & Isabelle, & où il leur parle de ce qui s'est passé à cette occasion, nous fournit une peinture frappante de son courage, de son humanité, de sa prudence, de son amour pour le bien public & de son adresse à faire sa cour. « J'aurois été », dit-il, « moins touché de ce malheur si je m'étois trouvé seul exposé » au danger, tant parce que ma vie n'est qu'un dépôt dont » je dois compte à l'être suprême, que parce que je m'étois » déjà trouvé plusieurs fois dans un péril éminent. Mais ce » qui m'affligeoit beaucoup, c'étoit de voir qu'après avoir » reçu du Seigneur la foi nécessaire pour exécuter une pa- » reille entreprise, dans laquelle j'ai maintenant eu le bon- » heur de réussir pour convaincre mon adversaire, & pour » accroître la gloire & la puissance de vos majestés, il plaisoit » au Tout-puissant de renverser tous ces projets par ma mort. » Cependant ce malheur auroit été moins affligeant pour moi » s'il n'avoit pas entraîné la perte de ceux qui m'avoient suivi » dans l'espérance d'acquérir une grande fortune, & qui en » voyant le danger où ils se trouvoient maudissoient non- » seulement l'idée qu'ils avoient eue de m'accompagner, mais » encore le respect & la crainte que je leur inspirois & qui les » empêchoit de me quitter, comme ils l'avoient souvent ré- » solu. Mais ce qui mettoit le comble à ma douleur, c'étoit

» la pensée d'avoir laissé mes deux fils au collège à Cordoue ;
» sans amis & dans un pays étranger , tandis qu'il étoit très-pro-
» bable qu'on ne sauroit jamais que j'avois rendu à vos majestés
» des services assez essentiels pour que mes enfans méritassent
» leurs bontés. Et quoique je me consolasse par l'espérance
» que Dieu ne permettroit pas que ce qui devoit tant contri-
» buer à la gloire de son église & qui m'avoit coûté de si
» grands travaux , restât imparfait , je pensai cependant que
» pour me punir de mes fautes , sa volonté étoit de me priver
» de la gloire que j'aurois pu en recueillir dans ce monde.
» Pendant que j'étois dans cet état de trouble , je songeai au
» bonheur qui accompagne vos majestés & il me vint dans
» l'idée que même si je périssois & que le vaisseau fût perdu ,
» il seroit possible que vous fussiez par quelque hasard instruit
» de mon voyage & du succès que j'avois eu jusqu'alors.
» Dans cette vue j'écrivis sur un morceau de parchemin , avec
» toute la brièveté que demandoit la situation où je me trou-
» vois , la découverte que j'avois faite des pays que j'avois
» annoncés , en combien de jours j'avois achevé mon voyage
» & quelle route j'avois tenue. Je marquai la bonté du pays ,
» le caractère de ses habitans , j'ajoutai que j'avois laissé les
» sujets de vos majestés en possession de tous les pays que
» j'avois découverts. Après avoir cacheté cet écrit je l'adressai
» à vos majestés , & promis mille ducats à celui qui le remet-
» troit ainsi fermé , afin que la récompense promise pût enga-
» ger l'étranger qui le trouveroit à en donner quelque nou-
» velle à vos majestés. Je fis alors apporter un grand tonneau ,
» & ayant enveloppé le parchemin d'une toile cirée & ensuite
» d'une espece de gâteau de cire , je le mis dans le tonneau
» que je fis jeter à la mer après l'avoir bouché. Tout l'équi-
» page

» page s'imagina que c'étoit un acte de dévotion. Craignant
 » que ce tonneau ne fût jamais trouvé, & voyant que nous
 » approchions plus près de l'Espagne, je fis un autre paquet
 » semblable au premier que je plaçai au haut de la poupe,
 » afin que si le vaisseau couloit à fond, le tonneau restât au-
 » dessus de l'eau pour flotter au gré de la fortune ».

NOTE XVII, pag. 113.

Quelques auteurs Espagnols, guidés par le petit intérêt de la jalousie nationale, ont cherché à diminuer la gloire de Colomb, en faisant entendre qu'il avoit été conduit à la découverte du nouveau monde, non par ses propres lumières ou par son génie entreprenant, mais par les instructions qu'il avoit reçues. Selon eux, un vaisseau ayant été écarté de sa route par les vents d'est, fut emporté bien loin à l'ouest sur une côte inconnue, d'où il ne revint qu'avec beaucoup de difficulté; tout l'équipage périt de fatigue & de besoin, excepté le pilote & trois matelots. Ces quatre marins moururent aussi quelques jours après leur arrivée; mais le pilote ayant été reçu dans la maison de Colomb, son ami intime, lui découvrit avant sa mort le secret de la découverte qu'il avoit faite par hasard, & lui laissa ses papiers qui contenoient le journal de son voyage, lequel servit de guide à Colomb dans son entreprise. Gomera est, je crois, le premier qui ait publié ce conte. *Hist. cap. 13*. Toutes les circonstances en sont destituées des preuves nécessaires pour le rendre probable. On ne connoît ni le nom ni la destination de ce navire. Quelques auteurs prétendent qu'il appartenoit à un des ports de l'Andalousie, & qu'il étoit destiné ou pour les Canaries ou pour Madere; d'autres disent qu'il étoit Biscayen, & qu'il prenoit

la route d'Angleterre ; d'autres enfin assurent que c'étoit un vaisseau Portugais qui trafiquoit sur la côte de Guinée. Le nom du pilote est pareillement inconnu aussi bien que celui du port où il aborda à son retour. Suivant les uns ce fut en Portugal ; selon d'autres à Madere ou aux Açores. On n'ignore pas moins l'année que se fit ce voyage. *Moufson's Nav. Tracts. Churchill, III, 371.* And. Bernaldes ni Pierre Martyr, contemporains de Colomb, ne parlent point de ce pilote ni de ses découvertes. Herrera avec son bon sens ordinaire, passe aussi ce fait sous silence, & Oviedo n'en parle que comme d'un conte propre à amuser le peuple. *Hist. lib. II, cap. 2.* Des auteurs plus modernes ont supposé que Colomb avoit été guidé dans son voyage par quelque instruction particulière, parce qu'on l'a vu diriger constamment sa route à l'ouest en partant des Canaries. Mais ils ne se rappellent pas que selon les principes sur lesquels il fonde toutes ses espérances de succès, il croyoit qu'en dirigeant sa route vers l'ouest, il devoit nécessairement arriver à ces régions dont les anciens ont parlé. Ce fut la confiance invariable qu'il eut dans son propre système qui lui fit tenir cette route sans en changer jamais.

D'autres nations, outre les Espagnols, ont mis en question si Colomb pouvoit s'arroger l'honneur d'avoir découvert l'Amérique. Quelques écrivains Allemands l'attribuent à Martin Behaim, leur compatriote ; mais ils ne parlent ni de l'année où il a fait cette découverte, ni de l'endroit d'où il étoit parti, ni d'aucune circonstance du voyage. *J. Ferd. Stuvénus*, dans une dissertation *de vero novi orbis inventore*, publiée à Francfort en 1714, soutient vivement le titre de Behaim ; mais sans donner la moindre preuve qui puisse servir à le confirmer.

A la vérité il y eut dans le quinzieme siecle un Martin de Boemia , fameux géographe , dont Herrera parle comme d'un ami de Colomb : *Decad.* 1 , *lib.* I , *cap.* 2 ; mais il assure qu'il étoit Portugais & né dans l'île de Fayal une des Açores. *Ibid.* & *Decad.* 2 , *lib.* II , *cap.* 19. Gomera dit que Magellan possédoit un globe terrestre fait par ce Martin de Boemia , sur lequel il avoit tracé la route qu'il supposoit qu'on devoit suivre pour chercher le détroit qu'il a découvert ensuite. *Hist.* *cap.* 19. Il est donc probable que le nom de cet artiste a porté les Allemands à croire qu'il étoit né en Bohême , & que c'est sur cette supposition qu'ils ont établi leurs prétentions imaginaires.

Celles des Gallois ne paroissent pas mieux fondées. Suivant Powell , une dispute s'étant élevée dans le douzieme siecle entre les fils d'Owen Guyneth , roi de la partie septentrionale du pays de Galles , touchant la succession de sa couronne , Madoc , l'un de ces princes , fatigué de ces disputes se mit en mer pour chercher un séjour plus tranquille. Il dirigea sa course droit à l'ouest en laissant l'Irlande au nord , & arriva dans un pays inconnu qui lui parut si agréable qu'il retourna dans la province de Galles pour y chercher de nouveaux compagnons ; cela se passa , dit-on , vers l'an 1170 , après quoi on n'entendit plus parler ni de Madoc ni de sa colonie. Il faut observer que Powell , sur le témoignage de qui est fondée l'authenticité de ce fait , a publié son histoire plus de quatre siecles après la date de l'événement dont il parle. Chez un peuple aussi grossier & aussi ignorant que l'étoient les Gallois de ce tems , la mémoire d'un fait si reculé ne peut avoir été conservée que fort imparfaitement & auroit besoin d'être confirmée par quelque écrivain d'un plus grand poids que Powell

& moins éloigné de l'époque du voyage de Madoc. Des favans plus modernes se font à la vérité appuyés sur le témoignage de Meredith ap Rhees , Barde Gallois , qui mourut en 1477 ; mais il vécut aussi dans un tems trop éloigné de cet événement pour que son témoignage soit d'un plus grand poids que celui de Powel. D'ailleurs ses vers , publiés par *Hackluit* , vol. *III* , pag. 1 , nous apprennent seulement que Madoc mécontent de l'état de ses affaires domestiques , parcourut l'océan pour y chercher de nouvelles possessions. Mais quand même nous admettrions l'histoire de Powell comme authentique , il ne s'ensuivroit pas que le pays inconnu , découvert par Madoc en naviguant à l'ouest & en laissant l'Irlande au nord , fût une partie de l'Amérique. Les connoissances des Gallois dans le douzième siècle , étoient trop bornées pour leur permettre d'entreprendre un pareil voyage. Si Madoc a fait quelque découverte , ce ne peut probablement être que Madere ou quelque une des isles Hebrides. On a allégué le rapport qu'il y a entre le langage Gallois & quelques dialectes de l'Amérique , comme une preuve du voyage de Madoc. Mais les traits qu'on en cite sont en si petit nombre , & dans quelques-uns même les affinités sont si obscures ou si gratuites qu'on ne peut établir aucune preuve sur la ressemblance accidentelle d'un petit nombre de mots. Il y a un oiseau qu'on n'a trouvé jusqu'ici que sur les côtes de l'Amérique méridionale depuis le port Desiré jusqu'au détroit de Magellan : on lui donne le nom de *Penguin* , mot qui dans la langue Galloise signifie *tête blanche*. Tous les auteurs qui veulent faire honneur aux Gallois de la découverte de l'Amérique , citent ce mot comme une preuve irrévocable de l'affinité qu'il y a entre la langue Galloise & celle qu'on parle dans cette partie de l'Amérique. Mais

M. Pennant qui nous a donné une description détaillée du penguin, remarque que tous les oiseaux de cette espèce ont la tête noire; « de sorte », ajoute-il, « que nous devons renoncer à l'espérance fondée sur cette hypothèse de retrouver dans le nouveau monde la race Galloise ». *Phil. Transact. vol. LVIII, pag. 91, &c.* D'ailleurs si les Gallois avoient fait quelque établissement en Amérique vers la fin du douzième siècle, on auroit dû retrouver parmi leurs descendants quelques indices de la religion chrétienne lorsqu'on les découvrit environ trois cens ans après leur émigration, période trop court pour qu'on puisse supposer que dans cet espace de tems on y ait perdu toute idée des arts & des mœurs de l'Europe.

Les prétentions des Norvégiens à la découverte de l'Amérique paroissent mieux fondées que celles des Allemands & des Gallois. Les peuples de la Scandinavie se faisoient remarquer dans le moyen âge par la hardiesse & l'étendue de leurs excursions maritimes. En 874 les Norvégiens découvrirent l'Islande où ils établirent une colonie. En 982 ils se rendirent au Groenland, où ils s'établirent pareillement. Delà quelques-uns de leurs navigateurs s'avancerent vers l'ouest & y trouverent un pays plus agréable que ces horribles régions qu'ils habitent aujourd'hui. Suivant leur rapport les côtes de ce pays étoient sablonneuses, mais l'intérieur étoit uni & couvert de bois; c'est pourquoi ils lui donnerent le nom de *Helleland* & *Markland*, & ensuite celui de *Win-land*, à cause de quelques plants de vigne qu'ils y trouverent garnis de grappes de raisin. L'authenticité de cette histoire est fondée, à ce que je crois, sur l'autorité du *Saga* ou de la chronique du roi Olaus, composée par *Snorro Sturlodines* ou *Sturlusons*, publiée par Pe-

rinskiold à Stockolm en 1697. Puisque Snorro étoit né en 1179, il n'a compilé sa chronique qu'environ deux siècles après l'événement qu'il rapporte. Rien n'est plus grossier ni plus confus que le conte qu'il fait de la navigation & des découvertes de *Biorn* & de *Lief* son compagnon; pag. 104, 110, 326. Il est impossible d'apprendre de lui dans quelle partie de l'Amérique les Norvégiens sont descendus. Suivant le rapport qu'il fait de la longueur des jours & des nuits, ce ne peut être que vers le cinquante-huitième degré de latitude au nord, sur quelque partie de la côte de Labrador, près de l'entrée du détroit de Hudson, où certainement les raisins ne font pas une production du pays. Torfeus prétend qu'il y a une erreur dans le texte, & qu'en la rectifiant on peut supposer que l'endroit où les Norvégiens descendirent étoit situé au quarante-neuvième degré de latitude. Mais ce n'est pas dans cette région que croît le vin en Amérique. En parcourant le conte de Snorro, je serois porté à croire que la situation de Terre-Neuve correspond mieux avec celle du pays découvert par les Norvégiens; mais ce n'est pas dans une île stérile que l'on trouve des plants de vigne. *M. Mallet*, dans son *Introduction à l'histoire de Danemarck*, pag. 175, &c. cite plusieurs autres conjectures, mais je ne suis pas assez versé dans la littérature du nord pour les discuter. Quoi qu'il en soit, il est manifeste que si les Norvégiens ont découvert dans le dixième siècle quelque partie de l'Amérique, leurs tentatives pour y établir une colonie ont été infructueuses, & que la connoissance en a été bientôt perdue.

NOTE XVIII, pag. 114.

Pierre Martyr *ab Angleria*, gentilhomme Milanois, qui

dans ce tems résidoit à la cour d'Espagne, & dont les lettres contiennent le récit des faits de ce tems, suivant leur date, dépeint d'une manière fort vive les sentimens dont lui-même & ses savans correspondans étoient affectés : « *Præ lætitiâ profi-*
» luisse te, vixque à lachrymis præ gaudio temperasse, quandò
» litteras adspexisti meas quibus, de antipodum orbe latenti
» hætenus, te certiore feci, mi suavissime Pomponi, infi-
» nuasti. Ex tuis ipse litteris colligo quid senseris. Sensisti
» autem, tantique rem fecisti, quanti virum summâ doctrinâ
» insignitum decuit. Quis namque cibus sublimibus præstari po-
» test ingeniis, isto suavior? Quod condimentum gratius? A
» me facio conjecturam. Beari sentio spiritus meos, quandò ac-
» citos alloquor prudentes aliquos ex his qui ab eâ redeunt
» provinciâ. Implicent animos pecuniarum cumulis augendis
» miseri avari, libidinus obscæni, nostras nos mentes, post-
» quàm Deo pleni aliquandò fuerimus, contemplando, hujus-
» cemodi rerum notiitiâ demulciamus ». Epist. 152, Pompo-
 nio Læto.

NOTE XIX, pag. 125.

Les savans de ce siècle étoient si fortement persuadés que les pays qu'avoit découverts Colomb faisoient partie des Indes orientales, que Bernaldes, curé de Los Palacios, qui paroît avoir été un des hommes les plus instruits de son tems dans la cosmographie, prétend que Cuba n'étoit pas une isle, mais une partie du continent & qu'elle apparténoit à l'empire du grand Khan. Il communiqua cette opinion à Colomb même, qui pendant quelque tems logea chez lui au retour de son voyage, & il la soutient par plusieurs argumens pour la plupart fondés sur l'autorité de Jean Mandeville. *Manuscrit entre*

les mains de l'auteur. Antoine Gallo , qui étoit secrétaire du magistrat de Gênes vers la fin du quinzième siècle , a publié un court récit des voyages & découvertes de son compatriote Colomb , qui se trouve joint à ses *Opuscula Historica de rebus populi genuensis* : il nous apprend d'après des lettres de Colomb qu'il dit avoir vues , que son opinion , fondée sur des observations nautiques , étoit qu'une des îles qu'il avoit découvertes ne se trouvoit qu'à deux heures ou trente degrés de Cittigara , qui dans les cartes de géographie de ce tems , étoit marqué , sur l'autorité de *Ptolomée* , *lib. VII, cap. 3* , comme le lieu de l'Asie le plus avancé vers l'Orient ; d'où il concluoit , que si quelque continent n'arrêtoit point la navigation , on devoit trouver un passage court & facile vers cette extrémité orientale de l'Asie , en naviguant à l'ouest. *Muratori scriptores rer. Italicarum* , *vol. XXIII* , *pag. 304*.

NOTE XX , *pag. 130.*

Bernaldes , curé de Los Palacios , auteur contemporain , dit que cinq cens de ces captifs furent envoyés en Espagne & vendus publiquement comme esclaves à Séville ; mais que le changement de climat & l'impuissance où ils étoient de supporter les fatigues du travail , les firent tous mourir en fort peu de tems. *Manuscrit entre les mains de l'auteur*.

NOTE XXI , *pag. 141.*

Il paroît que Colomb s'étoit formé des idées singulieres sur les pays qu'il venoit de découvrir. Les houles violentes & l'agitation singuliere des eaux sur la côte de la Trinité ; lui firent croire que c'étoit-là la partie la plus haute du globe , & il pensoit que plusieurs circonstances concouroient à prouver
que

que la mer y étoit visiblement élevée. Après avoir posé ce principe erroné, la beauté du pays lui fit adopter l'idée de Jean Mandeville, *cap.* 102, que le paradis terrestre étoit le lieu le plus élevé de la terre; & il s'imagina avoir été assez heureux pour découvrir ce fortuné séjour. Nous ne devons pas être surpris qu'un homme d'une si grande sagacité se soit laissé séduire par les opinions & les récits d'un auteur aussi fabuleux que l'étoit Mandeville. Colomb & les autres navigateurs devoient nécessairement suivre les seuls guides qu'ils pouvoient consulter; & il paroît par plusieurs passages du manuscrit de Bernaldes, l'ami de Colomb, que le témoignage de Mandeville n'étoit pas d'un médiocre poids dans ce siècle. Bernaldes le cite souvent avec respect.

NOTE XXII, *pag.* 152.

Il est surprenant que ni Gomera ni Oviedo, les plus anciens historiens Espagnols de l'Amérique, ni Herrera même n'aient regardé Hojeda ou son compagnon Vespuce, comme ayant fait la première découverte du continent de l'Amérique. Tous attribuent unanimement cet honneur à Colomb. Quelques auteurs ont supposé qu'un ressentiment national contre Vespuce, qui avoit quitté le service d'Espagne pour passer à celui des Portugais, avoit engagé ces historiens à ne point parler des découvertes qu'il a faites. Mais Martyr & Benzoni, tous deux Italiens, ne pouvoient être gouvernés par ce préjugé. Martyr étoit un auteur contemporain qui résidoit à la cour d'Espagne & qui étoit à portée d'être exactement informé de ces faits publics; cependant il n'attribue pas à Vespuce la gloire d'avoir le premier découvert l'Amérique, ni dans ses *Décades*, qui sont la première histoire générale qu'on ait

publiée du nouveau monde , ni dans ses lettres où il parle des principaux événemens qui sont arrivés de son tems. Benzoni passa comme aventurier en Amérique en 1641 , & y demeura fort long-tems. Il paroît avoir été animé d'un zele ardent pour la gloire de l'Italie sa patrie ; cependant il ne parle ni des exploits ni des découvertes de Vespuce. Herrera qui a compilé son histoire générale de l'Amérique d'après les témoignages les plus authentiques , suit non-seulement le sentiment de ces auteurs antérieurs , mais il accuse même Vespuce d'avoir falsifié les dates des deux voyages qu'il a faits dans le nouveau monde , & d'avoir confondu l'un avec l'autre , afin de pouvoir s'arroger la gloire d'avoir découvert le continent. *Herrera , Decad. 1 , lib. IV , cap. 2.* Il assure que dans un examen judiciaire de cette matiere fait par le fiscal du roi , il fut prouvé par le témoignage de Hojeda lui-même qu'il toucha à Hispaniola en revenant en Espagne à son premier voyage ; au lieu que Vespuce dit qu'ils retournerent directement de la côte de Paria à Cadix , & qu'ils ne touchèrent à Hispaniola qu'à leur second voyage. Hojeda ajoute qu'ils firent le trajet en cinq mois , tandis que Vespuce prétend avoir employé dix-sept mois à le faire. *Viaggio primo de Am. Vespucci , pag. 36. Viaggio secundo , pag. 45.* Herrera nous donne dans un autre endroit de son histoire , un récit plus circonstancié de cette recherche & tendant au même but. *Herrera , Decad. 1 , lib. VII , cap. 5.* Colomb se trouvoit à Hispaniola lorsque Hojeda y arriva , & s'étoit déjà alors reconcilié avec Roldan qui s'opposa aux efforts d'Hojeda pour exciter une nouvelle révolte ; par conséquent son voyage doit avoir été postérieur à celui de l'amiral. *Vie de Colomb , chap. 84.* Suivant le rapport de Vespuce il entreprit son premier voyage le

10 Mai 1497. *Viaggio primo*, pag. 6. C'étoit dans ce même tems que Colomb se trouvoit à la cour d'Espagne pour faire des préparatifs de son voyage, & qu'il paroissoit y jouir d'une grande faveur. La direction des affaires du nouveau monde se trouvoit alors entre les mains d'Antoine Torrès, l'ami de Colomb. Il n'est donc pas probable que dans ces circonstances on ait accordé une commission à une autre personne qui auroit pu prévenir l'amiral dans un voyage qu'il étoit sur le point d'entreprendre. Fonseca, qui protégeoit Hojeda & qui lui fit obtenir la permission de faire le voyage, ne fut rappelé à la cour & rétabli dans sa charge de directeur des Indes qu'à la mort du prince Jean, qui arriva au mois de septembre de l'année 1497: *P. Martyr*, Ep. 182; c'est-à-dire, plusieurs mois après le tems que Vespuce prétend avoir mis en mer. En 1745, l'Abbé Bandini publia à Florence une vie de Vespuce in-4°. Cet ouvrage qui n'a aucun mérite, est écrit avec aussi peu de jugement que de vérité. L'auteur soutient les prétentions de son compatriote à la découverte du nouveau monde avec tout le zèle aveugle qu'inspire une prévention nationale; mais il ne produit aucune preuve pour les appuyer. Il dit que le récit du voyage de Colomb fut publié en 1510, & même peut-être plutôt. *Vita di Am. Vesp.* pag. 52. On ignore dans quel tems le nom d'*Amérique* fut donné pour la première fois au nouveau monde.

NOTE XXIII, pag. 195.

Le formulaire employé à cette occasion a servi de modele aux Espagnols dans toutes leurs conquêtes postérieures en Amérique. Il est d'une nature si extraordinaire & donne une idée si nette des procédés des Espagnols & des principes sur

lesquels ils fondoient leurs droits au vaste empire qu'ils acquirent dans le nouveau monde, que cette piece mérite toute l'attention du lecteur. « Moi Alonso de Hojeda, serviteur des » très-hauts & très-puissans rois de Castille & de Leon vain- » queurs des nations barbares, leur ambassadeur & capitaine, » je vous notifie & vous déclare, avec toute l'étendue des » pouvoirs que j'ai, que le seigneur notre Dieu, qui est un & » éternel, a créé le ciel & la terre, ainsi qu'un homme & une » femme, de qui sont descendus vous & nous, & tous les » hommes qui ont existé ou qui existeront dans le monde. » Mais comme il est arrivé que les générations successives, » pendant plus de cinq mille ans, ont été dispersées dans les » différentes parties du monde, & se sont divisées en plusieurs » royaumes & provinces, parce qu'un seul pays ne pouvoit » ni les contenir ni leur fournir les subsistances nécessaires ; » c'est pour cela que le seigneur notre Dieu a remis le soin de » tous ses peuples à un homme, nommé saint-Pierre, qu'il a » constitué seigneur & chef de tout le genre humain, afin » que tous les hommes, en quelque lieu qu'ils soient nés ou » dans quelque religion qu'ils aient été instruits, lui obéissent. » Il a soumis la terre entière à sa juridiction, & lui a ordonné » d'établir sa résidence à Rome, comme le lieu le plus propre » pour gouverner le monde. Il lui a pareillement promis & » accordé le pouvoir d'étendre son autorité sur quelqu'autre » partie du monde qu'il voudroit, & de juger & gouverner » tous les chrétiens, maures, juifs, idolâtres, ou tout autre » peuple de quelque secte ou croyance qu'il puisse être. On » lui a donné le nom de *Pape*, qui veut dire admirable, grand » pere & tuteur, parce qu'il est le pere & le gouverneur de » tous les hommes. Ceux qui ont vécu du tems de ce saint-

» pere lui ont obéi en le reconnoissant pour leur seigneur &
» leur roi & pour le maître de l'univers. On a obéi de même
» à ceux qui lui ont succédé au pontificat ; & cela continue
» aujourd'hui & continuera jusqu'à la fin des siècles.

» L'un de ces pontifes, comme maître du monde, a fait la
» concession de ces isles & de la terre-ferme de l'océan, à
» leurs majestés catholiques les rois de Castille, Don Ferdi-
» nand & Dona Isabelle de glorieuse mémoire, & à leurs suc-
» cesseurs nos souverains, avec tout ce qu'elles contiennent,
» comme cela se trouve plus amplement expliqué par certains
» actes qu'on vous montrera si vous le desirez. Sa majesté est
» donc, en vertu de cette donation, roi & seigneur de ces
» isles & de la terre-ferme, & c'est en cette qualité de roi &
» de seigneur que la plupart des isles à qui on a fait connoître
» ces titres, ont reconnu sa majesté & lui rendent aujourd'hui
» d'hui foi & hommage de bon gré & sans opposition, comme
» à leur maître légitime. Et du moment que les peuples ont
» été instruits de sa volonté, ils ont obéi aux hommes saints
» que sa majesté a envoyés pour leur prêcher la foi ; & tous,
» de leur plein gré & sans le moindre espoir de récompense,
» se sont rendus chrétiens & continuent de l'être. Sa majesté
» les ayant reçus avec bonté sous sa protection, a ordonné
» qu'on les traitât de la même maniere que ses autres sujets
» & vassaux. Vous êtes tenus & obligés de vous conduire de
» même ; c'est pourquoi je vous prie & vous demande au-
» jourd'hui de prendre le tems nécessaire pour réfléchir mûre-
» ment à ce que je viens de vous déclarer, afin que vous
» puissiez reconnoître l'église pour la souveraine & le guide
» de l'univers, ainsi que le saint-pere, nommé le Pape, par
» sa propre puissance, & sa majesté, par la concession du

» pape , pour rois & seigneurs souverains de ces isles & de la
» terre-ferme ; & afin que vous consentiez à ce que les susdits
» saints-peres vous annoncent & vous prêchent la foi. Si vous
» vous conformez à ce que je viens de vous dire , vous ferez
» bien & vous remplirez les devoirs auxquels vous êtes obli-
» gés & tenus. Alors sa majesté , & moi en son nom , nous
» vous recevrons avec amour & bonté , & nous vous laisse-
» rons vous , vos femmes & vos enfans , exempts de servi-
» tude , jouir de la propriété de tous vos biens , de la même
» maniere que les habitans des isles. Sa majesté vous accordera
» en outre plusieurs privileges , exemptions & récompenses.
» Mais si vous refusez ou si vous différez malicieusement d'o-
» béir à mon injonction , alors , avec le secours de Dieu ,
» j'entrerais par force dans votre pays , je vous ferais la guerre
» la plus cruelle , je vous soumettrai au joug de l'obéissance
» envers l'église & le roi , je vous enlèverai vos femmes &
» vos enfans pour les faire esclaves & en disposer selon le
» bon plaisir de sa majesté ; je saisirai tous vos biens & je
» vous ferai tout le mal qui dépendra de moi , comme à des
» sujets rebelles qui refusent de se soumettre à leur souverain
» légitime. Je proteste d'avance que tout le sang qui sera ré-
» pandu & tous les malheurs qui seront la suite de votre dé-
» sobéissance ne pourront être imputés qu'à vous seuls , &
» non à sa majesté , ni à moi , ni à ceux qui servent sous
» mes ordres ; c'est pourquoi vous ayant fait cette déclaration
» & requision , je prie le notaire ici présent de m'en donner
» un certificat dans la forme requise ». *Herrera , Decad. 1 ,
lib. VII , cap. 14.*

NOTE XXIV, pag. 208.

Balboa , dans sa lettre au roi , dit que de cent quatre-vingt-dix hommes qu'il avoit emmenés avec lui , il n'y en eut jamais quatre-vingt à la fois en état de servir , tant ils souffroient de la fatigue , de la faim & des maladies. *Herrera , Decad. 1 , lib. X, cap. 16. P. Martyr , Decad. pag. 226.*

NOTE XXV, pag. 221.

Fonseca , évêque de Palencia & principal directeur des affaires de l'Amérique , avoit huit cens Indiens en propriété ; le commandeur Lope de Conchillos , son premier associé dans ce département , en possédoit onze cent , & on en avoit donné en grand nombre aux autres favoris. Ils envoyoit des intendans aux isles pour louer ces esclaves aux Colons. *Herrera , Decad. 1 , lib. IX, cap. 14 , pag. 325.*

NOTE XXVI, pag. 243.

Quoiqu'il y ait plus d'eau en Amérique que dans aucune autre partie du globe , on ne trouve cependant ni ruisseau ni rivière dans la province de Yucatan. Cette péninsule s'étend dans la mer à cent lieues de longueur depuis le continent , mais n'a pas plus de vingt lieues dans sa plus grande largeur. C'est une plaine unie où il n'y a pas la moindre montagne. Les habitans font usage de l'eau de puits , qu'on trouve par-tout en abondance. Toutes ces circonstances font regarder cette vaste étendue de terre comme un lieu qui a fait autrefois partie de la mer. *Herrera , Descrip. Indiæ Occident. pag. 14. Hist. nat. par M. de Buffon , tom. I , pag. 593.*

NOTE XXVII, pag. 253.

Suivant M. de Cassini, la plus grande hauteur des Pyrénées est de six mille six cents quarante-six pieds. Celle du mont Gemmi, dans le canton de Berne, est de dix mille cent & dix pieds. Le P. Feuillé dit que, suivant sa mesure, le Pic de Ténérif a treize mille cent soixante-dix-huit pieds de hauteur. La hauteur du Chimborazo, la partie la plus élevée des Andes, est de vingt mille deux cents huit pieds. *Voyages de D. J. Ulloa, observation astron. & phys. tom. II, pag. 114.* La seule partie du Chimborazo, qui est toujours couverte de neige, a huit cents toises de hauteur perpendiculaire. *Prévôt, histoire gén. des voyages, vol. XIII, pag. 636.*

NOTE XXVIII, pag. 254.

Comme une description particulière fait une plus forte impression que des assertions générales, je placerai ici un détail de la rivière de la Plata donné par un témoin oculaire, le P. Cattaneo, jésuite de Modene, qui arriva à Buenos-Ayres en 1749, & qui décrit les sentimens qu'il éprouva à la première vue de ces objets nouveaux. « Lorsque j'étois en Europe & que je lisois dans les livres de géographie & d'histoire que l'embouchure de la rivière de la Plata avoit cent cinquante milles de largeur, je regardois ce récit comme une exagération, parce que nous n'avons dans notre hémisphère aucune rivière qui approche de cette grandeur. Mon plus grand desir en approchant de son embouchure, fut de vérifier par moi-même la vérité de ce fait, & j'ai trouvé qu'on l'avoit rendu avec fidélité: ce que je conclusai particulièrement d'une circonstance. Lorsque nous partîmes de » Monte-

« Monte-Video , qui est un fort situé à plus de cent milles de
 » l'embouchure de la riviere & où sa largeur est considéra-
 » blement diminuée, nous naviguâmes un jour entier avant de
 » découvrir le bord opposé de la riviere. Lorsque nous nous
 » trouvâmes au milieu du canal, nous ne pûmes discerner ni
 » l'une ni l'autre rive & ne vîmes que le ciel & l'eau, comme
 » si nous avions été dans le grand océan. Nous aurions même
 » pensé être en pleine mer si la douceur de l'eau de cette ri-
 » viere, qui est aussi trouble que celle du Pô, ne nous eût pas
 » convaincus du contraire. A Buenos-Ayres même, qui est à
 » cent lieues plus haut, & où la riviere est bien moins large
 » encore, il est impossible de rien distinguer sur la rive oppo-
 » sée qui, à la vérité est fort basse & fort plate : on ne peut
 » pas seulement voir les maisons ni les tours de l'établissement
 » Portugais de Colonia qui se trouvent à l'autre bord ». *Let-
 tera prima*, publiée par Muratori, dans son *Christianesimo
 felice*, &c. I, pag. 257.

NOTE XXIX, pag. 257.

Terre-neuve, une partie de la nouvelle Ecosse & le Canada
 se trouvent dans le même parallele de latitude que le royaume
 de France, & dans ces pays l'eau des rivieres est gelée pen-
 dant l'hiver à plusieurs pieds d'épaisseur : la terre y est cou-
 verte de neige ; la plupart des oiseaux quittent pendant cette
 saison un climat où ils ne pourroient pas vivre. Le pays des
 Eskimaux, une partie de la côte de Labrador, & les pays qui
 se trouvent au midi de la baie de Hudson, sont sur le même
 parallele que la grande Bretagne ; cependant le froid y est si
 excessif que toute l'industrie des Européens mêmes n'a pas
 tenté de les cultiver.

NOTE XXX, pag. 259.

Acosta est, je crois, le premier philosophe qui ait cherché à rendre raison des différens degrés de chaleur dans l'ancien & le nouveau continent par l'action des vents qui regnent dans l'un & dans l'autre. *Hist. moral. &c. lib. II & III.* M. de Buffon a adopté cette théorie, qu'il a non-seulement rectifiée par de nouvelles observations, mais qu'il a même embellie & mise dans un jour plus frappant avec son éloquence ordinaire. On ajoutera ici quelques remarques qui pourront éclaircir encore une doctrine très-importante dans les recherches sur la température des différens climats.

Lorsqu'un vent froid souffle sur un pays, il doit en passant lui enlever une partie de sa chaleur, & par-là même perdre une partie de sa froideur. Mais s'il continue à souffler dans la même direction, il passera par degrés sur une surface déjà refroidie, & ne pourra bientôt plus perdre de son âpreté. Si donc il parcourt un grand espace, il y apportera tout le froid d'une forte gelée.

Si le même vent parcourt l'étendue d'une mer vaste & profonde, la superficie de l'eau sera d'abord refroidie à un certain degré & le vent se trouvera réchauffé à proportion. Mais l'eau plus froide de la surface devenant spécifiquement plus pesante que l'eau plus chaude qui est au-dessous, descend, & celle qui est plus chaude prend sa place : celle-ci se refroidissant à son tour continue à échauffer le courant d'air qui passe par-dessus & en diminue la froideur. L'action mécanique du vent & le mouvement de la marée contribuent à opérer ce changement successif de l'eau de la surface & l'élévation de celle qui est plus chaude, & par conséquent le refroidissement successif de l'air.

Cela continuera de même, & l'âpreté du vent diminuera jusqu'à ce que l'eau soit refroidie, au point que la surface ne soit plus assez agitée par l'action du vent pour qu'elle ne puisse se glacer. Par-tout où la surface se gele, le vent n'est plus réchauffé par l'eau intérieure, & il continue alors à souffler avec le même degré de froid.

C'est d'après ces principes qu'on peut expliquer les fortes gelées dans les grands continens, la douceur des hivers dans les petites isles & le froid excessif des hivers dans ces parties de l'Amérique septentrionale qui nous sont le mieux connues. Dans les lieux qui sont au nord-ouest de l'Europe, la rigueur de l'hiver est modérée par les vents d'ouest, qui soufflent assez constamment pendant les mois de novembre, de décembre & une partie de janvier.

D'un autre côté, lorsqu'un vent chaud souffle sur la terre, il en échauffe la surface, qui par conséquent doit cesser de diminuer la chaleur du vent. Mais lorsque ce même vent souffle sur les eaux, il les agite, fait monter celle d'en-bas qui est plus froide & continue ainsi à perdre de sa chaleur.

Mais la principale cause de cette propriété de la mer de modérer la chaleur du vent ou de l'air qui passe dessus, c'est que la surface de la mer, attendu la transparence de l'eau, ne peut pas être échauffée à un degré considérable par les rayons du soleil; au lieu que la terre qui est exposée à leur action acquiert bientôt une grande chaleur. Ainsi lorsque le vent parcourt un continent de la zone torride, il devient bientôt d'une chaleur insupportable; mais en passant sur une vaste étendue de mer, il se rafraîchit par degrés; de sorte qu'en arrivant à la côte la plus éloignée il devient propre à la respiration.

Ces principes peuvent nous aider à expliquer la cause des

chaleurs étouffantes des grands continens de la zone torride ; de la douceur du climat des isles qui se trouvent à la même latitude , de la grande chaleur qu'on éprouve pendant l'été dans les grands continens situés sous les zones tempérées ou plus froides , en comparaison de celle qu'on éprouve dans les isles. La chaleur du climat dépend non-seulement de l'effet immédiat des rayons du soleil , mais encore de leur action continue & de la chaleur qu'ils ont déjà produite antérieurement , & dont la terre demeure imprégnée pendant quelque tems ; c'est pour cela qu'on éprouve dans le jour la plus grande chaleur vers les deux heures après midi , que les grandes chaleurs de l'été se font sentir vers le mois de juillet & que le froid est ordinairement plus violent en hiver vers le mois de janvier.

La température modérée des parties de l'Amérique qui se trouvent sous l'équateur , provient des forêts qui les couvrent & qui empêchent les rayons du soleil d'échauffer la terre. Le sol n'étant point échauffé , ne peut pas à son tour échauffer l'air , & les feuilles qui interceptent les rayons du soleil ne sont pas d'un volume suffisant pour absorber la quantité de chaleur nécessaire pour opérer cet effet. On fait d'ailleurs que la force végétative d'une plante produit dans les feuilles une perspiration proportionnée à la chaleur à laquelle elles sont exposées ; & par la nature de l'évaporation cette perspiration produit dans les feuilles un degré de froid proportionnel à la perspiration. Ainsi donc l'effet de la feuille pour échauffer l'air qui est en contact avec elle , est prodigieusement diminué. Ces observations qui jettent un nouveau jour sur ce sujet intéressant , m'ont été communiquées par mon ami , M. Robison , professeur de physique à l'Université d'Edimbourg.

NOTE XXXI, pag. 259.

Deux grands naturalistes, Pifo & Margave, nous ont donné la description du climat du Brésil avec une précision philosophique que nous désirerions de retrouver dans les relations de plusieurs autres provinces de l'Amérique. Tous deux disent qu'il est doux & tempéré en comparaison du climat de l'Afrique, ce qu'ils attribuent principalement au vent frais de la mer qui souffle constamment. L'air y est non-seulement frais pendant la nuit, mais même assez froid pour obliger les habitans à faire du feu dans leurs cabanes. *Pifo, de Medicinâ Brasiliensi, lib. I, pag. 1, &c. Margavius, hist. rerum nat. Brasiliæ, lib. VIII, cap. 3, pag. 264.* Ce fait se trouve confirmé par Nieuhoff qui a long-tems résidé dans le Brésil. *Churchill's, collect. vol. II, pag. 26.* Gumilla, qui a passé plusieurs années dans le pays qu'arrose l'Orénoque, nous fait le même rapport de la température de son climat. *Histoire de l'Orénoque, tom. I, pag. 26.* Le P. Anagua dit avoir beaucoup souffert du froid sur les bords de la rivière des Amazones: *Relat. vol. II, pag. 56.* M. Biet, qui a vécu long-tems à Cayenne, parle de même de la température de ce climat & l'attribue à la même cause. *Voyage de la France équinox. pag. 330.* Rien ne peut être plus différent de ces descriptions que celle que M. Adanson nous a donnée de la chaleur brûlante de la côte d'Afrique. *Voyage au Sénégal, passim.*

La forme de l'extrémité méridionale de l'Amérique paroît être la cause la plus sensible & la plus probable du degré excessif du froid qu'on ressent dans cette partie du continent. Sa largeur diminue à mesure qu'il s'étend du cap Saint-Antoine vers le sud, & ses dimensions sont fort rétrécies depuis la

baie de Saint-Julien jusqu'au détroit de Magellan. Ses côtes orientales & occidentales sont baignées par la mer du nord & l'océan pacifique. Il est probable qu'une vaste mer s'étend depuis sa pointe méridionale jusqu'au pôle antarctique. Dans quelque direction que souffle le vent il se trouve rafraîchi avant d'arriver aux terres Magellaniques, en traversant une immense étendue d'eau, & la terre y occupe un espace trop peu considérable pour pouvoir réchauffer le vent à son passage. Ce sont ces circonstances qui concourent à rendre la température de l'air de cette partie de l'Amérique plus semblable à celle d'une île qu'à celle du climat d'un continent, & qui l'empêchent d'acquérir ce degré de chaleur qu'éprouvent en été les pays qui se trouvent en Europe & en Asie dans la même latitude septentrionale. Le vent du nord est le seul qui arrive à cette partie de l'Amérique après avoir traversé un grand continent. Mais après un examen attentif de sa position nous trouverons que cela même sert plutôt à diminuer qu'à augmenter le degré de chaleur. C'est à l'extrémité méridionale de l'Amérique que finit proprement l'immense chaîne des Andes qui parcourt presque en ligne droite du nord au sud toute l'étendue du continent. Les régions les plus brûlantes de l'Amérique méridionale, le Brésil, le Paraguay & le Tucuman sont à plusieurs degrés à l'est des terres Magellaniques. Le pays plat du Pérou, où l'on éprouve la chaleur des tropiques, est situé fort à l'ouest de ces terres. Le vent du nord, quoiqu'il traverse la terre, n'apporte donc pas à l'extrémité méridionale de l'Amérique l'augmentation de chaleur qu'il a pu prendre en passant par les régions brûlantes, parce qu'avant d'y arriver il doit raser les sommets des Andes & s'impregner du froid de ces régions glacées.

NOTE XXXII, pag. 261.

En 1739 on fit partir deux frégates françoises pour faire de nouvelles découvertes. Les navigateurs commencerent à sentir un froid excessif au quarante-quatrième degré de latitude méridionale. Au quarante-huitième degré ils trouverent des isles flottantes de glace. *Hist. de navig. aux terres australes*, tom. II, pag. 256, &c. Le Dr. Halley trouva de la glace au cinquante-neuvième degré de latitude : *id.* tom. I, pag. 47. Le commodore Byron se trouvant sur la côte des Patagons, à cinquante degrés trente-trois minutes de latitude méridionale, le 15 décembre, qui est le milieu de l'été de cette partie du globe où le plus long jour tombe au 21 décembre, compare ce climat avec celui de l'Angleterre au milieu de l'hiver. *Voyages de Hawkesworth*, I, 25. M. Banks étant descendu à la terre de Feu dans la baie de *Bon-Succès*, située au cinquante-cinquième degré de latitude, le 16 janvier, qui répond au mois de juillet de notre hémisphère, deux de ses gens moururent de froid pendant la nuit, & tous furent dans le plus grand danger de périr : *id.* II, pag. 51, 52. Le 14 mars, qui répond au mois de septembre de l'Europe, l'hiver s'étoit déjà déclaré & les montagnes se trouvoient couvertes de neige : *ib.* 72.

NOTE XXXIII, pag. 263.

M. de la Condamine, un des derniers & des plus exacts observateurs de l'état intérieur de l'Amérique méridionale, dit : « A cette foule d'objets variés, qui diversifient les campagnes » cultivées de *Quito*, succédoit l'aspect le plus uniforme ; de » l'eau, de la verdure, & rien de plus. On foule la terre aux

» pieds fans la voir : elle est si couverte d'herbes touffues ,
 » de plantes & de broussailles , qu'il faudroit un assez long
 » travail pour en découvrir l'espace d'un pied ». *Relation abrégée d'un voyage , &c. pag. 48.* Une des singularités de ces forêts , c'est une espece d'osier , que les Espagnols appellent *Bejucos* , les François *Lianes* , & auquel les Indiens donnent le nom de *Nibbees* , dont on se sert ordinairement en Amérique au lieu de cordes. Cette plante monte en serpentant autour des arbres qu'elle rencontre , & après s'être élevée jusqu'aux plus hautes branches , elle jette des filets qui descendent perpendiculairement , rentrent dans la terre , y prennent racine , s'élèvent de nouveau autour d'un autre arbre , montant ainsi & descendant alternativement. D'autres rejets portés obliquement par le vent ou par quelque hasard , forment un assemblage confus de cordages qui ressemble aux manœuvres d'un vaisseau. *Bancroft , nat. hist. of Guiana , pag. 99.* On trouve de ces filets de liane qui sont de la grosseur du bras d'un homme , *ibid. pag. 75.* La relation que M. Bouguer a donnée des forêts du Pérou , ressemble parfaitement à cette description. *Voyage au Pérou , pag. 16.* Oviedo nous a laissé une semblable description des forêts qui se trouvent en d'autres parties de l'Amérique, *Hist. lib. IX , pag. 144 , D.* Pendant plus de quatre mois de l'année les Moxes ne peuvent avoir de communication entr'eux , parce que la nécessité où ils sont de chercher des hauteurs pour se mettre à couvert de l'inondation , fait que leurs cabanes sont fort éloignées les unes des autres. *Lettres édifiantes , tom. X , pag. 187.*

Garcia nous a donné une description détaillée & exacte des rivières , des lacs , des bois & des marais des provinces de l'Amérique situées entre les tropiques. *Origen. de los Indios , lib.*

lib. II, cap. 5, §. 4, 5. Les difficultés incroyables que Gonzales Pizarre eut à surmonter en voulant pénétrer dans le pays situé à l'est des Andes, nous donne un tableau frappant de l'état où se trouvoit cette partie de l'Amérique avant d'être défrichée. *Garcil. de la Vega, comment. royal du Pérou, part. II, liv. III, chap. 2-5.*

NOTE XXXIV, pag. 265.

Il paroît que les animaux de l'Amérique n'ont pas toujours été plus petits que ceux des autres parties du globe. On a trouvé près des rives de l'Ohio, un grand nombre d'os d'une grandeur étonnante. L'endroit où l'on a fait cette découverte se trouve à cent quatre-vingt-dix milles plus bas que le confluent de la rivière Scioto avec l'Ohio, & à près de quatre milles de la rive de cette dernière, du côté d'un marais nommé *le grand marais salé*. Ces os se trouvent en grande quantité à cinq ou six pieds sous terre, & la couche en est visible sur le bord du marais salé. *Journal of colonel George Croglan : manuscrit entre les mains de l'auteur.* Cet endroit paroît marqué avec exactitude dans la carte d'Evans. Ces os doivent avoir appartenu à des animaux d'une grandeur énorme ; les naturalistes qui n'ont jamais connu d'animal vivant d'une pareille stature, ont d'abord été portés à croire que c'étoient des substances minérales. Après en avoir reçu plusieurs échantillons de différentes parties de la terre, & après les avoir examinés avec plus d'attention, on est enfin convenu que c'étoient des os de quelques animaux : comme l'éléphant est le plus grand quadrupède connu, & que les dents qu'on a trouvées ressemblent beaucoup à celles des éléphants, tant par la qualité que par la forme, on en a conclu que les squelettes

trouvés près de l'Ohio étoient de cette espece. Mais le docteur Hunter, l'un des savans de ce siècle qui est le plus en état de décider cette question, après avoir examiné attentivement plusieurs morceaux des défenses, des dents mâchelieres & des mâchoires, envoyées de l'Ohio à Londres, a prétendu qu'elles n'appartenoient pas à l'éléphant, mais à quelque grand animal carnivore d'une espece inconnue. *Phil. transact. vol. LVIII, pag. 34.* On a trouvé des os de la même espece & d'une grandeur aussi remarquable près des embouchures de l'Oby, de la Jeniseïa & de la Lena, trois grandes rivières de Sibérie. *Stralhenberg, descrip. des parties septentrionale & orientale de l'Europe & de l'Asie, pag. 402.* L'éléphant paroît ne pas sortir de la zone torride & ne point multiplier au-delà. Il ne pourroit vivre dans ces froides régions qui bordent la mer glaciale. L'existence de ces grands animaux en Amérique pourroit ouvrir un vaste champ aux conjectures. Plus nous considérons la nature & la variété de ses productions, plus nous devons être convaincus que ce globe terraqué a subi d'étranges changemens par des convulsions & des révolutions dont l'histoire ne nous a conservé aucune trace.

NOTE XXXV, pag. 266.

Cette dégénération des animaux domestiques d'Europe en Amérique, doit être attribuée en partie aux causes suivantes. Dans les établissemens Espagnols qui se trouvent ou sous la zone torride, ou dans les pays qui l'avoisinent, le plus grand degré de chaleur & le changement de nourriture empêchent les moutons & les bêtes à corne de parvenir à la même grandeur qu'en Europe. Ils deviennent rarement aussi gras, & leur chair n'en a ni le suc ni la faveur délicate. Dans l'Amé-

rique septentrionale où le climat est plus tempéré & plus approchant de celui de l'Europe, les herbes qui viennent naturellement dans les pâturages sont d'une mauvaise qualité. *Mitchell*, pag. 157. L'agriculture y a fait si peu de progrès que la nourriture artificielle pour les troupeaux y est en très-petite quantité, & l'on n'y prend presque aucun soin du bétail pendant l'hiver, qui est très-long dans plusieurs provinces & rigoureux dans toutes. On traite fort mal les chevaux & les bêtes à corne dans toutes les colonies Angloises. Toutes ces causes contribuent peut-être plus que la qualité du climat à faire dégénérer, dans ces provinces, la race des chevaux, des bœufs & des moutons.

NOTE XXXVI, pag. 267.

En 1518 l'isle d'Hispaniola fut désolée par ces insectes destructeurs. Herrera qui rapporte toutes les particularités de ce fléau, nous donne un exemple singulier de la superstition des colons Espagnols. « Après avoir essayé », dit-il, « tous les » moyens possibles de détruire les fourmis, ils résolurent d'implorer la protection des saints; mais comme c'étoit une es- » pece de calamité toute nouvelle, ils furent embarrassés sur » le choix du saint qui pourroit leur être le plus propice. Ils » tirèrent au fort le patron qu'ils devoient choisir. Le fort » décida en faveur de saint Saturnin. Ils célébrèrent sa fête avec » une grande solennité, & le fléau », ajoute l'historien; « commença sur le champ à diminuer ses ravages » : *Herrera*, *Decad. 2, lib. III, cap. 15*, pag. 107.

NOTE XXXVII, pag. 269.

L'auteur des *Recherches philosophiques sur les Américains* ;

P p p ij

pense que cette différence de chaleur est égale à douze degrés ; c'est-à-dire , qu'il fait aussi chaud en Afrique , à trente degrés de l'équateur , qu'à dix-huit degrés seulement en Amérique , *tom. I, pag. 11*. Le Dr. Mitchell , après trente ans d'observations , prétend que cette différence est égale à quatorze ou quinze degrés de latitude. *Present state, &c. pag. 257*.

NOTE XXXVIII, *pag. 269*.

M. Bertram , qui le 3 janvier 1765 , se trouva à la source de la rivière de Saint-Jean dans la Floride , y éprouva un froid si violent que dans une seule nuit la terre fut gelée de l'épaisseur d'un pouce sur les bords de la rivière. Les tilleuls , les citronniers & les bananiers périrent tous à Saint-Augustin. *Bertram's journal, pag. 10*. Le Dr. Mitchell nous fournit plusieurs exemples des effets extraordinaires du froid dans les provinces du midi de l'Amérique septentrionale. *Present state, pag. 206, &c.* Le 7 février 1747 le froid fut si violent à Charlestown , que deux bouteilles d'eau chaude qu'une personne avoit mises en se couchant dans son lit , se trouverent fendues le lendemain au matin , & que l'eau n'étoit plus que deux morceaux solides de glace. Une jatte d'eau dans laquelle étoit une anguille vivante , fut gelée jusqu'au fond dans une cuisine où il y avoit du feu. Presque tous les orangers & les oliviers furent détruits. *Descript. of south Carolina, London, 1761*.

NOTE XXXIX, *pag. 270*.

Nous trouvons un exemple remarquable de cette fertilité dans la Guiane Hollandoise , pays fort plat & si bas que pendant les saisons pluvieuses il est ordinairement couvert de près

de deux pieds d'eau. Cela rend le sol si riche, qu'il y a sur la surface, à douze pouces de profondeur, une couche d'engrais excellent, qu'on transporte pour cet usage à la Barbade. On a fait successivement trente coupes de cannes à sucre sur les bords de l'Essequebo, tandis qu'on n'en fait jamais plus de deux dans les îles des Indes occidentales. Les colons se servent de plusieurs moyens pour diminuer cette excessive fertilité du sol. *Bancroft, nat. hist. of Guiana, pag. 10, &c.*

NOTE XL, pag. 281.

Il paroît que c'est sans la moindre preuve évidente que M. Muller a supposé que ce cap avoit été doublé: *tom. I, pag. 2, &c.* L'académie impériale de Saint-Petersbourg paroît appuyer ce sentiment sur la maniere dont *Tschukotsnoi-noff*, se trouve placé sur ses cartes. Mais je suis convaincu, d'après une autorité incontestable, que jamais aucun vaisseau Russe n'a fait le tour de ce cap; & l'on n'a que des notions très-imparfaites du pays des *Tschutki*, qui ne dépend pas de l'empire de Russie.

NOTE XLI, pag. 283.

Si c'étoit ici le lieu d'entrer dans une longue & épineuse recherche de géographie, nous pourrions faire plusieurs observations curieuses en comparant les relations des deux voyages des Russes & les cartes de leurs navigations respectives. Une remarque nous servira pour tous les deux; on ne peut regarder comme absolument exacte la position qu'ils donnent aux différens lieux qu'ils ont visités. Le tems étoit si nébuleux qu'ils ne virent que rarement le soleil ou les étoiles, & la position des îles & des continens supposés fut déterminée par le seul calcul & non par des observations. Beering &

Tschirikow allèrent beaucoup plus loin vers l'est que Krenitzin. Le pays découvert par Beering, & qu'il regarda comme faisant partie du continent de l'Amérique, est situé au deux cent trente-sixième degré de longitude, en comptant du premier méridien à l'île de Fer, & au cinquante-huitième degré vingt-huit minutes de latitude. *Tschirikow* toucha à la même côte au deux cent quarante-unième degré de longitude & au cinquante-sixième de latitude. *Muller*, I, 248, 249. Il faut que le premier se soit avancé à soixante degrés de *Petropawlowska*, d'où il mit à la voile, & le dernier à soixante-cinq degrés. Mais il paroît par la carte de Krenitzin qu'il ne poussa son voyage qu'au deux cent quatre-vingtième degré à l'est, & seulement à trente-deux degrés de *Petropawlowska*. En 1741, Beering & Tschirikow, en allant & en revenant, dirigèrent principalement leur route au sud de la chaîne d'îles qu'ils avoient découverte, & en observant les montagnes & le terrain inégal des caps qu'ils voyoient au nord, ils pensèrent que c'étoient des promontoires de quelque partie du continent de l'Amérique qui, à ce qu'ils s'imaginèrent, s'étendoit jusqu'au cinquante-sixième degré de latitude au sud. C'est ainsi qu'on les trouve placés dans la carte publiée par Muller, & sur une carte dessinée à la main par un contre-maître du navire de Beering, & qui m'a été communiquée par M. le professeur Robison. Mais en 1769, Krenitzin, après avoir hiverné dans l'île d'Alaxa, s'avança si fort au nord en revenant, que sa route se trouva couper par le milieu ce qu'ils avoient supposé devoir être un continent; & qu'il trouva n'être qu'une mer ouverte; & il vit que ce qu'on avoit pris pour des caps du continent n'étoient que des îles de roche. Il est à présumer que les pays découverts en 1741

à l'est, n'appartiennent pas au continent de l'Amérique, & ne sont qu'une continuation de cette chaîne d'îles. Le froid extrême qui pendant l'été regne dans toutes ces îles, nous porte à conjecturer qu'elles ne sont dans le voisinage d'aucun continent. Le nombre des volcans qui se trouvent dans ces régions du globe, est extraordinaire. Il y en a plusieurs au Kamchatka, & il n'y a pas une des îles grandes ou petites que les Russes ont visitées, où l'on n'en trouve. Plusieurs de ces volcans sont encore allumés, & toutes les montagnes conservent des marques de leurs anciennes éruptions. Si je voulois admettre les conjectures qu'on a avancées en parlant de la population de l'Amérique, je pourrois supposer que cette partie de la terre ayant souffert de violentes secousses par des tremblemens de terre & des volcans, l'isthme qui peut-être a uni autrefois l'Asie à l'Amérique, a été brisé & transformé par le choc en un groupe d'îles.

Il est singulier que dans le même tems que les Russes cherchoient à faire des découvertes au nord-ouest de l'Amérique, les Espagnols étoient occupés du même projet dans une autre partie de ce continent. En 1769, deux petits navires partirent de Lorette en Californie pour découvrir les côtes du pays qui est au nord de cette péninsule. Ils ne passèrent pas le port de Monte-Rey, situé au trente-fixième degré de latitude. Mais dans plusieurs autres expéditions faites du port de Saint-Blas dans la nouvelle Galice, les Espagnols s'avancèrent jusqu'au cinquante-huitième degré de latitude. *Gazeta de Madrid*, des 19 mars & 14 mai 1776. Mais comme les journaux de ces voyages n'ont pas encore été publiés, je ne puis comparer les progrès qu'ils ont faits avec ceux des Russes, ni faire voir à quel point les navigateurs des deux nations se sont

approchés les uns des autres. Il faut espérer que le ministre éclairé , qui est aujourd'hui à la tête des affaires d'Espagne en Amérique , ne privera pas le public des ces instructions.

NOTE XLII, pag. 297.

Peu de voyageurs ont eu autant d'occasions que Don Antoine Ulloa d'observer les habitans des différentes contrées de l'Amérique. Dans un ouvrage qu'il a publié dernièrement, il décrit de la manière suivante les traits caractéristiques de cette race d'hommes. « Un front très-petit, couvert de cheveux aux » extrémités jusques vers le milieu des sourcils ; de petits yeux ; » un nez mince , effilé & recourbé vers la levre supérieure ; » le visage large , les oreilles grandes ; les cheveux très-noirs , » lisses & rudes ; les membres bien tournés ; le pied petit ; le » corps d'une proportion exacte ; la peau unie & sans poil , » excepté dans la vieillesse où il leur vient un peu de barbe , » mais jamais aux joues ». *Noticias Americanas* , &c. pag. 307. M. le Chevalier Pinto qui, pendant plusieurs années a résidé dans une partie de l'Amérique où Ulloa n'a jamais été , donne l'esquisse suivante de l'aspect général des Indiens de ces contrées. « Ils sont tous d'une couleur de cuivre , avec » quelque différence dans les teintes , non pas en proportion » de leur distance de l'équateur , mais selon le degré d'élévation du sol qu'ils habitent. Ceux qui vivent sur les hauts sont plus blancs que ceux qui occupent les terrains bas & marécageux de la côte. Leur visage est rond & plus éloigné peut-être de la forme ovale que celui d'aucun autre peuple. Leur front est petit, l'extrémité de leurs oreilles fort éloignée du visage , leurs levres épaisses , leur nez camus , les yeux noirs ou couleur de châtaigne , petits , » mais

» mais distinguant les objets à une grande distance. Leurs
 » cheveux sont toujours épais, lisses & sans la moindre appa-
 » rence de frisure. Ils n'ont de poil sur aucune partie du corps,
 » excepté à la tête. Au premier regard un habitant de l'Amé-
 » rique méridionale paroît un être doux & tranquille ; mais
 » en l'examinant de plus près on trouve dans sa figure quel-
 » que chose de sauvage , de méfiant & de sombre ». *Manuscrit*
entre les mains de l'auteur. Ces deux portraits faits par des
 mains plus habiles que celles du commun des voyageurs , ont
 une grande ressemblance entre eux.

NOTE XLIII, pag. 298.

Il y a des exemples étonnans de l'agilité soutenue des Amé-
 ricains à la course. Adair rapporte les aventures d'un guerrier
 de Chikkafah, qui en un jour & demi & deux nuits fit trois
 cens milles comptés, au travers des bois & des montagnes.
Hist. of Amer. Indians , 396.

NOTE XLIV, pag. 303.

M. Godin le jeune , qui pendant quinze ans a résidé parmi
 les Indiens du Pérou & de Quito , & pendant vingt ans dans
 la colonie François de Cayenne, où il y a un commerce
 suivi avec les Galibis & les autres peuplades de l'Orénoque ,
 observe que la vigueur de la constitution des Américains est
 exactement en raison de leur habitude au travail. Les Indiens
 des climats chauds, tels que ceux des côtes de la mer du sud ,
 de la rivière des Amazones & de celle de l'Orénoque , ne
 peuvent pas être comparés pour la force à ceux des régions
 froides ; » cependant, dit-il, il part tous les jours des chaloupes
 de Para , établissement Portugais sur la rivière des Amazones ,

pour remonter la rivière malgré la rapidité de son cours : ces chaloupes avec les mêmes rameurs se rendent à San-Pablo , qui est à huit cens lieues de-là. On ne trouvera aucun équipage de blancs ni même de negres , en état de résister à une pareille fatigue , comme les Portugais en ont fait l'expérience ; cependant c'est ce qu'on voit faire tous les jours aux Indiens , parce qu'ils y sont habitués depuis leur enfance ». *Manuscrits entre les mains de l'auteur.*

NOTE XLV , pag. 308.

Don Antoine Ulloa qui a parcouru une grande partie du Pérou & du Chili , le royaume de la nouvelle Grenade & plusieurs autres provinces qui bordent le golfe du Mexique , pendant les dix années qu'il a travaillé avec les mathématiciens François , & qui eut ensuite occasion de voir les habitants de l'Amérique septentrionale , dit : « quand on a vu un » seul Américain , on peut dire qu'on les a tous vus , tant ils » se ressembtent par le teint & par la figure ». *Notic. Americanas* , pag. 308. Un observateur plus ancien , Pedro de Cieca de Leon , un des conquérans du Pérou , qui a traversé aussi plusieurs provinces de l'Amérique , assure que ces peuples , hommes & femmes , paroissent être tous enfans d'un même pere & d'une même mere , malgré le nombre infini de peuplades ou de nations & la diversité des climats qu'ils habitent. *Chronica del Peru* , part. I , cap. 19. On ne peut pas douter qu'il n'y ait une certaine combinaison de traits & un certain air particulier qui forment ce qu'on peut appeller une figure Européenne ou Asiatique. Il doit donc y en avoir une aussi qu'on peut nommer figure Américaine & qui doit être propre à la race entiere. Ce caractère général peut frapper les voya-

geurs au premier coup-d'œil , tandis que les nuances qui distinguent les peuples de différentes régions échappent à leurs observations. Mais lorsque des personnes qui ont si long-tems résidé parmi les Américains , attestent toutes cette ressemblance de figure dans les différens climats , nous pouvons en conclure qu'elle est plus remarquable que celle d'aucune autre race d'hommes. Voyez aussi *Garcia origen. de los Indios* , pag. 54 , 242. *Torquemada* , *Monarch. Ind. II* , 571.

NOTE XLVI, pag. 309.

M. le Chevalier de Pinto dit qu'on lui a assuré que dans les parties intérieures du Bréfil on trouve quelques individus qui ressemblent aux Blaffards du Darien , mais que la race ne s'en propage point & que leurs enfans sont semblables aux autres Américains. Cette espèce d'hommes est cependant peu connue. *Manuscrit entre les mains de l'auteur.*

NOTE XLVII, pag. 313.

L'auteur des *Recherches philosophiques* , &c. tom. I, pag. 281 , &c. a rassemblé & constaté avec beaucoup d'exactitude les témoignages de plusieurs voyageurs touchant les Patagons. Depuis la publication de cet ouvrage , plusieurs navigateurs ont visité les terres Magellaniques , & différent beaucoup , ainsi que leurs prédécesseurs , dans les relations qu'ils ont données des habitans de ce pays. Suivant le commodore Byron & son équipage , qui passèrent le détroit en 1764 , la grandeur ordinaire des Patagons est de huit pieds ; plusieurs même sont beaucoup plus grands : *Phil. transact. vol. LVII* , pag. 78. Les capitaines Wallis Carteret qui les ont réellement mesurés en 1766 , disent qu'ils ont six pieds & jusqu'à six pieds cinq

& sept pouces : *Phil. transact. vol. LX, pag. 22*. Ces derniers paroissent cependant avoir été le même peuple dont on a si fort exagéré la grandeur en 1764, puisque plusieurs avoient encore des colliers & de la flanelle rouge de la même espece que celle qu'on avoit mise à bord du vaisseau du capitaine Wallis; d'où il conclut fort naturellement qu'ils avoient reçu ces présens de M. Byron. *Voyages rédigés par Hawkesworth, tom. I*. M. de Bougainville les mesura de nouveau en 1767, & son rapport s'approche beaucoup de celui du capitaine Wallis. *Voyages, tom. I, pag. 242*. Aux témoignages que je viens de citer, j'en ajouterai encore un autre d'un grand poids. En 1762, Don Bernard Ibagnez d'Echavarri accompagna le marquis de Valdelirios à Buenos-Ayres, où il résida pendant plusieurs années. C'est un auteur fort judicieux & qui parmi ses compatriotes passe pour ne s'être pas écarté de la vérité. En parlant des contrées qui se trouvent à l'extrémité méridionale de l'Amérique, il dit : « par quels Indiens sont-elles habitées ? Ce n'est certainement pas par les fabuleux » Patagons qui, à ce qu'on prétend, occupent ce district. » Plusieurs témoins oculaires qui ont vécu & commercé avec » ces Indiens, m'en ont donné une description exacte. Ils sont » de la même taille que les Espagnols; je n'en ai jamais vu » qui eût plus de deux *vares* & deux ou trois pouces »; c'est-à-dire, environ 80 ou 81, 332 pouces Anglois, si M. Echavarri a calculé d'après la *vare* de Madrid; ce qui s'accorde beaucoup avec la mesure donnée par le capitaine Wallis. *Reynd, Jesuit. pag. 238*. M. Falkener, qui a demeuré pendant quarante ans comme missionnaire dans les parties méridionales de l'Amérique, dit que « les Patagons ou *Puelches* » sont un peuple d'une grande taille; mais je n'ai jamais

» entendu parler de cette race de géants dont quelques voyageurs ont fait mention, quoique j'aie vu les individus de » différentes peuplades des Indiens méridionaux » : *Introduit*, pag. 26.

NOTE XLVIII, pag. 317.

Antoine Sanchès Ribeiro, savant & ingénieux médecin, a publié en 1765 une dissertation, par laquelle il cherche à prouver que cette maladie n'a pas été apportée de l'Amérique, mais qu'elle a pris naissance en Europe où elle a été la suite d'une maladie épidémique & maligne. Si je voulois entrer ici dans une discussion sur ce sujet, dont je n'aurois pas parlé s'il n'avoit pas été intimement lié avec mes recherches, il ne seroit pas difficile de faire voir quelques méprises dans les faits sur lesquels il se fonde, & quelques erreurs dans les conséquences qu'il en tire. La communication rapide de ce mal, de l'Espagne sur toute l'Europe, ressemble plus au progrès d'une épidémie qu'à une maladie transmise par contagion. On en a parlé pour la première fois en Europe en 1493, & avant l'année 1497 ce mal s'étoit déclaré dans presque toutes les contrées de l'Europe avec des symptômes si alarmans qu'on jugea nécessaire d'interposer l'autorité civile pour en arrêter le progrès.

NOTE XLIX, pag. 321.

Le peuple d'Otaïti n'a point de terme pour signifier un plus grand nombre que celui de deux cens, qui suffit pour ses calculs. *Relation des voyages, &c. par Hawkesworth, traduit. franç. in-4°. Paris 1774, tom. II, pag. 502.*

NOTE L, pag. 327.

Comme la peinture que j'ai faite des nations sauvages diffère beaucoup de celle que nous en ont donnée des auteurs très-estimables, il est peut-être nécessaire de produire ici quelques-unes des autorités sur lesquelles j'ai fondé ma description. Jamais les mœurs des Sauvages n'ont été décrites par des personnes plus en état de les observer avec discernement que les philosophes employés en 1735 par la France & par l'Espagne pour déterminer la figure de la terre. M. Bouguer, Don Antonio Ulloa & Don George Juan ont vécu long-tems parmi les nations les moins civilisées du Pérou. M. de la Condamine a eu non-seulement aussi cette occasion de les observer, mais en descendant le Maragnon il a été à portée de voir les différentes peuplades qui habitent sur les bords de cette rivière dans son long cours au travers du continent de l'Amérique méridionale.

Il y a un rapport frappant entre les descriptions qu'ils nous ont données du caractère des Américains. « Ils sont tous d'une paresse extrême, dit M. Bouguer; ils passeront des journées entières dans la même place, assis sur leurs talons, sans remuer ni sans rien dire. . . . On ne peut assez dire combien ils montrent d'indifférence pour les richesses & même pour toutes leurs commodités. . . . On ne fait souvent quelle espèce de motif leur proposer lorsqu'on veut en exiger quelque service. . . . On leur offre inutilement quelques pièces d'argent, ils répondent qu'ils n'ont pas faim ». *Voyages au Pérou, in-4°. Paris 1749, pag. 102.*

Si on les regarde comme des hommes, les bornes de leur intelligence semblent incompatibles avec l'excellence de l'ame,

& leur imbécillité est si visible qu'à peine en certains cas peut-on se faire d'eux une autre idée que celle qu'on a des bêtes. Rien n'altère la tranquillité de leur ame, également insensible aux revers & aux prospérités. Quoiqu'à demi nuds, ils sont aussi contents que le roi le plus somptueux dans ses habillemens. Les richesses n'ont pas le moindre attrait pour eux, & l'autorité & les dignités où ils peuvent prétendre, leur paroissent si peu des objets d'ambition, qu'un Indien recevra avec la même indifférence l'emploi d'alcade & celui de bourreau, si on lui ôte l'un pour lui donner l'autre. Rien ne peut les émouvoir ni les faire changer; l'intérêt n'a aucun pouvoir sur eux, & souvent ils refusent de rendre un petit service, quoique sûrs de recevoir une grosse récompense. La crainte ne fait aucun effet sur eux; le respect n'en produit pas davantage, disposition d'autant plus singulière qu'on ne peut la changer par aucun moyen: on ne peut ni les tirer de cette indifférence qui est à l'épreuve des efforts des hommes les plus habiles, ni leur faire renoncer à cette grossière ignorance ni à cette négligence insouciant qui déconcertent la prudence de ceux qui s'occupent de leur bien-être. *Voyage de Ulloa, tom. I, pag. 335, 356.* Il cite des traits extraordinaires de ces qualités singulières, *pag. 336, 347.* « L'insensibilité », dit M. de la Condamine, « fait la base du caractère des Américains. Je laisse à décider si on la doit honorer du nom » d'apathie, ou l'avilir par celui de stupidité. Elle naît sans » doute du petit nombre de leurs idées, qui ne s'étend pas au- » delà de leurs besoins. Gloutons jusqu'à la voracité quand » ils ont de quoi la satisfaire; sobres quand la nécessité les y » oblige, jusqu'à se passer de tout sans paroître rien désirer; » pusillanimes & poltrons à l'excès, si l'ivresse ne les transf-

» porte pas ; ennemis du travail ; indifférens à tous motifs
 » de gloire , d'honneur & de reconnoissance ; uniquement oc-
 » cupés de l'objet présent , & toujours déterminés par lui ,
 » fans inquiétude pour l'avenir ; incapables de prévoyance &
 » de réflexion ; se livrant quand rien ne les gêne à une joie
 » puérile , qu'ils manifestent par des fauts & des éclats de
 » rire immodérés , fans objet & fans dessein ; ils passent leur
 » vie fans penser , & ils vieillissent fans sortir de l'enfance
 » dont ils conservent tous les défauts. Si ces reproches ne re-
 » gardoient que les Indiens de quelques provinces du Pérou ,
 » auxquels il ne manque que le nom d'esclaves , on pourroit
 » croire que cette espece d'abrutissement naît de la servile dé-
 » pendance où ils vivent ; l'exemple des Grecs modernes
 » prouvant assez combien l'esclavage est propre à dégrader les
 » hommes ; mais les Indiens des missions & les Sauvages qui
 » jouissent de leur liberté , étant pour le moins aussi bornés ,
 » pour ne pas dire aussi stupides que les autres , on ne peut
 » voir sans humiliation combien l'homme abandonné à la
 » simple nature , privé d'éducation & de société , differe peu
 » de la bête ». *Relation abrégée d'un voyage , &c. pag. 52 , 53.*
 M. de Chanvalon , observateur intelligent & philosophe , qui
 se rendit à la Martinique en 1751 , & qui y résida pendant six
 ans , a fait des Caraïbes le portrait suivant. « Ce n'est pas la
 » couleur rougeâtre de leur teint , ce ne sont pas leurs traits
 » différens des nôtres , qui mettent une si grande différence
 » entr'eux & nous : c'est leur excessive simplicité ; ce sont les
 » bornes de leur conception. Leur raison n'est pas plus éclair-
 » rée ni plus prévoyante que l'instinct des bêtes. Celle des
 » gens de la campagne les plus grossiers , celle même des ne-
 » gres élevés dans les parties de l'Afrique les plus éloignées du
 » commerce ,

» commerce , laisse entrevoir quelquefois une intelligence en-
» core enveloppée , mais capable d'accroissement. Celle des Ca-
» raïbes ne paroît presque pas en être susceptible. Si la saine phi-
» losophie & la religion ne nous prêtoient pas leurs lumieres ;
» si l'on se decidoit par les premieres impulsions de l'esprit ,
» on seroit porté d'abord à croire que ces peuples n'appartien-
» nent pas à la même espece humaine que nous. Leurs yeux
» stupides sont le vrai miroir de leur ame ; elle paroît sans
» fonctions ; leur indolence est extrême. Jamais de soucis pour
» le moment qui doit succéder au moment présent ». *Voyage*
» *à la Martinique*, pag. 44 , 45, 51. M. de la Borde, Dutertre
& Rochefort confirment cette description. « Les marques ca-
» ractéristiques des Californiens », dit le Pere Venegas , « de
» même que de tous les autres Indiens , sont la stupidité &
» l'insensibilité ; le défaut de connoissance & de réflexion ; l'in-
» constance , l'impétuosité & un appétit aveugle ; une paresse
» excessive qui leur fait abhorrer la fatigue & le travail ; l'a-
» mour du plaisir & des amusemens , quelque insipides & gros-
» siers qu'ils soient ; la pussillanimité & le découragement ; en
» un mot , le défaut total & absolu de tout ce qui constitue
» l'homme & le rend raisonnable , inventif , traitable , utile à
» lui-même & à la société. Il n'est pas aisé aux Européens
» qui ne sont pas sortis de leurs pays , de se former une juste
» idée des peuples dont je parle. On auroit de la peine à trou-
» ver dans le recoin le moins fréquenté du globe , une nation
» aussi stupide , aussi bornée , aussi foible d'esprit & de corps
» que les malheureux Californiens. Leur intelligence ne va
» pas au-delà de ce qu'ils voient : les idées abstraites , les rai-
» sonnemens les moins compliqués sont hors de leur portée ,
» de maniere qu'ils ne perfectionnent presque jamais leurs pre-

» mieres idées ; encore font-elles fausses & imparfaites. On a
 » beau leur faire sentir les avantages qu'ils peuvent se procu-
 » rer en agissant de telle ou telle façon, ou en s'abstenant de
 » ce qui les flatte, on ne gagne rien sur eux ; ils ne peuvent
 » comprendre le rapport qu'il y a entre les moyens & les
 » fins ; ils ne savent ce que c'est que de s'occuper à se procu-
 » rer un bien ou à se garantir d'un mal dont ils sont menacés.
 » Leur volonté est proportionnée à leurs facultés, & toutes
 » leurs passions n'agissent que dans une sphere très-bornée. Ils
 » n'ont absolument point d'ambition, & ils sont infiniment
 » plus jaloux de passer pour robustes que pour vaillans. Ils ne
 » connoissent ni l'honneur, ni la réputation, ni les titres, ni
 » les postes, ni les distinctions de supériorité ; de maniere que
 » l'ambition, ce puissant ressort des actions humaines, qui
 » cause tant de biens apparens & tant de maux réels dans le
 » monde, n'a aucun pouvoir sur eux. Cette disposition d'es-
 » prit les rend non-seulement paresseux, indolens, inactifs &
 » ennemis du travail, mais leur fait encore saisir avec empref-
 » sement le premier objet qui se présente devant eux pour
 » peu qu'il leur plaise. Ils regardent avec indifférence les ser-
 » vices qu'on leur rend, & n'en conservent aucune reconnois-
 » sance. En un mot, on peut les comparer à des enfans en
 » qui la raison n'est pas encore développée. C'est proprement
 » une nation chez qui aucun individu ne parvient à l'âge
 » viril ». *Hist. nat. & civile de la Californie, tom. I, pag.*
85, 90. M. Ellis parle de même de l'indolence & du caractère
 inconféquent du peuple qu'on trouve près de la baie de Hud-
 son. *Voyage, pag. 194, 195.*

Les Américains sont si stupides que tous les negres en géné-
 ral ont une aptitude beaucoup plus grande qu'eux à apprendre

les différentes choses qu'on veut leur enseigner , & dont il leur est impossible de saisir l'idée ; c'est pourquoi les negres , quoiqu'esclaves , se croient des êtres d'une nature supérieure aux Américains , qu'ils ne regardent qu'avec mépris , comme incapables de discernement & de raison. *Ulloa, notic. Americ. pag. 322 , 323.*

NOTE LI, *pag. 333.*

J'ai remarqué , *pag. 306* , que c'est pour la même raison qu'ils ne cherchent jamais à élever les enfans foibles ou mal-faits. Ces deux idées sont si profondément imprimées dans l'esprit des Américains , que les Péruviens , qui sont très-civilisés si on les compare avec les peuples Sauvages dont je dépeins les mœurs , les ont retenues , malgré leur commerce journalier avec les Espagnols. Ce peuple regarde encore la naissance des jumeaux comme un événement de mauvais augure , & les parens ont recours à des actes de la plus rigoureuse mortification pour écarter les malheurs dont ils sont menacés. Lorsqu'un enfant est né avec quelque difformité , ils cherchent à éviter de le faire baptiser , & ce n'est pas sans peine qu'on les engage à le nourrir. *Arriaga, extirpac. de la Idolat. del Péru, pag. 32 , 33.*

NOTE LII, *pag. 337.*

La quantité de poisson qu'on trouve dans les rivières de l'Amérique méridionale est si considérable qu'elle mérite quelque attention. Le P. Acugna dit , « qu'il y a une si grande » quantité de poisson dans le Maragnon , qu'on peut le » prendre avec la main sans employer aucun artifice » : *pag. 138.* « L'Orénoque » , dit le P. Gumilla , » produit une

» si grande quantité de tortues , que je ne saurois trouver des
 » termes pour l'exprimer. Je ne doute même pas que ceux qui
 » liront ce que je vais dire , ne m'accusent d'exagérer la chose ;
 » mais je puis les affurer qu'il est aussi difficile de les compter
 » que de compter le sable des rivages de l'Orénoque. On peut
 » juger de leur quantité par la consommation extraordinaire
 » qu'il s'en fait ; car toutes les nations & tous les peuples voi-
 » sins de ce fleuve , & même ceux qui en sont éloignés s'y
 » rendent avec leurs familles pour en faire la récolte ; & non-
 » seulement ils s'en nourrissent tout le tems qu'elle dure , mais
 » ils en font même sécher pour les emporter chez eux , y joi-
 » gnant une multitude de corbeilles pleines d'œufs qu'ils ont
 » fait cuire au feu , &c ». *Hist. de l'Orénoque , tom. II , chap.*
22 , pag. 56 , 60. M. de la Condamine confirme ces récits ;
pag. 159.

NOTE LIII, pag. 337.

Piso a décrit deux de ces plantes , la *cururuape* & la *gua-
 jana-timbo*. Il est singulier que quoiqu'elles operent ce fatal
 effet sur les poissons , bien loin d'être nuisibles à l'homme , on
 s'en sert avec succès dans la médecine. *Piso , lib. IV , cap.*
88. Bancroft parle d'une autre plante , nommée *hiarrée* , dont
 une petite quantité suffit pour enivrer les poissons à une dis-
 tance considérable ; de sorte qu'en peu de minutes ils flottent
 sans mouvement sur la surface de l'eau , où il est facile de les
 prendre. *Nat. hist. of Guiana , pag. 106.*

NOTE LIV, pag. 340.

Nous avons des exemples remarquables des malheurs aux-
 quels des nations sauvages ont été exposées par la famine.

Alvar Nugnès Cabeca de Vaca, l'un des plus vertueux aventuriers Espagnols, a demeuré pendant neuf ans parmi les Sauvages de la Floride qui ignoroient toute espece d'agriculture, & dont la nourriture étoit aussi mauvaise que précaire. « Ils vivent principalement », dit-il, « des racines des plantes, qu'ils ne se procurent qu'avec beaucoup de peine, en errant de tous côtés pour les chercher. Ils tuent quelquefois un peu de gibier ou prennent du poisson, mais en si petite quantité, que la faim les oblige à manger des araignées, des œufs de fourmis, des vers, des lézards, des serpens & une espece de terre onctueuse ; je suis même persuadé que s'il se trouvoit dans ce pays quelques pierres, ils les avaleroient. Ils gardent les arêtes de poisson & de serpent, qu'ils réduisent en poudre pour les manger. La seule saison pendant laquelle ils ne souffrent point de la famine est celle où se mûrit un certain fruit, qu'ils nomment *tunas* ». *Naufragias*, cap. 18, pag. 20, 21, 22. Il remarque dans un autre endroit qu'ils sont souvent réduits à passer deux ou trois jours sans manger. C. 24, pag. 27.

NOTE LV, pag. 342.

M. Fermin a donné une description exacte des deux especes de manioc, avec un détail sur la maniere de les cultiver, à quoi il a joint quelques expériences qu'il a faites pour se convaincre des qualités veneneuses du suc, extrait de l'espece qu'il appelle *cassave amere*, connue parmi les Espagnols sous le nom de *Yuca-brava*. *Descript. de Surinam*, tom. I, pag. 66.

NOTE LVI, pag. 342.

On trouve le plantain en Asie & en Afrique aussi bien qu'en

Amérique. Oviedo prétend que ce n'est point une plante indigène du nouveau monde, mais qu'elle a été portée à Hispaniola en 1516, par le P. Thomas de Berlanga, qui l'avoit prise aux îles Canaries où les boutures originaires en avoient été apportées des Indes orientales : *Oviedo, lib. VIII, cap. 1.* Cependant l'opinion d'Acoſta & d'autres naturalistes qui la regardent comme une plante de l'Amérique, paroît mieux fondée. *Acoſta, hiſt. nat. lib. IV. 21.* Elle étoit cultivée par des peuples sauvages de l'Amérique qui avoient peu de communication avec les Espagnols, & qui étoient privés de cette intelligence qui porte l'homme à imiter des nations étrangères ce qui peut lui être utile. *Gumil. III, pag. 186. Voyage de Waſer, pag. 87.*

NOTE LVII, pag. 343.

Il eſt ſurprenant qu'Acoſta, l'un des écrivains les plus exacts & les plus inſtruits ſur les affaires d'Amérique, affirme que le maïs, quoique cultivé ſur le continent, n'étoit pas connu dans les îles, où l'on ne mangeoit que du pain de caſſave : *Hiſt. nat. lib. IV, cap. 16.* Mais Martyr, dans le premier livre de ſes Décades, qu'il écrivit en 1493, après le premier retour du voyage de Colomb, cite expreſſément le maïs comme une plante cultivée par les Inſulaires, & dont ils faiſoient du pain, *pag. 7.* Gomera aſſure auſſi qu'ils connoiſſent la culture du maïs : *hiſt. génér. cap. 28.* Oviedo décrit le maïs ſans dire que ce fût une plante qui n'étoit pas naturelle à Hispaniola : *lib. VII, cap. 1.*

NOTE LVIII, pag. 350.

La nouvelle Hollande, pays qu'on ne connoiſſoit autrefois

que de nom , mais qui depuis peu a été visitée par des observateurs intelligens , est située dans une région du globe où l'on doit jouir d'un climat très-heureux , puisqu'elle s'étend depuis le dixieme jusqu'au trente-huitieme degré de latitude septentrionale. Sa surface quarrée est plus grande que celle de toute l'Europe. Le peuple qui en habite les différentes parties paroît ne former qu'une seule race. Il est évidemment moins civilisé que la plupart des Américains & a fait moins de progrès dans les arts de la vie. On n'apperçoit pas la moindre trace de culture dans toute cette vaste étendue de terre. Les habitans sont en si petit nombre que le pays paroît presque désert. Leurs tribus sont beaucoup moins considérables que celles de l'Amérique. Ils ne vivent pour ainsi dire que de poisson ; ils n'ont point de demeure fixe , mais errent de côté & d'autre pour chercher leur nourriture. Les deux sexes vont entierement nuds. Leurs habitations , leurs ustensiles , &c. sont plus simples & plus grossiers que ceux des Américains. *Voy. &c. par Hawkesworth , tom. III , pag. 104 , &c. in-4°.* La nouvelle Hollande est peut-être le pays où l'on trouve l'homme dans l'état de la plus grande ignorance , & où il nous offre le plus triste exemple de sa condition & de ses moyens dans cet état de nature brute. Si dans la suite de nouveaux voyageurs y font des recherches plus exactes , la comparaison des mœurs de ses habitans avec celle des Américains , ne pourra manquer de former un article intéressant & instructif pour l'histoire de l'espece humaine.

NOTE LIX , pag. 350.

Le P. Gabriel Mareff , que les affaires de sa mission obligent de se rendre de *Cascaskias* , village des Illinois à *Machilli-*

makinac, c'est-à-dire, à plus de trois cens lieues de-là, nous donne de ce pays la description suivante. « Nous avons marché pendant douze jours sans rencontrer une seule ame. » Tantôt nous nous trouvions dans des prairies à perte de vue, » coupées de ruisseaux & de rivières, sans trouver aucun sentier qui nous guidât; tantôt il falloit nous ouvrir un passage à travers de forêts épaisses, au milieu de broussailles » remplies de ronces & d'épines; d'autres fois nous avions à » passer des marais pleins de fange, où nous enfoncions quelquefois jusqu'à la ceinture. Après avoir bien fatigué pendant » le jour, il nous falloit prendre le repos de la nuit sur l'herbe » ou sur quelques feuillages, exposés au vent, à la pluie & » aux injures de l'air » : *Lettres édifiantes*, pag. 360, 361. Le Dr. Brickell, dans une course qu'il fit en 1730 de la Caroline septentrionale vers les montagnes, marcha quinze jours sans rencontrer une seule créature humaine : *Nat. hist. of. North Carolina*, pag. 389. Diego de Ordas qui voulut former un établissement dans l'Amérique méridionale en 1532, parcourut de même ce pays pendant quinze jours sans y trouver un seul habitant. *Herrera, Decad. 5, lib. I, cap. 11.*

NOTE LX, pag. 350.

Je suis fort porté à croire que la communauté de biens & la jouissance commune des vivres ne sont connues que des peuples chasseurs les plus sauvages, & que l'idée du droit exclusif de propriété sur les fruits de la terre naît chez une nation au moment qu'elle connoît quelque espèce d'agriculture ou d'industrie réglée. Les détails que j'ai reçus sur l'état de la propriété chez les Indiens de différentes parties de l'Amérique me confirment dans cette opinion. « L'idée des naturels du

» du Brésil touchant la propriété , est que si quelqu'un a cultivé un champ , lui seul doit jouir de son produit , sans qu'un autre y puisse prétendre. Tout ce qu'un individu ou une famille prend à la chasse ou à la pêche appartient de droit à cet individu ou à cette famille , sans qu'on soit obligé d'en faire part à qui que ce soit , excepté aux caciques ou à quelque parent malade. Si quelqu'un du village entre dans leurs cabanes , il peut s'y asseoir & manger sans en demander la permission ; mais ce n'est qu'une conséquence de leur principe général d'hospitalité ; car je ne me suis jamais aperçu qu'ils partageassent la récolte de leurs champs ou le produit de leur chasse , ce qu'on auroit pu regarder comme le résultat de quelque idée de communauté de biens. Ils sont au contraire si attachés à ce qu'ils regardent comme leur bien propre , qu'il seroit très-dangereux de vouloir les en priver. Je n'ai jamais vu ni entendu parler d'aucune nation Indienne de l'Amérique méridionale parmi laquelle cette communauté de biens qu'on vante tant soit connue. Ce qui coûta le plus aux Jésuites à faire goûter aux Indiens du Paraguay , fut la jouissance commune des biens , qu'ils introduisirent dans leurs missions , & qui étoit contraire aux idées antérieures des Indiens. Ils connoissoient les droits d'une propriété privée & exclusive , & ne se soumirent qu'avec répugnance à des loix qui y étoient opposées ». *Manuscrit de M. le chevalier de Pinto , entre les mains de l'auteur.* « La possession actuelle », dit un missionnaire qui pendant plusieurs années a résidé parmi les Indiens des cinq nations , « donne un droit sur un terrain ; mais lorsque le possesseur le quitte , un autre a le même droit de s'en rendre maître qu'avoit eu celui qui vient de le quitter ». Cette loi ou cette coutume ne regarde pas seu-

lement le terrain sur lequel est bâtie une maison, mais encore un champ cultivé. « Si quelqu'un a préparé une piece de » terre pour y bâtir ou planter, personne n'a le droit de l'en » priver, & moins encore de lui enlever le fruit de ses tra- » vaux, à moins qu'il ne renonce lui-même à sa possession ; » mais je n'ai jamais entendu parler d'un acte formel de cession » d'un Indien à un autre dans leur état naturel. Les limites de » chaque canton sont marquées ; c'est-à-dire, qu'il leur est » permis de chasser jusqu'à telle riviere d'un côté & telle mon- » tagne de l'autre. Cet espace est occupé & cultivé par un » certain nombre de familles qui jouissent en particulier du » fruit de leur travail & du produit de leur chasse, sans qu'il » soit permis à la communauté d'y prétendre ». *Manuscrit de M. Gideon Hawley, entre les mains de l'auteur.*

NOTE LXI, pag. 352.

Cette différence entre le caractère des Américains & celui des negres est si frappante, qu'il est passé en proverbe dans les îles Françoises, « que regarder un Sauvage de travers, » c'est le battre ; le battre, c'est le tuer ; battre un negre, c'est » le nourrir ». *Dutertre, tom. II, pag. 490.*

NOTE LXII, pag. 353.

La description de l'état politique du peuple de Cinaloa ressemble parfaitement à celui des habitans de l'Amérique septentrionale. « Ils n'ont ni loix ni souverains pour punir » leurs crimes », dit un missionnaire qui a vécu long-temps parmi eux : « ils n'ont aussi aucune espece d'autorité ou » de gouvernement politique, qui les contienne dans de » certaines bornes. Ils ont à la vérité des caciques qui sont

» les chefs des familles ou des villages , mais leur autorité se
 » borne à les commander pendant la guerre ou lorsqu'ils font
 » quelques expéditions contre leurs ennemis. Cette autorité
 » des caciques n'est pas héréditaire , & ils ne la doivent qu'à
 » leur valeur pendant la guerre , ou au pouvoir & au nombre
 » de leurs parens & de leurs amis. Quelquefois même ils ob-
 » tiennent cette prééminence par leur éloquence à faire valoir
 » leurs propres exploits ». *Ribas , hist. de los triumph. &c.*
pag. 11. L'état des Chiquitos dans l'Amérique méridionale est
 à peu près le même. « Ils n'ont aucune forme régulière de
 » gouvernement ou de société civile ; mais sur les objets d'in-
 » térêt public ils écoutent les conseils de leurs vieillards , qu'ils
 » suivent ordinairement. La dignité de cacique n'est pas héré-
 » ditaire , & n'est accordée qu'au mérite ou à la valeur. Il ne
 » regne parmi eux qu'une espèce d'union imparfaite. Leur so-
 » ciété ressemble à une république sans chef , où chacun est
 » le maître de sa personne , & peut , sur le moindre dégoût ,
 » se séparer de ceux avec qui il paroît le plus lié ». *Relac.*
historical de los Chiquitos , por P. Juan Patr. Fernandez , pag.
32 , 33. Ainsi il paroît que les nations qui sont dans un même
 état de société , quoiqu'habitant des climats fort différens , ont
 les mêmes institutions civiles & la même forme de gouver-
 nement.

NOTE LXIII, pag. 366.

« J'ai connu des Indiens », dit un auteur fort instruit de
 leurs mœurs , « qui pour se venger ont fait mille lieues à tra-
 » vers des forêts , des montagnes & des marais de roseaux ,
 » exposés à toutes les intempéries de l'air , à la faim & à la
 » soif. Leur desir de vengeance est si violent qu'il fait mépriser

» tous ces dangers , pourvu qu'ils aient le bonheur d'enlever
 » la chevelure du meurtrier ou d'un ennemi , afin d'appaîser
 » les ombres irritées de leurs parens massacrés ». *Adair , hist.
 of Amer. Indians , pag. 150.*

NOTE LXIV , pag. 366.

Les exploits que Piskaret , chef des Algonquins , a exécutés
 pour la plupart seul ou avec un ou deux de ses compagnons ,
 tiennent une place distinguée dans l'histoire de la fameuse
 guerre entre les Algonquins & les Iroquois. *De la Poîherie ,
 tom. I , pag. 297 , &c. Colden's , hist. of five nations , pag. 125.*

NOTE LXV , pag. 369.

La vie d'un chef qui échoue dans une expédition est sou-
 vent en danger , & il est toujours dégradé du rang qu'il avoit
 obtenu par ses exploits antérieurs. *Adair , pag. 388.*

NOTE LXVI , pag. 369.

Comme la maniere de faire la guerre chez les peuples de
 l'Amérique septentrionale , est généralement connue , j'ai
 fondé principalement mes observations sur les témoignages
 des auteurs qui en ont parlé. Mais on retrouve les mêmes ma-
 ximes chez d'autres nations. Un missionnaire judicieux nous a
 donné une description des opérations guerrières du peuple du
 grand Chaco dans l'Amérique méridionale , & ces opérations
 ressemblent parfaitement à celles des Iroquois. « Presque tous
 » ces Indiens sont antropophages , & n'ont d'autre occupation
 » que la guerre & le pillage. Ils se sont rendus formidables
 » aux Espagnols par leur acharnement dans le combat , & plus
 » encore par les stratagèmes qu'ils emploient pour les sur-

» prendre. S'ils ont entrepris de piller une habitation , il n'y
 » a rien qu'ils ne tentent pour tenir dans une fausse sécurité
 » ou pour écarter ceux qui peuvent la défendre. Ils cherchent
 » pendant une année entière le moment de fondre sur eux
 » sans s'exposer ; ils ont sans cesse des espions en campagne ,
 » qui ne marchent que la nuit , se traînant , s'il le faut , sur
 » les coudes , qu'ils ont toujours couverts de calus. C'est ce
 » qui a fait croire à quelques Espagnols , que par des secrets
 » magiques ils prenoient la forme de quelque animal , pour
 » observer ce qui se passoit chez leurs ennemis. Lorsqu'eux-
 » mêmes ils sont surpris , le désespoir les rend si furieux qu'il
 » n'y a point d'Espagnol qui voulût les combattre avec éga-
 » lité d'armes. On a vu des femmes vendre leur vie bien cher
 » aux soldats les mieux armés ». *Relacion Chorographica del*
gran Chaco de P. Lozano , pag. 78. *Hist. génér. des voyages* ,
tom. XIV , pag. 75.

NOTE LXVII, pag. 371.

Lery , qui a été le témoin oculaire d'une bataille entre les
 Topinambous & une autre nation puissante du Brésil , nous a
 donné un tableau frappant du courage & de la férocité de ces
 » peuples : « Ego cum gallo altero , *dit-il* , paulò curiosius ,
 » magno nostro periculo (si enim ab hostibus capti aut lesi
 » fuissetus , devorationi fuissetus devoti) , barbaros nostros
 » in militiam euntes comitari volui. Hi , numero 4000 capita ,
 » cum hostibus ad littus decertârunt , tantâ ferocitate , ut vel
 » rabidos & furiosos quosque superarent. Cùm primùm hostes
 » conspexere , in magnos atque editos ululatus perruperunt.
 » Hæc gens adeò fera est & truculenta , ut tantisper dum vi-
 » rium vel tantillùm restat , continuò dimicent , fugamque

» nunquam capeffant. Quod a naturâ illis inditum effe reor.
 » Testor interea me , qui non femel , tum peditum tum equi-
 » tum copias ingentes in aciem instructas hic conſpexi , tantâ
 » nunquam voluptate videndis peditum legionibus armis ful-
 » gentibus , quantâ tum pugnantibus iſtis , perſuſſum fuiſſe ».
Lery , hiſt. navigat. in Braſil , ap. de Bry , tom. III , pag.
207 , 208 , 209.

NOTE LXVIII, pag. 375.

Les Américains , ainſi que les autres peuples Sauvages , coupoient autrefois la tête aux ennemis qu'ils tuoient à la guerre , pour la rapporter en trophée ; mais comme ces têtes les incommodoient beaucoup dans leur retraite , qu'ils font toujours avec précipitation , & quelquefois juſqu'à une grande diſtance , ils ſe ſont contentés enſuite d'enlever la chevelure avec la peau du crâne. Quoique cette coutume ſoit plus en uſage dans l'Amérique ſeptentrionale , elle ne laiſſe pas d'être connue des peuples méridionaux. *P. Lozano , pag. 79.*

NOTE LXIX, pag. 376.

Les paroles de la *chanſon de guerre* ſemblent dictées par ce même eſprit féroce de vengeance. « Je vais en guerre venger
 » la mort de mes freres : je tuerai , j'exterminerai , je ſacca-
 » gerai , je brûlerai mes ennemis ; j'amenerai des eſclaves , je
 » mangerai leur cœur , je ferai ſécher leur chair , je boirai
 » leur ſang , j'apporterai leur chevelure , & je me ſervirai de
 » leurs crânes pour en faire des taſſes ». *Nouv. voyage aux*
Indes occidentales , par M. Boſſu , in-12 , tom. I , pag. 115 ,
note.

Des perſonnes inſtruites m'ont aſſuré que depuis que le

nombre des Indiens a considérablement diminué , ils ne mettent presque plus aucun de leurs prisonniers à mort , parce qu'ils regardent comme une politique plus sage de leur accorder la vie & de les adopter. Ces scènes terribles dont j'ai parlé , arrivent aujourd'hui si rarement que des missionnaires & des négocians qui ont demeuré long-tems parmi les Indiens n'en ont jamais vu.

NOTE LXX , pag. 376.

Tous les voyageurs qui ont visité les peuples les moins civilisés de l'Amérique , s'accordent sur ce fait , qui se trouve confirmé par deux exemples remarquables. Lors de l'expédition de Narvaès dans la Floride , en 1528 , les Espagnols furent réduits , pour conserver leur propre vie , à manger ceux de leurs compagnons qui mouroient ; ce qui parut si révoltant aux Indiens accoutumés à manger leurs prisonniers , qu'ils ne regarderent plus les Espagnols qu'avec horreur & indignation. *Torquemada , monarch. Ind. tom. II , pag. 584. Naufragios de Alv. Nugnès Cabeca de Vaca , cap. 14 , pag. 15.* Quoique les Mexicains dévorassent avec avidité pendant le siege de Mexico , les Espagnols & les Tlascalans qu'ils faisoient prisonniers , la famine la plus cruelle ne put les engager à manger les corps morts de leurs compatriotes. *Bern. Diaz del Castillo , conquest. de la nuev. España , pag. 156.*

NOTE LXXI , pag. 378.

On trouve plusieurs exemples singuliers de la maniere dont les peuples du Brésil traitent les prisonniers , dans une relation de Stadius , officier Allemand au service des Portugais , publiée en 1556. Il fut fait prisonnier par les Topinambous

qui le tinrent pendant neuf ans en captivité. Il fut souvent le témoin de ces fêtes horribles qu'il décrit, & il étoit lui-même destiné à subir le sort cruel des autres prisonniers ; mais il sauva sa vie par des efforts extraordinaires de courage & d'adresse. *De Bry, tom. III, pag. 34, &c.* De Lery, qui accompagna M. de Villegagnon dans son expédition au Brésil en 1556, & qui demeura long-tems dans ce pays, se trouve d'accord avec Stadius dans toutes les circonstances. Il fut souvent le témoin oculaire de la manière dont les peuples du Brésil traitent leurs prisonniers : *de Bry, tom. III, pag. 210.* Un auteur Portugais en rapporte plusieurs particularités remarquables, que Stadius & de Lery ont passées sous silence. *Purch. Pilgr. tom. IV, pag. 1294, &c.*

NOTE LXXII, pag. 381.

Quoique j'aie suivi, touchant cette apathie des Américains, l'opinion qui paroît être la plus raisonnable & qui se trouve appuyée par l'autorité des auteurs les plus respectables, il y a cependant des écrivains d'un mérite reconnu qui ont donné des théories fort différentes sur ce sujet. Don Antonio Ulloa, dans un voyage qui a paru depuis peu, prétend que la texture de la peau & la constitution physique des Américains les rend moins sensibles à la douleur que le reste des hommes. Il s'en trouve plusieurs preuves dans la tranquillité avec laquelle ils souffrent les plus cruelles opérations de chirurgie, &c. *Noticias Americanas, pag. 313, 314.* Des chirurgiens ont fait les mêmes observations dans le Brésil. « Un Indien », disent-ils, « ne se plaint jamais de la douleur, & souffre » l'amputation d'un bras ou d'une jambe sans pousser le moindre soupir ». *Manuscrit entre les mains de l'auteur.*

NOTE

NOTE LXXIII, pag. 383.

Cette idée est naturelle à tout peuple grossier. Dans les premiers tems de la république, c'étoit une maxime parmi les Romains qu'un prisonnier, « tum decessisse videtur cùm captus est ». *Digest. lib. XLIX, tit. 15, cap. 18.* Dans la suite, lorsque le progrès du luxe les eut rendus plus indulgens sur cet article, ils furent obligés d'employer deux fictions de jurisprudence pour assurer la propriété, & pour permettre à un prisonnier de retourner chez lui, l'une par la loi *Cornelia*, & l'autre par le *Jus postliminii*. *Heinecii, juris civ. sec. ord. Pand. tom. II, pag. 294.* Les mêmes idées se trouvent chez les negres. Jamais on n'y a reçu la rançon d'un prisonnier. Dès qu'on en prend un à la guerre, il est regardé comme un homme mort, & on peut en effet le regarder comme perdu pour sa patrie & pour sa famille. *Voyage du chevalier de Marchais, tom. I, pag. 369.*

NOTE LXXIV, pag. 384.

Les naturels du Chili, les plus braves & les plus fiers de tous les peuples Américains, sont les seuls exceptés de cette observation. Ils combattent leurs ennemis en pleine campagne; leurs troupes s'avancent & attaquent non-seulement avec courage, mais avec ordre. Quoique les peuples de l'Amérique septentrionale puissent pour la plupart changer leurs arcs & leurs fleches pour des armes à feu d'Europe, ils suivent toujours leur ancienne maniere de faire la guerre & ne s'écartent point de leur systême particulier; mais les opérations militaires des peuples du Chili ressembtent beaucoup à celles des nations de l'Europe & de l'Asie. *Ovallès, relation of*

Chili. Churchill's, coll. tom. III, pag. 71. Lozano, hist. del Parag. tom. I, pag. 144, 145.

NOTE LXXV, pag. 387.

Herrera nous en a donné un exemple singulier. A Yucatan les hommes sont si soigneux de leur parure, qu'ils portent partout des miroirs, qui sans doute sont faits de pierre, comme ceux des Mexicains, (*Decad. 4, lib. III, cap. 8*), & dans lesquels ils aiment beaucoup à se regarder; mais les femmes n'en font jamais usage: *Decad. 4, lib. X, cap. 3*. Il remarque que parmi les *Panches*, peuple féroce de la nouvelle Grenade, il n'y a que les guerriers distingués à qui il soit permis de percer leurs levres & d'y porter des pierres ou d'orner leurs têtes de plumes: *Decad. 7, lib. IX, cap. 4*. Quoique le royaume du Pérou fût très-civilisé, il y avoit des provinces où la condition des femmes étoit déplorable. Elles étoient chargées du soin de la culture & des travaux domestiques. Il ne leur étoit pas permis de porter des bracelets ou d'autres ornemens, dont les hommes se paroient avec complaisance. *Zarate, hist. de Péru, tom. I, pag. 15, 16.*

NOTE LXXVI, pag. 387.

J'ai hasardé d'appeller cette méthode d'oindre & de peindre leurs corps, l'*habillement* des Américains; ce qui s'accorde même avec leur propre idiôme. Ils ne sortent jamais de leurs maisons s'ils ne sont oints depuis les pieds jusqu'à la tête, & ils s'excusent de sortir en disant qu'ils ne peuvent point paroître parce qu'ils sont nus. *Gumilla, hist. de l'Orénoque, tom. I, pag. 191.*

NOTE LXXVII, pag. 388.

On trouve dans la province de Cinaloa , dans le golfe de Californie , des peuples qui paroissent vivre dans un état de société , quoiqu'on puisse les compter parmi les nations les plus grossières de l'Amérique. Ils ne cultivent ni ne sement jamais ; ils n'ont même aucune habitation. Ceux de l'intérieur du pays ne vivent que de la chasse , & ceux des côtes que de la pêche ; les uns & les autres suppléent au reste par les différentes productions spontanées de la terre. Comme ils n'ont aucun abri pendant les tems pluvieux , ils rassemblent des roseaux ou des herbes fortes , qu'ils lient par un bout & qu'ils ouvrent de l'autre pour leur servir d'espece de capuchon , qui semblable à un auvent reçoit la pluie & les en garantit pendant plusieurs heures. Dans les tems chauds , ils se forment avec des branches d'arbres un abri contre les rayons brûlans du soleil. Pour se préserver du froid ils font de grands feux autour desquels ils dorment en plein air. *Historia de los triunfos de Nuestra Santa-Fé , entre gentes las mas barbaras , &c. por P. And. Perez de Ribas , pag. 7 , &c.*

NOTE LXXVIII, pag. 390.

Ces maisons ressembloit à des granges. Nous en avons mesuré qui avoient cent cinquante pas de long sur vingt pas de large. Il y en a où plus de cent personnes habitent ensemble. *Wilson's account of Guiana. Purch. Pilgr. vol. IV , pag. 1263 , ibid. 1291.* « Les maisons des Indiens », dit M. Barrere , « ont l'air d'une extrême pauvreté , & sont une » image parfaite des premiers tems. . . . Toutes ces cases » ou huttes , qui sont ordinairement bâties ou sur une hauteur

» ou au bord de quelque rivière , pêle-mêle & sans aucun
 » ordre , forment un aspect des plus tristes & des plus désa-
 » gréables. On n'y voit rien que de hideux & de sauvage. Le
 » paysage n'a rien de riant. Le silence même qui regne dans
 » tous ces endroits ; & qui n'est interrompu quelquefois que
 » par le bruit désagréable des oiseaux ou des bêtes fauves , n'est
 » capable d'inspirer que de la frayeur » *Nouvelle relat. de la*
France équinox. pag. 146, 147.

NOTE LXXIX, pag. 391.

On trouve dans l'Amérique méridionale des peuples qui
 ont l'art de lancer des fleches à une grande distance & avec
 une force extraordinaire , sans se servir d'arcs. « Ils font usage
 » d'une *farbacane* par le moyen de laquelle ils soufflent une
 » fleche à plus de cent vingt pas. Cet instrument est fait d'un
 » roseau naturel & creux , long de neuf à dix pieds , de la
 » grosseur d'un bon pouce ; & pour que la fleche puisse at-
 » teindre à un si grand éloignement , à cause de sa grande
 » légèreté , ils en enveloppent le gros bout de coton non
 » filé , qui la fait entrer avec un peu de difficulté dans la *far-*
 » *bacane* , ce qui comprimant l'air la fait sortir avec une ra-
 » pidité surprenante , sans quoi il ne seroit pas possible de la
 » faire traverser un si grand espace. Ces petites fleches sont
 » toujours empoisonnées ». *Fermin , descript. de Surinam ,*
tom. I , pag. 55. Bancroft's , hist. of Guiana , pag. 281 , &c.
 Les peuples des Indes orientales font un grand usage de cette
 farbacane.

NOTE LXXX, pag. 392.

Je pourrois en produire plusieurs exemples , mais je me

bornerai à en citer un seul pris chez les Esquimaux. « Leurs
 » arcs sont d'une construction fort ingénieuse », dit M. Ellis.
 « Ils sont ordinairement composés de trois morceaux de bois,
 » qu'ils savent joindre très-proprement & avec un art admi-
 » rable. C'est du sapin ou du melese, que les Anglois nom-
 » ment en ce pays genevrier, qu'ils emploient communément
 » pour cet usage, & comme ces bois ne sont ni forts ni élas-
 » tiques, ils suppléent à l'un & à l'autre en renforçant leur
 » arc par derrière, avec une espece de bande faite de nerfs ou
 » tendons de leurs bêtes fauves. Ils ont soin de mettre sou-
 » vent leurs arcs dans l'eau, ce qui faisant rétrécir les cordes
 » leur donne par-là plus d'élasticité & les fait porter plus
 » loin qu'ils ne feroient autrement. Ils sont habitués à cet
 » exercice depuis leur jeunesse, & ils tirent avec une dexté-
 » rité inconcevable ». *Voyage de la baie d'Hudson, tom. II,*
pag. 27, 28.

NOTE LXXXI, pag. 393.

Le besoin est le grand mobile qui excite & guide l'homme dans les inventions nouvelles. Il y a cependant une inégalité si grande dans les progrès des découvertes, & quelques nations ont si fort devancé les autres, quoique dans des circonstances presque semblables, qu'il faut attribuer cette différence à quelque événement de leur histoire ou à quelque cause particulière de leur situation physique que nous ignorons. Les habitants de l'isle d'Otaïti, découverte depuis peu dans la mer du sud, surpassent de beaucoup la plupart des Américains dans la connoissance des arts d'industrie; cependant ils ignoroient la méthode de faire bouillir l'eau, & n'avoient aucun vase dans lequel ils pussent la contenir & la soumettre à l'action du

feu : ils ne concevoient pas plus qu'on pût l'échauffer que la rendre solide. *Voyages autour du monde , rédigés par Hawkesworth , tom. II , pag. 132 , 155 , in-4°.*

NOTE LXXXII, pag. 393.

Une de ces chaloupes , qui pouvoit contenir neuf hommes ; ne pesoit que soixante livres. *Gosnol , relat. des voyages de la Virginie , rec. de voy. au nord , tom. V. pag. 403.*

NOTE LXXXIII, pag. 395.

Ulloa nous en donne une preuve remarquable. « Dans leurs » fabriques de tapis , de rideaux & de couvertures de lit , » & autres semblables étoffes , toute leur industrie consiste à » prendre chaque fil l'un après l'autre , à les compter chaque » fois , & à y faire ensuite passer la trame ; de sorte que pour » fabriquer une pièce de quelqu'une de ces étoffes , ils emploient » jusqu'à deux ans ou même davantage ». *Voyage au Pérou , tom. I , pag. 336.* Bancroft donne la même description des naturels de la Guiane : *pag. 255.* Suivant Adair , les Indiens de l'Amérique septentrionale n'ont pas plus d'esprit ni de dextérité : *pag. 422.* Les planches qu'on trouve dans *Purchas , tom. III , pag. 1106* , des peintures des Mexicains , me fait croire que ce peuple ne possédoit pas une méthode plus parfaite ni plus prompte de tisser. L'invention d'un métier étoit au-dessus de la portée de l'esprit des Américains les plus civilisés. Ils sont si lents dans tous leurs ouvrages , qu'un de leurs ouvriers demeure plus de deux mois à faire avec son couteau une pipe à fumer. *Ibid. pag. 423.*

NOTE, LXXXIV, pag. 397.

Le P. Lafitau, dans ses *Mœurs des Sauvages*, emploie 347 pages fastidieuses in-4°. pour le seul article de la religion.

NOTE LXXXV, pag. 399.

J'ai renvoyé le lecteur aux différens auteurs qui ont parlé des peuples les moins civilisés de l'Amérique. Leur témoignage est uniforme. Celui du P. Ribas touchant le peuple de Cinaloa, s'accorde avec tous les autres. « Pendant plusieurs » années », dit-il, « que je résidai parmi ces peuples, je fus » très-attentif à observer si l'on devoit les regarder comme » idolâtres, & je puis assurer avec vérité, que quoiqu'on » trouve chez quelques-uns des traces d'idolâtrie, les autres » n'ont pas la moindre connoissance de Dieu, ni même de » quelque fausse divinité, & qu'ils ne rendent aucun hommage » formel à l'Être suprême qui gouverne le monde. Ils ne peuvent se former aucune idée de la providence d'un créateur de » qui ils doivent attendre dans la vie future la récompense de » leurs vertus & la punition de leurs crimes. Ils ne s'assemblent jamais en public pour exercer aucun acte de religion ». *Ribas, triumphos, &c. pag. 16.*

NOTE LXXXVI, pag. 400.

Le peuple du Brésil étoit si effrayé du tonnerre, qui est fréquent & terrible dans ce pays, ainsi que dans d'autres parties de la zone torride, que c'étoit non-seulement pour eux un objet de culte religieux, mais que le mot le plus expressif de leur langue pour désigner la divinité, étoit celui de *soupan*, dont ils se servent aussi pour désigner le tonnerre. *Piso*

de Medec. Brasil. pag. 8. Nieuhoff. Church. collect. tom. II, pag. 132.

NOTE LXXXVII, pag. 407.

Suivant le rapport de M. Dumont, témoin oculaire des funérailles du grand chef des Natchez, il paroît que les sentimens de ceux qui se sacrifioient à cette occasion étoient fort différens. Il y en avoit qui briguoient cet honneur avec ardeur ; d'autres cherchoient à éviter leur sort & plusieurs même conserverent la vie en se sauvant dans les bois. Les Bramines donnent aux femmes qu'on doit brûler avec les corps de leurs maris une liqueur enivrante, qui les rend insensibles à leur malheureux sort ; les Natchez obligent de même leurs victimes d'avaler plusieurs morceaux de tabac, ce qui produit un semblable effet, *Mém. de la Louisiane, tom. I, pag. 227.*

NOTE LXXXVIII, pag. 414.

Ils sont très-licencieux en plusieurs occasions, sur-tout dans les danfes instituées pour le rétablissement de la santé de quelque personne malade. *De la Potherie, hist. &c. tom. II, pag. 42. Charlevoix, hist. de la nouvelle France, tom. III, pag. 319.* Mais leurs danfes sont ordinairement telles que je les ai décrites.

NOTE LXXXIX, pag. 416.

Les *Othomaques* qui habitent les bords de l'Orénoque, emploient pour ce même effet une poudre faite de grains d'*Yuapa* & de coquilles de certains gros colimaçons calcinés au feu & pulvérisés. Les effets en sont si violens, quand on la prend par le nez, qu'elle inspire plutôt la fureur que l'ivresse. *Hist. de l'Orénoque par Gumilla, tom. I, pag. 286.*

NOTE

NOTE XC, pag. 418.

Quoique cette observation soit vraie à l'égard de la plupart des nations méridionales, il y en a cependant quelques-unes où l'intempérance des femmes n'est pas moins excessive que celle des hommes. *Bancroft's, nat. hist. of Guiana*, pag. 275.

NOTE XCI, pag. 423.

On trouve de ces circonstances contradictoires & inexplicables dans les auteurs les plus judicieux qui ont parlé des mœurs des Américains. Le P. Charlevoix, que la dispute de son ordre avec celui des Franciscains sur l'esprit & les connoissances des peuples de l'Amérique septentrionale, intéressoit à exposer leurs qualités morales & intellectuelles dans le jour le plus favorable, assure qu'ils sont continuellement occupés à négocier avec leurs voisins, & qu'ils sont paroître dans leurs négociations autant d'habileté que de noblesse de sentimens. Il ajoute cependant « qu'il y va de tout pour un » plénipotentiaire d'employer tout ce qu'il a d'esprit & d'éloquence ; car si les propositions ne sont pas agréées, il faut » qu'il se tienne bien sur ses gardes. Il n'est pas rare qu'un » coup de hache soit l'unique réponse qu'on lui fasse. Il n'est » pas même hors de danger quand il a évité la première » prise ; il doit s'attendre à être poursuivi & à être brûlé s'il » est pris ». *Hist. de la nouv. France*, tom. III, pag. 257. Des hommes capables de supporter de pareils actes de violence, paroissent ignorer les premiers principes sur lesquels est fondé le commerce réciproque entre les nations, & au lieu des négociations perpétuelles dont parle Charlevoix, il paroît im-

possible qu'il y ait même la moindre communication entre ces peuples.

NOTE XCII, pag. 425.

Tacite dit des Germains : « *gaudens muneribus , sed nec data
» imputant , nec acceptis obligantur* ». *De mor. Germ. cap. 21*.
Un auteur qui s'est trouvé à portée d'observer le principe qui
porte les Sauvages à ne montrer aucune reconnaissance des
dons qu'ils ont reçus , & à n'attendre aucun retour de ceux
qu'ils ont faits , explique ainsi leur idée à ce sujet. » Si vous
» m'avez donné ceci », disent-ils , « c'est que vous n'en aviez
» pas besoin vous-même ; quant à moi , je ne donne jamais
» ce que je crois pouvoir m'être nécessaire ». *Mémoire sur les
Galibis. Hist. des plantes de la Guiane Françoisé , par M. Au-
bert , tom. II , pag. 110.*

NOTE XCIII, pag. 438.

And. Bernaldes , contemporain & ami de Colomb , a cité
quelques exemples du courage des Caraïbes , dont Ferdinand
Colomb & les autres historiens de ce tems n'ont pas parlé.
« Un canot Caraïbe où il y avoit quatre hommes , deux femmes
» & un enfant , se trouva un jour , sans le savoir , au milieu
» de la flotte de Colomb , lorsqu'à son second voyage il pas-
» soit entre leurs isles. Ils restèrent d'abord dans un étonne-
» ment stupide à la vue d'un pareil spectacle , & ne sortirent
» presque pas de la même place pendant plus d'une heure. Une
» barque Espagnole , armée de vingt-cinq hommes , s'avança
» vers eux & la flotte même les entoura peu à peu jusqu'à
» leur couper toute communication avec la côte. Lorsqu'ils
» s'aperçurent », dit l'historien , « qu'il leur étoit impossible

» de s'échapper, ils saisirent leurs armes avec un courage intrépide, & commencerent l'attaque. Je dis avec un courage intrépide, parce qu'ils n'étoient qu'en petit nombre, & qu'ils voyoient une grande multitude prête à les assaillir. Ils bleferent plusieurs Espagnols, quoique ceux-ci eussent des boucliers & d'autres armes défensives. Lors même que le canot eût chaviré, ce ne fut qu'avec beaucoup de peine & de danger qu'on en prit quelques-uns, parce qu'ils ne cessoient de défendre & de faire usage de leurs arcs avec beaucoup d'adresse, quoique nageant en pleine mer ». *Hist. de D. Fern. y D. Ysab. manuscr. cap. 119.*

NOTE XCIV, pag. 432.

On peut former une conjecture fort probable sur la cause qui distingue le caractère des Caraïbes d'avec celui des habitans des plus grandes isles. Il paroît clairement que les premiers sont d'une race particulière. Leur langue est totalement différente de celle de leurs voisins, habitans des grandes isles. Il y a même parmi eux une tradition qui porte que leurs ancêtres sont originaires venus de quelque partie du grand continent, & qu'après avoir conquis & exterminé les anciens habitans des isles, ils ont pris possession de leurs terres & de leurs femmes. *Rocheport, pag. 384. Dutertre, pag. 360.* C'est pour cela qu'ils ont pris le nom de *Banarée*, qui signifie un homme venu d'au-delà de la mer : *Labat, tom. IV, pag. 131.* Les Caraïbes ont même encore deux langues différentes, dont l'une est particulière aux hommes & l'autre aux femmes : *Dutertre, pag. 361.* La langue des hommes n'a rien de commun avec celle qu'on parle dans les grandes isles, mais l'idiôme des femmes y ressemble beaucoup : *Labat, pag. 129* ; ce qui confirme

encore la tradition dont j'ai parlé. Les Caraïbes eux-mêmes pensent qu'ils sont une colonie de *Galibis*, nation puissante de la Guiane dans l'Amérique méridionale : *Dutertre*, pag. 361. *Rocheport*, pag. 348. Mais comme leurs mœurs féroces ont plus de rapport avec celles des nations qui habitent le nord du continent qu'avec celles des peuples de l'Amérique méridionale, que d'ailleurs leur langue a quelque analogie avec celle qu'on parle dans la Floride, il est à croire qu'ils descendent plutôt des premiers que des autres : *Labat*, pag. 128, &c. *Herrera*, *Decad.* 1, *lib.* IX, *cap.* 4. Dans leurs guerres ils conservent encore l'ancien usage de détruire tous les mâles & de ne laisser la vie qu'aux personnes de l'autre sexe pour leur servir d'esclaves ou de femmes.

Fin des Notes du premier Volume.





T A B L E

D E S M A T I E R E S

*C O N T E N U E S dans le premier Volume de l'Histoire
de l'Amérique.*

A

A B Y S S I N I E, ambassade envoyée dans ce pays par Jean II, roi de Portugal, pag. 58.

Aïores, découverte de ces îles par les Portugais, 54.

Acofta, sa méthode de calculer les différens degrés de chaleur dans l'ancien & dans le nouveau continent, 474.

Adair, peinture qu'il fait du caractère vindicatif des naturels de l'Amérique; 507.

Adanfon confirme le récit d'Hannon sur les mers d'Afrique, 443.

Afrique (côtes occidentales de l'), découvertes pour la première fois par ordre de Jean I, roi de Portugal, 43. Découvertes depuis le cap Non jusqu'à Bojador, 44. On double le cap Bojador, 47. Découverte des contrées situées au sud de la rivière du Sénégal, 56. Le cap de Bonne Espérance découvert par Barthélemi Diaz, 59. Cause de l'extrême chaleur de ce climat, 259. Ignorance des anciens astronomes sur cette partie du monde, 442.

Agriculture (état de l'), parmi les naturels de l'Amérique, 340. Les deux causes principales de son imperfection, 344.

Aguada est envoyé à Hispaniola en qualité de commissaire pour examiner la conduite de Colomb, 133.

Aïman. Les anciens ont connu sa propriété d'attirer le fer, mais non pas sa direction vers les poles, 5. Avantages considérables qui ont résulté de cette découverte, 38.

Albuquerque (Rodrigue), manière barbare dont il traite les Indiens d'Hispaniola, 218.

Alexandre le Grand, caractère de ce prince, 15. Pourquoi il a fondé la ville d'Alexandrie, 16. Ses découvertes dans l'Inde, 17.

Alexandre VI (le Pape), accorde à Ferdinand & à Isabelle de Castille la possession des pays découverts à l'ouest des îles Açores 116. Fait partir des missionnaires avec Colomb à son second voyage, 117.

Ame, idées des Américains touchant son immortalité, 405.

Américains de l'Amérique *Espagnole*, leur constitution physique, 296. Leur teint & leur figure 298. Leur force & leur adresse, *ibid.* Leur insensibilité pour les femmes, 300. Ils n'ont aucune difformité du corps, 305. Réflexions sur ce sujet, *ibid.* Uniformité de couleur, 307. Description d'une race particulière, 310. Les Esquimaux, 311. Doutes qui subsistent encore sur les géans Patagons, 312. Leurs maladies, 314. La maladie vénérienne leur est particulière, 316. Leurs qualités morales, 317. Ne pensent qu'au besoin présent, 319. L'art de compter à peine connu chez ce peuple, 320. Ils n'ont aucune idée abstraite, 321. Les habitans du nord de l'Amérique sont beaucoup plus intelligens que ceux du midi, 323. Leur répugnance pour le travail, 325. Leur état social, 327. Leur union domestique, *ibid.* Leurs femmes, 329. Elles sont peu fécondes, 332. De l'affection paternelle & du devoir filial, 333. Manière de pourvoir à leur subsistance, 336. Leur pêche, *ibid.* Leur chasse, 338. Leur agriculture, 340. Fruits divers de leur culture, 341. Les deux principales causes de l'imperfection de leur agriculture, 344. Ils manquent d'animaux domestiques, *ibid.* & de métaux utiles, 346. Leurs institutions politiques, 348. Ils étoient divisés en petites communautés indépendantes, *ibid.* Ils n'ont aucune idée de la propriété, 350. Leur amour pour l'égalité & l'indépendance, 351. Ils n'ont qu'une idée imparfaite de la subordination, 352. A quels peuples conviennent ces descriptions, 354. Quelques exceptions, 355. La Floride, 356. Les Natchez, 357. Les îles, 358. A Bogota, *ibid.* Recherches sur les causes de ces variétés, 359. Leur art de la guerre, 362. Leurs motifs pour faire la guerre, 363. Causes de leur férocité, 364. Perpétuité des guerres, 366. Leur manière de faire la guerre, 367. Ils ne manquent ni de courage ni de fermeté, 369. Incapables de discipline militaire, 370. Manière dont ils traitent leurs prisonniers, 372. Leur fermeté dans les tourmens, 373. Ils ne mangent de la chair humaine que par esprit de vengeance, 375. Manière dont les peuples de l'Amérique méridionale traitent leurs prisonniers, 376. Leur éducation militaire, 378. Méthode singulière de choisir un capitaine parmi les Indiens sur les bords de l'Orénoque, 379. Leur nombre diminué par les guerres continuelles, 381. Ils adoptent leurs prisonniers pour repeupler leur pays, 382. Sont inférieurs dans la guerre aux nations policées, 383. Leurs arts, habillemens & parures, 384. Leurs habitations, 388. Leurs armes, 391. Leurs ustensiles domestiques, 392. Construction des canots, 393. Leur indolence pour le travail, 394. Leur religion, 395. Plusieurs

de ces peuples n'en ont aucune, 398. Diversité remarquable dans leurs opinions religieuses, 402. Leurs idées sur l'immortalité de l'ame, 405. Leurs enterremens, 406. Pourquoi leurs médecins prétendent être sorciers, 408. Leur amour pour la danse, 411. Leur passion extraordinaire pour le jeu, 414. Sont enclins à l'ivrognerie, 415. Tuent les vieillards & les malades incurables, 419. Idée générale de leur caractère, 420. Leurs qualités intellectuelles, 421. Leurs talens politiques, 422. Incapables d'amitié, 423. Dureté de leur cœur, 424. Leur insensibilité, 425. Leur taciturnité, 427. Leurs ruses, 428. Leurs vertus, 429. Leur esprit d'indépendance, 430. Leur fermeté dans le danger, *ibid.* Leur attachement à leur communauté, 431. Satisfaits de leur état, *ibid.* Avis général sur ces recherches, 434. Deux classes distinctes de ce peuple, 436. Exceptions quant à leur caractère, 437. Description de leurs traits caractéristiques, 488. Exemple de leur agilité soutenue à la course, 489.

Amérique (le continent de l'), découvert par Colomb, 140. Origine de ce nom, 152. Ferdinand de Castille y établit deux gouvernemens, 194. Propositions faites aux naturels du pays, *ibid.* Ojeda & Nicuesa font mal reçus par ce peuple, 195. Découverte de la mer du sud par Balboa, 207. La rivière de la Plata découverte, 216. Les habitans en sont fort maltraités par les Espagnols, 238. Vaste étendue du nouveau monde, 252. Grandeur des objets qu'il présente à la vue, 253. Sa forme favorable au commerce, 254. Température du climat, 256. Différentes causes du climat qui y regne, 258. Son état inculte & sauvage lorsqu'on le découvre, 262. Animaux qu'on y trouve, 264. Insectes & reptiles, 266. Oiseaux, 267. Sol, 268. Recherches sur sa première population, 276. N'a pas été peuplée par une nation civilisée, *ibid.* Son extrémité septentrionale touche à l'Asie, 279. Peuplée probablement par les Asiatiques, 287. Etat & caractère des Américains, 288. Ils étoient plus sauvages qu'aucun autre peuple connu de la terre, 289. Excepté les Péruviens & les Mexicains, 290. Incapacité des premiers voyageurs, 292. Différens systèmes des philosophes concernant ces peuples, 293. Méthode observée dans cette recherche de leur constitution physique, &c. 296. La maladie vénérienne vient de cette partie du monde, 316. Qualités morales des Américains, 317. Pourquoi l'Amérique est si peu peuplée, 349. Dépeuplée par des guerres continuelles, 381. Causes du froid extrême vers la partie méridionale de l'Amérique, 477. Description de l'état inculte & naturel du pays, 479. Os de grands animaux dont la race ne subsiste plus, trouvés sous terre près des rives de l'Ohio, 481. Pourquoi les animaux d'Europe y dégèrent, 482. Supposé avoir été séparée de l'Asie par quelque violente secousse, 487.

Améric Vespucce, publie son premier récit du nouveau monde & lui donne son nom, 151. Sa prétention d'avoir le premier découvert l'Amérique examinée,

- Anacoana*, Cacique, indignement & cruellement traitée par les Espagnols, 181.
Anciens, cause de leur ignorance dans l'art de la navigation, 5. Imperfection de leurs connoissances géographiques, 23, 442, 443, 446.
Andes, étendue & hauteur surprenantes de cette chaîne de montagnes, 253. Leur hauteur comparée avec celle d'autres montagnes, 472.
Animaux (grands), on en trouva fort peu en Amérique lors de la première découverte, 264.
Arabes, se sont particulièrement appliqués à l'étude de la géographie, 29.
Argonautes (l'expédition des), pourquoi si fameuse parmi les Grecs, 12.
Arithmétique ou l'art de compter à peine connu par les Américains, 320.
Ascolin (le pere), sa mission extraordinaire auprès du Kan des Tarrares, 34.
Asie, découvertes faites dans cette partie du monde par les Russes, 279, &c.

B

- Balboa* (Vasques Nugnès de), établit une colonie à Sainte-Marie dans le golfe de Darien, 196. Reçoit avis de l'existence & des richesses du Pérou, 203. Son caractère, *ibid.* Il traverse l'isthme, 204. Découvre la mer du sud, 205. Revient à Sainte-Marie, 209. Est remplacé dans son gouvernement par Pedrarias Davila, 210. Condamné à l'amende par Pedrarias pour ses actions passées, 211. Est nommé vice-gouverneur des pays découverts dans la mer du sud, & épouse la fille de Pedrarias, 214. Est arrêté & mis à mort par l'ordre de Pedrarias, 215.
Barrere, sa description de la construction des maisons des Indiens, 515.
Behring & Tschirikow, navigateurs Russes, croient avoir découvert l'extrémité nord-ouest de l'Amérique du côté de l'est, 281. Incertitude de leurs récits, 485.
Benjamin, juif de Tudeia, ses voyages extraordinaires, 34.
Bernaldes, exemple qu'il donne de la bravoure des Caraïbes, 522.
Bethencourt (Jean de), Baron Normand, prend possession des îles Canaries, 40.
Bogota en Amérique, description de ses habitants, 358. Cause de leur soumission aux Espagnols, 362. Leur doctrine & leurs cérémonies religieuses, 404.
Bojador (le cap), quand découvert, 45. Est doublé par les Portugais, 49.
Bonne-Espérance, (le cap de) découvert par B. Diaz, 59.
Bossu, son récit de la chanson de guerre des Américains, 510.
Bovadilla, (François de) envoyé à Hispaniola pour examiner la conduite de Colomb, 157. Envoie Colomb les fers aux mains en Espagne, *ibid.* Est disgracié & rappelé, 160, 163.
Bougainville, sa défense du Periple d'Hannon, 441.

Bouguer;

Bouguer, parle du caractère des Péruviens, 494.

Bouffole; (invention de la), 38. Par qui, 39.

Brésil, (la côte du) découverte par Alvares Cabral, 153. Remarque sur le climat de ce pays, 477.

C

Cabral, (Alvarès) capitaine Espagnol, découvre la côte du Brésil, 153.

Californiens, leur caractère suivant le P. Venegas, 497.

Campêche, découverte par Cordova, qui est repoussé par les naturels du pays; 243.

Canaries, (les îles) érigées en royaume par le pape Clément VI, 40. Soumises par Jean de Bethencourt, 41.

Cannibales: on n'a trouvé aucun peuple qui mangeât la chair humaine pour nourriture ordinaire, quoique souvent par esprit de vengeance, 376, 511.

Canots Américains, leur construction, 393.

Caraïbes, (les îles) découvertes par Colomb dans son second voyage, 118.

Caraïbes, leur caractère féroce, 438. Décrit par M. de Chanvalon, 494. Conjecture probable sur la différence du caractère de ce peuple avec celui des habitans des grandes îles, 523.

Carpini, sa mission extraordinaire auprès du Kan des Tartares, 34.

Carthaginois, état du commerce & de la navigation de ce peuple, 8. Les fameux voyages d'Hannon & d'Himilco, 10.

Chaleur, causes des différens degrés de chaleur dans l'ancien & le nouveau continens, 474. Calculée, 483.

Chanson de guerre des Américains, 510.

Chanvalon, (M. de) portrait qu'il fait du caractère des Caraïbes, 494.

Charles-Quint, (l'Empereur) envoie Rodrigue de Figueroa à Hispaniola, en qualité de juge suprême, pour régler la maniere de traiter les Indiens, 229. Fait délibérer en sa présence sur ce sujet, 234.

Chiquitos, état politique de ce peuple suivant Fernandès, 507.

Cicéron, preuve de son ignorance dans la géographie, 446.

Cinaloa, (Etat politique du peuple de), 506. Sa maniere de vivre, 515. Ne professe aucun culte religieux, 519.

Clément VI, (Le pape) érige les îles Canaries en royaume, 40.

Climats, causes de leur variété, 256. Leurs effets sur le corps humain, 435. Recherches sur les différens degrés de chaleur des climats, 474.

Colomb, (Christophe) sa naissance & son éducation, 63. Ses premiers voyages; 64. Il se marie & s'établit à Lisbonne, 65. Ses réflexions géographiques, 66.

Il forme le projet d'ouvrir une nouvelle route aux Indes, *ibid.* Il propose son

projet au Sénat de Gène, 71. Pourquoi ses propositions sont rejetées en Portugal, 72. Il s'adresse à la cour d'Espagne & à celle d'Angleterre, 74. Son projet examiné par des juges ignorans, 75. Est protégé par Juan Perès, 78. Il est de nouveau découragé, 79. Il est rappelé par Isabelle & engagé au service de l'Espagne, 81. Préparatifs pour son voyage, 83. En quoi consistoit sa flotte, 84. Son départ d'Espagne, 85. Sa vigilance & son attention pendant son voyage, 87. Craintes & alarmes de son équipage, 88. Son adresse à les calmer, 91. Apparences flatteuses de succès, 92. On découvre la terre, 93. Première entrevue avec les naturels du pays, 94. Prend les titres d'amiral & de vice-roi, 96. Donne à l'isle le nom de San-Salvador, *ibid.* S'avance vers le Sud, 97. Découvre Cuba, *ibid.* Découvre l'isle d'Hispaniola, 100. Perd un de ses vaisseaux, 102. Bâtit un fort, 105. Retourne en Europe, 108. Expédient dont il se sert pendant une tempête pour sauver la mémoire de ses découvertes, 109. Il relâche aux Açores, *ibid.* Arrive à Lisbonne, 110. Sa réception en Espagne, 111. Son audience de Ferdinand & Isabelle, 112. Préparatifs pour un second voyage, 115. Découvre les isles Caraïbes, 118. Trouve la colonie d'Hispaniola détruite, *ibid.* Bâtit une ville qu'il nomme Isabelle, 120. Examine l'état du pays, 122. Situation fâcheuse & mécontentement de la colonie, 123. Il découvre l'isle de la Jamaïque, 125. A son retour à Isabelle il y trouve son frere Barthelemi, 126. Les Indiens prennent les armes contre les Espagnols; *ibid.* Guerre avec les Indiens, 128. Taxe imposée sur les Indiens, 130. Il retourne en Espagne pour justifier sa conduite, 133. On fait un plan plus régulier pour l'établissement d'une colonie, 136. Son troisieme voyage, 139. Découvre l'isle de la Trinité, 140. Découvre le continent de l'Amérique, *ibid.* Etat d'Hispaniola à son arrivée, 142. Il apaise la révolte causée par Roland, 144. Intrigues contre Colomb, 154. Succès de ses ennemis auprès de Ferdinand & d'Isabelle, 156. Il est envoyé en Espagne les fers aux pieds, 157. Mis en liberté, mais dépouillé de toute autorité, 159. Dégouts qu'il éprouve, 163. Il forme de nouveaux projets de découvertes, 164. Entreprend un quatrieme voyage, 166. Traitement qu'il essuie à Hispaniola, *ibid.* Cherche un passage à l'océan Indien, 168. Fait naufrage sur la côte de la Jamaïque, 169. Recherche l'amitié des Indiens, 170. Sa détresse & ses souffrances, 171. Il quitte l'isle & arrive à Hispaniola, 175. Retourne en Espagne, 176. Sa mort, 177. Ses droits à la premiere découverte de l'Amérique défendus, 457. *Colomb*, (Don Diegue) réclame les droits accordés à son pere, 190. Se marie & passe à Hispaniola, 191. Etablit une pêcherie de perles à Cubagua, 192. Il forme le projet de conquérir Cuba, 198. Ses mesures traversées par Ferdinand, 217. Il retourne en Espagne, 218. *Commerce*, à quelle époque il faut rapporter son origine, 3. Sert à faciliter la com-

- munication entre les peuples , 4. Fleurit dans l'empire d'orient après la ruine de l'empire d'occident , 28. Renait dans l'Europe , 30.
- Condamine* , (M. de la) son récit du pays qui se trouve au pied des Andes dans l'Amérique méridionale , 479. Ses remarques sur le caractère des Américains , 495.
- Congo* , (le royaume de) découvert par les Portugais , 56.
- Constantinople* , suites fâcheuses de l'établissement du siège de l'empire dans cette ville , 27. Continue à être une ville commerçante après la chute de l'empire d'occident , 28. Devient le principal marché de l'Italie , 30.
- Cordova* , (François Hernandès) découvre le Yucatan , 242. Est repoussé à Campêche , retourne à Cuba , 243.
- Croglan* , (Le colonel George) , parle des os de grands animaux , d'une race éteinte depuis long-tems , trouvés dans l'Amérique septentrionale 481.
- Croisades* , (Les) favorisent les progrès du commerce & de la navigation , 32.
- Cuba* , (L'isle de) découverte par Ch. Colomb , 97. Ocampo en fait le tour , 190. Diego Vélasquez en entreprend la conquête , 198. Traitement cruel fait au Cacique Hatuey , & sa réponse à un moine , 199. Description magnifique que fait Colomb d'un port de cette isle , 453.
- Cubagua* , établissement d'une pêcherie de perles , 192.
- Cumana* , (Les habitans de) se vengent du mauvais traitement qu'ils ont reçu des Espagnols , 237. Le pays est dévasté par Diego Ocampo , 239.

D

- Danse*. Passion violente des Américains pour ce plaisir , 411.
- Darien* , (description de l'Isthme de) , 204.
- Diaz* , (Barthelemi) découvre le cap de Bonne Espérance , 59.
- Découvertes* , différence entre les découvertes faites par terre & celles faites par mer , 445.
- Dodwell* , ses objections contre le Périple d'Hannon , réfutées , 440.
- Domingue* , (Saint) dans l'isle d'Hispaniola fondée par Barthelemi Colomb , 142.
- Dominicains* , Ceux d'Hispaniola s'opposent publiquement au traitement cruel qu'on fait essuyer aux Indiens , 219. Voyez *Las Casas*.

E

- Egyptiens* , ancien état du commerce & de la navigation de ce peuple , 6.
- Eléphant* , animal particulier à la zone torride , 482.
- Enterrement des Américains* , 406.

- Espagnols*, maniere singuliere dont ils prennent possession des pays nouvellement découverts, 467.
- Esprit humain*, ses efforts proportionnés aux besoins physiques de l'homme, 326.
- Esquimaux*, (Indiens) ressemblance entre ce peuple & les Groënlandois leurs voisins, 285. Description de ce peuple, 516.
- Eugene IV*, (le pape) accorde aux Portugais un droit exclusif sur tous les pays qu'ils découvroient depuis le cap Non jusqu'au continent de l'Inde, 52.
- Europe*, ce qu'elle a souffert par le démembrement de l'empire Romain par les peuples barbares, 27. Renaissance du commerce & de la navigation en Europe, 30. Avantage qu'elle retire des Croisades, 32.

F

- Femmes*, leur condition parmi les Américains, 329. Ne sont pas fécondes, 332. Il ne leur est pas permis d'assister aux fêtes, 418, ni de porter des ornemens, 514.
- Fer*, pourquoi les nations sauvages n'avoient aucune connoissance de ce métal, 346.
- Ferdinand* de Castille, donne enfin son attention au règlement des affaires de l'Amérique, 185. Don Diegue Colomb lui demande les prérogatives accordées à son pere, 190. Etablit deux gouvernemens dans le continent de l'Amérique, 194. Envoie une flotte au Darien & rappelle Balboa, 209. Nomme Balboa vice-gouverneur des pays découverts dans la mer du sud, 214. Fait partir Diaz de Solis pour découvrir un passage à l'ouest des Moluques, 216. Traverse les mesures de Diego Colomb, 217. Son ordonnance sur la maniere de traiter les Indiens, 220. Voyez *Colomb* & *Isabelle*.
- Fernandès*, (le pere) sa description de l'état politique des Chiquiros, 507.
- Figueroa*, (Rodrigue de) est nommé juge suprême d'Hispaniola, avec ordre d'examiner le traitement fait aux Indiens, 229. Fait une expérience pour juger de l'intelligence & de la docilité des Indiens, 238.
- Floride*, découverte par Jean Ponce de Leon, 200. Les chefs y sont héréditaires, 356. Récit de la Floride par Alvar Nugnès Cabeca de Vaca, 501.
- Fonseca*, évêque de Badajos, ministre pour les affaires de l'Inde, traverse Colomb dans les plans qu'il forme pour faire des découvertes & établir des colonies, 131, 138. Protege l'expédition d'Alonzo de Ojeda, 151.

G

- Gama*, (Vasquès de) son voyage pour faire des découvertes, 147. Double le cap de Bonne-Espérance, 148. Mouille devant la ville de Mélinde, *ibid*. Arrive à Calicut au Malabar, 149.

- Gange*, (le) idées erronnées des anciens sur la position de cette rivière , 444.
- Géants*, ce qu'en disent les premiers voyageurs n'est pas confirmé par les dernières découvertes , 37, 491.
- Geminus*, preuve de son ignorance en géographie, 446.
- Géographie*, étoit fort bornée chez les anciens, 23. Devient l'étude favorite des Arabes , 29.
- Gioia*, (Flavio) inventeur de la boussole , 39.
- Globe*, sa division en zones par les anciens , 24.
- Gouvernement*, on n'en a trouvé aucune forme visible parmi les Américains, 352. Exceptions à cet égard, 357.
- Grand Chaco*, récit de Lozano sur la manière de faire la guerre par le peuple de ce pays , 508.
- Grecs*, (anciens) leurs progrès dans la navigation & les découvertes, 12. Leur commerce avec les autres nations étoit fort borné, 14.
- Grijalva*, (Juan de) part de Cuba pour aller faire des découvertes , 244. Découvre & donne le nom à la nouvelle Espagne, 245. Ses raisons pour ne pas établir une colonie dans les terres qu'il venoit de découvrir , 248.
- Groenland*, sa proximité avec l'Amérique septentrionale , 285.
- Guiane Hollandoise*, cause de l'extrême fertilité de son sol, 484.

H

- Hannon*, Apologie de son périple, avec un récit de son voyage, 446.
- Hatuey*, Cacique de Cuba, traitement cruel qu'on lui fait subir & sa réponse remarquable à un moine Franciscain , 199.
- Henri* (le prince) de Portugal, son caractère & ses études, 46. Expéditions faites par son ordre , 48. Demande au pape la possession de ses nouvelles découvertes , 52. Sa mort , 54.
- Hispaniola*, (l'île d') découverte par Christophe Colomb, 100. Manière dont il se comporte avec les naturels du pays, *ibid.* Colomb y laisse une colonie, 106. La colonie est détruite , 119. Colomb bâtit une ville nommée Isabelle, 120. Les Indiens maltraités prennent les armes contre les Espagnols, 126. Ils sont défaits, 130. On leur impose une taxe, *ibid.* Leur dessein d'affamer les Espagnols, 132. Saint-Domingue fondée par Barthelemi Colomb, 142. Colomb envoyé en Espagne les fers aux pieds par Bovadilla, 157. Nicolas de Ovando est nommé gouverneur, 160. Conduite des Espagnols avec les naturels de l'île, 180. Etat malheureux d'Anacoana, 181. Produit considérable des mines de l'île, 184. Diminution rapide du nombre des Indiens, 186. Les Espagnols y suppléent en trompant les habitants des îles Lucayes, 188. Arriv-

vée de Diegue Colomb, 191. L'esclavage y fait périr presque tous les habitants, 198, 218. Dispute sur la maniere de traiter les esclaves, *ibid.* Récit de Colomb de la maniere humaine dont il en est reçu, 453. Exemple curieux de la superstition des planteurs Espagnols de l'isle, 483.

Homere, son récit de la navigation des anciens Grecs, 13.

Homme, la disposition de son corps & ses mœurs dépendent de sa situation; 273. Ressemblance qui résulte delà entre les peuples éloignés les uns des autres & qui n'ont aucune communication entr'eux, 274. L'homme a généralement atteint le plus haut degré de perfection dans les régions tempérées, 435.

I

Jamaïque, découverte par Chr. Colomb, 125.

Jérôme, (trois moines de l'ordre de Saint) envoyés par le cardinal Ximenès à Hispaniola pour y régler la maniere de traiter les Indiens, 224. Conduite qu'ils ont tenue; 225. Sont rappelés, 228.

Jeu, amour des Américains pour le jeu, 414.

Jean I, roi de Portugal, est le premier qui envoie deux vaisseaux pour découvrir les côtes occidentales de l'Afrique, 43. Le prince Henri, son fils, prend part à ses entreprises, 46.

Jean II, roi de Portugal, protege les entreprises pour des découvertes, 43. Envoie une ambassade en Abyssinie, 58. Maniere peu généreuse dont il traite Colomb, 73.

Inde, (l') motifs des expéditions qu'Alexandre le Grand y a faites, 15. Comment les anciens y faisoient le commerce, 20, & lorsque les arts commencerent à refleurir en Europe, 30. Premier voyage autour du cap de Bonne-Espérance, 148.

Indes occidentales, pourquoi ainsi nommées, 114.

Indiens de l'Amérique Espagnole, voyez Américains.

Innocent IV, (le pape) envoie une mission extraordinaire au Kan des Tartares, 34.

Inquisition, quand & par qui introduite en Portugal, 450.

Isabelle, reine de Castille, sollicitée par Juan Perès en faveur de Chr. Colomb; 78. Est de nouveau sollicitée par Quintanilla & Santagel, *ibid.* Elle se laisse gagner & permet d'équiper une flotte, 81. Elle meurt, 176.

Isabelle, (la ville d') à Hispaniola, bâtie par Chr. Colomb, 120.

Italie, est le premier pays en Europe où les arts & la civilisation reparoissent après l'invasion des barbares, 30. L'esprit de commerce y est actif & entreprenant, 31.

Juifs, ancien état du commerce & de la navigation de ce peuple , 7.

L

Laes, d'une étendue extraordinaire dans l'Amérique septentrionale , 254.

Las-Casas, (Barthelèmi) retourne d'Hispaniola en Espagne pour plaider la cause des Indiens , 222. Est renvoyé avec des instructions par le cardinal Ximènes , 223. Son mécontentement , 227. Il obtient l'envoi d'une nouvelle commission , 228. Propose le projet de fournir les colonies de Noirs , 229. Forme le projet d'une nouvelle colonie , 231. Son entretien avec l'évêque de Darien en présence de Charles - Quint , 234. Part pour l'Amérique pour y mettre ses projets en exécution , 236. Obstacles qu'il rencontre , *ibid.* Son projet échoue entièrement , 239.

Lery, (Pierre Cieza de) son récit du courage & de la férocité des Toupinambous , 509.

Louis, (Saint) roi de France , envoie une ambassade au Kan des Tartares , 35.

Lozano, son récit sur la manière de faire la-guerre parmi les habitans du Grand Chaco , 508.

M

Madere, (l'isle de) découverte , 48.

Madoc, prince du pays de Galles , histoire de son voyage & de sa découverte de l'Amérique septentrionale examinée , 459.

Magellan, (Ferdinand) son récit de la taille gigantesque des Patagons , 313.
L'existence de cette race de Géans n'est pas encore prouvée , 314, 491.

Mandeville, (Jean) ses voyages en orient , & manière dont il a écrit , 37.

Marc-Paul, Vénitien , ses voyages extraordinaires dans l'occident , 36.

Marest, (Gabriel) son récit du pays qui se trouve entre les Illinois & les Machichimakinacs , 503.

Marinus de Tyr, fausse position qu'il a donnée à la Chine , 451.

Martyr, (P.) son sentiment sur la première découverte de l'Amérique , 462.

Médecine, pourquoi jointe en Amérique à la forcellerie , 408.

Métaux utiles, étoient inconnus aux peuples de l'Amérique , 346.

Mexicains, récit qu'ils font de leur origine comparé avec les découvertes postérieures , 287.

Michel, (le golfe de Saint) dans la mer du sud , découvert par Dalboa , 207.

Montesino, Dominicain à Saint-Domingue , fait des remontrances publiques contre la manière cruelle dont on y traitoit les Indiens , 219.

Montéquime, première nouvelle que les Espagnols reçoivent de ce prince , 247.

Mouffons, leur cours périodique, quand découverts par les navigateurs, 20.

N

Natchez, peuple de l'Amérique, leurs institutions politiques, 336. Cause de leur obéissance passive pour les Espagnols, 362. Leur culte religieux, 403.

Navigation, les progrès qu'on a faits dans cet art ont été fort lents, 2. A été connue avant la communication entre les peuples, 3. Imperfection de la navigation chez les anciens, 5. La connoissance de la boussole a plus servi à la perfectionner que tous les efforts des siècles précédens, 38. Le premier plan régulier de découverte conçu par les Portugais, 41.

Nouvelle Espagne découverte & nommée ainsi par Grijalva, 245, voyez *Mexique*.

Nouvelle Hollande, récit succint de ce pays & de ses habitans, 502.

Nigna, (Alonso) son voyage en Amérique, 152.

Norvégiens. Il se peut que ce peuple ait passé anciennement en Amérique & qu'il y ait établi des colonies, 286, 461.

O

Ocampo, (Diegue) expédié avec une escadre d'Hispaniola pour ravager la province de Cumana, 238, 240.

Ocampo, (Sebastien de) fait le premier le tour de Cuba & découvre que c'est une île, 190.

Océan, (l') quoique destiné à faciliter la communication entre les pays éloignés a paru long-tems une barrière immense, 2. Voyez *boussole* & *navigation*.

Ojeda, (Alonso de) son expédition particulière aux Indes orientales, 150. Son second voyage, 161. Obtient un gouvernement sur le continent, 194.

Oiseaux, récit de ceux qui sont naturels à l'Amérique, 267. Ils s'éloignent souvent à une grande distance de la terre, 452.

Orenoque, (la grande rivière de l') découverte par Christ. Colomb, 140. Quantité surprenante de poisson qui s'y trouve, 499. Méthode extraordinaire de choisir un chef parmi les peuples qui habitent les bords de cette rivière, 379.

Otaïiti, les habitans de cette île ignorent l'art de faire bouillir de l'eau, 517.

Ovando, (Nicolas de) est fait gouverneur d'Hispaniola, 161. Mesures prudentes qu'il prend, 163. Refuse de recevoir Colomb lors de son quatrième voyage, 166. Conduite peu généreuse qu'il tient avec Colomb lorsqu'il fit naufrage, 171, 173. Le reçoit enfin & le renvoie en Espagne, 175. Fait la guerre aux Indiens, 179. Manière cruelle dont il les traite, 181. Encourage la

la culture & les manufactures , 184. Ruse dont il se sert pour attirer les habitants des îles Lucayes , 188. Est rappelé , 191.

P

Panama , Pedrarias Davila y établit une colonie , 215.

Parménide est le premier qui ait divisé la terre par zones , 448.

Patagons , (description des) 312. L'existence de leur taille gigantesque n'est pas encore constatée , 314, 491.

Pedrarias Davila est envoyé avec une flotte pour succéder à Balboa dans son gouvernement de Sainte-Marie sur l'isthme du Darien , 209. Ses divisions avec Balboa , 211. Conduite avide de ses troupes , 212. Se réconcilie avec Balboa & lui donne sa fille , 213. Condamne & fait exécuter Balboa , 215.

Transporte sa colonie de Sainte-Marie à Panama , *ibid.*

Penguin , le nom de cet oiseau ne dérive point du Gallois , 460.

Perès , (Juan) protège Colomb à la cour de Castille , 78. Il invoque publiquement le ciel pour le succès du voyage de Colomb , 85.

Périphe d'Hannon , authenticité de cet ouvrage justifiée , 440.

Pérou , Vasquès Nugnés de Balboa reçoit le premier avis sur ce royaume , 203.

Pierre le Grand , vastes plans de ce prince pour continuer les découvertes en Asie , 279.

Phéniciens , (anciens) état du commerce & de la navigation parmi ce peuple ; 6. Route qu'ils prenoient pour faire leur commerce , 440.

Pinto , (le chevalier) sa description des traits caractéristiques des Américains , 491.

Pinson , (Vincent Yanès) commande un vaisseau sous Colomb à son premier voyage , 84. Découvre Yucatan , 189.

Pizarre , (François) accompagne Balboa dans son établissement de l'isthme du Darien , 197. Le suit au travers de l'isthme où ils trouvent la mer du sud , 205.

Plata , (la rivière de la) découverte par Diaz de Solis , 216. Sa largeur extraordinaire , 472.

Pline , (le naturaliste) preuve de son ignorance dans la géographie , 447.

Ponce de Leon , (Juan) découvre la Floride , 200. Motif romanesque de son voyage , 201.

Population de la terre s'est faite lentement , 1.

Porto-Belo découvert & nommé ainsi par Christophe Colomb , 169.

Porto-Rico , (île de) fournie par Juan Ponce de Leon , qui y forme un établissement , 189.

Porto-Santo, premiere decouverte de cette isle, 47.

Portugal, quand & par qui l'inquisition fut introduite dans ce royaume, 450.

Portugais, motifs qui les ont engagés à tenter la decouverte des pays inconnus, 42, 44. Leurs premieres decouvertes en Afrique, 45. Decouverte de Madere, 48. Ils doublent le cap Boyador, 49. Obtiennent une concession du pape pour tous les pays qu'ils pourroient decouvrir, 52. Decouverte des isles du Cap Verd & des Açores, 54. Voyage de Vasco de Gama aux Indes orientales, 147.

Prisonniers de guerre, comment traités par les Américains, 372.

Propriété, les Américains n'en ont aucune idée, 350. Notions qu'en ont les Brésiliens, 504.

Ptolomé, (le philosophe) ses descriptions géographiques sont plus circonstanciées & plus exactes que celles de ses prédécesseurs, 26. Sa géographie traduite par les Arabes, 29. Fausse position qu'il donne au Gange, 444.

Q

Quevedo, évêque du Darien, sa conférence avec Las-Casas en présence de l'empereur Charles-Quint, sur la maniere de traiter les Indiens, 234.

R

Ramuso, sa détenue du récit qu'Hannon fait de la côte d'Afrique, 442.

Religion, recherches sur celle des Américains, 395.

Ribas, son récit de l'état politique du peuple de Cinaloa, 506. De leur manque de religion, 519.

Rivieres, grandeur extraordinaire de celles d'Amérique, 253.

Robison, (le professeur) ses remarques sur la température de différens climats, 474.

Roldan, (François) est nommé juge suprême d'Hispaniola par Christ. Colomb, 134. Se fait chef d'une revolte, 142. Se foumet, 145.

Romains, leurs progrès dans la navigation & leurs decouvertes, 18. Leur esprit militaire s'oppose aux progrès des arts mécaniques & du commerce, 19. Ils protegent le commerce & la navigation dans les provinces, 20. Leurs grandes decouvertes par terre, 22. Leur empire & les sciences périssent en même-tems, 26.

Rubruquis, (le Pere) son ambassade de France auprès du Kan des Tartares, 35.

Russes, leurs decouvertes en Asie, 279. Incertitude à cette égard, 405.

S

- San-Salvador* , découverte & ainsi nommée par Chr. Colomb , 56.
Sauvages , idée générale de leur caractère , 420.
Strabon , citation de cet Auteur qui prouve la grande ignorance des anciens dans la géographie , 443. Il étoit lui-même peu versé dans cette science , 448.
Sud , (la mer du) découverte par Vasquès Nugnès de Balboa , 207.
Superstition , portée à percer dans les secrets de l'avenir , 407.

T

- Tartares* , possibilité de leur émigration en Amérique , 286.
Terre-neuve , description de sa situation , 473.
Toupinambous , récit de leur courage féroce , par Lery , 509.
Trinité , (île de la) découverte par Christ. Colomb à son troisième voyage , 140.
Tyr , commerce de cette ville ; comment conduit , 440.

V

- Wafer* , (Lionel) son récit d'une race particulière d'Américains , 310. Comparée avec une semblable race de l'Afrique , 311.
Végétaux , fertilisent naturellement le sol où ils croissent , 269.
Vélasquès , (Diegue de) soumet l'île de Cuba , 198 , 241.
Vencgas , (P.) son récit du caractère des Californiens , 497.
Vénérienne , (maladie) vient originairement de l'Amérique , 316.
 Paroit diminuer , 517. Ses premiers progrès rapides , 493.
Venise , son origine comme état maritime , 32. Voyages de Marc-Paul , 36.
Vents alisés , leurs cours périodiques : quand découverts par les navigateurs , 20.
Verd , (les îles du cap) découvertes par les Portugais , 54.
Ulloa , (Don Antoine de) sa description des traits caractéristiques des Américains , 488. Raisons qu'il donne pourquoi les Américains ne sont pas si sensibles à la douleur que les autres hommes , 490.
Volcans , grand nombre que les Russes en ont découvert dans la partie septentrionale du globe , 487.
Voyageurs , (anciens) leur manière d'écrire , 37.

X

Ximenès, (le cardinal) ses réglemens sur la maniere de traiter les Indiens dans les colonies Espagnoles, 223.

Y

Yucatan, (la province de) découverte par Pinson & Diaz-de Solis, 189. Description de ce pays, 471.

Yvresse, les Américains y sont fort enclins, 415.

Z

Zones, (la terre divisée en) par les anciens géographes, 24. Par qui en premier lieu, 448.

Fin de la Table des Matieres du premier Volume.





La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

